



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

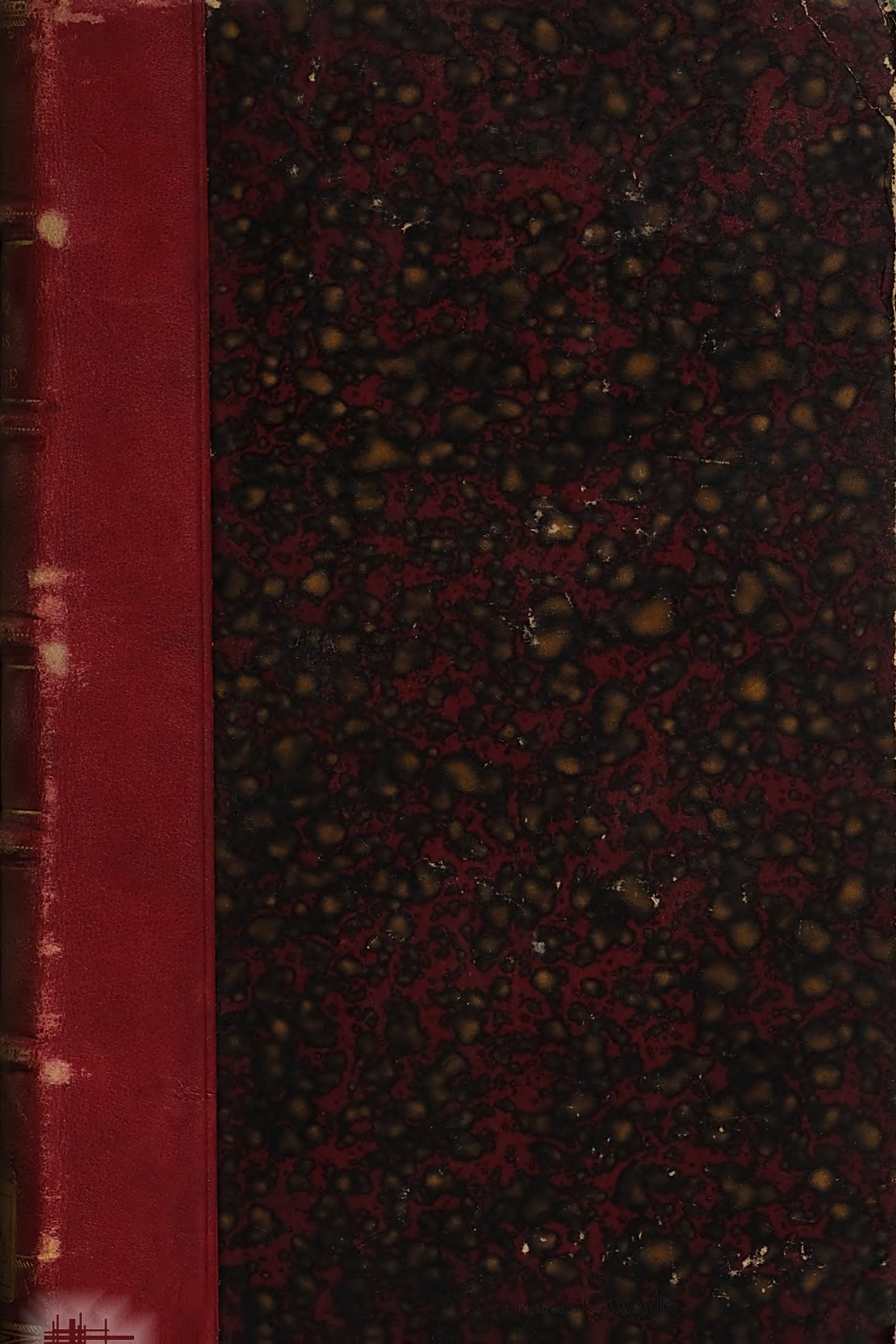
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

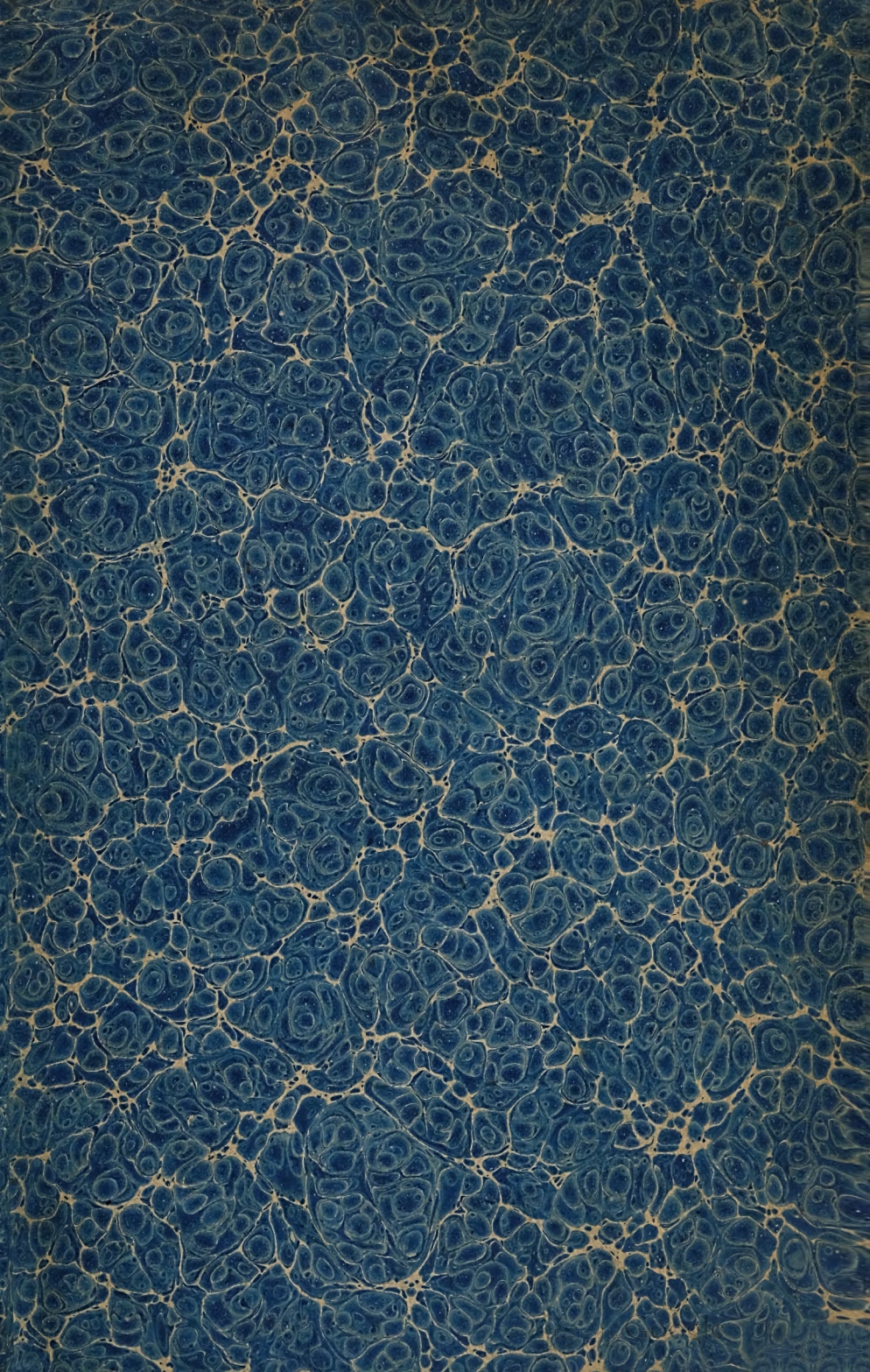






9048  
IX-A-6













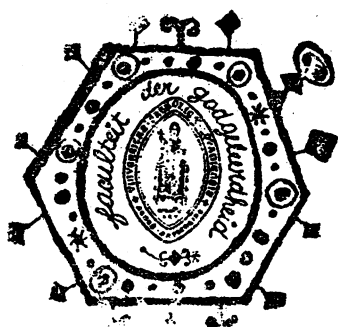




**SOIXANTE**

**SERVITEURS ILLUSTRES**

**DE MARIE, MÈRE DE DIEU**



---

ANGERS. — IMPRIMERIE DE COSNIER ET LACHÈSE.

# SOIXANTE SERVITEURS ILLUSTRES

DE

MARIE, MÈRE DE DIEU

PAR

**M. l'abbé Paul SAUSSERET**

CURÉ DE DAMPIERRE DE L'AUBE, CHANOINE HONORAIRE DE TROYES,  
MEMBRE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE ET DE LA SOCIÉTÉ  
ACADÉMIQUE DE L'AUBE

En lectulum Salomonis; sexaginta fortes  
ambiunt ex fortissimis Israël. omnes tenentes  
gladios et ad bella fortissimi, unus cujus-  
que ensis super femur suum propter timores  
nocturnos.

C'est le trône où repose Salomon; soixante  
guerriers l'environnent parmi les forts d'Israël,  
tous armés de glaives, tous habiles dans les  
combats; une épée est à leur côté à cause des  
frayeurs de la nuit.

CANT. III, 7, 8.

---

TOME PREMIER

---



PARIS

L. VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE CASSETTE, 23

1856





## A

### NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

---

O Marie, ô Vierge, fleur du Carmel, c'est le jour où l'Église vous honore sous ce titre, c'est le 16 juillet 1855 que j'ai écrit les dernières pages de ce livre ; c'est en ce jour que ma main y a mis le dernier point.

D'après cela, ô Mère de Dieu, j'ai cru que vous aviez quelque droit à ce que je vous en fisse hommage ; et j'obéis, ô Vierge proclamée toujours sainte et toujours immaculée, j'obéis à cette pensée en déposant à vos pieds ce nouveau gage je n'ose pas dire de mon amour, mais du moins de mon respect et de ma vénération. Ayez-le pour agréable. Puis protégez dans le temps et sauvez dans l'éternité celui qui ose vous l'offrir.

CL.-PAUL SAUSSERET.

Dampierre-de-l'Aube, 16 juillet 1855.



## PRÉFACE.

---

Voici encore un ouvrage que nous offrons à la pieuse famille de Marie, et qui a encore pour objet cette très sainte et très auguste Mère du Rédempteur.

Mais à l'apparition de ce nouveau fruit des loisirs que nous laisse notre ministère de prêtre et de pasteur, plusieurs vont peut-être dire que le même sujet nous occupe bien trop longtemps ; peut-être nous reprochera-t-on de ne pas varier assez la matière de nos travaux ; peut-être s'ennuyera-t-on et se fatiguera-t-on de publications tendant toujours au même but, répétant toujours le même nom, exaltant et glorifiant toujours la même personne. Mais nous consentons à tout cela ; et nous répondons fermement qu'on se lassera plus tôt de nous lire que nous ne nous lasserons de parler de Marie, de son culte et de ses grandeurs. Notre cœur l'aime et la chérit ; et, quoique indigne, notre plume est vouée à sa gloire.



D'ailleurs ce nouveau livre est le complément nécessaire, le complément obligé de l'œuvre entreprise par nous en l'honneur de cette Vierge mère ; car, nous l'avons déjà dit, et nous devons pourtant encore le répéter ici au risque d'être accusé de tomber dans des redites, c'est un monument pieux que nous avons voulu élever à la gloire de la Mère de Dieu ; c'est un édifice religieux que, sous la forme littéraire, notre plume a voulu, malgré son peu de talent, mais à force de travail, ériger à Marie ; et c'est sous ce point de vue, c'est de cette manière qu'il faut envisager l'ensemble, la marche et le progrès de tout ce que nous avons publié jusqu'ici touchant la sainte Vierge. Dans ce plan nos *Figures bibliques* sont comme la façade, le portail, le frontispice ; notre *Culte catholique* est, pour ainsi dire, la nef, et *Marie dans les cieux* est le sanctuaire de ce temple ; en d'autres termes : les *Figures bibliques* en seront les fondations, le *Culte catholique* en sera le mur extérieur et les *Splendeurs célestes* en deviendront le comble et le couronnement. Puis les *Apparitions et Révélations* publiées en dernier lieu représenteront les pages de peinture, les fresques et les tableaux qu'exige un pareil édifice. Nos trois premières publications, à savoir : les *Figures bibliques*, le *Culte catholique* et *Marie dans les cieux* formeront comme le corps de notre pieuse basilique ; et les *Apparitions et Révélations* seront à ce monument ce que les toiles, représentant les grands événements de l'histoire, sont aux palais du Vatican, du Luxembourg, du Louvre, de Versailles et des Tuile-

ries, et ce que les vieilles tapisseries et les tableaux religieux sont aux cathédrales et aux autres églises catholiques tant des villes que des villages et des plus modestes hameaux.

Mais comme dans les palais que nous venons de nommer et dans d'autres du même genre ainsi que dans les lieux consacrés au culte divin, la décoration se compose non-seulement de tableaux mais encore de statues représentant des hommes illustres, tant de l'histoire sacrée que de l'histoire profane, de même l'ornementation de l'édifice conçu et déjà en grande partie exécuté par nous en l'honneur de Marie exige, pour être complète, les statues des personnages qui se sont fait un nom plus grand et plus célèbre dans les annales pieuses du culte hyperdulique.

Nous pourrions dire encore que nos *Figures bibliques*, notre *Culte catholique*, *Marie dans les cieux*, ainsi que les *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge* peuvent être envisagés comme un palais bâti à cette puissante Reine du monde; mais qu'à cette *Fille du prince* (1) il faut, pour le service et pour la dignité de sa royale personne, des grands, des officiers, des ministres, des secrétaires, des gardes, des serviteurs, en un mot tout le personnel d'une cour qui soit en harmonie avec la majesté d'une telle Souveraine.

De là l'idée et la raison du présent livre dans lequel nous recueillerons les noms de soixante saints

(1) Ps. XLIV.

ou bienheureux qui se sont tout spécialement distingués dans l'Eglise de la terre par une piété plus fervente envers la *Mère aimable* et par les actes religieux dont cette piété a été en eux l'origine.

A ce nouvel ouvrage nous avons cru devoir donner pour épigraphe ces paroles du sacré Cantique : « C'est le trône où repose Salomon; soixante guerriers l'environnent parmi les forts d'Israël, tous armés de glaives, tous habiles dans les combats; une épée est à leur côté à cause des frayeurs de la nuit. » Et nous avons choisi de préférence ce passage parce que, au jugement de la plupart des interprètes, ce trône ou cette couche où Salomon prenait son repos n'était que la figure de la Vierge bénie dans le sein de laquelle le véritable Salomon de la nouvelle alliance a reposé neuf mois; et que les soixante guerriers ou braves qui l'environnent représentent les hommes qui ont plus fait que les autres pour la gloire et l'honneur de cette très clément médiatrice du genre humain. « L'Ecriture-Sainte, dit le P. Poiré (1), remarque que » le roi Salomon commit jadis la garde d'une couchette, où il prenait son repos, à soixante des plus » vaillants soldats d'Israël qui avaient tous l'épée au » côté et la pertuisane à la main; couchette qui n'est » autre, suivant l'avis du docte Rupert, que la bienheureuse Mère de Dieu où le vrai roi de paix a » reposé neuf mois entiers. »

C'est dans le même sens que Richard de Saint-

(1) Triple Couronne, t. 1, p. 247.

Laurent, cité par Christophe de Véga, entend ces autres paroles du même cantique, adressées par l'époux à son épouse bien-aimée : « Les hommes droits vous » aiment parce qu'ils se souviennent que vos infables douceurs sont meilleures que le vin le plus excellent (1). Les hommes droits, c'est-à-dire les cœurs mâles, les caractères énergiques et non pas les âmes molles. Les hommes droits, c'est-à-dire ceux que la vieillesse n'a point courbés, point affaiblis, ceux qui sont forts. »

Ces *forts*, ces *braves en Israël*, ces *hommes droits* sont évidemment les saints. Or, tous les saints ont été éminemment pieux envers la sainte Vierge. « Si je voulais, dit le P. Poiré, mentionner tous les bienheureux qui ont été dévots à Marie, il me faudrait faire un catalogue de tous les saints, puisque tous ont été très affectionnés à la très sacrée Vierge (2). » Et en cela rien que de juste et de fort naturel; car si personne, comme le proclame saint Germain de Paris, n'est sauvé que par Marie; si, comme l'enseigne saint Bernard, nulle grâce ne vient à nous qu'elle ne passe par les mains de Marie, il s'ensuit que la sainteté des élus est en grande partie l'œuvre de cette Vierge; ce qui fait dire au P. Poiré : « Parcourez l'histoire des saints les plus illustres dont nous ayons la vie déduite par le menu, et vous verrez en tous quelques traits qui font assez connaître qu'elle

(1) Cant. 1, 3.

(2) Tripl. Cour., t. 1, p. 373.

y a toujours mis la main d'une façon particulière (1). »

D'un autre côté, toutes ces âmes essentiellement imbues des principes du catholicisme et profondément pénétrées des sentiments de gratitude que doit nous inspirer à tous la tendre et maternelle bienfaisance de Marie, l'ont payée d'un juste retour et lui ont universellement rendu amour pour amour. Marie a eu dans leur cœur la seconde place après Dieu, comme elle a cette seconde place et dans la création et dans l'Eglise du ciel et dans celle de la terre. Aussi, après le culte de latrie, le culte favori de ces élus du Très-Haut a été, dans tous les temps, celui d'hyperdulie.

Et pourtant nous avons droit d'accuser ici les auteurs qui ont écrit la vie des saints, et notamment Baillet, ainsi que l'anglais Butler, d'avoir, sous ce rapport, peu observé, peu étudié et peu fait connaître leurs vénérables héros, leurs pieuses héroïnes. A peine s'ils disent un mot de la dévotion de ces âmes saintes à l'égard de la femme admirable en qui *le Verbe s'est fait chair*. Cette partie de leur vie et de leur religion est, à peu de chose près, complètement laissée dans l'ombre, complètement passée sous silence; et si le lecteur ignorait ce que l'auguste Vierge est dans le christianisme et la grande part qu'elle a dans la religion des vrais enfants de Dieu, il ne l'apprendrait certainement pas par la lecture des deux hagiographies dont nous parlons. Sous ce point de

(1) Tripl. Cour., t. II, p. 495.

vue, les Bollandistes et Surius sont beaucoup plus exacts et plus satisfaisants.

Mais c'est surtout dans les auteurs des vies particulières qu'on trouve plus au long des détails historiques sur cette partie intéressante de la religion des vrais serviteurs de J.-C.; et ce sera aussi principalement à ces sources que nous irons puiser les pieux documents dont nous aurons besoin.

Ce serait un bien beau et bien édifiant travail que de passer en revue tous les saints qui depuis Jésus-Christ jusqu'à nous se sont fait remarquer par leur dévotion envers la Vierge admirable; ce serait un bien beau et bien édifiant travail que de montrer comment tous ces clients dévoués de l'Avocate des hommes ont honoré, aimé, prié et loué le saint objet de leurs affections. Ce serait un bien beau et bien édifiant travail que celui qui ferait voir comment les vrais enfants de Dieu ont, dans tous les âges de la foi, compris et pratiqué le culte de Marie. Mais ce serait aussi une entreprise immense à laquelle nous avons commencé à mettre la main, mais devant laquelle ensuite nous avons reculé, tant elle nous a paru colossale et gigantesque, tant nous l'avons trouvée peu en rapport avec les goûts de notre époque qui n'aime pas les longs ouvrages, surtout quand ces ouvrages traitent de matières religieuses.

Nous avons donc dû nous borner; et le passage des livres saints qui nous sert d'épigraphe nous a lui-même tracé le cadre dans lequel nous devons nous renfermer et les proportions à donner à notre œuvre.



Nous ne dépasserons pas le nombre de soixante, qui suffira d'ailleurs pour fournir de pieuses et utiles lectures pendant deux *mois de Marie*.

Mais en quelque temps et de quelque manière qu'on le lise, il aura pour effet d'apprendre à ses lecteurs comment les saints, qui sont nos maîtres, nos modèles et nos guides dans les voies du salut, ont honoré la femme sans pareille dont il a été écrit : « *Elle sera élevée au milieu de son peuple et elle sera admirée dans l'assemblée des saints; elle recevra des louanges au milieu de la multitude des élus, et elle sera bénie de ceux qui sont bénis de Dieu (1).* »

Et puisse ce nouvel ouvrage avoir assez de bonheur pour inspirer à quelques-uns de ceux entre les mains desquels la Providence le fera tomber la pensée de servir aussi, de glorifier aussi, par leur cœur avant tout, et, s'ils le peuvent, par leurs talents, celle qui, après Dieu, mérite par-dessus tout l'hommage et l'amour des mortels!

(1) Ecclé. xxiv, 3 et 4.

## I.

### SAINT JOACHIM.

A la tête de la belle et vénérable légion de ces serviteurs de Marie, qui, les uns après les autres, vont venir dans ce livre honorer cette divine reine, ceux-ci d'une manière, ceux-là d'une autre, il est certes bien juste de mettre l'heureux patriarche par lequel Dieu a donné au ciel et à la terre cette créature incomparable qui a été éternellement l'objet de sa prédilection.

En effet, qui plus que saint Joachim dont le nom signifie, selon saint Épiphane, *préparation de Dieu* (1), mérite l'honneur de figurer au premier rang des serviteurs illustres de Marie? Saint Joachim ouvre, pour ainsi dire, le nouveau Testament, puisque c'est de lui qu'est née la mère du grand Médiateur de la seconde

(1) Joachim interpretatur preparatio Domini eo quod ex illo preparatum sit templum Dei nempe Virgo. Orat. de Laudib. B. Virg. sub init. à Breviar. Rom. in festu S. Joachim.

alliance. C'est donc lui qui a *préparé*, comme dit encore saint Épiphane, le plus beau temple que Dieu ait jamais habité, si l'on excepte l'auguste humanité du Verbe; c'est lui qui a, en quelque sorte, jeté les fondements de l'ère de grâce et de salut. A lui donc appartient, de droit, la première place dans la sainte et glorieuse phalange que nous venons former ici en l'honneur de la Vierge mère du Dieu-Sauveur.

Et d'ailleurs quel père a jamais eu pour une fille chérie plus d'amour, plus de tendresse que n'en a eu saint Joachim pour l'admirable enfant que le Très-Haut lui accorda comme la plus signalée de toutes les bénédictions, comme le plus riche trésor qu'il pût alors confier même aux anges du ciel (1)? Pendant vingt ans saint Joachim avait désiré pour Anne sa gracieuse épouse (2), l'honneur de la fécondité; et pendant vingt ans le Seigneur lui avait refusé cette satisfaction.

Cependant il ne cessa pas d'adresser au Tout-Puissant des prières ferventes, d'offrir des sacrifices et de faire des aumônes pour obtenir que son union cessât d'être stérile. Enfin ses vœux furent exaucés.

Un jour qu'il se trouvait seul dans les champs, à l'heure où les agneaux fatigués cherchent les frais ombrages, une lumière plus éblouissante que le soleil frappa ses regards. L'ange Gabriel se tint debout devant lui. Joachim se prosterna, car cette vision l'avait frappé de terreur. « Ne crains point, dit le messager » céleste, je suis l'ange du Seigneur; c'est Dieu même » qui m'envoie. Il a prêté l'oreille à ta prière, et tes

(1) Donum omnium donorum præstantissimum. S. Epiph. *Ibid.*

(2) Anna gratia interpretatur. *Id.*, *ibid.*

» aumônes sont montées en sa présence. Voici ce que  
 » dit le Très-Haut : Anne ton épouse mettra au monde  
 » une fille à laquelle vous donnerez le nom de Marie.  
 » Elle sera consacrée à Dieu dans le temple. Le Saint-  
 » Esprit habitera en elle dès le sein de sa mère ; et il  
 » opérera en elle de grandes choses (1). » Après ces  
 mots l'ange disparut.

A quelque temps de là , saint Joachim offrit à Dieu  
 un sacrifice de dix agneaux purs , de douze jeunes tau-  
 reaux et de cent bœliers vigoureux. La fumée en monta  
 vers Dieu en odeur de suavité , et Anne devint mère.

Qui dira l'allégresse et le ravissement de son heu-  
 reux époux quand il vit que le Seigneur avait mis fin  
 à son opprobre , et surtout quand il put prendre dans  
 ses bras et presser sur son cœur l'Enfant miraculeux  
 dont les anges lui avaient annoncé la venue , et dont  
 la céleste figure et la ravissante beauté surpassaient  
 tout ce que la terre avait jamais vu de plus parfait et  
 de plus accompli ? Avec quels vifs sentiments de joie et  
 de reconnaissance ne remercia-t-il pas Dieu du don  
 qu'il lui avait fait ?

Puis, quand plus tard il entendit une voix mysté-  
 rieuse s'écrier près du berceau de sa fille chérie :  
 « Bénie sois-tu en ce monde , ô ma bien-aimée ! un  
 » chœur d'esprits célestes assista à ta naissance ; jamais  
 » tant de joie n'avait été accordé aux anges. Que le  
 » Saint-Esprit repose en toi ! Le ciel et la terre seront  
 » soumis à ta puissance ; les anges te serviront comme  
 » leur meilleure amie ; à toi sera le monde , l'humana-

(1) Vincent. Bel. specul. histor. — Evangel. Infant. salv. Fabric.  
 Protevangelium S. Jacob.

» nité que tu as guérie (1). » Oui, quand Joachim entendit d'aussi flatteuses prophéties, comme il s'estima heureux d'être le père d'une Enfant à laquelle étaient promises d'aussi hautes destinées ! avec quelle vénération il contemplait en elle le chef-d'œuvre de la nature et de la grâce. Ah ! on lit que saint Léonide, père du grand Origène, ravi de l'innocence qui brillait en son jeune enfant et des pures et vives ardeurs dont il paraissait embrasé, se relevait souvent la nuit pour aller imprimer un baiser plein de respect sur la chaste et brûlante poitrine de cet enfant béni de Dieu. Mais à combien plus juste titre le pieux Joachim n'était-il pas fondé à vénérer de cette sorte le cœur immaculé de sa très sainte Enfant ? car pour lui, qu'un rayon surnaturel et prophétique éclaire intérieurement, cette Enfant c'est le futur paradis du nouvel Adam, c'est l'arc-en-ciel qui annonce que Dieu est apaisé, c'est la colombe qui apporte le rameau vert de l'espérance, c'est l'arche précieuse de la seconde alliance, c'est l'aurore du salut, c'est l'étoile matinière de la rédemption, c'est l'accomplissement et la clef des prophéties. Et quelle ivresse de bonheur ces pensées versaient dans son âme ! Ah ! si l'amour paternel n'est qu'une émanation de l'amour infini de celui duquel dérive toute paternité (2), de quelle tendresse ce grand Dieu, cet océan d'amour ne remplit-il pas le cœur du saint vieillard qu'il donnait pour second père à sa fille de prédilection et à la plus chérie de toutes ses créatures ? Quels flots et quels torrents d'amour, découlant du sein

(1) Hermann. Genesis.

(2) Eph. III, 15.

de Dieu même, passèrent pour aller à Marie par le cœur de Joachim! Comme son regard était heureux de contempler dans son berceau ou sur les genoux de sa mère cette Enfant en laquelle la divinité même se reflétait si bien! avec quel œil de complaisance il la vit croître et fleurir comme le lis au milieu de ces campagnes que la bénédiction de Dieu visitait surtout par elle!

Quelque temps après qu'elle fut née, saint Joachim et sainte Anne invitèrent à un grand festin les prêtres, les principaux habitants de Nazareth et tous les membres de leur famille. La douce et pure Vierge fut présentée aux prêtres qui appelèrent sur son berceau les faveurs du Tout-Puissant et lui donnèrent nom Marie comme l'avait ordonné l'ange au jour de la promesse.

Elle avait à peine une année que Joachim s'adressant à sa compagne lui dit : « Menons au Temple notre » enfant pour accomplir le vœu fait par nous au Seigneur de peur qu'il ne nous la reprenne ou qu'il se » fâche contre nous. »

Mais selon l'opinion la plus accréditée, cette présentation ou consécration n'eut lieu que quand Marie eut trois ans accomplis. Alors Joachim et Anne conduisirent aux autels leur Enfant bien-aimée; et, certes, on peut bien dire que leur cœur resta là où était leur trésor. Aussi comme leur maison de Nazareth leur parut triste et vide quand Marie ne l'orna plus et ne l'embauma plus de sa sainte présence et du parfum de ses vertus!

Cependant saint Joachim était arrivé à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Sa longue carrière, toute pleine d'actions saintes et de pieux souvenirs, avait presque

égalé celle de ses pères; il devait mourir comme le législateur hébreu à quelques pas de la terre promise, à quelque distance de l'accomplissement des prophéties. Mais s'il n'avait pas vu le jour du Christ, il en avait du moins vu l'admirable crépuscule. Avant donc de s'endormir dans l'espérance d'un Sauveur, il manda sa fille chérie, la fit sortir du Temple où elle était depuis huit ans, et l'appela près du lit sur lequel il allait bientôt mourir. Marie venait d'atteindre sa onzième année, et pour la première fois, depuis son entrée au Temple, elle revoyait la maison paternelle.

Alors Joachim averti intérieurement que sa dernière heure approchait, leva ses mains défaillantes et, les étendant sur la tête de sa fille, il la bénit comme Isaac bénit Jacob, comme Jacob bénit ses enfants. O ciel! avez-vous jamais mieux exaucé les vœux d'un père? avez-vous jamais mieux ratifié ses bénédictions?

Après ce dernier acte de la tendresse paternelle, l'âme du saint patriarche eut une vision céleste; il aperçut les anges qui, comme une garde d'honneur, veillaient autour de la jeune Vierge; et, dans le transport de sa joie, l'heureux vieillard commença un cantique d'actions de grâces que la mort arrêta sur ses lèvres pieuses. Il mourut entre les bras d'Anne sa fidèle compagne et de Marie la plus douce et la plus tendre des filles qui aient jamais reçu le dernier soupir d'un père (1).

(1) Voir la *Légende de Notre-Dame*, par M. l'abbé Darras, savant et délicieux ouvrage auquel nous avons emprunté une bonne partie de ce que nous venons de dire touchant saint Joachim.



## II.

### SAINT JOSEPH.

Après saint Joachim , plaçons le juste Joseph ; après le père , mettons l'époux ; et notre liste des illustres serviteurs de Marie commencera par les deux hommes qui , entre tous les fils d'Adam , auront eu certainement avec la Mère de Dieu , dans ses jours d'ici-bas , les rapports les plus intimes, les plus étroits et les plus officieux ; notre liste commencera par les deux mortels qui l'auront le mieux servie sur cette terre , le premier comme sa fille , le second comme son épouse ; puisque s'il est vrai de dire , ainsi qu'on le fait ordinairement , qu'un père vit pour ses enfants et un époux pour son épouse , il est clair et évident que saint Joachim et saint Joseph , en remplissant envers Marie l'un les devoirs de père et l'autre ceux d'époux , et en remplissant ces devoirs avec la plus grande perfection possible , sont devenus les serviteurs les plus dévoués de cette Vierge et qu'elle a reçu d'eux , pendant sa vie mortelle ;

des services tels qu'elle n'en a jamais reçus d'aucun autre homme. Car quoique Notre Seigneur en sa qualité d'homme et de fils de Marie ait été soumis à cette Vierge (1), et qu'il l'ait, en cette qualité, servie avec bien plus de zèle, d'obéissance, de dévouement et de respect qu'aucun fils n'en a jamais eu pour la plus chérie des mères, néanmoins comme il était Dieu, et à cause de ce titre, nous ne lui donnerons point rang parmi ceux dont les noms doivent figurer dans ce livre; nous ne le mettrons point au nombre des soixante qui formeront notre belle et sainte galerie d'hommes soumis et dévoués à la Reine des cieux.

Joseph descendant de David et héritier des princes de Juda, quoique réduit à un état voisin de la pauvreté, était l'homme que le ciel avait résolu d'élever au titre d'époux de la Vierge, mère du Rédempteur; et il avait dû, ainsi que l'Evangile le proclame, cette insigne faveur à la justice consommée qui brillait dans toute sa vie (2). Le Saint-Esprit avait révélé à cet homme juste que Marie avait voué sa virginité au Seigneur. Ce ne fut donc pas pour chercher dans le mariage de quoi satisfaire les penchants de la concupiscence qu'il épousa l'humble et pure fille de Joachim; et bien mieux encore que Sara il pouvait dire à Dieu : « Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais aspiré aux » jouissances charnelles que l'on recherche dans l'union » conjugale, vous savez que j'ai gardé et conservé mon » âme pure de tout mauvais désir (3). » Aussi, est-ce

(1) Luc II, 51.

(2) Joseph... cum esset justus... Matth. I.

(3) Tob. III.

parce que Joseph était vierge de corps et vierge d'esprit et de cœur qu'il fut associé à la Reine des vierges.

« Il me servit, dit Marie elle-même à sa pieuse servante sainte Brigitte, avec une bonté de père, un respect virginal et une douceur inaltérable ; car sa patience s'était affermie dans la pauvreté..... c'est ainsi qu'il fut le gardien de ma pureté et le fidèle témoin des merveilles du Seigneur (1). »

La plus grande de ces merveilles fut incontestablement la conception toute pure et toute virginale du Sauveur. Toutes les âmes pieuses, tous les chrétiens connaissent le fait et les circonstances prodigieuses de l'Incarnation que, par un secret dessein de sa providence adorable, Dieu avait tenu cachés à celui qui, aux yeux de la raison humaine, aurait dû, ce semble, en être instruit dans les plus grands détails ; mais c'est ici le cas de s'écrier après David : « Les jugements de Dieu sont pleins de sagesse ; ils se justifient par eux-mêmes (2). »

Cependant Marie arriva au sixième mois de sa grossesse virginale. Joseph, comme nous venons de le dire, ignorait ce que Dieu avait opéré en Marie ; et un jour qu'il entra dans la chambre de son épouse, en revenant de son travail, il s'aperçut de l'état dans lequel elle était. A cette vue quels ne furent pas l'étonnement, la douleur et les cruelles angoisses de cet homme juste et craignant Dieu ? il se jeta la face contre terre et l'arrosant de ses larmes : « Oserai-je, s'écria-t-il, oserai-je encore lever les yeux en présence du Sei-

(1) Revelat. Beat. Brigitt.

(2) Ps. xviii.

» gneur? Que dirai-je de cette jeune fille que j'avais  
 » reçue vierge de son temple? Qui a commis ce crime  
 » affreux? Hélas! hélas! le malheur d'Adam s'est re-  
 » nouvelé pour moi; un serpent est venu; il a trouvé  
 » Eve seule et l'a trompée! »

Se levant ensuite, il dit à Marie : « Pourquoi avez-  
 » vous perdu votre âme? Pourquoi avez-vous ainsi ou-  
 » tragé votre Dieu? Est-ce là cette jeune vierge dont  
 » l'enfance s'est écoulée à l'ombre des ailes du Sei-  
 » gneur? Est-ce là Celle que les anges nourrissent dans  
 » sa retraite? Hélas! le ciel ne vous avait-il remise à  
 » ma garde que pour faire éclater votre opprobre (1). »

La Vierge pleurait amèrement : « Je suis innocente,  
 » dit-elle, et je n'ai pas commis de crime. » Et Joseph  
 la pressant encore elle répondait toujours : « Je suis  
 » innocente; que le Dieu qui le sait soit mon témoin  
 » et mon défenseur. »

Le saint patriarche se retira en proie à l'agitation la  
 plus terrible. Fallait-il perdre une jeune fille qu'il avait  
 chérie comme son enfant? Devait-il l'exposer à la ri-  
 gueur de la loi? Ne pouvant se résoudre à un parti  
 que repoussait sa tendresse, il forma le dessein de la  
 quitter en secret et fit, en pleurant, les apprêts du  
 départ. L'aurore du lendemain devait éclairer cette  
 triste séparation (2).

Mais cette même nuit, pendant son sommeil, un  
 ange lui apparut et lui dit : « *Joseph, fils de David, ne*  
 » *craignez point de prendre Marie pour épouse, car ce*  
 » *qui est né en elle a été formé du Saint-Esprit; elle*

(1) *Evangel Jacob.*

(2) *Ibid.*

» *enfantera un Fils auquel vous donnerez le nom de*  
 » *Jésus ; car c'est lui qui délivrera le peuple de ses pé-*  
 » *chés* (1). »

Se levant donc aussitôt après cette vision, Joseph, comme déchargé d'un poids qui écrasait son cœur, rendit gloire à Dieu (2) ; et, le lendemain, se prosternant devant l'auguste Vierge, il la pria de lui pardonner d'injustes et odieux soupçons. Marie le releva avec empressement ; et leurs cœurs, que le chagrin avait voilés de sombres nuages, se confondirent dans les transports d'une joie sans mélange (3).

Ainsi la virginité de Marie fut connue de son saint époux, et, depuis ce jour, il la servit comme une souveraine (4).

C'est de cette manière que généralement on présente cette circonstance de la vie des saints époux ; c'est de cette manière que généralement on interprète les angoisses de Joseph et le parti qu'il prit de congédier Marie au moment où il s'aperçut que cette Vierge était enceinte ; et, d'après cette manière de voir, on pense que saint Joseph a eu sur le compte de Marie, au moins pendant quelques instants, des soupçons désavantageux. Et c'est dans ce sens notamment que saint Augustin (5) fait dire à saint Joseph : « Que ferai-je ? » je cherche un parti à prendre et je ne sais à quoi » m'arrêter. Car, ou bien je dénoncerai un adultère, » ou bien je cacherai ma honte. Si je révèle le crime,

(1) S. Luc reproduit par le Protevang. de S. Jac.

(2) Protev. S. Jacob.

(3) *La Légende de Notre-Dame*, p. 71.

(4) Revelat. S. Brigit.

(5) Serm. 14 de natali Domini.

» je n'en serai pas complice, mais je deviendrai cruel ;  
 » si je cache la faute, je semble l'approuver, *et je fais*  
*» cause commune avec les adultères* (1). C'est donc mal  
 » à moi de me taire ; mais ce sera plus mal encore de  
 » dévoiler un crime caché ; en conséquence donc, et  
 » pour ne pas devenir l'auteur d'un homicide, je ren-  
 » verrai mon épouse du domicile conjugal, » Saint  
 Justin martyr (2), saint Ambroise (3), saint Hilaire,  
 Théophilacte, saint Chrysostôme et beaucoup d'autres  
 entendent ce passage de la même manière.

Mais hâtons-nous, pour l'honneur de la Vierge sans  
 tache et de son saint époux, de dire que de graves au-  
 teurs donnent un autre sens à ce que dit saint Mat-  
 thieu des perplexités du chaste et vertueux Joseph.  
 Selon ces interprètes à l'opinion desquels nous nous  
 rangeons de tout cœur, saint Joseph avait une si haute  
 idée et il était si convaincu de la sagesse de Marie qu'il  
 aurait cru plutôt, comme le dit un auteur ancien (4),  
 à la vertu de son épouse qu'aux apparences contraires,  
 plutôt à la grâce qu'à la nature. Elle était certaine-  
 ment enceinte, et néanmoins il ne pouvait la croire  
 prévaricatrice. Il aurait cru plutôt qu'elle avait pu con-  
 cevoir sans cesser d'être vierge, qu'il n'était disposé à  
 la regarder comme coupable. Et cette interprétation  
 est celle de saint Jérôme qui a bien aussi sa valeur (5),  
 de saint Bernard (6), de saint Basile, de saint Remi,

(1) Ps. XLIX.

(2) In Dialogo cum Triphone.

(3) De Institut. Virg. cap. 15.

(4) Opus imperfectum in Matthæum, t. II, Homél. 1.

(5) In Matth. t. IX, initio.

(6) Homél. 2, in *Missus est*.

d'Haymon (1), de Richard, de saint Victor, de sainte Brigitte (2), de Gerson (3) et de Salmeron. Selon eux, saint Joseph ne se laissa aller à aucun soupçon injurieux contre la vertu de Marie; et quant à ce que lui dit l'ange de ne point hésiter à garder cette vierge pour épouse (4), Théophilacte l'explique ainsi : « Tu » crains d'avoir pour épouse une vierge qui a conçu » du Saint-Esprit; tu as peur d'être l'époux d'une si » sainte créature. Elle produit sur toi l'effet que l'arche produisait sur l'esprit des Israélites; mais dépose » ces frayeurs, parce que, pour être la mère d'un Dieu, » elle n'en est pas moins ton épouse, et que le Seigneur a dit : *L'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse* (5). Demeure donc » avec elle pour être son protecteur et le père nourricier du Fils qu'elle porte dans son sein. » Un autre auteur, Christian Druthmar (6), traduit dans le même sens ces paroles en faisant dire au messager divin : « Ne crains pas, c'est-à-dire ne te regarde pas comme » trop indigne de servir une telle Mère et un tel Fils; » car cette Mère a été jugée digne de donner au monde » un tel Fils, comme tu as été trouvé digne d'être son » gardien et son nourricier : *noli timere, noli trepidare, noli te indignum judicare Filio et Matri ejus inservire; quia illa digna et ordinata inventa fuerat ad generandum eum, et tu ad enutriendum electus es.* »

(1) In cap. 1 Matth.

(2) Lib. 7, Revelat. cap. 25 et lib. 6, cap 59.

(3) De Nativit. Mariæ, consideratione 3.

(4) Noli timere accipere Mariam conjugem tuam. Matth. 1, 20.

(5) Matth. XIX, 5.

(6) In Matth. *ad illa verba.*

Cependant l'époque arrivait où Marie devait mettre au monde *ce qui était né en elle* par l'opération mystérieuse du Saint-Esprit. On sait par quel motif Joseph et Marie se rendirent de Nazareth à Bethléem. Le juste Joseph partit donc de son humble demeure non pas comme il en avait d'abord eu le projet pour quitter sa compagne, mais au contraire pour la suivre, pour s'attacher à elle, pour la secourir dans le voyage et pour lui en adoucir, autant que possible, les fatigues ; il partit pour être l'heureux et fortuné témoin de la naissance prodigieuse qui allait donner aux hommes un frère en la personne d'un Dieu.

Marie enfanta donc son divin fils dans une étable. Oh ! qui dira quels tendres soins lui prodigua alors Joseph ? Qui dira avec quelle piété il adora le fils et avec quelle vénération il assista la mère ? Qui dira ses précautions et ses ressources ingénieuses pour rendre moins indigne, moins insalubre et moins inhospitalier pour le Roi et pour la Reine du ciel ce misérable réduit ? Qui dira les joies de son cœur quand une grande lumière environna l'étable où il s'était réfugié ? quand il y entendit les saints concerts des anges ; quand les bergers y vinrent sur l'ordre exprès et formel d'un de ces esprits célestes, et quand, plus tard, il vit entrer dans cette pauvre étable des rois mages venus d'Orient, sur la foi des prophéties et sous la conduite d'une étoile messagère du Très-Haut ?

Quarante jours après cet enfantement virginal, Joseph alla au Temple, et, de concert avec Marie, il y porta l'Enfant-Dieu, et il y entendit les prédictions à la fois flatteuses et sinistres du vieillard Siméon. Puis, avec Marie encore et avec son fruit béni, il revint à Nazareth



où ses bras travaillèrent avec un redoublement d'énergie et d'activité pour subvenir aux besoins des deux êtres augustes dont Dieu l'avait fait le soutien et le nourricier.

Mais bientôt il lui fallut, comme dit l'Evangile, *prendre l'Enfant et sa Mère et fuir avec eux en Egypte* (1). Il sortit donc, pendant la nuit, de sa maison de Nazareth, emportant une légère provision de blé qu'il devait broyer pour la nourriture de Jésus et de Marie sur la route de l'exil (2). Dans ce voyage et dans tous les accidents divers dont il fut traversé, si l'on en croit les légendaires, durant le long séjour que cette trinité de la terre, comme parle saint Bernard (3), fit dans le pays des Pharaons, et enfin lors de son retour dans la patrie, ce fut Joseph, toujours Joseph qui fut la providence visible et l'ange conducteur de Celui qui est le Roi de la nature entière et de Celle qui devait avoir son trône au-dessus des anges. Qu'est-ce que souffrirent Jésus et Marie que Joseph ne le souffrit aussi? Comme il partageait toutes les joies et toutes les allégresses de son incomparable épouse, ainsi était-il l'associé de toutes ses douleurs; et ses larmes coulèrent abondantes et amères toutes les fois que Marie pleura et surtout quand Jésus, âgé alors de douze ans, les eût quittés trois jours durant pour rester, à leur insu, dans la ville de Jérusalem, tandis que Joseph et Marie avaient repris le chemin de Nazareth. Oh! le père du

(1) Matth. II, 13.

(2) *La Légende de Notre-Dame*, p. 125.

(3) Serm. 2, super Missus est.

jeune Tobie compatit beaucoup moins à l'affliction de son épouse pleurant son fils, absent et parti pour Ragès, que Joseph ne compatit aux angoisses de Marie, lorsque cette Vierge-mère se fut aperçue que son cher et adorable enfant n'était point revenu avec ses autres parents de leur commun pèlerinage au Temple du Seigneur ! Pendant le reste de ses jours, comme depuis l'instant de ses fiançailles avec Marie, pour qui travailla-t-il avec un rude labeur ou le bois ou le fer ? Pour qui arrosa-t-il de la sueur de son front ou les énormes pièces de chêne, de cèdre et de sycomore ou l'enclume du forgeron ? Tout le fruit de ses durs travaux ne fut-il pas consacré à Jésus et à Marie ? Aussi quand sa fin fut venue, il put bien dire en contemplant de dessus son lit de mort et avec un sentiment d'ineffable satisfaction ses membres amaigris : ces bras ont pourvu aux besoins des deux êtres chéris que Dieu m'avait confiés, *his qui mecum sunt ministraverunt manus istæ* (1). Quel époux fut jamais plus dévoué à son épouse, plus doux, plus confiant que Joseph ne le fut envers Marie ? Non jamais, jamais aucun époux ne remplit mieux que lui ce précepte du grand apôtre : « Époux, aimez vos épouses et ne leur soyez point » durs ; aimez-les comme Jésus-Christ a aimé son » Église pour laquelle il s'est livré (2). » Aussi mérita-t-il bien de mourir entre les bras de Jésus et de Marie. La mort l'enleva aux embrassements d'un tel fils et d'une telle épouse.

(1) Act. xx, 34.

(2) Coloss. iii, 19.

Ainsi finit pour la vie présente celui que la mère de Dieu et la Reine du ciel appela son Seigneur, celui que le Verbe fait chair, le Fils éternel de Dieu honora du titre de père, et auquel il obéit ; celui aussi que l'on peut à bon droit présenter comme le plus beau modèle de la piété envers Marie.

### III.

#### SAINT ZACHARIE.

A ces deux premiers serviteurs de la mère de Dieu joignons, nous le pouvons et nous le devons, le prêtre Zacharie, père de saint Jean-Baptiste; car nul doute que ce sacrificateur qui était juste devant Dieu, selon le témoignage que lui rend l'Écriture (1) et qui marchait dans tous les commandements du Seigneur (2), nul doute que Zacharie auquel le Très-Haut lui-même avait, par un de ses anges, révélé l'apparition prochaine du Messie, n'ait connu également, et par la même voie, la part que Marie sa parente, devait avoir dans le mystère et le grand acte de la rédemption; nul doute que dès-lors il n'ait éprouvé pour cette Vierge la plus profonde vénération; nul doute qu'il

(1) Luc 1, 6.

(2) *Ibid.*

n'ait, à son égard, partagé les sentiments d'Elisabeth son épouse ; nul doute que durant les trois mois que la sainte Vierge passa dans la maison de Zacharie, à l'approche des couches miraculeuses d'Elisabeth, la vierge de Nazareth n'ait été, de sa part, l'objet des attentions les plus respectueuses. L'époux de celle dont l'enfant tressaillit dans son sein à la voix de Marie (1), l'époux de celle qui fut remplie et inspirée du Saint-Esprit (2), dès que Marie eut touché le seuil de sa demeure, l'époux de celle qui, en voyant Marie venir à elle, s'écria dans une sorte d'enthousiasme : « *Vous êtes, ô Marie, bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos chastes et pures entrailles est béni : et d'où me vient tant d'honneur que la mère de mon Dieu vienne me visiter* (3)? » un tel homme, un tel prêtre, un tel prophète, d'ailleurs proche parent de l'admirable fille de Joachim, pouvait-il être indifférent à celle qu'il savait douée de tant de sainteté, prévenue de tant de grâces, appelée et prédestinée à tant de grandeur ? Non ; évidemment non.

Aussi combien nous aimons la tradition des peintres, qui, dans tous les tableaux représentant la scène évangélique de la Visitation, a grand soin de mettre toujours parmi les acteurs de cette scène le vieillard Zacharie qui, s'inclinant humblement devant la noble et modeste visiteuse, l'invite avec un geste éminemment respectueux et d'un air qui révèle toute la joie de son âme à entrer dans sa maison ! Comme le génie de la

(1) Luc II, 44.

(2) *Ibid.*, 41.

(3) *Ibid.*, 43.

peinture nous semble en cela bien inspiré ! Ah ! le père des croyants exerça moins pieusement l'hospitalité envers les trois anges voyageurs qui se présentèrent à lui auprès du chêne de Mambré (1), Loth son neveu reçut moins bien l'ange envoyé à Sodome, que Zacharie n'accueillit l'humble et timide vierge qui venait chez lui ; c'est qu'à ses yeux Marie était bien plus qu'un ange ; car elle était la Reine future de toute l'armée des cieux ; et elle portait dans son sein pur et immaculé le créateur et le maître des anges ; aux yeux de Zacharie, Marie était plus qu'une reine, plus que la fille, ou l'épouse, ou la mère des majestés terrestres ; elle était la fille par excellence, l'épouse et la mère du Très-Haut ; et si son front n'était pas orné d'un diadème d'or semé de pierreries, il était, aux yeux de son hôte, ceint d'un bandeau bien plus précieux, celui de la grâce, de la justice et d'une royauté toute surnaturelle. Aussi de combien de prévenances et de combien d'égards ne fut-elle pas entourée dans cette maison sainte. Jamais princesse sur le trône ne reçut de ses sujets une hospitalité plus pleine de respect, d'empressement et de déférence. Aussi croyons-nous fermement que dès-lors, et jusqu'à la fin de sa pieuse et sainte vie, le père de Jean-Baptiste mérita une place d'honneur et un rang distingué parmi les serviteurs illustres de Marie.

Et d'ailleurs nous n'avons pas seulement en faveur de cette opinion de simples conjectures et des probabilités ; nous possédons à cet égard des données qui certainement sont loin d'être sans valeur ; car, d'après

(1) Gen. XVIII.

des témoignages aussi nombreux que respectables, l'époux de sainte Elizabeth aurait été à la fois le premier défenseur et le premier martyr de la virginité maternelle de Marie. On sait que les Pères de l'Eglise et les auteurs ecclésiastiques ne sont pas tous d'accord sur la question de savoir quel est ce Zacharie dont parle Notre Seigneur dans le chapitre vingt-troisième de l'Evangile de saint Matthieu et que le fils de Dieu reproche aux Juifs d'avoir tué entre le temple et l'autel. Mais, dit le savant auteur de *la Théologie de Marie*, nous inclinons à partager le sentiment de ceux qui pensent que ce Zacharie fut le père de saint Jean-Baptiste et que, le premier, il soutint et défendit courageusement le dogme de la virginité de Marie mère de Dieu, ce qui fut cause que les Juifs de son temps le mirent à mort. Telle a été l'opinion de plusieurs docteurs de l'Eglise et en particulier d'Origène, qui dit dans un de ses ouvrages (1) : « Il est venu jusqu'à » nous une tradition d'après laquelle il y aurait eu » dans le temple un endroit spécialement et exclusive- » ment réservé aux vierges et où il leur était permis » de prier et d'adorer Dieu. Ce lieu était interdit aux » femmes mariées et aux veuves. La sainte Vierge » ayant voulu, après la naissance du Sauveur, s'y » mettre comme auparavant, les prêtres qui la savaient » mère voulurent l'en empêcher. Mais Zacharie parla » pour elle et soutint qu'elle avait droit d'y rester » parce qu'elle était vierge quoique mère. En consé- » quence, le peuple le regardant comme un ennemi » et un contempteur de la loi, attendu qu'il autorisait

(1) Tractatus 23 in Matthæum.

» une personne qui avait eu un enfant à occuper une  
 » place uniquement réservée aux vierges, le lapida  
 » entre le temple et l'autel. » Origène qui raconte ce  
 fait avait dit un peu plus haut que ce Zacharie était le  
 père de saint Jean-Baptiste. Saint Basile dit de même :  
 « Zacharie, ayant voulu après l'Incarnation du Verbe  
 » dans le sein de Marie, placer cette Mère de Dieu  
 » dans un lieu affecté exclusivement aux vierges, fut  
 » massacré par les Juifs entre le temple et l'autel, le  
 » peuple lui ayant fait un crime d'enseigner ce que  
 » les Juifs appelaient une absurdité et une monstruo-  
 » sité, à savoir qu'une vierge avait pu devenir mère  
 » sans cesser d'être vierge (1). » Saint Grégoire de  
 Nysse dit presque dans les mêmes termes que Zacha-  
 rie ayant appris de Dieu des choses secrètes et cachées  
 et ayant su que Marie était devenue mère sans perdre  
 sa virginité, n'empêcha point cette fille plus pure que  
 les anges de prendre place dans le temple parmi les  
 vierges, et qu'ayant voulu persuader aux Juifs que la  
 nature humaine était, comme tout le reste de la créa-  
 tion, soumise au maître souverain de telle sorte qu'il  
 pouvait, à son gré, suspendre les lois établies par  
 lui, les Juifs, craignant d'avoir encore à subir le joug  
 d'un nouveau roi, tuèrent le prêtre qui enseignait une  
 semblable doctrine sur l'enfantement de Marie, et ils  
 le massacrèrent tandis qu'il était à l'autel et dans  
 l'exercice même de ses fonctions sacrées (2). Saint  
 Cyrille d'Alexandrie (3) et Théophile d'Antioche sont

(1) Orat. de humana Christi generatione.

(2) Orat. in diem Nativitatis Christi.

(3) Libr. adversus Anthropomorphitas, cap. 27.



du même sentiment ainsi qu'Euthymius (1). Il est vrai que saint Chrysostôme et saint Jérôme sont d'un avis contraire, mais, dit Christophe de Véga (2), cette opinion repose sur tant de témoignages et sur des autorités si imposantes qu'elle acquiert un très grand degré de probabilité. Christophe de Castre l'embrasse et la soutient aussi dans son *Histoire de la Mère de Dieu* (3).

D'après le protévangile de saint Jacques, la mort violente de Zacharie aurait eu une autre cause qui ne lui enlèverait pas non plus le glorieux et noble titre de premier martyr chrétien. Selon cet évangile, Hérode, le bourreau des saints Innocents, ayant fait chercher le jeune Jean, fils de Zacharie, pour le faire mourir avec les autres enfants des environs de Béthléem, et ne l'ayant pu trouver parce qu'Elisabeth l'avait emporté au désert, le roi envoya demander à Zacharie qui était alors à l'autel où il offrait un sacrifice, où était son enfant. Zacharie refusa de découvrir le lieu de sa retraite, et les soldats allèrent dénoncer son refus au roi. Celui-ci, plein de colère, renvoya ses satellites avec ordre de tuer ce sacrificateur, s'il persistait à cacher le lieu où était son fils. Zacharie ayant en effet persévéré dans son refus, les soldats le massacrèrent dans le vestibule de l'autel et dans l'enceinte qui environnait l'autel des holocaustes. Ni les prêtres, ni les enfants d'Israël ne surent quand il fut tué; et un prêtre voyant qu'il tardait trop à sortir entra dans le temple et le trouva mort. Son sang était déjà figé sur

(1) In cap. 23, Matth.

(2) *Ibid.*

(3) Theologia Mariana num. 1416.

le pavé du temple. En même temps il ouït une voix qui dit : « Zacharie a été mis à mort, et son sang ne » sera point effacé que celui qui le doit venger ne » soit venu (1). »

Enfin d'autres croient que Zacharie fut mis à mort pour avoir, dans son admirable cantique, annoncé la venue du Messie (2).

Toutes ces opinions ne diffèrent que dans les circonstances de la mort du saint prêtre; mais elles s'accordent en un point : c'est que Zacharie obtint la couronne du martyr, et que son sang coula avec celui du sacrifice qu'il offrait au Seigneur. C'est à l'autel que l'ange du Très-Haut était venu lui faire part des intentions bienveillantes de Dieu à l'égard de sa famille; et c'est à l'autel aussi que le poignard d'Hérode vint le frapper et lui donner un droit incontestable à prendre rang, dans le ciel, parmi ceux qui ont, ici-bas, lavé et blanchi leur robe dans le sang de l'Agneau.

Si ces sentiments sont fondés, saint Zacharie serait, à proprement parler, le premier martyr chrétien, son sang serait le premier, avec celui des Innocents, qui ait été versé sous l'empire de la nouvelle loi; et il aurait cueilli la première palme dans l'arène ouverte par Jésus-Christ aux combats pour la justice et pour le royaume des cieux. Il serait même spécialement le martyr du grand mystère de l'Incarnation, le martyr de Marie et de sa maternité toute surnaturelle. Et nous

(1) Protevangel. Jacob. n. 2. — S. Petrus Alexandr. episc. et martyr can. 13 in collect. conc. — Baronius not. m. p. 468. — Tillemont, t. 1, p. 92.

(2) Apud Hieron. in Matth. 22.

aimons à nous ranger à cette opinion surtout parce qu'elle est honorable et glorieuse à la famille même du Sauveur, laquelle aurait ainsi donné à l'Église de la terre et à l'Église du ciel, en la personne de saint Zacharie et en celle de saint Jean-Baptiste, les deux premiers martyrs adultes dont le sang ait été répandu sous l'ère de la rédemption.

#### IV.

#### SAINT JEAN-BAPTISTE.

Nous serait-il permis d'avoir le moindre doute sur les sentiments pieux du fils de Zacharie à l'égard de la sainte et digne Mère de Jésus? non sans doute; car celui dont la naissance miraculeuse avait été l'annonce de la prochaine apparition du *désiré des peuples* ne pouvait pas ignorer que Marie avait été, avant lui, l'aurore éclatante, l'aurore sans nuage de ce soleil de justice; celui qui *fut grand devant le Seigneur* (1) sut nécessairement que Marie, mère de ce Seigneur, était infiniment plus grande que lui devant ce même Dieu auteur de tous les dons. Celui qui avait été *rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère* (2), et qui savait que c'était par l'entremise de Marie, et à la voix de

(1) Luc II, 43.

(2) *Ibid.*, I, 15.

cette Vierge, qu'il avait été ainsi favorisé et sanctifié avant de naître, ne put pas ne point vénérer du plus profond de son cœur le plus auguste sanctuaire qu'ait jamais eu ce même Esprit parmi les créatures? Celui dont l'archange Gabriel avait, en qualité de messager de Dieu, annoncé la nativité, dut nécessairement professer un souverain respect à l'égard de la Vierge que le même Gabriel avait saluée *pleine de grâce* (1). Enfin celui qui avait *tressailli dans le sein de sa mère à la voix de Marie* (2) dut évidemment, toute sa vie, tressaillir intérieurement à la vue et en présence de cette même Vierge, reflet vivant de la divinité. Et quand, plus tard, il eut hautement proclamé que Jésus, fils de Marie, était cet *Agneau de Dieu, dont le sang devait effacer toutes les iniquités du monde* (3), quand il eut entendu, sur les bords du Jourdain, Dieu le Père déclarer que ce même Jésus était son Fils bien-aimé, l'objet de toutes ses complaisances, Jean-Baptiste aurait-il pu être sans vénération pour la mère de cet homme-Dieu, de ce prince, de ce roi dont il était le précurseur? Et lorsqu'on voit sa mère, l'humble et pieuse Elisabeth, tant exalter Marie et estimer si haut l'honneur qu'elle lui faisait en venant la visiter (4) on est forcé de croire que le fils d'une telle mère eut constamment un respect plein de religion pour celle que sa mère avait tant vénérée, pour la femme que sa mère avait proclamée *bénie entre toutes les femmes* (5),

(1) Luc 1, 28.

(2) *Ibid.*, 41.

(3) Joan. 1, 29.

(4) Luc 1, 43.

(5) *Ibid.*, 23.

pour la femme de laquelle était né celui dont il se jugeait *indigné de dénouer les souliers* (1). Plaçons donc en toute assurance le plus grand de senfants des femmes (2) parmi les serviteurs les plus obséquieux de la Mère de Jésus.

Et ce pieux sentiment, il le puisa avec le lait ; ce pieux sentiment fut gravé dans son cœur dès l'âge le plus tendre et par Zacharie son père et par Élisabeth sa mère ; il fut une des premières et des plus constantes leçons qui lui furent données sous le toit paternel. Et c'est la pensée des peintres qui, inspirés en cela par les croyances catholiques, nous représentent si souvent le jeune fils d'Élisabeth jouant près de la Vierge-mère qui le caresse et lui sourit avec l'enfant Jésus que celle-ci tient sur ses genoux. Admirables peintures qui nous disent en même temps à l'esprit et aux yeux quelle douce intimité régnait entre les deux familles, entre Zacharie, Élisabeth et saint Jean d'une part, et Jésus, Marie et Joseph de l'autre !

Mais en faveur de la piété de Jean-Baptiste envers Marie, nous avons autre chose que de simples conjectures, autre chose que les gravures et les toiles de nos artistes ; nous avons les paroles d'hommes qui ont dans l'Église une véritable autorité comme organes de la croyance et de la pensée de tous.

Parlant de ce que saint Jean dut à la glorieuse Vierge, Théodore Studite (3) enseigne que cet enfant miraculeux dut à Marie de connaître, dès le sein de sa mère, le prodige étonnant de l'Incarnation, prodige

(1) Marc. 1, 7.

(2) Matth. xi, 11.

(3) Orat. de natali Baptistæ.

que les anges eux-mêmes n'avaient peut-être pas toujours connu. « Aussi, lui crie l'auteur que nous » venons de nommer, ne vous êtes-vous pas élevé, ô » noble Précurseur, non-seulement au-dessus de la » terre, mais même au-dessus des cieux, et par delà » les plus sublimes hiérarchies des anges? Et comment » avez-vous pris un vol aussi hardi? Comment avez- » vous atteint des hauteurs aussi inaccessibles? Com- » ment avez-vous appris ce qui, pendant des siècles, » avait été caché aux Séraphins eux-mêmes? Pourquoi » en un instant, en un clin d'œil, êtes-vous en quelque » sorte monté jusqu'au trône de Dieu pour pénétrer » des secrets connus de lui seul et nous les révéler? » Et cela quand vous étiez encore dans le sein de votre » mère? » Et le même orateur qui interroge ainsi saint Jean lui fait répondre: « Celui qui est au-dessus de tout, » étant descendu, à l'insu de ces beaux esprits dont il » fait ses messagers, du sein de son Père dans le sein » de la Vierge Marie, véritable ciel terrestre, s'est » lui-même révélé à moi par l'entremise de sa mère et » m'a appris tous ces mystères. » D'où Christophe de Véga (1) conclut que, grâce à Marie, saint Jean-Baptiste fut plus instruit dans le sein de sa mère que saint Paul ne le fut, depuis, dans le troisième ciel. Aussi la dévotion de ce saint à l'égard de Marie commença-t-elle même avant qu'il fût né. Car, dit le texte évangélique, « *dès que Marie approcha, dès qu'il entendit sa voix, il tressaillit dans le sein de sa mère.* » Or, « pourquoi ce tressaillement avant même que d'être né, demande le théologien que nous aimons tant à

(1) *Theologia Mariana* num. 1092.

citer (1)? » « C'est, répond saint Césaire, frère de saint » Grégoire de Nazianze (2), c'est que saint Jean sent » tant l'approche de celle qui portait dans son sein un » fils qui n'avait point eu de père sur la terre, et ré- » vérant profondément cette incomparable Mère, fut » tout-à-coup saisi de respect autant que de frayeur et » d'allégresse; car redoutant les feux du soleil qu'elle » portait dans son sein, et craignant de la voir appro- » cher trop près de lui, il fit, pour ainsi dire, un bond » comme pour se retirer. » Et c'est assurément, poursuit de Véga (3), une belle pensée que celle d'après laquelle saint Jean-Baptiste, ne pouvant supporter l'éclat dont brillait Marie, en aurait été comme frappé, comme ébloui, et se serait, autant que cela lui était possible, retiré pour n'être pas anéanti par tant de gloire. Et telle fut l'abondance de grâce qui résulta pour Jean-Baptiste de la visite de Marie, que non-seulement il fut rempli de cette grâce pour lui-même, mais que cette même grâce rejaillit et reflua, pour ainsi dire, jusque sur ses parents; « car, dit l'abbé de Guerri (4), au moment où la voix de Marie retentit aux oreilles d'Élisabeth, elle alla et pénétra jusqu'au cœur de saint Jean qui, renfermé dans les entrailles de sa mère, l'anima de son esprit et la remplit d'une sainte et salutaire allégresse; et telle fut alors la puissance de la voix de Marie en celui à qui la puissance de la nature avait à peine donné toute

(1) C. de Veg. Theol. Marian. num. 706.

(2) Dialog. 5.

(3) Num 706.

(4) Serm. 1, de Nativit. B. Joannis-Baptistæ.



son âme, qu'elle lui communiqua abondamment le don de prophétie non-seulement pour lui-même, mais encore pour ses parents qui furent enrichis de la plénitude de leur enfant (1). » Aussi ne nous étonnons pas d'entendre un pieux auteur déjà cité dans ce chapitre (2) enseigner que dès l'instant où Marie eut touché le seuil de la maison d'Élisabeth, son enfant, qui n'avait encore que six mois à compter du jour de sa conception, eut une science et une expérience que les autres hommes n'ont pas en un grand nombre d'années. « O Jean, fils de Zacharie ! s'écrie ce Théodore, heureux enfant qui êtes encore dans le sein » de votre mère, comment êtes-vous déjà du monde » et dans le monde ? Vous qui n'êtes pas encore entièrement formé, comment êtes-vous déjà rempli ? Vous » qui n'êtes que de six mois, comment paraissez-vous » être d'un âge avancé ? Vous qui ne pouvez pas encore » parler, comment parlez-vous si bien (3) ? » Ce sont ces considérations qui ont fait donner à saint Jean-Baptiste le titre glorieux de fils ou enfant de Marie, parce que ce saint précurseur dut à cette auguste Vierge sa régénération spirituelle, attendu qu'il reçut d'elle le baptême d'esprit appelé aussi baptême de feu. Aussi saint Chrysostôme, cité par Bernardin de Buste (4), dit-il que saint Jean-Baptiste fut l'enfant de Marie par la génération spirituelle du baptême, cette Vierge l'ayant baptisé non pas par le baptême d'eau,

(1) Apud C. de Vega num. 32.

(2) Theod. Studitus, orat. de natali Præcursoris apud Metaphrasten.

(3) Apud C. de Vega, num. 75.

(4) Part. 7, serm. 4.

mais par le baptême d'esprit; car, poursuit le grand docteur, quand la bienheureuse Vierge salua sainte Élisabeth, le bruit de sa salutation, entrant par les oreilles de l'épouse de Zacharie, alla jusqu'à son enfant qui, par la vertu efficace de cette salutation, reçut le Saint-Esprit, comme l'ange l'avait annoncé, en disant à Zacharie : *Cet enfant sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère* (1). Saint Jean commença donc sa vie par Marie et sous les auspices de Marie; elle fut, pour ainsi dire, l'étoile bienfaisante sous l'influence de laquelle il entra dans sa glorieuse et héroïque carrière; car ce fut sous cette influence et par elle qu'il eût la grâce avant de voir le jour. Il fut favorisé même avant que de naître du don de prophétie; il fit, tout en naissant, l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui le virent et qui s'écrièrent d'une commune voix : « *que pensez-vous que sera cet enfant* (2). » Toute la vie de ce grand saint fut un prodige continu et un miracle permanent; il fut le héraut, le témoin et l'apôtre du Christ; il fut la terreur des rois et le martyr de la justice et de la chasteté; il atteignit les bornes de la perfection et il dut tout cela à Marie qui fut sa seconde providence. Peut-on croire que tant de grâces ne l'auraient pas pénétré de la plus vive reconnaissance à l'égard d'une si bonne et si généreuse bienfaitrice? Et n'en faut-il pas conclure que Marie fut, après Dieu, l'objet le plus chéri du culte et des affections du fils de Zacharie?

On a souvent agité la question de savoir si Marie fut

(1) Apud C. de Vega, num. 76.

(2) Luc 1, 66.

ou non présente aux couches d'Élisabeth. Plusieurs interprètes pensent qu'elle retourna à Nazareth avant la délivrance de sa bien-aimée parente; et ils fondent leur opinion premièrement sur les propres paroles de saint Luc qui ne dit pas que Marie resta chez sa cousine trois mois entiers, mais qui dit qu'elle y demeura environ trois mois (1). D'où il suit que si elle n'y fut pas trois mois pleins, elle n'y était plus quand Élisabeth accoucha, attendu que cette épouse de Zacharie ne se vit délivrée qu'au terme ordinaire, c'est-à-dire au neuvième mois, et que quand l'archange Gabriel apprit à la sainte Vierge la grossesse d'Élisabeth, celle-ci n'était encore que dans son sixième mois (2). La seconde raison, invoquée par ceux dont nous parlons, c'est que le même évangéliste saint Luc ne parle de la naissance de saint Jean qu'après avoir fait mention du départ de Marie; car, après avoir dit dans le verset 56<sup>e</sup> : « *Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois, puis elle retourna dans sa maison;* » il dit dans le verset suivant : « *Cependant le temps des couches d'Élisabeth arriva, et elle mit au monde un fils,* » ce qui donne clairement à entendre que l'accouchement d'Élisabeth n'eut lieu qu'après le départ de Marie. Un troisième argument en faveur de cette thèse, c'est le silence gardé par l'historien sacré qui, dit-on, n'aurait pas manqué, si Marie eût assisté à la naissance de saint Jean, de signaler cette circonstance comme très honorable au précurseur du Messie ainsi qu'à ses parents.

(1) Mansit autem Maria cum illâ quasi mensibus tribus, et reversa est in domum suam. Luc 1, 56.

(2) Et hic mensis sextus est illi. *Ibid.*, 36.

Enfin on ajoute encore que la décence interdisant généralement aux vierges de soigner des femmes en couches, cette loi des convenances obligeait la plus pure des vierges bien plus encore que tout autre.

Mais nous n'hésitons pas à nous déclarer en faveur de l'opinion contraire; et nous avons pour nous Origène (1), saint Ambroise (2), Bède, Strabon, Lyra, Maldonat et de Véga (3). Et fort de ces autorités et des raisons qui appuient notre manière de voir, nous sommes heureux de croire que la sainte Mère de Jésus fut témoin d'un événement qui remplit d'allégresse toute la maison de Zacharie. Comme une chaste et vraie Lucine, ainsi que s'exprime de Véga, elle présida à la naissance du grand Précurseur de son fils, elle le reçut dans ses bras; elle partagea la joie que cette naissance miraculeuse causa dans toute la famille et dans tout le voisinage, elle unit ses félicitations à celles qu'Élisabeth reçut de toutes parts, et elle redoubla de soins auprès de celle qu'un miracle venait de rendre mère. Non, nous ne croyons pas que Marie ait quitté la maison d'Élisabeth précisément au moment où celle-ci allait avoir plus que jamais besoin d'elle. Le passage de saint Luc qu'on allègue en faveur de l'opinion contraire peut parfaitement bien aussi s'expliquer dans notre sens; et quant à l'inconvenance qu'il y eût eu pour Marie d'assister à un accouchement, c'est une raison frivole et fausse; car Marie, quoique vierge, était alors déjà enceinte du Fils de

(1) Homél. 9 in Luc.

(2) In præfatum locum.

(3) Theol. Marian. num. 1513.

Dieu, et il n'y a rien d'indécent à ce qu'une femme enceinte assiste aux couches d'une autre femme; et même parmi nous, rien de plus ordinaire que de voir de jeunes filles adultes approcher des femmes en couches et leur rendre les services qu'exige leur position. Enfin le silence que garde l'historien sacré sur cette présence de Marie ne prouve point contre ce fait; car tout le monde sait que, comme le remarque saint Jean, les évangélistes n'ont pas rapporté tout ce qui se rattache à l'histoire de Jésus-Christ, il n'ont pas tout dit (1). C'est donc; encore une fois, avec une ferme conviction que nous tenons pour l'opinion d'après laquelle Marie, alors enceinte de Jésus, aurait honoré de sa présence la merveilleuse nativité qui, comme le dit saint Augustin, prophétisa et salua Jésus-Christ dans le sein de sa mère (2), et qui fut déjà, selon le langage du même Père, une bataille pour la cause du Dieu sauveur (3).

Quant à saint Jean, si, plus tard, il posséda une si grande puissance de conversion (4), si, plus tard, *il marcha devant Dieu dans la force et dans l'esprit d'Élie* (5), s'il fut *une lampe ardente et luisante* (6), s'il resta vierge, et si son zèle pour la justice et pour la chasteté lui coûta la vie, nul doute qu'il n'ait dû,

(1) Joan. xx, 30.

(2) Joannis nativitas Dominum Christum prophetavit quæ conceptum ex utero salutavit. Serm. 292 de Nativit. S. Joan. Bapt. num. vi, § 1.

(3) Domino militavit. *Id.*, *ibid.*

(4) Malach. iv.

(5) Luc 1.

(6) Joan. v, 35.

en grande partie, ces qualités et ces vertus héroïques à l'affection de Marie toute-puissante auprès de Dieu ; nul doute, non plus, qu'il ne lui ait rendu amour pour amour, et qu'il n'ait vénéré avec un cœur de fils celle qui avait pour lui la tendresse d'une mère.

## V.

### SAINT PIERRE.

Si jamais aucune société ou réunion d'hommes a honoré Marie d'un culte fervent et pur, et a mérité d'être en cela proposée pour modèle à tous les chrétiens, c'est assurément le sacré collège des Apôtres. Choisis en grande partie dans la famille même du Sauveur, admis pendant trois ans dans son intimité, voyageant, priant, prêchant, mangeant, allant et venant avec lui, ils ont eu nécessairement de très fréquents rapports avec son auguste Mère. Instruits à l'école de Jésus, formés par ses leçons et plus encore par ses exemples, ils apprirent de lui à respecter, à vénérer, comme il convenait de le faire, Celle qui avait donné au monde leur Rédempteur et Maître. Habitues à entendre les foules s'écrier à la vue des œuvres merveilleuses de Jésus : « Heureuses les entrailles qui vous » ont porté ! heureuses les mamelles que vous avez

» sucées (1)! » comment auraient-ils pu ne pas professer pour Marie une véritable dévotion? « Aussi, dit » saint Jérôme ou saint Sophrone, tous les Apôtres » témoignèrent à l'auguste Mère du Christ une piété » toute filiale, et ils la servirent avec un zèle plein » d'affection et de vénération (2). »

Et le bienheureux Amédée, évêque de Lausanne, parlant de Marie encore vivante, s'écrie : « Le ciel » d'un côté, la terre de l'autre la servaient et l'honoraient : le ciel par les Anges, la terre par les Apôtres. Les premiers étaient heureux de voir en elle leur reine, les seconds leur maîtresse, et les uns et les autres avaient pour elle les sentiments du dévouement le plus sincère et le plus affectueux (3). » D'où vient que Richard de Saint-Laurent voyant cette Vierge sainte dans le trône symbolique de Salomon, trône qui avait six degrés et douze lionceaux sur ces six degrés (4), dit que les Apôtres sont les lionceaux de ce trône mystique (5). Saint Antoine de Padoue parle dans les mêmes termes. « Les douze lionceaux qui étaient debout sur les six degrés sont les douze Apôtres. Le mot diminutif de lionceaux au lieu de lions marque l'infériorité des animaux par rapport au trône, et celle des Apôtres par rapport à Marie. Les lionceaux se tenaient debout devant le trône ; cette attitude étant celle des serviteurs auprès de leurs maîtres » signifie que les Apôtres étaient en tout soumis à la

(1) Luc xi, 27.

(2) Serm. de Assump. B. V. M. apud C. de Vega num. 1821.

(3) Homél. 7 de laudib. B. M. V.

(4) III Reg. x, 20. Paralip. ix, 19.

(5) Lib. x de laudib. B. V. M.



» sainte Vierge ; et de ce que les lionceaux étaient sur  
 » les degrés et sur les marches et non sur le trône  
 » lui-même , nous comprendrons que , bien que les  
 » Apôtres fussent très saints , cependant ils étaient loin  
 » de s'élever à toute la hauteur des perfections de  
 » Marie (1). »

Et Philippe, abbé de *Bonne-Espérance*, entendant des Apôtres et de leurs relations avec Marie ces paroles du Cantique : « c'est pourquoi les jeunes filles vous ont aimée (2), » écrit : « Nuls n'ont suivi plus familièrement la Vierge ; nuls n'ont, par son entremise, plus parfaitement acquis la connaissance de l'époux que les Apôtres qui, avant et après la Passion de Jésus-Christ, vécurent longtemps avec Marie et l'entendirent souvent parler du mystère de l'Incarnation. Quant à elle qui, à son tour, demeura pendant tant d'années avec ces amis de son Fils, qui pourra dire avec quelle tendresse elle les aima, avec quelle sollicitude elle s'occupa d'eux, et avec quel soin pieux elle leur enseigna ce qu'elle avait appris avant eux et bien mieux qu'eux (3) ? » Le bienheureux Ildefonse dit pareillement : « La Vierge honorait toujours les Apôtres de sa société, demeurant avec eux, et les entretenant sans cesse des actions de l'Homme-Dieu qu'elle connaissait mieux que qui que ce soit, et dont elle pouvait, par conséquent, parler plus pertinemment que qui que ce fût. Aussi apprirent-ils d'elle et ce qu'ils devaient croire du grand mystère de la Ré-

(1) Serm. de Dominic. 5<sup>a</sup> post Trinit.

(2) Cap. 1, v. 3.

(3) Lib. 1, in cant. cap. 12.

» demption et la manière dont ils devaient l'enseigner  
 » aux autres et les termes dans lesquels ils devaient,  
 » quand le moment en serait venu, en instruire le  
 » monde par leurs paroles et leurs écrits (1). » Rap-  
 portons encore ici, parce qu'elles vont fort bien à notre  
 sujet, les paroles du bienheureux Thomas de Ville-  
 neuve, archevêque de Valence : « Le divin Maître, dit-  
 » il, en remontant au ciel d'où il était venu, consi-  
 » dérant la haute sagesse, la grande érudition et la  
 » remarquable science de son auguste Mère, lui laissa  
 » sa chaire et son école non pas pour qu'elle gouvernât  
 » ses brebis comme Pierre, mais pour qu'elle commu-  
 » niquât à ses disciples quelque chose de cette sagesse  
 » céleste dont elle avait été remplie dès le commence-  
 » ment; car, par un effet tout naturel de sa rare in-  
 » telligence, et par suite du séjour qu'elle avait fait  
 » dans la société du Verbe incarné, elle était devenue  
 » incomparablement plus instruite et plus savante  
 » qu'aucun des disciples de Jésus, qu'aucun de ses  
 » condisciples à elle; et cette chaire et cette école, elle  
 » les tint, selon plusieurs, pendant au moins douze  
 » ans en qualité de maîtresse, ou, si l'on veut, d'ins-  
 » titutrice de tous les Apôtres, des disciples et des  
 » églises de Jésus-Christ (2). »

« Or, remarque ici de Véga, si, comme le prouvent  
 » tous ces témoignages, les Apôtres fréquentèrent as-  
 » siduellement la Mère de Dieu comme leur école com-  
 » mune et comme l'organe et le sanctuaire de l'Esprit  
 » de vérité, tant pour être instruits par elle dans les

(1) Serm. 5 de Assumpt. B. V. M.

(2) *Ibid.*

» choses inconnues, obscures et douteuses, que pour  
 » lui rapporter tout ce qui se faisait dans la publica-  
 » tion de l'Évangile, qui ne voit que la sainte Vierge a  
 » dû être tenue par eux en grande vénération et ho-  
 » norée, dès son vivant, par ces fondateurs du chris-  
 » tianisme, du culte d'hyperdulie (1)? »

Nous avons dit ailleurs (2), et en nous appuyant sur de graves autorités, qu'après l'Ascension de son Fils et la descente du Saint-Esprit, Marie avait été la tête et la présidente du collège des Apôtres, et qu'elle prononça sur toutes les questions difficiles qui furent agitées par cette sainte assemblée, laquelle, au dire de Lucius Dexter, ne fit rien d'important sans l'avis, et que sous la direction de cette Vierge (3).

Qu'après leur dispersion sur la face du globe les Apôtres y aient non-seulement prêché Jésus-Christ mais aussi le culte de Marie, c'est ce qui résulte clairement de l'opinion des Pères et notamment de ces paroles de saint Cyrille d'Alexandrie, qui lui dit : « Les » Apôtres vous ont donné les plus magnifiques éloges (4). » C'est aussi ce que lui crie le pieux et savant Idiot : « La prédication des Apôtres a porté par » toute la terre votre nom auguste et saint, et il a été » révélé par ces hérauts du Christ à l'univers entier (5). » D'autre part l'abbé Philippe, entendant par les filles de Sion, dont il est parlé dans le sacré Cantique, les Apôtres, dit : « Ces disciples intimes et familiers de

(1) Num. 1821.

(2) *Marie dans les cieux*, chap. 23, 2<sup>e</sup> vol., p. 9.

(3) In Chronic. ad annum Christi 34, num. 7.

(4) Homél. 6, in Nestor. apud C. de Vega num. 1822.

(5) In libr. Contempl. B. V. M. cap. 5.

» Jésus, pénétrant avec leurs yeux de linx les secrets  
 » mystérieux du Christ, prêchèrent aux Juifs et aux  
 » Gentils non-seulement le Fils, mais encore sa bien-  
 » heureuse Mère (1). » Selon Albert-le-Grand « Marie  
 » est un puits de grâce que les prophètes ont prédit,  
 » que les patriarches ont figuré et que les Apôtres ont  
 » montré pour ainsi dire du doigt (2). » Enfin saint  
 Éphrem appelle Marie l'*Hymne et le Cantique des Apô-  
 tres* (3), et saint Bonaventure proclame qu'elle a été  
*le doux chant des Apôtres* (4).

Aussi, par suite des éloges que les Apôtres donnèrent dans toutes les contrées du monde à la Mère de Dieu, il y eut parmi les fidèles un grand désir de la voir; et si l'on s'en rapporte au témoignage de saint Ignace (5), plusieurs firent pour cela le voyage de Jérusalem.

Les Espagnols surtout se distinguèrent alors par leur empressement à aller visiter Marie et à franchir, pour ce saint pèlerinage, au mépris de tous les dangers, les plus grandes distances. Leur plus ardent désir était de voir cette Vierge, de l'entendre, d'apprendre d'elle les mystères de la grâce et de pouvoir contempler et admirer en elle l'image la plus parfaite du Dieu de sainteté. Les femmes qui, depuis, se sont toujours montrées si fidèlement attachées au culte de la Vierge-Mère se firent aussi remarquer, dès le temps dont nous parlons, par leur dévotion envers cette fille de

(1) Lib. 6, in cant. cap. 6.

(2) In Biblia Mariana ad cap. 21 numerorum.

(3) Serm. de Laudib. Virg.

(4) In hymn. sup. Salve Regina.

(5) Epist. 1 et 2 ad Joan. Evangelist.

David. « Il y a, écrivait saint Ignace d'Antioche, plusieurs femmes de nos pays qui, désirant ardemment voir Marie de Jésus et toucher ces bienheureuses et saintes mamelles qui ont nourri et allaité le Fils du Père éternel, ont satisfait en cela leur religieuse dévotion. » D'où il suit que, dès son vivant, l'auguste Mère de Dieu fut, de la part de son sexe, l'objet d'un culte pieux. N'avait-il pas, en effet, été dit par le prophète : « Les filles de Tyr, les mains pleines de présents, souhaiteront voir votre visage (1)? » Or cette admiration que Marie excitait dans tous les rangs et dans toutes les contrées, était évidemment le résultat des éloges que les Apôtres faisaient de cette Vierge toute sainte dans toutes les régions évangélisées par eux.

Ces premiers et doctes semeurs de la parole évangélique avaient aussi pour habitude d'emporter son portrait dans leurs pérégrinations, autant pour faire naître le culte ou la dévotion des fidèles à l'égard de cette Vierge, que pour satisfaire au désir d'un très grand nombre qui, ne pouvant pas aller la voir à Jérusalem, soit à cause de la distance des lieux, soit par l'effet d'autres obstacles, et voulant néanmoins la connaître autant que possible et se consoler en contemplant son image et ses traits vénérables, de ne pouvoir pas la voir et la contempler en personne, brûlaient d'avoir au moins sa précieuse effigie. C'est ce qu'affirme positivement Canisius. « Plusieurs, dit-il, désirent ardemment voir la Mère de leur Seigneur et Maître régnant au ciel, afin qu'en la voyant ils se

(1) Ps. 44.

» sentissent plus pénétrés de dévotion pour elle , et  
 » tous ne pouvant pourtant pas la voir ni aller de tous  
 » les points du monde la trouver où elle était et satis-  
 » faire ainsi leur religieuse envie , ont eu recours à  
 » un sage et pieux expédient : ce fut d'avoir, du moins  
 » en peinture, le portrait de cette Vierge, afin de pou-  
 » voir ; de près comme de loin et de loin comme de  
 » près, posséder cette précieuse image , se la montrer  
 » les uns aux autres et lui demander, selon le besoin,  
 » des consolations dans les peines et des encourage-  
 » ments à la vertu et au bien (1) ».

Le même Canisius ajoute encore au chapitre 31 du  
 même ouvrage , que « le culte et l'invocation de la  
 » Mère de Dieu, au saint sacrifice de la messe, a pour  
 » auteurs les Apôtres eux-mêmes. N'était-il pas juste,  
 » en effet, que ces premiers docteurs de la nouvelle  
 » loi enseignassent aux premiers chrétiens leurs dis-  
 » ciples ce culte de Marie qu'ils pratiquaient si bien  
 » eux-mêmes, et qu'ils leur apprissent à louer le Dieu  
 » auteur et maître de tout, dans sa très glorieuse Mère,  
 » la plus parfaite des créatures? N'était-il pas juste  
 » que les Apôtres apprissent aux fidèles à regarder  
 » Marie comme la maîtresse commune de tous, la Mère  
 » très digne du Christ, la coopératrice de la Rédemp-  
 » tion, et qu'ils la vénérassent dans le saint et redou-  
 » table sacrifice qui représente et continue d'une  
 » manière si admirable ce mystère de notre salut au-  
 » quel elle a eu tant de part (2)? »

Le bienheureux Alain de la Roche, dans son *Apolo-*

(1) Lib. 5 de Deip. cap. 22.

(2) Apud C. de Vega, num. 1822.

*gie du Rosaire de la très sainte Vierge* (1), avance que très souvent les Apôtres répétèrent et adressèrent à Marie les éloges que lui donna l'Ange. Il ajoute : « La » Vierge Marie, cette glorieuse amie de la vérité, a » plusieurs fois révélé que la Salutation Angélique » avait toujours été en grande vénération, et cela dès » l'origine du christianisme ; que les Apôtres lorsqu'ils » eurent reçu le Saint-Esprit, connurent le mystère » de l'Incarnation et par conséquent celui de l'Annon- » ciation bien mieux qu'aucun de ceux qui sont venus » après eux, et qu'ils surent, en même temps, que » c'était à ce mystère qu'ils devaient d'avoir reçu les » prémices du Saint-Esprit, attendu qu'ils eurent l'a- » vantage d'être plus près de la source de toute lu- » mière et de toute vérité. Je dis en outre, poursuit » Alain, qu'ils connurent aussi que la Reine des Bien- » heureux, la Mère de Dieu, fut dans le Nouveau Tes- » tament la seconde cause des choses sacrées et son » Fils la première ; ce qui leur fit comprendre qu'ils » n'avaient reçu aucune grâce, aucune faveur surna- » turelle que par le canal de Marie. Cette Vierge a dit » de plus (c'est toujours Alain qui parle) que les » Apôtres eurent recours aux deux salutations Domi- » nicale et Angélique, tant du vivant de Jésus que du » vivant de Marie (2). »

Suivant Suarez (3), les Apôtres auraient eux-mêmes établi la fête de l'Assomption, c'est aussi ce qu'en- seigne Pierre Incofer (4). Damien Goës, dans son ou-

(1) Cap. 15.

(2) Apud C. de Vega, num. 1822.

(3) T. 1, de Religion. lib. 2, c. 28, num. 14.

(4) In Epist. ad Messanenses, p. 109.

vrage sur la foi , la religion et les mœurs des Ethiopiens, dit que ces peuples ont reçu la fête de l'Assomption de la tradition même des Apôtres. Pierre Galésin, dans ses notes sur son martyrologe, émet la même opinion, car il dit, en parlant de la fête de l'Assomption : « La solennité de ce jour paraît remonter jusqu'au temps des Apôtres comme on peut le conjecturer des discours tant des Grecs que des Latins. » On peut voir aussi sur ce point Boniface dans son *histoire de la Bienheureuse Vierge*, livre II, chapitre v.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la consécration du samedi à la très sainte Vierge qu'on ne puisse, en s'étayant d'imposants témoignages, attribuer aux Apôtres ; car Augustin Wichman, dans son *Samedi de la Vierge*, avance, d'après des conjectures très probables, que cette institution remonte aux temps apostoliques. Voici ses paroles : « Pour dire franchement mon opinion dans une chose assez obscure d'elle-même, je n'hésite pas à croire que le samedi a été dédié à Marie dès la naissance de l'Eglise et du temps même des Apôtres ; et ce qui me confirme dans cette opinion, c'est la cause principale pour laquelle a eu lieu cette pratique, c'est-à-dire la douleur amère et le véritable martyre dont fut affligée la très sage Mère de Dieu dans le triste samedi de la sépulture de son Fils ; et comme, d'après le sentiment de saint Augustin et la doctrine des théologiens, les rites sacrés et les usages ecclésiastiques dont l'origine n'est pas sûrement connue et qui sont universels, doivent généralement être reportés au premier âge de l'Eglise, et que les Apôtres doivent en être regardés



» comme les auteurs , je pense qu'il faut appliquer  
 » cette règle à la consécration du samedi en l'honneur  
 » de la Mère de Dieu. »

Mais ce qu'il y a de bien certain, ce qui ne doit être pour personne l'objet d'un doute , c'est que tous les Apôtres assistèrent à son trépas et lui rendirent pieusement et honorablement les derniers devoirs, ainsi que l'affirme saint Denis (1) qui dit avoir été témoin oculaire de ce qu'il raconte : « Nos chefs et princes  
 » dans les choses sacrées, inspirés de Dieu , et nous-  
 » même, comme vous le savez , ainsi que plusieurs de  
 » nos vénérables frères, étant venus pour voir le corps  
 » qui a donné naissance à la vie et porté Dieu, et tous  
 » ayant trouvé bon et convenable qu'après cette vue  
 » tous les princes des sacrifices chantassent un hymne  
 » et louassent, selon que chacun le pouvait , la bonté  
 » infinie de la puissance divine, etc. »

De ces paroles il résulte évidemment que les Apôtres vénérèrent d'un culte religieux ce corps virginal et pur qui brillait même dans la mort d'un merveilleux éclat et d'où s'exhalait une suave et délicieuse odeur. « Ceux qui étaient là , dit saint Jean Damascène (2), environnant ce très divin et très saint tabernacle, l'embrassaient avec des sentiments de crainte, d'amour, de respect, d'allégresse et en pleurant à la fois de douleur et de joie, et ils furent, par ce contact , remplis de sainteté et de bénédictions. » Métaphraste (3) dit de même : « Le chœur auguste des Apôtres et tout ce  
 » qu'il y avait là de choisi, tant hommes que femmes,

(1) Orat. de Dormit. B. V. M.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

» ayant pieusement environné le corps de la Vierge  
 » sans tache, le couvraient de saints baisers ; et, par  
 » ces témoignages de vénération, ils ne voulaient pas  
 » seulement manifester leur douleur, mais ils étaient  
 » convaincus que cet attouchement contribuait à les  
 » sanctifier. » Ainsi parle encore Nicéphore (1). Et la  
*Rome souterraine* dit (2), d'après Juvénal, évêque de  
 Jérusalem, que d'après une ancienne et véridique tra-  
 dition, le corps de la sainte Vierge fut, comme le rap-  
 porte aussi saint Denis, emporté de sa maison à son  
 sépulcre au milieu des cantiques des Anges et des  
 Apôtres. Ensuite on alluma des flambeaux et des  
 lampes, on jeta des fleurs, on répandit des parfums,  
 on composa des hymnes que l'on chanta en l'honneur  
 de cette si auguste Vierge. « Et plût à Dieu, s'écrie à  
 » ce propos de Véga, que ces hymnes pieux fussent  
 » venus jusqu'à nous, et que la tradition nous les eût  
 » conservés ! » Cependant saint André de Crète, dans  
 son deuxième sermon sur la mort de la sainte Vierge,  
 a reproduit, comme il l'a pu, ces louanges, et il en a  
 fait un tout que nous allons, après lui, donner ici afin  
 que les fervents serviteurs de Marie puissent louer cette  
 Vierge avec les propres paroles des Apôtres, et, par-  
 tant, avec des hymnes d'un caractère vraiment sacré.

« Elle est, dit-il, la fin des deux Testaments que le  
 » Seigneur a faits ; elle est la révélation et la mani-  
 » festation des secrets et impénétrables conseils de  
 » l'éternelle sagesse ; elle est le but et le terme que  
 » Dieu a eu en vue de toute éternité ; elle est l'objet

(1) Lib. 2, cap. 23.

(2) T. 1, Fol. 95, num. 3.

» principal des oracles divins ; elle est l'ineffable et  
 » vraiment incompréhensible moyen dont le Très-Haut  
 » s'est servi pour guérir le genre humain, même avant  
 » sa chute. Elle a eu les prémices de l'union mysté-  
 » rieuse que le Maître de toutes choses a daigné con-  
 » tracter avec sa créature ; elle est la noble caution et  
 » la précieuse garantie de la réconciliation opérée  
 » entre Dieu et l'homme ; elle est le type le plus par-  
 » fait de la beauté créée et l'image la plus ressem-  
 » blante du grand et divin modèle. C'est par elle que  
 » s'élève toute contemplation ; elle est l'aile et le sup-  
 » port de toute ascension vers Dieu ; elle est le très  
 » saint tabernacle du Verbe créateur ; elle est la coupe  
 » qu'a remplie cette sagesse infinie qui n'est rien  
 » moins que Dieu lui-même. Elle est le grenier d'a-  
 » bondance, le réservoir, le magasin où s'est renfer-  
 » mée cette vie qui ne saurait rien perdre et à  
 » laquelle on ne peut rien ôter. Elle est la source in-  
 » tarissable des divines clartés. Elle est une puissance  
 » qui ne saurait être ébranlée, attendu qu'elle a été en  
 » vain battue par les orages et les tempêtes, et que,  
 » comme une eau limpide, elle n'a point été troublée.  
 » C'est par elle que nous avons reçu les arrhes de notre  
 » salut. C'est elle qui a enfanté celui qui, par obéis-  
 » sance, a voulu souffrir la mort. Seule, et en dehors  
 » des lois générales de la nature, elle a été choisie  
 » pour régénérer la nature. Seule, elle a été l'instru-  
 » ment de celui qui a fait le monde. Elle nous a été  
 » donnée à tous comme un élément commun de récon-  
 » ciliation ; réconciliez-vous donc tous avec Dieu.  
 » Voilà une source permanente d'immortalité.

» Venez donc, vous qui êtes frappés de mort ; pui-

» sez, voici des fleuves intarissables de vie ; arrivez  
 » tous, et tous devenez immortels.

» O fille d'Adam et mère de Dieu, ô mère-vierge et  
 » vierge-mère, ô œuvre merveilleuse de celui qui est  
 » né de vous dans le temps, sans sortir pour cela de  
 » son éternité ! c'est de vous qu'ont parlé, c'est de  
 » vous qu'ont retenti tous les organes du Saint-Esprit.  
 » Moïse, le premier de tous, vous a vue dans le buis-  
 » son ardent, alors qu'il s'est écrié : « J'avancerai pour  
 » contempler cet étonnant prodige (1). » C'était vous  
 » que David avait en pensée lorsqu'il disait au Christ :  
 » « Levez-vous, Seigneur, entrez dans votre repos, et  
 » visitez l'arche de votre sainteté (2). » C'était encore  
 » à vous que le même roi s'adressait quand il disait  
 » prophétiquement, en songeant à votre nativité et à  
 » tous les bienfaits qu'elle a apportés au monde :  
 » « Les riches et les grands du peuple désireront voir  
 » votre face ; car, ajoute-t-il, toute la gloire de la fille  
 » du roi est intérieure, et elle brille par la variété et  
 » la richesse de ses franges d'or (3). » C'est vous que  
 » dessine longtemps d'avance le livre sacré des can-  
 » tiques où nous lisons : « Quelle est celle-ci qui  
 » monte du désert comme une légère vapeur de myrrhe,  
 » d'encens et de toutes sortes de parfums (4) ? » Et  
 » ailleurs : « Voici le trône de Salomon ; les colonnes  
 » en sont d'argent ; le siège en est d'or ; les degrés en  
 » sont couverts de pourpre ; au milieu sont des tapis,

(1) Exod. 3, 3.

(2) Ps. 131, 8.

(3) Ps. 44.

(4) Ps. 3, 6.

» ouvrages des filles de Jérusalem. (1). » Et encore :  
 « Filles de Sion, sortez et regardez le roi Salomon sous  
 » le diadème dont sa mère l'a couronné au jour de  
 » son mariage et au jour de la joie de son cœur (2). »  
 » Regardez-la, filles de Sion, et dites qu'elle est bien-  
 » heureuse ; reines, femmes et jeunes filles de toute  
 » classe et de tout rang, louez-la parce que l'odeur  
 » qu'exhalent ses vêtements l'emporte sur tous les par-  
 » fums. C'était de vous aussi que le prophète Isaïe,  
 » divinement inspiré, a dit : « Voici qu'une vierge  
 » concevra, et un rejeton sortira de la tige de Jessé ;  
 » une fleur s'élèvera de ses racines (3). » C'était vous  
 » qu'annonçait le grand prophète Ezéchiel alors qu'il  
 » s'écriait : « Voici une porte ; et cette porte demeurera  
 » fermée et nul homme n'y passera, parce que le Sei-  
 » gneur Dieu d'Israël est entré par cette porte ; et elle  
 » demeurera fermée pour le prince (4). » Daniel, cet  
 » homme de désirs, vous vit aussi sous la figure de  
 » cette haute montagne de laquelle se détacha, sans  
 » qu'aucun homme y mît la main, une pierre énorme  
 » qui devint elle-même une grande montagne et qui  
 » remplit toute la terre (5). » Car vous avez, ô Marie,  
 » enfanté sans douleur, comme vous aviez conçu sans  
 » commerce charnel ; vous êtes cette précieuse, cette  
 » magnifique perle qui est le plus riche objet des tré-  
 » sors du Très-Haut et que les anges désirent voir.  
 » Vous êtes la belle demeure dans laquelle s'est abais-

(1) Ps. 3, 7.

(2) Ps. 3, 11.

(3) Ps. 7, 14.

(4) Ps. 46, 12.

(5) Ps. 2, 34.

» sée et même anéantie la majesté suprême; vous êtes  
 » la terre vraiment désirable, car le roi du ciel a été  
 » épris de la beauté de vos charmes, et il a aimé les  
 » trésors de votre virginité; aussi a-t-il habité en vous,  
 » fixant parmi nous sa tente et nous réconciliant par  
 » vous avec la majesté divine. Vous êtes la clef du  
 » grand mystère qui avait été caché de toute éternité  
 » dans les secrets de Dieu; vous êtes le livre vraiment  
 » vivant où a été mystérieusement écrit, par la plume  
 » vivifiante du Saint-Esprit, le Verbe de Dieu le Père.  
 » Vous seule êtes vraiment le volume du Testament  
 » nouveau que Dieu a fait avec les hommes. Vous êtes  
 » ce char de Dieu, qui est plus fort que dix mille  
 » chariots de guerre, parce que des millions d'anges,  
 » qui sont dans la joie continuelle de la divine présence,  
 » veillent jour et nuit pour sa conservation. Vous êtes  
 » la montagne de Sion, cette montagne grasse et fertile  
 » où il a plu à Dieu d'habiter (1), où il a pris un corps  
 » semblable aux nôtres et où celui qui est l'Esprit par  
 » excellence s'est revêtu de notre humanité. O temple  
 » divin bâti pour un homme-Dieu! ô miraculeuse co-  
 » lonne de lumière dont les feux ne conduisent point  
 » un Israël charnel que l'on peut battre et mettre en  
 » fuite avec des armes matérielles, mais qui éclairez  
 » de vos divines splendeurs cet Israël spirituel qui  
 » marche vers la lumière indéfectible de la connais-  
 » sance et de la vérité! ô nuée toute lumineuse qui  
 » répandez vos maternelles clartés non pas sur le  
 » peuple ingrat des Juifs, mais sur la race élue de  
 » Dieu, sur la nation sainte! ô vous qui êtes plus pure

(1) Ps. 67, 16.

» que l'or le plus pur et que toute nature créée ! ô  
 » terre virginale de laquelle a été formé cet Adam qui  
 » est à la fois le second et le premier ! Quel tombeau  
 » sera digne de vous renfermer ? Quelle terre osera  
 » vous recevoir, ô vous dont la sainteté surpasse celle  
 » des cieux ? C'est bien vous qui êtes vraiment belle  
 » et sans tache ! C'est bien à vous que Salomon a dit  
 » dans son sacré cantique : « Vous êtes belle comme  
 » Jérusalem et l'odeur de vos vêtements le dispute à  
 » celle du Liban (2). » Vous êtes un vase de parfums  
 » dont les senteurs ne s'affaiblissent point ; vous êtes  
 » une véritable onction de joie et d'allégresse ; vous  
 » êtes un essence embaumée, une colonne de vapeurs  
 » mystiques dont l'odeur enivre l'âme ; vous êtes une  
 » fleur immarcescible, une terre féconde, un parfum,  
 » une lampe ardente et luisante. Dieu vous a revêtue  
 » de la pourpre des rois ; vous êtes vous-même le  
 » vêtement du Roi par excellence, vêtement vraiment  
 » royal dont Dieu a varié les couleurs et les riches  
 » dessins. Vous êtes un manteau tissu d'or, un dia-  
 » dème qui n'est point l'ouvrage d'une main d'homme,  
 » un trône qui s'élève au-dessus de tous les trônes,  
 » une porte plus haute que le ciel des cieux, la reine  
 » de l'humanité. Aussi avez-vous un nom que nul ne  
 » partage avec vous ; à l'exception de Dieu, vous êtes  
 » au-dessus de tout. Quelles mains oseront vous em-  
 » baumer et vous ensevelir ? Quels bras seront dignes  
 » de porter Celle qui a porté le Dieu que rien ne sau-  
 » rait contenir ? Quelles prières funébres dirons-nous ?  
 » Au chant de quels cantiques vous porterons-nous au

(1) Ps. 4, 11.

» tombeau? Quelles lèvres seront assez pures et assez  
 » éloquentes pour célébrer votre décès? En quels  
 » termes, en quel langage pourrions-nous parler digne-  
 » ment de vos vertus et de votre grandeur? C'est pour-  
 » quoi dans l'impuissance où nous sommes de vous  
 » louer comme il convient, nous nous bornerons à  
 » vous dire : Vous êtes bienheureuse entre toutes les  
 » femmes, et vous êtes bénie d'âge en âge; vous êtes  
 » bénie dans les cieux, et vous êtes glorifiée sur terre,  
 » car toute langue se plaît à vous proclamer mère et  
 » source de la vie. Votre gloire remplit toute la créa-  
 » tion; et la délicieuse odeur de vos célestes parfums  
 » a sanctifié tout l'univers. C'est par vous que le péché  
 » est devenu plus rare; par vous que la sentence de  
 » mort encourue par notre première mère, a été  
 » changée en joie; par vous et à cause de vous que,  
 » s'unissant à nous, tous chantent d'une commune  
 » voix : « Gloire dans le ciel! paix sur la terre! »  
 » Impossible au sépulcre de vous garder dans ses  
 » entrailles! car ce qui est périssable ne saurait anéan-  
 » tir un corps qui a renfermé le maître de toutes  
 » choses, le corps de la reine du monde; vous n'avez  
 » point à craindre les profondeurs de la tombe; car  
 » ce qui obéit avec les autres créatures à la volonté  
 » de Dieu ne saurait atteindre et s'élever, pour lui  
 » nuire, jusqu'à l'âme de la souveraine du ciel et de  
 » la terre.

» Allez donc, allez donc en paix; sortez, sortez de  
 » ces viles et misérables demeures qui sont dans la  
 » nature créée, et montez jusqu'au trône de Dieu,  
 » jusqu'à sa droite, jusque dans ses splendeurs in-  
 » créées. Apaisez le Très-Haut irrité contre notre race,



» irrité contre cette nature que vous partagez avec  
 » nous ; car tant que vous avez demeuré sur la terre,  
 » une faible partie de cette terre vous possédait ; mais,  
 » depuis que votre âme a quitté cette vallée de larmes,  
 » vous êtes devenue le propitiatoire commun. Elevez-  
 » vous donc au-dessus d'Enoch ; surpassez le prophète  
 » Elie en joie, en allégresse, en lumière éternelle,  
 » dans ce ravissant séjour où est la vie véritable, où  
 » est un royaume éclatant, et où les anges font une  
 » fête incessante. Jouissez, jouissez en outre de la  
 » beauté de votre Fils ; rassasiez-vous de ces délices  
 » qui sont inépuisables et de cette félicité qui est tou-  
 » jours nouvelle ; rassasiez-vous en, là où est un tor-  
 » rent de pures et éternelles voluptés ; là où tout est  
 » incorruptible ; là où coulent des sources de vie ; où  
 » des courants de lumière partent du sein de Dieu, et  
 » où l'on trouve la fin, l'apaisement et le rassasiement  
 » des espérances d'ici-bas ; là où est la manifestation  
 » et la révélation des choses inconnues à la terre et  
 » qu'on ne voit qu'au ciel ; là où se trouve la jouis-  
 » sance et la possession de tous les véritables biens,  
 » la fin au-delà de laquelle il n'y a plus rien ; là où  
 » le Père est adoré, où le Fils est glorifié, le Saint-  
 » Esprit loué ; là enfin où règne en souveraine l'unique  
 » et auguste nature de cette divinité qui est en trois  
 » personnes et qu'on appelle Trinité. »

Tels et bien plus relevés encore, bien plus pieux  
 encore furent, selon saint André de Crète, les cantiques  
 par lesquels les Apôtres célébrèrent les obsèques de  
 Marie ; ce fut ainsi qu'ils l'honorèrent dans la pompe  
 de ses funérailles. Nous avons dit quel culte ils lui

rendirent depuis sa mort jusqu'au moment où eux-mêmes achevèrent leur course ici-bas.

« Et maintenant, poursuit de Véga, maintenant qu'ils » jouissent au ciel de la suprême béatitude, ils sont » encore des serviteurs respectueux de Marie, ainsi » que le proclament le bienheureux Ildefonse (1) et » saint Bonaventure qui s'écrie dans son psautier de » la Vierge : « Le collège sacré des Apôtres vous vénère » et vous salue comme la mère de son Créateur. » Ils » ont pour cette mère une piété toute filiale, pour » cette maîtresse auguste une profonde révérence et » pour cette puissante reine une admiration pleine » d'étonnement; et quand viendra le jour du dernier » jugement, ils seront encore alors les panégyristes » zélés des grandeurs de Marie, et ils l'honoreront, ils » la glorifieront de ce que, grâce à la science qu'elle » leur a communiquée, grâce aux lumières vives » qu'elle leur a obtenues, grâce à l'esprit de sagesse » qui, du ciel, est venu en eux, ils ont pu remplir » toute l'Eglise des splendeurs du vrai soleil (2). »

Mais après avoir dit ce que les Apôtres en général ont fait à la gloire de Marie, racontons comment chacun d'eux en particulier l'a servie et honorée et commençons, comme il convient, par saint Pierre.

Or le premier que Notre-Seigneur a proposé à la tête du collège apostolique, le premier auquel ce divin et suprême Pasteur a confié la direction et le gouvernement de son Église bien-aimée a dû être éminemment pieux envers la mère de son bon et adorable Maître. « En

(1) Serm. 7 de Assumpt. B. V. M.

(2) Theologia Mariana, num. 1824.

» effet, dit de Véga (1), il n'était pas possible que saint  
 » Pierre n'eût pas pour Marie un très profond respect,  
 » une tendre piété et une vive reconnaissance lui qui  
 » savait fort bien que, comme l'avance saint Grégoire  
 » de Nazianze, dans sa tragédie du *Christ souffrant*,  
 » c'était à l'intervention et aux prières de Marie qu'il  
 » devait d'être sorti de l'abîme où l'avait plongé son  
 » triple reniement. » Voici comment ce poète patriarche fait parler la sainte Vierge demandant grâce pour l'apôtre coupable : « O mon Fils, ô Verbe de Dieu,  
 » puisque le péché est devenu si naturel à l'homme,  
 » montrez-vous indulgent. La faute que Pierre a com-  
 » mise contre vous, il l'a commise par peur. Il a vu  
 » les frémissements, il a entendu les menaces de la  
 » foule et il en a été troublé. » Et son Fils lui répond de suite : « O Vierge ma mère, soyez sans inquiétude ;  
 » je pardonne à Pierre le crime qu'il a commis à mon  
 » égard, et je le lui pardonne à votre seule prière et  
 » à votre considération ; car vous avez toujours trouvé  
 » en moi un Fils respectueux et soumis. »

Un autre poète religieux, Jacques Bidermann, fait ainsi parler saint Pierre, qui, selon lui, se serait retiré dans une grotte solitaire pour y pleurer amèrement sa faute, et aurait, de là, adressé à la Mère de Dieu l'expression de sa douleur et une demande de protection conçue dans les termes suivants :

« O Vierge, mère bien-aimée de mon Sauveur et  
 » Maître, la lettre que je vous adresse du fond de ma  
 » retraite, daignez la recevoir et l'accueillir avec bonté,  
 » quoique l'auteur en soit bien peu digne de votre

(1) Theologia Mariana, num. 1825.

» bienveillance ; mais elle ne participe en rien à l'ini-  
 » quité de celui qui ose vous l'écrire. Vous deman-  
 » derez sans doute ce que je veux et quel est le but  
 » de cette épître. Vous seule pouvez me secourir ; et  
 » c'est votre secours que je viens réclamer. Vous êtes  
 » ma Mère ; tendez la main à votre enfant. J'ai blessé,  
 » j'ai outragé votre adorable Fils ; pour obtenir ma  
 » grâce , il me faut l'appui de sa Mère. Si jamais crime  
 » a mérité d'être l'objet de pleurs intarissables , si  
 » jamais crime a été tel que toutes les eaux du Nil ne  
 » sauraient l'effacer , c'est certainement (car je ne veux  
 » pas m'excuser), c'est certainement celui que ma mau-  
 » dite langue a commis. C'est là une iniquité qui de-  
 » mande des flots de larmes ; et encore , ni l'Ister , ni  
 » l'Océan lui-même , malgré son immensité , ne suffi-  
 » raient pour m'en laver. Ce n'est pas trop pour cela ,  
 » non , certes , ce n'est pas trop de toute l'eau qui a  
 » été , qui est et qui sera. Quelle a été cette faute , me  
 » direz-vous ? Ah ! je n'ose pas même la nommer ; mais  
 » du moment où j'en rougis , c'est que je regarde mon  
 » action comme infamante. Aussi , ô tendre Mère , ac-  
 » cordez-moi l'assistance bienveillante que je réclame  
 » de vous , et daignez solliciter auprès de votre Fils le  
 » pardon que j'implore. Il l'accordera sûrement à  
 » votre simple demande ; et ce Fils qui vous aime  
 » tant ne fera pas subir un refus outrageant à sa  
 » Mère chérie. »

Cédant aux inspirations de sa reconnaissance envers  
 sa bienfaitrice ; obéissant aux mouvements de sa piété  
 et de son zèle à l'égard de la Vierge qui lui avait été  
 si bonne , et voulant , autant qu'il dépendait de lui ,  
 étendre et perpétuer son culte parmi les fidèles , saint

Pierre fit d'abord mémoire de la Mère de Dieu au saint sacrifice de la messe comme on le voit dans sa liturgie (1), où ce premier vicaire du Christ donne à Marie le titre de *Mère immaculée et glorieuse de notre Seigneur et Maître Jésus-Christ*, et où il l'appelle *notre Dame, notre Maîtresse et notre Reine*.

D'après Melchior Incofer (2), saint Pierre dans cette même liturgie, recommande tout spécialement à l'univers chrétien l'usage de la Salutation angélique qu'il dit être une source intarissable de grâce, et qu'il travailla avec zèle à populariser dans toute l'étendue de l'Église. Le même auteur ajoute encore (3) que, non content de ces témoignages de piété envers l'auguste Mère du Christ, le premier chef que le Sauveur ait donné à son troupeau avait, alors qu'il occupait le siège d'Antioche, fait faire par saint Luc et par d'autres peintres encore plusieurs portraits de la sainte Vierge, portraits qu'il emporta dans ses courses apostoliques afin d'étendre par là le culte de Marie et de l'enraciner dans le cœur des fidèles.

Si l'on en croit des témoignages qui semblent dignes de foi, le prince des Apôtres n'aurait pas attendu pour dédier un temple à Marie que cette Vierge fût couronnée dans la gloire des cieux.

Ce serait lui d'abord qui, en sa qualité de chef du collège apostolique, aurait disposé en forme d'oratoire ou chapelle, et qui, assisté des autres apôtres, aurait béni ensuite et consacré, du vivant même de Marie, la

(1) T. 1, Bibliothecæ veterum Patrum.

(2) In epistola Deip. ad Messanenses, cap. 2.

(3) *Ibid.*, cap. 57.

maison de Nazareth qui avait vu la naissance et l'enfance de cette Vierge ainsi que l'Incarnation et presque toute la vie privée de Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme. Et ce fut probablement là le premier temple chrétien où ait été offert le sacrifice vivifiant de la nouvelle loi.

A quelque temps de là, et toujours pendant la vie de la *Vierge vénérée*, le même apôtre lui donna une nouvelle preuve de sa piété, en lui élevant un oratoire dans une des contrées qu'il évangélisa. C'est du moins ce qu'affirme, entre autres écrivains, Raphaël Volaterranus (1). « Il y a, dit-il, sur les bords de l'Arade une » ville que sa position a fait nommer Antarade et qui » s'appelle aujourd'hui Tortose. Cette ville a eu l'honneur de posséder, dans son enceinte, la première » chapelle qui ait été bâtie à la gloire de Marie. Elle » fut l'œuvre du zèle de l'apôtre saint Pierre qui sollicita pour cela les offrandes des fidèles. Ce fut là la » première église que cette cité ait possédée. » Le cardinal Jacques de Vitry parle de la même chapelle dans son histoire de l'Orient (2). « La ville d'Antarade, vulgairement connue aujourd'hui sous le nom de Tortose, possède, dit-il, une église que l'on croit avoir » été bâtie par l'apôtre saint Pierre lorsque, allant de » Jérusalem à Antioche, il passa par la Phénicie. » Selon cette tradition, ce premier des vicaires visibles du Christ aurait lui-même aussi dédié à Marie, dès le vivant de cette Vierge, ce monument de sa piété, et il y aurait, en personne, célébré les saints mys-

(1) Lib. 11 Geographiæ in Syriâ apud Phœnices.

(2) Cap. 44.

» tères. Ce qui explique très bien la célébrité de ce lieu  
 » et la vénération dont il est l'objet de la part des fidèles  
 » qui y accourent en foule de toutes les parties du  
 » monde. Ajoutez à cela que, outre cette particularité  
 » qui le rend si recommandable, ce pieux édifice a  
 » encore le mérite d'être souvent le théâtre des mira-  
 » cles les plus frappants, Marie paraissant se complaire  
 » à signaler sa bonté dans ce lieu qui lui fut dédié dès  
 » la naissance du christianisme, et à le rendre véné-  
 » rable par les prodiges qu'elle y opère en faveur des  
 » malades qui y viennent l'implorer et qui, pour la  
 » plupart, y obtiennent leur guérison. Plusieurs même  
 » prétendent que ce sanctuaire est le premier qui ait  
 » été, ici-bas, placé sous l'invocation et le patronage  
 » de Marie. Aussi est-il vénéré non-seulement des chré-  
 » tiens, mais même des Sarrasins (1). »

Voici les paroles que saint Amédée de Lausanne met  
 dans la bouche de saint Pierre, lors du trépas bien-  
 heureux de la glorieuse Mère de Dieu : « Je sais, frères  
 » bien-aimés, qu'aucun de vous n'ignore quelle est la  
 » dignité de l'auguste et très sainte Vierge dont nous  
 » allons bientôt recevoir le dernier soupir. Car, bien  
 » qu'elle ait possédé toutes les vertus possibles, bien  
 » qu'elle ait réuni toutes les qualités dont une créature  
 » est capable, cependant la ferveur de sa charité et  
 » l'ardeur de son zèle pour la gloire de Dieu l'ont em-  
 » porté en elle sur tout le reste..... bien qu'il n'y

(1) Voir sur le fait de la construction et de la consécration de cette  
 église de Tortose : Canisius, lib. 5; Marialis, cap. 23; Spinellus, cap.  
 29, num. 30; Balinghem in Calendario B. V. 29 junii; Poraus Tripl.  
 Cor. tract. 1, cap. 12, § 5, num. 2. Courcier negot. sæcul. Maria,  
 anno Christi 37; Orsini, la Vierge, t. II, chap. 1.

» ait et qu'il ne puisse y avoir rien de plus grand que  
 » Dieu, néanmoins les hommes abusant trop souvent  
 » de l'infinie bonté de ce Dieu, finissent par se fami-  
 » liariser en quelque sorte avec lui et par le craindre  
 » moins qu'ils ne le doivent. Il n'en a pas été ainsi de  
 » cette Vierge; car, quoique la grâce de Dieu ait  
 » toujours été avec elle, quoiqu'elle ait vu Dieu lui-  
 » même et qu'elle ait été par lui élevée au-dessus de  
 » tout, cependant, se regardant toujours avec une  
 » ineffable humilité comme de plus en plus petite, et  
 » voyant au contraire Dieu de plus en plus grand et  
 » de plus en plus élevé à mesure qu'elle approchait  
 » davantage de lui, elle devenait plus humble à pro-  
 » portion que Dieu la comblait de plus de dons. Voilà  
 » donc, sous nos yeux, celle qui, ayant été choisie  
 » pour être la Mère de Dieu, dit pour toute réponse :  
 » « *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait*  
 » *selon votre parole.* » Voilà celle qui étant choisie pour  
 » être la Mère de Dieu s'écria simplement : « *Le Sei-*  
 » *gneur a regardé la bassesse de sa servante.* » Plus  
 » donc cette Vierge montait et s'élevait en grâce et en  
 » dignité, plus elle avait de bas sentiments d'elle-  
 » même, plus elle était vile à ses yeux et plus, par  
 » conséquent, elle devenait grande devant Dieu, etc.  
 » Puis donc que personne au monde n'a jamais été  
 » plus humble que la Mère de Dieu, il est juste que  
 » personne ne soit plus grand ni plus élevé dans le  
 » ciel. (1) »

Le même Amédée ajoute que chacun des Apôtres ayant, à sa manière, loué l'auguste mourante, cette

(1) Apoc. raptu 8.



Vierge ordonna à saint Pierre de lui administrer le viatique des chrétiens. Cet apôtre s'empressa donc d'offrir le saint sacrifice et d'y faire participer tous les assistants; après quoi, il communia avec un grand respect et une bien douce consolation, cette Vierge vénérable qui, ayant reçu dans son cœur le vrai corps né de son sein pur comme le sein de l'aurore, s'endormit dans la paix de Dieu.

Une autre preuve de la piété de saint Pierre à l'égard de la Mère de Jésus, c'est la dévotion que montrèrent vis-à-vis de cette auguste Vierge les disciples de cet apôtre et nommément saint Marc, saint Maternus et saint Martien.

Enfin la ferveur sans pareille avec laquelle Marie a toujours été honorée depuis dix-huit siècles, dans la ville de Rome, les innombrables églises qu'elle y a toujours possédées, la confiance sans bornes que cette cité papale lui a constamment témoignée, le zèle que ses pontifes, successeurs de saint Pierre, ont sans cesse déployé pour la gloire de cette Vierge, tout cela dit assez qu'avec la foi en Jésus-Christ l'apôtre saint Pierre jeta dans le cœur des Romains les premiers fondements ou pour parler plus juste, les premières étincelles de la piété envers Marie. Aussi voyons-nous qu'aussitôt qu'il eut couronné ses travaux par la gloire du martyre, on bâtit à Rome, sous le titre de *Sainte-Marie-des-Plantes*, une église consacrée à la Mère de Dieu, dans l'endroit même où Jésus-Christ, portant sa croix et couronné d'épines, avait apparu à saint Pierre qui quittait Rome pour se soustraire à la persécution; et il est permis de penser que l'apôtre avait lui-même demandé avant de mourir et pendant sa dernière cap-

tivité qui fut de neuf mois, l'érection de ce monument commémoratif. Dans le cas contraire, cette érection serait toujours l'effet des sentiments religieux que le prince des Apôtres avait, durant les années de son souverain pontificat, inspirés à ses ouailles envers la sainte Mère de Jésus. A saint Pierre associons dans ce chapitre quelques autres apôtres et avant tout saint André son frère.

Or que la sainte Vierge ait été de la part de saint André l'objet d'un culte fervent, c'est ce qu'on doit conclure et du respect profond que tous les Apôtres en général ont témoigné à cette Vierge, et de l'opinion où sont plusieurs que c'est à saint André qu'il faut attribuer ces paroles du Symbole : *qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie*. Selon cette tradition, le Symbole devrait être divisé en douze articles; chacun des Apôtres aurait été l'auteur d'un de ces articles, et saint André aurait dicté le troisième. Ce sentiment est notamment celui de saint Augustin qui (1) s'exprime ainsi : « En disant que Jésus-Christ a été » conçu du Saint-Esprit et qu'il est né de la Vierge » Marie, c'est comme si saint André disait : « Celui » qui est de toute éternité Fils de Dieu, ayant sans » cesser d'être Dieu et sans porter aucune atteinte, » soit à sa divinité, soit à sa divine et éternelle génération du sein du Père, soit encore à sa toute puissance égale en tout à celle de son Père, n'a pas eu » horreur de s'unir à la nature humaine ; loin de là, » ayant été conçu par un prodige inoui et par une dérogation exceptionnelle aux lois de la nature, et

(1) Sermon. 115, de tempore.

» ayant pris notre humanité dans le sein d'une vierge  
 » devenue sa mère, mais d'une manière toute diffé-  
 » rente de celle qui donne l'existence aux autres ; car  
 » dans le même moment son corps fut formé avec tous  
 » ses organes ; une âme raisonnable fut associée à ce  
 » corps dans l'unité d'une seule et même hypos-  
 » tase, etc. »

Quand la bienheureuse Vierge eut été mise au tombeau, saint André fit, au dire de Barthélemy de Pise (1) un magnifique éloge de la constance de Marie dans la foi.

Et sur le point d'expirer, il fit, pour ainsi dire, au monde un legs précieux en prononçant du haut de sa croix ces belles paroles qui expriment si bien son sentiment touchant la perpétuelle virginité et la conception sans tache de la Mère de Dieu : « Comme le premier Adam a été formé d'une terre vierge que le péché n'avait point encore souillée, ainsi Jésus-Christ a été formé d'une vierge immaculée. » C'est ainsi que le font parler les prêtres d'Achaïe dans la vie qu'ils ont donnée de lui. Abdias (2) lui fait dire : « Comme Adam a été formé de terre avant que la terre eût été maudite, ainsi le second Adam a été formé d'une terre vierge sur laquelle n'est jamais tombée la malédiction. »

La vie évangélique des douze Apôtres, ou de la plupart d'entre eux, nous étant peu connue, ne nous étonnons pas de ne rien savoir du culte que saint Thomas rendit à la Mère de Dieu.

(1) Lib. 5, de laudib. Virg. fruct. 8.

(2) In gestis D. Andreae, lib. 4.

Nous avons également fort peu de documents sur cette partie de la religion de saint Jacques-le-Mineur. Cependant, à défaut d'autre témoignage en faveur du zèle de cet apôtre pour le culte et la gloire de la divine Vierge, nous avons (1) un précieux fragment de l'antique liturgie qui lui est attribué et qui nous fait bien voir quelle était la dévotion de cet apôtre envers la très sainte Vierge.

Voici ce curieux passage :

« Faisant mémoire de la très sainte, très pure et très  
 » glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu et notre reine,  
 » nous nous recommandons nous et tout ce qui est à  
 » nous, notre vie et notre mort à Jésus-Christ Notre-  
 » Seigneur, etc..... Rappelons aussi ici le souvenir  
 » de la très sainte, très pure et très bénie Vierge,  
 » Mère de Dieu et notre souveraine; et, grâce à ses  
 » prières et à son intercession, tâchons tous de mériter  
 » indulgence et miséricorde. Salut à vous, ô Marie  
 » pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous  
 » êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est aussi  
 » le fruit de vos entrailles; car vous nous avez donné  
 » le sauveur de nos âmes. Il est donc bien convenable  
 » que nous vous proclamions véritablement bienheureuse  
 » et exempte de toute faute, pure de toute tache,  
 » Mère de Dieu, plus honorable que les chérubins,  
 » plus glorieuse que les séraphins, ô vous qui, tout en  
 » restant Vierge, avez enfanté le Verbe Dieu de toute  
 » éternité. O pleine de grâce, toute la création vous  
 » loue. Les chœurs des Anges dans le ciel et le genre  
 » humain sur la terre, exaltent vos grandeurs. O Marie,

(1) In bibliotheca Patrum, t. iv, édit. 1.

» vous êtes un temple éminemment saint , un paradis  
 » spirituel et la gloire des vierges. C'est de vous que  
 » le Très-Haut a pris la chair mortelle dont il s'est  
 » revêtu ; c'est en vous que s'est fait enfant Celui qui  
 » est notre Dieu et qui est l'Éternel. Votre sein virgi-  
 » nal est devenu son trône ; et ce sein a contenu Celui  
 » que les cieux des cieux ne peuvent contenir. »

Ces paroles ne sont-elles pas pleines de respect , d'affection et de tendre piété à l'égard de Marie ? Et ne sont-elles pas bien dignes d'être l'expression d'un cœur apostolique ? D'ailleurs saint Jacques-le-Mineur étant fils de Cléophas et de Marie , sœur de la sainte Vierge , se trouvait proche parent de cette Mère de Jésus. Il devait donc avoir , aussi bien que saint Jacques-le-Majeur et saint Jean son frère , une vénération toute particulière pour la divine Mère du Christ. Et puis , ne fut-il pas surnommé le Juste ? Et eût-il pu mériter ce surnom s'il n'eût pas été pieux envers celle dont il est dit : « Celui-là ne saurait avoir Dieu pour père » qui n'aurait pas Marie pour mère. » Ajoutons que cette Vierge ayant , après l'Ascension , vécu en grande partie dans la ville de Jérusalem , siège épiscopal de saint Jacques , et y ayant fondé , comme nous l'avons dit ailleurs (1), de saintes communautés de veuves et de vierges , saint Jacques eut nécessairement avec la Mère de Dieu des rapports plus fréquents que la plupart des autres Apôtres. Or , l'effet naturel de ces relations ne pouvait être évidemment que de lui inspirer les plus vifs sentiments d'admiration , de respect et de pieuse déférence pour cette auguste Vierge qu'on ne

(1) *Marie dans les cieux*, t. II, p. 85.

pouvait ni voir ni entendre sans éprouver à son égard, une véritable religion.

Selon Pisan (1), saint Jacques-le-Mineur aurait fait, après la sépulture du corps glorieux de Marie, une harangue remarquable, mais qui n'est pas venue jusqu'à nous.

Terminons ce chapitre en nommant, pour le clore, saint Philippe.

Cet Apôtre semble avoir été le premier des disciples qui se soit attaché à la suite de Jésus-Christ. Il était avec cet Homme-Dieu quand le Sauveur fit, à la demande de sa Mère, le miracle de Cana. Il vit alors quel crédit l'auguste Vierge avait auprès de son Fils, et il apprit, en conséquence, à quel respect particulier elle avait droit par suite de cette toute-puissante influence. L'Évangile et l'Histoire ecclésiastique, qui ne nous disent presque rien de l'ensemble des rapports que saint Philippe eut avec Jésus-Christ pendant les trois dernières années de la vie de ce divin et aimable Sauveur, non plus que des travaux de cet apôtre, se taisent encore plus sur les relations que, comme tous ses confrères dans l'apostolat, il eut nécessairement avec la Mère de Dieu. Nous ne suppléerons pas au silence de l'Évangile et de l'Histoire ecclésiastique en disant ce qu'ils n'ont pas dit, et en inventant, à la gloire et en l'honneur de nos héros, des récits apocryphes.

(1) Lib. 5, de laudib. B. V. fruct. 8.

## VI.

### SAINT PAUL.

Si, dans les traditions de l'Église catholique, saint Paul est constamment le compagnon de saint Pierre, si cette même Église associe toujours et partout, dans ses temples, dans ses fêtes, dans ses chants, dans ses prières, le grand Apôtre au prince des Apôtres, comme Dieu lui-même les associa dans les travaux, dans la lutte et dans le triomphe, nous n'aurons certainement pas à séparer ici ceux que Dieu, l'Église, l'amitié et la même cause ont unis; car l'apôtre des Gentils mérita bien par sa piété envers la sainte Mère du Christ de marcher l'émule de son noble chef, et de figurer à côté de lui parmi les serviteurs les plus illustres de Marie. « Et rien d'étonnant, s'écrie Thomas Massatius dans sa *Vie de saint Paul* (1), rien d'étonnant

(1) Lib. 2, cap. 2.

» que saint Paul ait été animé de la plus tendre dévotion à l'égard de la sainte et digne Mère du Sauveur, » lui qui savait combien cette Vierge avait contribué » par ses instantes prières à l'arracher au judaïsme » pour le faire passer à l'admirable et sanctifiante » lumière de Jésus-Christ. » Saint Paul auquel l'Église applique ces paroles de la Genèse : *Benjamin est un loup ravissant ; le matin il dévorera sa proie et le soir il partagera les dépouilles* (1), saint Paul est bien, en effet, un autre Benjamin que la Mère de miséricorde enfanta à la grâce par ses supplications. C'est l'opinion de Lorin et de Corneille de la Pierre (2) ; c'est aussi celle de Rutilius Benzon (3) qui dit qu'il est de tradition que la bienheureuse Vierge pria non-seulement pour saint Étienne, mais encore pour saint Paul, au moment même où ce jeune et ardent zéléteur de la loi mosaïque gardait les vêtements et enflammait la colère de ceux qui lapidaient le premier de nos martyrs.

Voici ce que dit de saint Paul et de ses relations avec la Mère de Dieu le B. Amédée de Lausanne.

« Avant d'aller en Arabie, saint Paul voulut voir la divine Mère de Jésus-Christ ; il la vit donc ; et l'ayant entendue parler avec une sagesse admirable des mystères accomplis par son auguste Fils, ayant vu comme elle expliquait les points les plus obscurs de l'ancien Testament, comment elle résolvait toutes les difficultés, comment elle répondait à toutes les objections, il se prosterna à terre, adora Jésus-Christ et

(1) XLIX, 27.

(2) In cap. 7, Act.

(3) In Exposit. Ps. 86.



vénéra sa divine Mère; puis il s'écria : « Depuis le » jour de ma conversion jusqu'à ce moment j'ai cru en » Jésus-Christ fils de Dieu; mais maintenant les per- » fections de la Mère me prouvent clairement la divi- » nité du Fils. Béni soit donc mon Seigneur Jésus- » Christ qui m'a éclairé dans l'instant où je frémissais » de rage contre ses adorateurs et qui m'a attiré à lui » quand je lui tournais le dos. Soyez aussi bénie, ô » vous, Mère de mon Sauveur et Maître, Mère du Roi » de toutes choses; car je vois renfermés en vous » tous les trésors de la sagesse et de la science de mon » Dieu. » Ainsi donc, après avoir été instruit par Ma- » rie de tout ce qu'il désirait savoir, il partit pour l'Arabie emportant dans son cœur une ardente four- » naise d'amour dont les feux et les flammes embrâsaient tellement les cœurs, qu'à lui seul il gagna plus d'âmes à Jésus-Christ que ne lui en gagnèrent tous les autres Apôtres. Aussi est-ce le témoignage qu'il se rend à lui-même quand il dit : « J'ai plus travaillé que tous les » autres (1), » non pas plus que tous les autres pris ensemble, mais plus qu'aucun d'eux en particulier.

En portant par tout le monde la lumière de l'Évan- » gile, et en y remplissant les cœurs du feu dont brûlait le sien, saint Paul parlait très souvent des perfections de Marie; très souvent il la citait comme le plus parfait modèle qu'il y eût sur la terre et comme le chef- » d'œuvre de Dieu. Aussi plusieurs, pour l'avoir entendu, allèrent des points les plus éloignés du globe, voir ce vivant prodige. A Messine, notamment, saint Paul appuya tant, dans ses prédications, sur les grandeurs

(1) 1 Cor. xv, 10.

de Marie, qui alors était à Jérusalem, que les chrétiens de cette belle cité sicilienne résolurent de lui envoyer une députation chargée d'une lettre par laquelle ils se mettaient eux et leur ville sous sa protection. L'auguste Mère de Dieu accueillit parfaitement cette députation, et elle écrivit elle-même en langue hébraïque une lettre affectueuse qu'elle remit à ces envoyés, et par laquelle elle assurait les habitants de Messine de sa bienveillance pour eux.

Rapportons maintenant ce que, d'après le B. Amédée de Lausanne, saint Paul aurait dit en présence de tous les autres Apôtres, quand Marie fut sur le point d'aller prendre possession de sa céleste royauté :

« Jamais, ô Mère auguste du Sauveur, et vous, ô  
 » Pierre, à qui les clefs spirituelles du royaume des  
 » cieux ont été confiées, et vous tous, très dignes  
 » Apôtres de Notre Seigneur Jésus-Christ, jamais je  
 » ne serais venu ici, si je n'y avais été amené par les  
 » pressantes sollicitations d'André, ce courageux dis-  
 » ciple du Sauveur et surtout par les paroles mêmes  
 » de Jésus-Christ, l'éternelle sagesse, qui nous a dit à  
 » tous : « Le plus grand d'entre vous devra être le  
 » plus humble et le serviteur de tous. » Car il ne doit  
 » pas en être parmi nous comme dans les cours et les  
 » palais des rois. En m'élevant donc vous m'avez  
 » abaissé, parce que cette élévation ne doit être qu'une  
 » plus complète servitude à l'égard de Jésus-Christ. Je  
 » m'efforcerai donc d'être d'autant plus humble en  
 » toutes choses, que vous m'avez fait plus grand,  
 » parce que, comme je viens de le dire, cette éléva-  
 » tion ne doit être qu'un esclavage plus entier et plus  
 » absolu vis-à-vis de Notre Seigneur. Celui-là est en

» effet le plus grand devant Dieu qui s'abaisse davan-  
 » tage ; celui-là est le plus digne qui se regarde comme  
 » le plus indigne, celui-là est le plus saint qui se re-  
 » garde comme le plus coupable. Nous en avons en ce  
 » moment la preuve sous les yeux dans la personne de  
 » cette Vierge qui fut certainement la plus humble de  
 » toutes les créatures, et dont l'humilité a attiré par  
 » dessus tout les regards du Très-Haut. Car bien qu'elle  
 » soit belle dans son corps comme dans son âme , au-  
 » dedans comme au-dehors, et qu'elle possède toutes les  
 » vertus, cependant le Dieu qui habite les régions inac-  
 » cessibles et qui de là abaisse les regards de sa divi-  
 » nité sur les choses les plus imperceptibles de ce monde,  
 » a vu avec complaisance l'humilité de cette Vierge ; et  
 » lui qui avait dans son juste et terrible courroux , pré-  
 » cipité du haut du ciel l'orgueilleux Lucifer, il a voulu  
 » élever la très humble Marie au-dessus même des  
 » chœurs des anges. Ayant été, comme vous savez,  
 » ravi jusqu'au troisième ciel, j'entreprendrai, quoique  
 » le dernier et le moindre des Apôtres, de vous dire  
 » quelques mots de la gloire dont doit y jouir à jamais  
 » cette Vierge incomparable..... Après Dieu, elle y  
 » brillera des plus vives clartés, et elle y possédera  
 » les perfections les plus nombreuses et les plus admi-  
 » rables. Puis, bien au-dessous d'elle, seront les saints  
 » archanges Michel, Gabriel, Raphaël et les autres,  
 » ainsi que mon cher Denis l'a déjà écrit dans ses  
 » lettres. Je sais bien, ô Marie, ô très auguste Vierge,  
 » que vous n'ignorez rien de tout ce que je puis dire ;  
 » je le dis cependant pour que vous donniez vous-même,  
 » en présence de mes frères, du crédit à ma parole.  
 » Votre part, ô Marie, sera grande et magnifique ; elle

» surpassera toute récompense et toute béatitude autres  
 » que celles dont le Très-Haut daignera vous gratifier.  
 » Nous sommes tous, oui tous, vos serviteurs. Souve-  
 » nez-vous de nous, ô vous qui êtes la digne Mère de  
 » notre Roi, afin que, remplissant nos devoirs, nous  
 » méritions l'accomplissement de ces promesses du  
 » Christ avec lequel vous voilà prête à aller vivre et  
 » régner pour les siècles des siècles. »

Quand elle fut arrivée à ses derniers moments, après avoir fait ses adieux au premier des Apôtres, l'auguste Vierge les fit à saint Paul son compagnon, en lui disant, toujours selon saint Amédée : « Adieu aussi, »  
 » cher Paul, vase d'élection ; continuez à porter parmi  
 » les nations, en présence des rois, et aux enfants  
 » d'Israël le nom de mon divin Fils. » Et d'après Cosme Vestitor (1), saint Paul aurait ainsi répondu à Marie : « Adieu, ô doux contentement de mes plus  
 » ardents désirs ; car quoique je n'aie pas vu Jésus-  
 » Christ dans sa chair mortelle, cependant en vous  
 » voyant, vous qui êtes sa Mère, je me sens consolé  
 » comme si je voyais en personne Celui que vous avez  
 » donné au monde ; jusqu'ici j'ai prêché aux Juifs et  
 » aux Gentils que vous êtes Mère de Dieu ; mais bientôt  
 » j'annoncerai votre règne à sa droite dans les hauteurs  
 » des cieux. » Enfin, si l'on en croit Martorel (2), saint Paul aurait, en parcourant l'Espagne pour y répandre la vraie foi, renversé dans une ville appelée *Destusen* un temple des idoles qu'il dédia au Dieu vivant et véritable sous l'invocation de la Mère du Christ.

(1) Apud Pelbartum in Stellario, lib. 10, part. 5, art. 1.

(2) In historiâ Cinguli B. Mariæ, c. 7.

A Rome, et sans doute comme souvenir et comme monument de la piété que saint Paul montra pour cette Vierge, on a bâti dans le lieu où était la maison qu'habita cet apôtre une église consacrée à la Mère de Dieu, et qu'on appelle de nos jours *Sainte-Marie in via lata*; et en dédiant à Marie ce pieux édifice on n'a pas voulu seulement faire honneur à cette Vierge, mais on a eu encore en vue de perpétuer la mémoire de l'esprit apostolique qui anima saint Paul, et de son zèle pour la gloire de celle qui donna au monde *le Fils de Dieu formé de la femme* (1).

Au reste, si, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, la dévotion que témoignèrent les disciples de saint Pierre à l'égard de Marie prouve celle de leur maître envers la même Vierge, l'évangéliste saint Luc ce fidèle et assidu compagnon de saint Paul et de saint Denis l'Aréopagite conquis par lui à Jésus-Christ, ne rendent pas moins témoignage en faveur des sentiments de vénération de l'apôtre des nations envers la Mère de notre grand et divin Réparateur; et si, comme l'a dit un Père (2), le cœur de Jésus-Christ battait dans la poitrine de saint Paul, ce fut aussi bien pour la Mère de Dieu que pour Dieu même et pour tout le reste. Et en effet, si, comme l'attestent la voix unanime des docteurs les plus grands et les plus saints et la tradition constante des siècles catholiques, le culte d'hyperdulie est une partie essentielle du culte chrétien; si le salut est impossible sans Marie, si elle a autant de part à la sanctification et à la glorification

(1) Gal. iv.

(2) Cor Pauli, cor Christi, S. Joan. Chrysost.

de chaque élu en particulier qu'elle en a eu à la rédemption du genre humain en général, peut-on croire que saint Paul, ce flambeau dans l'Église, ce génie si versé dans la connaissance du christianisme, n'ait pas su, n'ait pas compris la grande place qu'y occupe la Vierge, ou bien que l'ayant connue il n'ait pas fait ce que cette connaissance lui prescrivait? Peut-on croire que celui qui s'écriait : *Jésus-Christ est ma vie* (1), et : *Si quelqu'un ne l'aime pas malédiction à lui* (2), peut-on croire qu'un caractère, qu'une âme de cette trempe n'ait eu que de l'indifférence pour la femme heureuse et sainte qui avait attiré du ciel sur notre pauvre terre ce Sauveur de la race humaine? Non : et de l'amour ardent de saint Paul pour Jésus-Christ a dû naître et est né indubitablement dans le cœur de cet apôtre une piété toute filiale pour celle qui eut la gloire d'engendrer du sang de David et selon la chair cet Homme-Dieu.

Comme nous l'avons fait pour saint Pierre dans le chapitre précédent, et comme nous le ferons dans la suite de cet ouvrage, au personnage principal de chaque chapitre nous avons résolu d'ajouter les noms des hommes illustres qui, à la même époque, ont brillé par leurs actes en l'honneur de la Mère de Dieu. Par ce moyen nous ne taisons pas entièrement, nous ne passerons pas tout-à-fait sous silence des noms qui méritent d'être mentionnés et sur lesquels nous ne pourrions pas dire un mot si nous nous interdisions de signaler à nos lecteurs d'autres noms que ceux des

(1) *Mihi vivens Christus est.* Philip. 1, 21.

(2) *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* 1. Cor. XVI, 22.

soixante clients de la Vierge-Mère qui figurent en tête de nos différents chapitres.

En conséquence de ce plan et de cette résolution qui rendront notre travail plus complet qu'il ne le serait sans cela, donnons à saint Paul pour cortège saint Barthélemi, saint Simon, saint Jude, saint Mathias, saint Barnabé et saint Marc.

Nous savons sur le témoignage d'imposantes autorités que saint Barthélemi fut un très pieux et très fervent serviteur de Marie. Le B. Alain de la Roche (1) dit que cet apôtre récitait, à genoux, cent fois chaque jour, et autant de fois chaque nuit, l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. Aussi cet auteur fait-il remonter, comme nous l'avons dit plus haut, jusqu'aux temps apostoliques l'origine du Rosaire.

Voici un extrait du discours que lui fait tenir le bienheureux Amédée, lors du décès de Marie : « La » sainte et glorieuse Mère de Dieu, que nous avons » en ce moment sous les yeux, ne fait que d'expirer » et déjà elle jouit, au ciel, de la claire vue du Très- » Haut. Elle nous voit donc en Dieu, nous aussi bien » que tout le reste de la création; et non-seulement » elle sait beaucoup mieux que moi ce que je vais dire, » mais elle connaît même mes pensées; elle lit dans » mon esprit et avant même que j'aie ou pensé ou » parlé, elle prévoit ce que je vais dire ou penser. Le » passé et l'avenir lui sont connus; et il est évident que » le présent a encore bien moins d'obscurités pour elle. »

Au rapport d'Abdias (2), saint Barthélemi aurait

(1) In *Apologia pro Rosario*, c. 8 et part. 2, c. 2.

(2) Lib. 8 de *vita S. Bartholomœi*.

ainsi parlé au roi Polymius en faveur de la pureté virginale de Marie : « Je veux que vous sachiez, ô » prince, que le Fils de Dieu a daigné naître d'une » Vierge, de telle sorte que l'homme conçu dans le » sein de cette Vierge était étroitement uni dans les » entrailles de cette même Vierge au Dieu qui a fait » le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. Ce Dieu, né avec l'homme lors de l'enfantement virginal de Marie, eut, en sa qualité d'homme, » un commencement, quoique, comme Dieu, il soit » sans commencement et que sa naissance du sein du » Père précède et devance tous les temps. Or cette » Vierge de laquelle il naquit est la première qui ait » fait au Tout-Puissant vœu de demeurer toujours » vierge; je dis qu'elle fut la première, parce que, » depuis la création du monde, jamais semblable vœu » n'avait été formé. Elle est donc la première de toutes » les femmes qui ait dit à Dieu dans son cœur : « Seigneur je vous offre et vous consacre ma virginité, » » et jamais nul mortel n'en avait donné à Marie ni le » conseil ni l'exemple. Un jour qu'elle était seule dans » le secret de sa chambre, l'ange Gabriel, brillant » comme l'astre du jour, parut tout à coup devant » elle. La timide Vierge s'effraya; mais l'ange la rassurant lui dit : « Soyez sans crainte, ô Marie, parce » que vous concevrez. » La Vierge, cessant donc de » craindre, dit à l'envoyé de Dieu : « Comment cela » pourra-t-il se faire attendu que je ne connais point » d'homme? » Et l'ange lui répondit : « L'Esprit-Saint » surviendra en vous; la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; aussi ce qui naîtra de vous sera » saint et appelé le Fils de Dieu. »



Joachim Perionius, dans sa *Vie de saint Barthélemi*, lui fait tenir à peu près le même discours ; ce qui prouve que cet apôtre a été généralement regardé comme ayant eu, à l'égard de la très sainte Vierge, un respect tout particulier.

Enfin, sur l'autorité de François de Gonzague, d'abord ministre général des Frères-Mineurs et ensuite évêque de Mantoue, de Luc Wadding (1) et d'Hippolyte Maraccius (2), nous rapporterons ici une autre preuve de la piété spéciale de saint Barthélemi envers la sainte Vierge. Une grande peste ravageant la ville de Coimbre en Portugal, les religieuses de Sainte-Claire, de cette ville, furent tellement effrayées qu'elles résolurent de s'enfuir. Elles étaient dans ces dispositions quand un pauvre mendiant se présenta soudain à la porte de leur maison. Quelques religieuses s'étant approchées de lui, l'indigent leur demanda quelle était la cause de l'abattement dans lequel il les voyait ; les religieuses lui ayant répondu que la menace du fléau causait leur épouvante, l'étranger leur dit : « Je vais » vous donner un préservatif efficace et tout-puissant » contre la contagion. » Puis leur présentant un papier : « Prenez cette feuille, dit-il, et dites, tous les » jours, les prières qu'elle contient. » Après quoi il disparut. Quant aux religieuses elles crurent toutes, d'après des signes non-équivoques et des conjectures plausibles, que ce pauvre n'était rien moins que l'apôtre saint Barthélemi ; et elles furent fidèles à réciter toutes ensemble, à haute voix, tous les jours, au son

(1) Annal. Minor. t. III, anno 1317.

(2) Apostoli Mariani, cap. 10.

de la cloche et avec une foi vive et une piété profonde, la prière qui était dans le billet dont l'inconnu leur avait fait présent. Voici quelle était, dit-on, cette formule d'invocation :

Stella cœli extirpavit,  
Quæ lactavit Christum Dominum,  
Mortem pestis, quam plantavit  
Primus parens hominum.

Ipsa stella nunc dignetur  
Sidera compescere,  
Quorum bella plebem cœdunt  
Diræ mortis ulcere.

O piissima stella maris  
A peste succurre nobis  
Audi nos, Domina,

Nam Filius tuus nihil nigans  
Te honorat.  
Salva nos, Jesu,  
Pro quibus Virgo mater te orat.

Ÿ Ora pro nobis, sancta Dei genitrix;  
¶ Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

#### ORATIO.

Deus misericordiæ, Deus pietatis, Deus indulgentiæ qui misertus es super afflictionem populi tui, et dixisti Angelo percutienti populum tuum : « contine manum tuam, » ob amorem illius stellæ gloriosæ cujus ubera pretiosa contra venena delictorum quàm dulciter suxisti; præsta auxilium gratiæ tuæ, ut ab omni peste et improvisa morte securi liberemur et à totius perditionis incursu, misericorditer salvemur, per te, Jesu Christe, Rex gloriæ, qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Marie, l'Étoile du ciel, de laquelle est né le Sauveur a détruit l'horrible peste dont Adam est le premier auteur. Que cette même Étoile daigne maintenant commander aux astres malfaisants qui désolent le monde. O bienfaisante et salubre Étoile de la mer ! protégez-nous contre la peste ; exaucez-nous, ô Notre Dame ! car votre Fils vous honore surtout en acquiesçant à toutes vos demandes. O Jésus ! sauvez-nous, car votre Mère prie pour nous.

✠ Priez pour nous, sainte Mère de Dieu ;

✠ Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

#### PRIÈRE.

Dieu de bonté, de clémence et de miséricorde, qui avez eu autrefois pitié de votre peuple et qui avez dit à l'Ange exterminateur : « cesse de frapper, » au nom et pour l'amour de cette glorieuse créature dont vous avez sucé avec délices et suavité le lait virginal, comme un remède au poison de nos péchés, accordez-nous le secours salubre de votre grâce, afin que nous soyons préservés de la peste et de la mort subite ainsi que de tous les malheurs, périls et accidents. Nous vous en prions par vous-même, ô Jésus ! Roi de gloire, qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

L'histoire ne nous apprend rien du culte particulier que saint Jude, saint Simon et saint Mathias rendirent à la très sainte Vierge.

Quant à saint Mathieu, apôtre et évangéliste, ce fils d'Alphée a fait de Marie tous les éloges possibles ; il a dit d'elle tout ce qu'on en peut dire, tout ce qu'on en peut penser lorsqu'il a écrit ces deux mots : *C'est d'elle qu'est né Jésus qui est appelé Christ* (1), paroles que

(1) Ps. 1, 16.

saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, développe en ces termes : « Que voulez-vous, que » cherchez-vous, que demandez-vous de plus en Marie? » N'est-ce pas assez pour vous, et ne vous suffit-il » pas qu'on la proclame Mère de Dieu? Ah! dites-le » moi : quelle beauté, quelle vertu, quelle perfection, » quelle grâce, quelle gloire peut manquer à une Mère » de Dieu? Abandonnez-vous donc à tout l'essor de » votre imagination; déployez toutes les ressources, » toutes les richesses de votre intelligence; figurez- » vous une Vierge éminemment pure, éminemment » sage, éminemment belle, remplie et comblée de » toutes sortes de grâces, ornée et embellie de toute es- » pèce de sainteté; allez dans vos pensées aussi loin » que possible; épuisez entièrement la mesure de vos » forces; allez même au-delà, si cela était faisable, » Marie sera toujours au-dessus de tout ce que vous » pourrez dire ou imaginer. Le Saint-Esprit n'a pas » fait son portrait dans les livres saints; mais il vous » l'a laissé à faire. Seulement, il vous a appris que » cette Vierge a eu en sainteté, en grâce, en gloire, » en perfection tout ce dont une simple créature est » susceptible. Aussi Marie surpasse-t-elle toute pensée » soit humaine soit angélique. Or, où était le tout, il » ne convenait pas de décrire la partie dans la crainte » que nous ne crussions que cette Vierge n'avait pas » ce qu'on ne lui attribuait pas et que ce qu'on ne lui » assignait pas lui manquait.

» Ainsi donc tout ce qu'on peut dire ou savoir de » plus glorieux, de plus complet sur cette Vierge, tout » cela est renfermé dans ces deux mots : « *C'est d'elle* » *qu'est né Jésus.* » Ces mots renferment des volu-

» mes (1). » Le même orateur dit ailleurs sur le même  
 » texte : « Je ne veux pas que vous vous donniez da-  
 » vantage la peine de louer et d'exalter la très sainte  
 » Vierge dans chacune de ses vertus, dans chacun de  
 » ses privilèges, dans chacune de ses grandeurs en  
 » particulier. Pour la louer autant que possible, pour  
 » atteindre au faite, à l'apogée de son excellence et de  
 » sa dignité, il suffit de ce mot : c'est d'elle qu'est né  
 » Jésus qui est appelé Christ. Cet éloge, pourtant si  
 » court, renferme tout ce qu'on peut dire à sa louange  
 » et l'élève aussi haut que possible. Ce mot suffit pour  
 » son histoire. Inutile de parcourir les unes après les  
 » autres, les années et les actions de sa vie ; cette pa-  
 » role *c'est d'elle qu'est né Jésus*, le Fils de Dieu, la  
 » splendeur du Père, l'éclat de la lumière éternelle,  
 » la gloire, la beauté et l'ornement du monde, Celui  
 » que les anges désirent contempler et auquel tout  
 » l'univers doit s'efforcer de ressembler, cette parole  
 » vaut mieux pour louer Marie que des milliers de  
 » volumes. Non, non, il n'est pas besoin pour Marie  
 » d'une longue histoire. Pour la louer, pour l'exalter,  
 » pour l'élever au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu,  
 » c'est assez de cette parole *c'est d'elle qu'est né Jésus*  
 » *qui est appelé Christ* ; et voilà pourquoi l'Évangile  
 » parle si peu d'elle ; ce que saint Matthieu en avait  
 » dit suffirait pour faire d'elle le plus pompeux et le  
 » plus magnifique éloge (2). »

Saint Barnabé, l'un des disciples du Sauveur, fut le  
 compagnon de saint Paul dans presque tous les tra-  
 vaux, toutes les courses et toutes les souffrances de ce

(1) Serm. 2 de Nativit. V. M.

(2) Serm. 3 de Nativit. V. M.

glorieux apôtre. On dit même qu'il avait étudié avec lui la loi auprès de Gamaleil. Ce fut saint Barnabé qui présenta saint Paul aux autres apôtres lorsque, trois ans après sa conversion, saint Paul vint à Jérusalem. Ce fut encore saint Barnabé qui alla chercher, à Tarse, l'apôtre des Gentils pour l'amener à Antioche où ils demeurèrent ensemble pendant deux années entières. Ils étaient dans cette ville lorsque le Saint-Esprit ordonna qu'on les séparât et qu'on les consacra pour les employer à l'œuvre qu'il leur destinait. Aussi, après une retraite convenable, ils reçurent ensemble l'imposition des mains et partirent ensuite, ensemble aussi, pour aller à Séleucie. De là, et toujours ensemble, ils passèrent dans l'île de Chypre où ils convertirent le proconsul Paulus Sergius; puis ils allèrent à Paphos, puis dans la Pamphlie, puis dans la Lycaonie et ils revinrent à Antioche. L'an 51 de Jésus-Christ, ils assistèrent ensemble encore au Concile de Jérusalem, puis ils retournèrent à Antioche. Ils ne se séparèrent que vers l'an 52, alors que saint Paul alla avec Silas visiter la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Phrygie et la Galatie, tandis que saint Barnabé alla en Chypre avec Jean Marc.

Cette communauté de travaux prouve qu'il y avait entre les deux apôtres une grande conformité de pensées et de vues. Et, à n'en pas douter, cette union exista touchant les honneurs à rendre à la très sainte Vierge comme sur le culte dû à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi pouvons-nous compter l'apôtre saint Barnabé au nombre des fervents serviteurs de Marie.

Hyppolite Maraccius (1) dit, d'après Jean-Antoine de

(1) In Apostolis Marianis, ad finem, c. 15.

Chatillon (1), que saint Barnabé, allant à Milan, s'arrêta sur le territoire de Pavie, et que là, ayant purifié un temple dédié à Jupiter, il le consacra à la Vierge des vierges; ce qu'il fit encore à Milan, lorsqu'il y fut arrivé, comme l'affirment plusieurs auteurs.

Saint Marc eut des rapports intimes et très étroits et avec saint Pierre et avec saint Paul. Quelques-uns prétendent qu'il était neveu du premier dont il fut sûrement le secrétaire et sous la dictée duquel il écrivit son évangile. Ceux surtout qui le confondent avec Jean Marc dont il est si souvent parlé et dans les Actes des Apôtres et dans les Épîtres de saint Paul, savent quelle sympathie exista entre cet évangéliste et l'apôtre des Gentils; et ils conviendront aisément qu'il eut les sentiments de ses deux maîtres sur tous les points de la foi et en particulier sur le culte d'hyperdulie; et la mémoire qu'il fait de cette Vierge dans la liturgie dont on le croit l'auteur en est la preuve. Il y proclame Marie *pure, immaculée et bénie*. Ce qui autorise Salazar à invoquer son témoignage en faveur de la conception sans tache de cette Vierge.

(1) Pag. 14 et 19.

## VII.

### SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Jamais personne , au dire de saint Jérôme , ne l'a emporté sur l'apôtre saint Jean en piété et en religion à l'égard de la Mère de Dieu. Car , selon ce grand docteur , quoique tous les disciples aient été pleins de respect pour la divine Vierge et lui aient prodigué les marques les plus éclatantes d'une vénération profonde et d'un dévouement sans bornes , néanmoins l'apôtre saint Jean auquel Jésus mourant avait confié sa Mère , quand , du haut de sa croix , il avait dit à ce disciple en lui montrant Marie : « Fils, voilà votre mère ; » et à Marie en lui montrant l'apôtre bien-aimé : « Femme, voilà votre fils , » l'apôtre saint Jean qui , après avoir reçu avec les sentiments d'une piété toute filiale ce précieux dépôt des mains de Jésus-Christ , le garda avec les soins les plus tendres et les plus empressés jusqu'au jour où le ciel le lui redemanda , saint Jean eut



pour Marie une affection respectueuse que nul ne surpassa jamais. « Aussi, continue saint Jérôme, à qui » d'entre les Apôtres Marie pouvait-elle être mieux » confiée qu'à saint Jean? La virginité de ce disciple » ne lui donnait-elle pas un droit particulier à la garde » de la virginité de Marie. Entre ces deux âmes virginales, la cohabitation n'était-elle pas plus douce, » la conversation plus pure? N'étaient-ce pas comme deux flambeaux qui, en se renvoyant leurs feux, » brillent l'un et l'autre d'un plus grand éclat? N'étaient-ce pas comme deux lis purs qui, en confondant » leurs parfums, les rendent plus odoriférants (1)? »

Mais écoutons, à ce sujet, d'admirables paroles de saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, nous retraçant parfaitement bien, et un peu plus au long, l'amour tout filial de saint Jean pour la très sainte Vierge. Il dit dans son sermon sur l'apôtre bien aimé :

« Jésus, attaché à la croix, était sur le point de » mourir et de retourner au ciel d'où il était venu. Il » fit donc son testament en faveur de ceux qu'il aimait. » Il donna, en conséquence, son âme à son Père, son » corps à l'Église, son sang aux pécheurs, le ciel au » bon larron, ses vêtements aux soldats, son troupeau » à saint Pierre, le Saint-Esprit aux Apôtres, et les » largesses de la grâce aux élus. Cependant, près de » lui se tenait son disciple chéri, attendant ce qui lui » serait légué. Et Jésus le regardant lui dit : que vous » laisserai-je donc, ô mon bien-aimé? Que vous laisserai-je en vous quittant? *Voilà votre Mère* ; c'est ce

(1) Serm. de Assumpt.

» que je possède de plus cher au monde ; et cette perle  
 » d'un si grand prix , je vous la confie , je vous la  
 » donne. Puis , s'étant tourné vers sa mère : *femme* ,  
 » lui dit-il , *voilà votre fils*. Et dès ce moment le dis-  
 » ciple , heureux et plein de joie d'une part si belle ,  
 » regarda , en effet , Marie et la traita comme sa mère.  
 » Oh ! oui , son héritage était bien beau , son lot était  
 » bien précieux , et un tel don avait une immense va-  
 » leur. Quelle plus grande preuve d'affection Jésus  
 » pouvait-il donner à son disciple chéri ? Il le substi-  
 » tue en son lieu et place auprès de sa mère , et il le  
 » donne en échange de lui-même pour fils à l'auguste  
 » Vierge. Que pourrait-on ajouter à une pareille fa-  
 » veur ? Et ne nous imaginons pas que , dans la bouche  
 » du Sauveur , ces paroles aient été impuissantes et  
 » sans effet. Car plusieurs qui ont autant de science  
 » que de piété , considérant que ce qui fait les enfants  
 » ce n'est pas seulement la nature , mais que l'opinion  
 » publique , la loi et l'adoption ont encore ce pouvoir ,  
 » en concluent que Celui qui de rien a tout fait par sa  
 » parole , a bien pu faire aussi que celui qui n'était  
 » pas fils le devint. Que s'il l'a pu , disent-ils , il l'a fait ,  
 » attendu qu'il n'a pas dit : regardez-la et traitez-la  
 » comme votre mère ; mais qu'il a dit positivement :  
 » *voilà votre mère*. Quoi qu'il en soit de cette opinion  
 » qui est assurément pieuse , mais que rien ne nous  
 » oblige à embrasser , ce qu'il y a de certain , c'est que  
 » si Marie n'est la mère de saint Jean ni par la loi ni  
 » par le sang , elle l'est par la grâce. Par sa parole ,  
 » Jésus-Christ imprima soudain dans le cœur virginal  
 » de Marie , à l'égard de saint Jean , une tendresse  
 » maternelle bien plus vive et bien plus forte que celle

» que la nature inspire aux mères selon la chair; et,  
 » en même temps, il grava dans le cœur de l'apôtre  
 » pour la très sainte Vierge, une piété filiale telle  
 » qu'aucun fils n'en saurait éprouver pour sa mère  
 » charnelle. D'où il arriva que comme en disant :  
 » *ceci est mon corps*, » il avait réellement changé le  
 » pain en son corps, ainsi en disant : « *celui-ci est*  
 » *votre fils*, » d'un simple parent il fit un fils non se-  
 » lon la nature, mais selon la grâce, et cela d'une  
 » manière bien plus noble et bien plus parfaite que  
 » ne peuvent le faire la loi et l'adoption. Tout cela  
 » peut nous faire comprendre quelle gloire et quel  
 » bonheur ce fut pour l'apôtre saint Jean de demeurer  
 » après l'ascension du Sauveur et pendant tant d'années  
 » avec la sainte Vierge, de lui parler comme à une  
 » mère, de jouir sans cesse de sa présence et de ses  
 » entretiens, de recevoir ses instructions, d'avoir sous  
 » les yeux ses exemples? O heureux, mille fois heu-  
 » reux disciple, qui après avoir eu pour maître un  
 » Dieu a mérité d'être l'élève et le disciple de la mère  
 » de ce même Dieu ! Que n'a-t-il pas dû apprendre  
 » d'elle ? Que n'a-t-il pas obtenu d'elle ? Tout ce qu'elle  
 » avait appris dans ses entretiens intimes avec son  
 » adorable Fils, elle en fit part à saint Jean comme à  
 » un fils chéri ; et c'est ce qui explique pourquoi, dans  
 » son évangile, il s'est élevé bien plus haut que les  
 » autres évangélistes. Il n'est pas étonnant, remarque  
 » saint Ambroise (1), que saint Jean ait mieux parlé  
 » que les autres des mystères de Dieu, lui qui fut si  
 » longtemps dans la compagnie de celle que Dieu

(1) In libr. de Instit. Virg., cap 7.

» avait introduite *dans ses celliers les plus secrets* (1).  
 » Car si une seule parole de salutation répandit sur  
 » saint Jean-Baptiste encore dans le sein de sa mère,  
 » une si grande abondance de grâce, quels trésors de  
 « science et de sagesse saint Jean l'évangéliste ne dut-  
 » il pas acquérir pendant le long espace de temps qu'il  
 » passa avec elle? Si ce fut pour Zacharie, pour Éli-  
 » sabeth et pour leur fils une faveur si grande que  
 » de posséder sous leur toit, pendant trois mois seu-  
 » lement, la Mère du Sauveur, quel avantage ne fut-ce  
 » pas pour le disciple bien-aimé, d'habiter pendant  
 » tant d'années avec cette même Vierge? Si Dieu bénit  
 » autrefois la maison d'Obed-Edom parce que l'arche  
 » sainte y avait été reçue, de quelles bénédic-  
 » tions ne combla-t-il pas saint Jean qui logea chez  
 » lui si longtemps Marie Mère de Dieu et arche mille  
 » fois précieuse du Nouveau Testament? Ce fut là, je  
 » n'en doute pas, la plus grande des grâces que Jésus  
 » ait faites à saint Jean. Ce fut là le plus doux témoi-  
 » gnage d'affection qu'il lui ait donné, bien que, du  
 » reste, il lui ait prodigué mille autres faveurs et qu'il  
 » n'ait rien négligé de ce qui pouvait l'orner et l'en-  
 » richir devant Dieu. »

En conséquence des sentiments dont son cœur était  
 pénétré envers cette auguste Vierge, saint Jean se  
 chargea et pourvut à tous ses besoins pour le vivre et  
 pour le vêtement depuis le jour où Jésus daigna la lui  
 confier jusqu'à celui où elle mourut. C'est ce que dit  
 l'abbé Philippe (2) « Seul de tous les Apôtres, saint

(1) Cant. 1, 4.

(2) Libr. 1, in Cantic. c. 12.

Jean prit soin de la sainte Vierge, et, d'après l'ordre qu'il en avait reçu de Jésus-Christ, il se mit entièrement à sa disposition, se fit son serviteur et remplit à son égard tous les devoirs d'un bon fils. » L'abbé Rupert parle de même (1). « Jean, dit-il, prit Marie chez lui, *accepit eam discipulus in sua*, non pas dans sa maison, car il n'en avait pas et il n'en devait point avoir; mais cette expression signifie que désormais ils vivraient ensemble, que ce qui serait à l'un serait aussi à l'autre et que saint Jean se chargerait de procurer à cette Vierge tout ce dont elle aurait besoin. »

L'apôtre bien-aimé fut donc toujours avec Marie soit à Ephèse, soit à Jérusalem, soit dans les divers lieux de l'Asie où il alla. Elle fut de tous ses voyages et de toutes ses courses. Il y a plus : si l'on en croit Maraccius (2) et la chronique de Dexter, saint Jean aurait été avec la sainte Vierge quand elle apparut à saint Jacques dans l'endroit où est maintenant *Notre-Dame-del-Pilar*.

Et tel était le bonheur que cet Apôtre goûtait dans ses conversations avec elle, qu'il en était pour ainsi dire émé. Aussi la bienheureuse Mecchilde, ayant été, une veille de l'Assomption, ravie en extase, entendit saint Jean qui lui disait : « Les paroles de Marie m'étaient si agréables, que chaque mot qui sortait de sa bouche m'apportait une satisfaction propre et particulière. » C'est d'ailleurs le sentiment qu'exprimait le saint époux alors qu'il s'écriait : *Tes lèvres, ô mon épouse, sont le rayon qui distille le miel; le miel et le lait sont dans ta bouche* (3).

(1) Libr. 13, in Joan. c. 19.

(2) In Apostolis Marianis.

(3) Cant. iv, 11.

Laurent Marselli ajoute que ce fut à saint Jean que la Mère de Dieu laissa, en mourant, tous les objets sacrés qu'elle avait en sa possession et notamment des langes de l'Enfant Jésus, la tunique du Christ, le suaire dans lequel il fut enseveli, sa ceinture à elle, son voile, l'anneau de ses fiançailles, ses cheveux, la couronne d'épines, etc.

Mais l'amour filial ainsi que le culte pieux de saint Jean pour Marie ne finirent pas avec la vie terrestre de cette Vierge. Ils prirent même, après sa mort, un nouvel accroissement. Car nous voyons cet Apôtre élever des temples à Marie, la préconiser sans cesse dans ses paroles et ses écrits et célébrer partout ses perfections et ses louanges. Si saint Pierre, si saint Jacques, si les autres Apôtres ont bâti des églises en l'honneur de la Mère de Dieu, comme plusieurs monuments le prouvent, nul doute que saint Jean n'ait donné à sa bonne Mère ce témoignage de piété; et ce qui, par dessus tout, nous le donne à penser, c'est que, d'après le témoignage des Pères du concile d'Ephèse écrivant au clergé de Constantinople, la sainte Vierge aurait suivi saint Jean jusqu'à Ephèse pour y assister à la pose de la première pierre des églises qu'il y fit élever, et pour consacrer, en quelque sorte, par son auguste présence, ces monuments pieux. Que si, comme l'affirme Abdias, elle n'empêcha pas saint Jean de lui dédier des oratoires alors qu'elle n'avait pas encore dépouillé sa mortalité, n'est-il pas très présumable, pour ne pas dire certain, que ce même Apôtre en éleva sous son nom et à sa gloire un très grand nombre après sa mort?

Ajoutons que saint Jean a, dans son Apocalypse,

représenté sous plusieurs symboles différents l'auguste Vierge qui avait une si grande place dans ses pensées et dans ses affections. Albert-le-Grand, dans son savant et pieux ouvrage intitulé *la Bible de Marie*, énumère ainsi ces emblèmes apocalyptiques de la très sainte Vierge. « C'est, dit-il, Marie que saint Jean désigne au chapitre iv, sous le titre de *trône du Fils de Dieu*. Elle est en outre le trône dont le même Apôtre dit, au chapitre vii du même livre : *Je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, qui était debout devant le trône*. Marie est encore l'autel de propitiation dont il est fait mention dans le chapitre ix. Mais on la trouve surtout noblement figurée par cette *femme revêtue du soleil, ayant la lune sous les pieds, et portant sur la tête une couronne de douze étoiles*, et que l'exilé de Patmos décrit au chapitre xii de ses sublimes visions. » Saint Epiphane (1), saint Ambroise (2), saint Augustin (3), saint Bernard (4), saint Bonaventure (5), Albert-le-Grand (6), saint Bernardin (7), saint Antonin, Canisius, Novarin, Poiré, Spinelli et mille autres voient Marie dans cette femme mystérieuse que saint Jean représente revêtue du soleil, ayant la lune sous les pieds, portant une couronne de douze étoiles, poursuivie par un grand et énorme dragon, donnant le jour à un Fils destiné à gouverner avec une verge de

(1) Hæresi 78 contra Antidico Marianitas.

(2) In Apocalypsim.

(3) Libr. 4 de Symbolo ad Catechumenos, cap. 1 et in Psalm. 42.

(4) Serm. super Signum magnum.

(5) In Laudib. B. V. M.

(6) In cap. 1 Matthæi et in Biblia Mariana.

(7) T. 1, Conc. 61, art. 2, cap. 1 et t. III, Serm. 1, art. 1, cap. 3.

fer tous les peuples du monde, et qui a été enlevé jusqu'à Dieu et jusqu'à son trône.

Dans l'Evangile qu'il nous a laissé, saint Jean dit aussi de Marie beaucoup de choses dont les autres évangélistes ne parlent point. C'est lui, notamment, qui nous a appris que ce fut à la demande de sa Mère que Jésus fit son premier miracle en changeant l'eau en vin. C'est lui encore qui nous révèle la force et l'énergie que Marie déploya sur le Calvaire. En un mot, comme saint Jean a rendu témoignage du Fils, ainsi a-t-il rendu témoignage de la Mère *et nous savons que son témoignage est véridique*, vu surtout que, pareil à l'aigle dont le regard plonge dans les hauteurs du ciel et que l'Eglise et la tradition lui assignent pour emblème, saint Jean a expliqué comment le Verbe s'est fait chair de Marie et en Marie, et cela non pas seulement dans l'Asie où il passa la plus grande partie de son apostolat, mais partout où il alla annoncer l'Evangile du Verbe incarné; et il mit d'autant plus de zèle à exalter les grandeurs et les vertus de Marie qu'il était plus pieux qu'aucun des autres Apôtres envers cette auguste Vierge dont Jésus lui avait dit : *Fils, voilà votre Mère*.

A ce fils de Marie associons, cela est tout naturel, son frère aîné, fils comme lui de Zébédée et de Salomé, et, comme lui aussi, proche parent, par Salomé leur mère, de la très sainte Vierge. En cette qualité de parent, saint Jacques surnommé le Majeur pour le distinguer de celui dont nous avons déjà parlé, dut avoir un respect tout particulier pour celle qui était, par excellence, la gloire de sa famille. Aussi attribue-t-on à son zèle pour le culte de Marie l'établissement en



Espagne de la fête de la Conception pure et sans tache de cette Vierge. « La célébration en Espagne de la fête de l'Immaculée Conception date, dit Lucius Dexter (1), du temps même de saint Jacques. C'est lui qui l'a établie. » Selon cet auteur et d'après le sentiment de beaucoup d'autres, saint Jacques aurait aussi lui-même bâti et consacré un temple à la Mère de Dieu, dans l'endroit où cette Vierge lui avait apparu au haut d'une colonne. « L'apôtre saint Jacques, fils de Zébédée, dit toujours Lucius Dexter (2), ayant parcouru les villes d'Espagne, bâti plusieurs églises et consacré plusieurs évêques, éleva à la sainte Vierge, et par l'ordre même de cette Vierge, une chapelle pour honorer et immortaliser l'apparition merveilleuse dont elle l'avait favorisé à Sarragosse. Bivarius, commentateur de Lucius Dexter, dit à propos de ce passage : « Rien n'est mieux établi par le témoignage des auteurs les plus graves ; aucune tradition n'est plus sacrée en Espagne, aucune opinion n'y est plus respectée et plus enracinée dans les esprits que le fait de la fondation de *Notre-Dame-del-Pilar* à Sarragosse, par saint Jacques-le-Majeur. » Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Espagne s'est toujours distinguée de toutes les contrées catholiques par son empressement à croire et à honorer la Conception sans souillure de la Vierge Marie. Et plus d'une autorité porte à penser que saint Jacques fut le premier qui prêcha cette pieuse croyance et le premier auteur de la fête qui la consacre. C'est ce qu'atteste notamment Marc-Maxime, évêque de Sarra-

(1) In Chronico, anno 308.

(2) *Ibid.*, anno Christi 37.

gosse, qui vivait en 610 et qui, dans une hymne qu'il composa en l'honneur de *Notre-Dame-du-Pilier*, dit que saint Jacques éleva lui-même, et par l'ordre de la bienheureuse Vierge, ce temple sous le titre et l'invocation de la Conception pure et immaculée de la Mère de Dieu, et que ce temple fut le premier de tout l'univers que Marie ait eu ici-bas. C'est ce qu'affirme formellement Lucius Dexter qui écrit : « Le premier temple que Marie ait eu sur la terre fut l'église de *Notre-Dame-de-la-Colonne*, à Sarragosse. » Marc-Maxime, déjà cité, assure positivement (1) que saint Jacques partit de là pour aller dans les autres provinces de l'Espagne prêcher les mystères de la foi et particulièrement la Conception Immaculée de l'auguste Mère de Dieu, et que ce fut par l'effet de ses prédications que d'autres temples dédiés à cette même Vierge s'élevèrent à Séville, à Tarragone, à Tolède et en d'autres lieux, alors même que Marie était encore en ce monde. Voici les vers de cet évêque-poète :

Hæc nam Jacobo Apostolo  
 Et suo consanguineo  
 Œdem jubet conficere  
 Cunctis manentem sæculis.  
 Ostendit se hilarem  
 Suo que natalitio  
 Conceptionis aureæ  
 Templo manent encomia.  
 Conceptionis hinc diem  
 Jacobus Hispanos docet;  
 Et prædicat (seu cœteri)  
 Quacumque labe liberam.

(1) In Chronico.

Hinc mos habet principium  
 Hunc celebrandi jugiter  
 Populis Iberis diem  
 Qui durat usque hodie.

On sait que saint Jacques-le-Majeur fut le premier des Apôtres qui souffrit le martyre quelques années seulement après la mort de Jésus-Christ et avant celle de Marie. Aussi le B. Amédée de Lausanne dit-il que quand Marie monta de cette terre vers les royaumes éternels, l'âme de saint Jacques-le-Majeur, s'unissant à d'autres âmes déjà couronnées de gloire et notamment à celles de saint Jean-Baptiste, de saint Joseph, de sainte Anne, de saint Joachim, de saint Zacharie, de sainte Élisabeth et de saint Étienne, vint à la rencontre de la Souveraine des cieux et qu'il s'écria :  
 « Voici notre sang, notre famille, notre race ! voici  
 » notre Maîtresse et notre Impératrice qui monte au  
 » plus haut des cieux pour y régner à tout jamais.  
 » Elle est notre gloire ; elle est la magnificence et  
 » l'orgueil de notre région. Que nos hymnes la suivent ! que nos éloges l'accompagnent ! ses joues sont  
 » belles comme celles de la tourterelle, son cou ressemble au collier des rois. Faisons-lui des chaînes  
 » d'or entrelacées d'argent. O Marie, que vous êtes  
 » belle ! vos yeux sont ceux de la colombe. »

Lucius Dexter et, après lui, Tirinus (1) prétendent que ce fut par l'ordre de Marie que le corps de saint Jacques, qu'Hérode Agrippa fit mourir à Jérusalem, fut transporté et inhumé à Compostelle, afin que la contrée que ce généreux apôtre avait arrosée des sueurs

(1) In Capite 12 Auctorum.

de son apostolat conservât ses précieux restes et fût enrichie de sa sainte et vénérable dépouille.

Si, comme nous venons de le dire, saint Jacques-le-Majeur fut, de tous les Apôtres, le premier qui alla rejoindre au ciel son bon et adorable Maître, saint Jean qui était le plus jeune du collège apostolique fut aussi le dernier qui quitta cette terre pour aller voir, dans les cieux, Celui dont il avait été, ici-bas, le disciple chéri et Celle que ce même Dieu lui avait donnée pour Mère et que, comme nous l'avons vu, il avait honorée en véritable fils. Avec lui disparut le dernier membre du Sénat que Jésus-Christ s'était choisi et associé pour fonder son Église.

Disons donc à la fin de ce chapitre ce que le pieux de Véga dit en terminant son article sur la dévotion des Apôtres à l'égard de la très sainte Vierge :

« Entre les nombreuses preuves de piété que les Apôtres ont données à la bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu, nous avons cru devoir choisir et préférer celles qu'on vient de lire, afin que l'exemple de nos premiers pères et maîtres dans la foi excite et enflamme davantage notre amour et notre dévotion envers cette si grande Vierge. Ainsi-soit-il (1). »

(1) *Hæc paucula ex quam plurimis sanctorum Apostolorum pietatis et observantiæ argumentis in Beatam Virginem Dei Gentricem hic placuit attexere vel potiùs delibasse, ut fidei nostræ primorum parentum exemplo, noster erga tantam Virginem pietatis et cultus affectus et amor excitetur et accendatur. Amen.*

## VIII.

### SAINT LUC.

Ce saint a un double droit d'avoir sa place ici. En qualité d'historien et en qualité de peintre il mérite de figurer avec un véritable éclat parmi les plus illustres serviteurs de Marie; car il a également glorifié cette Vierge par la plume et par le pinceau.

Comme historien évangélique saint Luc a laissé dans des pages d'une remarquable élégance, d'une grande pureté de style et d'une clarté admirable, l'histoire de Jésus-Christ et grand nombre de particularités de la vie de Marie sur lesquelles les trois autres évangélistes ont gardé un complet silence. Ainsi lui seul raconte les circonstances du mystère de l'Incarnation, la visite de la sainte Vierge à sa cousine Élisabeth, la sanctification et le tressaillement de saint Jean, la naissance du Sauveur dans l'étable de Bethléem, sa circoncision et sa présentation au Temple; lui seul nous a conservé

le cantique de Zacharie, celui de la sainte Vierge et celui de Siméon; et, selon plusieurs auteurs, il tenait tout cela de Marie elle-même dont il fut, au rapport des mêmes écrivains, le scribe et le secrétaire, et qui lui avait appris tous ces faits si importants avec la précision de détails que leur donne saint Luc et que Marie pouvait seule lui révéler. Aussi le sage et savant Idiot s'écrie-t-il (1) : « O très heureuse Vierge Marie, vous » avez été la maîtresse des maîtres, l'institutrice des » docteurs; et c'est vous qui avez appris aux Apôtres » ce qu'ils ont enseigné. Aussi croit-on généralement » que saint Luc, qui raconte mieux que les autres » évangélistes le mystère de l'Incarnation, a recueilli de » votre bouche les détails et les circonstances de cet » heureux événement qui ouvre son Évangile et l'histoire du christianisme. »

Au talent d'écrivain saint Luc joignait celui de peintre et de dessinateur; et, à ce titre, il fit à la cire et au pinceau le portrait fort ressemblant de la Vierge Marie. Aussi Métaphraste a dit de lui : « Parmi les services que saint Luc nous a rendus et parmi les plaisirs qu'il nous a faits, mettons en première ligne le soin qu'il a eu de nous laisser les portraits de Jésus-Christ l'Homme-Dieu et de Marie sa Mère. Il est le premier qui, au moyen de la cire et du pinceau, ait reproduit leurs saintes images; et c'est à lui que nous devons d'avoir pu, jusqu'ici, les honorer dans leurs vénérables effigies. En agissant ainsi saint Luc voulait évidemment avoir au moins les traits de ceux dont il ne pouvait posséder la présence; et ne pouvant vivre avec

(1) Libr. de Contemplat. B. Virg. c. 3.

eux, il tenait à vivre du moins avec leur ressemblance, ce qui assurément n'est pas une petite marque de l'amour qu'il avait pour eux (1). » L'historien Nicéphore atteste le même fait : « On a, dit-il, conservé jusqu'à ce jour plusieurs images qui reproduisaient très fidèlement les traits et la physionomie des saints apôtres Pierre et Paul, et même de Jésus-Christ et de Celle qui est devenue sa Mère d'une manière si merveilleuse et si incompréhensible ; c'est à saint Luc que nous les devons (2). » Et ce pieux artiste ne s'est pas borné à faire seulement un portrait de la Vierge-Mère, mais, soit pour satisfaire sa propre dévotion, soit pour contenter celle des autres, il a, comme l'observe Canisius (3), multiplié ses images qui ont porté et répandu sur toute la face de la terre le culte de la sainte Vierge.

Une de ces images, et c'est la plus célèbre, est à *Sainte-Marie-Majeure*, et ce fut elle qui, portée en procession par saint Grégoire-le-Grand, arrêta une peste affreuse qui, en 590, ravageait la capitale de l'univers chrétien.

Un écrivain de nos jours qui puise pourtant ses pensées et ses inspirations au foyer du catholicisme (4), nie que les images attribuées par la tradition à l'évangéliste saint Luc soient l'œuvre de ce saint, et prétend qu'elles sont l'ouvrage d'un mauvais peintre byzantin du IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle et qui s'appelait Luc, ce qui a

(1) 18 octobris, in vitâ S. Lucæ.

(2) Lib. 6, histor, cap. 16 et libr. 1, cap. 23.

(3) Libr. 5, de Deiparæ, cap. 22.

(4) M. Rio.

donné lieu, suivant M. Rio, à l'erreur qui attribue ces portraits au fidèle compagnon de saint Paul. Mais cette opinion de l'auteur de *la Poésie forme de l'Art* a contre elle trop de témoignages pour que nous puissions l'embrasser. Aussi lui préférons-nous la croyance contraire qui est celle de tous les siècles chrétiens et qui compte parmi ses adhérents des personnages d'un haut rang (1) et d'un grand mérite.

Ceci posé, combien, par sa plume et par son pinceau, comme écrivain et comme artiste, saint Luc n'a-t-il pas contribué au culte de Marie dans toute la suite des âges et dans tous les lieux du monde ! Sans lui que saurions-nous de l'Annonciation, de la Purification et de la Visitation ? L'incarnation du Verbe, la présentation de Jésus-Christ au Temple, la salutation de l'ange nous seraient inconnues au moins dans les circonstances que, seul des quatre évangélistes, saint Luc nous a transmises. Les fêtes qui honorent ces particularités de la vie de la Vierge n'auraient point été établies ; et dès lors que d'hommages reçoit cette Vierge qu'elle n'aurait point reçus ! que d'encens est, dans ces fêtes, brûlé en son honneur et qui n'aurait embaumé

(1) Outre la vénération que saint Grégoire-le-Grand montra pour celui de ces tableaux qui est à *Sainte-Marie-Majeure*, nous avons encore à citer celle que manifesta envers cette même effigie le saint pape Pie V, qui fit magnifiquement orner et encadrer cette image, comme nous le verrons à l'article de ce grand et éminent pontife, un des hommes les plus dignes qui aient gouverné l'Église. Or les honneurs véritablement extraordinaires rendus par ces deux illustres papes au tableau dont nous parlons, prouvent qu'à leurs yeux il avait quelque chose de plus que d'être simplement une image de la Mère de Dieu, et qu'ils croyaient à l'origine que la tradition lui assigne.



ni ses temples ni ses autels ! que de vœux lui sont présentés qui n'auraient point monté jusqu'à son céleste trône ! que de prières lui sont faites qui n'auraient point invoqué sa bonté et sa puissance ! que d'œuvres saintes et charitables , que d'institutions pieuses et bienfaisantes , que de pures et ferventes communautés nées de ces circonstances de la vie de Marie n'auraient point vu le jour sans l'historien sacré qui nous a rapporté ces faits ! Et , sous un autre rapport , combien l'image de Marie n'a-t-elle pas décoré et sanctifié d'églises et de maisons particulières ? que de vertus chrétiennes n'a-t-elle pas inspirées ? que d'actions mauvaises n'a-t-elle pas empêchées ? que de bénédictions n'a-t-elle pas attirées sur les lieux et sur les personnes ? que de consolations sa seule vue n'a-t-elle pas versées dans les cœurs ulcérés ? quelle piété envers la Mère de miséricorde son effigie n'a-t-elle pas fait éclore dans des âmes souvent rebelles et insensibles aux attraits de la grâce ! O bénie , mille fois bénie soit la main qui a écrit l'histoire de l'Annonciation , de la Purification et de la Visitation ! et bénie soit aussi la main qui nous a conservé les admirables traits de la Reine des anges , Mère et Avocate des hommes !

On trouve dans l'Apocalypse du bienheureux Amédée de Lausanne , et comme venant de saint Luc , un récit selon le style évangélique de l'Assomption et que le pieux franciscain met dans la bouche de l'auteur des Actes des Apôtres. Voici ce fragment :

« Cependant le moment arriva où Marie devait aller de ce monde à son Fils unique. L'archange Gabriel fut donc député de Dieu vers le lieu où la Mère de Jésus devait mourir ; et il lui fut remis une palme triomphale

qu'il devait porter à la tête du convoi funèbre (1). A son aspect Marie ne fut nullement troublée; car elle n'ignorait pas ce que lui annonçait ce message qui ne lui fut d'ailleurs nullement désagréable; car son plus vif désir était de quitter le monde pour être à tout jamais avec son Fils unique. Soudain parut aussi le disciple bien-aimé avec tous les autres Apôtres et les principaux disciples. Là se trouvèrent également Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et la mère des fils de Zébédée. On y voyait en outre un grand nombre de vierges et plusieurs saintes femmes. Chacun des assistants dit son mot à la gloire de la très sainte créature. La Mère de Dieu répondit avec une grande humilité à chacun de ces éloges; puis elle bénit tous les assistants. Ensuite, et en présence de toute cette pieuse assemblée, elle monta sur son lit comme une reine monte sur son trône, et aussitôt son âme, déjà tout inondée des joies du ciel, quitta son corps virginal. Descendant au purgatoire, elle en retira toutes les âmes

(1) Plusieurs auteurs ont parlé de cette palme envoyée à Marie au moment de sa mort en signe de la victoire remportée par elle sur le monde et sur le prince du monde, et comme symbole de la glorieuse et brillante immortalité dont elle allait jouir. Nicéphore (lib. 2, cap. 21 et lib. 15, cap. 14) ainsi que Bède (retract. in Act. cap. 5) et d'autres encore, tant anciens que modernes, en font mention. Cosme Vestitor (apud Pomerium, lib. 15, part. 5, c. 5. Hist. et apud Carthagenam, t. iii, de B. Virg. M.) assura même avoir vu une parcelle de ce rameau précieux. Les feuilles, dit-il, avaient l'éclat de l'étoile du matin. Voici ses paroles : « J'ai vu de mes propres yeux, chez un comte, un fragment que l'on m'a dit provenir de cette palme merveilleuse et qui, ayant la couleur de l'argent le plus pur, brillait comme une étoile. » En le voyant, on se sentait porté à la dévotion. Benedict. Gonon. Chronicon SS. Deip., p. 32.

chéries et bien-aimées qu'elle y trouva dans les flammes et les introduisit avec elle dans le ciel. Son corps enveloppé d'un linceul blanc fut transporté par les Apôtres dans la vallée de Josaphat et mis dans un sépulcre neuf où personne n'avait encore été mis. Dès le lendemain, au point du jour, son âme bienheureuse revint vers les Apôtres; et alors le Seigneur Jésus, accompagné de toute la milice des cieux, vint avec une grande majesté, et il dit à toute l'assemblée : « Que la » paix soit avec vous. » Les disciples éprouvèrent une grande joie à la vue de leur Maître qu'ils désiraient tant revoir. Il adressa ensuite quelques mots à l'âme de Marie, bénit tous les disciples et ordonna à l'âme de la Vierge sans tache de rentrer dans son corps. Marie se leva donc et sortit de son tombeau toute rayonnante de beauté. Puis, appuyée sur son bien-aimé, accompagnée des anges, et à la vue de tous ces élus de Dieu que Jésus avait rassemblés pour honorer sa Mère, elle se dirigea, à travers les airs, vers la montagne des Oliviers et de là vers le ciel où elle est assise avec gloire et majesté auprès du trône de son Fils. Les Apôtres revinrent tous ensemble à Jérusalem en compagnie des disciples et des saintes femmes. Tout le long du chemin ils chantèrent au Très-Haut des cantiques d'actions de grâces pour tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Puis ils se répandirent de nouveau sur toute la terre pour y reprendre le cours de leurs travaux apostoliques.

Le même Amédée fait dire par saint Luc à Marie dans ses derniers moments :

« Vous seule, vous seule avez conçu et enfanté en » demeurant vierge; vous seule avez réuni et possédé

» simultanément l'honneur de la virginité et celui de  
 » la maternité; vous seule avez observé le conseil  
 » donné aux vierges et le précepte fait aux mères;  
 » aussi avez-vous conçu sans commerce charnel de  
 » même que vous avez enfanté sans douleur, afin que,  
 » comme le premier homme n'était point l'œuvre d'un  
 » autre homme, et que, comme la première femme  
 » provenait de l'homme seul, et que comme tous les  
 » autres enfants d'Adam ont pour auteurs un homme  
 » et une femme, ainsi Jésus fût homme né de la femme  
 » seulement sans le concours de l'homme. Il conve-  
 » nait donc, il était donc éminemment juste que Celle  
 » qui était au-dessus des Anges ne fût soumise à au-  
 » cun homme, je ne dis pas par certaines obligations  
 » du mariage, mais par les lois de la nature.... Non,  
 » Mère de Dieu, Reine des Anges, fille d'Adam, pure  
 » et exempte du péché originel, non, il ne convenait  
 » pas que l'homme eût sur vous les droits qu'il a sur  
 » les autres femmes; car c'était en punition de son  
 » péché qu'il avait été dit à Ève : « *Tu seras sous la*  
 » *puissance de l'homme, et il sera au-dessus de toi.* »  
 » Puis donc que, par la grâce de Dieu, vous n'avez  
 » pas hérité de sa faute, il était de toute équité que  
 » vous ne fussiez pas soumise à la domination de  
 » l'homme; car cette soumission est une suite et une  
 » preuve de la dégradation de la femme. Votre fils n'a  
 » pas voulu qu'aucun honneur, qu'aucune gloire,  
 » qu'aucun titre ni aucun privilège vous manquât, lui  
 » qui a tenu à vous créer belle et parfaite en tout  
 » point, accomplie sous tous les rapports. »

Des quatre évangélistes, saint Luc est le seul qui, entre autres particularités marquantes des premières

années du Sauveur, nous ait transmis le récit de sa présentation au temple, et conservé le cantique que prononça alors le saint vieillard Siméon.

Disons donc ici un mot de ce vieillard inspiré qui bénit Joseph et Marie lorsqu'ils vinrent présenter pour la première fois l'Enfant Jésus au Temple. Timothée, prêtre de Jérusalem, dit que ce Juste distingua Marie des autres femmes qui entraient avec elle dans le lieu saint, à l'éclat extraordinaire qu'elle répandait tout autour d'elle et qui lui fit juger que la femme que tant de lumière environnait, ne pouvait être que la Mère du Messie. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que Siméon éclairé d'en haut, ayant pris dans ses bras et pressé contre son sein l'Enfant divin, s'écria, comme chacun sait, dans un saint ravissement : « Seigneur, » laissez aller maintenant votre serviteur en paix, selon » votre parole, car mes yeux ont vu votre salut, le » salut que vous avez préparé devant la face de tous » les peuples comme la lumière qui éclairera toutes » les nations et la gloire de votre peuple d'Israël. » Après ce cantique, Siméon prédit à Marie des souffrances en lui disant : « Cet enfant est établi pour être la ruine » et la résurrection de plusieurs en Israël ; et il sera » un signe de contradiction. Le glaive percera votre » âme, afin que les pensées cachées au fond des cœurs » d'un grand nombre soient révélées. » Ces paroles, ces souffrances ont été fort bien expliquées notamment par Eusèbe de France (1) et par Baraddie (2).

A la suite de Siméon, plaçons les trois rois Mages

(1) Serm. in Dominicam 1 post Christi Nativitatem.

(2) In Concordiam, lib. 10, c. 3.

qui, mus par une inspiration intérieure et surnaturelle, et sous la conduite d'une étoile miraculeuse, vinrent de l'Orient adorer à Béthléem l'Enfant Jésus en qualité de roi des Juifs, et lui offrir, pour présents et comme tribut, de l'or, de l'encens et de la myrrhe, reconnaissant et confessant, par ce triple don, la royauté, l'humanité et la divinité de Celui devant lequel ils se prosternèrent avec tant d'humilité et de religion. Car nul doute que Marie n'ait eu une grande part à leurs pieux hommages, alors surtout qu'elle était, comme l'aurore au moment où l'astre roi du jour sort de son sein, toute belle et toute éclatante de la naissance encore récente du soleil de justice. Nul doute que sa beauté plus qu'angélique n'ait produit sur le cœur de ces trois envoyés de Dieu, une impression qui ne s'en effaça plus. Aussi embrassons-nous avec empressement l'opinion d'après laquelle un de ces Mages aurait élevé dans les Indes orientales, auprès de Cranganor, un temple à la Mère de Jésus du vivant même de cette Vierge, ainsi que l'atteste Spinellus (1) d'après Jérôme Orose, évêque d'Algerbe (2).

Le premier de nos martyrs a droit aussi, dans ce livre, à une mention spéciale. Car de graves auteurs (3) assurent que tandis que les Juifs le lapidaient, Marie était non loin du lieu de son supplice, à genoux sur

(1) Cap. 29, num. 29.

(2) Lib. 1, de Gestis Emmanuelis regis Lusitaniæ.

(3) Brocardus, Itinerarii prima parte, cap. 7. Cornelius a Lapide et Tirinus in capite 7. Actorum, Andricomius, Zuallardus, Hieronymus Gratianus apud Poirœum Tripl. Coron., tract. 2, cap. 7, § 4, num. 3. Joannes Cererius in Descriptione Terræ Sanctæ, Gratianus, lib. 1, Vita sancti Josephi, cap. 4.

une pierre, et priant son divin Fils pour le généreux diacre qui avait sans doute mérité cette faveur par sa piété filiale envers la Mère de Celui qu'il vit alors debout à la droite de Dieu. « Ceux qui ont écrit de la terre sainte, dit le P. Poiré (1), assurent qu'encore aujourd'hui se montre la pierre où la Vierge priait à deux genoux pendant que saint Étienne, chargé de cailloux, combattait la dureté des Juifs. »

(1) Loco citato.

## IX.

### SAINT DENIS L'ARÉOPAGITE.

Un des plus célèbres disciples des Apôtres, c'est assurément saint Denis, surnommé l'Aréopagite parce qu'il était membre de l'Aréopage. On sait que l'Aréopage était une Cour judiciaire qui avait tout spécialement pour attribution de prononcer sur toutes les questions qui intéressaient la religion. Les Aréopagites étaient donc des hommes très versés non-seulement dans les matières religieuses, mais encore dans la philosophie, les sciences et les lettres. Ils n'étaient donc pas seulement un tribunal, mais encore une académie. Saint Paul, ayant prêché à Athènes contre la pluralité des dieux, et ayant déclaré qu'il venait annoncer aux Athéniens un Dieu qu'ils adoraient sans le connaître, fut mené devant les Aréopagites comme cherchant à introduire une nouvelle religion. Il y parla (1) avec tant

(1) Act. xvii, 19, 22 et seq.



de sagesse qu'il convertit Denis l'un de ses juges. Il devint ensuite son maître dans la science du salut ; et en lui faisant connaître et adorer Jésus-Christ, il lui fit aussi connaître et vénérer Marie. Il lui révéla les secrets qu'elle lui avait appris dans les entretiens intimes qu'il avait eus avec elle. Il lui parla de cette Vierge et de ses perfections en termes si magnifiques et avec tant d'enthousiasme, que le philosophe athénien se sentant vivement épris du désir de la voir, et en ayant obtenu la permission de saint Paul, partit et arriva en sa présence. A peine y fut-il qu'il se fit en lui une nouvelle révolution ; un feu qu'il n'avait point encore ressenti brûla son cœur ; une grande lumière qui jusque-là lui avait été inconnue, éclaira son esprit ; les ténèbres de l'erreur et les nuages du doute en disparurent ; la joie la plus douce remplit son âme ; et, dans son ravissement, il s'écria : « Vous êtes vraiment » Mère de Dieu, ô très auguste Vierge ; car la divinité » vous remplit tout entière, et si l'on a tant de plaisir, » tant de bonheur à vous voir, que sera-ce de voir » Dieu lui-même, le bien par excellence ? » Puis, se prosternant à terre, il ajouta : « Je crois le Dieu unique en trois personnes que Paul m'a enseigné ; je vous vénère, ô Vierge, comme un abîme de pureté et comme la Mère de Dieu. » Alors Marie lui dit : « Avant que » Paul vous instruisît, je vous ai vu, je vous ai connu, » et j'ai entendu votre voix alors que vous vous écriâtes » à la vue de l'éclipse qui eut lieu contre toutes les » lois de la nature quand mon Fils expira : « Ou le » Dieu de la nature souffre, ou toute la machine de ce » monde va périr. » Et elle s'entretint longtemps avec lui en grec, tellement qu'il en fut tout surpris, tout

étonné et tout ravi. Puis, après un entretien prolongé avec cette Vierge sur la très sainte Trinité, sur l'Incarnation et sur d'autres mystères, elle le renvoya à saint Paul vers lequel il retourna affermi dans la foi et éclairé beaucoup plus qu'auparavant, non-seulement dans les sciences divines, mais encore dans les sciences humaines qu'il possédait déjà à un si haut degré. Nous tenons ces détails du bienheureux Amédée (1).

Tandis qu'il était auprès de la Vierge *admirable*, recueillant avidement les paroles de sagesse qui sortaient de sa bouche, et avant de retourner auprès du grand apôtre, Denis lui écrivit une lettre ainsi conçue :

Denis, serviteur de Dieu et le dernier des captifs de Jésus-Christ, à Paul, vase céleste, vase d'honneur et de choix, son maître et son précepteur, salut.

« Je confesse en présence de Dieu, ô mon auguste maître, qu'il est tout-à-fait impossible de se faire une juste idée de cette très sainte Mère de Jésus-Christ notre Seigneur que, par un effet de la grande miséricorde de Dieu, de l'amour de mon Sauveur et de l'excessive tendresse de cette même Vierge, il m'a été donné de voir, d'observer et de contempler de près, non-seulement avec le regard de l'esprit, mais des yeux mêmes du corps. Elle m'a apparu comme l'image la plus ressemblante de la divinité et comme bien supérieure à tous les esprits célestes. Ayant été conduit devant elle, et lui ayant été présenté par Jean, l'aigle des évangélistes et des prophètes, qui, bien que vivant

(1) In sua Apocalypsi, raptu 8.

encore dans une enveloppe terrestre, brille néanmoins dans le ciel de l'Église comme un radieux soleil, j'ai vu en cette très haute Dame un magnifique et éclatant reflet de Dieu lui-même; une telle abondance de lumière m'a enveloppé au dehors et pénétré au dedans; j'ai senti et respiré des parfums si suaves, j'ai été comme enivré d'odeurs si délicieuses, que ni mon misérable corps ni mon esprit n'ont pu supporter tant de bonheur et de félicité. Mon cœur en a défailli et mon âme accablée sous le poids de tant de gloire et de tant de majesté a succombé sous ce faix. Aussi, et j'en atteste le Dieu qui était en Marie, si vous ne m'aviez pas enseigné le contraire, je l'aurais prise pour le vrai Dieu, car je ne crois pas que les bienheureux jouissent dans le ciel de plus de contentement que je n'en goûtai, moi qui fus alors si heureux de cette jouissance et qui suis maintenant si malheureux d'en être privé. Aussi je ne saurais trop remercier et le Dieu très bon et très grand et la divine Vierge et l'éminent apôtre Jean et vous, glorieux chef et prince de l'Église, auxquels je dois une faveur si marquée et si digne de toute ma reconnaissance. Adieu. »

C'est ainsi que l'illustre et pieux athénien témoignait son admiration pour l'incomparable Vierge Mère de Jésus-Christ.

Il est vrai que plusieurs critiques regardent comme apocryphes cette lettre et les ouvrages que quelques-uns attribuent à saint Denis d'Athènes. Mais pour nous borner à la lettre que nous venons de citer, nous dirons qu'elle a été reçue comme authentique par un grand nombre d'auteurs et notamment par Ferry de

Locres (1), par Denis Richard (2), par Ubertin de Case (3), par Bernardin de Buste (4), par Jean de Carthagène (5), par Salazar (6), par le P. Gonon (7) et par Christophe de Véga (8).

Ces autorités, auxquelles on pourrait, au besoin, en ajouter beaucoup d'autres, nous paraissent suffire pour nous donner le droit de ranger, en nous appuyant sur cette lettre, saint Denis parmi les plus grands serviteurs de Marie. Cette pièce nous fait voir avec quel enthousiasme et quel élan de l'âme le célèbre Aréopagite passa des autels de Minerve, la fausse déesse de la sagesse, spécialement honorée par les Athéniens comme la protectrice de leur ville, au culte et aux autels de Celle que l'Église catholique nomme le *trône de la sagesse* et dans la bouche de laquelle cette même Église met ces paroles des livres saints :

« Moi qui suis la sagesse... je pénètre dans les profondeurs de l'intelligence... à moi est le conseil et la constance ; la prudence et la force m'appartiennent... mes fruits sont meilleurs que l'or, que l'or le plus pur ; mes dons valent mieux que le saphir... je découvre à ceux qui m'aiment les biens véritables... Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies..... heureux l'homme qui m'écoute ! Celui qui me trouve ,

(1) Maria Augusta, lib. v, cap. 6.

(2) In Elucidat. 3 de Divinis nominibus.

(3) Lib. de Vita Salvatoris.

(4) In Mariali.

(5) T. II, de B. Virg., lib. 2, Homil. 5.

(6) De Conceptione, c. 42.

(7) Chronicon SS. Deiparæ ad annum Christi 52.

(8) Theologia Mariana num. 1828.

trouve la vie ; son salut viendra du Seigneur. Mais celui qui pèche contre moi est le meurtrier de son âme ; tous ceux qui me haïssent, aiment la mort (1). »

Ceux qui prétendent (et ils sont en grand nombre) que saint Denis d'Athènes est le même que le premier évêque de Paris, le font arriver en cette ville vers l'an 70 de Jésus-Christ. Selon eux, ce saint apôtre, ayant guéri, en arrivant, un possédé du démon, usa de l'ascendant que lui donna ce miracle pour consacrer à Marie, sous le titre de *Notre-Dame-des-Champs*, un temple auparavant dédié à Cérès ou à Mercure. « On tient, dit le P. Poiré (2), que c'était un temple de Mercure ou de Cérès dans lequel saint Denis, ayant fait un miracle, il en déposséda pour jamais le démon et le dédia à l'honneur de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie. André Favin, dans son *Histoire de Navarre*, assure que « le même saint Denis venant es Gaules apporta avec soi le portrait de la sainte Vierge tenant son Fils sur ses genoux, ainsi qu'on avait coutume de le dépeindre en la primitive Église, et que, sur ce premier portrait, il en fut fait un autre sur une petite pierre carrée d'un pied ou environ de diamètre, émaillée et peinte de vives couleurs. »

D'après cette tradition que nous constatons seulement sans l'adopter ni la rejeter, ce serait un fils de l'antique ville de Solon qui aurait apporté le culte de la Vierge-Mère dans l'Athènes des temps et des peuples modernes. Nous avons montré ailleurs (3) comme

(1) Prov. VIII.

(2) *Tripl. Cour.*, traité 1, c. 12, § 5, n. 44.

(3) *Culte catholique de Marie*, t. III, chap. 5.

ce culte a prospéré, et comme, de nos jours, il est plein de vie et de sève dans cette cité-reine.

Saint Denis l'aréopagite paraît avoir assisté avec les douze apôtres au trépas de Marie, et avoir, comme les autres, rendu les honneurs funèbres au très saint corps de cette Vierge que le ciel allait bientôt demander à la terre.

Associons-lui deux évêques, deux martyrs, deux disciples, comme lui, des Apôtres, et qui, comme lui, manifestèrent, par des preuves authentiques, leur dévotion envers Marie.

Le premier est saint Materne, disciple de saint Pierre et qui bâtit à Tongres, en Belgique, une église qu'il consacra à la Mère de Dieu. « Ce fut, dit Balinghem, le premier temple chrétien qui ait été élevé à la gloire du vrai Dieu en deçà des Alpes (1). » Mais cette assertion est démentie par des faits, car les églises de Notre-Dame à Avignon et à Marseille sont certainement d'une date antérieure à celle de Tongres. On attribue encore au même saint Materne la construction de deux autres églises en l'honneur de Marie, l'une chez les Huns et dont parle Démocharès (2) et l'autre à Dinan, dans le pays de Liège (3).

Le second serviteur de la glorieuse Vierge que nous donnerons pour compagnon à saint Denis, c'est saint Georges, premier évêque du Puy en Velay. Vers l'an de Jésus-Christ 46, l'apôtre saint Pierre envoya plusieurs de ses disciples dans les Gaules pour y prêcher

(1) In Calendario, 14 septembris.

(2) De Missa, cap. 37.

(3) *Ibid.*, cap. 15, p. 22.

l'Évangile. De ce nombre fut saint Georges, qui vint dans le Velay et se fixa d'abord au Puy. Mais il y rencontra de si grandes difficultés, qu'il se vit obligé d'abandonner ce poste. Il alla à Marseille visiter sainte Marthe qui releva son courage en l'assurant positivement que la tempête passerait et que le calme reviendrait. Sur cette promesse, le pieux pontife retourna vers son troupeau auprès duquel il recommença le cours de ses prédications. Marie, disent ses historiens, en était très souvent l'objet. Aussi parvint-il à faire passer dans le cœur de ses ouailles une partie des sentiments qui animaient le sien à l'égard de cette Vierge, et le culte de Marie finit par faire, dans ces contrées, d'admirables progrès. Aussi, fort de l'ascendant qu'il avait pris sur les esprits, saint Georges crut pouvoir renverser, sans rien craindre, un oratoire bâti sur le haut du mont Polinac et consacré à Apollon, et le remplacer par une chapelle dédiée à la Reine des vierges; ce qui ne contribua pas peu à augmenter encore la religion de ces peuples envers la sainte Mère du Christ. Nous avons raconté ailleurs (1) l'apparition merveilleuse dont une pieuse femme du Puy, nommée Villa, avait été favorisée sous l'épiscopat de saint Georges.

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. 1, p. 39.

## X.

### SAINT IGNACE,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE ET MARTYR.

A saint Denis l'Aréopagite donnons pour pendant saint Ignace, évêque comme lui, comme lui disciple des Apôtres, comme lui martyr de Jésus-Christ, comme lui serviteur de Marie. Converti à la foi et formé aux vertus chrétiennes par les deux grands apôtres Pierre et Jean, et même, si l'on en croit l'auteur des *Constitutions apostoliques*, par le docteur des nations, comme eux, rempli de piété envers Celle qui avait donné Jésus-Christ à la terre. Associé d'abord à saint Evode dans le gouvernement de l'église d'Antioche, et ensuite, après la mort de son noble collègue, chargé seul du soin de ce troupeau, « il le gouverna, dit un auteur (1), avec le zèle qu'on devait attendre d'un élève

(1) Feller, *Diction. historique.*



et d'un imitateur des Apôtres. » Étant encore jeune dans la foi, mais déjà plein de cette ferveur qui fit plus tard de lui un de nos plus glorieux martyrs, il écrivit, dit-on, la lettre suivante à la Mère de Dieu.

A MARIE PORTE-CHRIST,

*Son fils et serviteur Ignace.*

« Vous auriez dû me fortifier et m'encourager, moi  
 » pauvre et faible néophyte, qui ai pour maître Jean  
 » votre fils d'adoption. J'ai, ô vénérable Mère! entendu  
 » dire de votre Jésus des choses innombrables et ravissantes, et j'ai été tout stupéfait de ce que j'ai appris. Je viens donc m'adresser à vous qui avez constamment vécu dans son intimité, qui ne l'avez jamais quitté, et qui avez été la confidente de tous ses secrets; je viens vous demander de me confirmer et de m'affermir dans la croyance de ce qui m'a été dit. Je vous ai déjà écrit pour vous faire cette même demande. Salut et hommage à vous! Et que les néophytes qui sont avec moi soient enfin affermis par vous, avec vous et en vous. Ainsi soit-il. »

Selon les mêmes auteurs la sainte Vierge répondit :

LETTRE DE LA MÈRE DE DIEU EN RÉPONSE A CELLE  
 DE JEAN.

« Tout ce que Jean t'a dit de Jésus est vrai; crois-le fermement; demeure dans la profession du christianisme comme tu en as fait le vœu. Que tes mœurs soient aussi celles d'un chrétien. Conforme ta vie à

» tes croyances. J'irai avec Jean te voir, toi et ceux  
 » qui sont avec toi. Soutiens-toi bien dans la foi. Que  
 » la violence de la persécution ne t'épouvante pas.  
 » Mais que ton esprit soit fort et inébranlable; qu'il  
 » se confie dans le Dieu qui sera ton salut. »

Il est vrai que Baronius (1) rejette, comme apocryphes, ces deux lettres, en donnant pour raison que saint Jérôme et les auteurs qui ont vécu avant lui et qui ont parlé de quelques autres épîtres de saint Ignace, n'ont rien dit de celle qu'il aurait écrite à Marie, non plus que de la réponse de cette Vierge à la même lettre. D'où il conclut qu'il faut regarder ces deux pièces comme entièrement supposées. C'est aussi l'avis de Baillet et d'Alban Butler (2), de Feller (3) et de beaucoup d'autres. Mais, répond Jean de Carthagène (4), « je ne vois pas pourquoi, sans donner à » ces deux lettres l'autorité des pièces canoniquement » reçues par l'Eglise, on n'aurait pour elles que du » dédain; je ne vois pas pourquoi on ne les traiterait » qu'avec mépris, pourquoi on ne leur accorderait pas » une valeur purement humaine, pourquoi on ne les » accepterait pas avec une foi humaine aussi. Car si » quelques-uns les rejettent, beaucoup d'autres les » reçoivent; et de ce nombre sont Marc-Michel de » Chartres (5), Denis-le-Chartreux (6), Trithême (7),

(1) T. 1, Annalium anno Christi 48.

(2) Vie des Saints.

(3) Dict. hist.

(4) De B. Virg., t. III, libr. 13, Homil. 2.

(5) Libr. de Viris illustrib.

(6) In Commentariis de divinis nominib. Dionysii.

(7) De Viris illustrib.

» Laurent Maselli (1), Marianus Victorinus, Symphorien Champier et Richelius que cite et que suit Canisius (2), et par dessus tout saint Bernard, qui, à lui seul, vaut tous les autres, et qui, dans son septième sermon sur le psaume *Qui habitat*, s'exprime ainsi : « Ce grand et illustre Ignace, cet élève du disciple que Jésus aimait, cet athlète qui est spécialement notre martyr à nous, puisque notre pauvreté a le bonheur d'être enrichie de ses précieuses reliques, Ignace, dans les nombreuses lettres qu'il a écrites à Marie, la salue du titre glorieux de *Porte-Christ*. Beau et noble titre ! Qualification magnifique qui fait infiniment d'honneur à celle à qui elle est donnée. » Pourquoi donc, continue Jean de Carthagène, pour quoi donc le seul silence de saint Jérôme suffirait-il pour infirmer l'authenticité de ces lettres, et pour réduire à néant l'autorité de saint Bernard et de tant de savants ? Le silence de saint Jérôme n'a-t-il pas pu avoir une cause purement indifférente ? Ne peut-il pas simplement être l'effet d'un oubli, n'être qu'une omission ? »

Ajoutons à ces réflexions que Lucius Dexter, contemporain de saint Jérôme, parle de ces mêmes lettres dans les termes suivants :

« On a des lettres fort célèbres de saint Ignace à la sainte Vierge. »

Ce grand évêque ne parle ailleurs qu'avec le plus grand respect et avec une sorte d'emphase de la Mère de Dieu, qu'il dit être comblée de grâces et réunir en

(1) Libr. 6, de B. V., cap. 18.

(2) Libr. 5, de Deiparâ.

sa personne la sainteté des anges à la nature humaine. Et dans une autre lettre adressée à saint Jean et qu'on lui attribue encore, il dit à l'apôtre son maître :

« Je veux, si je le puis, aller chez vous à Jérusalem » et y voir les fidèles de cette ville, mais principalement Marie de Jésus qui est, dit-on, capable de ravir le monde entier et que toute créature doit désirer voir. Car quel est celui qui, étant ami de notre foi et de notre religion, pourrait ne pas trouver un bonheur infini à voir et à entretenir Celle qui a engendré de son sein le vrai Dieu? »

Ah ! arrêtons-nous longtemps à savourer ici les parfums spirituels qui s'exhalent en abondance de cette expression sublime *Marie de Jésus*. Oui; que d'autres, pour nourrir leur vanité et leur orgueil, ajoutent à leur nom propre des noms de villages, de villes, de provinces, de royaumes, c'est-à-dire de quelques coins de terre plus ou moins considérables, quel titre peut égaler celui que saint Ignace donne à la Vierge-Mère en l'appelant *Marie de Jésus*! C'est de Jésus, en effet, c'est d'un Dieu qu'elle tire toute sa gloire. Elle est sa mère; mais c'est à lui, c'est à son choix, c'est à sa grâce qu'elle le doit. Sa grandeur vient de Jésus comme la beauté de l'aurore est l'œuvre du soleil, comme la fleur naît de la tige, comme le ruisseau vient de la source. Marie de Jésus, c'est-à-dire Marie mère et fille du Sauveur, mère et fille de Celui au nom duquel tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers! Marie mère et fille de Celui qui est assis au-dessus des anges et qui gouverne l'univers. Marie de Jésus, c'est-à-dire imitée de Jésus, copiée sur Jésus, tirée de lui comme un portrait est tiré de l'original,

Jésus étant le modèle et le prototype de Marie, et Marie étant son image toute parfaite et toute belle.

Après des lettres telles que nous venons d'en voir, pourrions-nous raisonnablement douter de la piété pratique de saint Ignace d'Antioche à l'égard de Marie? Et quand même nous n'aurions pas ces pièces de conviction, ou bien quand même on s'obstinerait à les traiter d'apocryphes, serions nous fondés à révoquer en doute les sentiments pieux de ce saint à l'égard de la Mère de Jésus? Comment celui qui *dans les chaînes exhortait les villes par lesquelles il passait à s'en tenir fidèlement aux traditions apostoliques*, n'aurait-il pas vénéré Celle que les Apôtres avaient eux-mêmes tant honorée? Comment celui qui, pour parler le langage de saint Chrysostôme, *avait demeuré avec les Apôtres, et qui s'était montré en tous points si digne d'eux*, ne les eût-il pas imités dans leur religion envers Celle que ces mêmes Apôtres avaient, ainsi que nous l'avons vu, servie comme leur reine et consultée comme leur oracle? Une telle supposition ne saurait être admise. Tenons donc l'opinion contraire; et rangeons, sans aucune crainte d'erreur, saint Ignace d'Antioche parmi les plus illustres serviteurs de Marie, comme ses souffrances et son martyre le placent parmi les plus glorieux athlètes de la foi. Dans la belle et noble garde que nous formons ici à la gloire de la Reine du ciel et que nous lui donnons comme un cortège d'honneur, saint Ignace d'Antioche représentera avec saint Denis d'Athènes les martyrs, comme saint Jean et saint Luc représentent les évangélistes, saint Pierre et saint Paul les apôtres, saint Joachim, saint Joseph, saint Zacharie et saint Jean-Baptiste les patriarches et tous les

justes que, de nos jours, on appellerait, dans un langage fort usité, les chrétiens *de là veille*. Saint Ignace fermera encore, dans ce pieux travail, l'ère que l'on nomme apostolique, et il sera le dernier serviteur de Marie que nous demandions à ce siècle de ferveur et d'invincible héroïsme.

Nous lui adjoindrons pourtant trois de ses contemporains, saint Evode, saint Savinien et saint Potentien.

Saint Evode avait été, comme saint Ignace, disciple de saint Pierre auquel il succéda sur le siège d'Antioche. La facilité qu'il avait de s'élever à Dieu par la contemplation ou plutôt sa conversation habituelle avec Dieu, lui fit donner le surnom de *divin*. Il se distingua aussi par une tendre piété envers la sainte Vierge en l'honneur de laquelle il composa un livre qu'il intitula *lumière* et dans lequel il établit la généalogie de Marie. Maraccius parle du livre et de l'auteur. Nicéphore (1) et Euthymius (2), ainsi que plusieurs autres, font aussi mention de cette œuvre. Saint Evode d'Antioche est donc le premier qui ait fait un livre entièrement consacré à la Mère de Dieu; il est le premier des auteurs dont la plume ait écrit non pas seulement un passage, un fragment, un discours, mais un ouvrage entier en l'honneur de Marie. A lui donc de marcher à la tête de ceux dont la plume a servi, soit sous une forme, soit sous une autre, la plus parfaite des créatures, la Reine du ciel et de la terre (3)!

(1) Libr. 2, c. 3, *Historiæ suæ*.

(2) In capite 3, *Joannis*.

(3) Petr. Courcier, *Negot. sæcul. Maria*, p. 60.

Comme saint Evode et saint Ignace, saint Savinien et saint Potentien furent disciples de saint Pierre. Ce premier évêque de Rome, ce premier vicairé du Christ, les envoya aussi dans les Gaules annoncer la bonne nouvelle. Savinien et Potentien allèrent d'abord à Sens, puis à Chartres. En parcourant cette dernière ville, dit Rouillard (1), ils remarquèrent un autel sur lequel on avait gravé : « A la vierge qui sera mère, *Virgini pariturae*. » C'étaient les Druides qui, plus de cent ans avant cette époque, avaient fait cet autel et y avaient mis l'inscription dont nous parlons. On dit que, même avant la naissance de Marie, cet autel avait opéré un grand nombre de miracles, et on cite en particulier le fils d'un seigneur de Montlhéry qui, s'étant noyé et ayant été ensuite déposé sur cet autel, était revenu à la vie ; grâce aux instantes prières et aux offrandes pieuses qui furent faites en sa faveur à la future Vierge-Mère. Ce miracle porta Priscus, roi de Chartres et chef des Druides, lequel n'avait point d'enfants, à laisser en héritage ses états et tous ses biens à la Vierge qui devait enfanter ; d'où il advint que les Druides devinrent chefs temporels de toute la contrée. Saint Savinien et saint Potentien étant donc venus à Chartres, et y ayant annoncé que le Christ Fils de Dieu était né de la Vierge Marie, que les Chartrains honoraient sans la connaître, et ayant ajouté qu'elle avait reçu la visite et les riches présents de rois venus d'Orient pour adorer son Fils nouveau-né, cette prédication obtint le plus grand succès et les conversions furent promptes et nombreuses dans toute la contrée. De plus, pour que per-

(1) In Parth. seu Hist. Eccles. Carnot., c. 4.

sonne ne les surpassât en respect et en déférence à l'égard de cette Vierge-Mère, les habitants de ce pays lui envoyèrent à Jérusalem, où elle était alors, une ambassade solennelle. Ceux qui la composaient ayant été présentés à l'auguste Marie; lui exposèrent que leurs concitoyens l'honoraient avant même qu'elle fût au monde; qu'ils lui avaient érigé un autel et une statue, et que Priscus, un de leurs chefs, l'avait établie héritière de ses biens et de ses états. Puis ils la supplièrent, au nom des Druides comme au nom de tout le peuple Chartrain, de vouloir bien accepter l'autorité et la juridiction qu'ils lui donnaient sur eux, quoique cette autorité et cette juridiction fussent tout-à-fait indignes de sa haute majesté. La Vierge débonnaire reçut ces envoyés avec affabilité, les remercia de leur démarche et de l'hommage respectueux dont ils l'accompagnaient. Elle accepta leur offre et leur promit de protéger à tout jamais leur pays et leurs concitoyens. Sur cette assurance désirée, les députés repartirent et racontèrent fidèlement à leurs pieux commettants tout ce qu'ils avaient vu et entendu dans leur voyage. Ceux-ci, charmés et heureux, se montrèrent si reconnaissants envers leur auguste suzeraine, que nul ne les surpassa en vénération pour elle (1). Revenu à Sens, saint Savinien y fit bâtir un oratoire dédié à la même Vierge et dont Démocharis (2) met la fondation à l'an 74 (3).

(1) Gouonius, *Chronicon SS. Deiparæ*, p. 27.

(2) P. 29, *litteræ K*.

(3) *Acta eorumdem apud Nicolaum Desguerrius in annalibus Ecclesiæ Trecentis*.



L'illustre saint qui donne son nom à ce chapitre, reçut la palme du martyre au commencement du second siècle.

Or cet âge de l'Église nous présente deux noms que nous ne pouvons pas omettre et qui nulle part ne seraient mieux placés qu'ici. Ces deux noms sont ceux de saint Irénée et de saint Justin.

Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe qui lui-même avait été disciple de saint Jean l'évangéliste, est le premier de ces docteurs dont la plume a été le glaive spirituel et qui ont combattu par leur science, par leurs veilles, par leurs travaux pour la défense du dogme chrétien. Saint Irénée, dit un auteur (1), avait retenu une infinité de choses que les Apôtres avaient enseignées de vive voix et que les évangélistes ont omises. Son principal ouvrage est son traité en cinq livres contre les hérétiques. Ce traité étant une histoire et une réfutation des différentes erreurs semées dans le champ de Dieu par l'homme ennemi, depuis Simon le magicien jusqu'à Tatien, le saint et savant auteur y devient nécessairement l'athlète et le champion des gloires, des privilèges et des grandeurs de Marie que les doctrines hétérodoxes attaquent presque toujours, soit directement, soit indirectement. Il dit au livre v, chapitre xix : « Ce fut au moment de l'Incarnation du Verbe que s'accomplirent à la lettre » ces paroles de l'Évangile : *Il est venu chez lui* (2). » Car alors on vit le Créateur porté dans le sein d'une » Vierge sa créature, et cette même Vierge anéantir,

(1) Feller, *Dict. hist.*, art. S. Irénée.

(2) Joan. I, 11.

» sur l'arbre de la croix, par son obéissance parfaite,  
 » le décret de mort que la désobéissance d'Ève avait  
 » attiré sur nous au sujet de l'arbre de la science du bien  
 » et du mal. Alors le souvenir de la fatale séduction à  
 » laquelle Ève, vierge encore, s'était laissée aller, fut  
 » effacé quand un ange, ministre du Dieu de vérité,  
 » vint apporter à Marie également vierge, la bonne  
 » nouvelle du salut. Car, de même que la première  
 » s'était laissé séduire par un ange pour s'éloigner de  
 » son Dieu et prévariquer contre son Verbe, de même  
 » la seconde apprit de la bouche d'un ange qu'elle  
 » porterait un Dieu dans son sein en obéissant à son  
 » Verbe; et de même encore que l'une s'était laissé  
 » entraîner à la désobéissance, de même l'autre mon-  
 » tra envers son Dieu la plus parfaite soumission, afin  
 » que, de la sorte, Ève vierge eut pour avocate la  
 » Vierge Marie. Si donc le genre humain tout entier  
 » avait été condamné à la mort par une vierge, nous  
 » le voyons aujourd'hui sauvé par une Vierge, l'obéis-  
 » sance de l'une ayant servi de compensation et de  
 » contre-poids à la désobéissance de l'autre. La faute  
 » de notre premier père fut expiée par les châtiments  
 » infligés au premier né. La prudence du serpent fut  
 » vaincue par la simplicité de la colombe; et ainsi  
 » nous vîmes tomber les chaînes qui nous attachaient  
 » à la mort par une funeste nécessité. » Saint Augus-  
 » tin cite encore comme étant de saint Irénée et oppose  
 » à un hérétique de son temps ces remarquables paroles :  
 » « Marie a délié par son obéissance ceux que la révolte  
 » d'Ève avait jetés dans d'inextricables liens. Car ce  
 » qu'Ève avait lié, enlacé, enchaîné par son incrédu-  
 » lité, la foi vive et prompte de Marie l'a délié, dégagé

» et rendu à la liberté. » Telle fut la doctrine par laquelle saint Irénée jeta dans la ville de Lyon les germes de cette religion qui, plus tard, a bâti *Notre-Dame-de-Fourvières* comme une citadelle qui protège la seconde ville du riche et bel empire de France, et qui, de nos jours, a accueilli avec tant d'allégresse et de jubilation la proclamation du dogme de l'inviolabilité originelle de Marie (1). Et cette doctrine, saint Irénée eut le bonheur et la gloire de la sceller de son sang.

Contemporain de saint Irénée, saint Justin peut être placé avec cet illustre évêque de Lyon, à la tête des Pères de l'Église et à la suite des Apôtres et des disciples du Sauveur. Eusèbe dit qu'entre les grands hommes qui éclairaient le second siècle de l'Ère chrétienne, le nom de Justin jetait le plus vif éclat. Il attaqua vigoureusement et l'hérétique Marcion qui, en soutenant que Jésus-Christ n'avait eu que l'apparence d'un corps, enlevait à Marie l'honneur d'être Mère de Dieu, et le juif Tryphon qui niait la fécondité immaculée de cette Vierge. « O Juifs, s'écriait-il dans son » langage animé, pathétique et plein de feu, ô Juifs, » lisez Isaïe ; il vous révélera le grand mystère de la » génération temporelle du Verbe. C'est ce prophète » qui nous a appris que la Mère du Christ serait vierge » quand il a dit : « *Le Seigneur continua de parler à* » *Achaz..... Voici qu'une Vierge concevra dans son sein* » *et enfantera un Fils dont le nom sera Emmanuel. Il* » *mangera du beurre et du miel ; avant de connaître le*

(1) Lyon se distingua entre toutes les villes de France par ses démonstrations de joie quand Pie IX eut proclamé Marie conçue sans péché.

» *mal, il choisira le bien* (1). » Or, nous ne voyons pas  
 » qu'aucun individu de la race d'Abraham soit né  
 » d'une vierge, si ce n'est notre Christ, ni même que  
 » personne, autre que lui, ait passé pour être né de  
 » cette manière miraculeuse.

» En vain prétendrait-on qu'il faut entendre les paroles  
 » du texte sacré non point d'une vierge qui demeure  
 » vierge en concevant, mais seulement d'une jeune  
 » fille qui, en devenant mère, perd sa virginité ; car si  
 » Celui dont Isaïe parlait ne devait point naître d'une  
 » vierge demeurant telle malgré la conception, dès  
 » lors il n'y avait plus de prodige. Et pourquoi donc  
 » le Saint-Esprit aurait-il dit : « *Le Seigneur lui-même*  
 » *va vous donner un signe* (2). » Si la naissance de ce  
 » Fils devait ressembler à celle des premiers nés, où  
 » donc était ce signe, ce prodige que Dieu lui-même  
 » promettait ? C'était donc bien véritablement un pro-  
 » dige que le Saint-Esprit avait montré au prophète  
 » malgré l'éloignement des temps ; et ce prodige de-  
 » vait être un jour, un des principaux points de la  
 » croyance du genre humain ; et ce prodige c'était que  
 » le premier-né de toutes les créatures, le Verbe divin,  
 » en se faisant homme, naîtrait d'un sein virginal.  
 » Voilà ce que le prophète annonçait si longtemps au-  
 » paravant, afin que, quand la chose arriverait, on la  
 » regardât comme un effet de la puissance et de la  
 » volonté du Créateur suprême de toutes choses. Et  
 » vous, vous osez impudemment bouleverser le sens  
 » de l'Écriture, quoique vos pères l'aient reconnu

(1) Is. VII, 10.

(2) *Ibid.*, 14.

» comme nous, et vous osez soutenir que le texte sacré  
 » veut dire véritablement : une jeune fille concevra et  
 » enfantera. Voilà assurément un beau prodige, si  
 » vous ne voyez là qu'une jeune fille qui conçoit et  
 » enfante à la manière ordinaire! »

La première partie de ce passage est empruntée à l'Apologie 1<sup>re</sup> n° 33; et la seconde au dialogue avec Tryphon, n° 84. On y voit que saint Justin manie également bien l'arme de la logique et celle de l'ironie. Au titre de docteur il joignit celui de martyr. Il avait pressenti que tel serait son sort et qu'il paierait de la vie l'ardeur avec laquelle il défendait le christianisme. Mais ce pressentiment qui se réalisa ne put point lui faire retenir la vérité captive.

## XI.

### SAINT GRÉGOIRE THAUMATURGE,

ÈVÊQUE DE NÉOCÉSARÉE.

Théodore , appelé depuis *Grégoire* et surnommé *Le Grand* à cause de ses vertus et de sa science, et *Thaumaturge* par suite de ses nombreux et éclatants miracles , fut une des plus glorieuses conquêtes que le célèbre Origène ait faites sur le paganisme. Élève de cet habile maître, Grégoire lui dut le bonheur d'abjurer l'idolâtrie et d'embrasser la foi chrétienne. Aussi, dans un discours qu'il prononça publiquement en présence de ce même maître, et qui est un vrai modèle de l'éloquence du cœur, il rendit à Dieu de pieuses et solennelles actions de grâces pour avoir dirigé ses pas vers l'école d'un homme si éminent. Le disciple fut en tout point digne de celui qui l'avait gagné à Jésus-Christ. Sa piété envers l'auguste Mère du Rédempteur

fut sans doute bien vive, puisque cette Vierge lui accorda une marque extraordinaire de son affection, ainsi que nous l'apprend saint Grégoire de Nysse. Nous lisons, en effet, dans les œuvres de ce dernier, qu'une nuit que le saint évêque de Néocésarée était dans une méditation profonde sur les mystères les plus sublimes de la religion, il aperçut tout à coup auprès de lui un vénérable vieillard qui se dit envoyé de Dieu pour lui enseigner les vérités de la foi sur lesquelles il n'était pas suffisamment éclairé, et pour dissiper les doutes et les incertitudes auxquels il était en proie. A côté de ce vieillard était une femme qui paraissait au-dessus de la condition humaine; elle l'appela Jean l'évangéliste, et lui ordonna d'instruire le jeune évêque des mystères les plus élevés de la révélation chrétienne. Le vieillard répondit qu'il était prêt à obéir à la Mère de Dieu; et aussitôt il expliqua au pieux pontife la doctrine céleste. Saint Grégoire s'empressa de la mettre par écrit sous la dictée même de saint Jean; ce qui étant achevé, la vision disparut; et saint Grégoire resta avec un exposé de la foi tellement lucide, tellement exact que le cinquième concile général se servit de l'exposition ou formule de ce saint docteur, pour exprimer sa foi au dogme de la Trinité, le premier et le plus ardu de tous les dogmes chrétiens. Celui auquel ce Symbole avait été ainsi miraculeusement révélé, en fit, depuis, la règle de ses instructions. Il le laissa à son Église qui s'y est toujours conformée, suivant saint Grégoire de Nysse. Aussi a-t-elle eu le bonheur d'être préservée de toute hérésie et nommément de celle des Ariens et des semi-Ariens. C'est que ce Symbole explique, aussi clairement que possible, la doctrine catholique. Saint

Grégoire de Nysse rapporte que, de son temps, l'original s'en gardait avec le plus grand soin dans l'église de Néocésarée qui le vénérât comme un trésor d'une valeur inappréciable. Il est cité par saint Grégoire de Nazianze, par Rufin et par plusieurs autres écrivains ecclésiastiques.

On trouve dans les œuvres de saint Grégoire Thaumaturge trois *discours* ou *sermons* sur l'Annonciation de la Vierge Marie et dans lesquels le pieux auteur dit, entre autres choses, que *Marie est la seule créature parfaitement sainte, la seule que la grâce ait choisie d'un choix tout particulier parmi toutes les générations.*

Voici quelques extraits de ces discours que nous avons, il est vrai, cités ailleurs (1), mais qui doivent nécessairement être reproduits ici pour faire voir aux lecteurs comment le saint évêque de Néocésarée parle de la Mère de Dieu, comment il exhorte ses ouailles à lui rendre leurs hommages, comment il l'exalte et la prie, quels éloges il lui décerne, quelles louanges il lui prodigue, en un mot quelle piété il témoigne envers elle.

« Sus donc, mes bien-aimés; unissons nos voix à la  
 » voix de l'ange, et, selon nos forces, l'âme pleine de  
 » reconnaissance, présentons nos devoirs à Marie en  
 » lui disant : *Réjouissez-vous, pleine de grâce, le Sei-*  
 » *gneur est avec vous*; c'est à vous véritablement qu'il  
 » appartient de se réjouir, puisque la divine grâce a  
 » choisi en vous sa demeure. Le Roi de gloire est avec  
 » sa servante; le plus beau de tous les enfants des  
 » hommes est avec la plus belle de toutes les femmes;

(1) *Culte catholique de Marie*, t. II, chap. 4, p. 311.



» celui qui sanctifie tout est avec celle qui est sans  
 » souillure; *Dieu est avec vous*; il est avec vous, l'homme  
 » parfait, en qui réside la plénitude de la divinité.  
 » *Salut, pleine de grâce*; *salut*, source de lumière, qui  
 » éclairez tous ceux qui croient au Sauveur. *Salut*,  
 » *pleine de grâce*, lever du soleil spirituel, fleur im-  
 » maculée de la vie. *Salut, pleine de grâce*, tige  
 » toujours fleurie qui réjouissez les âmes de ceux qui  
 » vous glorifient.

» Venez donc, vous mes bien-aimés; et ces paroles  
 » chantées sur la divine cithare de David, répétons-  
 » les et disons : *Élevez-vous, Seigneur, dans le lieu de*  
 » *votre repos, vous et l'arche de votre sanctification.*  
 » Véritablement la Vierge sainte est cette arche dorée  
 » en dedans et en dehors qui a renfermé tout le trésor  
 » de la sainteté.

» Venez donc, mes bien-aimés, et rappelons à notre  
 » souvenir les choses qui se sont passées; glorifions,  
 » célébrons, appelons bienheureuse et saluons d'ac-  
 » clamations joyeuses cette tige de Jessé qui a fleuri  
 » et fructifié d'une manière si ineffable (1).

» Avec quelles paroles donc pourrons-nous exprimer  
 » l'excellence de la Vierge? Avec quelles louanges si  
 » merveilleuses louerons-nous dignement sa beauté  
 » sans tache? Avec quels hymnes spirituels glorifierons-  
 » nous Celle qui est entre les anges, Celle qui a été  
 » plantée en la maison de Dieu comme une olive fé-  
 » conde que l'Esprit-Saint a couverte de son ombre et  
 » par laquelle il nous a appelés enfants de Dieu, héritiers  
 » du royaume de Jésus-Christ! C'est Elle qui est

(1) Serm. I, p. 12, 13, 14.

» le paradis toujours fleuri de l'immortalité dans lequel  
 » a été planté l'arbre de vie et dont les fruits nous  
 » préservent tous de la mort. C'est Elle qui est la gloire  
 » des vierges et la joie des mères ; c'est Elle qui est  
 » l'appui des croyants et le modèle des saints ; c'est  
 » Elle qui est le temple de la vertu et la défense de la  
 » justice. Tous ceux qui célébreront dignement l'An-  
 » nonciation de la Vierge Marie, Mère de Dieu, recevront  
 » toute la récompense qui est renfermée dans ces mots :  
 » *Salut, pleine de grâce* (1).

» O Vierge très sainte, la louange qui vous est due,  
 » à cause d'un Dieu incarné en vous et né homme en  
 » vous, surpasse toute louange. Au ciel, sur la terre,  
 » dans les abîmes, toute créature vous rend un culte  
 » pieux, car vous êtes véritablement le trône de la  
 » majesté divine, et, dans les hauteurs des spirituels  
 » royaumes, vous brillez d'une resplendissante lumière.  
 » Là est glorifié le Père qui ne procède d'aucun prin-  
 » cipe et dont la puissance vous a couverte de son  
 » ombre. Là est adoré le Fils que vous avez enfanté  
 » selon la chair. Là est glorifié l'Esprit-Saint qui a  
 » opéré dans votre sein la naissance du grand Roi.  
 » C'est par vous, *ô pleine de grâce*, que la Trinité  
 » sainte et consubstantielle est connue dans le monde.  
 » Daignez nous rendre avec vous participants de votre  
 » grâce infinie en Jésus-Christ, notre Seigneur, auquel  
 » soit à jamais, ainsi qu'au Père et à l'Esprit-Saint,  
 » gloire et louange dans les siècles des siècles.  
 » Amen (2). »

(1) Serm. II, p. 18.

(2) Serm. III, p. 24.

Nous ne nous tromperons certes pas en nous représentant saint Grégoire Thaumaturge comme abîmé dans la ferveur de sa prière devant l'image de Celle que des auteurs fort graves ont nommée la *Maîtresse de la science de Dieu*. Pour avoir obtenu d'elle la faveur singulière dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, il faut que l'élève d'Origène ait bien prié Celle qui est un océan inépuisable de sagesse et d'intelligence; il faut qu'il lui ait demandé, avec de bien vives instances, la pureté de la foi pour lui-même, la pureté de doctrine et d'enseignement pour les autres. Qu'à son exemple ceux qui ont reçu la difficile et honorable mission d'instruire leurs semblables s'adressent dans leurs doutes à Celle qui nous a donné l'éternelle vérité revêtue de notre nature. Marie, a dit un écrivain, est le *flambeau de l'Église*; approchons-nous de ce flambeau afin qu'il projette sur nous ses clartés bienfaisantes.

Et puis, pouvons-nous croire que ce vénérable pontife n'ait pas honoré d'un culte fervent et filial Celle qu'il appelait *une source de lumière, la fleur immaculée de la vie et le paradis toujours fleuri de l'immortalité*? Ce qui a fait les saints c'est la conformité des œuvres avec la foi, des actes avec les croyances; et nul doute que cette belle harmonie n'ait existé en saint Grégoire comme dans tous les justes. Nous sommes donc forcés d'admettre qu'il a lui-même honoré et glorifié, par ses actions, Celle qu'il a si éloquemment exaltée dans ses discours et qu'il fut par conséquent un des plus remarquables serviteurs de Marie, un de ses plus soumis et plus dévoués clients.

Ce saint étant le seul du III<sup>e</sup> siècle qui doive donner

son nom à un de nos chapitres, inscrivons à sa suite les personnages les plus célèbres qui, à la même époque, ont mérité, soit d'une manière, soit d'une autre, l'honneur d'une mention dans ce livre.

Et, avant tout, plaçons le grand nom de Tertullien. Et qu'on ne nous fasse pas un crime et un reproche d'avoir admis ce prêtre, dont la fin a été si triste, sur la liste des serviteurs illustres de Marie. Le célestin Gonon et le jésuite Courcier nous en ont donné l'exemple en mettant Tertullien, le premier dans son *Chronicon sanctissimæ Deiparæ*, et le second dans son savant et très précieux ouvrage intitulé *Negotium sæculorum Maria*. Sans doute, après avoir énergiquement combattu pour la cause de l'Église, Tertullien, que M. de Chateaubriant appelle le *Bossuet de l'Afrique*, a attaqué cette même Église; après avoir été une de ses gloires les plus brillantes, il a été une de ses douleurs les plus profondes. Mais s'il n'a pas toujours été dans le camp d'Israël, du moins tout le temps qu'il y fut, il mania courageusement le glaive de la parole, et il a été bon soldat avant d'être déserteur. C'est sous le premier titre que nous lui donnons place ici, comme, plus tard, nous le ferons pour d'autres hommes soit princes, soit écrivains, soit artistes, dont la vie n'aura pas été sans tache sous tous les rapports, mais qui auront, malgré des fautes ou des erreurs plus ou moins déplorables, servi en quelque chose et glorifié la Vierge objet de nos travaux.

Le célèbre docteur à propos duquel nous faisons ces réflexions parle en plusieurs endroits de ses immortels écrits en termes pleins de respect de la divine Mère de Jésus. Il répète souvent qu'elle demeura vierge et dans

son enfantement et après son enfantement. Dans son livre *des Prescriptions*, il s'écrie comme saint Irénée : « La faute qu'Ève avait commise en ajoutant foi à la » parole du serpent, Marie l'efface en croyant à la parole de Gabriel. » Dans le livre qui a pour titre *De la chair de Jésus-Christ*, chap. 21, Tertullien s'exprime ainsi :

« Puisque le prophète nous dit : *Une vierge concevra et enfantera* (1), Marie a donc conçu et enfanté sans cesser d'être vierge. Ainsi, de même que, dans Ève encore vierge, la parole du démon avait produit des fruits de mort ; de même il fallait que la parole de Dieu, par l'entremise d'une autre vierge, produisît, à son tour, des fruits de vie, afin que si ce sexe avait causé tous nos malheurs, il fût aussi l'auteur de notre régénération et de notre salut. Ève crut aux paroles du serpent ; Marie crut aux paroles de l'ange. La première avait péché en croyant ; et c'est en croyant que la seconde a tout réparé. Toutefois, Ève ne conçut rien d'après la parole du démon ; elle ne gagna, en y croyant, que d'être assujétie aux douleurs incomparables de l'enfantement, et bientôt elle en fit la première expérience en mettant au monde un digne fils de Satan, le fratricide Caïn. Au contraire, Marie mit au monde Celui qui devait un jour sauver Israël son propre meurtrier et son frère selon la chair. Si donc Dieu voulut que le Verbe descendît dans le sein d'une vierge pour s'y incorporer, c'était afin que sa tendresse fraternelle fît oublier le crime barbare du plus méchant des frères.

(1) Is. 7, 14.

» Toutefois, il ne convenait pas que le Fils de Dieu  
 » naquît à la manière ordinaire. S'il eût été tout-à-  
 » fait et en toutes choses le fils de l'homme, il n'aurait  
 » plus été le Fils de Dieu, il n'aurait rien eu de plus  
 » que Salomon, que Jonas et que tant d'autres; et  
 » aussi, de même que, avant de naître d'une vierge,  
 » il avait pu avoir un père sans avoir de mère, de  
 » même lorsqu'il naquit d'une vierge il a pu avoir une  
 » mère sur la terre sans y avoir de père.

» Et en vain nous dirait-on que Jésus-Christ n'est  
 » point né de la Vierge, mais seulement par la Vierge,  
 » qu'il est né dans son sein mais non pas de son sein.  
 » Car si l'ange, dans l'avertissement qu'il donna à  
 » Joseph pendant son sommeil, ne lui dit pas : ce qui  
 » est né *d'elle* mais *en elle* (1), c'est uniquement parce  
 » que le Fils de Dieu était encore dans son sein, et  
 » que la Vierge ne l'avait point encore enfanté. Et  
 » d'ailleurs saint Matthieu met fin à toute difficulté  
 » lorsque, en parlant de Marie, il dit : « *de laquelle*  
 » *naquit le Christ* (2). » Saint Paul arrive à son tour  
 » pour confondre ces subtils grammairiens, quand il  
 » dit : « *Dieu envoya son Fils né sous la loi, né de la*  
 » *femme* (3). » A-t-il dit par la femme ou dans la  
 » femme?

» Enfin, poussons à bout ce raisonnement : si le  
 » Verbe s'est fait chair de lui-même, c'est donc lui-  
 » même qui s'est conçu, lui-même qui s'est enfanté?  
 » Et si tout cela est vrai, la prophétie n'a plus aucun

(1) Matth. 1, 20.

(2) *Ibid.*, 16.

(3) Galat. iv, 4.

» sens. Ce n'est plus une vierge qui a enfanté, si ce  
 » qu'elle a enfanté ne provient point de sa substance.  
 » Ne faudra-t-il anéantir que cette parole du prophète?  
 » N'en faudra-t-il pas faire autant des paroles de l'ange  
 » qui annonce à la Vierge qu'elle concevra et qu'elle  
 » enfantera, et de tous les passages de l'Évangile où  
 » il est question de la Mère du Christ? Il faudra donc  
 » réduire au silence la bouche d'Élisabeth qui crie :  
 » *D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Sei-*  
 » *gneur vienne me visiter* (1)? » Si c'était moins un fils  
 » qu'un hôte que Marie portait dans son sein, com-  
 » ment a-t-elle pu lui dire : « *Le fruit de vos entrailles*  
 » *est béni* (2). » Comment serait-il le fruit de ses en-  
 » trailles, s'il n'était pas né de ses entrailles?

» Ce fruit quel est-il ? C'est Jésus-Christ, cette fleur  
 » mystérieuse qui devait s'élever sur un rejeton de la  
 » race de Jessé. Or la race de Jessé, c'est la famille de  
 » David ; et ce rejeton sorti de la race de Jessé, c'est  
 » Marie fille de David.

» Hérétiques, pour nier toutes ces vérités, allez donc,  
 » allez effacer les témoignages des démons eux-mêmes  
 » lorsqu'ils criaient dans les rues de Jérusalem : *Fils*  
 » *de David* ! Allez effacer le témoignage des Apôtres.  
 » L'un d'eux, c'est saint Matthieu, commence ainsi la  
 » généalogie de Jésus-Christ : « *Livre de la généalogie*  
 » *de Jésus-Christ, Fils de David, Fils d'Abraham* (3). »  
 » Ces paroles veulent-elles dire autre chose sinon que  
 » le sang d'Abraham, de David et des autres patriarches

(1) Luc I, 43.

(2) *Ibid.*, 42.

(3) Matth. I, 1.

» est venu couler dans les veines du Fils de Dieu incarné, et que c'est Marie, sa Mère, qui le lui a transmis immédiatement? Paul nous en dit autant lorsqu'il nous enseigne que *Jésus-Christ était du sang de David selon la chair* (1). Il faudrait donc de deux choses l'une : ou bien soutenir que David, Abraham et les autres patriarches n'avaient qu'une chair fantastique ou spirituelle, comme parlent les hérétiques ; et alors on concevra jusqu'à un certain point comment celle de Jésus-Christ a dû avoir ces qualités ; ou bien convenir que la chair de Jésus-Christ était bien réelle, nullement fantastique, nullement spirituelle, puisqu'elle provient de celle des patriarches qui n'était nullement spirituelle, nullement fantastique, mais bien réelle. »

Quelle éloquence ! quel beau modèle de discussion ! Quelle logique a jamais mieux prouvé que Marie est Mère de Dieu ? Quelle massue a jamais mieux pulvérisé l'erreur contraire ?

Le nom le plus digne d'être mis à côté de celui de Tertullien, c'est celui d'Origène, car saint Vincent de Lérins a dit qu'Origène a été chez les Grecs ce que Tertullien a été parmi les Latins, le premier homme de son siècle. Né d'un père dont le nom est inscrit au catalogue des Saints, Origène fut formé à la vertu et instruit dans les lettres avec le plus grand soin ; et il profita si bien de cette éducation que, dès l'âge le plus tendre, il fut un prodige de science et un prodige de vertu. Telle fut, sous ce dernier rapport, la beauté de son âme, l'innocence de sa vie et la pureté de ses

(1) Rom. 1, 3.



mœurs qu'il arriva souvent à son vénérable père de baiser avec respect la poitrine de son enfant, comme étant le sanctuaire et le temple du Saint-Esprit. Son enfance et sa jeunesse furent vraiment angéliques. Chargé, à dix-huit ans, de donner l'instruction chrétienne aux fidèles d'Alexandrie, il vit les hommes et les femmes accourir et se presser en foule autour de sa chaire. Il y avait là plus d'un danger pour sa vertu ; et cette chasteté qui avait jusque-là brillé en lui avec autant d'éclat que le génie pouvait trouver plus d'un écueil et faire plus d'un naufrage. Pour la mettre en sûreté, il eut recours à un moyen que l'Église n'approuva pas, mais qui montre du moins quelle estime il faisait de la vertu de continence, quelle horreur il avait du péché opposé. Aussi peut-on dire de lui qu'il pécha par excès de chasteté comme on a dit de Fénelon qu'il avait péché par excès de charité.

Origène fut donc, par la pureté de ses mœurs, un digne fils de Marie et un parfait imitateur de la Vierge sans tache. Car nous n'avons pas vu que les nombreux ennemis que lui fit son génie aient jamais attaqué sa conduite morale. Et il lui fallut, certes, un bien grand héroïsme et des combats persévérants pour résister aux assauts que dut lui livrer le démon et ne pas tomber dans les pièges que ses talents, sa renommée et d'autres avantages encore semèrent sous ses pas.

L'ardent amour qu'Origène avait montré pour la vertu de chasteté, avait dû incliner son cœur vers le culte de Marie la *Mère très pure*, la *Mère très chaste*, la *Mère immaculée*. Aussi exalte-t-il la pureté de cette Vierge en un grand nombre d'endroits de ses savants écrits.

Dans sa première homélie sur le premier chapitre de l'évangile de saint Matthieu on trouve, dit un auteur (1), ces paroles d'or :

« Cette Vierge Marie est donc, à juste titre, appelée  
 » Mère du Fils unique de Dieu, Mère digne du plus  
 » digne des Fils, Mère pure et immaculée du Dieu  
 » saint et immaculé, Mère unique d'un Fils unique  
 » aussi, Mère incomparable d'un Fils qui n'a point  
 » d'égal. »

Celse l'épicurien avait écrit contre le christianisme un *discours* tout rempli d'injures et de mensonges, et dans lequel, entre autres choses, il avait nié que Marie fût de la race de David, la traitant de fille du peuple, à peine connue de ses voisins ou plutôt méprisée de tous.

Origène, prenant en main la cause de cette Vierge, répondit au philosophe anti-chrétien par le *Traité contre Celse*, traité dont un critique a dit : « Origène n'a fait paraître dans aucun de ses écrits autant de science religieuse et profane que dans celui-ci, ni employé autant de preuves fortes et solides. On le regarde comme l'apologie du christianisme la plus achevée et la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le style en est beau, vif et pressant ; les raisonnements bien suivis et convaincants. »

Commentant ces paroles de l'Ange à saint Joseph : « *Ne craignez pas de la prendre pour femme* », Origène s'exprime ainsi : « Prenez-la comme un riche et » précieux trésor que le ciel vous confie, et comme » renfermant les richesses infinies de la divinité ; pre-

(1) P. Courcier, *Negotium sæculorum Maria*.

» nez-la comme étant la sainteté parfaite et la justice  
 » consommée ; prenez la demeure du Fils unique  
 » de Dieu comme un temple auguste et sacré, comme  
 » un magnifique don de Dieu, comme l'œuvre par ex-  
 » cellence du Créateur de toutes choses, comme la  
 » demeure sainte et brillante du roi et de l'époux cé-  
 » leste. »

Ailleurs il dit : « A toutes les difficultés que nous  
 » font les Juifs, nous pouvons opposer la belle pro-  
 » phétie d'Isaïe sur la naissance d'*Emmanuel*, la voici :  
 » *Le Seigneur continua de parler à Achaz... Voici qu'une*  
 » *Vierge concevra et enfantera un fils, et son nom sera*  
 » *Emmanuel* (1). Si l'on veut disputer sur les mots et  
 » soutenir qu'il s'agit non d'une vierge mais d'une  
 » jeune fille, nous dirons que le mot *alma* employé  
 » dans le texte sacré et que les septante ont traduit  
 » par vierge et d'autres par jeune fille, se trouve em-  
 » ployé dans le Deutéronome pour signifier une vierge.

» Mais voyons un peu l'ensemble du passage, et  
 » jugeons du sens qu'il doit avoir par ce qui précède  
 » et ce qui suit. Le prophète raconte que Dieu dit à  
 » Achaz : « *Demandez pour vous un prodige au Seigneur*  
 » *votre Dieu.* » Quel prodige y aurait-il s'il s'agissait  
 » d'une jeune fille qui conçoit et qui enfante à la ma-  
 » nière ordinaire ? Si l'on veut disputer encore sur les  
 » mots parce que le Seigneur dit à Achaz : *Demandez*  
 » *pour vous un prodige*, nous demanderons, à notre  
 » tour, s'il naquit du temps d'Achaz un enfant dont on  
 » ait dit *Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous. Que  
 » si l'on ne peut en citer aucun, il est donc démontré

(1) Is. vii, 10.

» que ce qui est dit à Achaz s'adressait à la maison  
 » de David. Or, les Écritures nous attestent que le  
 » Sauveur était, selon la chair, véritablement le Fils  
 » et le descendant de David. »

Dans l'homélie sixième sur saint Luc, Origène s'exprime ainsi : « Ces mots que prononce l'ange : *Salut,*  
 » *pleine de grâce*, je ne me rappelle pas les avoir vus  
 » nulle part dans les Ecritures. Ce n'est point non  
 » plus à un homme que s'adresse un pareil langage;  
 » pour Marie seule est réservée une telle salutation. Si,  
 » en effet, Marie se fût souvenue qu'un semblable discours eût été adressé à quelqu'un (car elle connaissait la loi, elle était sainte et méditait chaque jour les oracles des prophètes), jamais la salutation de l'ange ne l'eût effrayée comme quelque chose d'insolite. »

C'est ainsi que parle de Marie celui qui fut un vrai prodige de science, celui qui fit l'admiration des fidèles comme des évêques, celui qui eut pour panégyriste saint Grégoire Thaumaturge, pour apologistes saint Pamphyle, saint Chrysostôme, saint Athanase, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, celui dont les écrits sont cités avec éloge par saint Hilaire, saint Ambroise et saint Grégoire de Nysse, celui enfin que ses lumières, ses vertus, ses austérités, ses jeûnes, ses veilles et son zèle firent admirer à Rome, à Césarée, en Arabie, en Grèce, en Egypte, en un mot partout où il se montra, celui enfin qui vit sortir de son école non-seulement de grands docteurs, mais même des martyrs et qu'on citera toujours comme une des gloires du christianisme et comme une des plus pures et des plus belles intelligences que Dieu ait, ici-bas, associées à un corps mortel.

Carthage eut, dans le troisième siècle, l'honneur de donner le jour à deux hommes aussi grands dans les fastes religieux que ses Hamilcar et ses Annibal le sont dans l'histoire profane. Tertullien et saint Cyprien qui furent dans l'église militante ce que les généraux que nous venons de nommer avaient été dans les armées de la rivale de Rome, naquirent l'un et l'autre à quelques années de distance dans la même contrée et, qui plus est, dans la même cité. Thascius Cécilius Cyprianus vint au monde un peu plus tard que l'immortel auteur de l'*Apologétique aux Gentils*, et il l'aima comme son frère aîné; il ne l'appelait que son maître, car en demandant ses œuvres : « *Donnez-moi*, disait-il, *le maître.* » Le génie abondant et facile de Cyprien se révéla de bonne heure, et il était encore bien jeune quand toute sa ville natale voulut l'avoir pour professeur d'éloquence. Converti au christianisme dans un âge déjà avancé, il fut ordonné prêtre peu après son baptême; et moins d'un an après sa promotion au sacerdoce, clergé et peuple de Carthage le désirèrent pour évêque. Son pays n'eut qu'à s'applaudir de ce choix qui était pourtant une dérogation aux règles établies, car le nouveau pontife fut, sur son siège épiscopal, le père des pauvres, la lumière des prêtres, l'appui et le consolateur du peuple, la gloire et l'ornement de son église. Lactance le regarde comme le premier des auteurs chrétiens qui ait été véritablement éloquent. Saint Jérôme compare son style à une source d'eau pure dont le cours est toujours le même. On l'assimilerait avec plus de justesse peut-être à un torrent rapide qui soulève et entraîne tout ce qui lui fait obstacle.

Parlant de la sainte Vierge en plusieurs endroits de ses œuvres, saint Cyprien proclame toujours la perpétuelle virginité et l'indéfectible sainteté de cette Mère de Dieu. Il dit en particulier dans son discours sur la naissance de Jésus-Christ : « Différente des autres en » plusieurs points, Marie avait de commun avec le reste » des mortels la nature et non la faute ; et la Mère » d'un Dieu avait droit à la plénitude de la grâce. »

Ce glorieux et invincible athlète du Christ eut pour contemporain et pour frère dans l'épiscopat Denis, évêque d'Alexandrie, qui, dans une épître qu'il écrivit contre Paul de Samosate dit que *Marie seule est fille de la vie (toutes les autres filles d'Adam étant filles de la mort) ; qu'elle est une demeure non pas commune, mais sainte ; et qu'elle a été bénie depuis les pieds jusqu'à la tête.*

Un autre évêque du même temps, saint Zénon, qui gouverna l'église de Vérone sous le règne de Julien, mérite également une mention ici. L'idolâtrie et l'hérésie le trouvèrent armé contre elles d'un zèle vraiment apostolique. Aussi voit-on par plusieurs de ses sermons qu'il baptisait, chaque année, un grand nombre d'idolâtres. D'un autre côté il purgea presque entièrement son diocèse des erreurs de l'arianisme et du pélagianisme. La patience, l'humilité et une grande sollicitude pastorale furent les vertus qui brillèrent le plus dans sa conduite. La lettre de saint Ambroise à Syagrius, successeur de saint Zénon, parle des éminentes qualités et de la bienheureuse mort de ce digne pontife.

On a de lui plusieurs sermons dans lesquels il parle de la sainte Vierge avec un grand respect et une piété

tendre. On remarque ce sentiment surtout dans le deuxième et dans le troisième sermon sur la naissance de Jésus-Christ. Il dit dans le deuxième : « Le Fils de » Dieu, Dieu lui-même, voilant sa majesté, descendit au » temps marqué du trône qu'il occupait de toute éternité et vint fixer sa tente et établir son pavillon dans » le temple, c'est-à-dire dans le sein de la Vierge prédestinée ; il s'y renferme et s'y cache pour s'y faire » homme. Unissant donc sa divinité à la nature humaine, il se fait petit enfant. Le sein glorieux de » Marie devient fécond non par le fait de son époux, » mais par celui de la foi, non par l'œuvre de l'homme, » mais par la parole de Dieu. Elle ignore les douleurs » qui ordinairement suivent la conception et accompagnent la grossesse ; car il ne convenait pas que » Celle qui portait en elle le Créateur du monde éprouvât les souffrances et les inconvénients que ressentent les femmes qui conçoivent dans le péché. Aussi » met-elle au monde le fruit de ses entrailles dans la » joie et dans l'allégresse et non dans la douleur. O » prodige ! c'est en tressaillant de bonheur qu'elle » présente à l'univers un enfant qui vient de naître et » qui est plus ancien que la nature entière. »

Et dans le troisième sermon le saint évêque s'écrie : « O prodige ! Marie conçoit de celui-là même dont elle » devient mère. Ses entrailles sont fécondées non par » la nature, mais par la grâce ; non par la chair de » l'homme, mais par la majesté de Dieu ; et la Vierge » enserme dans son sein Celui que le monde et toute » son immensité ne peuvent contenir. »

Plusieurs pensent que saint Zénon cueillit sur cette terre et emporta au ciel la palme du martyre.

Tels sont les hommes qui, dans les trois premiers siècles de l'église, nous ont paru mériter par leur religion envers la sainte Mère de Jésus, une mention honorable dans cette galerie des serviteurs illustres de la Vierge des vierges.

Assurément nous n'avons ni tout ce qu'ils ont dit ni même tout ce qu'ils ont écrit, car une grande partie de leurs œuvres n'est pas venue jusqu'à nous. Mais les fragments plus ou moins considérables que nous avons cités d'eux suffisent pour leur donner droit à une place ici. D'ailleurs, en la leur accordant, nous n'avons fait qu'imiter ce que d'autres, travaillant à peu près sur le même thème que nous, ont fait avant nous. Car c'est l'exemple que nous ont donné bien des auteurs et notamment celui du *Chronicon sanctissimæ Deiparæ*, celui du *Negotium sæculorum Maria* et enfin le pieux Poiré. Il est bien vrai que les passages que l'on a lus et ceux qu'on lira plus loin ne donnent pas à leurs auteurs un droit incontestable au titre de serviteur illustre de Marie; car on n'est pas serviteur illustre d'un monarque ou d'une reine pour avoir dit quelques mots à la louange de ces majestés de la terre. Mais comme dans les hommes de convictions sincères la bouche parle et la plume écrit de l'abondance du cœur, on peut, en thèse générale, avancer que ceux-là ont aimé, honoré et servi Marie, qui en ont dit de belles choses; et que ceux-là sont de vrais serviteurs de Marie, qui ont eu pour elle l'encens du cœur et l'hommage de la plume ou des lèvres.

Quant aux hommes qui se sont distingués durant cette même période de temps par des institutions pieuses, par la fondation de maisons religieuses, par



la construction de temples ou de chapelles en l'honneur de Marie, nous en avons peu à nommer. Car ces trois premiers siècles ont été trois siècles d'orages et de persécutions. Or, à l'époque où les chrétiens étaient forcés de se cacher, pour la prière, au fond des catacombes, auraient-ils pu bâtir à la surface du sol des temples et des églises? Les ouvriers travaillent-ils, en plein air, à leurs constructions, quand les vents sont déchaînés, quand la tempête mugit, quand le ciel fond en eau et quand la foudre et les éclairs sèment de tous côtés la terreur?

Aussi, depuis les temples ou oratoires que, dans le premier siècle, nous avons vus s'élever par les soins et sous les yeux des Apôtres eux-mêmes ou de leurs successeurs immédiats, nous allons jusqu'à saint Calixte qui, vers l'an 224, jeta, dit-on, les fondements de *Sainte-Marie-Transtibérine* à l'endroit où avait jailli, sous le règne d'Auguste, une abondante source d'huile, sans rencontrer la construction d'aucun édifice religieux en l'honneur de Marie. Ce fut sous le même pontificat que saint Evode ou Yvoïe acheva *Notre-Dame-du-Puy*, dont un miracle avait marqué, sous l'épiscopat de saint Georges, premier évêque de ces contrées, l'emplacement et les dimensions. Les dernières années de ce troisième siècle virent également la pose de la première pierre de *Notre-Dame-de-Tournai*, bâtie par saint Piat apôtre des Nervins.

Ce fut enfin dans la période que nous venons de parcourir que prirent naissance, dans l'Église, ces unions angéliques auxquelles la chair et le sang n'ont aucune part et par lesquelles l'homme s'élève au-dessus de lui-même et remporte sur ses penchants la

plus difficile et partant la plus noble des victoires ; nous voulons parler des alliances conjugales formées à l'instar de celle de Marie et de Joseph. Les pieux imitateurs de ce saint patriarche et de la Vierge son épouse furent, entre autres, à cette époque, saint Valérien, saint Galaction, saint Chrysanthé et saint Julien.

## XII.

### SAINT MÉTHODE,

ÉVÊQUE D'OLYMPE ET DE PATARE EN LYCIE, PUIS DE TYR,  
DOCTEUR DE L'ÉGLISE ET MARTYR.

Cet illustre pontife que saint Jérôme, bon juge en pareille matière, proclame *très éloquent*, et que saint Épiphane qualifie de *savant remarquable et d'ardent champion de la vérité*, mourut sur la fin de la dernière persécution générale, c'est-à-dire vers l'an 311 ou 312. Après avoir gouverné l'église d'Olympe en Lycie, et, peut-être, en même temps, celle de Patare qui pouvait bien alors être unie à celle d'Olympe sous la conduite d'un même évêque, il avait été transféré sur le siège de Tyr. Il mourut à Chalcide, en Grèce, sous la main des bourreaux, voulant, comme il en avait souvent exprimé le désir dans ses divers ouvrages, sceller de son sang la foi qu'il avait si doctement expliquée

à son peuple et si courageusement défendue par la plume et par la parole contre les hérétiques. Parlant de lui et le citant dans son savant ouvrage (1) comme un des plus glorieux serviteurs de Marie, le P. Courcier dit formellement : « Saint Méthode, aussi illustre par sa vertu que par sa science, ne fut pas moins remarquable par sa dévotion envers la sainte Vierge, comme on le voit par le discours qu'il composa pour la fête de la Purification de cette auguste Mère de Dieu et qui est intitulé *de la Rencontre de Siméon et d'Anne*. »

En voici un fragment que nous avons aussi donné dans notre *Culte catholique de Marie*, mais que nous ne pouvons pas nous empêcher de reproduire ici :

« Comment pourrai-je célébrer vos louanges d'une  
 » manière digne de vous, ô mère Vierge, et Vierge  
 » mère? Ah! vous êtes trop élevée au-dessus des  
 » hommes pour que la langue des hommes puisse  
 » trouver des louanges dignes de vous. O Fille de  
 » David, ô Mère de mon Seigneur et mon Dieu, je  
 » veux du moins vous louer dans la langue de vos  
 » pères; je n'emploierai que des pensées et des images  
 » empruntées des livres sacrés. O heureux rejeton de  
 » Jessé! trois fois heureuse la maison de David à la-  
 » quelle vous appartenez! Dieu est au milieu de vous,  
 » et vous ne serez point ébranlée, *car il s'est consacré*  
 » *dans vous un tabernacle* (2). C'est en vous, ô Marie,  
 » que toutes les promesses, tous les serments solen-  
 » nels que Dieu avait faits à nos ancêtres ont eu le

(1) *Negotium sæculorum Maria*.

(2) Ps. LX, 4.

» plus parfait accomplissement, car c'est par vous que  
 » le Seigneur s'est fait l'*Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu*  
 » avec nous. Vous avez été figurée par ce buisson qui  
 » brûlait sans se consumer, sec d'abord et aride, d'où  
 » Moïse fit jaillir une eau pure et abondante. Si Moïse  
 » demeure si longtemps sur le sommet de la monta-  
 » gne, c'est que Dieu voulait l'y instruire de tous les  
 » mystères qui le concernaient. Il vous représenta  
 » même par cette arche qu'il reçut ordre de construire  
 » pour recevoir les Tables de la Loi et qu'il ombragea  
 » d'ailes de chérubins, vive image de la Mère de Dieu,  
 » de vous, ô Marie, qui avez conçu et enfanté d'une  
 » manière toute merveilleuse Celui qui est essentielle-  
 » ment incorruptible.

» Vous êtes bénie, oui, vous êtes bénie entre toutes  
 » les créatures; vous renfermez dans votre sein celui  
 » qui n'est pas même renfermé dans l'espace; vous  
 » êtes la Mère de votre Créateur, vous avez nourri de  
 » votre lait celui qui lui-même vous avait nourrie;  
 » vous avez porté celui qui porte toutes choses, qui  
 » vous portait vous-même; vous êtes la porte par la-  
 » quelle un Dieu fait chair est entré dans le monde;  
 » vous êtes cette toison merveilleuse sur laquelle la  
 » rosée céleste s'est reposée; cette source de Bethléem  
 » que David, pressé par la soif, regrettait si fort; le  
 » véritable propitiatoire d'où notre Dieu s'est révélé au  
 » genre humain sous la figure d'un homme; vous êtes  
 » le vêtement sans tache de celui qui, nous dit l'Écri-  
 » ture, *revêt la lumière pour son vêtement* (1). Dieu, qui  
 » ne manque de rien, a néanmoins reçu de vous un

(1) Ps. ciii, 2.

» corps semblable à nos corps, et c'est de vous que le  
 » Tout-Puissant, pour accomplir ses projets éternels,  
 » a, en quelque sorte, emprunté tout ce qu'il lui fal-  
 » lait pour se faire homme. Quoi de plus magnifique?  
 » quoi de plus sublime? le Dieu qui remplit le ciel et  
 » la terre, sous la domination de qui est tout ce qui  
 » existe, ce Dieu a eu, en quelque manière, besoin  
 » de vous, puisque c'est vous qui lui avez donné ce  
 » corps qu'il n'avait pas. Oui c'est vous qui lui avez  
 » donné ce corps adorable qui a fait que mes yeux ont  
 » pu contempler mon Dieu. Salut donc, ô salut, Mère  
 » et Servante de Dieu, la seule créature à qui Dieu  
 » lui-même soit en quelque sorte redevable! Tous,  
 » tant que nous sommes, que ne lui devons-nous pas  
 » pour tous les bienfaits dont il nous a comblés? Mais  
 » envers vous, c'est lui-même qui est redevable. Il  
 » nous a dit : *honorez votre père et votre mère* (1); et  
 » lui-même ne doit-il pas observer son commande-  
 » ment envers Celle dont il a reçu la naissance; Celle  
 » qui a été sa Mère sans qu'il ait eu besoin de père,  
 » Celle enfin qu'il a élevée fort au-dessus des hommes  
 » par la gloire dont il l'a entourée?

» O Vous, qui êtes le temple saint, le sanctuaire  
 » vraiment admirable où Dieu lui-même a habité, ce  
 » ne sont point là des louanges futiles et mondaines  
 » que nous venons vous offrir. Les faits parlent; vous  
 » avez, de votre lait virginal, nourri un Dieu, après  
 » lui avoir, pendant neuf mois, servi de demeure et  
 » de lieu de repos, et avoir enfin revêtu sa divinité  
 » d'un corps formé de la substance même du vôtre.

(1) Matth. xv, 4.

» Qui donc pourrait vous louer autant que vous mé-  
 » ritez qu'on vous loue? Le prophète disait : *Combien*  
 » *est grande la maison du Seigneur, combien est im-*  
 » *mense le lieu où il habite! Il est grand et ne connaît*  
 » *point de fin* (1)! Voilà aussi ce que nous pouvons  
 » dire de vous, car vous êtes la seule des créatures de  
 » Dieu qui ait mérité d'entrer, en quelque sorte, en  
 » participation de la divinité, et d'être comparable à  
 » Dieu lui-même. Si Dieu, dans son éternité, n'a be-  
 » soin que de lui-même pour être fécond; si, seul, il  
 » engendre son Fils unique et éternel comme lui, seule  
 » aussi vous avez pu, dans les temps, devenir la Mère  
 » de ce Dieu qui a bien voulu se revêtir de notre huma-  
 » nité. Voilà ce que pensent de vous, ô Mère de mon  
 » Dieu, tous ceux qui embrasseront sincèrement la foi.»

Dans d'autres endroits du même discours le saint  
 docteur s'écrie encore : « Vous êtes, ô Marie, la plus  
 » noble, la plus illustre et la plus honorée de toutes  
 » les créatures. Les bénédictions et les grâces divines  
 » ont été abondamment répandues sur votre nom;  
 » vous êtes le flambeau des fidèles; vous êtes la ra-  
 » cine et la tige de la plus belle des fleurs, et l'ins-  
 » trument par lequel a été pris, sur l'autel de Dieu  
 » même, le charbon qui purifie tout. »

Saint Méthode était à peine entré, par le martyre,  
 dans l'éternelle gloire, que Dieu brisa dans leurs mains  
 le glaive des persécuteurs en appelant à la foi chré-  
 tienne Constantin fils de Constance Chlore et vainqueur  
 des tyrans qui pesaient, comme des fléaux, sur l'empire  
 romain et sur l'Église de Jésus-Christ.

(1) Baruch. III, 24.

En apprenant à adorer le Fils, Constantin apprit en même temps à honorer profondément la Mère. Aussi, de concert avec sainte Hélène qu'il associa à toutes ses bonnes œuvres, il donna d'éclatantes marques de sa dévotion envers la Reine du ciel. D'abord il se regardait comme lui devant en grande partie sa conversion au christianisme. En conséquence, et pour lui témoigner sa gratitude, il fit bâtir, en son honneur, deux églises à Naples quand il passa par cette ville pour aller en Orient combattre Licinius. La première de ces églises reçut le nom de *Sainte-Marie-de-la-Porte-Neuve*, et elle est encore, de nos jours, une des quatre principales paroisses de la ville; l'autre fut appelée *Sainte-Marie-de-la-Rotonde*. Il contribua généreusement à la construction, à la décoration et à la dotation de tous les édifices que sainte Hélène sa mère fit élever, en Palestine, sur l'emplacement du saint tombeau de Marie, sur celui de l'auguste étable de Bethléem, dans l'endroit où un ange avait annoncé aux bergers la naissance du Sauveur et surtout à Nazareth. Plus tard, il dédia à Marie la ville de Constantinople à laquelle il donna son nom et dont il voulut faire une *seconde Rome*. Il éleva dans ses murs un temple magnifique à la très sainte Vierge, et toute sa vie fut remplie d'actes de piété envers cette divine Impératrice des cieux.

A lui donc, à ce grand prince, l'honneur d'avoir, le premier, porté sous le diadème et sur le trône la dévotion à la sainte Mère de Jésus. A lui de marcher à la tête des puissants empereurs et des rois qui, depuis, ont incliné leurs fronts augustes devant cette seconde Majesté du ciel et de la terre. A lui, à Constantin, d'avoir donné, sous ce rapport, l'exemple aux Justinien, aux



Justin, aux Maurice, aux Clovis, aux Héraclius, aux Pélage, aux Charlemagne, aux Alphonse, aux Henri, aux Édouard, aux Andronic, aux Ferdinand, aux Théodose, aux Zénon, aux Baudouin, aux Casimir, aux Dagobert, aux Philippe-Auguste, aux Louis XIII, aux Louis XIV et aux Napoléon III (1). Certes, l'on a souvent déclamé contre ce que l'on appelle *l'atmosphère empoisonnée des Cours*. Mais, à chaque page, l'histoire nous prouve que de nobles sentiments, que de belles vertus, que de pures et saintes affections ont germé et fleuri dans cette atmosphère des palais aussi bien que partout ailleurs. Et ce serait certainement un bel ouvrage à faire que de former une galerie des têtes couronnées qui ont, comme il convient, honoré sur la terre Celle dont le front est ceint d'un diadème de douze étoiles. Peut-être entreprendrons-nous, quelque jour, ce travail. Maintenant nous n'avons qu'à poursuivre celui-ci.

(1) On se souvient qu'au début de la guerre qui occupe encore en ce moment l'attention du monde entier, l'empereur Napoléon III mit ses deux flottes de la Mer Noire et de la Mer Baltique sous le patronage de Marie en faisant don aux deux vaisseaux amiraux de deux magnifiques tableaux représentant Celle que l'Église appelle *l'Étoile de la mer*. Les journaux du temps ont dit comment le tableau donné à la flotte de la Baltique avait été solennellement béni et inauguré. Nicolas, de Russie, fit aussi faire à Lyon un riche et superbe étendard de Marie, destiné à son armée du Sud.

### XIII.

#### SAINT ÉPHREM,

DIACRE D'ÉDESSE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

C'est surtout à propos de ce saint que se vérifie l'observation faite déjà par nous dans la *préface* de ce livre, à savoir que les hagiographes ont, pour la plupart, omis entièrement, ou à peu près, de nous dire quelle a été la dévotion des saints à l'égard de la Mère de Dieu. Lisez, en effet, ce qu'ont écrit de l'illustre diacre d'Édesse Baillet et Godescard. Lisez en outre les articles que lui ont consacrés Feller et Bérault-Bescastel, le premier dans son *Dictionnaire historique des grands hommes*, le second dans son *Histoire générale de l'Église*, et vous ne trouverez rien, absolument rien qui ait trait à la piété de cet éloquent docteur envers la Reine des élus.

Et cependant cette Vierge a eu dans le cœur de ce

saint une très large place. « Saint Éphrem , dit le P. Gonon , fut un des plus éloquents panégyristes de Marie ; et il est peut-être impossible de la louer et de la prier mieux qu'il ne l'a fait ». « Ses deux discours à la louange de la très sainte Mère de Dieu, dit à son tour le P. Courcier, sont un éclatant témoignage de son immense amour pour la Mère du Sauveur ; et, quand il parle d'elle , son langage a réellement toute la douceur du miel. »

Pour s'en convaincre , il suffit de lire le petit et précieux recueil de *Prières de saint Éphrem en l'honneur de la Mère de Dieu* , recueil composé et traduit dans ces dernières années, par le savant et pieux P. Caillau, auteur lui-même de plusieurs ouvrages remarquables à la gloire de Marie. Cet opuscule d'environ cent vingt à cent trente pages , renferme : 1<sup>o</sup> douze prières extraites des œuvres du grand docteur dont la Syrie s'enorgueillit avec tant de raison ; 2<sup>o</sup> un fragment intitulé : *Plaintes ou lamentations de la glorieuse Vierge-Mère sur la Passion du Seigneur* ; 3<sup>o</sup> deux sermons ayant pour titre : *Louanges à Marie* ; 4<sup>o</sup> un entretien en forme de cantique de Marie avec les Mages ; 5<sup>o</sup> un sermon sur la Nativité du Seigneur , sermon qui est tout rempli d'éloges pour Celle qui a donné le jour à Jésus-Christ.

En parcourant ces extraits des œuvres de celui que saint Grégoire de Nysse appelle « le Docteur de l'univers » et Théodoret « la Lyre du Saint-Esprit », on demeure convaincu que jamais mortel n'a parlé à la Reine du ciel un langage plus pieux, plus humble, plus soumis, plus confiant, plus affectueux, plus filial, plus éloquent, plus poétique et plus fleuri.

Pour lui, Marie est seule très pure dans son âme et dans son corps ; seule elle est parvenue au plus haut point de l'intégrité, de la modestie et de la virginité ; elle est le seul trésor véritable de toutes les grâces du Saint-Esprit ; seule elle est élevée, sans aucune comparaison, au-dessus même des vertus incorporelles par la sainteté d'un corps et d'une âme immaculés ; elle est le vase auguste dans lequel a reposé la divinité du Fils unique de Dieu le Père ; elle est l'union sacrée des mortels avec Dieu, la propitiation et la ressource des hommes, leur résurrection dans leurs chutes, et la médiatrice du monde. A ses yeux, l'auguste Vierge a été choisie parmi toutes les générations du ciel et de la terre pour être élevée au-dessus de toutes les choses créées. C'est par elle que nous avons connu le Fils de Dieu ; par elle que le Seigneur a habité parmi nous ; par elle que nous avons été rendus dignes de son corps et de son sang adorables. Le Dieu auquel elle a plu, l'a élevée au-dessus des chérubins et rendue plus glorieuse que les séraphins eux-mêmes. Marie lui apparaît comme un trône enflammé, mille fois plus admirable que ces trônes à quatre faces que les prophètes ont entrevus, et comme le siège royal de Celui qui est assis, dans les hauteurs des cieux, sur l'aile des chérubins.

Dans la nature, dans l'Histoire sainte, dans l'Écriture, au ciel et sur la terre, il voit partout des symboles et des figures de Marie, la bien-aimée de son cœur. Il la découvre et la salue dans la clarté du jour, dans le char mystérieux qu'Ézéchiel a décrit, dans la vigne au fruit de vie, dans l'olivier fécond, dans l'éclair qui luit et brille au milieu d'un ciel noir, dans la nuée qui fertilise, dans l'échelle de Jacob, dans

l'Arche de Noé, dans le buisson incombustible, dans l'encensoir d'or d'où s'exhalent, devant le trône de Dieu, les parfums les plus suaves. Il la vénère dans le vase destiné à renfermer la manne du désert, dans la table de l'alliance, dans le chandelier à sept branches, dans le saint tabernacle bâti par Bésélél, dans la verge d'Aaron, dans la toison de Gédéon et dans tous les emblèmes de l'Ancien Testament. La fontaine scellée, le lit de Salomon, le paradis terrestre, la montagne du haut de laquelle se détache une pierre symbolique sans qu'aucun homme y mette la main, la rose, le lys, la pourpre et mille autres objets encore sont pour lui autant de symboles de la Mère de grâce. Impossible ici de redire tous les noms qu'il lui donne et toutes les images sous lesquelles il l'invoque. C'est à elle qu'il fait honneur de tout le bien qui, depuis Adam, a découlé, découle encore, et découlera à jamais sur les Apôtres, sur les prophètes, sur les justes et les humbles de cœur. Il la loue, il l'exalte, il la bénit; il se reconnaît redevable aux bontés de Marie de toutes les grâces qu'il reçoit, des jours et des nuits qu'il passe, des fautes qu'il évite et des vertus qu'il pratique. Il la proclame sa vie, son refuge, son armure, son rempart, son bouclier, son espérance et son salut. Si le Seigneur a supporté patiemment ses iniquités, s'il ne l'a pas, tout à coup, précipité vivant dans les sombres abîmes, s'il n'a pas fait tomber du ciel une hache, un glaive secret pour le frapper, c'est à Marie qu'il le doit; car c'est elle qui l'a excité au repentir et à la pénitence. Il compte une à une toutes ses plaies, toutes ses misères pour apitoyer davantage celle qu'il nomme sa bonne maîtresse; il fait appel à tout ce qu'elle a de plus cher; il la con-

jure au nom de tout ce qu'elle a de plus précieux, et il s'en fait autant de voix qui crient pour lui miséricorde et appellent sur lui la pitié de la douce Vierge. Devant elle il n'est qu'un pécheur impur et détestable, totalement souillé dans son âme et dans son corps. Il lui demande un regard qui le guérisse, le purifie et le délivre de la tyrannie des sens et des chaînes du péché; il la conjure de l'arracher à ses mauvaises habitudes et de le rendre digne de la louer et de la bénir. C'est avec un cœur brisé et une âme humiliée qu'il se jette à ses pieds. Il n'ose plus, il ne peut plus prendre le ton de la confiance, tant ses blessures sont nombreuses, livides et profondes, tant il a profané le temple de son corps et le sanctuaire de son âme et dépravé tous ses sens par des actions illicites. Il n'a plus, dit-il, l'audace d'élever vers le ciel des mains qu'il a salies par des œuvres d'iniquité et d'ouvrir à la prière des lèvres déshonorées par l'injure et la calomnie. Il n'a plus d'espérance et de refuge qu'en Marie; elle est sa seule consolation, sa défense dans le péril, la divine rosée qui rafraîchit son âme aride et son cœur desséché, le flambeau brillant qui dissipe les ténèbres de son esprit, le vêtement qui couvre sa honteuse nudité, la main qui essuie ses larmes. Elle est sa gloire et l'objet de ses plus ardents désirs. Il lui recommande sa vie; il lui recommande sa mort et son éternité; il l'invoque contre les ruses, les pièges et les flèches du démon; elle est sa souveraine aussi douce que noble; il sollicite de sa bonté la componction du cœur, le calme des pensées, la sérénité de l'âme, l'esprit d'humilité, de tempérance, de sainteté, des mœurs pures et régulières, une vie sainte et irréprochable.

Aussi, et en retour des grâces qu'il a reçues d'elle et de celles qu'il attend encore de sa bonté de mère, il la bénit par sa foi, il l'honore par sa piété; toujours il la glorifie; toujours il proclame ses grandeurs et sa béatitude; il lui confesse ses crimes; il l'implore avec larmes; il la supplie en gémissant; et, après Dieu, elle est l'objet qu'il désire le plus voir, contempler et admirer dans les siècles des siècles.

Saluant à la manière des anciens Pères cette reine auguste, il lui dit : « Salut, cantique des chérubins, » et hymne mélodieux des anges; salut, paix et joie » du genre humain; salut, paradis de délices, et bois » de la vie; salut, rempart des fidèles et port des nau- » fragés; salut, conversion d'Adam et rédemption » d'Ève; salut, fontaine de grâce et d'immortalité, » fontaine de l'Esprit-Saint, fontaine scellée; salut, » temple divin et trône du Très-Haut; salut, modèle » de pureté, qui avez écrasé la tête du serpent homi- » cide, et l'avez précipité, chargé de chaînes, au fond » des noirs abîmes; salut, refuge des affligés; salut, » Vierge immaculée, qui avez brisé les liens de la ma- » lédition et fait briller la joie dans le monde par » votre heureux enfantement; salut, Mère du Christ, » fils du Dieu vivant à qui conviennent la gloire et l'hon- » neur, l'adoration et la louange maintenant et tou- » jours. »

Certes, ou nous nous trompons fort, ou c'est bien là le culte intérieur et extérieur, le culte des pensées, des paroles et des actes; c'est bien là également le culte le plus fervent, le plus humble et le plus parfait que jamais peut-être homme mortel ait rendu à la Souveraine du ciel et de la terre.

Ah ! si saint Grégoire de Nysse, digne panégyriste du saint diacre d'Edesse, a bien pu dire de lui : « Quel est l'orgueilleux qui ne deviendrait le plus » humble des hommes en lisant ses discours sur l'humilité ? Qui ne serait enflammé d'un feu divin en » lisant son traité de la charité ? Qui ne désirerait » d'être chaste de cœur et d'esprit en lisant les éloges » qu'il donne à la chasteté ? » nous pouvons, nous, bien dire à notre tour : Quel est l'indévôt à Marie qui ne se sent épris, pour cette Mère des hommes, d'un tendre et filial amour en lisant les *Prières* de saint Ephrem à cette Vierge et les deux beaux *Discours* qu'il a faits à sa louange ?

Que d'autres louent donc, ils le peuvent, son zèle pour le salut des âmes, son ardeur à défendre la vérité, sa charité pour les pauvres, sa profonde humilité, l'extrême délicatesse de sa conscience, sa ferveur, sa chasteté, son détachement des choses de ce monde, sa douceur, sa patience et son esprit de componction ; que d'autres encore admirent la pureté et l'élégance de son langage, la poésie de son style, la majesté de ses images, les richesses inépuisables de son imagination, le feu de son ardent génie, l'austérité de sa parole grave comme celle des prophètes, forte comme celle de Jean-Baptiste ; pour nous, ce que nous admirerons tout particulièrement ici et ce que nous proposerons tout spécialement à l'imitation des fidèles, c'est sa piété envers la Vierge souveraine, c'est sa confiance en cette Mère bénie du Créateur.

Dans son sermon sur la Nativité du Seigneur, il lui dit : « Que votre Mère vous adore et ceigne votre front » d'un diadème majestueux, comme le fit autrefois à



» Salomon sa propre mère..... Sorti de la tige de David,  
 » vous avez fait rejaillir sur elle un nouvel éclat; vous  
 » avez relevé son trône avec magnificence; vous avez  
 » étendu au loin sa famille et fait retentir partout les  
 » sons harmonieux de sa lyre. Que cette Mère illustre  
 » qui vous a donné le jour soit à jamais célébrée par  
 » la langue de tous les mortels! Que le sein qui vous  
 » a porté soit rempli de bénédictions!.... J'ai donc (car  
 » tel est probablement le langage que la Vierge Marie  
 » a dû tenir au-dedans d'elle-même), j'ai donc eu le  
 » bonheur de concevoir un si noble fruit! voilà ce qui  
 » a fait couler dans mon âme une joie admirable, bien  
 » supérieure aux transports des autres élus; je l'ai  
 » engendré, et voilà ce qui a fait rejaillir sur moi un  
 » éclat devant lequel s'éclipse la sainteté des hommes  
 » les plus éminents. J'entrerais donc maintenant dans  
 » les bosquets verdoyants du paradis, et là je louerai  
 » le Seigneur au même lieu où Eve a fait une chute  
 » si malheureuse. Peut-être cet hommage ne sera pas  
 » sans quelque mérite aux yeux de Celui qui m'a choisie  
 » pour sa mère et qui a daigné devenir mon fils, parce  
 » que je lui ai plu au-dessus de toutes les autres  
 » femmes. »

Parlant ailleurs (1) du même fait, c'est-à-dire de l'incarnation et de la naissance du Christ, l'éloquent diacre s'écrie : « Tout, dans l'œuvre de notre rédemption, parle de la gloire due à Marie; gardons-nous donc de passer sous silence aucun des titres de sa grandeur. Déjà il avait lui, ce jour si ravissant pour l'univers, ce jour fixé pour la réparation du genre

(1) Serm. 2 de Laudib. V. M.

» humain, lorsque, tout-à-coup, l'envoyé de Dieu,  
 » Gabriel, est député vers la Vierge; il entre, il s'ap-  
 » proche d'elle, et lui déclare les desseins de Dieu et  
 » l'objet de son ambassade. La Vierge est frappée de  
 » la nouveauté du prodige; elle se trouble d'abord,  
 » mais bientôt, déposant la crainte, elle demande à l'en-  
 » voyé céleste : *Comment ce mystère s'opèrera-t-il, car*  
 » *je ne connais point d'homme;* et l'ange lui répond :  
 » *L'Esprit-Saint surviendra en vous ; et la vertu du Tout-*  
 » *Puissant vous couvrira ; car rien ne saurait être im-*  
 » *possible devant le Seigneur* (1). Eclairée par cet oracle,  
 » Marie ne peut pas résister plus longtemps à la vo-  
 » lonté divine : *Voici, dit-elle, la servante du Seigneur;*  
 » *qu'il me soit fait selon votre parole* (2).

» A peine Marie eut-elle acquiescé aux décrets su-  
 » prêmes de Dieu, qu'à l'instant même le Verbe des-  
 » cendit dans ses chastes entrailles sans porter aucune  
 » atteinte à sa pudeur virginale, ou causer à son corps  
 » aucune douleur. Ainsi ce Dieu si *beau dans sa splen-*  
 » *deur* (3), ce Dieu qui *éclaire tout homme venant en ce*  
 » *monde, s'anéantit lui-même* (4), afin de rétablir par  
 » son humilité ce que Adam avait détruit par sa désobéissance..... Marie est donc devenue aujourd'hui  
 » pour nous comme un ciel où réside la divinité. Le  
 » Christ, sans rien perdre de la gloire paternelle a ren-  
 » fermé sa majesté dans les bornes étroites de ce sein  
 » virginal pour élever les hommes à une dignité plus  
 » sublime. Seule il l'a choisie au milieu du chœur des  
 » vierges, pour en faire l'instrument de notre salut.

(1) Luc 1, 34, 35. — (2) *Ibid*, 38. — (3) Eccl. 68, 12. — (4) Joan. 1, 9 et Philip. 2, 7.

» C'est à elle que viennent aboutir tous les oracles  
 » des justes et des prophètes ; c'est d'elle qu'est sorti  
 » cet astre resplendissant sous la conduite duquel le  
 » *peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande*  
 » *lumière* (1).

» Que de noms ne peut-on pas donner à Marie ? Elle  
 » est *le temple* (2) du Fils de Dieu qui est sorti de son  
 » sein tout autre qu'il n'y était entré. En y entrant il  
 » n'avait pas de corps ; il était revêtu d'un corps quand  
 » il en sortit.

» Elle est ce *ciel nouveau* (3) et mystérieux où le roi  
 » des rois, descendu sur la terre, a daigné habiter  
 » comme dans sa propre demeure, sous une forme  
 » terrestre, sous de mortelles apparences.

» Elle est cette *vigne qui produit un fruit d'une odeur*  
 » *délicieuse* (4). Ce fruit sacré n'avait aucun rapport  
 » dans sa nature avec l'arbre qui le portait ; il lui a  
 » donc fallu emprunter de cet arbre les traits de sa  
 » ressemblance.

» Elle est cette *fontaine qui sort de la maison du Sei-*  
 » *gneur* (5) ; des eaux vives en jaillissent pour abreuver  
 » les voyageurs altérés ; il suffit d'en approcher les  
 » lèvres pour *ne plus éprouver éternellement la soif* (6).

» Au jour de la création primitive, la mort, par la  
 » faute de nos premiers parents, s'introduisit dans le  
 » genre humain ; aujourd'hui, par la vertu de Marie,  
 » nous passons de la mort à la vie. Alors le serpent  
 » s'empara des oreilles d'Ève et glissa par ce canal le  
 » poison subtil dans toute sa substance ; aujourd'hui  
 » les oreilles de Marie sont comme un canal sacré qui

(1) Isa. ix, 2. — (2) 2 Cor. vi, 16. — (3) Apoc. ii, 11. — (4) Eccli.  
 xiv, 13. — (5) Joel. iii, 18. — (6) Jean. iv, 53.

» fait passer en elle l'auteur infallible de l'éternelle  
» félicité. Ainsi, ce qui fut l'instrument de la mort, la  
» femme, devient l'instrument de la vie.

» Celui qui est assis sur les chérubins, le voilà sou-  
» tenu sur les mains d'une femme; celui que le monde  
» entier ne saurait contenir, le voilà porté entre les  
» bras de Marie; celui qui fait trembler les trônes et  
» les dominations, le voilà réchauffé sur le sein d'une  
» Vierge; celui dont le trône est dans les siècles des  
» siècles, le voilà couché sur les genoux d'une humble  
» fille; celui qui a la terre pour escabeau (1), le voilà  
» qui la presse aujourd'hui avec ses pieds enfantins. »

(1) Ps. 44, 7, 109, 1.

## XIV.

### SAINT ATHANASE,

ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Un personnage comme saint Athanase, un nom comme le sien, une gloire comme la sienne ne peuvent pas faire défaut dans une galerie telle que celle que nous formons ici à la gloire de la Vierge-Mère. L'invincible champion de la divinité du Fils ne put pas être sans piété à l'égard de la Mère. Aussi, disent MM. Grégoire et Collombet dans leur *Livre de Marie* : « Saint Athanase, ce noble et courageux défenseur de la divinité de Jésus-Christ, fut plein de respect et de vénération pour la Mère de Dieu et partout il parle d'elle en termes aussi respectueux qu'élogieux ». Avant les deux auteurs et collaborateurs Lyonnais, le P. Courcier avait écrit : « On voit à chaque page des écrits de saint Athanase quelle a été sa dévotion à l'égard de la

Mère de Dieu ; car partout il parle d'elle avec les plus grands éloges et le respect le plus profond ». Mais ce qui, par dessus tout, prouve sa piété envers cette Vierge, c'est l'ardeur qu'il a mise à défendre la divinité de son Fils que les Ariens attaquaient, car personne ne souffrit pour cette sainte et noble cause autant que ce grand évêque ; sa vie entière fut une lutte pour la foi de Nicée ; et ni l'exil, ni tous les maux que l'exil entraîne à sa suite ne purent abattre son courage. Persécutions, chaînes, cachots, calomnies, menaces de mort, il brava tout pour défendre sans peur et sans relâche la divinité de Jésus, Fils de Dieu dans l'éternité, Fils de Marie dans le temps.

Or, si, comme on l'a dit déjà bien des fois et comme on le répétera jusqu'à la fin des siècles, ce que l'on fait pour un fils on le fait pour sa mère, tant la nature a établi d'étroits et intimes rapports entre une mère et son enfant, tant le cœur identifie une mère avec le fruit né de son sein, il s'ensuit qu'un chrétien qui a bien combattu pour Jésus, a, par là même, bien combattu pour Celle de qui ce Jésus est né ; et puisque toute la gloire de Marie lui vient de l'honneur qu'elle a d'avoir donné Jésus au monde et que cet honneur n'est grand, magnifique, incomparable qu'autant que Jésus est Dieu, il s'ensuit encore que se faire le défenseur de la divinité du Fils, c'est se faire en même temps le champion des grandeurs de la Mère. Ainsi donc tout ce que saint Athanase a enduré pour faire triompher de l'hérésie d'Arius la divinité du Fils de Marie, il l'a souffert et enduré pour assurer à cette Vierge le titre de Mère de Dieu. En se sacrifiant tout entier pour le Roi, il s'est, en même temps, sacrifié

pour la Reine ; en assurant à Jésus-Christ , par cinquante ans d'efforts, la qualité de Dieu que lui enlevait l'arianisme, il a assuré à Marie la première et la plus belle de ses prérogatives, celle de Mère de Dieu. Aussi, dit l'auteur du *Chronicon sanctissimæ Deiparæ* : « Saint Athanase, le plus grand homme de son siècle, a tous les droits du monde à être compté parmi les serviteurs de Marie ; car en combattant pour son Fils, il a combattu aussi pour elle. »

Dans les écrits divers qui ont été attribués à cet illustre docteur, il y a un *Discours sur l'Annonciation*, auquel nous empruntons le fragment qui suit :

« Disons, disons sans cesse à Marie : Et maintenant,  
 » écoutez, ô Fille de David et d'Abraham, prêtez l'oreille à notre supplication ; n'oubliez pas votre  
 » peuple ; ne nous oubliez pas , nous qui sommes la  
 » maison de votre Père. Il est juste que, étant Mère  
 » de Dieu, étant Reine, Souveraine et Maîtresse, puisque notre Roi, notre Seigneur, notre Dieu et notre  
 » Maître a pris naissance de vous, il est juste que vous  
 » daigniez vous souvenir de nous. Vous paraissez devant sa majesté qui est terrible pour nous, mais  
 » douce pour vous, et qui vous accorde toute sorte de  
 » grâces. C'est pour cela que vous avez été appelée  
 » *pleine de grâce*, car vous vous en êtes vue comblée  
 » par l'Esprit Saint qui est descendu sur vous. Et de  
 » là vient que les riches du peuple, qui sont enrichis  
 » de ses dons, implorent vos regards. Nous crions vers  
 » vous : Souvenez-vous de nous, Vierge très sainte qui  
 » êtes demeurée vierge après l'enfantement ; et, en  
 » échange de ces faibles discours, accordez-nous les  
 » précieux dons de vos richesses , ô pleine de grâce !

» Nous employons ces paroles pour composer votre  
 » louange, et nous disons, et toute créature, avec  
 » nous, dit un hymne à Celle qui est pleine de grâce,  
 » à la Souveraine, à la Mère de Dieu, à l'arche de  
 » sanctification.

» Voici que, maintenant encore, au commencement  
 » du jour, l'archange vous offre les tributs de sa véné-  
 » ration en vous disant : *Salut, pleine de grâce; le Sei-*  
 » *gneur est avec vous.* Toutes les générations vous ap-  
 » pellent bienheureuse; et, d'accord, toutes les célestes  
 » hiérarchies des anges et les hiérarchies qui sont sur  
 » la terre, lèvent leurs mains vers vous; elles vous bé-  
 » nissent, vous qui êtes bénie dans les cieux, et qui,  
 » sur la terre, êtes nommée bienheureuse. *Vous êtes*  
 » *bénie entre les femmes, et béni est le fruit de vos en-*  
 » *trailles.* C'est par de semblables bénédictions que la  
 » première hiérarchie, celle des trônes, des chérubins  
 » et des séraphins, que l'on appelle enflammés, et  
 » que l'on dit être la plénitude de la connaissance de  
 » Dieu et du grand Roi, vous célèbre, en disant : *vous*  
 » *êtes bénie entre les femmes;* bénies sont vos entrailles,  
 » qui ont porté un Dieu; bénies sont vos mamelles,  
 » qui ont allaité un divin enfant. — La seconde hié-  
 » rarchie, celle des dominations, des vertus et des puis-  
 » sances vous regarde, et; instruite par une hiérarchie  
 » plus sublime, vous crie à son tour : *Vous êtes bénie*  
 » *entre les femmes;* bénies sont vos entrailles, qui ont  
 » enfermé un Dieu; bénies sont vos mamelles, qui ont  
 » allaité un Dieu fait enfant. — La troisième hiérar-  
 » chie, celle des principautés, des Anges et des Ar-  
 » changes, qui a reçu de Dieu l'ordre de vous chanter,  
 » par l'archange Gabriel, un hymne magnifique et



» renfermant beaucoup de choses ne cesse de dire :  
 » *Salut , pleine de grâce , le Seigneur est avec vous.*

» Instruits par les citoyens des cieux , nous qui  
 » sommes de la hiérarchie terrestre, et portant sur nos  
 » lèvres les louanges de Dieu , ou bien usant du lan-  
 » gage des saints , nous vous disons à haute voix :  
 » *Salut , pleine de grâce , le Seigneur est avec vous.* In-  
 » tercédez pour nous , ô Souveraine , ô Maîtresse ,  
 » ô Reine , ô Mère de Dieu , car vous avez pris nais-  
 » sance parmi nous , et Celui qui est né de vous revêtu  
 » de chair , est notre Dieu , auquel , ainsi qu'à son  
 » Père , qui n'a pas de commencement , et à l'Esprit  
 » saint , bon et vivifiant , sont dues la gloire , la ma-  
 » gnificence , l'adoration , l'action de grâces , maintenant  
 » et toujours , dans les siècles des siècles. Amen. »

Tels sont les termes dans lesquels saint Athanase parle à Marie et de Marie ; et on voit que ce langage est bien celui d'un humble et pieux serviteur. Il est vrai que Baronius (1) et Bellarmin (2) n'admettent pas que ce sermon soit de ce grand évêque. Mais Bozius (3), Coccius (4), Canisius (5), Salazar (6) et Spinellus sont d'un avis contraire ; et ce dernier , notamment , réfute , dans son *avis au lecteur* , les raisons sur lesquelles Baronius et Bellarmin appuient leur sentiment. Mais , encore une fois , l'héroïque défenseur de la divinité du

(1) Ad annum Christi 48 et in notis Martyrologii , ad diem 25 Martii et ad diem 15 Augustii.

(2) Libr. de scriptoribus Ecclesiasticis.

(3) Libr. 9, de signis Ecclesiæ.

(4) Libr. 3, Thesauri catholici , art. 3 et 5.

(5) De Deip. lib. 5, cap. 30.

(6) De Conceptione , cap. 42, sæculo 4.

Fils a incontestablement le droit d'être rangé parmi les serviteurs dévoués de la Mère ; aussi , quand nous la saluons, avec toute l'Église, du titre de *Mère de Dieu*, souvenons-nous de tout ce que saint Athanase a déployé d'énergique courage et de persévérance pour lui conserver ce titre qu'osaient lui disputer les sectateurs d'Arius.

## XV.

### **SAINT ÉPIPHANE,**

ÉVÊQUE DE SALAMINE OU CONSTANCE, EN CHYPRE, PÈRE ET  
DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Ce saint fut digne de son nom, et digne, par conséquent, de figurer à côté des illustres pontifes et des éminents docteurs qui brillèrent en si grand nombre dans le iv<sup>e</sup> siècle. Grâce à la bonne éducation qu'il avait eu le bonheur de recevoir dans son enfance, grâce aux soins des maîtres habiles entre les mains desquels il fut ensuite remis, grâce surtout aux bons principes et aux excellents exemples que lui donna saint Hilarion sous la conduite duquel il se mit à plusieurs reprises, grâce encore aux belles qualités dont Dieu l'avait doué, Épiphané montra de bonne heure ce qu'il serait un jour. Tandis qu'il achevait ses études dans la ville d'Alexandrie, il se trouva, on ne sait comment, mis en rapports intimes avec les hérétiques

connus sous le nom de Gnostiques. Il y avait certes là un bien grand danger pour sa foi et pour son innocence. Mais, Dieu le protégeant, il put toucher cette poix sans en contracter aucune souillure (1); sa fermeté de caractère, la rectitude de son jugement et ses inclinations sages et vertueuses l'environnèrent comme d'un rempart contre toutes les séductions. Joignez à cela que Marie, *la Mère du pur amour*, couvrit son cœur d'une cuirasse et d'un bouclier tutélaires, et qu'en sa qualité de *Mère de l'intelligence*, elle éclaira son esprit et le rendit inaccessible au mensonge et à l'erreur. Aussi, dit un de ses historiens, loin de se souiller par les impiétés et par les obscénités de ces méprisables sectaires, il apprit mieux à les connaître, et il ne se servit de cette connaissance que pour mieux dévoiler leurs dogmes sataniques et leurs mœurs dissolues et pour les combattre lui-même avec plus d'avantage. Et c'est ce qu'il fit avec un zèle infatigable. Il ne déploya pas moins d'ardeur contre l'arianisme et contre l'hérésie dont Apollinaire fut le chef. De cette dernière erreur naquirent d'autres hérétiques auxquels on donna le nom d'Anti-dico-Marianites, c'est-à-dire adversaires de Marie, parce qu'ils soutenaient que cette bienheureuse Mère de Dieu n'était pas demeurée vierge, et qu'après la naissance de Jésus-Christ elle avait eu des enfants de saint Joseph. Saint Épiphane attaqua et réfuta cette erreur dans une grande lettre qu'il adressa aux évêques, aux fidèles et aux cathécumènes de l'Arabie où les Apollinaristes avaient de nombreux prosélites. Dans le même temps

(1) Qui tetigerit picem inquinabitur ab eâ. Eccle. 13, 1.

et dans le même pays, on vit surgir une autre erreur qui était diamétralement opposée à celle-ci, car elle faisait de la sainte Vierge une sorte de divinité. C'était celle des Collyridiens, ainsi appelés du nom d'un gâteau qu'ils offraient, comme sacrifice, sur l'autel de Marie dans le culte qu'ils lui rendaient et dont les femmes étaient les ministres ordinaires. Ainsi, d'une part, saint Épiphanes prit la plume pour venger la perpétuelle virginité de Marie, et, se faisant le champion de la plus belle prérogative de cette Vierge immaculée, il prouva contre les sectateurs d'Helvidius et de Jovinius qu'elle n'avait pas plus connu d'homme après qu'avant son enfantement miraculeux; et, d'un autre côté, il combattit avec non moins d'énergie les sectaires qui, s'exagérant les perfections, la puissance et l'élévation de Marie, l'adoraient comme on n'adore que Dieu seul, et lui rendaient, en lui offrant des sacrifices, le culte de latrie ou d'adoration qui n'est dû qu'au Très-Haut. Le saint évêque de Salamine était donc ce que doit être tout fidèle et, à plus forte raison, tout pontife éclairé, c'est-à-dire plein de zèle pour la gloire de Marie, mais d'un zèle sage et selon la science et qui n'allait pas jusqu'à élever la Vierge de Nazareth à la hauteur inaccessible de la divinité. Il réfuta surtout ces deux sortes d'hérétiques dans son *Panarium* ou *Antidote contre toutes les hérésies*. Dans cet ouvrage, il passe en revue plusieurs des faussetés impies qui avaient été dites contre la Mère de Dieu, et, en même temps, il y comble d'éloges cette Vierge. Au chapitre intitulé 78<sup>e</sup> hérésie, il établit, avec autant de science que de logique, la constante virginité de cette Fille de David. On admire surtout, dans ce livre,

le beau parallèle qu'il établit entre Ève épouse d'Adam et Marie mère de Jésus. Voici ce passage qu'on trouve, dans le bréviaire romain, au cinquième jour de l'octave de la Conception :

« La bienheureuse Marie, Mère de Dieu, a été figurée  
 » par Ève la première femme qui n'a reçu que pro-  
 » phétiquement et en qualité de symbole le titre de  
 » Mère des vivants. Car il est à observer que l'épouse  
 » d'Adam n'a été appelée Mère des vivants qu'après  
 » qu'elle eût entendu cette terrible sentence de mort :  
 » *Tu es terre, et tu retourneras en terre* (1), c'est-à-  
 » dire après sa faute ; et ce qu'il y a de remarquable,  
 » c'est qu'elle n'ait été honorée de ce titre que lors-  
 » qu'elle eut prévariqué. Et, pour ne parler ici que  
 » des suites sensibles de cette prévarication, il est  
 » évident que cette Ève a entraîné dans la tombe toute  
 » la race humaine, tandis que Marie, en enfantant et  
 » en donnant au monde Celui qui est vraiment la vie,  
 » est devenue réellement la Mère des vivants. Ce n'est  
 » donc, à proprement parler, qu'à elle que convient  
 » ce titre ; et ce n'est que figurativement qu'il a été  
 » donné à Ève. Cette dernière couvrit un corps ter-  
 » restre et matériel d'un vêtement terrestre et matériel  
 » aussi ; mais Dieu choisit Marie pour qu'elle revêtît  
 » d'une enveloppe charnelle Celui qui est à la fois  
 » agneau et brebis, et pour que, de la gloire de ce  
 » Dieu agneau et brebis, il nous fût fait, en quelque  
 » sorte, comme d'une toison mystique, et par l'effet de  
 » sa puissance et de sa sagesse, un vêtement d'immor-  
 » talité. Ève a été aussi pour sa postérité une cause

(1) Genes. III, 19.

» de mort, car c'est par elle que la mort est entrée  
 » dans le monde; Marie, au contraire, en engendrant  
 » la vie, et en devenant la porte par laquelle le Fils  
 » de Dieu est entré dans le monde, est devenue pour  
 » nous une source de vie et une source tellement  
 » riche que là où le péché avait abondé la grâce sura-  
 » bonda, que ce qui avait été une cause de mort de-  
 » vint un principe de vie et que la vie succéda à la  
 » mort. D'où il advint que Celui qui s'est fait notre  
 » vie au moyen de la femme, anéantit la mort qui était  
 » venue par la femme; de sorte que, comme Ève,  
 » étant encore vierge, pécha dans le paradis par désobéissance, l'obéissance d'une autre vierge devint, au  
 » contraire, un élément de salut et de grâce, et même,  
 » en quelque façon, une vie éternelle, quand un ange,  
 » venu du ciel, eut annoncé l'avènement, dans notre  
 » chair, de l'éternel Fils de Dieu. Qu'il me soit permis  
 » de dire qu'on peut entendre de Marie ce qui, dans  
 » le sens propre, a été dit de l'Église : *L'homme quit-*  
 » *tera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse,*  
 » *et ils seront deux dans une seule et même chair* (1).  
 » Le saint apôtre ajoute : *C'est là un grand mystère, je*  
 » *veux dire entre Jésus-Christ et l'Église* (2); et remar-  
 » quez encore ce que dit l'Écriture qui s'exprime si  
 » bien et avec tant de justesse; elle dit que *Dieu forma*  
 » *Adam*. Quant à Ève elle ne dit pas qu'elle fut for-  
 » mée, mais bâtie; *Dieu, dit-elle, prit une des côtes*  
 » *d'Adam et il en bâtit une femme pour Adam* (3),  
 » montrant par là que Dieu se forma de Marie un corps  
 » pour lui-même; mais que de sa côte il bâtit l'Église;

(1) 1 Cor. vi, 16. — (2) *Ibid.* — (3) Genes. ii, 7.

» d'où il arriva que son côté fut percé et ouvert et que  
 » les mystères du sang et de l'eau devinrent notre ré-  
 » demption. »

On trouve dans les œuvres du même Père un *Discours sur les louanges de la Vierge Marie, Mère de Dieu*, où le saint évêque s'écrie :

« *Salut, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous.*  
 » La grâce de la sainte Vierge est immense. *Salut,*  
 » *pleine de grâce*, Vierge ornée de toutes les vertus et  
 » qui avez porté une lumière inextinguible, une lu-  
 » mière plus brillante que le soleil. *Salut, pleine de*  
 » *grâce*, vase d'or qui renfermez la manne céleste.  
 » *Salut, pleine de grâce*, qui abreuvez d'une eau toujours  
 » vive ceux qui ont soif. *Salut, pleine de grâce*, océan  
 » spirituel, qui renfermez la perle céleste, Jésus-Christ.  
 » *Salut, pleine de grâce*, ciel éclatant, qui avez ren-  
 » fermé Celui que les cieux ne peuvent renfermer.  
 » *Salut, pleine de grâce*, dont la splendeur l'emporte  
 » sur celle des chérubins, trône de la divinité. Que  
 » dirai-je encore ? Par quelles louanges pourrai-je  
 » vous célébrer, car vous êtes au-dessus de tout; il n'y  
 » a que Dieu qui soit au-dessus de vous; et vous êtes  
 » plus belle que les chérubins, que les séraphins, que  
 » toute l'armée céleste.

» O Vierge pure, sainte Mère de Dieu, épouse for-  
 » tunée de l'indivisible Trinité, vous êtes bienheureuse  
 » entre les femmes, vous qui avez enl'anté sur la terre  
 » un Dieu-Homme, Créateur de toutes choses. Vous  
 » êtes bienheureuse entre les femmes, vous qui avez  
 » allaité de vos chastes mamelles Celui qui nourrit  
 » tout. O Vierge sainte, ô sainte Mère du Seigneur!

» C'est par vous que le mur de division a été ren-



» versé, par vous que la paix céleste a été donnée au  
 » monde, par vous que les hommes sont devenus des  
 » anges, par vous qu'ils ont été appelés amis, servi-  
 » teurs et enfants de Dieu; par vous qu'ils ont mérité  
 » d'être les compagnons des anges et de converser fa-  
 » milièrement avec eux; par vous qu'ils connaissent  
 » la vérité, par vous que leurs hymnes s'élèvent de la  
 » terre vers le ciel; par vous que les hommes espèrent  
 » au Très-Haut; par vous qu'a brillé dans l'univers  
 » entier la croix sur laquelle fut cloué votre Fils, le  
 » Christ, notre Dieu; par vous que la mort est foulée  
 » aux pieds et que l'enfer est dépouillé; par vous que  
 » sont tombées les idoles, et que le vrai Dieu a été  
 » révélé; c'est par vous que nous avons connu le Fils  
 » unique de Dieu que vous avez enfanté, Vierge très-  
 » sainte, et que les anges, que les hommes adorent. »

Aux yeux de saint Épiphanes, Marie est un champ  
 béni qui, recevant la parole de Dieu comme un grain  
 d'excellent froment, a produit une gerbe divine; elle  
 est une brebis sans tache de laquelle est né l'Agneau  
 qu'on nomme Jésus-Christ. Elle est la table, la mense  
 spirituelle qui a donné au monde le pain de vie; elle  
 est la Lionne de Juda, puisque c'est elle qui a donné  
 le jour au Lion de cette tribu.

## XVI.

### SAINT JEAN CHRYSOSTÔME,

ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

L'année 407 vit s'éteindre, à Camans, dans le Pont, au milieu des souffrances d'un exil injuste et cruel, un des astres qui ont brillé avec le plus d'éclat dans l'Eglise du Christ. Comme son divin maître et modèle, et comme le Précurseur son homonyme, Jean d'Antioche, devenu depuis évêque de Constantinople, fut, au plus haut degré, *puissant en œuvres et en paroles*, en vertus et en talents. Son siècle lui a donné le beau surnom de *Bouche d'or*, et il n'a pas moins mérité celui de *Cœur d'or*. Cet illustre pontife est certainement une des figures les plus majestueuses que la religion catholique puisse présenter aux hommages et à l'admiration

des hommes. Dans l'école célèbre où il apprit l'art de bien dire, dans l'étude épineuse de la philosophie et des autres sciences, dans la carrière du barreau qu'il suivit un instant et surtout dans la chaire qu'il occupa pendant trente ans, toujours et partout il obtint les succès les plus éclatants. Les qualités de son âme furent à la hauteur de celles de son esprit. Foi vive, piété tendre, ardente charité, humilité profonde, inébranlable fermeté, zèle brûlant et infatigable pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes, pureté angélique, modestie virginale, amour passionné pour la retraite, le silence et la mortification, douceur inaltérable, vive compatissance pour les besoins des pauvres, toutes les vertus embellirent le cœur de ce saint évêque, dont la vie fit l'admiration du ciel et de la terre, des anges et des hommes et qu'on ne peut dignement louer à moins d'être un autre lui-même (1). Aussi sa vie fut-elle une suite continuelle d'œuvres saintes. Changer la face d'Antioche, d'abord, et ensuite de Constantinople, y faire cesser les blasphèmes, y rappeler les femmes à la modestie de leur sexe, convertir une innombrable multitude de pécheurs, de payens et d'hérétiques, fonder et entretenir des hôpitaux pour les pauvres, lutter en athlète invincible contre le vice et l'erreur, braver pour la foi et pour la justice la colère des grands, les intrigues des courtisans, les prisons, l'exil, la mort même, tel est le spectacle que présente cette existence, une des plus héroïques et des plus pures que l'on trouve dans les annales de l'humanité.

(1) Chrysostomum laudibus suis pingat alter Chrysostomus, nos umbram damus. *Fasti Mariani*, 27 Januar.

Mais ce que nous devons surtout rechercher ici, c'est la dévotion de ce grand archevêque envers la Mère du Dieu pour lequel ce héros chrétien a tant parlé, tant écrit, tant combattu et tant souffert.

Or, quoi que nous soyons loin et bien loin d'avoir tous les discours que prononça ce prince des orateurs sacrés, néanmoins il nous reste assez de témoignages de sa piété envers la divine Mère de Jésus, pour que nous ayons le droit de le porter sur notre liste des serviteurs illustres de cette sainte Vierge. Et d'ailleurs, n'eussions-nous dans ses œuvres aucun fragment en l'honneur de cette femme bénie entre toutes les femmes, que nous devrions encore enrichir notre galerie du beau nom de saint Chrysostôme. Car il n'est pas possible de supposer que celui qui eut pour le Fils un cœur si brûlant et si dévoué n'ait eu qu'un cœur de glace pour celle qui avait nourri de son lait ce Dieu fait homme. Il n'est pas possible de supposer que celui qui déploya tant d'ardeur et tant de zèle pour la gloire et l'honneur du Fils, n'ait eu que de l'indifférence pour le culte de la Mère; il n'est pas possible de croire qu'une bouche qui parla si bien du grand Médiateur, ait été muette sur le compte et pour les louanges de celle qui est aussi la Médiatrice du monde. Non, non; bien loin de là, tout porte à présumer que celui qui s'éleva si haut, qui trouva un langage si noble, une éloquence si pathétique en parlant de Jésus-Christ, fut digne aussi de lui-même et de son sujet en parlant de Marie que Dieu seul est capable de louer convenablement, comme l'a dit un autre Père. Mais outre ces preuves négatives nous avons, grâce à Dieu, des témoignages positifs à apporter en

faveur de la manière dont ce grand et immortel patriarche pensait et parlait de cette Vierge.

Il dit dans une homélie qu'on trouve dans Méta-phraste :

« Le Fils de Dieu, voulant venir sur notre terre et  
 » se faire homme comme nous, ne choisit pas pour  
 » mère une femme recommandable par sa fortune et  
 » par le rang qu'elle tenait dans le monde, mais il  
 » s'incarna dans le sein de cette bienheureuse Vierge  
 » dont l'âme était ornée de vertus sans pareilles. Car  
 » ce fut parce que Marie était la plus parfaite et la  
 » plus pure des créatures, qu'elle eut l'honneur de  
 » loger dans ses entrailles virginales le Fils éternel du  
 » Très-Haut. Accourant donc aux pieds de cette au-  
 » guste Mère de Dieu, mettons-nous sous la sauve-  
 » garde de sa protection. O vierges, précipitez-vous  
 » toutes tant que vous êtes dans les bras de la Mère  
 » du Christ, car elle saura, par son assistance tuté-  
 » laire, vous conserver votre précieux, votre incor-  
 » ruptible trésor. O frères bien-aimés, l'admirable  
 » Marie fut certes un prodige bien grand, un miracle  
 » bien étonnant; car qu'est-ce que l'univers a jamais  
 » présenté ou pourra jamais offrir de plus parfait et  
 » de plus admirable que Marie? En renfermant dans  
 » son sein celui que le ciel et la terre ne sauraient  
 » contenir, elle s'est montrée plus grande que tout ce  
 » monde visible. Qu'est-ce encore qui pourrait la sur-  
 » passer en sainteté? Assurément ce ne sont ni les pro-  
 » phètes, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les patriar-  
 » ches, ni les anges, ni les trônes, ni les dominations,  
 » ni les chérubins, ni les séraphins, ni enfin aucune  
 » créature soit céleste, soit terrestre; rien, non rien

» n'est au-dessus d'elle, rien n'est plus excellent qu'elle,  
 » car elle est en même temps servante et mère de Dieu;  
 » elle est, à la fois, vierge et mère. Elle a donné le  
 » jour à Celui qui est engendré de toute éternité des  
 » splendeurs et du sein du Père et que les anges et  
 » les hommes reconnaissent et adorent pour le maître  
 » de toutes choses. Voulez-vous comprendre et savoir  
 » combien cette Vierge l'emporte sur toutes les puis-  
 » sances du ciel? songez que ces puissances n'envi-  
 » ronnent qu'en tremblant et en se voilant la face, le  
 » trône de l'Eternel, tandis que Marie présente le genre  
 » humain tout entier à Celui qu'elle a mis au monde.  
 » Aussi est-ce par elle que nous obtenons de Dieu le  
 » pardon de nos fautes. Salut donc à vous, ô mère, ô  
 » ciel, ô vierge, ô trône, ô gloire, ô orgueil, ô appui,  
 » ô colonne de notre Eglise! Ne cessez pas de prier  
 » pour nous votre cher Fils, Notre Seigneur Jésus-  
 » Christ, afin que, par vous, nous puissions trouver  
 » grâce et pardon au jour du jugement, et que, par  
 » vous encore, et par la grande bonté de ce même  
 » Jésus-Christ, nous obtenions les biens promis à ceux  
 » qui aiment ce même Seigneur auquel, ainsi qu'au  
 » Père et à l'Esprit consolateur, soit gloire, honneur,  
 » puissance, maintenant et toujours. »

Le Démosthène, ou, selon d'autres, le Cicéron des  
 Pères de l'Eglise, celui dont l'éloquence eût été en-  
 tendue avec applaudissement à Athènes et à Rome dans  
 les plus beaux jours de ces républiques, célèbre en  
 plusieurs endroits de ses admirables écrits les grandeurs  
 de Marie. On peut voir surtout les ouvrages contenus  
 au tome VII<sup>e</sup>, et notamment un *Discours sur l'Annon-*  
*ciation*; ce qui fait qu'un auteur lui donne le titre

d'éminent panégyriste de la Vierge (1). Il est vrai que, comme l'observent saint Thomas (2) et Canisius (3), saint Chrysostôme a parlé quelquefois de la Mère de Dieu en termes peu convenables. *Mais*, ajoute le même saint Thomas, *il ne faut nullement l'attribuer à un manque de respect et à un défaut de piété pour cette éminente Vierge, mais uniquement à la chaleur et à l'entraînement du discours* (4). Et la preuve que ce saint pontife était très pieux envers cette Mère de la vie, c'est que, dans la liturgie qu'il a donnée à son peuple, il rappelle plusieurs fois et toujours en termes pleins de vénération, le souvenir de cette grande reine. Ainsi le prêtre, offrant le pain du sacrifice, prononce ces paroles :

« En l'honneur et en mémoire de la bénie par dessus tout et glorieuse Mère de Dieu, notre Dame, et toujours Vierge Marie, par l'intercession de laquelle nous vous prions, Seigneur, de recevoir ce sacrifice sur votre autel céleste. »

Cette formule revient plusieurs fois ; et après avoir encensé l'autel, le prêtre dit encore :

« Que par l'intercession de la très sainte, de l'immaculée, de la bénie par dessus tout, notre glorieuse Dame, la Mère de Dieu, toujours Vierge Marie, et par la vertu de la croix véritable et vivifiante, le Christ, notre vrai Dieu, ait pitié de nous, lui qui est un Dieu bon et miséricordieux. »

(1) Fr. Gonon, *Chronicon SS. Deiparæ*.

(2) In tertia parte, quæst. 27, art. 4, ad 3.

(3) Libr. 4, de Deipara, cap. 29.

(4) *Excessit nempè ardore concionis, non defectu cultus et observantiæ in Matrem Dei. Ibid., ac supra.*

Le nom de saint Basile est devenu inséparable de celui de saint Chrysostôme. Ne pouvant donc faire figurer l'illustre et glorieux archevêque de Césarée en tête d'un de nos chapitres, mentionnons-le ici à la suite de celui qui a écrit au commencement de son *Traité du sacerdoce* : « J'ai eu le bonheur d'avoir un grand nombre d'amis sincères et véritables qui connaissaient parfaitement les devoirs de l'amitié et les observaient fidèlement. Mais entre tous ces amis, il y en avait un qui les surpassait autant par la vivacité de son affection qu'ils surpassaient eux-mêmes les hommes qui n'avaient pour moi que les sentiments ordinaires. Cet ami était de ceux qui étaient toujours avec moi, qui s'attachaient à tous mes pas. Car nous avions eu les mêmes maîtres et suivi les mêmes cours. Nous avions, par rapport aux études, les mêmes goûts et la même ardeur. Les mêmes choses produisaient sur nous les mêmes impressions; et cet accord n'existait pas seulement entre nous à propos des maîtres auxquels nous devons nous attacher, mais il avait aussi pour objet la carrière que nous devons embrasser et le but vers lequel nous devons tendre au sortir de nos études. D'autres causes entretenaient et affermissaient encore notre amitié : notre patrimoine était à peu près le même; car je n'avais pas, moi, de bien grandes prétentions, et lui était fort à la gêne. »

Cet ami était saint Basile, digne, en tout point, d'être l'intime de saint Jean Chrysostôme et qui eut, en particulier, pour l'auguste Mère de Dieu, la profonde vénération et l'amour filial du plus éloquent des Pères.

Car, dans une homélie sur *la sainte génération du Christ*, saint Basile parle avec de grands éloges de la



haute et incomparable prérogative conférée à la vertu de Marie.

« Il y a un Dieu en la chair, dit-il, parce qu'il faut  
 » lait que cette chair qui avait été maudite fût sancti-  
 » fiée ; que cette chair qui est faible, fût corroborée ;  
 » que cette chair qui avait été éloignée de Dieu, fût  
 » unie avec lui ; que cette chair qui était tombée du  
 » paradis, fût ramenée dans les cieux. Or, quel est  
 » l'instrument de cette merveilleuse opération ? — Le  
 » corps d'une Vierge sainte. Et quels sont les principes  
 » de la génération ? — L'Esprit saint et la vertu du  
 » Très-Haut qui couvre de son ombre la Vierge élue.  
 » Comme cet âge n'avait rien qui pût être comparé à  
 » la pureté de Marie, de manière à recevoir l'opération  
 » de l'Esprit saint, mais que déjà Marie était promise  
 » en mariage, la bienheureuse Vierge fut choisie, sa  
 » virginité n'ayant rien souffert de cette promesse. »

Comme son illustre et noble ami, saint Basile a aussi composé une *liturgie* dans laquelle il rappelle plusieurs fois avec prédilection la glorieuse Mère de Dieu.

Une fois le prêtre y avertit les fidèles de se souvenir de la très sainte et très pure Marie, toujours Vierge ; de Marie comblée de bénédictions ; de Marie, Mère de Dieu et notre Souveraine.

Une autre fois, il dit : « Que nous méritons, Seigneur, de nous asseoir à votre droite, quand sera venu votre jour formidable et juste ; nous vous en supplions par l'intercession de notre glorieuse Souveraine, Marie Mère de Dieu et toujours vierge. »

En outre, saint Basile défendit énergiquement contre les hérétiques le dogme de la perpétuelle virginité de Marie ; et, de plus, il forma et instruisit de pieuses

communautés de vierges qui chantaient, nuit et jour, les louanges de Marie et reproduisaient admirablement les vertus de ce *miroir de toute justice*.

L'époque à laquelle appartiennent ces deux éminents pontifes, le quatrième siècle, est vraiment l'âge qui a donné à la Mère de Jésus-Christ et à l'Église son épouse, ses plus vaillants et ses plus éloquents défenseurs.

Aux deux illustres docteurs que nous venons de nommer, adjoignons encore ici un grand et saint évêque bien digne par ses talents et ses vertus d'avoir été aussi l'ami de saint Basile et de saint Jean Chrysostôme, mais surtout du premier. On connaît, par les lettres mêmes de ces trois serviteurs de Jésus-Christ, l'étroite amitié qui unit saint Basile, saint Chrysostôme et saint Grégoire de Nazianze.

Ce dernier fut non-seulement un remarquable écrivain, un savant et un orateur comme les deux premiers, mais il fut de plus un poète distingué; et dans sa tragédie *le Christ souffrant*, sa muse adresse à Marie l'invocation suivante :

« Auguste Souveraine, Vierge bienheureuse, qui,  
 » maintenant dégagée de la fange terrestre, habites les  
 » palais des cieux, revêtue d'un manteau d'immortalité,  
 » et, non plus que Dieu, ne connaissant point la vieillesse, prête une oreille attentive et bienveillante à  
 » mes supplications. O Vierge, Vierge glorieuse, écoute  
 » mes prières, car, parmi les mortels, tu es la seule  
 » qui, en qualité de Mère du Verbe, aies reçu, et au-delà de toute expression, l'unique honneur de pouvoir  
 » exaucer nos vœux. C'est pour cela que, rempli de  
 » confiance, j'ai recours à toi, et que je t'apporte une  
 » couronne, tressée dans un suave jardin, ô ma Sou-

» veraine ! à toi qui me combles de faveurs, qui m'ar-  
 » raches à toutes les calamités, qui me défends contre  
 » les ennemis visibles, et plus encore contre les enne-  
 » mis invisibles. Ah ! quand je sortirai de cette vie,  
 » fais que j'en sorte sous ton égide tutélaire et que je  
 » t'aie pour médiatrice auprès de ton Fils avec les purs  
 » esprits qui lui sont agréables. Ne permets donc  
 » point que je sois livré aux tortures, ni que je devienne  
 » le jouet de l'affreux ennemi des mortels. Préserve-  
 » moi du feu éternel et des ténèbres ; je t'en supplie par  
 » la foi qui m'a justifié, et par ta grâce, car en toi a  
 » brillé à nos regards la grâce de Dieu.

» Je te chante un hymne de louange : salut, ô Vierge  
 » pleine de beauté, Vierge Mère, Vierge plus belle que  
 » toutes les vierges, et plus puissante que les célestes  
 » légions. O Souveraine, ô dominatrice, ô l'esprit du  
 » genre humain, sois toujours pleine de bienveillance  
 » pour les mortels ; sois-moi toujours une source de  
 » salut. Délivre-moi de mes fautes, ô Souveraine, et  
 » accorde-moi la santé de l'âme. »

## XVII.

### **SAINT AMBROISE,**

ARCHEVÊQUE DE MILAN ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Voici encore une des plus imposantes célébrités du catholicisme, un des plus brillants fleurons de la mystique épouse du Christ, une des gloires de l'épiscopat et un des hommes qui font le plus d'honneur à l'humanité.

Saint Chrysostôme et saint Ambroise se ressemblent par tant d'endroits, il y a entre leurs personnes, leurs caractères, leurs vertus, leurs talents et leurs vies tant de points de similitude, qu'on trouverait difficilement deux existences plus semblables, et qu'ils méritent bien de figurer l'un auprès de l'autre.

Tous les deux, en effet, vécurent dans le même temps, naquirent dans un rang élevé selon le monde; tous les deux auraient pu prétendre, dans le siècle, aux hon-

neurs les plus enviés et tous les deux parvinrent, dans l'Église, aux premières dignités. Tous les deux reçurent de la nature les plus heureuses dispositions et les plus belles qualités de l'esprit et du cœur. Tous les deux perdirent leur père dans un âge encore tendre ; mais tous les deux eurent le bonheur de trouver dans leur mère de quoi réparer cette perte et compenser ce malheur. Leur éducation n'en souffrit nullement ; et rien ne fut négligé de ce qui pouvait orner leur âme de vertus et enrichir de science leur belle intelligence. Aussi eurent-ils tous les deux, dans le cours de leurs études, les plus brillants succès, effaçant tous leurs rivaux et surpassant même leurs maîtres. Tous les deux brillèrent au barreau ; et tous les deux eurent l'avantage de rencontrer de nobles et sincères amis. Tous les deux furent désignés par la voix du peuple à l'honneur de l'épiscopat, et tous les deux se dérochèrent par une fuite humble et modeste à ce redoutable fardeau que tant d'autres recherchent avec avidité. Devenus évêques, ils furent l'un et l'autre le type et le modèle de leur clergé, mettant le plus grand ordre dans leur propre maison, s'habillant simplement, vivant frugalement, s'interdisant tout faste, se dépouillant de leurs grands biens en faveur de leur église, des monastères et des pauvres, déployant le même zèle pour l'instruction de leur troupeau, pour la réforme des abus et pour l'extirpation de l'hérésie.

On pouvait admirer dans ces deux saints pontifes le même esprit de prière, de pauvreté, de douceur, d'humilité, de zèle et de mortification ; la même connaissance des divines Écritures, la même tendresse pour les pécheurs et le même dévouement pour toutes les

infortunes. Tous les deux savaient pleurer avec ceux qui pleuraient; tous les deux étaient l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux, le soutien du faible et l'appui de l'orphelin. Les lèvres de l'un et de l'autre avaient la douceur du miel, et leurs paroles coulaient sur leur auditoire avide comme une rosée bienfaisante sur une terre altérée. Leur éloquence, qui avait sa source dans leur cœur, allait aussi au cœur; et si saint Jean reçut de ses contemporains le titre de *Bouche d'or*, on a dit de saint Ambroise, et cela même de son temps, qu'un jour qu'il dormait la bouche ouverte dans une des cours du palais de son père, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de lui, et que quelques-unes de ces abeilles, s'étant arrêtées sur son visage, entrèrent dans sa bouche, puis en sortirent les unes après les autres en s'envolant si haut qu'on les perdit de vue; ce qui, dans l'opinion commune, fut regardé comme un présage de l'éloquence future d'Ambroise. Aussi comme saint Chrysostôme surpassa par le talent de la parole le fameux Libanius, son maître, qui était réputé le premier orateur de l'Orient, de même saint Ambroise l'emporta sur le célèbre Symmaque auquel l'Occident décernait alors la palme de l'éloquence. A l'exemple du Psalmiste, ils parlèrent aux grands et aux empereurs de la terre le langage de Dieu sans faiblesse ni crainte. Une femme couronnée, l'impératrice Eudoxie, poursuivit de sa haine l'archevêque de Constantinople; une autre femme portant aussi le diadème, l'impératrice Justine, persécuta avec fureur l'archevêque de Milan. Mais tous les deux étaient l'idole de leur peuple qui les protégea l'un et l'autre contre le despotisme impérial. L'un et l'autre méprisèrent la

prison, l'exil et la mort. Le même ennemi, l'arianisme, avait juré leur perte; et tous les deux triomphèrent de cet hydre infernal. Si saint Jean Chrysostôme obtint de Théodose le pardon des habitants d'Antioche et les sauva du massacre, ce même Théodose accepta humblement la pénitence publique que saint Ambroise lui infligea pour la cruelle vengeance qu'il avait exercée sur la ville de Thessalonique. Si l'un couvrit de sa protection Aurélien, Saturnin et Eutrope, l'autre servit de rempart à un empereur lui-même en empêchant Maxime de venir attaquer le faible Valentinien II. Ajoutons pour dernier trait de ressemblance que ces deux prélats immortels vendirent l'un et l'autre, non-seulement leur patrimoine et leur mobilier, mais jusqu'aux vases sacrés pour racheter les captifs ou soulager les pauvres.

Mais nous oublions que nous n'avons à parler que de saint Ambroise et sous le seul rapport de sa piété envers Marie, Mère du Sauveur des hommes. Et à ce point de vue encore, il n'est point inférieur à l'illustre patriarche auquel nous le comparons.

Et, d'abord, un des premiers ouvrages qu'il composa fut son *Traité des Vierges*, livre justement admiré par deux excellents juges, saint Augustin et saint Jérôme, et qui est écrit avec une remarquable élégance. Il n'était guère possible de faire un livre sur ce sujet sans parler de la Reine des vierges; et c'est ce que fait l'auteur en la proposant pour modèle à toutes les épouses du Christ, et en faisant de ses vertus un remarquable tableau qu'on n'a pas surpassé depuis.

En voici quelques traits :

« Que la virginité vous apparaisse donc en la vie de

» Marie comme dans un tableau , et que cette vie soit  
 » pour vous un miroir de chasteté , un modèle de  
 » vertu. Puisez là des exemples de conduite , et apprenez ce que vous devez réformer , ce que vous devez imiter , ce que vous devez faire.

» La première chose qui engage à apprendre , c'est  
 » la distinction du maître. Or , quoi de plus noble que  
 » la Mère de Dieu ? quoi de plus splendide que Celle  
 » qui a été choisie par la splendeur elle-même ? quoi  
 » de plus chaste que Celle qui a engendré un corps  
 » sans le contact d'un autre corps ? Je ne parle point  
 » ici des autres vertus de Marie. Elle était vierge , non-  
 » seulement de corps , mais encore d'esprit , et n'avait  
 » aucune affection à déguiser. Elle était humble de  
 » cœur , grave dans son langage , remplie de sagesse ,  
 » sobre dans ses paroles et adonnée à la lecture de la  
 » loi. Elle mettait son espérance , non pas en de vaines  
 » richesses , mais dans la prière des pauvres ; elle était  
 » appliquée au travail , pudique dans ses discours ; et ,  
 » au lieu de confier à l'homme les secrets de son âme ,  
 » elle les confiait à Dieu. Elle n'offensait personne ,  
 » voulait du bien à tous , se levait devant ceux qui  
 » étaient plus âgés qu'elle , ne portait point envie à  
 » ses égaux , évitait la jactance , suivait la raison , chérissait la vertu. Blessa-t-elle jamais ses parents par  
 » un seul regard ? fut-elle jamais en désaccord avec ses  
 » proches ? dédaigna-t-elle jamais l'humble et le pauvre ? se moqua-t-elle jamais du faible ? évita-t-elle  
 » jamais l'indigent , elle qui était accoutumée à ne voir  
 » que des réunions d'hommes que la miséricorde animait et que la modestie n'abandonnait point ? Rien  
 » d'égaré dans ses yeux , rien de libre dans ses paroles ,



» rien d'irrévérencieux dans ses actions ; rien de brisé  
 » dans ses gestes, de mou dans sa démarche, de pétulant dans sa voix ; si bien que son corps était  
 » l'image de son âme, sa figure l'indice de sa vertu.  
 » Elle usait de peu de nourriture et travaillait beaucoup. Lorsque venait le besoin de manger, elle prenait le mets le plus simple, de manière plutôt à se soutenir qu'à satisfaire les appétits de la nature. Le désir du repos n'en avançait pas le besoin, et quand le corps sommeillait, l'esprit veillait toujours. Elle ne sortait de la maison que pour aller au temple, et, encore, avec ses parents ou ses proches. Laborieuse dans le secret de la vie domestique, fidèlement escortée au dehors, elle n'avait pas toutefois de meilleur gardien qu'elle-même (1). »

Le même docteur écrit ailleurs :

« Pourquoi la Vierge n'a-t-elle pas conçu avant d'être fiancée, nous dit-on ? C'est afin, répondons-nous, que sa vertu fût à l'abri de toute attaque. Ce n'est point sans raison que Dieu a voulu qu'elle fût tout à la fois et vierge et mariée : vierge, afin qu'il fût constaté que son Fils n'était point le fruit de l'homme ; et mariée, pour qu'elle ne fût point difamée aux yeux du public, et que sa grossesse ne fût point considérée comme le résultat de son inconduite. Ainsi, le Seigneur a mieux aimé laisser quelques ombres sur la merveille de sa naissance, que d'en laisser sur la pudeur de sa Mère. Il savait combien la vertu d'une jeune fille est une fleur facile à flétrir ; et il n'a pas jugé à propos d'établir le mi-

(1) De Virginibus, lib. 2.

» racle de sa naissance aux dépens de la réputation de  
 » sa Mère.

» Et gardez-vous de chanceler dans votre foi parce  
 » que l'Écriture se sert souvent, en parlant de Marie,  
 » du mot *épouse*. Ce nom ne suppose point la perte de  
 » la virginité, mais seulement une union qui a été ac-  
 » compagnée de toutes les solennités ordinaires du  
 » mariage. De même, si l'Évangéliste a dit : *Et il ne*  
 » *la connut point jusqu'au moment où elle mit au monde*  
 » *un Fils* (1), n'en concluez pas que, depuis, Marie  
 » ait cessé d'être vierge. Cette manière de parler est  
 » assez fréquente dans l'Écriture; et quand Dieu dit à  
 » son Fils : *Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie*  
 » *réduit tes ennemis à te servir de marche-pied* (2), as-  
 » surément cela ne veut pas dire que quand les ennemis  
 » auront été ainsi terrassés par le bras tout-puissant de  
 » Dieu, son Fils cessera d'être assis à sa droite. D'ailleurs  
 » l'Évangéliste, qui avait entrepris de prouver le mystère  
 » de l'Incarnation, n'a pas cru devoir étendre plus loin  
 » sa pensée à l'occasion de la virginité de Marie, dans  
 » la crainte de paraître avoir plutôt entrepris son apo-  
 » logie que la preuve d'un mystère. Et cette sainteté  
 » de Joseph dont il a fait l'éloge n'est-elle pas un sûr  
 » garant que Joseph a respecté constamment le temple  
 » qu'avait habité le Saint-Esprit, et que ses yeux n'ont  
 » plus vu dans Marie que la Mère de son Dieu (3)? »

» Marie, dit encore saint Ambroise, est parfaitement  
 » bien comparée à une toison dont le produit sert à  
 » couvrir la nudité du genre humain. Oui, Marie est

(1) Matth. 1, 25. — (2) Ps. 109, 2. — (3) In exposit. Evangel. sec.  
 Luc. 1, 1, p. 1281.

» une vraie toison puisque c'est d'elle , c'est de son  
 » sein qu'est sorti ce tendre Agneau qui, ayant revêtu  
 » le lainage, c'est-à-dire la chair de sa Mère, couvre  
 » d'une douce bandelette les plaies de tous les peuples.  
 » Car l'humanité de Jésus-Christ est comme une laine  
 » qui éponge le virus de nos plaies; son sang est  
 » comme un baume qui les guérit (1). Comment ne  
 » dirions-nous pas encore que Marie est une arche sa-  
 » crée et toute sainte? L'arche ancienne portait dans  
 » son intérieur les tables du premier Testament, et  
 » Marie avait dans son sein l'héritier même du Testa-  
 » ment. Dans l'une était la loi, dans l'autre l'Évangile.  
 » La première avait la parole de Dieu écrite sur la  
 » pierre, la seconde possédait le Verbe substantiel de  
 » Dieu. L'arche de Béséléel était dorée en dedans et  
 » en dehors; au dedans comme au dehors Marie bril-  
 » lait de l'éclat de sa virginité. L'or terrestre faisait la  
 » richesse et l'ornement de l'une; l'or céleste embel-  
 » lissait et enrichissait l'autre (2). Et telle était en  
 » Marie la grâce de la virginité que non-seulement elle  
 » la possédait pour elle-même, mais qu'elle en favori-  
 » sait encore ceux qu'elle visitait. Ainsi elle alla dans  
 » la famille de Jean-Baptiste qui tressaillit dans le sein  
 » de sa mère avant que d'être né. Il tressaillit à la voix  
 » de Marie avant même que d'être entièrement formé;  
 » et il n'est pas étonnant qu'il soit demeuré vierge, lui  
 » que, pendant trois mois, la Mère de Dieu arrosa, pour  
 » ainsi dire, de l'huile de sa sainte présence et du par-  
 » fum de son angélique pureté (3). »

(1) Serm. 9, de Nativitate Domini, § 3. — (2) Serm. 25. — (3) De Institut. Virg., cap. 7.

C'est ainsi que saint Ambroise parle de la très sainte Vierge.

Et il ne se borna pas à la glorifier par sa parole et par ses écrits; mais il l'honora encore en lui élevant, à Milan, une magnifique église qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Simplicien, et qui fut la première et la plus belle des quatre églises dont le saint archevêque dota sa ville archiépiscopale.

Cet illustre pontife a donc bien mérité de voir en sa propre personne l'accomplissement de la promesse que fait Marie par ces paroles que l'Église met dans sa bouche : « *Ceux qui travaillent à ma gloire et qui publient mes louanges, trouveront, en retour, l'immortalité* (1). »

(1) Eccle. 24-30 et 31.

## XVIII.

### **SAINT AUGUSTIN,**

ÉVÊQUE D'HYPHONE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Un nom comme celui-là ne peut pas faire défaut ici. En effet, comment le génie le plus vaste et le plus pénétrant qu'ait eu le christianisme, comment le profond docteur qui a le mieux compris, dans leur magnifique ensemble comme dans leurs moindres détails, les dogmes et les préceptes, les vérités et les devoirs dont se compose la religion donnée aux hommes par Jésus-Christ, comment le grand théologien qui a traité peut-être tous les articles tant du symbole que de la morale, aurait-il pu ne rien dire de l'admirable Vierge qui tient le premier rang parmi les créatures et qui est, après Dieu, l'être le plus parfait et le plus élevé en gloire et en puissance? Et, comprenant toute la grandeur et toute la sainteté de cette femme incomparable, comment saint Augustin aurait-il pu ne pas

la louer dans ses immortels écrits et du haut de sa chaire pontificale ? Comment aurait-il pu ne pas lui rendre un culte plein d'amour et ne pas s'efforcer d'inspirer à ses ouailles la même dévotion ?

D'ailleurs saint Augustin avait dû, dès son enfance, apprendre à connaître, à aimer et à honorer Marie. Car nous avons vu ailleurs (1) que sainte Monique sa mère avait été favorisée de la visite bienveillante de la Reine du ciel, et nul doute qu'elle n'ait mérité cette grâce insigne par sa piété envers Marie, piété que certainement aussi elle inspira, autant du moins que cela lui fut possible, à son fils bien-aimé. De là donc et des études profondes qu'il fit plus tard, naquit le sentiment affectueux et filial dont cet illustre évêque se montra toujours animé à l'endroit de la Mère de Dieu.

Il est vrai qu'il n'a composé aucun livre dont cette Vierge soit exclusivement l'objet, et que généralement, même dans ses sermons, il parle d'elle plutôt en docteur qu'en orateur ; mais il le fait si souvent et en termes si pieux ; la part que Marie a eue dans notre rédemption, l'éminente sainteté dont Dieu l'a enrichie, son immense crédit au ciel, la gloire dont elle y jouit, l'amour qu'elle y conserve pour ses frères en Adam, les grâces que, du haut de son trône, elle répand sur nous, l'obligation où nous sommes de l'honorer d'un culte qui ne le cède qu'aux hommages que nous devons à Dieu, tout cela revient si souvent sous sa plume, qu'on peut et qu'on doit, à juste titre, regarder saint Augustin comme un des plus grands panégyristes de la Vierge sans tache, comme un des propagateurs les plus

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. 1, p. 69.

influent de son culte , et comme un de ses serviteurs les plus dévoués (1).

Dans la *Liturgie romaine*, la partie qui concerne le culte hyperdulique est toute remplie de fragments empruntés aux sermons et aux homélies de ce Père ; c'est, en particulier, à un de ces sermons (2) que l'Église doit la touchante invocation qu'elle adresse à la Mère de Dieu lorsque, faisant mémoire de cette glorieuse Vierge dans son office du matin et dans celui du soir, elle lui crie : « Sainte Marie, venez en aide aux mal-  
 » heureux ; soyez la force des faibles ; consolez ceux  
 » qui pleurent ; priez pour le peuple chrétien, pour le  
 » clergé et les femmes consacrées au Seigneur. Que  
 » tous ceux qui se souviennent de vous et qui vous  
 » honorent, ressentent les heureux effets de votre protection. » Le saint docteur ajoute : « Ayez pitié des  
 » affligés ; montrez une bonté de mère pour les pauvres pèlerins qui, sur la terre, cherchent le ciel ; et  
 » vous qui êtes toujours heureuse, présentez, présentez,  
 » nous vous en conjurons, nos larmes au Seigneur, et  
 » priez-le pour nous avec tout l'ascendant qu'une mère  
 » a auprès de son fils ; car, voyageurs ici bas, nous y  
 » souffrons sans relâche. Les afflictions, les outrages,  
 » les injustices, la faim, la soif, les maladies ne nous  
 » laissent aucun repos ; tandis que vous, Vierge puissante, élevée dans le ciel au-dessus des chœurs des  
 » Anges, vous suivez l'Agneau de Dieu partout où il  
 » porte ses pas. Les ailes des chérubins forment votre

(1) Augustinus Hypponensis episcopus... Marianæ dignitatis propagator nec non ejusdem Deiparæ propensissimus servus. Le Courcier, Maria negot. sæcul.

(2) Serm. 2 de Annuntiatione qui est 18 de Sanctis.

» trône de Reine ; vous êtes le vivant palais de l'éternel  
 » monarque ; vous êtes la mère vénérée et l'épouse  
 » chérie du maître de toutes choses ; il vous aime plus  
 » que toutes les créatures ensemble, et il vous associe  
 » à sa suprême royauté avec toute la tendresse que le  
 » meilleur des fils peut avoir pour la plus tendre et  
 » la meilleure des mères. Possédant donc une telle  
 » puissance, et jouissant, pour l'éternité, de toutes les  
 » félicités possibles, abaissez votre regard sur nos in-  
 » nombrables misères pour nous en délivrer. Quant à  
 » nous, ô mes frères, confions-nous, abandonnons-nous  
 » au patronage de cette Vierge ; implorons de toutes  
 » nos forces son crédit auprès de Dieu ; et soyons as-  
 » surés que, si nous l'honorons sur cette terre de pas-  
 » sage avec respect et confiance, elle nous en récom-  
 » pensera en adressant pour nous à Dieu, du haut de  
 » son céleste trône, d'incessantes supplications. Car il  
 » n'est pas douteux que celle qui a été trouvée digne  
 » d'offrir à Dieu le prix de notre rédemption, n'ait,  
 » auprès de ce même Dieu, plus de pouvoir que n'en  
 » ont tous les rachetés ensemble. »

La piété de saint Augustin envers l'auguste Vierge  
 n'éclate pas moins dans cet autre passage : « Quels  
 » éloges, ô bienheureuse Vierge, femme bénie par  
 » dessus toutes les autres femmes, quels éloges pour-  
 » rions-nous vous décerner qui soient à la hauteur de  
 » vos mérites incomparables ? Par vos rapports avec  
 » Dieu vous avez réparé tout le mal qui avait été fait,  
 » vous avez relevé tout ce qui était tombé et sauvé tout  
 » ce qui était perdu. Daignez cependant, et malgré  
 » votre étonnante élévation, agréer nos louanges  
 » quelque pauvres, quelque indignes qu'elles soient



» de vos grandeurs et de votre majesté; et quand vous  
 » aurez accueilli nos supplications, plaidez auprès de  
 » Jésus-Christ la cause de notre infortune. Que nos  
 » prières pénètrent jusque dans le sanctuaire de votre  
 » miséricorde; et, en retour, obtenez de Dieu notre  
 » pardon. Que les fautes pour lesquelles nous vous  
 » prions d'intercéder, nous soient remises à cause de  
 » vous et par votre crédit. Agréez nos humbles hom-  
 » mages, et obtenez-nous les faveurs que nous sollici-  
 » tons. Excusez les faiblesses qui causent nos terreurs;  
 » car vous êtes l'unique espérance des pécheurs, et  
 » c'est en vous, ô bienheureuse, que nous mettons  
 » l'espoir de notre éternel bonheur. Prêtez donc à nos  
 » demandes une oreille favorable, et octroyez-nous  
 » l'objet de nos ardents désirs. O vous, qui avez  
 » mérité de porter dans votre sein le Rédempteur du  
 » monde, priez, priez sans cesse pour le peuple de  
 » Dieu. »

C'est ainsi que saint Augustin priait la toute-puis-  
 sante Vierge. C'est ainsi qu'il répandait son âme devant  
 elle. Et ce n'est pas seulement en un endroit de ses  
 œuvres; c'est en mille passages divers qu'il élève vers  
 Marie le cri d'une prière pleine de confiance. En par-  
 lant de cette Vierge ou en s'adressant à elle, saint  
 Augustin trouve des pensées et des expressions que nul  
 n'avait eues avant lui et que l'on a depuis lui, répé-  
 tées des milliers de fois. Ainsi, c'est lui qui dit à cette  
 Mère du Christ : « Si je vous proclame l'image et le  
 » reflet de Dieu, je ne dis rien de trop. » C'est encore  
 lui qui s'écrie dans le transport de son admiration  
 pour cette Vierge dont la beauté l'emporte sur celle  
 des astres : « Quand même tous nos membres se trans-

» formeraient en autant de bouches, ce ne serait pas  
 » assez pour vous louer suffisamment. » Souvent il lui  
 arrivait, c'est lui-même qui nous l'apprend, de se  
 mettre par la pensée entre les plaies de Jésus et les  
 bras maternels de la Vierge immaculée. « D'un côté,  
 » disait-il, j'ai le sang de mon Dieu qui guérit mes  
 » blessures; mais de l'autre, je trouve le lait pur et  
 » virginal qui a nourri ce même Dieu et qui est aussi  
 » pour mon âme un breuvage fortifiant; entre ces deux  
 » sources sacrées, — les plaies de mon Sauveur et le  
 » sein de Marie, j'hésite et je ne sais de quel côté me  
 » tourner. » Nous avons dit quelque part que cette  
 situation mystique du grand évêque d'Hyppone, avait  
 inspiré à plusieurs peintres du moyen-âge et de l'école  
 italienne d'admirables tableaux.

Mais une des paroles les plus connues et les plus  
 mémorables de cet éminent pontife, c'est celle-ci du  
 livre *de la nature et de la grâce* : « Excepté la bienheu-  
 » reuse Vierge Marie, dont, pour l'honneur de Dieu,  
 » je ne veux pas qu'il soit question quand il s'agit de  
 » péché, puisque nous savons que Dieu lui a accordé  
 » d'autant plus de grâces pour vaincre de toutes ma-  
 » nières le penchant au péché, qu'il la destinait à  
 » devenir la mère de Celui qui, évidemment, n'a pu  
 » commettre aucun péché, excepté, dis-je, cette  
 » Vierge...., etc. , » C'est là un des passages les plus  
 souvent invoqués en faveur du privilège de l'Imma-  
 culée-Conception; et l'Église lui a donné une immense  
 autorité en l'employant, dans le dernier de ses conciles  
 généraux, pour rendre sa propre pensée concernant  
 le glorieux privilège de Marie conçue sans la souillure  
 de la faute originelle.

Tous les sermons de l'éloquent et savant évêque, qui ont pour titre *de tempore*, et qui sont en grand nombre, sont remplis de passages où l'auteur préconise les grandeurs de Marie; mais il la loue, tout spécialement, dans les trente premiers. Voici un extrait du sermon 291<sup>e</sup>.

« Qui êtes-vous, vous qui devez enfanter le Fils de  
 » Dieu? Comment avez-vous mérité une telle faveur?  
 » D'où vous vient cette grâce? D'où vous vient, dis-je,  
 » pareil honneur? Vous êtes vierge, vous êtes sainte,  
 » vous avez fait un vœu; mais c'est beaucoup ce que  
 » vous avez mérité; c'est beaucoup ce que vous avez  
 » reçu. Comment, en effet, avez-vous mérité cette  
 » grâce? Il naît en vous Celui par qui vous avez été  
 » créée; il naît en vous Celui par qui ont été créés le  
 » ciel et la terre, Celui par qui toutes choses ont été  
 » faites; il naît en vous le Verbe de Dieu fait chair;  
 » il prend une chair sans perdre sa divinité. Le Verbe  
 » est joint à la chair, le Verbe est uni à la chair, et la  
 » couche nuptiale de cette grande union, je veux dire  
 » du Verbe et de la chair, c'est votre sein. La con-  
 » ception vous trouve vierge; l'enfantement vous laisse  
 » vierge encore. Vous recevez la fécondité, sans perdre  
 » toutefois la virginité. D'où vous vient cette faveur  
 » insigne? Il semble que je suis bien téméraire d'in-  
 » terroger ainsi une vierge, et très importun en adres-  
 » sant à ses chastes oreilles un langage comme celui-  
 » là; mais je vois une vierge qui rougit et qui cepen-  
 » dant me répond et me dit : Tu veux savoir d'où me  
 » vient cette grâce? J'éprouve une sorte de pudeur à  
 » te révéler la cause de ma félicité; écoute la saluta-  
 » tion de l'ange, et reconnais en moi ton salut. Crois

» à celui en qui j'ai cru moi-même. Tu demandes d'où  
 » me vient cette grâce? Que l'ange te réponde. —  
 » Dites-moi, ô mon ange, d'où vient à Marie cette  
 » faveur? — Je l'ai déjà révélé quand je lui ai dit :  
 » *Salut, pleine de grâce.* »

La qualité de Mère de Dieu, qui est le plus glorieux  
 des titres de Marie, inspire au saint docteur les exclamations suivantes : « O bienheureuse Marie ! ô femme  
 » digne de tout éloge ! ô Vierge, glorieuse Mère de  
 » Dieu ! ô sublime, ô incompréhensible mère dont le  
 » sein à la fois virginal et fécond renferme le Créateur  
 » de la terre et des cieux ! ô doux et délicieux baisers  
 » imprimés par votre bouche sur le front adorable du  
 » Dieu qui puise en vous la vie ! Oh ! que vous étiez  
 » heureuse de tenir dans vos bras, de voir dans votre  
 » maison, avec toutes les faiblesses d'une enfance vul-  
 » gaire, cet enfant qui joue avec vous parce qu'il est  
 » votre vrai fils, cet enfant qui vous commande, parce  
 » qu'il est aussi le vrai fils du Dieu vivant. Car vous  
 » avez conçu et enfanté dans le temps Celui qui vous  
 » devançait de toute éternité et qui vous avait vous-  
 » même appelée du néant. O heureux enfantement qui  
 » fait la joie des anges, qui était l'objet des vœux et  
 » des désirs des patriarches ! Heureux enfantement  
 » nécessaire aux hommes perdus, si utile, si bienfai-  
 » sant aux vaincus de Satan ! Quoi ! ô Marie, Celui qui,  
 » après avoir déjà tant souffert dans sa chair a voulu  
 » encore, au moment de quitter cette vie, endurer le  
 » supplice des fouets, être abreuvé de fiel et attaché  
 » à une croix, ce Dieu a voulu par tout cela prouver  
 » qu'il était homme pour faire voir par tout cela aussi  
 » que vous étiez vraiment sa Mère ! Mais quelle témérité

» n'est-ce pas à mon pauvre génie d'oser parler de  
 » vous, quand tout ce que je puis dire de vos infinies  
 » grandeurs est immensément au-dessous des éloges  
 » que vous méritez (1). Qu'est-ce donc, ô Marie, ô  
 » glorieuse Vierge, qu'est-ce que Dieu a fait en votre  
 » faveur de si grand pour que, comme vous l'annon-  
 » cez, toutes les générations doivent vous proclamer  
 » heureuse? Ah! je pense, que dis-je? je crois avec  
 » vérité que c'est parce que ce Dieu vous a choisie,  
 » vous humble créature, pour enfanter le Créateur,  
 » vous pauvre et modeste servante, pour devenir la  
 » Mère du maître de toutes choses, pour racheter le  
 » monde par vous, pour l'éclairer par vous, pour le  
 » ressusciter par vous (2). Notre souverain Roi a voulu  
 » se choisir, dans le sein de Marie, une demeure vir-  
 » ginale pour nous faire comprendre que Dieu ne peut  
 » résider que dans un corps sans souillure; car Dieu  
 » ne s'est uni à l'homme que pour que nous nous unis-  
 » sions à Dieu, selon ce qu'il nous dit lui-même :  
 » *Demeurez en moi, et moi je demeurerai en vous.* Oh!  
 » quel saint, quel céleste mystère nous offre la Nati-  
 » vité! une vierge conçoit avant d'être épouse; elle  
 » enfante avant d'être mariée, et, après avoir mis  
 » au monde, elle est encore vierge, elle est à la fois  
 » vierge et mère. Mais pourquoi notre Dieu venant en  
 » ce monde a-t-il voulu nous relever en naissant d'une  
 » vierge? C'a été pour que le salut nous fût rendu par  
 » une vierge, attendu que c'était par une vierge aussi  
 » que la mort était entrée dans le monde (3). Dieu qui

(1) T. x, in Append. serm. de diversis, serm. 83.

(2) *Ibid.*

(3) Serm. in natali Domini, t. x.

» avait tout fait de rien a voulu se faire homme de la  
 » substance corporelle de Marie; et c'est ainsi qu'il a  
 » rétabli tout ce qu'il avait fait. Celui qui a bien pu  
 » tout faire de rien n'a pas voulu réparer son œuvre  
 » sans Marie (1). Petits comme nous le sommes,  
 » faibles comme nous le sommes, que pouvons-nous  
 » dire à la louange de Marie qui soit digne de cette  
 » Vierge?... Celle de qui nous parlons est plus élevée  
 » que les cieux; Celle que nous cherchons à louer est  
 » plus impénétrable que les abîmes. Car elle est la  
 » seule des créatures à laquelle on puisse donner et  
 » qui ait mérité les titres glorieux de mère et d'épouse  
 » du Très-Haut. C'est elle qui a réparé le désordre  
 » causé dans le monde par la première mère des  
 » hommes; elle qui a procuré à l'homme déchu une  
 » rédemption abondante. Car la Mère du genre humain  
 » avait ouvert, dans le monde, la porte au châtement,  
 » et la Mère de Dieu a appelé sur ce même monde le  
 » salut. Eve a été pour nous une source et un principe  
 » d'iniquité, Marie est devenue pour nous une cause  
 » de justice. Ève nous a tués, Marie nous ressuscite.  
 » Ève nous a frappés, Marie nous a guéris. Car c'est  
 » elle qui, par le plus étonnant et le plus incom-  
 » préhensible des prodiges, a conçu et enfanté le  
 » Sauveur de toutes choses et son propre Sauveur à  
 » elle (2). »

Sur ces paroles de Marie, *Dieu a regardé l'humilité  
 de sa servante*, le saint évêque s'écrie : « O humilité  
 » réellement bienheureuse que celle qui a donné aux

(1) T. x, in Append. sermon. de diversis, serm. 59.

(2) Sermon. 83, de diversis.

» hommes un Dieu pour frère, qui a rendu la vie aux  
 » morts, qui a renouvelé le ciel, purifié le monde,  
 » ouvert le paradis et sauvé de l'enfer l'âme des mor-  
 » tels! oui, oui, vraiment glorieuse est cette humilité  
 » qui devient pour nous la porte et l'échelle salutaire  
 » par laquelle un Dieu a daigné venir sur notre terre  
 » et s'abaisser jusqu'à nous (1)! »

C'est ainsi, c'est par leurs paroles d'abord et ensuite par leurs écrits que les grands docteurs du iv<sup>e</sup> siècle ont glorifié Marie; car il s'agissait surtout, alors, de défendre ses privilèges contre les hérétiques.

Quant aux actes privés et aux hommages que ces saints ont rendus à la Mère de Dieu par la prière et par d'autres pratiques religieuses, nous les ignorons complètement, attendu que leurs biographes ne nous donnent pas les détails de leur vie intime comme on l'a fait pour les saints d'une date plus récente. Nous le regrettons, car nul doute que nous n'eussions eu dans ces détails d'aussi beaux modèles de piété pratique que nous trouvons dans leurs ouvrages de beaux modèles de piété parlée, leur conduite ayant été en parfaite harmonie et avec leurs paroles et avec leurs écrits, selon ce précepte divin : *Montrez votre foi par vos œuvres* (2).

(1) Serm. 83, de diversis. — (2) Jacob. 2, 18.

## XIX.

### **SAINT JÉRÔME,**

PRÊTRE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Nous sommes dans la pléiade des plus belles intelligences dont s'honorent non-seulement les fastes du catholicisme, mais encore les annales du culte de Marie. Contemporain des Athanase, des Éphrem, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Épiphane, des Ambroise et des Augustin, uni d'amitié à la plupart d'entre eux, saint Jérôme fut digne de prendre rang parmi ces brillants flambeaux de l'Église. Il n'eut, il est vrai, aucune dignité ecclésiastique que celle du sacerdoce; et c'est par erreur que, souvent, les peintres l'ont représenté avec le chapeau de cardinal. Mais s'il resta au bas de l'échelle hiérarchique, sa vertu et sa science l'élevèrent haut, et bien haut dans l'opinion publique. Un pape le prit auprès de lui et le chargea de répondre aux consultations des évêques sur les



Écritures, sur le dogme et sur la morale ; et, quoique simple prêtre, il devint l'organe du saint Siège et le docteur des docteurs. Aussi, dit un auteur (1), il mérite à bien des titres d'être regardé comme le plus savant des Pères de l'Église latine ; et au jugement d'un autre biographe, aucun écrivain ecclésiastique de son siècle ne le surpassa dans la connaissance de l'hébreu et dans la variété de l'érudition (2).

Mais nous devons surtout dire quels sont ses titres à la place que nous lui assignons ici.

Or, ses titres les voici :

D'abord il fut la terreur des hérétiques de son temps, et en cette qualité, il fut l'instrument de Celle à qui l'Église fait honneur de l'extirpation de toutes les hérésies qui ont surgi dans le monde (3). Ensuite saint Jérôme combattit particulièrement une secte spécialement hostile à la sainte Vierge. Helvidius, l'un des sectateurs d'Arius, avait à ses autres erreurs ajouté celle de soutenir que la Vierge Marie n'avait point conservé l'honneur de sa virginité après la naissance de Jésus-Christ, et qu'elle avait eu des enfants de saint Joseph. C'était porter une main sacrilège sur le plus beau fleuron de la couronne de Marie. Saint Jérôme se fit le champion de ce privilège attaqué, et s'armant de sa plume comme d'une vaillante épée pour les combats de la foi, inspiré et poussé d'ailleurs par sa grande piété envers Celle dont la gloire lui tenait tant à cœur, il composa tout un ouvrage pour réfuter Helvidius et prouver que Marie avait toujours été vierge après aussi bien qu'avant son enfantement divin.

(1) Godescard. — (2) Feller. — (3) Liturg. rom.

Dans une de ses lettres il dit en parlant d'elle :

« Ève enfanta dans la douleur; mais depuis qu'une  
 » Vierge a conçu dans son sein, et qu'elle nous a  
 » donné cet Enfant qui devait *porter sur son épaule le*  
 » *signe de sa domination, le Dieu, le Fort, le Père du*  
 » *siècle futur*, la femme a été affranchie de la malédiction. La mort était venue par Ève, la vie est venue  
 » par Marie. Aussi la virginité a-t-elle brillé plus richement dans les femmes, parce qu'elle a commencé  
 » par la femme..... »

Ailleurs il dit à la personne à laquelle il écrivait :

« Proposez-vous pour modèle la bienheureuse Marie,  
 » qui fut si pure qu'elle mérita d'être la Mère du Seigneur. L'ange Gabriel étant descendu vers elle, sous  
 » la forme d'un homme, et lui ayant dit : *Salut, ô*  
 » *pleine de grâce; le Seigneur est avec vous*, surprise et  
 » alarmée, elle ne sut que répondre, car jamais un  
 » homme ne l'avait saluée. Enfin elle apprend le sujet  
 » du message, et parle. Et cette Vierge, qui tremblait  
 » devant un homme, n'appréhende pas de s'entretenir  
 » avec un ange. Vous pouvez, vous aussi, devenir la  
 » Mère du Seigneur, etc. »

On trouve dans le tome v de l'édition des œuvres de saint Jérôme par les Bénédictins, deux discours sur l'Assomption de Marie et où l'auteur s'exprime ainsi :

« Pouvons-nous douter que Celle qui a été jugée  
 » digne de porter dans son sein le prix de notre rédemption, puisse obtenir le bienfait de notre délivrance? Ce n'est donc pas sans raison que nous nous  
 » efforçons de la célébrer dans nos assemblées, puis-  
 » que c'est à elle que nous sommes redevables de cet  
 » heureux commerce du ciel avec la terre. Elle pou-

» vait donc se réjouir elle-même, parmi toutes les  
 » femmes, de ce qu'elle portait dans son sein virginal  
 » Celui qui devait guérir tous les maux du genre hu-  
 » main. Elle s'étonnait, en secret, des signes de sa  
 » grossesse, elle qui savait n'avoir eu aucun com-  
 » merce avec aucun homme..... O virginité heureuse-  
 » ment féconde! ô prodige d'un genre nouveau et  
 » inouï! Celle qui est mère est en même temps vierge;  
 » Celle qui est vierge est en même temps mère. Elle  
 » a enfanté Celui qui l'a fait concevoir; elle a porté  
 » Celui qui l'a créée; car enfin Celui qui est né de Marie  
 » était le créateur de Marie, et c'est ainsi que la bien-  
 » heureuse Mère est tout à la fois vierge et mère,  
 » puisque, en portant son Fils dans son sein, elle n'a  
 » rien perdu de ce qu'elle possédait auparavant. O  
 » Mère de mon Dieu, quelle gloire est la vôtre! vous  
 » avez porté dans votre sein le Créateur du ciel et de  
 » la terre; vous avez couvert, de vos baisers mater-  
 » nels, ses lèvres encore teintes de votre lait virginal,  
 » et quoiqu'il fût votre Maître et votre Seigneur, vous  
 » l'avez vu, sous la forme d'un faible enfant, s'atta-  
 » cher à vous, en formant ses premiers pas, et rem-  
 » plir votre cœur d'une joie ineffable. O heureux  
 » enfantement! vous avez fait l'allégresse des anges et  
 » l'attente de tous les saints. Tout le genre humain  
 » enveloppé dans une même proscription, avait besoin  
 » de vous, pour voir disparaître l'anathème qui pesait  
 » sur lui.

» Voilà, ô bienheureuse Marie, ce qui fait votre  
 » gloire! voilà ce qui fait que vous êtes bénie entre  
 » toutes les femmes, que vous avez été préférée à  
 » toutes les troupes des anges. Vous suivez l'Agneau

» partout où il porte ses pas ; c'est vous qui invitez les  
 » chœurs des vierges, de toutes ces âmes qui ne se  
 » sont jamais laissé prendre aux attraites des voluptés  
 » charnelles ; c'est vous qui les invitez à venir, à tra-  
 » vers des chemins semés de lys blancs comme la neige  
 » et de roses parées de toutes les grâces du printemps,  
 » se désaltérer à la source de la vie. Dans cette région  
 » qui n'est habitée que par des saints, vous êtes assise  
 » à la première place ; vous errez çà et là parmi les  
 » fleurs humides de rosée, jouissant de toutes les délices  
 » du paradis ; et vos mains immortelles se plaisent à  
 » cueillir des fleurs qui ne se flétriront jamais. Unis-  
 » sant vos chants à ceux des anges et des archanges,  
 » vous ne cessez de répéter avec eux : Saint ! saint !  
 » saint !

» Mais que fais-je, et pourquoi mon imagination  
 » s'efforce-t-elle de trouver des figures pour vous  
 » louer, lorsque je sens que tout ce que je puis dire  
 » est infiniment au-dessous de ce que vous méritez ?  
 » Si je vous appelle la Mère des nations, vous êtes plus  
 » que cela ; si je vous appelle la vive Image de Dieu  
 » vous êtes digne de cet éloge ; si je vous appelle la  
 » Nourrice d'un Dieu, je ne dis rien qui, à la rigueur,  
 » ne soit véritable. O bienheureuse Mère, nourrissez  
 » donc de votre lait Celui qui est la nourriture des  
 » anges ; nourrissez Celui qui vous a faite vous-même,  
 » afin de pouvoir lui-même se faire tout ce qu'il est  
 » devenu. Celui qui, alors que vous l'avez conçu,  
 » vous a accordé la douceur d'être Mère, sans que sa  
 » naissance vous dépouillât du mérite ni de la gloire  
 » de la virginité ; Celui qui, avant de naître, vous a  
 » créée pour que vous fussiez sa Mère, et afin qu'il

» sortît de votre sein comme l'époux sort de son lit,  
 » et qu'il pût se montrer, sous une forme visible, aux  
 » regards du monde.

» Quelle gloire ç'a été pour vous de donner, en  
 » quelque sorte, l'existence à Celui de qui vous l'avez  
 » reçue; de porter dans vos bras Celui qui vous porta  
 » lui-même, avant le monde, dans sa pensée, et de  
 » présenter vos mamelles à Celui qui les remplit d'un  
 » lait merveilleux! »

Dans son *Apologie* du livre qu'il avait fait contre Jovinien, le même docteur s'exprime ainsi :

« Jésus-Christ fut vierge; la Mère de ce Sauveur  
 » vierge fut vierge elle-même, et elle le fut toujours.  
 » Car Jésus s'incarna en elle sans rompre les barrières  
 » de sa virginité, comme on le vit plus tard entrer dans  
 » le cénacle où étaient ses Apôtres quoique les portes  
 » en fussent fermées; comme on le vit ensuite sortir de  
 » son sépulcre neuf, taillé dans le roc et dans lequel  
 » personne ne fut mis ni avant ni après lui, sans ren-  
 » verser la pierre qui fermait ce sépulcre et sans briser  
 » les sceaux qu'y avaient apposés les Juifs. Sa Mère  
 » fut un jardin fermé, une source scellée; c'est de  
 » cette source qu'est sorti ce fleuve, qui, d'après le  
 » prophète Joel, arrose le torrent soit des câbles, soit  
 » des épines, des câbles dans lesquels nos péchés nous  
 » avaient empiégés, des épines qui étouffent le bon  
 » grain du Père de famille. Elle est encore cette porte  
 » orientale dont parle Ézéchiél, qui est toujours fer-  
 » mée, qui donne passage à la lumière, qui est lumi-  
 » neuse elle-même, qui clot le saint des saints et par  
 » laquelle l'éternel et vivant soleil de justice, notre

» pontife suprême selon l'ordre de Melchisédech, est  
» entré et sorti. »

Enfin, c'est encore saint Jérôme qui a dit cette belle parole si souvent répétée depuis :

« La grâce ne se communique aux autres créatures  
» que par parties, mais Marie en a reçu la plénitude. »

Mais ce qui ne prouve pas moins que toutes ces louanges la piété de saint Jérôme vis-à-vis de la Mère de Dieu, c'est le parti qu'il prit d'aller mourir là où Jésus-Christ était né, d'aller finir ses jours là où le Verbe fait chair avait commencé les siens.

Si, d'un côté, la sainteté de sa vie, son éloquence et son savoir lui avaient fait, à Rome, beaucoup d'admirateurs et un grand nombre d'amis, d'un autre côté, cette supériorité de vertus et de talents jointe à une certaine âpreté de caractère, lui suscita beaucoup d'ennemis. Il avait dans ses sermons et dans ses lettres attaqué maintes fois, et avec toute l'énergie de son âme de feu, les vices des habitants de Rome. Parmi les personnes que blessa cette liberté apostolique, parmi les envieux que lui firent ses travaux et sa réputation, il faut mettre au premier rang certains ecclésiastiques qui ne se montrèrent pas les moins acharnés contre lui. Les prêtres paresseux ne lui pardonnaient pas ses veilles et ses constantes études ; les prêtres ignorants souffraient de se voir éclipsés par l'éclat de sa science ; les prêtres muscadins qui, comme il le dit lui-même (1), ressemblaient bien plutôt à des jeunes mariés qu'à des athlètes de Jésus-Christ, voyaient d'un mauvais œil

(1) Tales, cum videris, sponso magis existimato quàm clericos.  
Epist. 22, ad Eustoch.

l'austère simplicité du traducteur des livres saints. Les critiques acerbes qu'il avait d'ailleurs faites de leurs prétentions ridicules, les stigmates sanglantes qu'il leur avait imprimées, excitaient toutes leurs colères. Puis Damase était mort; et Sirice son successeur ne témoigna à saint Jérôme que cette indifférence qui n'est, la plupart du temps, qu'une hostilité réelle. Dégoûté de la ville où tant de passions mauvaises s'amoncelaient contre lui, saint Jérôme résolut de céder à l'orage et d'aller ailleurs chercher une retraite paisible; et Béthléem fut le lieu qu'il choisit de préférence. Ce fut là qu'il alla enfouir sa science et ses vertus; ce fut là qu'il alla cacher sous le boisseau une lumière qui ailleurs avait blessé des yeux malades, mais qui, cependant, était destinée à jeter le plus grand éclat dans l'Église et dans le ciel, dans le temps et dans l'éternité. Oui, Béthléem, la ville de paix, la cité de David qui avait vu naître l'Homme-Dieu, fut, de tous les lieux du monde, l'endroit qu'il préféra pour en faire son dernier asile et son tombeau.

Et qui dira les sentiments dont ce saint à la foi si vive, à l'âme si ardente, fut pénétré dans le lieu qui avait été témoin des couches virginales de Marie, qui avait entendu les cantiques des Anges au-dessus du berceau du Christ et reçu la visite des bergers et des Mages adoreurs de l'Enfant-Dieu? Certes, bien des pèlerins sont allés depuis saint Jérôme fouler aux pieds cette terre sacrée, l'arroser de leurs larmes, et lui donner de pieux baisers. Mais nous doutons qu'aucun d'eux ait jamais mieux honoré que lui la crèche du Sauveur et la Vierge qui avait été son premier berceau. O pieux, ô grand écrivain, pourquoi n'avez-vous pas

laissé aux générations venues après vous sur la terre, ce que, dans vos heures de prières, vous dites à Jésus et à Marie ? Pourquoi n'avez-vous pas laissé aux générations venues après vous sur la terre vos adorations au Fils et vos hommages à la Mère ? Jamais, non jamais les anges n'ont porté de ce lieu béni, vers les trônes du Roi et de la Reine des cieux, des supplications plus humbles ni un encens plus pur.

Ce fut sans doute en récompense de cette vive piété envers Jésus naissant et envers cette tige de Jessé dont Jésus fut la fleur, que Dieu voulut que les ossements de cet adorateur en esprit et en vérité suivissent la crèche du Sauveur quand elle eut été transportée de Béthléem à Rome et placée dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Saint Jérôme avait quitté, dans les jours de sa vie, Rome pour Béthléem, par respect et par dévotion pour le berceau du Dieu fait homme ; et Dieu voulut que sa cendre quittât Béthléem pour Rome quand cette première ville eut perdu son trésor et quand la seconde en eut été enrichie. Heureux corps, qui, même dans la mort, accompagna l'objet sacré que, vivant, il avait honoré par tant d'hommages ! Heureux corps, qui, en attendant la résurrection, repose dans un des plus saints temples de la ville éternelle, près de la crèche de Jésus et sous l'aile de Marie !

C'est encore de saint Jérôme que vient cette belle sentence que l'on invoque si souvent pour justifier tout ce qui se rattache au culte hyperdulique : « Nul doute » que tout ce qu'on fait à la gloire de la Mère ne » tourne et ne contribue à l'honneur du Fils. »

Dans sa *dixième lettre à Paule et à Eustochie*, le saint



docteur adresse à ces deux pieuses femmes une courte exhortation que nous nous reprocherions de ne point reproduire ici :

« En conséquence, ô très chères sœurs, dit-il, aimez  
 » Celle que vous révérez, et révérez Celle que vous  
 » aimez ; et vous honorerez et aimerez vraiment Celle  
 » que vous louez, si vous travaillez de toutes vos forces  
 » à l'imiter. Si donc, ô sœurs bien-aimées, vous avez  
 » pour Marie une véritable dévotion, un véritable  
 » amour, qu'il vous soit doux aussi de marcher sur  
 » les traces et d'imiter les vertus de Celle dont la vie  
 » est le modèle le plus parfait que puissent suivre  
 » les chrétiens, la leçon et l'enseignement de toutes  
 » les églises, et qui efface en perfection tout ce qui  
 » n'est pas Dieu. Que toute vierge donc qui désire  
 » d'elle une faveur, qui sollicite son assistance, s'ef-  
 » force de lui ressembler.

La lettre de laquelle nous tirons ce passage prouve peut-être mieux que ne le ferait un livre, que ne le ferait un sermon, combien intime, combien sincère était la piété de saint Jérôme à l'égard de Marie.

Le grand docteur y dit encore, toujours en s'adressant à Paule et à Eustochie :

« Si vous avez de tendres sentiments de piété,  
 » voyez, je vous prie, de quel amour n'était point  
 » tourmentée, quel vif désir n'éprouvait pas cette très  
 » sainte Vierge quand elle repassait dans son esprit  
 » tout ce qu'elle avait entendu, tout ce qu'elle avait  
 » vu, tout ce qu'elle avait su. Pour moi, je pense que  
 » quand bien même vous auriez toute l'intelligence,  
 » toute la sagacité, toute la pénétration et tout l'a-  
 » mour que peut avoir une créature mortelle, vous

» n'arriveriez point à comprendre l'intensité et la vi-  
 » vacité du pur amour qui sans cesse embrâsait, dé-  
 » vorait son âme ; vous n'arriveriez jamais à com-  
 » prendre l'opération intérieure du Saint-Esprit en elle  
 » et les élans secrets de son cœur vers le ciel. Car bien  
 » que sans cesse elle aimât Jésus-Christ de tout son  
 » cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, tous  
 » les jours cependant cet amour augmentait, tous les  
 » jours son éloignement de son auguste Fils lui pesait  
 » davantage, tous les jours elle souffrait davantage de  
 » son absence, tous les jours elle brûlait de flammes  
 » nouvelles, tous les jours de nouvelles lumières l'é-  
 » clairaient et lui faisaient désirer avec une ardeur  
 » plus grande les biens de la cité sainte. Elle était  
 » toute remplie des dons du Saint-Esprit ; elle était  
 » toute embrâsée, toute pénétrée du feu du divin amour,  
 » de sorte qu'il n'y avait en elle et dans ses affections  
 » rien qui ne fût tout divin, rien qui ne fût la perfec-  
 » tion de l'amour le plus pur, le plus exempt de tout  
 » alliage. Car tous doivent aimer Jésus-Christ de tout  
 » leur cœur, de toute leur âme, tous doivent le cher-  
 » cher de toutes leurs forces, mais il est bien plus ai-  
 » mable, bien plus désirable encore pour Celle dont  
 » il est à la fois et le Maître et le Fils. Nous sommes  
 » donc assez porté à croire avec quelques-uns que  
 » Marie demeura au moins pendant quelque temps  
 » dans l'endroit où son bien-aimé avait été enseveli.  
 » Ce fut à une inspiration de son ardent amour qu'elle  
 » obéit en cela ; elle voulut pouvoir nourrir et entre-  
 » tenir cet amour par la vue continuelle de ce lieu  
 » qui lui rappelait si vivement son Fils. Aussi est-ce à  
 » ce besoin que l'on attribue la grotte dont on voit

» encore des restes et de laquelle elle pouvait, obéis-  
 » sant à son amour, visiter alternativement et le chemin  
 » suivi par lui pour monter au calvaire, et le lieu de  
 » sa sépulture et de sa résurrection, et tous les en-  
 » droits où il avait souffert, non pas pour chercher  
 » parmi les morts celui qu'elle savait être vivant, mais  
 » pour procurer du moins un allègement à sa douleur.  
 » Car un des caractères d'un vif et violent amour c'est  
 » de croire toujours posséder, toujours tenir ce qu'il  
 » désire. La raison l'abandonne souvent; il manque de  
 » jugement; il ne sait point se renfermer dans de  
 » justes limites et il ne peut penser qu'à l'objet de sa  
 » sa flamme. L'impossibilité ne le console point; les  
 » obstacles, les difficultés ne le guérissent point. Aussi,  
 » bien que la très sainte Vierge fût toute céleste, toute  
 » spirituelle, cependant, tant qu'elle vécut dans la  
 » chair, elle éprouva l'empire des sens, elle dut les  
 » satisfaire dans les choses légitimes; et c'est pour  
 » cela que, dans le but de contenter ses yeux, et par ses  
 » yeux son cœur, elle aimait à visiter, à parcourir de  
 » temps en temps les lieux qu'il lui rappelaient Jésus....  
 » Enfin l'amour ardent qu'elle avait pour cet homme-  
 » Dieu, né de son sein, lui faisait vivement désirer de se  
 » réunir à lui; car l'amour veut naturellement voir et  
 » posséder ce qu'il aime. »

Cette dixième lettre dont l'Assomption est le sujet, renferme une multitude d'autres passages d'une beauté remarquable et que les panégyristes de Marie ont sans cesse répétés depuis, tant les pensées et les paroles en sont élogieuses pour la Reine des saints, pour Celle qui est, dit saint Jérôme « un parterre embelli de » toutes les fleurs et embaumé de tous les parfums de

» la grâce et de la vertu, par terre tellement bien fermé  
» que rien d'impur n'a jamais pu le souiller (1). »

Nous voudrions bien pouvoir allonger et multiplier ces citations. Mais il nous faut bon gré, mal gré, nous arrêter ici ; et c'est ce que nous faisons quoiqu'il nous en coûte.

(1) *Ibid.*

## XX.

### **SAINT CYRILLE,**

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Les grands hommes que nous venons de voir passer devant nos yeux les uns après les autres, les Ephrem, les Athanase, les Chrysostôme, les Epiphane, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, venaient, à peu de distance les uns des autres, de descendre dans la tombe. Tous ces flambeaux s'étaient éteints presque simultanément, comme ils avaient aussi brillé presque conjointement. Cependant un nouvel orage allait bientôt éclater dans le royaume spirituel de Jésus-Christ, et contre les grandeurs de son auguste Mère. Un noir et épais nuage se formait à l'horizon. Mais le Dieu qui a promis d'être avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles, sait, dans les grandes tempêtes qu'elle a à essuyer, susciter des pilotes habiles et courageux qui

l'empêchent de sombrer; il sait, dans les grandes guerres que lui livre le démon, père du mensonge et de l'erreux, susciter des généraux expérimentés et vaillants qui lui assurent la victoire.

Saint Cyrille d'Alexandrie fut un de ces savants et intrépides nautonniers, un de ces chefs aussi instruits que valeureux; et on peut le regarder comme le défenseur du dogme de l'Incarnation et de la maternité divine de Marie, au même titre que le grand évêque d'Hyppone est regardé comme le champion le plus illustre du dogme de la grâce. D'ailleurs, le pape saint Célestin qualifia lui-même saint Cyrille de *généreux défenseur de l'Église et de la foi, de docteur catholique et d'homme vraiment apostolique*.

Nestorius, patriarche de Constantinople, avait osé prêcher et faire prêcher, écrire et faire écrire qu'il y a en Jésus-Christ deux personnes, la personne de Dieu, et la personne de l'homme. Il enseignait, par conséquent, que le Verbe ne s'est point uni hypostatiquement à la nature humaine, qu'il ne l'a prise que comme un temple où il habite, et comme un vêtement au moyen duquel il s'est rendu visible à nous. C'était évidemment enlever à Marie le titre de Mère de Dieu pour ne lui laisser que celui de Mère de l'homme ou du Christ associé au Verbe. « Non, disait-il, Dieu n'a point de mère; Marie n'a point enfanté un Dieu. La » créature n'a point donné naissance au Créateur, mais » à un homme instrument de la divinité, à l'oint du » Seigneur, au Christ que j'adore; car j'adore celui » qui frappe mes regards à cause du Dieu invisible » qui en est inséparable, et qui réside dans l'homme » comme dans le temple qu'il s'est consacré à jamais.

» Que personne donc n'appelle Marie Mère de Dieu :  
 » C'était une femme; et une femme ne saurait être la  
 » Mère de Dieu (1). »

On ne pouvait s'expliquer plus nettement; on ne pouvait présenter d'une manière plus claire et plus audacieuse le venin de la nouvelle impiété. Aussi cette doctrine révolta-t-elle les vrais fidèles, et excita-t-elle parmi eux une indignation générale. Des protestations énergiques eurent lieu. Elles restèrent sans effet. L'hérésiarque persista. Son enseignement fut dénoncé à plusieurs évêques et en particulier à saint Cyrille d'Alexandrie. Ce patriarche ayant lu les homélies de l'archevêque de Constantinople, y découvrit toutes les erreurs dont ce dernier était accusé.

Cependant ces nouveautés se répandaient rapidement en Egypte et surtout parmi les moines. Le vigilant pasteur d'Alexandrie s'empessa de prémunir, par une longue lettre, les monastères placés sous sa juridiction.

« Comment, leur écrivit-il, peut-on mettre en doute  
 » si Marie doit être appelée Mère de Dieu? Si notre  
 » Seigneur Jésus-Christ est Dieu, comme il l'est véritablement et par nature, selon le saint concile de  
 » Nicée, comment la sainte Vierge ne serait-elle pas  
 » Mère de Dieu? Quoique les Apôtres n'aient pas usé  
 » de cette façon de parler, elle n'en exprime pas moins  
 » la foi qu'ils ont enseignée. Telle était pareillement  
 » la foi de nos Pères, entre autres de l'illustre Athanase (et il leur cite les paroles de ce Père). Mais la  
 » Vierge est-elle mère de la divinité? dira-t-on par  
 » une subtilité digne des blasphémateurs qui l'em-

(1) Nestor. Serm. edit. Garner.

» ploient. Mais, dans l'ordre de la nature, bien que  
 » les mères n'aient aucune part à la création de l'âme,  
 » dit-on qu'elles sont mères du corps de l'homme, non  
 » de l'homme entier ? »

Saint Cyrille, sachant que l'hérésiarque jouissait d'un grand crédit à la cour, composa contre ses erreurs deux traités qu'il adressa à Théodose, à l'impératrice et aux princesses ses sœurs, pour les mettre en garde contre le danger qui menaçait leur foi. Ces différents écrits de l'éminent pontife furent promptement répandus, et ils firent un bien immense. Les vrais fidèles les accueillirent avec la joie la plus vive, et ils valurent à leur auteur de nombreuses lettres de félicitations et de remerciements. Nestorius ayant accusé saint Cyrille d'avoir voulu faire du trouble et du scandale, « Ce » scandale et ce trouble, lui répondit saint Cyrille, » n'ont pas commencé par mes écrits, mais par ceux » que je combats, soit qu'ils soient de vous ou non. » Vous n'avez nulle raison de vous plaindre ni de vous » élever contre moi qui n'ai d'autre part au trouble » que de travailler à y remédier. Mais il est aisé de » faire cesser le scandale. Appelez Mère de Dieu la » sainte Vierge; c'est le moyen sûr de dissiper nos » soupçons et de mettre l'Eglise aussi bien que l'em- » pire à l'abri de toute suite fâcheuse. »

De plus en plus irrité contre son adversaire, Nestorius ne garda plus ni bornes ni mesures. Il fit tous ses efforts pour indisposer la cour contre son antagoniste; et il ne réussit que trop dans cette tentative. Il chercha même à soulever contre lui le peuple de Constantinople et des contrées voisines par les plus atroces calomnies et par les diatribes les plus furibondes.



« C'est, leur disait-il, le neveu de cet inique et violent Théophile, l'héritier de la fortune et des vices du persécuteur ou plutôt de l'assassin de votre saint Père Chrysostôme. Ce dernier tyran le persécute encore après sa mort, et s'obstine à canoniser le crime de l'ancien plutôt que de s'unir à l'Église pour révéler un saint dont les vertus et la divine éloquence font l'admiration de l'univers. Race perverse et gangrenée dans toutes ses parties, plus elle avance, plus elle se montre ennemie de toute piété. »

Ces violentes déclamations n'inspirèrent à saint Cyrille ni colère ni crainte. Mais persuadé et convaincu qu'il ne pouvait plus espérer de faire rentrer au bercail la brebis égarée, il en appela au chef suprême de la catholicité; il écrivit au pape; et, après lui avoir dit qu'il s'était efforcé, par tous les moyens possibles, de rappeler à l'orthodoxie son confrère dans l'épiscopat, il continue ainsi : « Il est temps d'avertir votre sainteté comme le devoir et l'ancienne coutume nous y obligent, de ce que la malice infernale entreprend dans nos églises, non en des questions de peu d'importance, mais dans un point capital où l'honneur même de Jésus-Christ se trouve attaqué. Daignez guider nos démarches, et nous faire savoir si votre sentiment est qu'on doive communiquer avec Nestorius, ou se séparer de sa communion sans ménagement, afin que la conduite des orthodoxes soit uniforme dans nos provinces. Il est nécessaire que vous dirigiez de même par vos lettres les évêques de Macédoine et tous ceux de l'Orient. Aussi n'ai-je encore rien mandé à aucun d'eux touchant l'état de l'Église de Constantinople. Je commence par vous

» faire savoir que déjà le peuple ne s'y assemble plus  
 » avec l'évêque, à l'exception de ses criminels adula-  
 » teurs, et d'un très petit nombre de personnes de la  
 » foi la plus faible ; presque tous les monastères avec  
 » leurs abbés et la plupart des magistrats se sont reti-  
 » rés ; tous les Orientaux ont la même horreur que  
 » nous de la nouvelle doctrine. Pour la faire bien  
 » connaître à votre sainteté, je lui envoie des livres  
 » qui la contiennent, en y joignant les passages des  
 » Pères qui la combattent et les lettres que j'ai déjà  
 » écrites à ce sujet. »

Nestorius, de son côté, écrivit aussi à Rome ; et, dans sa lettre au pape, il osa répéter qu'on doit nommer Marie Mère du Christ et non pas Mère de Dieu, puisque les Écritures, poursuit-il, ne lui donnent nulle part ce titre ; qu'on peut tout au plus le souffrir dans un sens impropre, en tant que le corps du Christ, tiré de Marie, est le temple du Verbe, et qu'il en est inséparable. Mais la Vierge, reprend-il, n'est pas la Mère du Verbe, puisqu'elle n'a pu enfanter Celui qui est plus ancien qu'elle.

Le pape saint Célestin réunit en concile les évêques qui formaient son conseil habituel ; les écrits de Nestorius furent examinés. A première vue, leur doctrine révolta toute l'assemblée, et le nestorianisme fut condamné d'une voix unanime. Le pape notifia par lettres cette condamnation à saint Cyrille, au patriarche d'Antioche et à quelques autres évêques des principales églises d'Orient. Saint Cyrille fut chargé de distribuer à ses collègues ces lettres du souverain pontife. Le pape le nommait aussi son délégué et son représentant pour tout ce qui concernait cette affaire.

En conséquence donc des pouvoirs qu'il avait reçus du saint Siège, le patriarche d'Alexandrie convoqua dans sa ville patriarchale un concile de tous les évêques de sa juridiction. Il y fut décidé qu'on écrirait à Nestorius une lettre synodale qui le sommerait, sous peine de déposition et en vertu de la sentence du Siège apostolique, d'abjurer ses erreurs dans l'espace de dix jours. On rédigea en outre douze anathèmes ou douze articles qui condamnaient, sous autant de formes, l'hérésie nestorienne et que l'auteur de cette secte devait souscrire.

Voici le premier :

Si quelqu'un ne confesse pas que l'Emmanuel est véritablement Dieu, et que, par conséquent, la Vierge est Mère de Dieu puisqu'elle a engendré, selon la chair, le Verbe de Dieu incarné, qu'il soit anathème.

Semblables aux anges rebelles, les hautes intelligences, les hommes de génie ne rentrent pas dans leur orbite quand ils l'ont une fois quittée. Voyez Tertulien, Arius, Eutychès, Photius, Luther et Lamennais. Fénelon fut une exception, Nestorius n'en fut pas une; il s'affermît dans son esprit d'obstination, et refusa constamment de revenir sur ses pas. Exhortations amicales, monitions des conciles, menaces du saint Siège, rien ne put fléchir son orgueil. Sa haine contre saint Cyrille s'accrut de plus en plus. Il l'accusa d'être tombé dans l'erreur des Apollinaristes. Saint Cyrille se justifia pleinement de ce reproche. Mais néanmoins plusieurs personnes et notamment l'empereur ainsi que quelques évêques se laissèrent prévenir contre cette intrépide sentinelle de la foi; et saint Cyrille reçut de Théodose une lettre fort dure, que nous avons

encore, et où le prince accuse le patriarche d'Alexandrie de calomnier ses confrères et de souffler dans l'Église et dans l'État le feu de la discorde.

Le mal en était venu au point qu'un concile œcuménique paraissait nécessaire non pour proscrire l'erreur, suffisamment condamnée, mais pour rendre plus éclatante cette condamnation. Cette mesure était dans le vœu du pape, des évêques et des fidèles. Elle fut résolue, et Ephèse fut choisie pour le lieu de cette assemblée. Dieu avait inspiré ce choix pour que la ville où Marie avait fait un long séjour, dans la compagnie de saint Jean, et qu'elle avait embaumée du parfum de ses vertus, fût le théâtre du triomphe qu'elle allait remporter sur un de ses plus rusés et plus perfides ennemis.

L'ouverture de ce concile eut lieu le 22 juin de l'an 431. Elle se fit dans la grande église qui était dédiée à l'auguste et très sainte Mère de Dieu. C'était un nouvel et solennel hommage rendu à cette auguste Vierge que de se réunir dans un lieu mis sous ses auspices et qui portait son nom, pour prononcer sur un point qui intéressait au plus haut degré sa dignité et ses grandeurs. Pour les Pères, c'était déjà protester hautement de leur profonde vénération pour la Mère de Dieu et de leur opposition aux doctrines de Nestorius. Deux cents évêques prirent part à cette imposante réunion. Saint Cyrille la présida de la part du souverain pontife et comme son fondé de pouvoirs. Cet honneur lui était bien dû comme récompense du zèle qu'il avait déployé et de ce qu'il avait eu personnellement à souffrir de la part de ses adversaires. Il y avait d'ailleurs des droits par son titre de patriarche d'Alexan-

drie, ce Siège lui donnant le pas sur tous les autres évêques. Ajoutons que ses vertus, sa science et ses talents le rendaient bien digne aussi de cette distinction.

Après la lecture du symbole de Nicée, on lut la lettre que saint Cyrille avait écrite touchant les erreurs qui avaient motivé le concile. Cette lettre fut trouvée entièrement conforme à la doctrine de Nicée. Chacun des évêques présents exalta à l'envie la profondeur et la pureté de la doctrine de saint Cyrille. Après l'examen de ses dogmes, Nestorius fut condamné dès la première session qui dura depuis le matin jusqu'à la nuit serrée.

Tout le peuple d'Ephèse, plein de zèle pour la gloire de la Mère de Dieu, attendit pendant tout ce temps à la porte de l'église. Quand il eut appris le triomphe de la Vierge Mère et la déposition solennelle de son ennemi, il poussa de grands cris de joie, et combla de bénédictions les Pères du concile. Les citoyens les plus distingués reconduisirent les évêques à leurs logis avec des flambeaux allumés; les femmes brûlèrent des parfums devant eux; on fit des illuminations par toute la ville, chaque rue retentissant du nom et des éloges de Marie, Mère de Dieu; toute l'Asie, tout le monde chrétien s'empressèrent à l'honorer avec un redoublement de zèle et de ferveur.

Ce triomphe de la Mère de Dieu fut aussi le triomphe de son illustre champion.

Cependant cet invincible athlète de la foi n'était pas à la fin des peines et des tribulations qu'il devait avoir à souffrir pour la cause de Jésus et pour celle de Marie. Jean, évêque d'Antioche et ami de Nestorius dont il ne

partageait pourtant pas la doctrine, déposa, dans un conciliabule qu'il présida, et qui se composait de quarante-trois évêques, le patriarche d'Alexandrie. Puis ces évêques écrivirent à Constantinople pour notifier à Théodose cette déposition. Leurs lettres étaient remplies d'imputations calomnieuses contre le président du véritable concile; et l'empereur, n'ayant pas encore reçu les actes de l'assemblée orthodoxe, crut à la vérité de ce que lui disaient Jean d'Antioche et ses complices, et il sentit ses préventions contre l'évêque d'Alexandrie augmenter de plus en plus.

Mais Dieu préparait à ce vénérable patriarche une abondante consolation. Les légats du saint Siège arrivèrent enfin à Ephèse le 10 du mois de juillet, les mauvais temps les ayant empêchés de se trouver pour le jour de l'ouverture. Aussitôt leur arrivée, le concile célébra sa seconde session. Saint Cyrille y occupa encore le premier rang comme président constitué pour toute la durée du concile. On lut les lettres des légats. Cette lecture finissait à peine, que tous les orientaux s'écrièrent unanimement :

« C'est la voix de la sagesse, c'est l'équité même  
 » qui a prononcé. Grâces soient rendues à Célestin,  
 » nouveau Paul, et à Cyrille qui ne fait qu'un avec  
 » lui! Vive Célestin conservateur de la foi de concert  
 » avec le concile! Un Célestin, un Cyrille, un concile  
 » unanime, une même foi par toute la terre! »

Les légats prirent ensuite connaissance des actes du concile, et ils les approuvèrent. On annula l'injuste et illégal sentence de déposition et d'excommunication que les prélats nestoriens avaient osé prononcer contre l'évêque d'Alexandrie; et ils furent tous excommuniés

à leur tour, jusqu'à ce qu'ils eussent reconnu leurs torts et leurs erreurs. Mais il est bien rare de voir l'hérésie se rétracter. Aussi les évêques schismatiques, au lieu de désavouer leur conduite et leurs opinions, se vengèrent des Pères du concile par tous les moyens possibles. On porta même la violence contre le saint patriarche qui l'avait présidé jusqu'à le jeter en prison. Mais cette nouvelle et dure épreuve n'eut qu'un temps. Théodose mieux informé le fit mettre en liberté ; et son retour sur son siège fut un véritable triomphe, car sa ville patriarchale le reçut comme un glorieux confesseur de Jésus-Christ et comme un autre Athanase.

Quelque long que soit ce chapitre (et nous avouons qu'il l'est, mais nous n'avons pas cru devoir le faire plus court), quelque long que soit ce chapitre, nous le terminerons par un extrait du discours que prononça saint Cyrille à l'ouverture du fameux concile qu'il présida :

« Salut, ville des Ephésiens, embellie d'un nouvel  
 » ornement, puisque maintenant, au lieu de ports terrestres ; les ports angéliques et célestes sont venus  
 » à toi. Salut, gloire de la préfecture d'Asie, puisque  
 » de toutes parts tu es décorée des temples des saints  
 » comme d'autant de bijoux précieux, et que maintenant tu es consacrée par l'empreinte des pieds de  
 » tant de saints Pères et de patriarches. Salut, ô bienheureux Jean, apôtre et évangéliste, la gloire de la  
 » virginité, le modèle de la chasteté ; vous qui avez  
 » déjoué les artifices du démon, renversé le temple de  
 » Diane ; vous, le port et le rempart de la ville  
 » d'Éphèse, le père des pauvres, le refuge des affligés,  
 » le repos et le rafraîchissement des pèlerins comme

» de ceux qui sont là. Salut, vase très pur, vase plein  
 » de sagesse, car c'est à vous, vous vierge, que notre  
 » Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'on le clouait sur la  
 » croix, confia la Mère de Dieu, toujours vierge.

» Salut, vous aussi, Marie, Mère de Dieu, Vierge  
 » Mère, étoile du matin, vase sans tache. Salut,  
 » Vierge Marie, Mère et Servante. Vierge, à cause de  
 » Celui qui est né de vous vierge; Mère, à cause de  
 » Celui que vous avez porté dans vos bras, que vous  
 » avez nourri de votre lait. Servante, à cause de Celui  
 » qui a pris la forme d'esclave. Salut, Marie, temple  
 » saint où est reçu Dieu lui-même. Salut, Marie, co-  
 » lombe chaste et pure; salut, Marie, lampe inextin-  
 » guible, car de vous est né le soleil de justice. Salut,  
 » Marie, vous qui renfermez Celui que rien ne saurait  
 » contenir. Salut, Marie, Mère de Dieu, vous pour qui  
 » les prophètes élevaient la voix, vous par qui les pas-  
 » teurs chantent les louanges de Dieu, lorsqu'ils en-  
 » tonnent avec les anges cet hymne magnifique : *Gloire*  
 » à Dieu dans les hauteurs, et, sur la terre, paix aux  
 » hommes de bonne volonté. Salut, Marie, Mère de Dieu,  
 » vous par qui a brillé la véritable lumière, notre Sei-  
 » gneur Jésus-Christ. Salut, Marie, Mère de Dieu, vous  
 » par qui s'est montré le vainqueur de la mort et le  
 » dominateur des enfers. Salut, Marie, Mère de Dieu,  
 » vous par qui a éclaté la gloire de la résurrection.  
 » Salut, Marie, Mère de Dieu, vous par qui est sauvé  
 » tout esprit fidèle. Salut, Marie, Mère de Dieu, car,  
 » par vous, calmés et apaisés, les flots de la mer ont  
 » apporté avec joie et douceur nos frères et nos com-  
 » pagnons. »

Évidemment le saint évêque répète ici, à chacune



de ses salutations, le titre de Mère de Dieu, dans l'intention de proclamer, aussi hautement que possible, sa foi à ce privilège de la glorieuse Vierge, et pour protester par là contre l'hérésie opposée à ce même privilège. Ah! si jamais quelqu'un a tenu d'une main vigoureuse le glaive de l'esprit et de la parole pour défendre la couche royale du véritable Salomon, reconnaissons que c'est par dessus tout saint Cyrille d'Alexandrie. Sa paix, son honneur, sa dignité, sa liberté, sa vie, il a tout exposé, tout sacrifié pour défendre le dogme de la maternité divine. Aussi, si comme le remarque judicieusement le P. Courcier, le concile d'Éphèse donna au culte de Marie une impulsion et une ardeur nouvelles, il est clair que celui qui fut l'âme de ce concile a eu une large part à ce beau mouvement, et qu'à lui revient, en grande partie, l'honneur du pieux élan qui précipita alors les peuples aux pieds de la Vierge-Mère.

L'autorité de ce grand saint peut aussi être invoquée en faveur du privilège de la Conception sans tache; car il a écrit dans son livre contre Nestorius : « Il se-  
» rait téméraire et injurieux à la gloire du Fils de  
» supposer et d'admettre dans la Vierge, sa Mère, une  
» faute ou un péché quelconque (1). »

Saint Cyrille d'Alexandrie eut pour homonyme, pour frère dans l'épiscopat, et pour contemporain un autre Cyrille qui fut grand aussi dans l'Église de Dieu, qui souffrit aussi persécution pour la justice, qui a pris rang aussi parmi les Pères et les Docteurs, et qui fut

(1) Temerarium est in Maria Virgine, propter Filium, ponere culpam aliquam vel peccatum.

aussi un ardent et intrépide apôtre de la vérité catholique ; un adversaire invincible de l'erreur et de l'hérésie, et un humble et dévot client de la Mère de Dieu. C'est saint Cyrille de Jérusalem, qui, dans une de ses belles catéchèses, la douzième, s'exprime ainsi :

« Adorons le Seigneur qui est né d'une Vierge ; et  
 » que les vierges reconnaissent la gloire de leur état.  
 » Que l'ordre des solitaires reconnaisse aussi la noblesse de la chasteté, car les hommes ne sont point  
 » exclus de cette sainte prérogative. Le Seigneur a  
 » passé neuf mois dans le sein d'une vierge, et il a demeuré avec nous, en qualité d'homme, pendant trente-  
 » trois ans ; de sorte que si la Vierge se glorifie de  
 » l'avoir porté pendant neuf mois, nous devons, à plus  
 » forte raison, nous glorifier de l'avoir possédé tant  
 » d'années.

» Tous donc, avec la grâce de Dieu, les jeunes gens  
 » et les vierges, les vieillards et ceux qui sont moins  
 » avancés en âge, courons la course de la chasteté, et  
 » ne nous livrons point à l'intempérance, mais louons  
 » le nom du Christ. N'oublions pas quelle est la gloire  
 » de la chasteté, car cette vertu nous vaut la couronne  
 » des anges, et paraît au-dessus des forces de l'homme.  
 » Épargnons et respectons nos corps qui doivent, un  
 » jour, luire comme le soleil ; et, pour le plaisir d'un  
 » instant, ne les souillons point, ces corps si grands  
 » et si nobles. Le péché est quelque chose de momentané et de fugitif, mais l'opprobre qui en résulte  
 » dure de longues années, dure éternellement. Ceux  
 » qui gardent la chasteté sont des anges sur la terre.  
 » Les vierges auront part au bonheur de la Vierge  
 » Marie. Loin donc tout ornement recherché, loin tout

» regard lascif, loin toute démarche dissolue, loin tout  
 » vêtement, tout parfum qui respire la volupté. Que la  
 » prière soit le parfum de votre âme ; qu'elle lui donne  
 » une bonne odeur en l'ornant de bonnes œuvres et  
 » de la sanctification de vos corps, afin que le Seigneur,  
 » qui est né d'une Vierge, vous dise à tous, aux hommes  
 » et aux femmes qui auront vécu chastement : *Je de-*  
*meurerai en eux, et je serai leur Dieu, et ils seront*  
*mon peuple* (1). A lui soit la gloire dans les siècles  
 » des siècles. »

Ces graves et solennelles paroles sont les dernières que nous demanderons au quatrième siècle, à ce beau et grand siècle qui, par l'organe des Méthodius, des Éphrem, des Athanase, des Épiphane, des Ambroise, des Bazile, des Grégoire de Nazianze, des Jérôme, des Augustin et des Cyrille a dit de Marie des choses plus glorieuses, plus élogieuses qu'aucun autre âge n'en a dit. A lui la palme de l'éloquence chrétienne ; à lui aussi la gloire d'avoir loué Marie comme elle n'a jamais été louée ni avant ni après.

(1) 1 Cor. v, 26.

## XXI.

### **SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE,**

ARCHEVÊQUE DE RAVENNE.

L'éloquence chrétienne qui avait jeté un si grand et si magnifique éclat pendant toute la durée du quatrième siècle et au commencement du cinquième, venait de perdre presque toute sa splendeur en perdant les Origène, les Grégoire de Nysse, de Nazianze et de Néocésarée, les Basile, les Chrysostôme, les Ephrem, les Athanase, les Ambroise, les Augustin, les Jérôme et les deux Cyrille, l'un de Jérusalem, l'autre d'Alexandrie. Cependant, comme dans le monde physique la noire nuit ne succède pas immédiatement au coucher du soleil, et comme le jour qui s'en va le dispute pendant quelques instants aux ténèbres qui viennent, ainsi, après les beaux et immortels génies que nous venons de nommer, on vit encore dans

l'Eglise quelques élèves distingués de ces maîtres fameux; et pour avoir été moins brillants que leurs devanciers, ces astres ne furent pas pour cela sans clarté.

A leur tête, dans l'ordre des temps comme dans l'ordre du mérite, il est juste de placer saint Pierre d'Imola, archevêque de Ravenne. Sa manière de prêcher, ses talents pour la chaire et les succès qu'il y obtint lui firent une grande réputation. L'empereur et l'impératrice voulurent souvent l'entendre; et partout où il parla au nom de Dieu, à la cour comme dans son diocèse, il opéra beaucoup de bien.

Cependant ce ne fut qu'environ deux cents ans après sa mort qu'on le surnomma *chrysologue*, c'est-à-dire à la parole d'or, et ce fut un de ses successeurs, appelé Félix, qui, ayant recueilli et publié les sermons de notre saint, les qualifia de sermons d'or (*sermones aurei*) et donna à leur auteur le titre de *chrysologue*, titre contre lequel la postérité n'a point protesté. Néanmoins nous avouerons qu'il y a loin de l'éloquence de saint Pierre Chrysologue à celle de saint Jean Chrysostôme. Le genre de l'illustre patriarche de Constantinople est plein d'ampleur et de majesté; tandis que les discours de l'archevêque de Ravenne sont plus instructifs que touchants. Simples et élégants, ils peuvent bien éclairer l'esprit, mais ils vont rarement au cœur. Ils sont en général fort courts et cette brièveté, nous ne le dissimulons pas, est aux yeux de plusieurs une qualité précieuse. Mais aussi elle nuit singulièrement à l'effet, en ne donnant pas à l'orateur le temps de s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs et de s'y établir en vainqueur. Car tout sermon est un assaut à

l'erreur, aux passions, aux préjugés et aux vices des hommes; et tout assaut, pour être couronné de succès, demande des préparatifs et par conséquent du temps. La précipitation en rend généralement la réussite impossible. Aussi, selon la remarque d'un critique judicieux, « on ne doit pas regarder les homélies de saint Pierre Chrysologue, comme des modèles de la véritable éloquence de la chaire. » Ce qui en fit surtout le succès, ce fut la véhémence du saint et zélé prédicateur, ce fut l'onction dont il accompagnait sa parole, ce fut le ton touchant et pathétique avec lequel il s'exprimait, et, plus que tout cela, ce fut sa haute réputation de vertu et de sainteté.

Mais entre toutes ses qualités, il est juste de distinguer sa piété envers Marie. Des 176 sermons que nous avons de lui, quatre sont consacrés à la louange de cette Vierge; ce sont les 140<sup>e</sup>, 142<sup>e</sup>, 143<sup>e</sup> et 144<sup>e</sup>. C'est dans le troisième de ces discours que, saluant la Mère de Dieu à la manière des docteurs ses prédécesseurs, il s'écrie :

« *Salut, pleine de grâce : le Seigneur est avec vous.*  
 » Vous voyez, chrétiens, de quels dons la Vierge est  
 » comblée. *Salut, pleine de grâce ; le Seigneur est avec*  
 » *vous.* Salut, c'est-à-dire, recevez; Eh! quoi donc!  
 » les vertus des présents et non de la pudeur. *Salut,*  
 » *pleine de grâce.* C'est là cette grâce qui a donné la  
 » gloire au ciel, Dieu à la terre, la foi aux nations,  
 » un terme aux vices, l'ordre à la vie, la discipline  
 » aux mœurs. C'est là cette grâce que l'ange apporta,  
 » que la Vierge reçut pour rendre le salut aux siècles;  
 » *Salut, pleine de grâce;* car la grâce s'est donnée à  
 » tous par parties, mais la plénitude de la grâce s'est

» donnée tout entière à Marie et tout à la fois. *Salut*,  
 » *pleine de grâce*. L'ange est envoyé de Dieu ; et que  
 » dit-il ? *Le Seigneur est avec vous* ; donc il était avec  
 » la Vierge avant celui qui était envoyé vers la Vierge.  
 » Dieu précéda son message, mais il ne se retira point  
 » de Dieu ; il ne peut être compris dans les lieux, celui  
 » qui est en tous lieux, qui est partout, et sans lequel  
 » le tout n'est rien. *Vous êtes bénie entre les femmes*.  
 » Véritablement bénie la Vierge qui possède l'honneur  
 » de la virginité ! Véritablement bénie Celle qui a mé-  
 » rité la grâce d'une conception divine et qui a porté  
 » la couronne de l'intégrité ! Véritablement bénie Celle  
 » qui a été plus grande que le ciel, plus forte que la  
 » terre, plus étendue que le monde, ayant contenu  
 » Celui que l'univers entier ne saurait contenir ! Elle  
 » a porté Celui qui porte le monde ; Elle a engendré  
 » Celui qui l'a engendrée ; Elle a nourri Celui qui nour-  
 » rit toutes les créatures vivantes. »

Dans le sermon 143<sup>e</sup>, l'éloquent archevêque s'exprime ainsi :

« Vous avez, mes très chers frères, entendu aujour-  
 » d'hui un ange traiter avec une femme du salut du  
 » genre humain. Il s'est agi, vous l'avez entendu, entre  
 » cet ange et cette femme de résoudre le problème au  
 » moyen duquel l'homme reviendrait à la vie en pre-  
 » nant le chemin par lequel il avait abouti à la mort.  
 » Oui, oui un ange traite avec Marie de la réhabilita-  
 » tion de l'homme parce qu'un ange avait machiné  
 » avec Ève la ruine et la perte de l'homme. Vous avez  
 » entendu encore comment, en employant le vil limon  
 » de notre chair, un ange prépare, avec un art admi-  
 » rable, à la majesté divine, un temple digne d'elle.

» Vous avez entendu comment, par un mystère incom-  
 » préhensible, Dieu allait venir sur la terre, et l'homme  
 » s'établir dans le ciel. Vous avez entendu comment,  
 » par un prodige inoui, la nature divine et la nature  
 » humaine, Dieu et l'homme allaient s'unir dans un  
 » seul et même corps. Vous avez entendu comment  
 » un ange encourageait notre pauvre et faible nature  
 » à porter toute la majesté du Très-Haut.... Mais dans  
 » la crainte que la faiblesse de notre humanité, véri-  
 » table grain de sable, ne vînt à succomber, en la  
 » personne de Marie, sous le poids effrayant de la  
 » divinité; dans la crainte qu'en Marie, destinée à  
 » porter le prix et la rançon de tout le genre humain,  
 » la fragilité de la tige ne vînt à être brisée par la  
 » pesanteur du fruit, la voix de l'ange vient soudain  
 » dissiper toute inquiétude en disant : *Ne craignez*  
 » *point, Marie*. Ici le nom même de la Vierge nous  
 » révèle sa dignité; car Marie en hébreu signifie mai-  
 » tresse. L'ange l'appelle donc Maîtresse afin que Celle  
 » qui va être la mère du souverain Maître, Celle que  
 » la puissance même de son Fils avait fait naître Mai-  
 » tresse fût à l'abri de toute crainte. *Ne craignez point,*  
 » *Marie*; car vous avez trouvé grace. En effet, Celui  
 » qui a trouvé grâce ne doit rien craindre. Ne craignez  
 » donc pas, ô Marie, puisque vous avez trouvé grâce. »

L'église romaine a emprunté au saint archevêque de  
 Ravenne ce remarquable passage pour l'insérer dans  
 son *Office du saint nom de Marie*.

Dans un autre sermon, le 148<sup>e</sup>, saint Pierre Chrysologue revient, en ces termes, sur le mystère de l'Incarnation.

« Une Vierge a conçu ; une Vierge a enfanté. Ne te



» laisse point troubler, ô chrétien, par cette conception  
 » d'une Vierge; ne te scandalise point en entendant  
 » dire qu'une Vierge a mis au monde; car la virginité  
 » efface et fait disparaître tout ce qui, dans les cas  
 » ordinaires, blesse et fait rougir la pudeur. En effet,  
 » la modestie peut-elle être offensée, quand c'est la  
 » divinité qui s'unit mystérieusement avec la virginité  
 » qu'elle a toujours aimée, toujours chérie, quand  
 » c'est un ange qui est l'entremetteur, la foi qui pré-  
 » side à ces noces, la chasteté qui fait les fiançailles,  
 » la vertu qui forme la dot, la conscience qui sert de  
 » témoin, l'intégrité qui conçoit, la virginité qui en-  
 » fante, une Vierge qui est mère? Que personne donc  
 » ne juge humainement dans une matière toute divine;  
 » que personne ne vienne, avec une raison terrestre,  
 » examiner et discuter un mystère tout céleste. »

Ce qui fait les saints, c'est la conformité de leurs  
 actes avec leurs sentiments et leurs paroles; les saints  
 agissent comme ils pensent et comme ils parlent; et  
 ils ne sont pas de ceux à qui le Seigneur dit : *Je te*  
*condamne par ton propre témoignage...*, *tu dis, et ne fais*  
*pas*. Il est donc évident que saint Pierre Chrysologue,  
 dont les vertus furent à l'égal des talents, montra, dans  
 la pratique, une piété filiale et tendre envers celle dont  
 il a dit encore : « Celui-là ne connaît pas Dieu et n'a  
 » pas l'idée de son infinie majesté, qui n'est pas saisi  
 » d'admiration à la vue des grandeurs et des perfec-  
 » tions de Marie, et qui n'est pas ébloui de l'éclatante  
 » beauté de son esprit et de son cœur. Devant Dieu et  
 » en présence de son auguste majesté, le ciel se tait,  
 » les anges tremblent, la créature s'anéantit, et la na-  
 » ture entière s'efface et disparaît; tandis qu'une jeune

» et timide vierge mérite de devenir la demeure du  
 » Très-Haut, le reçoit en elle et le renferme dans son  
 » sein. Et l'hospitalité qu'elle lui donne plait telle-  
 » ment à ce Dieu; elle le charme, elle l'enchanté tel-  
 » lement que, pour salaire de cette hospitalité, et pour  
 » prix du logement qu'elle lui accorde, sa généreuse  
 » hôtesse exige et obtient que la terre recouvre la  
 » paix, et le ciel la gloire; que la grâce soit rendue  
 » aux condamnés, et la vie aux morts; que le ciel fra-  
 » ternise de nouveau avec la terre, et que Dieu lui-  
 » même fasse alliance avec notre nature. C'est ainsi  
 » qu'elle accomplit cette parole du prophète : *Voici la*  
 » *récompense du Seigneur : un fils, fruit de votre sein,*  
 » *sera votre salaire* (1). »

Ajoutons encore à la gloire de saint Pierre Chrysologue et comme témoignage de son zèle à soutenir et à défendre les privilèges de Marie, qu'il fut inaccessible aux avances perfides que lui fit Eutychès pour l'attirer dans son parti. Cet hérésiarque enseignait et soutenait que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était point consubstantiel à sa Mère selon la chair, mais qu'il avait pris dans le ciel le corps avec lequel il s'était rendu visible à nous. Instruit de l'éloquence et de la réputation de l'archevêque de Ravenne, il lui écrivit une lettre pour le gagner à sa cause. Mais le pieux pontife lui répondit de manière à lui ôter tout espoir de le compter jamais parmi ses partisans. Il le renvoya à la lettre que saint Léon-le-Grand avait écrite, à ce sujet, à l'évêque Flavien; et il lui donna pour raison que « saint Pierre vit encore, et qu'il réside toujours

(1) Ps. 126, 3.

» sur son siège, pour découvrir la vérité de la foi à  
 » ceux qui la cherchent. »

C'est ainsi que saint Pierre Chrysologue eut, comme l'a dit un auteur, une éloquence pleine de force pour combattre les hérétiques, et pleine de douceur pour publier les louanges de la Mère de Dieu (1).

Ces louanges furent à la même époque célébrées bien dignement encore par saint Proclus qui avait été secrétaire de saint Jean Chrysostôme, puis nommé archevêque de Cyzique, et qui fut enfin élevé sur le siège de Constantinople en 432. Il assista au fameux concile d'Éphèse qui proclama si hautement et si solennellement la divine maternité de la Vierge Marie. On a de saint Proclus diverses homélies dans l'une desquelles on trouve le passage suivant qui a bien le ton et la couleur de l'éloquence de saint Cyrille d'Alexandrie :

« Par quelles merveilleuses louanges pourrai-je donc  
 » célébrer la Vierge? Par quels éloges célébrerai-je  
 » dignement cette admirable chasteté? Elle est le  
 » sanctuaire auguste de l'innocence; elle est l'arche  
 » dorée au dedans et au dehors, c'est-à-dire sanctifiée  
 » de corps et d'esprit. Elle est la belle épouse des  
 » cantiques; elle est ce jardin toujours fleuri dans le-  
 » quel se trouve planté l'arbre de vie qui donne à tous  
 » avec abondance des fruits d'immortalité. Elle est la  
 » gloire des vierges, la joie des mères, l'appui des  
 » fidèles, la couronne de l'Église, l'étendard de la  
 » piété, la règle de la vraie foi, la défense de la vertu,  
 » l'appui de la justice, le domicile de la Trinité sainte,

(1) Cui erat eloquentia, ut contra hæreticos fortis, ita suavis in laudes Marianas. P. Courcier, *Negot. sæcul. Maria*, p. 77.

» selon qu'il est écrit dans les évangiles : « *L'Esprit*  
 » *saint descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous*  
 » *couvrira de son ombre ; voilà pourquoi celui qui naîtra*  
 » *de vous sera appelé le Fils de Dieu.* » Marie est le pur  
 » trésor de la virginité ; elle est le paradis mystique  
 » du second Adam ; elle est le point de ralliement , le  
 » trait d'union des deux natures divine et humaine ,  
 » l'auguste rendez-vous de la Trinité, la couche imma-  
 » culée où le Verbe s'est uni à notre chair, le buisson  
 » ardent que n'ont point consumé les flammes d'un  
 » enfantement divin ; elle est le pont précieux par le-  
 » quel Dieu est venu à nous. Rien, dans le monde, ne  
 » saurait lui être comparé. Parcourez donc, ô homme,  
 » toutes les créatures les unes après les autres, tu n'en  
 » trouveras aucune qui puisse entrer en parallèle avec  
 » la sainte Mère de Dieu. Interroge , par la pensée, et  
 » la terre et la mer , et le firmament et les esprits du  
 » ciel que notre œil ne peut découvrir, tu ne rencon-  
 » treras rien , absolument rien qui approche de cette  
 » merveille que l'on appelle la Vierge-Mère (1). »

En 429, saint Proclus qui était déjà ordonné archevêque de Cyzique et qui continuait à rester à Constantinople, s'éleva avec force contre les erreurs de Nestorius, alors archevêque de cette ville, et il prouva, dans un sermon plein d'éloquence et qui est la première de ses homélies, que la sainte Vierge est Mère de Dieu et qu'elle doit être appelée ainsi.

Nestorius était présent ; et sa présence ne fut point capable de lier la langue de saint Proclus et de lui faire retenir la vérité captive. Nestorius irrité s'éleva

(1) Apud S. Joan. Damasc. in Epistola de Trisagio.

publiquement et sur-le-champ, dans l'église même, contre le hardi prédicateur. Mais celui-ci, fort de sa cause, tint bon et continua à lutter de toutes ses forces contre la nouvelle doctrine. Cinq ans après, il occupa le siège du novateur sur lequel tous les suffrages des orthodoxes le portaient depuis longtemps, et il y répondit, par ses vertus, à l'attente générale. Il prit surtout à tâche de venger, du haut de sa chaire archiepiscopale, la sainte Vierge des blasphèmes que, du haut de cette même chaire, l'impie Nestorius avait vomis contre elle. De là, les magnifiques éloges qu'il lui donne; de là, le zèle avec lequel il l'exaltait sans cesse dans ses instructions à son peuple. C'était faire à Marie une sorte d'amende honorable dans le lieu même où l'hérésie l'avait si audacieusement outragée.

Le siège de Sélémie était alors occupé par un pontife non moins éloquent et non moins dévoué à la défense des glorieuses prérogatives de Marie : c'était saint Basile de Sélémie ou Séleucie.

Ayant à parler de la très auguste Mère de Dieu :  
 « Quelle voix, dit-il, sera assez éloquente pour chanter  
 » à Marie des hymnes dignes d'elle? Car c'est par sa  
 » grâce que nous avons été comblés de biens. De  
 » quelles merveilleuses fleurs de louanges lui tresserons-nous une couronne? Car c'est d'elle qu'a germé  
 » la fleur de Jessé qui nous embellit de gloire et d'honneur. Quels présents lui offrirons-nous, puisque  
 » toutes les choses de ce monde sont au-dessous d'elle?  
 » Si, en effet, Paul nous dit, en parlant des saints,  
 » que le monde n'était pas digne d'eux (1), que

(1) Hebr. XI, 38.

» dirons-nous de la Mère de Dieu qui efface en splendeur tous les martyrs, comme le soleil efface en clarté toutes les étoiles ?

» *Salut, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous.*

» Prenez un visage où éclate l'allégresse ; car de vous naîtra Celui qui doit faire la joie de tous, et mettre fin à la malédiction antique en détruisant l'empire de la mort et en donnant à tous l'espérance de la résurrection. *Salut, pleine de grâce ; salut, jardin fleuri de la virginité, dans lequel se trouve l'arbre de la vie qui produira pour tous des fruits salutaires et d'où la fontaine des évangiles, se partageant en quatre branches, portera aux croyants des fleuves de miséricordes. Salut, pleine de grâce, médiatrice entre Dieu et les hommes, afin de renverser le mur de séparation et de réunir les cieux et la terre. Le Seigneur est avec vous, car vous êtes véritablement le temple de Dieu tout embaumé des parfums de la chasteté ; en vous demeure le grand pontife qui est sans mère, qui est sans père (1). »*

Ce saint évêque aimait tant à parler de Marie qu'il disait à ses ouailles : « Quoi de plus doux, ô mes frères, quoi de plus délicieux, quoi de plus salutaire, quoi de plus heureux que de parler de la très sainte Vierge, que de penser à elle (2) ? »

Et ailleurs : « Si saint Pierre est proclamé bienheureux, et si les clefs du ciel lui sont confiées pour avoir ouvertement et publiquement confessé que Jésus était le Fils de Dieu, comment ne proclame-

(1) Orat. xxx, ix, p. 215.

(2) Relatus apud Carthagen., lib. 1, de Arc. B. V. Homil. 19.

» rions-nous pas bienheureuse au-dessus de toutes les  
 » créatures Celle qui a mérité de porter dans son sein  
 » Celui que saint Pierre a confessé? Si saint Paul a  
 » été qualifié de vase d'élection pour avoir porté d'un  
 » bout du monde à l'autre l'adorable nom du Christ,  
 » quel vase riche et précieux n'est pas cette Vierge  
 » Mère de Dieu qui ne renferma pas une manne ma-  
 » térielle et purement corporelle comme l'urne d'or  
 » de l'ancienne arche d'alliance, mais le pain vivant,  
 » le pain vraiment céleste qui est devenu l'aliment et  
 » le breuvage des fidèles (1). »

Le droit qu'a l'auguste Marie au titre de Mère de Dieu avait été la grande et solennelle question qui avait agité toute l'Église dans la première moitié du <sup>ve</sup> siècle. Tous les docteurs catholiques avaient pris ce point de foi pour objet de leurs études, de leurs travaux, de leurs discours et de leurs livres. Attacher ce beau fleuron à la couronne de Marie avait été l'œuvre glorieuse de la sainte assemblée d'Éphèse.

Trois ans après cet auguste et immortel concile, Vincent de Lérins, un des hommes les plus remarquables de ce temps, écrivait dans son *Commonitoire*, ouvrage merveilleux d'éloquence et de logique, et en parlant de la décision d'Éphèse :

« Que personne ne soit assez téméraire pour vouloir  
 » dépouiller la sainte Marie des privilèges d'une grâce  
 » divine et de sa gloire spéciale ; car il faut confesser  
 » que, par un singulier bienfait de notre Seigneur et  
 » de notre Dieu, son Fils, elle est véritablement et  
 » heureusement Mère de Dieu, mais non point Mère de

(1) Orat. de Annunt. B. V. M.

» Dieu à la façon de certaine hérésie criminelle qui  
 » soutient que nous devons l'appeler Mère de Dieu  
 » seulement de nom, parce qu'elle a enfanté un homme  
 » qui, depuis, est devenu Dieu, comme nous appelons  
 » mère d'un prêtre ou mère d'un évêque non pas celle  
 » qui a enfanté un homme déjà prêtre ou évêque, mais  
 » un homme qui, depuis, est devenu prêtre ou évêque.  
 » Ce n'est point ainsi, dis-je, que la sainte Marie est  
 » Mère de Dieu, mais elle l'est parce que le mystère  
 » de l'Incarnation s'est accompli en son chaste sein,  
 » et que, par une singulière et seule unité de per-  
 » sonne, de même que le Verbe est chair dans la  
 » chair, de même aussi l'homme est Dieu dans Dieu.

» Anathème donc à Nestorius qui nie que Dieu soit  
 » né de la Vierge. »



## XXII.

### SAINT LÉON LE GRAND,

PAPÉ.

On le voit par ce qui précède : Nous ne voulons pas que notre présent travail soit exclusivement le récit de ce que *Soixante des serviteurs les plus illustres* ont dit ou fait de glorieux à la Vierge Mère de Dieu. Mais, sous le titre et le nombre de *Soixante*, nous mentionnons tous ceux qui, dans le catholicisme et depuis dix-huit siècles et demi, ont jeté un plus grand éclat par leurs paroles ou leurs actions en l'honneur de l'auguste et très glorieuse Reine des saints. Nous voudrions pouvoir nommer ici tous les évêques qui, sur les différents sièges de la catholicité, ont pratiqué, enseigné et excité d'une manière plus remarquable le culte de Marie. Nous voudrions pouvoir ici montrer par quelles voies ce culte aimable et doux s'est non-seulement conservé, mais développé avec le temps dans

toutes les parties de l'Église et quels sont les pontifes qui ont le plus contribué à cette extension. Mais un pareil travail nous mènerait trop loin et nous ferait franchir des bornes dans lesquelles il nous faut nécessairement nous renfermer.

Cependant nous devons faire une exception en faveur de cette Église qui est l'arc-boutant, la colonne contre laquelle s'appuient toutes les autres églises, toutes les églises particulières. Nous devons faire une exception en faveur de l'Église qui est le phare dont la lumière éclaire et guide toutes les autres.

En conséquence, nous dirons tout ce que, d'âge en âge, ses augustes pontifes ont fait pour honorer Marie. Nous montrerons comment cette Vierge vénérée a toujours été l'objet de la dévotion filiale des vicaires de Jésus-Christ.

Mais depuis le premier d'entre eux, depuis l'apôtre saint Pierre jusqu'à saint Calixte I<sup>er</sup>, c'est-à-dire jusqu'à l'an 224, nous ne rencontrons dans l'histoire de l'Église de Rome, rien, absolument rien qui se rattache au culte hyperdulique. Et qu'on ne s'en étonne pas. Durant cette première période, les papes passèrent comme des ombres sur la chaire apostolique. Jusqu'à Constantin, les empereurs firent tomber les têtes de ces chefs du peuple de Dieu, comme autrefois Tarquin abattait dans ses jardins les têtes des plus hauts pavots. Des trente-six papes qui parurent au gouvernail de l'Église pendant une durée de trois cent trente-sept ans, presque tous passèrent dans les chaînes le temps de leur pontificat, presque tous succombèrent, après un règne fort court, sous la hache du bourreau; presque tous ne gouvernèrent que du fond des cachots.

Ne soyons donc pas surpris de demander en vain à ces pontifes-martyrs des témoignages de leur piété envers la sainte Mère de Jésus.

Les seuls qui, jusqu'à Constantin, nous fournissent des faits à relater ici, ce sont saint Calixte I<sup>er</sup> qui bâtit l'église de *Sainte-Marie au-delà du Tibre*, saint Denis qui fit de sa propre maison une église qu'il dédia à la très sainte Vierge et qui fut d'abord appelée, à cause qu'elle était dans le quartier des écoles, *Sainte-Marie du collège grec*, et saint Silvestre qui bâtit pareillement sinon un temple du moins un oratoire qu'il consacra aussi à la très sainte Vierge. Ce monument pieux fut érigé à l'endroit où Marcus Curtius s'était, selon la narration de Tite-Live, précipité avec son cheval dans un abîme entr'ouvert, pour apaiser les dieux et assurer la victoire aux Romains. Cette chapelle s'appela depuis *Sainte-Marie préservez-nous des peines de l'enfer*.

Après Constantin, saint Anastase, dont le pontificat clot le iv<sup>e</sup> siècle, bâtit, en l'honneur de la Vierge, *Sainte-Marie in Aquiro* ou, selon d'autres, *in Equirio*, dans le lieu où, autrefois, était un temple d'Isis; Sixte III répara et enrichit *Sainte-Marie-Majeure* que Libère avait fait bâtir et qui menaçait ruine.

Mais le plus grand honneur que les papes eussent peut-être encore rendu à Marie, ce fut la proclamation infaillible et solennelle que fit saint Célestin de sa divine maternité. Son jugement précéda et motiva celui du beau concile d'Éphèse qui, plein d'admiration et de reconnaissance pour la sentence doctrinale de l'évêque des évêques, s'écria à la lecture des lettres pontificales : « *Ce jugement est juste! à Célestin, nouveau Paul! à Célestin, conservateur de la foi! à Célestin*

» *qui s'accorde avec le concile! Tout le concile rend  
grâce à Célestin! un Célestin! une foi de concile! une  
foi de toute la terre!* »

Cet illustre pontife n'est séparé que par un seul de ses successeurs, par Sixte III, de l'immortel et éminent vicaire du Christ dont nous avons surtout à parler dans ce chapitre et qui sera certainement un des anneaux les plus brillants de la chaîne que nous formons à la gloire de Marie, un des diamants les plus riches et les plus précieux du collier que nous composons pour cette Reine du ciel. En effet, il y a, dans l'histoire de l'Église, peu d'hommes dont le nom mérite plus que celui de saint Léon-le-Grand de trouver place ici; il y a dans les annales de la religion chrétienne peu de noms qui effacent l'éclat de celui-ci, peu de noms qui puissent projeter sur notre pieux recueil plus de splendeur que celui que nous avons inscrit en tête de ce chapitre.

Pieux et chaste comme un ange, doué d'une rare intelligence, d'une grande pénétration d'esprit, d'un jugement sain et exquis, Léon annonça de bonne heure ce qu'il serait un jour. « Dieu, dit en parlant de lui un ancien concile général, Dieu qui l'avait destiné à remporter des victoires éclatantes sur l'erreur et à soumettre la sagesse du siècle à la vraie foi, avait mis dans sa main les armes de la science et de la vérité (1). »

A peine fut-il entré dans la cléricature qu'il fut choisi pour porter aux évêques d'Afrique les lettres par lesquelles le pape Zozime condamnait Pélage et

(1) Concil., t. iv, p. 820.

Célestius. Saint Célestin étant monté, après Zozime et après Boniface dont le pontificat fut de courte durée, sur le siège apostolique, s'attacha saint Léon et lui donna une grande part dans toutes les affaires qu'il eut à traiter.

Ce fut sous son pontificat que, comme nous l'avons vu à l'article de saint Cyrille, Nestorius osa émettre une doctrine aussi contraire à la personne de Jésus-Christ qu'à l'honneur de Marie, sa Mère. Léon, qui était alors archidiacre de Rome, fut chargé par le pape d'examiner l'enseignement du nouvel hérésiarque. Il le fit avec la science et avec la pénétration que chacun lui connaissait, et il répondit pleinement à la confiance qu'avait en lui le chef suprême de la catholicité. Il vit et il prouva que d'après Nestorius la personne divine, Dieu le Verbe, Dieu le Fils, ne serait pas né de Marie, que Marie ne serait pas sa mère; qu'il y aurait en Jésus-Christ deux personnes, la personne divine et la personne humaine, et que la seconde seule et non la première serait née de Marie; que l'humanité et la divinité ne subsisteraient plus en Jésus-Christ dans l'unité de personnes, que cette unité ne serait plus hypostatique ou substantielle, mais qu'elle ne serait plus qu'une union d'affections, de volontés et d'opérations, une union spirituelle, une *inhabitation* ou cohabitation, et que, dans cette hypothèse, on ne pourrait pas dire avec plus de vérité que Jésus-Christ est Dieu qu'on ne peut le dire de sa sainte Mère; que Jésus-Christ n'est plus ni un homme-Dieu, ni un Dieu-homme, mais seulement un homme uni à Dieu, et que l'hérésiarque était forcément amené à admettre deux Christ, l'un Fils de Dieu, l'autre Fils de Marie. Dans un de ses sermons

Nestorius avait avancé qu'on ne doit pas dire que Dieu le Verbe soit né de la Vierge, ni qu'il soit mort, mais seulement qu'il était uni à celui qui est né et qui est mort. Dans un autre il avait soutenu que le Verbe n'était pas né de Marie, mais qu'il était uni inséparablement au Fils de Marie. Dans ceux qu'il adressa au pape Célestin, il disait qu'il admettrait le terme de Mère de Dieu pourvu qu'on ne crût pas que le Verbe est né de la Vierge parce que, dit-il, nul ne peut engendrer celui qui était né avant lui. Dans une lettre au même pape, il se plaignait de ceux qui attribuaient au Verbe incarné les faiblesses de la nature humaine. Dans le premier des anathèmes qu'il opposa à ceux de saint Cyrille, il anathématise ceux qui diront qu'Emmanuel est le Verbe de Dieu et que la sainte Vierge est Mère du Verbe. Dans le cinquième, ceux qui diront que le Verbe, après avoir pris l'homme, est un seul Fils de Dieu par nature. Dans le septième, il soutient que l'homme né de la Vierge n'est point le Fils unique du Père, mais qu'il reçoit seulement ce nom par participation à cause de son union avec le Fils unique, etc. Or, cette union qu'il admettait entre le Verbe et le Fils de Marie était seulement une union d'habitation, de puissance, de majesté, etc., et non une union hypostatique ou substantielle.

L'archidiacre Léon porta dans l'examen de ces propositions le flambeau de sa science théologique; il fit voir qu'elles étaient formellement contraires et à l'Écriture-Sainte et à l'enseignement de l'Église. Son rapport fut honoré de l'approbation unanime du concile ou conseil que le pape tint alors à Rome; il paraît même qu'il fut l'auteur des lettres que ce pontife écri-

vit sur ce point à saint Cyrille et aux Pères du concile d'Éphèse.

Aussi, Sixte III, successeur de Célestin, étant mort, le clergé de Rome choisit Léon pour le remplacer. Il jugeait avec raison, dit un auteur, qu'on devait placer sur la première chaire de l'Église, celui que sa sainteté, sa prudence, son savoir, son éloquence rendaient le premier homme de son siècle, Léon réunissant en sa personne, et dans un degré éminent, toutes les qualités et toutes les vertus dont l'assemblage est regardé comme une espèce de prodige (1).

Il répondit parfaitement aux hautes espérances que l'on avait conçues de lui. Il devint, par sa doctrine, le fléau des hérétiques, et il fit remporter à l'Église des victoires signalées sur les manichéens, les ariens, les apolinaristes, les nestoriens, les novatiens, les donatistes et les eutychéens.

Arrêtons-nous quelques instants à ces derniers dont les erreurs, comme celles des nestoriens, mais par une voie tout opposée, portaient, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, sacrilègement atteinte aux privilèges de Marie ; car c'était l'aversion de l'auteur de cette secte pour le nestorianisme qui le précipita dans l'erreur qui porte son nom. Dans la crainte d'admettre deux personnes en Jésus-Christ, il ne voulut admettre en ce Dieu-homme qu'une seule nature composée de la divinité et de l'humanité. Il soutint, d'abord, que le Verbe, en descendant du ciel, était revêtu d'un corps qui n'avait fait que passer par celui de la sainte Vierge comme par un canal. Il suivait de

(1) Godescard. *Vie des Saints*.

là que la nature humaine était absorbée en lui par la divinité et ne subsistait plus; que Jésus-Christ, par conséquent, n'était pas un vrai homme, qu'il a eu tort de se nommer fils de l'homme; et que saint Paul a eu tort aussi de dire que le Fils de Dieu avait été *fait de la femme*, et que Marie n'était point réellement Mère de Jésus-Christ selon la chair.

Cette hérésie ôtait donc à la très sainte Vierge tout ce qui fait sa grandeur et son élévation au-dessus de toute créature, puisque ce n'était plus son sang qui avait coulé dans les veines du Sauveur, et qu'il n'avait point pris d'elle, point reçu d'elle le corps dont il s'était revêtu. Telles étaient les conséquences de l'hérésie eutychéenne.

Mais celui qui, n'étant que simple diacre, avait si bien découvert, saisi et réfuté l'erreur de Nestorius, ne pouvait pas se laisser surprendre ni tromper par celle d'Eutychès, alors surtout que, comme vicaire de Jésus-Christ, il avait reçu le don d'infaillibilité dans les questions dogmatiques. Aussi, inspiré et éclairé par la lumière du Saint-Esprit, aidé de sa propre science et mu par sa piété, il attaqua et réfuta victorieusement la nouvelle hérésie. Il fit plus. Un concile, présidé par Dioscore, patriarche d'Alexandrie, ayant été convoqué à Éphèse en 449, et ce concile, connu sous le nom de brigandage d'Éphèse, ayant donné gain de cause à Eutychès et condamné saint Flavien, archevêque de Constantinople, lequel avait lui-même condamné Eutychès en 448, saint Léon annula les actes du conciliabule, maintint Flavien sur son siège, approuva sa conduite et lui écrivit une lettre qui contenait un admirable exposé de la doctrine catholique sur le mystère de



l'Incarnation qu'Eutychès et Nestorius attaquaient l'un et l'autre d'une manière différente. Cette exposition était si juste, si nette, si claire et si précise que les Pères du concile général de Chalcédoine n'en eurent pas plutôt entendu la lecture qu'ils s'écrièrent tous d'une voix qu'elle avait été dictée par le Saint-Esprit et qu'elle devait servir de règle à toute l'Église. C'était à cette même lettre que saint Pierre Chrysologue renvoyait Eutychès, comme nous l'avons vu à l'article de ce saint.

D'après tout ce que nous venons de dire, on ne s'étonnera pas de la manière dont saint Léon a loué la Vierge-Mère. Il parle d'elle en docteur plutôt qu'en orateur. On ne trouve pas, dans ses sermons, les éloges emphatiques que donnent à Marie saint Grégoire de Néocésarée, saint Méthode, saint Athanase, saint Éphrem, saint Épiphane, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Fulgence, saint André de Crète, saint Jean de Damas, saint Germain de Constantinople, etc.; mais on sent, en le lisant, que c'est l'oracle terrestre de la sagesse céleste qui parle; c'est un théologien et non pas un poète. Le style de saint Léon est poli, coulant, nombreux, plein de dignité et de force, d'une latinité pure et riche. Toutes ses périodes ont une cadence mesurée qui surprend sans déplaire; il est semé d'épithètes bien choisies et d'antithèses très heureuses; mais, encore une fois, on voit qu'il cherche la précision du dogme plutôt que les effets de l'éloquence et de l'imagination.

L'Église romaine, dont saint Léon fut un des plus glorieux pontifes, a inséré dans sa liturgie des fêtes de la Vierge plusieurs fragments de ce grand pape. Le

premier que nous citerons est extrait du premier sermon de ce saint sur la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et il fait partie de l'office de la maternité de Marie.

Voici comment saint Léon parle de ce dogme :

« Le Très-Haut choisit pour l'accomplissement de  
 » ses mystérieux desseins une vierge de la race royale  
 » de David, qui, destinée à devenir la tige d'un fruit  
 » divin, devait, par sa piété, par sa foi, par sa pureté  
 » et par toutes ses autres vertus, concevoir d'abord  
 » dans son cœur le Dieu homme qu'elle était appelée  
 » à porter plus tard dans son sein ; et dans la crainte  
 » qu'ignorant les intentions de Dieu à son égard, elle  
 » ne fût troublée d'un message nouveau pour elle et  
 » ne se défiât de paroles auxquelles elle n'était point  
 » accoutumée, ce fut un ange que Dieu chargea de  
 » révéler à cette Vierge ce que le Saint-Esprit devait  
 » opérer en elle. Aussi, en apprenant par cette voie  
 » qu'elle va bientôt devenir Mère de Dieu, elle ne re-  
 » doute plus la perte de sa virginité. En effet, pour-  
 » quoi se laisserait-elle troubler et déconcerter, pour-  
 » quoi se laisserait-elle aller à des sentiments de  
 » défiance et d'incrédulité causés par la nouveauté  
 » d'une telle conception, elle à qui l'on promet l'in-  
 » tervention du Très-Haut et l'action toute-puissante  
 » de Celui pour lequel rien n'est impossible ? Et d'ail-  
 » leurs, la foi qu'elle ajoute aux paroles de l'ange  
 » n'est-elle pas fortifiée, corroborée par la révélation  
 » d'un miracle qui précède celui qui doit s'accomplir  
 » en elle ? Et la fécondité inattendue d'Élisabeth déjà  
 » fort avancée en âge, et réputée stérile, n'est-elle pas  
 » donnée à Marie comme une preuve du pouvoir irrè-

» sistible de Dieu qui, étant assez puissant pour donner  
 » la fécondité à des entrailles stériles, peut bien la  
 » donner aussi à un sein virginal ? C'est donc en elle,  
 » c'est en Marie que le Verbe de Dieu et Dieu lui-  
 » même, le Fils de Dieu qui au commencement était  
 » en Dieu, par qui toutes choses ont été faites, et sans  
 » lequel rien n'a été fait, s'est fait homme pour déli-  
 » vrer l'homme de la mort éternelle. »

Dans un second sermon sur le même mystère et pour le même jour l'illustre et grand docteur s'exprime ainsi :

« Jésus-Christ, notre Seigneur, descendant de son  
 » trône céleste, sans quitter pour cela les splendeurs  
 » et le sein de son Père, entre, par un ordre de choses  
 » entièrement nouveau et par une génération jusque  
 » là sans exemple, dans notre humble et faible nature.  
 » Il y vient par une voie nouvelle, puisque, invisible  
 » dans sa nature, il devient visible dans la nôtre ; étant  
 » incirconscrit, il veut être circonscrit ; étant de toute  
 » éternité et avant tous les siècles, il veut naître dans  
 » le temps. Sa naissance a été un prodige sans précé-  
 » dent, puisqu'il a été conçu et qu'il est né d'une  
 » Vierge sans que l'homme ait eu part à sa formation  
 » et sans que sa Mère ait rien perdu de sa virginité,  
 » parce qu'il convenait que le Sauveur futur des  
 » hommes eût une origine telle qu'elle lui permit  
 » d'avoir en lui la substance de la nature humaine  
 » sans connaître néanmoins les souillures de notre  
 » chair. Son origine devait donc différer de celle des  
 » autres hommes ; mais sa nature devait être la même.  
 » Ce qui est l'objet de notre foi n'est pas conforme, il  
 » est vrai, aux lois ordinaires de la nature ; mais c'est

» sur la puissance de Dieu qu'est établi le dogme d'a-  
 » près lequel nous croyons qu'une Vierge a conçu,  
 » qu'une Vierge a enfanté en demeurant vierge. »

« Il a fallu que la sainteté sans tache du Fils conser-  
 » vât l'intégrité première de la Mère, et que la vertu  
 » infuse du Saint-Esprit, qui avait résolu de relever  
 » ce qui était tombé, de consolider ce qui était  
 » rompu, et de donner abondamment et largement à  
 » la chasteté la force et les moyens de vaincre les  
 » convoitises de la chair, gardât intact et respectât la  
 » barrière de pudeur et de virginité qui lui avait été si  
 » agréable, et cela pour que la virginité qui, dans les au-  
 » tres, est incompatible avec la fécondité, devînt imi-  
 » table aux autres par la renaissance spirituelle. Mais  
 » que le Christ ait préféré naître d'une Vierge, cela  
 » même n'est-il pas le fait d'une très profonde sagesse?  
 » N'était-ce pas dans l'intention de cacher au démon  
 » qu'un Sauveur était né au genre humain? N'était-ce  
 » pas pour que le démon, ignorant le mystère de cette  
 » conception, et ne voyant pas qu'elle différât des au-  
 » tres, ne soupçonnât pas que Jésus fût un homme  
 » différent des autres? Et pour que cela fût, le Christ  
 » fut formé et naquit d'une Vierge que l'Esprit-Saint  
 » rendit féconde d'une manière si miraculeuse que  
 » tandis que dans toutes les mères la souillure du pé-  
 » ché ou la concupiscence accompagne la conception,  
 » dans le cas présent Marie a tiré sa dignité et une  
 » augmentation de pureté et de sainteté, de sa con-  
 » ception même. »

Enfin dans sa lettre à l'impératrice Pulchérie, le  
 grand pape s'exprime ainsi :

« Aucune des anciennes figures n'accomplissait le

» mystère de notre réconciliation, mystère arrêté et  
 » réglé pourtant de toute éternité, et cela, parce que  
 » le Saint-Esprit n'était pas encore survenu en une  
 » vierge, et que la vertu du Très-Haut ne l'avait pas  
 » encore couverte de son ombre, afin que la sagesse  
 » éternelle se bâtissant une demeure dans ses chastes  
 » entrailles, le Verbe se fit chair et que la forme de  
 » Dieu et la forme de l'esclave se réunissant en un  
 » même sujet, en une seule et même personne, l'auteur  
 » et le créateur des temps naquît dans le temps ; afin  
 » encore que Celui par qui toutes choses ont été faites  
 » fût engendré dans l'empire des œuvres de ses mains.  
 » Car si un homme nouveau, fait selon la ressemblance  
 » de la chair de péché, n'avait pas pris notre vétusté,  
 » et si, consubstantiel à son Père, il n'avait pas daigné  
 » aussi devenir consubstantiel à sa mère ; si, seul  
 » exempt de péché par sa nature, il n'avait pas uni  
 » notre nature à la sienne, tout le genre humain se-  
 » rait encore sous le joug du démon. »

On trouve ce fragment dans l'office votif de la Con-  
 ception, selon la liturgie romaine ; et on voit par ces  
 extraits et par tout ce que nous avons dit dans ce cha-  
 pitre si l'auteur du *Negotium sæculorum Maria* n'est  
 pas bien fondé à dire que saint Léon fut un pontife  
 admirable en toutes choses, mais surtout recomman-  
 dable par sa piété envers Marie dont il défendit avec  
 zèle les glorieuses prérogatives contre les hérésiarques  
 Eutychès et Nestorius. *Fuit Leo vir planè mirabilis, et*  
*cultu Deiparæ inter cæteros conspicuus quam contra*  
*Nestorium defendit et Eutycheti resistendo verè Dei paren-*  
*tem sustinuit.* p. 79.

## XXIII.

### SAINT FULGENCE.

ÈVÈQUE DE RUSPE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Comme saint Épiphanes, comme saint Athanase et comme saint Léon, saint Fulgence fut digne de son nom et en remplit parfaitement la signification. Car il *brilla* d'abord dans le monde par la noblesse de sa famille, par l'éducation soignée qu'il reçut, par les rapides progrès qu'il fit dans les sciences et dans les belles-lettres, et surtout par une conduite tout-à-fait en harmonie avec les leçons et les exemples de vertu qui lui avaient été donnés. Plus tard, et toujours dans le siècle, il fit admirer en lui une prudence consommée, une douceur inaltérable, une modestie pleine de candeur et de simplicité et la plus profonde déférence pour sa remarquable mère sans l'ordre ou l'avis de laquelle il n'entreprenait rien. Mais les prières conti-

nuëllés qu'il adressait au ciel, les jeûnes rigoureux auxquels il se condamnait, les bonnes et saintes lectures dont il était avide, et les fréquentes visites qu'il aimait à faire aux monastères finirent par l'enlever entièrement au monde. Il le quitta à vingt-deux ans; et ce fut un flambeau qui, du milieu des ténèbres du siècle, passa sur le chandelier de l'Église où il jeta un vif éclat. Devenu, malgré lui, évêque de Ruspe, en Afrique, il fut en tout le modèle de son clergé et de son troupeau. Les évêques de son voisinage, et ceux mêmes qui étaient plus âgés que lui, avaient pour lui une telle estime qu'ils recouraient à sa science, à ses lumières, à sa prudence dans toutes leurs difficultés. Il était leur oracle; et c'était lui qui, dans le besoin, prenait la plume ou la parole.

C'était la lecture d'un sermon de saint Augustin sur la vanité du monde et sur la brièveté de la vie (1) qui avait achevé de briser les liens qui attachaient Fulgence au siècle et lui avait inspiré le désir et la résolution d'embrasser la vie religieuse et de se donner tout à Dieu. Aussi fut-il, toute sa vie, plein de vénération pour cet éminent docteur. Il se le proposa en tout point pour modèle; et non-seulement il s'étudia constamment à imiter sa conduite, à étudier sa doctrine et à se pénétrer de son esprit, mais il modela même sa manière de parler et d'écrire sur celle du grand évêque d'Hyppone. Il lui arrive même fréquemment de n'être que son copiste. Cependant son élocution est en général moins correcte et moins châtiée que celle de saint Augustin; mais si son style est par-

(1) C'est le sermon sur le xxxvi<sup>e</sup> psaume.

fois moins pur et moins beau que celui de son maître, il compense cette infériorité par le talent qu'il a d'exposer plus clairement les choses et de les expliquer avec plus de méthode.

Mais ce que saint Fulgence a surtout imité de son illustre modèle, ce qu'il a surtout puisé dans les écrits de cet admirable docteur, c'est la piété envers Marie, c'est l'admiration qu'il fait éclater pour ses grandeurs incomparables, c'est la confiance qu'il témoigne à cette Mère de bonté. Il prend souvent, pour la louer, le langage même de son modèle; ce sont les mêmes pensées, les mêmes expressions et le même enthousiasme.

On trouve dans le deuxième de ses sermons un magnifique parallèle entre Ève et la sainte Vierge. Dans un autre ayant pour sujet *les louanges de Marie*, il dit :  
 « Marie est devenue la fenêtre du ciel, car c'est par elle  
 » que Dieu a répandu la véritable lumière dans les  
 » siècles. Marie est devenue l'échelle du ciel, car c'est  
 » par elle que Dieu est descendu sur la terre, afin  
 » que, par elle, les hommes méritent de monter aux  
 » cieux. Monter là haut sera facile à ceux qui croiront  
 » que Dieu est descendu sur la terre par la Vierge  
 » Marie. Marie est devenue la restauration des femmes,  
 » car c'est par elle qu'elles se voient retirées de la  
 » première malédiction et de la ruine où elles étaient  
 » tombées. Ève fut maudite; et nous croyons maintenant que, par Marie, elle a reconquis la bénédiction  
 » de la gloire.

» O vierges, venez donc vers la Vierge, et réjouissez-vous; rejetez bien loin la malédiction de la désobéissance, et prenez la bénédiction du salut. Re-



» jetez bien loin les douleurs que jadis Ève reçut par  
 » le serpent, et prenez les honneurs que Marie a reçus  
 » par l'ange.

» O vierges, venez à la Vierge. Vous qui concevez  
 » venez à Celle qui conçoit; vous qui enfantez, venez  
 » à Celle qui enfante; mères, venez à la Mère; vous  
 » qui allaitez, venez à Celle qui allaite; jeunes filles,  
 » venez à la Jeune Fille. Marie a reçu dans le Seigneur  
 » Jésus tous ces secours de la nature, afin de pouvoir  
 » secourir toutes les femmes qui recourront à elle;  
 » afin de pouvoir, Ève renouvelée, restaurer ainsi, en  
 » conservant la virginité, toute la génération des fem-  
 » mes qui viendront à elle, de même que l'Adam nou-  
 » veau, le Seigneur Jésus, restaure aussi toute la gé-  
 » nération des hommes. »

Saint Fulgence vécut dans des temps et dans des pays qu'attristèrent de grandes calamités et que le Très-Haut visita avec la verge de sa colère. Son père, sénateur de Carthage, avait perdu sa place, sa maison et une partie de sa fortune quand les Vandales enlevèrent l'Afrique à l'empire romain. Fulgence lui-même souffrit beaucoup des persécutions de ces barbares vainqueurs qui étaient presque tous ariens. Il se vit, plusieurs fois, obligé de prendre la fuite pour se soustraire aux mauvais traitements de ces hérétiques. Il fut même frappé de verges, meurtri et déchiré de coups par l'ordre d'un prêtre arien, irrité et furieux de ce que Fulgence enseignait que le Verbe était consubstantiel au Père. Il avait vu tous les évêques catholiques de sa province chassés de leurs sièges; il avait vu les Numides ravager ensuite le pays qu'il habitait. Puis il avait été arraché à son troupeau et envoyé deux

fois en exil au-delà des mers. Tous ces malheurs lui donnèrent un fond de mélancolie et d'amère tristesse qui ne lui laissait voir la terre que comme une vallée de larmes et une région de mort.

Mais au milieu de toutes ces tribulations, Marie était son espérance; et, dans sa douleur profonde, il s'écriait souvent : « Il y a longtemps que le monde serait » anéanti, que le ciel et la terre auraient été précipités de leur sphère si, par son intercession, Marie » ne les eût préservés d'une ruine commune (1). »

Saint Fulgence dit encore en parlant de l'enfantement virginal de Marie :

« C'est dans cette éclatante et merveilleuse beauté » qu'est conçu le Fils de Dieu; c'est dans cette pureté » sans tache qu'il prend son origine. La Vierge qui » l'avait conçu ne pouvait évidemment ressentir de sa » grossesse aucune souffrance; ses couches ne purent » non plus lui causer aucune douleur; car il est clair » que Celui qui apportait au monde la joie et la sérénité ne pouvait devenir pour sa Mère, pour Celle qui le portait, une cause de malaise. C'était le tout-puissant médecin du monde qui, descendu du ciel, passait, pour venir à nous, par le sein d'une Vierge que son passage laissa pure et immaculée. Car Celui qui pouvait bien, par sa seule volonté et seulement en les touchant, remettre des membres brisés, ne pouvait-il pas, à plus forte raison, laisser intact dans sa Mère ce qu'il avait trouvé tel? La beauté physique et morale, la pureté, la sainteté de l'au-

(1) *Coelum et terra jamdudum ruissent si non Maria precibus sustentasset*, lib. 4, mythol.

» guste Marie loin de rien perdre, reçurent de sa conception un nouveau degré de splendeur; et sa virginité gagna plutôt qu'elle ne perdit. Le faible corps de cette Vierge porta Celui dont la majesté remplit le ciel. »

Cette notice et ces extraits font voir avec quelle vérité un auteur a pu dire du saint évêque de Ruspe qu'il avait été aussi remarquable par sa science que par sa vertu et qu'il s'était signalé entre tous les évêques de son temps par son zèle et par son talent à louer la Vierge des vierges (1).

A ce digne et saint pontife nous donnerons pour cortège trois hommes fort connus parmi les poètes, dont la muse a chanté les mystères sublimes de la foi et en particulier la plus noble et la plus parfaite des œuvres du Très-Haut.

Le premier est Sédulius, qui vivait dans le ve siècle et qui dit de Marie :

*At velut è spinis mollis rosa surgit acutis  
Nil quod lædat habens, matremque obscurat honore;  
Sic Evæ de stirpe sacra veniente Maria  
Virginis antiquæ facinus nova Virgo piaret.*

« Comme on voit l'aimable rose sortir du milieu des épines à la pointe acérée sans avoir elle-même rien qui blesse et laisser bien au-dessous d'elle par son éclat et sa beauté, le buisson qui la porte, ainsi en paraissant à la lumière de ce monde, Marie, la nouvelle Vierge, efface le péché commis par la première Vierge. »

(1) Sanctus et præstans doctrinâ Fulgentius fuit et insignis laudator beatissimæ Virginis. P. Courcier, *Negotium sæculorum Maria*, p. 84.

On le croit auteur de l'hymne *A solis ortûs cardine* que l'Église romaine chante le jour de Noël et où le poète s'écrie :

« Depuis les lieux où le soleil se lève jusqu'aux extrémités de la terre, chantons le Christ, notre roi, né de la Vierge Marie.

. . . . .

» La grâce céleste descend dans les entrailles d'une chaste mère ; le sein d'une Vierge toujours pure renferme le mystère de l'opération divine.

» Son cœur, sanctuaire d'innocence, devient aussitôt la demeure d'un Dieu ; Vierge, et ne connaissant point d'homme, elle conçoit un Fils dans son sein. »

Un autre poète qui naquit en 530, saint Fortunat, devenu évêque de Poitiers, dit dans un de ses poèmes :

« Je chante la Vierge que nulle vierge n'égala jamais et que jamais nulle vierge n'égalerait.

» O Vierge admirable, tu es au-dessus de toutes les autres mères, toi que ton Fils a élevée si haut, toi qui as reçu de Dieu de si nobles destinées ; toi dont le fruit est là, et dont la fleur ne perd point son éclat, toi qui es Mère pour ce Fils, et qui restes Vierge pour toi.

» Heureuse celle qui sauve le genre humain destiné aux enfers, et qui lui ouvre la porte des cieux !

» Vierge illustre, qui étais née pour les joies célestes, toi qui es la protection de la terre, la gloire et l'honneur du monde, que sommes-nous, que fûmes-nous ? Ève nous avait précipités dans l'abîme, et, du sein de notre misère, tu nous fais remonter vers le ciel.

» Toi qui es plus brillante que les pierres précieuses, toi qui éclipses la lumière du soleil, toi qui es

élevée par delà les cieux, et qui brilles au-dessus des astres; toi qui es plus blanche qu'une blanche toison, plus resplendissante que l'or, plus lumineuse qu'un rayon de l'astre du jour, plus douce que le miel; toi qui es plus éclatante que la pourpre, et qui, avec les parfums de ton âme, effaces l'odeur de tous les parfums; Vierge chérie, Vierge pleine de bonté, Vierge pieuse, Vierge sainte, toi par qui toutes les nations de la terre peuvent obtenir leur salut, toi qui fais la joie de l'univers entier, des mers, des sables déserts, des vastes cieux.

» Si j'ose, quoique indigne, te murmurer ces hymnes, ah! deviens pour moi un espoir miséricordieux, ô puissante auxiliatrice du monde! »

Notre troisième poète sera Aurelius Prudens qui, selon l'ordre des temps, aurait dû être nommé avant Sédulius et avant saint Fortunat; car il est de la fin du quatrième siècle. Dans son *Apothéose*, il dit de la sainte Vierge :

*Innuba Virgo*

*Nubit Spiritui, vitium nec sentit amoris.*

*Pubertas signata manet, gravis intus et extra*

*Incolumis, florens de fertilitate pudica.*

Et un peu plus bas :

*Virginitas et prompta fides Christum bibit alvo*

*Cordis, et intactis condit paritura latebris.*

« La Vierge immaculée devient l'épouse du Saint-Esprit et elle ne ressent point la piqure de l'amour. Sa puberté reste scellée; au dedans elle est enceinte

et au dehors elle est intacte ; elle brille par sa virgine fécondité....

» Elle conçoit dans son sein Jésus-Christ par sa virginité et par sa prompte obéissance ; et sans qu'un homme l'ait touchée, elle reçoit dans ses entrailles Celui dont elle deviendra Mère. »

## XXIV.

### **SAINT BENOIT.**

PATRIARCHE DES MOINES OU RELIGIEUX D'OCCIDENT.

Jusqu'ici les saints personnages qui figurent dans ce recueil, et que nous venons de voir passer devant nos yeux, ne nous ont guères donné d'autres preuves de leur dévotion envers la Mère du Rédempteur que celles que nous fournissent leurs immortels écrits. Ils l'ont surtout louée en paroles; et leur langue et leur plume ont été les principaux instruments de leur religion. C'est que le détail de la vie intime des saints pendant les premiers siècles nous est fort peu connu. Nous n'avons guère de renseignements que sur leur vie publique; mais désormais nous allons voir plus clair dans la conduite privée de nos pieux héros; d'abord, parce que l'époque de leur existence les rapproche d'avantage de nous, et ensuite parce que l'histoire nous a,

depuis le vi<sup>e</sup> siècle, mieux conservé le récit des faits et gestes des grands serviteurs de Dieu et de Marie. Ce sera donc à leurs actions bien plus qu'à leurs paroles, à leur culte pratique bien plus qu'à leurs discours que nous demanderons des témoignages de filiale et tendre piété envers la Reine des élus.

Et le premier chez lequel nous chercherons ce genre de culte, ce sera le Père de la vie cénobitique en Occident.

Né à Nurcie, en Ombrie, Benoit fut envoyé à Rome dès l'âge le plus tendre. Ses parents, qui étaient riches, voulaient lui faire donner une bonne et belle éducation selon Dieu et selon le monde; et leur intention était que leur enfant fréquentât les écoles publiques et entendît les habiles maîtres que la capitale du monde catholique renfermait alors dans son sein. Mais leur fils sentit peu de goût pour les études profanes. Les choses du ciel avaient bien plus d'attrait pour lui que celles de la terre; et la science de Jésus et de Jésus crucifié fut la seule dans laquelle il désirât faire des progrès. C'est dire qu'il orna plus son cœur que son esprit, et qu'il s'occupa plus de vertus que de belles-lettres. Aussi son noble historien, saint Grégoire-le-Grand, n'hésite-t-il pas à reconnaître que son héros n'était point versé dans les connaissances humaines; mais en même temps il ajoute que son ignorance était accompagnée d'une vraie lumière et d'une véritable sagesse (1), et il lui applique ce que saint Arsène disait de saint Antoine que *son alphabet valait beaucoup mieux que toutes les vaines sciences du monde.*

(1) *Scienter nesciens et sapienter indoctus.*



Mais un des plus vifs sentiments qu'il puisa dans cette cité, ce fut une tendre dévotion à la Mère de Dieu. Et en cela rien d'étonnant. Car, dès ce temps, Rome était la ville du monde où Marie était le mieux honorée et où son culte était au plus haut degré de ferveur. Elle possédait déjà, en l'honneur de cette Vierge, de nombreuses églises fruits de la piété de ses pontifes, de son clergé et de ses habitants. Car, outre celles dont l'histoire ne nous a pas transmis les noms, on voyait dès lors à Rome, sous les auspices de la divine Mère de Jésus, *Sainte-Marie in via lata*, *Sainte-Marie-des-Plantes*, *Sainte-Marie-Transtibérine*, *Sainte-Marie délivrez-nous des peines de l'enfer*, *Sainte-Marie-Libérienne*, *Sainte-Marie in Aquiro* et *Sainte-Marie de l'École grecque*. Ce fut sans doute dans cette dernière que le jeune Benoit allait de préférence par la raison qu'elle était dans le quartier des écoles qu'il fréquentait. C'était là qu'il allait demander, avant la classe, le don d'intelligence; c'était là qu'après la classe il allait remercier Dieu des lumières obtenues; là qu'il invoqua surtout l'*Esprit aux sept présents* et qu'il obtint ces grâces qui firent vraiment de lui un lys parmi les épines. Car la jeunesse avec laquelle cet élu du Seigneur était condamné à suivre la carrière des études menait une vie fort dissolue. Mais Benoit, que la grâce couvrait comme d'un bouclier, et dont Dieu même gardait le cœur, loin de tomber dans les désordres où se plongeaient ses compagnons, loin d'imiter leurs exemples et de céder à leurs conseils, sentit l'amour de la vertu et l'horreur du péché augmenter de plus en plus dans son âme que jamais le vice n'avait souillée de son impur venin. Aussi, loin de s'associer aux cri-

minels dérèglements de ses condisciples, loin de suivre avec eux la voie de perdition, son horreur pour le mal devint de plus en plus vive, et il conçut un désir de plus en plus ardent de rompre avec le monde pour être tout à Dieu.

Fort des grâces qu'il devait à la Mère de pureté, il quitta Rome à seize ans, et il alla s'enfoncer dans une profonde caverne que des montagnes escarpées, de nombreux précipices et d'épaisses forêts rendaient inaccessible. Ce fut là qu'il médita, avec l'intelligence qu'il avait des choses de Dieu, sur les obligations de la vie religieuse et qu'il jeta les fondements de cette discipline monastique qui fut, depuis, adoptée par tous les moines d'Occident, et qui est principalement basée sur le silence, la solitude, la prière, l'humilité et l'obéissance.

Comme preuve de sa piété envers la Mère de Dieu, nous dirons qu'un des douze monastères qu'il établit aux environs du mont Sublac portait le nom de Sainte-Marie. Ce fut ce monastère, qu'on appelait aussi *de la Portiuncule*, qui fut, plus tard, charitablement cédé par les Bénédictins à saint François d'Assise, lequel, en installant là ses religieux, voulut placer spécialement l'ordre des Frères-Mineurs sous la sauvegarde de Marie.

Les enfants héritèrent de l'esprit de leur père, et la piété de saint Benoît à l'égard de la Vierge-Mère passa dans ses disciples. Car l'ordre des Bénédictins se distingua toujours par sa dévotion envers la Reine du ciel, ainsi que le témoignent les annales de cet institut du sein duquel sont sortis les Grégoire-le-Grand, les Ildefonse, les Herman, les Jodoc, les Maur, et une

infinité d'autres qui ont glorifié Marie, les uns par leurs écrits, les autres par leurs belles actions et la sainteté de leur vie.

Un autre indice de la piété des disciples de saint Benoit vis-à-vis de l'auguste Vierge, c'est que, d'après les usages en vigueur parmi eux, toute maison de leur ordre doit avoir une chapelle dédiée à Marie; et la procession qui a lieu, chaque dimanche, avant l'office principal, doit faire à cette chapelle sa première station.

Mais un des plus beaux fruits qu'ait produit le champ béni que cultiva saint Benoît, c'est l'ordre de Prémontré.

Franchissant un espace d'environ six cents ans, disons ici quelque chose de la famille de saint Norbert, illustre dans l'Église sous beaucoup de rapports, mais spécialement par un vif sentiment de dévotion envers la Mère de Dieu.

On sait qu'après une jeunesse légère et dissipée, Norbert, fils d'Héribert comte de Gennep et d'Iladwige de Lorraine, fut rappelé à Dieu par un grand coup du ciel. Il passa plusieurs années dans l'exercice des plus héroïques vertus; après quoi, ayant choisi dans la forêt de Coucy, au diocèse de Laon, une vallée déserte, appelée Prémontré, il y bâtit un monastère qui fut la maison mère de l'ordre de ce nom. Des auteurs ont assuré qu'un ange était venu du ciel lui dire de la part de Celle qui en est l'Impératrice de donner à ses religieux un habit de couleur blanche afin que, par cette couleur, ils fussent spécialement consacrés à Marie et portés à l'honorer; de là le nom de *Chanoines-Blancs* qu'on

donna, en Angleterre, aux Prémontrés qui possédèrent, dans ce royaume, jusqu'à trente-cinq maisons; de là surtout, nous le répétons, l'éminente piété dont les religieux Prémontrés ont constamment fait preuve à l'égard de la sainte Vierge.

## XXV.

### **SAINT GRÉGOIRE-LE-GRAND,**

PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Dans notre précédent chapitre, nous avons nommé deux fois l'illustre et immortel pontife qui va faire le sujet de celui-ci. Nous avons dit que saint Grégoire avait été un des historiens de saint Benoît, qu'il avait suivi sa règle et appartenu à son ordre en qualité de religieux, et qu'il avait parfaitement imité le saint patriarche, son maître et son modèle, dans sa dévotion à l'égard de la Mère de Dieu dont lui, Grégoire, fut un des fils les plus respectueux et les plus dévoués.

Il était né dans un rang élevé selon le monde; Gordien, son père, était sénateur romain, et sa mère Sylvie était alliée aux familles les plus puissantes de l'empire. Devenu sénateur lui-même dans un âge peu avancé, il montra constamment tant d'habileté et de prudence, qu'il fut nommé par l'empereur, préfet ou gouverneur,

d'autres disent préteur de Rome. Il avait à peine alors une trentaine d'années. Le monde semblait donc l'accueillir avec une étonnante faveur ; tout lui souriait ; tout lui montrait en perspective le plus brillant avenir. Les plus hautes dignités étaient venues le trouver sans qu'il songeât à les chercher. C'est que la famille dans laquelle la Providence l'avait fait naître était aussi sainte que riche et plus grande encore devant Dieu par les vertus de ses membres que distinguée aux yeux des hommes par la fortune et le rang, et que l'éducation que Grégoire avait reçue au foyer domestique et sous le toit natal n'avait pas été moins pieuse que brillante. Aussi ne se laissa-t-il ni fasciner, ni séduire par l'éclat des grandeurs humaines. Loin de là, au début même de cette carrière qui lui promettait tant de fleurs, il aperçut des pièges, des dangers et des précipices ; il sentit le néant des choses de la terre ; et, comme saint Benoît, il résolut de tout quitter pour être à Jésus-Christ seul. Alors le nom de saint Benoît était à Rome dans toutes les bouches. Il n'était bruit que de la règle dont il était l'auteur. Le jeune Grégoire voulut la connaître, et il en conféra plusieurs fois avec les deux successeurs de ce saint dans le gouvernement de l'abbaye du Mont-Cassin. Ce qu'il en apprit excita tellement son admiration, qu'il ne songea plus qu'au bonheur d'embrasser cette règle. Gordien, son père, étant mort, et sa mère Sylvie ayant quitté le siècle pour vivre en veuve chrétienne et terminer ses jours dans une maison religieuse, Grégoire employa d'abord une grande partie de sa fortune à bâtir et à doter six monastères en Sicile où il avait de très grands biens. Il en fit un septième, à Rome, dans sa maison pater-

nelle; puis, s'étant démis de sa charge, et ayant disposé en bonnes œuvres du reste de sa fortune, il s'enferma dans ce couvent et se mit sous la discipline du saint abbé que lui-même y avait fait nommer.

Il passa là six années dans l'exercice continu des vertus cénobitiques, priant, veillant, jeûnant, mortifiant tous ses sens, enchaînant sa volonté sous le joug de la règle et de l'obéissance, étudiant les livres saints et la théologie, conversant peu avec les hommes, et beaucoup avec Dieu.

Mais il était évidemment né pour être grand et en honneur dès cette vie. Il s'était dépouillé des dignités du siècle, il y avait renoncé, et les dignités de l'Église allaient venir s'imposer à son humilité. Il n'avait pas voulu être le second ou le troisième dans l'état, et il allait devenir le premier dans le royaume temporel de Jésus-Christ.

Le pape Pélage II, connaissant sa vertu, son savoir et son habileté ne voulut pas qu'une telle lumière restât sous le boisseau. Il arracha donc Grégoire à sa retraite bien-aimée, l'ordonna diacre de l'Église romaine, puis l'envoya, en qualité de nonce, à Constantinople, auprès de l'empereur Tibère. Grégoire fut là près de cinq ans, après lesquels il revint dans sa patrie. Pélage voulut alors le conserver auprès de lui, et il fit de lui son secrétaire. Mais Grégoire demanda avec les plus vives instances à rentrer dans sa chère retraite; ce à quoi le souverain pontife ayant, quoique à regret, donné son consentement, Grégoire renonça de nouveau aux affaires publiques pour s'enfermer dans son monastère de Saint-André, qu'il gouverna, cette fois, comme abbé.

Il remplissait cette fonction quand , en 590 , la ville de Rome , qui avait déjà beaucoup à souffrir des incursions des Lombards , fut encore visitée par un autre fléau. Le Tibre se répandit sur ses bords ; et cette inondation alla jusqu'à la mer et emporta plusieurs maisons. Un pareil débordement accompagné nécessairement de beaucoup d'immondices , causa une peste épouvantable qui fit , en peu de jours , des milliers de victimes. Le pape fut une des premières. Alors tous les Romains , clergé , sénat et peuple jetèrent les yeux sur Grégoire pour remplacer Pélage. Jamais la voix du peuple ne fut , plus véritablement qu'en cette circonstance , la voix de Dieu. Il n'y eut que Grégoire seul qui blâmât cette élection dont il était l'objet , et qui voulût l'entraver ; il était le seul à ne pas voir les belles qualités que tout le monde admirait en lui ; et il écrivit à l'empereur pour le prier avec instance de refuser son consentement au choix qui avait été fait de lui.

Cependant l'épidémie dont nous venons de parler continuait de faire à Rome les plus affreux ravages ; des familles entières avaient été enlevées , et la consternation était universelle. Dans cette extrémité , Grégoire qui , malgré ses vives répugnances pour le poste sublime où on voulait l'élever , éprouvait déjà , dans son cœur , à l'égard des Romains , toute la tendresse d'un pasteur pour son troupeau et d'un père pour ses enfants , crut devoir se conformer à l'usage qui voulait qu'après la mort d'un pape et pendant la vacance du siège apostolique , celui qui était élu pour l'occuper , prît soin , en attendant qu'il eût été statué sur son élection , de gouverner l'Église avec les trois premiers dignitaires du clergé. Prenant donc en pitié les malheurs de ses



compatriotes, et voyant, avec l'œil de la foi, la main vengeresse du Très-Haut dans les calamités qui pesaient sur leur cité, il fit aux Romains un discours touchant que nous a conservé saint Grégoire de Tours, et il les exhorta avec toute son âme à désarmer le bras de Dieu par de dignes fruits de pénitence et par d'humbles supplications. Il ordonna ensuite qu'on ferait, trois jours de suite, une procession générale. Tous les fidèles devaient, pour cette cérémonie, se former en sept divisions différentes, se réunir en sept églises différentes aussi, et en partir pour aboutir tous ensemble à l'église vénérée de *Sainte-Marie-Majeure*. C'étaient tous les enfants d'une même famille partant de points divers pour arriver, de concert, aux pieds de la meilleure des reines et sous l'aile tutélaire de la plus tendre des mères. Cependant telle était la violence de la contagion que, pendant la première de ces trois processions, quatre-vingts personnes qui en faisaient partie périrent en moins d'une heure. Ces coups augmentèrent à la fois et la douleur et la ferveur du pontife élu. Toujours plein de confiance en Marie mère de Dieu, et cherchant par quel moyen nouveau il pourrait la rendre favorable à la cité désolée, il songea, le troisième jour, à faire porter dans la dernière procession une image de la sainte Vierge attribuée, par la tradition, au pinceau de saint Luc. Cette pensée était sans doute une inspiration de Dieu qui voulait glorifier Marie, non-seulement aux yeux de Rome, mais à ceux de tout l'univers. Car, à peine cette image fut-elle sortie du lieu où elle était conservée, à peine eut-elle été promenée dans quelques rues, qu'on sentit l'air se purifier partout où elle passait; les exhalaisons méphitiques se dissipaient comme

chassées par un vent miraculeux, et le ciel recouvrait la plus parfaite sérénité. C'était comme le soleil quand il chasse les nuages amoncelés par la tempête ou les sombres brouillards d'automne. On dit que, quand on fut près du mausolée d'Adrien, on aperçut, au haut de ce superbe monument, un ange exterminateur qui remettait dans le fourreau un glaive meurtrier et qu'au même moment d'autres esprits célestes firent entendre en chœur l'antienne *Regina cæli lætare*, que saint Grégoire termina par ces dernières paroles *Ora pro nobis Deum*. Ce qu'il y a de certain c'est qu'à partir de ce moment, personne ne périt plus de la contagion. C'est de là, ajoute-t-on, que le môle d'Adrien a pris le nom de *Château Saint-Ange*, nom qu'il a toujours gardé depuis.

Ce fait témoigne assez de la piété de saint Grégoire à l'égard de la Mère de Dieu. Devenu pape, il donna d'autres preuves de ce sentiment en envoyant à saint Léandre, évêque de Séville et son ami intime, un autre portrait de cette Vierge attribué aussi à saint Luc; il confirma et augmenta les privilèges accordés par ses prédécesseurs à Sainte-Marie de Soissons; si l'on en croit quelques auteurs, il entendit une image de la Vierge lui adresser la parole; et cette image fut, disent les mêmes auteurs, donnée par ce pontife à une église de Rome dite *Sainte-Marie-l'Impératrice*. Marchant sur les traces de plusieurs de ses prédécesseurs et imitant notamment saint Pierre, saint Calixte, saint Denis, saint Sylvestre, Libère, saint Sirice et saint Gélase qui tous avaient signalé leur piété envers Marie, soit en lui bâtissant des temples, soit en les restaurant, soit en les décorant, soit en instituant à sa gloire des fêtes ou des

pratiques saintes, Grégoire-le-Grand fit faire à Rome une nouvelle église dédiée à la sainte Vierge, il la dota de revenus et en fit la dédicace avec toute la pompe qu'il aimait à apporter dans les choses du culte.

Dans le 18<sup>e</sup> livre de ses *Morales sur Job*, saint Grégoire I<sup>er</sup> préconise la gloire de la virginité de Marie; puis, dans ses commentaires sur le 1<sup>er</sup> livre des Rois, il s'exprime ainsi :

« Il y eut un homme de Ramataïm-Sophim de la  
 » montagne d'Ephraïm. Par cette montagne on peut  
 » croire que c'est la bienheureuse Marie, Mère de Dieu  
 » et toujours Vierge, qui est ici désignée; car Marie a  
 » été comme une montagne, et la dignité de son élec-  
 » tion a surpassé la hauteur de toute créature choisie.  
 » N'est-ce pas une montagne bien haute que Marie,  
 » puisque, pour arriver à l'honneur de concevoir le  
 » Verbe éternel, elle a poussé la grandeur de ses mé-  
 » rites au-dessus des chœurs des anges, et s'est élevée  
 » jusqu'au trône de la divinité.

» Le prophète Isaïe annonçait l'incomparable dignité  
 » de cette montagne, quand il disait :

» *Il y aura dans les derniers jours une montagne de*  
 » *la maison du Seigneur, préparée sur la cîme des*  
 » *monts* (1). Et, en effet, il y a eu une montagne sur  
 » la cîme des monts, puisque l'élévation de Marie a  
 » dépassé tous les saints. De même que la montagne  
 » désigne la hauteur, de même la maison désigne  
 » l'habitation. Elle est appelée, à juste titre, montagne  
 » et maison, celle qui, se trouvant enrichie de mérites  
 » incomparables, a préparé ses entrailles saintes au

(1) Is. 1, 2.

» Fils de Dieu, pour qu'il y demeurât. Marie ne serait  
 » point la montagne élevée sur la cime des monts, si  
 » cette fécondité divine ne la plaçait au-dessus des  
 » anges ; elle ne serait point la maison du Seigneur,  
 » si le Verbe divin, en revêtant l'humanité, ne descen-  
 » dait dans ses entrailles. C'est à juste titre qu'elle est  
 » appelée montagne fertile, celle qui enfante un bon  
 » fruit, je veux dire l'homme nouveau ; et sans doute  
 » le prophète voyait Marie belle et ornée de la gloire  
 » de sa fécondité, lorsqu'il disait : *Un rejeton naîtra*  
*de la tige de Jessé ; une fleur s'élèvera de ses ra-*  
*cines* (1). »

De saint Léon-le-Grand à saint Grégoire, honoré aussi du titre de Grand, il s'était écoulé environ cent trente ans durant lesquels vingt papes gouvernèrent l'Église.

Entre autres preuves de piété que ces pontifes donnèrent à la très sainte Vierge, nous voyons que Hilaire, successeur immédiat de saint Léon I<sup>er</sup>, fit de très riches présents à la basilique constantinienne de *Sainte-Marie* et qu'il écrivit trois lettres de doctrine catholique en faveur des décisions dogmatiques de Nicée, d'Éphèse et de Chalcédoine, et pour assurer à Marie le titre de Mère de Dieu. Saint Gélase fit cinq livres contre Nestorius et Eutychès, ennemis déclarés de la bienheureuse Vierge. Il remplaça la fête licencieuse des Lupercales par celle de la Purification dans laquelle prêtres et fidèles portent des cierges allumés et symboles de Celui qui est la lumière d'Israël et le flambeau des peuples (2).

(1) Is. xi. — (2) *Lumen ad revelationem gentium*. Luc.

Jean premier reconnut authentiquement et solennellement une image de la sainte Vierge qu'un ange apporta du ciel à une noble matrone nommée Galla et épouse du Patrice Symmaque. Il consacra à Marie la maison de cette dame qui est devenue une église connue à Rome sous le nom de *Sainte-Marie-in-Porticu*. L'image miraculeuse y resta comme un trésor d'une valeur inappréciable; et en effet, souvent Rome lui a dû de grands bienfaits.

Dans cette même période de temps, c'est-à-dire de 461 à 590, on voit de toutes parts s'élever des temples dédiés à la très sainte Vierge; ainsi saint Sabas en bâtit un à Nicopolis et dans sa *Grande Laure*, en Palestine, Clovis à Strasbourg, Childebert à Paris, Justinien au pied du Caucase et à Jérusalem, saint Pomponé à Naples, saint Injurieux à Tours, saint Léonce à Bordeaux, saint Waast à Arras, Chilpéric à Tournai, saint Domnole au Mans et le patriarche Cyriacus à Constantinople. Les autels sortaient alors des catacombes; et on élevait partout des trônes à la Reine de l'univers.



## XXVI.

### SAINT ILDEFONSE,

ÉVÊQUE DE TOLÈDE.

Voici, nous l'avons dit, encore un fils de saint Benoît; et voici, en même temps, un des plus beaux noms à citer dans les saintes annales du culte de Marie, un des plus zélés défenseurs des privilèges de cette Vierge, un des cœurs qui l'ont aimée avec le plus d'ardeur, une des plumes qui l'ont servie avec le plus de dévouement.

« Tout chrétien à qui la gloire de Marie est chère doit une tendre reconnaissance au pieux pontife Ildefonse qui a répandu son culte avec tant de zèle (1). »

Ce saint naquit en 607, dans la ville de Tolède. On croit que sa première jeunesse fut confiée aux soins et

(1) MM. Grégoire et Collombet. *Le livre de Marie*, 1<sup>er</sup> vol., p. 90.

à la direction de saint Isidore, évêque de Séville, frère de ce saint Léandre, évêque aussi de la même ville, et auquel saint Grégoire-le-Grand avait envoyé cette image qui est devenue, depuis, si célèbre sous le nom de Notre-Dame-de-Guadaloupe. Cet envoi d'un pape vénéré de tout le monde chrétien avait dû donner, dans Séville, une vie et une vigueur nouvelles au culte de Marie; et ce fut sous l'influence de cet accroissement de piété envers l'auguste Vierge que le jeune Ildefonse fit son éducation religieuse et morale. Le saint pontife entre les mains duquel il fut remis, se distinguait aussi par sa dévotion à l'égard de Marie. L'élève devait naturellement se pénétrer du même esprit. Et c'est ce qu'il fit; car, dès lors, Ildefonse devint un fils dévoué de la Reine des anges. Son éducation étant faite, il revint à Tolède au sein de sa famille. Ses parents, qui étaient riches et considérés dans le monde, voulurent l'y retenir. Mais pressé par l'attrait intérieur de la grâce, il se déroba au siècle et entra dans un monastère de l'ordre de saint Benoît. Il y passa vingt-six ans dans la pratique de la vertu et dans l'étude approfondie des sciences ecclésiastiques. Il n'aspirait qu'à vivre et à mourir ignoré. Mais sa réputation de sainteté et de savoir franchit les murs de sa retraite; et le siège de Tolède étant devenu vacant par la mort de saint Eugène, prélat recommandable autant par sa piété envers Marie que par ses autres qualités, Ildefonse fut élu d'une voix unanime pour succéder à ce pontife. Il fallut employer la force et user de violence pour le contraindre à recevoir l'ordination épiscopale.

Dès qu'il se vit revêtu dans l'Église de Jésus-Christ d'une dignité qui entraîne à sa suite tant d'obligations,

il travailla avec ardeur à s'acquitter de tous les devoirs que sa charge lui imposait. Il s'appliqua de toutes ses forces à maintenir la pureté des mœurs et celle de la foi parmi les peuples placés sous sa juridiction; et, non content de remplir avec zèle et persévérance la fonction apostolique de la prédication pour laquelle il avait un remarquable talent, il prit encore la plume pour porter la vérité là où il ne pouvait pas la porter par la parole; et le sujet qu'il choisit de préférence à tout autre, comme ayant tout spécialement les sympathies de son cœur, fut la défense de la perpétuelle virginité de la Mère de Dieu; et l'ouvrage le plus important, on pourrait même dire l'unique, que nous ayons de lui a pour titre *Traité de la virginité perpétuelle de Marie*. Godescard et Baillet disent qu'il le composa pour réfuter Helvidius, Jovinien et un certain juif contemporain de ces sectaires, lesquels avaient tous trois vécu du temps de saint Jérôme et de saint Augustin qui les avaient combattus de leurs puissantes armes ainsi qu'on le voit dans les écrits de ces deux illustres docteurs. Mais nous aimons mieux croire avec les Pères Gonon et Courcier qu'en composant cet ouvrage le saint évêque de Tolède n'eut pas seulement l'intention de s'attaquer à des morts, à des cadavres et de remuer la cendre de vieilles erreurs éteintes, mais qu'il entra en lutte contre une hérésie qui tendait ou à s'insinuer ou à se réveiller au milieu de son troupeau; nous préférons penser que ce fut pour arrêter les progrès de cette erreur qu'il composa son livre. Quoiqu'il en soit c'est l'ouvrage le plus considérable qui ait été jusque là inspiré par le zèle de la gloire de Marie. Les siècles précédents n'avaient laissé, sous ce



rapport, aucun livre d'aussi longue haleine. On avait d'eux des discours, des fragments; mais on n'avait pas un ouvrage dont Marie fût le sujet du commencement jusqu'à la fin. Saint Ildefonse est donc, dans l'ordre chronologique, le premier des écrivains qui ait fait tout un livre en l'honneur de la Mère de Dieu. Celui de saint Ildefonse respire, d'un bout à l'autre, la plus tendre piété envers la Vierge à laquelle il consacre ses pages. L'illustre auteur y prouve contre Jovinien que Marie est restée vierge dans son enfantement; il fait voir contre Helvidius qu'elle est demeurée vierge après avoir mis au monde son adorable Fils; et il établit contre les juifs qu'elle a conçu sans rien perdre de sa virginité. Il le commence par cette prière qu'il adresse à Marie :

« O ma dame, ô ma souveraine, ô ma dominatrice,  
 » ô la Mère de mon Seigneur, la servante de votre  
 » Fils, la Mère du Créateur du monde, je vous en prie,  
 » je vous en conjure, je vous en supplie, que j'aie  
 » l'esprit de votre Fils, l'esprit de votre Seigneur,  
 » l'esprit de mon Rédempteur, afin que je puisse  
 » penser et dire des choses convenables, des choses  
 » dignes de vous.

» Voilà que vous êtes bienheureuse entre toutes les  
 » femmes, pure entre toutes les vierges, dame entre  
 » toutes les servantes, Reine entre vos compagnes.  
 » Voilà que toutes les nations vous appellent bien-  
 » heureuse.

» Que je célèbre vos grandeurs autant qu'elles sont  
 » dignes d'être célébrées; que je vous aime autant que  
 » vous êtes digne d'être louée; que je vous serve au-  
 » tant que votre gloire est digne d'être honorée; car,

» ayant conçu votre unique Dieu, vous êtes devenue  
 » l'épouse de son Fils; ayant engendré un Dieu ré-  
 » dempteur et homme tout ensemble, vous êtes deve-  
 » nue la Mère du Fils de Dieu. »

Au chapitre xiv, qui est le dernier de l'ouvrage, saint Ildéfonse invoque Marie en ces termes :

« Je viens à vous maintenant, ô Vierge, seule Mère  
 » de Dieu; je me prosterne devant vous, ô seul ins-  
 » trument de l'incarnation de mon Dieu; je m'humilie  
 » devant vous, ô seule Mère de mon Seigneur. Je vous  
 » en supplie, ô seule servante de votre Fils, obtenez-  
 » moi le pardon de mes péchés; ordonnez que je sois  
 » purifié de tous les crimes de ma vie; faites-moi  
 » aimer la gloire de votre virginité; révélez-moi la  
 » multitude des douceurs de votre Fils; accordez-moi  
 » de m'attacher à Dieu et à vous, de servir le Seigneur  
 » et de vous servir aussi : de le servir, lui, comme  
 » mon Créateur; de vous servir, vous, comme la Mère  
 » de mon Créateur; lui, comme le Seigneur des ver-  
 » tus; vous, comme la servante du Seigneur de toutes  
 » choses; lui, comme mon Dieu; vous, comme la  
 » Mère de mon Dieu; lui, comme mon Rédempteur;  
 » vous, comme l'instrument de ma rédemption, car,  
 » s'il est devenu mon Rédempteur, c'est parce qu'il  
 » s'est fait votre Fils; et, s'il a payé le prix de ma  
 » rançon, c'est qu'il a pris votre chair par l'incar-  
 » nation. »

Il avait dit au chapitre iv en s'adressant à l'un des trois adversaires qu'il combat :

« En conséquence, viens donc avec moi à cette  
 » Vierge, de peur que, n'étant pas avec elle, tu ne  
 » courres à l'enfer. Viens, réfugions-nous, cachons-

» nous sous le manteau de sa puissance, de peur qu'il  
 » ne t'arrive d'être couvert et comme enveloppé de  
 » confusion. Viens, et avouons humblement, moi les  
 » fautes de ma jeunesse et de mon inexpérience, et  
 » toi, les crimes de tes sacrilèges erreurs et de tes  
 » honteux forfaits, de peur que les cieus ne viennent  
 » à révéler tes turpitudes. Viens, humilions-nous l'un  
 » et l'autre devant Marie; confessons sa grandeur, et  
 » chantons ses louanges dans la crainte que la terre  
 » ne se soulève contre toi, ô juif, et ne proclame que  
 » c'est toi qui es l'auteur du déicide qui l'a ensan-  
 » glantée. »

C'est encore dans le même ouvrage qu'il s'écrie dans un sentiment de vive indignation :

« Que nos adversaires cessent donc de déraisonner,  
 » et qu'ils reconnaissent avec tous les Pères et doc-  
 » teurs de l'Église que Jésus-Christ est né de la Vierge  
 » Marie, comme il l'a voulu et comme il convenait  
 » qu'un Dieu naquît. Qu'ils ne s'imaginent pas qu'il ait  
 » pu être pour sa Mère une cause d'incommodités, de  
 » malaises, de souffrances d'aucune sorte; car toutes  
 » ces choses, ainsi que nous l'avons dit souvent, ont  
 » été, à l'origine, la punition d'une faute et le juste  
 » châtiment de l'antique prévarication de la première  
 » femme. Quant à Marie, autant elle a été étrangère  
 » à tout péché, autant elle a dû l'être à toute puni-  
 » tion. »

On trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, à la suite du traité dont nous venons de parler, plusieurs homélies publiées sous le nom de saint Ildefonse, mais que des savants lui contestent. Nous rangeant du côté de ceux qui les lui attribuent, nous donnerons encore

ici un remarquable extrait d'un sermon sur l'Assomption :

« C'est à bon droit que la sainte et vénérable Mère  
 » de Dieu, la Vierge Marie, la Reine des cieux, la  
 » Souveraine du monde, est célébrée par nos louanges,  
 » puisque l'univers lui doit d'aussi grands bienfaits.  
 » Elle s'est élevée si haut vers le ciel, que le Verbe,  
 » qui, au commencement, était en Dieu, a daigné  
 » quitter les palais de son Père, pour descendre en  
 » elle. O heureuse Vierge, ô Marie, qui êtes digne de  
 » toute louange ! ô Mère glorieuse, ô Mère sublime,  
 » dont les entrailles reçoivent l'auteur du ciel et de la  
 » terre ! Voilà cette Vierge immaculée dans sa concep-  
 » tion, féconde en son enfantement ; cette Vierge qui  
 » allaite le Seigneur des cieux, qui nourrit Celui de  
 » qui les anges et les hommes attendent leur nourri-  
 » ture. O heureux les baisers imprimés par les lèvres  
 » de cette noble Mère ! Oh ! heureux enfantement qui  
 » fait la joie des anges, qui est désiré par les saints,  
 » qui est nécessaire aux malheureux, qui va si bien  
 » aux affligés ! Quelles louanges donc, ô Souveraine,  
 » ô Salut du monde, le faible genre humain vous dé-  
 » cernera-t-il, à vous qui seule avez pu trouver un re-  
 » mède à sa perte ?

» Oh ! qu'il est beau, qu'il est digne d'hommages  
 » plus que tous les autres jours, ce jour dans lequel  
 » la Vierge Marie, Mère de Dieu, est passée du monde  
 » vers le Christ, sans éprouver de douleur en ce grand  
 » passage, elle qui n'en éprouva point en son enfan-  
 » tement ! Oh ! la merveilleuse couche que celle d'où  
 » est sorti l'Époux radieux et brillant ! ô lumière des  
 » gentils, espérance des fidèles, tabernacle de gloire,

» temple céleste, que les Apôtres entourent d'une  
 » pieuse vénération, dont les anges célèbrent le triom-  
 » phe, et que le Christ admet à ses embrassements!  
 » Heureuse Marie, entrez avec joie au paradis, vous  
 » qui, de cette terre, avez été transportée par les  
 » anges sur la route céleste; vous qui, resplendissant  
 » au milieu des chœurs de vierges avec tout l'éclat du  
 » soleil, avez reçu la principauté au-dessus des anges  
 » dans les cieux. Oh! la noble Vierge que le ciel reçoit  
 » aujourd'hui avec jubilation, que les chérubins et les  
 » séraphins accompagnent de leurs louanges; que les  
 » martyrs, vêtus de leurs robes triomphales, procla-  
 » ment bienheureuse; que les innombrables légions  
 » des saints viennent célébrer à l'envi; que les chœurs  
 » des vierges saluent de leurs palmes victorieuses!

» Agréez donc, Vierge tendre et miséricordieuse, les  
 » faibles actions de grâces que vous adressent de mal-  
 » heureux exilés; et quand vous aurez ouï nos prières,  
 » intercédez pour le pardon de nos offenses. Recevez  
 » ce que nous vous offrons; obtenez-nous ce que nous  
 » demandons, car nous ne pouvons trouver, pour  
 » apaiser la colère du juge, personne de plus puissant  
 » que vous, qui avez mérité d'être la Mère de ce même  
 » Rédempteur, de ce même Juge. Heureuse Mère du  
 » Christ, venez donc au secours des malheureux qui se  
 » réfugient vers vous; prêtez assistance et appui à  
 » tous ceux qui se confient en vous. Priez pour les  
 » péchés du monde; priez pour le clergé; priez pour  
 » les religieux; priez pour les femmes consacrées au  
 » Seigneur; qu'ils ressentent les effets de votre clé-  
 » mence, tous ceux qui invoquent votre glorieux nom.  
 » Prenez pitié de l'affliction des captifs; soyez pleine

» d'une douce compatissance pour les pèlerins des  
» cieux. »

On retrouve dans ces dernières lignes l'invocation dont saint Augustin est l'auteur et que l'Église romaine a insérée dans sa liturgie. Peut-être faisait-elle déjà partie de cette liturgie du temps de saint Ildefonse.

L'homélie sur l'Assomption que nous venons de citer est accompagnée de deux autres discours sur le même sujet. Dans l'un, le pieux auteur exalte spécialement l'humilité de Marie, et dans l'autre, il considère tout particulièrement cette divine Vierge comme Reine des martyrs. Ces deux compositions brillent d'admirables pensées.

Bornons-nous à en citer seulement deux ou trois passages.

« La race humaine n'a rien produit de plus beau,  
» de plus parfait, de plus brillant, de plus glorieux  
» que Marie, que la Mère de Dieu, que Celle que la  
» splendeur du Père a enveloppée et pénétrée de ses  
» ineffables splendeurs, que la vertu du Très-Haut a  
» couverte de son ombre pour la rendre féconde sans  
» qu'elle cessât d'être vierge, que la grâce a remplie  
» pour qu'elle pût concevoir tout en demeurant vierge;  
» que la sagesse du Père a choisie entre toutes les  
» femmes, entre toutes les créatures pour en faire  
» l'objet de ses divines complaisances; qui engendra  
» le corps du Christ sans contracter dans le sien  
» l'ombre d'aucune tache; dont la chair et le sang  
» sont devenus la substance matérielle du Fils de Dieu;  
» dont l'âme a été son temple et l'officine où fut  
» traitée l'affaire de notre salut. »

Exhortant les fidèles dont il était le pasteur à honorer

dignement Marie, il leur dit : « Je vous en prie, ô mes  
 » enfants, imitez la bienheureuse Vierge qui est le  
 » drapeau de votre foi, que le Saint-Esprit a pénétrée  
 » tout entière de ses ardeurs comme le feu de la forge  
 » pénètre et ignifie le fer, tellement qu'il ne parait  
 » plus en elle rien autre chose que la flamme du Saint-  
 » Esprit, que le feu du divin amour. Car elle est le  
 » jardin fermé, elle est la fontaine scellée, la fontaine  
 » des pures délices ; elle est le puits des eaux vives, la  
 » réparatrice de la vie, la porte du ciel, la gloire des  
 » femmes, le faite et le couronnement de la virginité.  
 » . . . . . Et puisque c'est aujourd'hui  
 » que l'arche vénérée du Nouveau Testament a été  
 » transportée au milieu des témoignages de la plus vive  
 » allégresse dans l'éternelle Jérusalem, passez, je vous  
 » prie, ce saint jour dans une pieuse et sainte joie.  
 » Car si David et son peuple ont rendu autrefois tant  
 » d'honneurs à l'arche morte de l'ancienne alliance,  
 » combien plus ne devons-nous pas honorer l'entrée  
 » triomphale de Marie dans la cité du grand Roi?.....  
 » Que la terre imite le ciel ; car cette belle Jérusalem  
 » dont il est dit : *J'ai vu Jérusalem descendre du ciel*  
 » *et venir de Dieu dans tout l'éclat de sa parure et de ses*  
 » *ornements* ; cette royale et sainte cité est venue tout  
 » entière à la rencontre de Marie pour conduire jus-  
 » qu'à son trône Celle qui allait être sa Reine et  
 » ajouter à sa splendeur. »

Celle qui, non plus que Dieu ne laisse sans récompense rien de ce qu'on fait pour elle, ne se montra point insensible à tant de zèle de la part de son fidèle serviteur. Elle l'en récompensa par le don miraculeux d'un magnifique ornement dont elle voulut qu'il se

revêtit, chaque année, pour officier le jour de l'Assomption, jour qu'il avait célébré par des accents si purs, si pathétiques et si pieux. Nous avons rapporté ailleurs cette apparition et dit de quel riche présent elle fut accompagnée (1). Nous ne reviendrons pas ici sur ce fait merveilleux qui prouve à quel point l'auteur de *La perpétuelle virginité de la Mère de Dieu* fut agréable à cette Vierge.

Et, si l'on en croit plusieurs auteurs et notamment Surius, Mariana, Arnould Wion et Courcier, elle donna encore au champion de sa virginité un autre témoignage de sa satisfaction. Voici en quoi et comment. Le saint évêque de Tolède avait toujours montré une grande dévotion pour sainte Léocadie. Un jour qu'accompagné de son clergé et de son peuple il était au tombeau de cette martyre de Jésus-Christ, honorant pieusement ses reliques sacrées, tout-à-coup l'héroïque vierge, obéissant à la puissance de Marie, se leva de son tombeau, parut vivante aux yeux de tous, et, adressant la parole au vénérable défenseur de la virginité perpétuelle de Marie : « *Pieux pontife*, lui dit-elle, » *honneur et gloire à vous. Votre plume a fait triompher* » *ma glorieuse Reine* (2), *soyez-en loué et béni* ». Après ces mots l'héroïque vierge rentra dans le silence et la paix de la tombe, ou plutôt sa sainte âme remonta dans les cieux (3).

(1) *Apparitions et Révélation de la très sainte Vierge*, t. 1, p. 111.

(2) *Per te vivit Domina mea.*

(3) Ex Juliano apud Surium, 27 januarii; ex Mariana, lib. 6, de rebus Hispanicis, cap. 10; ex Arnouldo Wion, libr. 3, Ligni Vitæ, 24 decembris.



## XXVII.

### SAINT ANDRÉ DE CRÈTE.

D'après ce que nous avons lu dans les pères Gonon et Courcier, dans Feller, dans Godescard et dans Baillet, il nous semble évident qu'il y a eu dans les VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, deux personnages remarquables par leurs talents et plus remarquables encore par leur dévotion à la sainte Vierge et qui ont reçu l'un et l'autre le nom et le surnom d'André de Crète.

Selon ces auteurs, le premier de ces deux saints serait né à Damas où il aurait fait ses études; puis, ses études terminées, il serait allé de Damas à Jérusalem où il aurait passé un certain nombre d'années dans un monastère des environs de cette ville. C'est de là que lui serait venu le surnom de *Jérosolymitain*, non pas parce que Jérusalem aurait été son pays natal (quoique ce soit l'opinion de quelques-uns), ni, encore moins, parce qu'il aurait été évêque de cette ville,

mais à cause du long séjour qu'il y fit et peut-être parce qu'il avait appartenu à son clergé et qu'il avait reçu là ses premières ordinations. Ce serait celui-là qui de Jérusalem serait allé à Constantinople, où il se serait tellement fait estimer et admirer pour sa vertu et pour son éloquence qu'il aurait mérité d'être élevé sur le siège métropolitain de Crète ou de Candie. Ce pieux pontife mourut en paix sous le règne de Léon Isaurique, vers l'an 720 ou 723. C'est à lui qu'on fait honneur d'un sermon fort célèbre, qui a pour sujet *l'Annonciation de la sainte Vierge*.

L'autre saint André de Crète qu'on a surnommé aussi le *Calybite*, naquit certainement dans l'île dont il porte le nom. Il y vivait fort saintement, dans une communauté, quand l'empereur Copronyme publia un édit impie contre le culte des saintes images. Alors, cédant à son zèle, André quitta sa retraite et marcha droit à Constantinople. Là, il s'adressa d'abord aux gens du peuple qui abattaient et brisaient dans les temples les images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints. Mais n'ayant rien obtenu de ces serviles instruments du pouvoir, il eut recours aux magistrats chargés de faire exécuter les ordres du gouvernement. Mais il échoua auprès d'eux, comme il avait échoué auprès de leurs agents. Alors il résolut d'aborder l'empereur lui-même. Un jour donc que ce prince s'était rendu dans une église pour y surveiller, en personne, l'exécution de ses décrets, André se présenta à lui; et, plein d'une sainte liberté, il représenta hardiment à Constantin l'injustice et l'impiété des mesures adoptées par lui. Les gardes du prince le saisirent, mirent sa tunique en lambeaux et le chargèrent de coups. Puis il fut mis

à la torture ; son corps fut déchiré de plaies , et on lui coupa un pied. Cet acte de barbarie détermina sa mort qui arriva vers l'an de Jésus-Christ 761.

C'est à lui qu'on attribue le beau discours que l'on possède sous le nom de saint André de Crète et qui est intitulé du trépas de la sainte Vierge, *Encomium de dormitione Deiparæ*.

Commençons par citer un fragment de celui qui a pour sujet l'*Annonciation* et que l'on regarde généralement comme étant l'œuvre d'André, évêque de Crète.

« *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec*  
 » vous. Celui qui est plus ancien que vous est avec  
 » vous. Salut, instrument de notre joie, par lequel  
 » l'arrêt de condamnation, porté contre nous, a été  
 » révoqué et changé en un jugement de bénédiction.  
 » Salut, ô véritablement bénie ! Salut, ô Vierge  
 » illustre ! Salut, temple magnifique de la gloire de  
 » Dieu. Salut, palais sacré du Roi. Salut, couche su-  
 » blime où le Christ a épousé notre humanité. Salut,  
 » mystérieux instrument de la réconciliation de Dieu  
 » avec les hommes. Salut, trésor de l'immortelle vie.  
 » Salut, demeure plus belle que l'empyrée, pavillon  
 » du soleil de gloire. Salut, terre sainte et virginale  
 » de laquelle, par une création ineffable, a été formé  
 » ce nouvel Adam qui doit sauver l'ancien. Salut,  
 » levain de première pureté, qui avez sanctifié et mis  
 » spirituellement en fermentation toute la masse du  
 » genre humain. Salut, mère des joies sans fin. Salut,  
 » nouvelle arche de gloire, dans laquelle est descendu  
 » et s'est reposé le Saint-Esprit ; dans laquelle Jésus-  
 » Christ, notre vrai Noé, a sauvé le genre humain, et  
 » dans laquelle encore l'auteur d'une gloire toute nou-

» velle, Celui qui est saint par nature, s'est fait un  
 » corps en employant une voie toute merveilleuse, ne  
 » cessant pas d'être ce qu'il était, ne perdant rien de  
 » ce qu'il avait, puisqu'il est immuable, mais prenant  
 » ce qu'il n'avait pas, et devenant ce qu'il n'était pas.  
 » Salut, riche et précieuse urne d'or, qui avez ren-  
 » fermé dans vos flancs immaculés Celui qui, dans le  
 » désert, a donné au peuple ingrat d'Israël la manne  
 » au goût exquis et le miel qui jaillit du creux des  
 » rochers. Salut, ô vous qui avez, pour ainsi dire,  
 » arraché le Verbe du sein de son Père, comme les  
 » tenailles du forgeron retirent de la forge un fer  
 » rouge ou un charbon ardent. Salut, ô vous par qui  
 » les Patriarches et les Prophètes ont entrevu de loin  
 » et annoncé à l'avance les incompréhensibles abaisse-  
 » ments de Dieu vers nous, comme, à la faveur de  
 » certains instruments d'optique, les astronomes sui-  
 » vent le mouvement des planètes dans les régions de  
 » l'air, et prédisent sûrement leur éloignement et leur  
 » retour. Salut, ô vous à laquelle ceux qui étaient  
 » plongés dans d'épaisses ténèbres ont dû de voir venir  
 » du ciel le soleil de justice et d'être éclairés pleine-  
 » ment de ses divins rayons. Salut, ô vous qui êtes  
 » l'honneur des Patriarches et des Prophètes, et dont  
 » la voix a retenti plus qu'aucune autre pour révéler  
 » au monde des connaissances prophétiques et surna-  
 » turelles. *Vous êtes bénie entre toutes les femmes ;* oui,  
 » vous êtes vraiment bénie, vous par qui les nations  
 » peuvent crier : *Béni soit celui qui vient au nom du*  
 » *Seigneur.* *Vous êtes bénie entre toutes les femmes,* vous  
 » que les rois honorent, que les princes vénèrent et qu'in-  
 » voquent les principaux d'entre le peuple. Vous êtes

» bénie, vous qu'accompagnent au temple du souve-  
 » rain Roi, toutes les vierges qui vous ont ou précédée  
 » ou suivie. *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, vous  
 » qu'Isaïe a nommée par excellence la Prophétesse et  
 » la Vierge; vous qui êtes le livre fermé et scellé dont  
 » ce prophète fait mention. Vous êtes seule vraiment  
 » bénie, vous que Daniel, l'homme des désirs, a vue  
 » et saluée sous la figure d'une montagne, et Habacuc  
 » sous l'emblème d'une montagne couverte d'une  
 » ombre mystérieuse; vous que le roi votre ayeul a  
 » prophétiquement chantée comme la montagne de  
 » Dieu, comme la montagne fertile, comme la mon-  
 » tagne riche où Dieu a fixé son séjour de prédilection.  
 » C'est vous encore que Zacharie, avec ce regard  
 » d'aigle qui pénétrait dans la profondeur des desseins  
 » de Dieu, a vue sous le symbole de ce chandelier  
 » d'or qui était orné des sept branches, comme vous  
 » êtes, vous, enrichie de sept dons du Saint-Esprit.  
 » Oui, vous êtes bénie, puisque Dieu vous a choisie  
 » pour son tabernacle bien-aimé; puisque vous avez  
 » renfermé dans votre sein virginal. Celui en qui sont  
 » renfermés tous les trésors de la science et de la  
 » sagesse; oui, vous êtes bénie, puisque vous seule  
 » avez mérité d'être la Mère du Dieu-homme, Jésus-  
 » Christ, notre Sauveur. »

L'auteur, quelqu'il soit, du sermon sur *le trépas de Marie*, dit entre autres choses remarquables et glorieuses à la Vierge-Mère :

« Elle est, parmi les créatures, la suprême beauté;  
 » elle est une statue merveilleuse dont Dieu lui-même  
 » est le statuaire; elle est l'image la plus parfaite et la  
 » plus ressemblante du divin Archétype ». Puis, s'a-

dressant à l'admirable objet de ses éloges', il s'écrie :  
 « O colonne de lumière et de vie, qui n'avez pas, vous,  
 » pour mission d'éclairer dans sa marche à travers le  
 » désert un Israël charnel et fugitif; mais qui êtes  
 » destinée, comme un phare tutélaire, à conduire, à  
 » la faveur de vos divines clartés, l'Israël spirituel et  
 » bien-aimé de Dieu à la connaissance et à la posses-  
 » sion de la vérité. O nuée qui n'êtes que lumière!  
 » ô montagne ombreuse, non pas pour faire jouir de  
 » votre ombre une nation juive aussi ingrate que mé-  
 » chante; mais pour en favoriser le peuple élu du  
 » Très-Haut! O Vierge Reine et Maitresse de toute la  
 » création, femme bénie, qui avez reçu un nom à nul  
 » autre pareil, et qui êtes, après Dieu, élevée au-dessus  
 » de tout! O sainte plus sainte que tous les saints, et  
 » trésor vénérable de toute sainteté! »

Le recueil des œuvres publiées par le P. Combefis et dans la Bibliothèque des Pères sous le nom de saint André de Crète renferme encore, outre les deux sermons dont nous venons de citer des extraits, plusieurs compositions oratoires et même poétiques à la gloire de Marie. Ainsi on y trouve trois discours sur *le trépas de la sainte Vierge*, un discours sur sa *Conception* et un sur sa *Nativité*. C'est dans ce dernier qu'on rencontre ces paroles remarquables, évidemment imitées de celles que la tradition attribue à l'apôtre saint André : « Comme autrefois Dieu prit pour former le  
 » corps d'Adam une terre vierge et pure de toute ini-  
 » quité; ainsi, lorsqu'il s'agit de régénérer le monde  
 » et de préparer la matière de l'Incarnation, il voulut,  
 » à la place de la terre qu'il avait employée à l'origine,  
 » choisir dans toute la nature, cette pure et chaste

» Vierge qu'il avait auparavant préservée de tout  
» péché. »

A la suite de ces sermons vient un cantique de plusieurs strophes en l'honneur de la Conception de la très sainte Vierge dans le sein de sa Mère. Saint André de Crète a donc mis au service de la Mère de Dieu tout ce qu'il avait de talent oratoire et poétique; il a donc été à la fois l'orateur et le poète de la Reine du monde. Sa parole l'a louée et sa lyre l'a chantée : deux fois honneur à lui!

## XXVIII.

### SAINT JEAN DAMASCÈNE,

PRÊTRE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Ce qui fait les héros et les braves soldats, c'est la guerre que se font les rois et les nations. Il en est de même dans le monde moral et religieux : ce sont les luttes de l'esprit, c'est le choc des doctrines, ce sont les combats de l'erreur contre la vérité qui ont fait naître dans l'Église les plus brillants talents et les plus nobles dévouements. Dans la paix tout s'énervé, tout s'étiolé, tout s'aplatit. Aussi bien que les vertus, les croyances s'affaiblissent et perdent leur énergie (1) ; et c'est ce dont se plaint avec une douleur profonde la sainte épouse du Christ, quand elle s'écrie par un prophète : « *Dans la paix sont mes plus grands maux, mes peines les plus amères* (2). » Le huitième siècle ne

(1) Diminutæ sunt veritates. Ps. 11, 2.

(2) In pace amaritudo mea amarissima. Is. 38, 17.



fut pas une de ces époques d'assoupissement et de calme. Les progrès toujours croissants des sectateurs de Mahomet, les invasions et les ravages des peuplades barbares qui, avec le joug de leur sabre ou de leur cimeterre, se croyaient le droit d'imposer celui de leurs erreurs, le despotisme des empereurs d'Orient qui, comme les infidèles, voulaient peser sur les consciences et érigeaient en loi et en religion d'état leur hétérodoxie, tout cela fit de ce siècle un temps d'orage qui fut fécond, dans l'Église, en grands hommes et en grands courages.

Le chapitre précédent nous a fait voir saint André de Crète mourant victime de son zèle pour le culte des saintes images. Celui-ci va nous montrer un autre défenseur illustre du même culte; et si saint Jean de Damas ne fut pas, comme saint André, le martyr de cette sainte cause, du moins eut-il la gloire d'en être le confesseur et de verser pour elle une partie de son sang après l'avoir courageusement défendue par sa plume.

Voici dans quelles circonstances :

Léon, l'Isaurien, chef des empereurs iconoclastes, avait déclaré aux images vénérées par les catholiques, une guerre acharnée. En vain le pape Grégoire III lui avait adressé, pour le retirer de l'erreur, des lettres aussi touchantes que solides; elles ne purent ramener ce prince dans *la route tracée par les Pères et par les conciles* (1); il devint même plus hostile qu'il ne l'était auparavant, et il persécuta les chrétiens orthodoxes avec une noirceur et une violence toutes nouvelles.

(1) Paroles du pape Grégoire III, à l'empereur Léon, t. VII. Concil. p. 26.

Alors saint Jean de Damas descendit dans l'arène. C'était un jeune laïque dans la force de l'âge. Le rang qu'il occupait, la fortune qu'il possédait, son savoir et sa vertu lui donnaient un grand crédit.

Il était né à Damas ainsi que son surnom l'indique. Quoique, à l'époque de sa naissance, l'islamisme eût déjà envahi la Syrie, néanmoins les parents de Jean n'avaient rien perdu de la pureté ni de la vivacité de leurs croyances catholiques. Son père, qui était fort riche, fut en grande faveur auprès des califes de Damas qui, malgré le fanatisme musulman et la diversité de religion, lui confièrent la première magistrature de la province. Jean, son fils, fut élevé avec le plus grand soin par un prêtre italien qui était tombé, comme esclave, entre les mains des infidèles, et qui forma son élève à la vertu et à la science. Car, doué par l'Auteur de tout don, des heureuses qualités du cœur et de l'esprit, Jean devint la gloire de son maître et l'ornement de sa famille. Cette éducation terminée, le pieux et savant précepteur alla en Palestine passer ses dernières années dans la lauré de Saint-Sabas. Quant à son élève, quoique bien jeune encore, il jouissait déjà d'une telle réputation de vertu, de prudence, d'habileté et de savoir que le chef des Sarrasins, ayant perdu son père, voulut donner à Jean la présidence de son conseil. Cette charge était encore plus honorable que celle qu'avait remplie son père. Aussi Jean dont la modestie égalait le mérite, refusa cette dignité. Le calife insista. Jean cessa de résister, et il accepta enfin l'honneur qu'on lui offrait. Mais ce crédit et cette faveur devaient avoir un terme. Car si Jean avait une prudence rare, ce n'était pas celle de la chair, celle

qui, soigneuse avant tout du bien-être temporel, évite jusqu'à l'ombre de ce qui peut compromettre ce bien-être selon le monde, susciter des inimitiés, des peines et des tribulations, attirer des revers, des disgrâces et des chutes. Aussi n'écouta-t-il pas la voix de cette sagesse humaine qui est si opposée à la sagesse de Dieu.

Léon l'Isaurien venait, comme nous l'avons dit, de proscrire du culte chrétien toutes les images qui jusqu'alors avaient été l'objet de la vénération des fidèles. Poussé par son zèle pour la foi et par l'indignation que cause à toute âme honnête l'oppression et le despotisme, Jean prit la plume et écrivit trois lettres ou *mémoires* qu'il adressa à l'empereur. La Syrie n'appartenait plus à l'empire romain. Elle en avait été détachée par les barbares. Jean n'était donc plus sujet de l'empereur qu'il attaquait, et il avait moins à le craindre. Aussi ses lettres furent-elles pleines d'une sainte liberté. Et il ne se contenta pas de les envoyer à Léon, il les répandit autant que cela lui fut possible; elles furent bientôt publiées dans toute l'étendue de l'empire; tous les fidèles les lurent avec avidité et avec reconnaissance. L'empereur en fut irrité, et il jura de s'en venger. Mais il ne pouvait pas le faire directement, attendu que Jean n'était pas sous sa domination. Néanmoins, voulant à tout prix tirer vengeance de ces lettres, il eut recours à la ruse, et voici le moyen qu'il imagina :

Il chargea un de ses secrétaires d'imiter, le mieux possible, l'écriture de Jean dont la lettre qui lui avait été envoyée lui donnait un spécimen. Puis il dicta à ce secrétaire une lettre que Jean était censé lui avoir

écrite pour l'engager à venir, à la tête d'une armée, reconquérir Damas, ajoutant qu'il lui livrerait cette ville par trahison. Cette lettre fut ensuite revêtue de la fausse signature de son prétendu auteur, puis envoyée au calife avec une autre que l'empereur écrivit en son propre nom et dans laquelle il dénonçait au prince musulman, avec une feinte indignation, la perfidie et la noirceur de celui qu'il honorait de toute sa confiance.

Cette fourberie réussit comme Léon l'avait souhaité. Trompé par les apparences, le calife, sans entrer dans aucun examen, s'abandonna soudain à la colère la plus violente ; et, après avoir fait voir à Jean la lettre supposée, il ordonna que la main qu'il regardait comme coupable d'une pareille trahison serait immédiatement coupée et exposée dans la place publique. Jean voulut envain se défendre et prouver son innocence. Le prince ne voulut rien entendre et la sentence reçut son exécution.

Mais ce supplice immérité devait donner lieu à un éclatant miracle opéré par Marie en faveur de son serviteur.

Voici comment ce fait est rapporté par Jean, patriarche de Jérusalem. Nous ne faisons que traduire :

La main droite du saint docteur ayant été coupée, fut, selon la sentence du calife de Damas, attachée au poteau sur la place publique. Mais saint Jean souffrait beaucoup de cette amputation. Le soir donc de ce même jour, pensant que la colère du prince était calmée, il l'envoya prier de lui faire rendre sa main pour la faire enterrer. Le calife y consentit, et on apporte à Jean le membre qu'il avait perdu pour la défense d'une cause sainte.

Le zélé serviteur de Dieu et de Marie, ayant reçu ce membre, entra dans son oratoire, et, là, se prosternant humblement devant une de ces images pour lesquelles il avait généreusement combattu, il s'écria avec une foi pleine d'énergie : « O ma Reine, ô Mère très » chaste de mon Dieu, c'est pour avoir défendu le » culte et les honneurs rendus à vos images et à celles » de votre Fils que cette main a été coupée. Car vous » savez ce qui a fâché l'empereur contre moi. Venez » donc, ô Vierge sainte, accourez à mon aide, et » guérissez ma main. La droite de Celui qui s'est incarné en vous opère, tous les jours, par votre intercession, les plus signalés prodiges ; priez-le donc, » ô toute bonne et toute puissante Vierge, de me rendre ma main, afin que je puisse encore l'employer » à votre service et au service de votre Fils, en défendant le culte auquel ont droit vos saintes images ; » car, en qualité de Mère de Dieu, vous pouvez tout » ce que vous voulez. » Après cette fervente prière, accompagnée de larmes, l'intrépide confesseur de la foi se mit au lit, et le sommeil ne tarda pas à fermer sa paupière. Mais à peine était-il endormi que Celle qu'il venait de prier si instamment se présenta à lui avec un air plein de bonté ; et, accompagnant ses paroles d'un doux et bienveillant sourire, elle lui dit : « Voici que ta main t'est rendue. Désormais donc et » dès ce moment tiens la promesse que tu m'as faite, » et fais de cette main l'instrument d'un écrivain habile » et laborieux (1). » Jean s'éveilla ; sa main était réunie à son bras. Il tressaillit de joie et de reconnaissance.

(1) Calamus scribæ velociter scribentis. Ps. 44, 2.

Il bénit Dieu et sa sainte Mère qui venaient d'opérer sur lui un éclatant prodige; puis, s'étant levé, il éleva les deux mains vers le ciel, chanta un cantique d'actions de grâces, et, ayant appelé tous les gens de sa maison, il passa avec eux toute la nuit à louer le Seigneur et son auguste Mère.

Le lendemain, le calife fut informé de ce miracle. Il manda Jean dans son palais; celui-ci obéit. Le prince infidèle demanda à voir le bras droit de son ancien favori. Jean le lui présenta. Une espèce de cordon rouge, formant bracelet, marquait l'endroit où la main avait été coupée. A cette vue le chef infidèle demanda au pieux chrétien quel médecin l'avait guéri, et quel remède avait été assez puissant pour lui souder ainsi au bras une main qui en avait été séparée pendant plusieurs heures. Alors l'ancien ministre dit à son maître la grâce que Dieu lui avait faite; puis, revenant sur la cause du supplice qui venait de lui être infligé, il prouva son innocence. Le prince barbare la reconnut et rendit à Jean ses bonnes grâces. Il lui montra même plus d'attachement et de confiance qu'auparavant. Mais la promptitude avec laquelle le calife l'avait cru coupable, et le prodige que Dieu venait d'opérer sur lui avaient inspiré à Jean la résolution de renoncer au monde pour être plus exclusivement à Celui qui, pour lui, valait mieux que tous les princes et tous les empereurs du monde. En conséquence, il affranchit et mit en liberté tous ses esclaves; il distribua tous ses biens à ses proches, aux églises et aux pauvres; puis il alla rejoindre dans la laure de Saint-Sabas, près de Jérusalem, son précepteur et l'ancien compagnon de ses études.

Ce fut là qu'il reçut l'ordre de la prêtrise ; là aussi qu'il composa ces nombreux et savants ouvrages qui ont fait de lui l'ornement et l'appui de l'Église grecque dans le viii<sup>e</sup> siècle, et qui lui méritèrent de ses contemporains le titre de *Chrysorrhœos* ou *fleuve d'or*.

Pendant plusieurs années, son directeur spirituel, homme d'une grande rigidité, le soumit aux plus dures et aux plus humiliantes épreuves. Il lui défendit notamment de rien écrire ; et notre saint ayant, une fois, enfreint cette défense pour acquiescer aux vives instances d'un religieux qui lui demanda quelques stances sur la mort pour le consoler de la perte d'un frère qu'il aimait beaucoup et qui venait de mourir, le directeur de Jean fut tellement courroucé de cette désobéissance qu'il le chassa de sa cellule. Ce ne fut qu'après avoir fait la pénitence la plus répugnante à la nature que Jean obtint d'y rentrer, en promettant de nouveau de ne plus tenir une plume et d'oublier, autant que possible, toutes les sciences qu'il avait apprises dans le monde.

Mais on dit qu'à quelque temps de là ce vieillard eut une vision de la sainte Vierge qui lui reprocha sévèrement de laisser enfouis et inutiles pour l'Église des talents précieux. « Pourquoi, lui dit-elle, tenir » ainsi sous le boisseau une lumière qui peut éclairer » toute l'Église ? pourquoi paralyser et enchaîner une » main qui doit encore écrire beaucoup pour ma gloire » et pour celle de mon auguste Fils ? pourquoi tenir » dans le fourreau une vaillante épée qui peut rendre » à la bonne cause tant et de si grands services ? » Le directeur s'empressa de lever la défense qu'il avait faite à Jean. Celui-ci se mit au travail avec une ardeur in-

croyable, et il composa, pour ainsi dire en courant, ces nombreux et admirables ouvrages où brillent à la fois et d'un égal éclat l'érudition, la science théologique, la netteté et la précision, et qui ont servi de modèle aux théologiens postérieurs pour la méthode scholastique.

Le tome II de ces ouvrages contient plusieurs homélies où l'auteur fait éclater toute sa vénération, toute sa tendresse pour Marie dont il est certainement un des plus féconds et des plus éloquents panégyristes.

Bornons-nous à quelques passages; car il y aurait trop à citer si l'on voulait reproduire tout ce qui mérite d'être reproduit.

## I.

« *Salut, pleine de grâce*, car vous êtes devenue  
 » notre refuge; car, pour nous qui sommes formés  
 » d'un vil limon, vous intercédez auprès de votre Fils,  
 » auprès de votre Dieu, auprès de notre Dieu. *Salut,*  
 » *pleine de grâce*; salut, vous qui êtes le salut de toutes  
 » les contrées de la terre, et la pieuse défense de tous  
 » les chrétiens. *Salut, pleine de grâce*; salut, ô l'uni-  
 » que secours de ceux qui sont sans appui. O l'unique  
 » force de ceux qui manquent de force. *Salut, pleine*  
 » *de grâce*; salut, ô l'unique élévation des humbles,  
 » l'unique bien des pauvres, l'unique Mère des orphe-  
 » lins, des indigents et des veuves. *Salut, pleine de*  
 » *grâce*; salut, ô la seule consolation des affligés, la  
 » seule défense des faibles. *Salut, pleine de grâce*;  
 » salut, ô l'unique visitatrice des malades, ô l'unique  
 » guérison des infirmes, ô l'unique salut de ceux



» qu'agite le démon. *Salut, pleine de grâce* ; salut, ô  
 » le seul gouvernail de ceux qui voguent sur les mers ;  
 » ô le seul guide, le seul compagnon de ceux qui  
 » voyagent durant la nuit. *Salut, pleine de grâce* ;  
 » salut, car nos yeux, à nous tous, n'espèrent qu'en  
 » vous, qui seule êtes pure, et ne regardent que  
 » vous. *Salut, pleine de grâce* ; salut, vous qui êtes  
 » toujours notre appui, quand nous sommes humbles ;  
 » vous qui nous protégez contre toute colère juste,  
 » contre toute menace. *Salut, pleine de grâce* ; salut,  
 » vous qui toujours gardez et défendez toujours les  
 » faibles tribus des mortels, quand elles sont dans les  
 » tentations, dans les périls et dans les diverses cala-  
 » mités. *Salut, pleine de grâce* ; salut, car nul, excepté  
 » Dieu, ne porte un aussi grand nom que le vôtre ;  
 » car nul, jamais, n'a joui d'une gloire aussi grande  
 » que la vôtre. »

## II.

« Venez toutes, nations du monde ; venez tous habi-  
 » tants de la terre ; venez, ô hommes de toute langue,  
 » de tout âge, de toute dignité. Célébrons ensemble,  
 » avec joie, la naissance de Celle qui fait la joie de  
 » tout l'univers ; car si l'on célèbre avec tant de so-  
 » lennité la naissance des princes, fût-elle très funeste  
 » à leurs sujets, à combien plus forte raison devons-  
 » nous honorer le jour natal de la Mère de Dieu, qui  
 » a réparé le genre humain et qui a converti en joie  
 » la tristesse qu'avait produite la première femme !

» O heureux parents, Joachim et Anne, vous avez  
 » enfanté une fille supérieure aux anges, et mainte-

» nant Reine des anges. O très sainte fille de Joachim  
 » et d'Anne, qui avez été inconnue aux puissances et  
 » aux principautés, qui avez échappé aux traits en-  
 » flammés de l'ennemi, qui êtes entrée dans la couche  
 » royale du Saint-Esprit, et qui avez été gardée sans  
 » tache pour être l'épouse de Dieu, pour être la Mère  
 » de Dieu selon la chair ! O très sainte fille, que l'on  
 » voit encore aux bras maternels, et qui êtes formi-  
 » dable à tous les anges rebelles ! O très sainte fille,  
 » qui êtes allaitée aux mamelles de votre mère, et que  
 » les anges environnent de toutes parts ! O fille chérie  
 » de Dieu, la gloire de vos parents, et que toutes les  
 » nations, comme vous l'avez dit, appelleront bien-  
 » heureuse. O fille digne de Dieu, l'honneur de notre  
 » nature et la réparation d'Ève, notre première pa-  
 » rente, car celle qui était tombée a été relevée par  
 » votre enfantement ! O fille de la terre, qui portiez  
 » dans vos bras le Dieu Créateur, tous les siècles se  
 » disputaient la gloire de vous voir naître ; mais l'ordre  
 » éternel du Dieu qui a fait les siècles l'a emporté sur  
 » leurs désirs, et les derniers ont été les premiers,  
 » puisqu'ils vous ont donné le jour. O prodige qui  
 » excédez nos pensées et nos paroles ! Connaissant  
 » votre dignité, Dieu, Seigneur de toutes choses, vous  
 » a chérie, vous a prédestinée, vous a montrée dans  
 » les derniers temps, et a voulu que vous fussiez la  
 » Mère de Dieu, la nourrice du Verbe, son Fils. »

### III.

« Salut, ô Marie ; salut, ô douce fille d'Anne ; car  
 » l'amour encore me rappelle vers vous ! Comment

» peindrai-je la gravité de votre démarche, la modestie  
 » de vos vêtements, la beauté de votre visage, et, dans  
 » un jeune corps, une prudence déjà mûre? Votre dé-  
 » marche fut grave et sans précipitation; elle n'eut rien  
 « de mou ni de brisé. Vos mœurs furent sévères et tem-  
 » pérées d'une paisible joie; vous étiez soumise et  
 » docile à vos parents; votre âme fut toujours humble  
 » dans les plus sublimes contemplations. Votre langage  
 » était doux et calme et venait d'une âme tranquille.  
 » Quelle plus digne habitation Dieu pouvait-il donc se  
 » choisir? C'est à juste titre que tous les peuples vous  
 » proclament bienheureuse; ô l'insigne honneur du  
 » genre humain. Vous êtes la gloire des prêtres, l'es-  
 » pérance des chrétiens, la féconde racine de la virgi-  
 » nité, car c'est pour vous que l'éclat de la virginité  
 » s'est répandu au loin. Vous êtes bénie entre les  
 » femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. Que  
 » ceux qui confessent que vous êtes la Mère de Dieu  
 » soient bénis, et maudits soient ceux qui le nient.

» O fille de Joachim et d'Anne, ô ma souveraine,  
 » recevez la prière d'un pécheur qui vous aime ten-  
 » drement, qui vous honore, qui attend sa joie de vous  
 » seule, qui vous regarde comme l'unique soutien de  
 » sa vie, qui espère que vous intercéderez pour lui  
 » auprès de votre Fils et que vous serez le gage assuré  
 » de son salut. Déchargez-moi du fardeau pesant de  
 » mes péchés; dissipez les ténèbres de mon esprit,  
 » bannissez les terrestres affections de mon cœur, ré-  
 » primez les tentations, gouvernez ma vie et faites que,  
 » sous vos heureux auspices, j'arrive à la béatitude  
 » céleste. Donnez la paix au monde; écoutez les  
 » prières de vos parents et de toute l'Église; accordez

» aux pieux habitants de cette cité une joie parfaite et  
 » le salut éternel. Qu'il soit ainsi ! qu'il soit ainsi ! »

## IV.

« Mais toi, sacré tombeau de la Mère de Dieu, le  
 » plus saint de tous les sépulcres, après celui du Sei-  
 » gneur, qui a fait éclore l'Auteur de la vie et qui a  
 » été la source d'où est émanée la résurrection, où  
 » donc est l'or si pur que les mains des Apôtres dé-  
 » posèrent dans ton sein ? Où sont les inépuisables  
 » richesses ? Où est le noble sanctuaire qui a reçu un  
 » Dieu ? Où est la table vivante ? Où est le livre nou-  
 » veau dans lequel, par un prodige ineffable et sans  
 » l'effort d'aucune main, le Verbe-Dieu a été inscrit ?  
 » Où est l'abîme de grâce ? Où est l'océan d'efficaces  
 » guérisons ? Où est la fontaine qui a produit la vie ?  
 » Où est enfin le corps si beau, si pur, si aimable de  
 » la Mère de Dieu ? — Pourquoi la cherchez-vous dans  
 » le sépulcre, Celle qui a été ravie dans les tabernacles  
 » célestes ? Pourquoi me demandez-vous compte du  
 » trésor qui m'avait été confié ? Je n'ai point assez de  
 » force pour résister aux ordres divins. Laisant le  
 » suaire qui l'enveloppait, ce corps saint et sacré,  
 » après m'avoir sanctifiée, après m'avoir rempli du  
 » plus suave parfum, après avoir fait de moi un temple  
 » divin, a été arraché d'ici et transportée aux cieux,  
 » où l'accompagnaient les Anges, les Archanges et  
 » toutes les vertus célestes. »

Au commencement de son premier sermon sur *Le trépas de la sainte Vierge*, saint Jean Damascène exprime ainsi les sentiments qui l'agitaient en abordant son sujet.

« Quoi donc ! parce que nous ne pouvons pas la  
 » louer d'une manière qui réponde à son mérite, n'é-  
 » couterons-nous que nos défiances et nos justes  
 » frayeurs, et nous imposerons-nous un silence absolu ?  
 » Non ; loin de là. Alliant le désir et le besoin de la  
 » louer au respect qu'elle nous inspire et à la crainte  
 » bien fondée de rester infiniment au-dessous de notre  
 » tâche, et faisant de ces deux choses une sorte de  
 » guirlande que nous lui offrirons d'une main crain-  
 » tive et tremblante, mais avec le vif désir de voir  
 » notre offrande accueillie, nous ferons humblement  
 » hommage des pauvres facultés de notre intelligence  
 » à cette divine Mère qui a si bien mérité de la nature  
 » entière ; et ce sera comme une dette dont nous nous  
 » acquitterons envers elle avec tous les sentiments  
 » d'un cœur heureux et plein de la plus vive recon-  
 » naissance. »

Nous ne pouvons, malgré la longueur de ce chapitre, résister au besoin de citer encore ce beau et remarquable passage emprunté au premier sermon sur *la naissance de Marie* :

« Vous avez, sans nul doute, surpassé en dignité  
 » toutes les créatures. Car c'est de vous seule que le  
 » souverain Auteur de toutes choses a pris cette sub-  
 » stance corporelle dont il a fait les prémices de notre  
 » nature. Votre chair est devenue sa chair ; votre sang  
 » est devenu son sang. Dieu a sucé le lait de vos  
 » chastes mamelles ; et les lèvres d'un Dieu ont pressé  
 » vos lèvres à vous. O prodige qui surpasse les bornes  
 » de notre entendement et la puissance de l'éloge ! Le  
 » Maître absolu de toutes choses vous voyant, de toute  
 » éternité, digne de ses affections, vous a aimée d'un

» amour de prédilection; vous aimant, il vous a pré-  
» destinée; et, dans ces derniers temps, il vous a  
» donné le jour en faisant de vous la Mère d'un Dieu  
» et la nourrice immaculée de son Fils et de son  
» Verbe. »

Ajoutons en finissant que l'Église a emprunté à saint Jean de Damas la première leçon du 2<sup>e</sup> nocturne de la *Présentation de la sainte Vierge au Temple*, et saint Liguori la prière de sa neuvième visite à la même Vierge.

## XXIX.

### **SAINT GERMAIN,**

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

L'ivraie qui désolait surtout le champ du Père de famille à l'époque où Dieu fit naître saint André Calybite et saint Jean Damascène était, comme on l'a vu dans les deux chapitres précédents, l'hérésie qui proscrivait du culte catholique les images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints. Née vers l'an 726, cette erreur troubla l'Église jusqu'à l'an 842, c'est-à-dire pendant une période de cent seize ans. Ce qui la rendit surtout puissante pour le mal, c'est qu'elle eut pour sectateurs, pendant cet espace de temps, cinq à six empereurs d'Orient qui usèrent de tout leur pouvoir pour la faire triompher.

Mais si elle eut des fauteurs puissants selon la chair, elle rencontra des adversaires armés de cette force in-

vincible qui triomphe du monde entier et qu'on nomme la foi.

Saint Germain, qui occupait le siège de Constantinople sous Léon l'Isaurien, se montra plein de ce courage qui se rit de l'enfer lui-même et contre lequel viennent échouer toute la ruse et toute la malice du démon.

Il savait que la vérité entre dans l'esprit par les sens (1), et que le dogme a, pour ainsi dire, besoin de revêtir une forme accessible à ces sens pour pénétrer dans l'entendement. De là la nécessité, dans le culte religieux, de ces images matérielles qui sont aux yeux ce que les sons ou paroles sont aux oreilles.

Aussi le saint évêque avait appris dès l'enfance à révéler les saintes images, à prier devant elles et à jeter les yeux sur elles pour s'exciter à la vertu, au combat et à la persévérance. Car, pour ne parler ici que des images représentant la divine Vierge, « jamais, dirons-nous avec un pieux auteur dont nous reproduirons textuellement le langage, quoique vieilli, jamais ne fut que la dévotion des fidèles ne gardât les images de la Mère de Dieu dans les églises, comme des gages de sainteté; dans les palais, comme des conseillers d'État; dans les arsenaux, comme des assurances de victoire; dans les académies, comme des chefs de science; à l'entrée des villes, comme des sauvegardes; aux avenues des rues, comme des guides de bon augure; dans les maisons publiques, dans les particulières, dans les chambres, dans les cabinets, comme des aides et des asiles à toute rencontre (2). »

(1) Fides ex auditu. Rom. x, 16.

(2) Poiré, *Triple Couronne*, t. III, p. 429.



Léon ayant donc défendu au peuple de Constantinople de révéler ces images, et ayant taxé leur culte d'idolâtrie, le courageux patriarche témoigna son horreur pour une doctrine jusque là inouïe dans l'Église, et il déclara qu'il regardait le culte des saintes images comme tellement inhérent au christianisme qu'il était prêt à donner sa vie pour le défendre.

Cependant un évêque courtisan avait embrassé cette erreur et y affermissait le prince. Pour le ramener à la véritable doctrine, Germain commença par écrire au métropolitain de cet évêque une lettre dans laquelle il lui dit entre autres choses :

« La foi et les adorations du chrétien n'ont que Dieu  
 » pour terme, selon ces paroles de l'Écriture : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et ne serviras que lui seul.*  
 » C'est à lui que nous adressons le culte suprême, et  
 » que se rapporte, en effet, tout notre culte. Nous  
 » n'adorons point de créature, à Dieu ne plaise ! et  
 » nous ne rendons point à des serviteurs, tels que  
 » nous, les hommages qui ne sont dus qu'au Très-Haut.  
 » Quand nous nous prosternons devant les princes de  
 » la terre, comme le prophète Nathan devant David,  
 » ce n'est pas pour les adorer ; et quand nous permet-  
 » tons de faire des images, ce n'est pas pour altérer  
 » la pureté du culte divin. Jamais nous ne présumâmes  
 » de représenter les attributs invisibles de la divinité,  
 » dont les anges eux-mêmes ne sauraient nous retra-  
 » cer la grandeur incompréhensible.

» Mais parce que le Fils de Dieu a daigné se faire  
 » homme pour notre salut, nous faisons l'image de son  
 » humanité pour fortifier notre foi : par là nous avons  
 » plus d'avantage pour confondre les sectaires qui ont

» enseigné une incarnation du Verbe purement fantas-  
 » tique. C'est pour de pareilles fins, c'est pour nous  
 » rappeler avec une foi vive la mémoire de nos mys-  
 » tères que nous saluons les images de Jésus-Christ,  
 » et que nous leur rendons le culte convenable. Nous  
 » retraçons pareillement la figure de sa sainte Mère  
 » pour faire souvenir qu'étant femme de même nature  
 » que nous, elle a conçu et enfanté le Tout-puissant.  
 » Nous célébrons aussi et nous nommons bienheureux  
 » les martyrs, les apôtres, les prophètes, tous les grands  
 » serviteurs de Dieu qui sont parvenus à la participa-  
 » tion permanente de son amitié, et qui jouissent d'un  
 » grand crédit dans le ciel; nous rappelons par leurs  
 » images, la mémoire de leurs vertus et de leur fidé-  
 » lité dans le service de Dieu. Nous n'imaginons point  
 » qu'ils participent à la nature divine, et nous ne leur  
 » rendons pas les honneurs dus à l'Éternel; mais nous  
 » prétendons simplement montrer l'affection que nous  
 » avons pour eux et fortifier, par le sens de la vue,  
 » la croyance que nous avons reçue par l'ouïe. Étant  
 » composés de chair comme d'esprit, ne devons-nous  
 » pas travailler à notre sanctification par le moyen de  
 » nos sens divers! »

Il écrivait à un autre évêque qui s'était aussi déclaré  
 contre les saintes images : « Quand les chrétiens ado-  
 » rent l'image de Jésus-Christ, ils n'adorent ni le bois,  
 » ni les couleurs appliquées au bois; mais c'est le Dieu  
 » invisible que la foi leur découvre dans le sein du  
 » Père et qu'elle leur fait adorer en esprit et en vé-  
 » rité. Ces images, avec celles des saints, ne servent  
 » qu'à les exciter à la vertu, comme feraient les dis-  
 » cours ou l'exemple vivant des gens de bien. »

Ensuite, le saint patriarche en référa au chef suprême de la catholicité. Le vicaire de Jésus-Christ applaudit, dans sa réponse, à la vigueur avec laquelle on défendait, à Constantinople, la doctrine de l'Église.

Cependant l'empereur ne changea pas de sentiment; mais, employant une autre voie, il eut recours aux caresses pour séduire le patriarche et l'attirer dans son parti. Ce moyen ayant échoué, il menaça d'abolir de gré ou de force tous les monuments du culte. Ces menaces n'ébranlèrent point l'inflexible pontife qui lui dit avec fermeté : « Seigneur, souvenez-vous de ce que » vous avez promis à votre couronnement, et comment vous avez pris Dieu à témoin que vous ne » changeriez rien dans les traditions de l'Église. » Rien ne put ouvrir les yeux ni changer le cœur du monarque qui, en janvier 730, fit un décret en forme pour abolir, dans toute l'étendue de son empire, le culte des images. Saint Germain refusa inébranlablement de se conformer à cet édit irrégulier. « Il m'est impossible, dit-il, de rien innover sans un concile général qui » explique la tradition. » Cette généreuse fermeté mit le comble à la haine que lui portait l'empereur, qui le priva de sa dignité sans aucune forme canonique, le fit arracher brutalement de son palais, quoiqu'il fût alors âgé de plus de quatre-vingts ans, et l'envoya en exil, où il mourut en gémissant sur les maux de l'Église. On dit que dans toutes ses souffrances, soit corporelles, soit morales, il répétait souvent ces belles paroles : *Quand je devrais mourir mille fois le jour, et souffrir l'enfer même pendant quelque temps, je regarderais tout cela comme rien, pourvu que je voie Jésus-Christ dans sa gloire.*

L'année d'après son expulsion, Grégoire-le-Jeune ou Grégoire III monta sur la chaire de saint Pierre ; et une des premières œuvres auxquelles il s'appliqua fut d'étouffer la guerre impie que l'empereur Léon faisait aux saintes images. A cet effet, il écrivit à cet empereur lui-même des lettres dans lesquelles il rendait à saint Germain un hommage que nous devons enregistrer ici. Partant d'aussi haut, cet éloge fait trop d'honneur à celui qui en a été l'objet pour que nous le passions sous silence. « Pendant les premières années de » votre règne, dit le vicaire du Christ au prince iconoclaste, vous n'avez point manifesté la crainte d'être » idolâtre en révéraut les saintes images.... Vous avez » si bien marché pendant dix ans ! Qui vous arrête à » ce terme et vous fait faire une chute si funeste !.... » Ayant pour évêque notre frère Germain, vous deviez » consulter, comme votre père, ce vénérable vieillard, » âgé de quatre-vingt quinze ans, pendant lesquels il » n'a cessé d'acquérir de l'expérience en tout genre au » grand avantage de l'Église et de l'Empire. »

Saint Germain de Constantinople servit aussi l'Église par sa plume. Photius admirait l'éloquence et la politesse que l'on remarquait dans ses écrits et surtout dans son *Apologie de saint Grégoire de Nysse* contre les origénistes.

Comme panégyriste de la Mère de Dieu, il a laissé plusieurs discours sur la *Naissance*, sur la *Présentation au temple*, sur l'*Annonciation* et sur la *Ceinture* de la Vierge. On y trouve le cachet de l'éloquence sacrée des docteurs ses contemporains. C'est, chez tous, la même manière de louer la Mère de Dieu.

« O mon unique souveraine, s'écrie-t-il dans son

» *Sermon sur la Présentation*, ô mon unique souve-  
 » raine, vous qui êtes la seule consolation que je re-  
 » çois de Dieu; vous qui êtes la rosée céleste qui  
 » donne du rafraichissement à mes peines dévorantes;  
 » vous qui faites distiller en mon cœur une pluie  
 » divine, quand il est dans l'aridité; vous qui êtes la  
 » lumière éclatante qui éclaire mon âme, quand elle  
 » est enveloppée de ténèbres; vous qui êtes mon guide  
 » dans mes voyages, ma force dans mes faiblesses,  
 » mon trésor dans ma pauvreté, mon remède dans mes  
 » plaies incurables, ma consolation dans mes larmes;  
 » vous qui êtes la fin de mes gémissements, ma res-  
 » source dans mes misères, mon soulagement dans mes  
 » douleurs, vous qui brisez mes chaînes et qui êtes  
 » l'espérance de mon salut, exaucez mes prières, pre-  
 » nez pitié de mes soupirs, recevez mes larmes, et  
 » qu'elles touchent de compassion les entrailles de  
 » votre miséricorde, ô Mère d'un Dieu bon et clément!  
 » Accordez-moi ce que je vous demande; remplissez le  
 » désir ardent de mon cœur, vous qui êtes la défense,  
 » la joie et le contentement parfait de tous les hommes.  
 » Rendez-moi digne de jouir, avec vous, de cette joie  
 » ineffable que vous goûtez dans le ciel en la compa-  
 » gnie de votre Roi et de votre Fils.

» Oui, ô ma souveraine, mon refuge, ma vie, mon  
 » secours, ma défense, mon espoir, ma force, accor-  
 » dez-moi de participer, dans le palais céleste, aux  
 » dons inénarrables du Seigneur. Étant Mère du Très-  
 » Haut, vous pouvez me faire cette grâce, pourvu que  
 » vous le veuillez, et c'est ce qui me donne la har-  
 » diesse de vous la demander.

» Je vous prie donc, ô ma Dame très pure, de ne

» point me frustrer de mon espérance, mais de m'ac-  
 » corder ce que je vous demande, ô épouse de Dieu,  
 » vous qui avez enfanté Celui qui est l'espoir de tous,  
 » notre Seigneur et notre Dieu, Jésus-Christ votre Fils,  
 » à qui soit gloire, honneur et adoration avec le Père  
 » éternel et l'Esprit vivifiant dans les siècles des siècles.  
 » Amen (1). »

Ailleurs, le même Père parle en ces termes à la Mère de Dieu :

« O table délicieuse qui nous avez donné en abon-  
 » dance le pain de vie ! ô lumière ineffable par laquelle  
 » nous sommes enveloppés des plus vives splendeurs,  
 » nous qui naguères étions les enfants de la nuit (2) !  
 » Tout en vous est admirable, ô Mère de Dieu, tout  
 » est surnaturel, tout est ravissant, tout est divin (3).  
 » Votre grandeur est sans bornes ; vos bontés sont sans  
 » nombre. Nul ne se sauve que par vous, ô très sainte  
 » créature ; nul n'est préservé du mal que par votre  
 » assistance, ô Vierge immaculée. Nul n'obtient aucune  
 » grâce que par votre canal, ô la plus chaste des  
 » femmes..... Qui donc, après votre Fils, s'intéresse  
 » autant que vous aux besoins du genre humain ? Qui  
 » nous console comme vous contre nos afflictions ? Qui  
 » nous protège comme vous dans les tentations qui  
 » viennent nous assaillir ? Qui intercède comme vous  
 » pour les misérables pécheurs ? Qui sait excuser  
 » comme vous ce qui paraît inexcusable (4) ? Ayant  
 » auprès de votre Fils un crédit et une autorité de  
 » mère, vous nous enhardissez, nous malheureux con-

(1) In Præsentatione sua oblatione B. V. — (2) De Zona B. V. M.  
 — (3) Orat. 2, de Zona B. V. M. — (4) *Ibid.*

» damnés qui n'osons élever nos regards vers le ciel ,  
 » vous nous enhardissez par vos toutes puissantes  
 » prières à nous approcher de Dieu ; vous obtenez notre  
 » grâce , et vous nous préservez de l'éternel sup-  
 » plice (1). O maitresse de toutes choses , introduisez  
 » donc dans le ciel ceux qui vous servent , vous ho-  
 » norent et vous révèrent ; ceux qui vous considèrent  
 » comme étant réellement et vraiment Mère de Dieu ,  
 » ceux qui sanctifient leur cœur par ce vif sentiment  
 » de piété et de foi ; ceux qui consacrent leurs lèvres  
 » par la profession de ce dogme ; ceux qui se font  
 » honneur et gloire de votre patronage et qui vous  
 » regardent , après Dieu , comme l'ancre de leurs espé-  
 » rances (2). Car si vous nous abandonnez , ô Marie ,  
 » où irons-nous ? où fuirons-nous ? où nous réfugie-  
 » rons-nous ? Que deviendrons-nous , ô très sainte  
 » Vierge , l'esprit et la vie des chrétiens ; car , comme  
 » la respiration est pour notre corps le signe et la  
 » preuve qu'il vit , ainsi votre saint nom , ce nom que  
 » vos serviteurs ont à la bouche en tout lieu et en tout  
 » temps , ce nom est non-seulement un signe , mais  
 » il est encore une cause et un principe de vie , de  
 » joie et de secours (3). »

Enfin , nous demanderons s'il était un véritable ser-  
viteur de Marie , celui qui a écrit ces lignes :

« J'embrasse de bouche , d'esprit et de cœur le saint  
 » nom de Marie. Oh ! puissé-je l'avoir sur les lèvres  
 » quand la mort me forcera à rendre mon dernier  
 » soupir , car je suis convaincu que les cruelles puis-

(1) Orat. de Zona B. V. M. — (2) De Annunt. in Mariali a Maraccio edito. — (3) Orat. de Zona.

» sances de l'air, que les esprits ennemis des hommes  
» redoutent ce nom et qu'ils laisseront mon âme tran-  
» quille si je puis l'invoquer. Aussi, que ce nom saint  
» et béni soit le dernier mot que diront mes lèvres  
» expirantes, afin que, comme la colombe revint dans  
» l'arche en rapportant dans son bec un rameau d'oli-  
» vier vert, emblème d'espérance, je puisse, en mou-  
» rant, emporter sur mes lèvres le doux nom de  
» Marie, et entrer avec lui au ciel, véritable arche du  
» salut et du repos sans fin (1). »

(1) Orat. de Amunt.



### XXX.

#### **SAINT BÈDE, dit LE VÉNÉRABLE.**

PRÊTRE ET RELIGIEUX ANGLAIS, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Tandis que les saints André de Crète, Jean de Damas et Germain, patriarche de Constantinople, étaient, en Orient, aux prises avec l'erreur et la violence assises sur le trône des empereurs romains; tandis que ces généreux confesseurs de la foi faisaient à la cause des saintes images les plus grands sacrifices et la défendaient en héros; tandis qu'ils exaltaient Marie par leur plume et par leur parole, tout en bravant même la mort pour assurer à ses images le culte et les honneurs auxquels ces images ont droit, vivait et fleurissait en Occident, sur le sol britannique, et dans le silence du cloître, un prêtre, un religieux qu'un de ses compatriotes (1) a appelé « *la gloire et le plus bel ornement de*

(1) Leland.

*la nation anglaise, l'homme le plus digne qui fut jamais d'une gloire immortelle, » et dont un autre a dit « qu'il est plus facile de l'admirer en secret, que de trouver des expressions proportionnées à son mérite (1). »*

Ici, cependant, nous n'aurons à citer aucun fait, aucun événement saillant. Bède ne prit aucune part aux affaires publiques de son temps. Dès l'âge de sept ans, il entra dans le monastère où il passa soixante-deux ans, c'est-à-dire tout le reste de sa vie qui fut de soixante-neuf ans. Son amour pour la retraite fut si grand, qu'il ne sortait jamais de son pieux asile pour faire aucun voyage, ou du moins aucun voyage de long cours. Il ne se rendit pas même, sans qu'on sache pourquoi, à une invitation pressante que lui fit, dans les termes les plus affectueux et les plus honorables, le pape Sergius qui lui écrivit une lettre pour l'engager à venir à Rome, voulant, disait le chef de la catholicité, le voir et le consulter sur des affaires importantes.

Ce fut donc dans l'obscurité de la pieuse et savante abbaye de Jarrow qu'il devint, comme dit Campden, autre Anglais, *une lumière singulièrement éclatante*. En effet, « on est surpris lorsqu'on considère jusqu'à quel point ce grand homme réussit dans toutes les sciences auxquelles il s'appliqua. Il vainquit toutes les difficultés qui s'y rencontrèrent, et mit ses compatriotes en état de se former de justes idées des choses. Les Anglais renoncèrent à la grossièreté de leurs ancêtres ; ils se civilisèrent et se polirent par l'étude des lettres. Non seulement Bède leur enseigna, durant sa vie, la route qui conduit au vrai savoir : il a encore laissé, pour

(1) Guillaume de Malmesbury.

l'instruction de la jeunesse; des écrits où l'on trouve une espèce d'encyclopédie ou de bibliothèque universelle (1). » Il expliqua presque toute la Bible, dit Feller; il traduisit en anglais les Psaumes et le Nouveau-Testament; et c'est surtout à lui qu'on peut appliquer ces paroles de l'Apôtre : *Il brilla comme une lumière au milieu d'une génération ignorante et perverse.*

Il fut très versé dans la science du chant ecclésiastique. Il sut parfaitement la langue grecque, et il fut un poète remarquable pour le temps où il vivait. Il s'exerça avec succès sur toutes les parties de la littérature. Il écrivit sur la philosophie, l'astronomie, l'arithmétique, le calendrier, la grammaire, l'histoire ecclésiastique, etc. Mais les ouvrages de piété composent cependant la principale partie de ses écrits.

Il nous apprend lui-même qu'il se livrait tout entier à l'étude et à la méditation de l'Écriture-Sainte, et qu'après avoir chanté les louanges de Dieu, à l'église, et rempli ce que la règle prescrivait, son plus grand plaisir était d'apprendre, d'enseigner et d'écrire. « De- » puis le temps où je reçus la prêtrise, dit-il, jusqu'à » celui où j'écris ceci (jusqu'à la soixante-deuxième » année de son âge), j'ai composé plusieurs livres pour » mon utilité et pour celle des autres. J'ai puisé dans » les ouvrages des Pères, et ai fait quelquefois des additions à ce que j'y ai trouvé. » Il donne ensuite une liste de quarante-cinq ouvrages dont il était pour lors l'auteur, et dont la plupart avaient pour objet d'éclaircir le texte de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Dans la suite il sortit encore de sa plume diverses productions estimables.

(1) Folchard, Vie de saint Jean de Béverley, citée par Leland.

La candeur, l'amour de la vérité et la sincérité caractérisent visiblement ses livres historiques. Souvent il s'est contenté, non pour éviter le travail, ni par défaut de génie, d'abréger ou de ranger dans un ordre méthodique les commentaires de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Basile, etc., sur l'Écriture; mais il avait en vue de s'attacher plus étroitement à la tradition et de la suivre pas à pas en interprétant les livres saints. Quant aux commentaires qui sont entièrement de lui, les meilleurs juges avouent qu'ils ne le cèdent point en solidité et en jugement aux plus habiles d'entre les Pères.

Bale, carme apostat, l'ennemi déclaré des moines et des Pères, qui fut évêque d'Ossoy sous Édouard VI, et qui mourut chanoine de Cantorbéry, sous la reine Élisabeth, n'a pu s'empêcher de faire de Bède le plus magnifique éloge. Il va même jusqu'à assurer qu'il *l'emporte sur saint Grégoire-le-Grand par l'éloquence et la richesse de son style, et que l'on trouve dans ses écrits presque tout ce qui mérite d'être lu dans l'antiquité*. Pitts avance que *l'Europe n'a peut-être point produit un homme de lettres qui lui soit comparable, et que, même de son vivant, ses ouvrages avaient tant d'autorité, qu'un concile ordonna de les lire publiquement dans les églises* (1).

Mais Bède savait parfaitement que la science sans piété n'est qu'enflure et vanité, que la piété sans science ne suffit pas toujours, et que la perfection ne se trouve que dans l'alliance de la science et de la piété (2). Aussi anima-t-il toutes ses études, tous ses

(1) De Script. Angl. — (2) Lucere vanum, ardere parum, lucere et ardere perfectum. S. Bernard.

travaux d'un rare esprit de religion. Il n'étudia l'Écriture que pour se mettre en état de méditer assidûment les mystères de la foi, pour se pénétrer des saintes maximes du christianisme et pour remplir son cœur de l'amour de toutes les vertus. Sa vie fut un modèle digne d'être offert aux plus parfaits. « A le voir prier, » dit le célèbre Mabillon, il semblait qu'il n'étudiait pas; à voir la quantité de ses ouvrages, il semblait qu'il ne faisait autre chose que d'écrire (1). » Il rendait grâce à Dieu nuit et jour; après avoir donné ses leçons, il employait le reste de la journée à chanter les Psaumes. Il passait aussi toutes les nuits dans la joie et les actions de grâces, n'interrompant cet exercice que par un sommeil très court. Lorsqu'il se réveillait, il se remettait à prier, les mains étendues vers le ciel (2).

Sa mort fut celle des justes; et rien de plus touchant que le récit qu'en a donné un de ses disciples, celui auquel l'illustre maître avait dédié son livre *de Arte metrica*, celui auquel nous venons d'emprunter les lignes qui précèdent.

Mais après avoir montré comment et en quoi le vénérable Bède est illustre, voyons comment et en quoi il mérite d'être rangé parmi les serviteurs de la Mère de Dieu.

Et d'abord écoutons sur ce point le savant P. Courcier (3).

Bède, dit-il, ne mérita pas moins le titre de véné-

(1) *Traité des études monastiques*, t. 1, p. 111 de l'édition in-12, Paris, 1692.

(2) Cuthbert.

(3) *Negotium sæculorum Maria*, p. 102.

nable par sa dévotion à l'égard de Marie que par sa science et sa piété. On trouve souvent sous sa plume, dans ses innombrables écrits, l'éloge de l'auguste Vierge; aussi le P. Canisius, livre III de son *Traité de la Mère de Dieu*, chapitre XXI, lui donne-t-il le titre de *Panégyriste de la Vierge*. Et, continue l'auteur du *Negotium sæculorum Maria*, pour n'en citer qu'un exemple, dans son commentaire sur le chapitre II de saint Luc, le docteur anglais assimile les anciens hérétiques hostiles à la gloire de Marie aux Pharisiens, ces ennemis acharnés de Jésus-Christ. Ailleurs, voyant l'Église dans cette femme de l'Évangile qui proclame hautement, du milieu de la foule, le bonheur de la Mère du Christ, et qui s'écrie : *Mille fois heureux le sein qui vous a porté; mille fois heureuses les mamelles que vous avez sucées*, le saint religieux poursuit : « Et » nous aussi, mes frères, poussons le même cri contre » Eutychès et ses blasphèmes; et, d'accord avec toute » l'Église dont cette femme était la figure, élevons la » voix et crions à Jésus-Christ : *Heureux, mille fois » heureux le sein qui vous a porté! heureuses, mille » fois heureuses les mamelles qui vous ont allaité!* Car » elle est vraiment heureuse cette Vierge qui, comme » l'a dit quelqu'un (1), a mis au monde le Roi du » ciel! »

Voici une allocution qu'il adressa à ses frères le jour de l'Assomption :

« Aujourd'hui, frères très chers, nous célébrons la » fête de sainte Marie, Mère de Dieu, qui, à pareil » jour, passa de ce monde au ciel, afin de prier son

(1) Sédulius.

» Fils pour nous ; car le monde serait anéanti s'il  
 » n'était soutenu par les prières de la sainte Vierge.  
 » Nous lisons, en effet, que Marie étant montée au  
 » ciel, ne cesse de se tenir en présence de Dieu. Elle  
 » répand des prières pour nos péchés ; elle appuie les  
 » justes, de peur qu'ils ne tombent ; elle conforte les  
 » pécheurs, crainte qu'ils ne périssent ; elle chérit les  
 » vierges, si elles demeurent dans une véritable vir-  
 » ginité ; elle garde les veuves, si elles restent dans  
 » une véritable viduité.

» Vous savez ce qu'elle fit autrefois pour un clerc  
 » qui était à Rome, et qui appartenait à une famille  
 » distinguée. Son père et sa mère, son frère et sa  
 » sœur n'étaient plus. Leur survivant seul, il avait  
 » d'amples honneurs et des richesses considérables.  
 » Dans le voisinage de sa maison était une chapelle  
 » élevée à la gloire de la bienheureuse Marie, et dans  
 » laquelle, chaque jour, il chantait les heures de la  
 » sainte Mère de Dieu.

» Or, ses proches commencèrent à le presser de  
 » prendre une femme ; mais il refusa longtemps de le  
 » faire ; et comme ils insistaient de plus en plus, il  
 » céda enfin à leur volonté. On lui avait trouvé une  
 » épouse dans une des premières familles de Rome. Il  
 » arriva que, au jour fixé pour les noces, les parents  
 » se réunirent avec pompe et célébraient les épou-  
 » sailles avec joie, ainsi que c'est la coutume. Comme  
 » ils montaient à cheval, notre clerc se rappela que  
 » jamais sa bienheureuse Marie ne l'avait délaissé ; il  
 » monta donc aussi à cheval, afin d'amener son épouse  
 » d'une manière pompeuse. Quand il fut de retour,  
 » on jouait avec des cymbales, des cithares et d'autres

» instruments; or, le clerc se ressouvenant qu'il  
 » n'avait point encore chanté None de sainte Marie,  
 » dit aux soldats : « Préparez les tables et tout ce qui  
 » est disposé pour les noces; moi, j'irai à l'église  
 » chanter none de sainte Marie, puis, après cela, je  
 » reviendrai vers vous. » Mais ils commencèrent à s'at-  
 » trister, disant : « Ainsi font-ils les autres qui épou-  
 » sent une femme? vont-ils chanter matines. » Quand  
 » le clerc eut ouvert la porte de l'église, il vit l'église  
 » pleine d'une resplendissante lumière, et la bienheu-  
 » reuse Marie assise devant l'autel; alors, saisi de ter-  
 » reur, il tomba par terre presque mort; mais, elle,  
 » s'approchant, lui prit la main et lui dit : « Ne crains  
 » pas, je suis ton amie, celle que tu as toujours aimée,  
 » toujours eue dans le cœur; maintenant tu m'as aban-  
 » donnée, et tu en as pris une autre. Pourquoi as-tu  
 » fait cela? Ne suis-je pas ton amie? Ne suis-je point  
 » assez belle? En cherches-tu une autre qui ait plus  
 » de beauté que moi? » Et lui, tout tremblant, ré-  
 » pondit : — « Qui êtes-vous, ma souveraine? Je ne  
 » vous connais pas, mais je vous trouve si belle et si  
 » modeste, qu'il n'y en a point comme vous dans le  
 » ciel; une odeur suave, qui s'exhale de vous m'em-  
 » baume tellement que je me crois en paradis. » Marie  
 » répondit : — « Je suis la bienheureuse Marie, Mère  
 » du Christ; tu as été jusqu'ici mon serviteur. Mais  
 » pourquoi m'as-tu abandonnée pour en épouser une  
 » autre? Garde-toi de m'abandonner pour une épouse  
 » mortelle et peu durable. » Ayant dit cela, elle dis-  
 » parut à ses yeux.

» Lui, quand il eut achevé none, il revint au palais  
 » où les soldats l'attendaient et le forçaient de leur



» dire pourquoi il avait tardé si longtemps. Il leur ré-  
 » pondit : « Que quelqu'un de mes proches prenne  
 » mon épouse, car je n'ai désormais d'autre épouse  
 » que la bienheureuse Marie que je veux servir jour et  
 » nuit. » L'épouse, entendant cela, revint triste et  
 » dolente à la maison de son père. Le clerc alla trou-  
 » ver Zéphyrinus, qui était alors pape, et lui demanda  
 » conseil sur ce qu'il avait à faire. Celui-ci lui com-  
 » manda de donner tous ses biens à l'église dans  
 » laquelle il avait eu la vision, de s'y faire moine, puis,  
 » tous les jours de la vie, d'y servir Dieu et la bien-  
 » heureuse Vierge, qui le délivrerait des filets du  
 » démon.

» Maintenant donc, frères, servons toujours une  
 » telle Reine, qui n'abandonne point ceux qui espèrent  
 » en elle. Puisque le Seigneur aime les prières des  
 » saints et qu'il les exauce, à plus forte raison exauce-t-  
 » il sa Mère, quand elle prie pour les pécheurs. Lui-  
 » même, étendu sur la croix, la recommanda au bien-  
 » heureux évangéliste Jean, afin qu'il la gardât jour et  
 » nuit, tant qu'elle serait dans le monde ; et le bien-  
 » heureux Jean fit tout ce qui lui avait été ordonné.  
 » Lorsque fut venu le jour, le temps où le Seigneur  
 » voulut la sortir de ce monde, afin que, sans cesse  
 » placée devant sa face, elle priât pour les pécheurs,  
 » il l'appela et lui dit : « Viens à moi, ma bien-aimée,  
 » mon épouse, ma mère ; il est temps que je t'élève  
 » au-dessus de tous les Anges et Archanges, au-dessus  
 » de toutes les Vertus qui sont dans le ciel, et que tu  
 » sois sans cesse en ma présence. Le jour du Seigneur,  
 » je te porterai au ciel. » Marie aussitôt vint annoncer  
 » à Jean ce que le Seigneur lui avait dit : Alors, le

» bienheureux Jean se mit à dire : « Prions, afin que  
 » notre Seigneur, ton Fils, nous envoie tous les Apôtres  
 » pour qu'ils te servent. » Or, comme ils priaient,  
 » tous les Apôtres, en quelque lieu qu'ils priassent  
 » aussi, furent transportés devant la porte de la mai-  
 » son où était la bienheureuse Marie, et restèrent avec  
 » elle jusqu'au moment où son Fils l'emporta avec lui  
 » dans le ciel, où elle est maintenant en sa présence,  
 » ne cessant de prier pour les pécheurs.

» Hâtons-nous donc, de toute notre âme, de nous  
 » réfugier auprès d'elle, afin que, par ses prières,  
 » elle nous conduise à ces joies célestes qu'elle goûte  
 » maintenant sans fin avec son Fils. »

L'Église romaine a pris dans les œuvres de saint Bede, pour sa liturgie, l'homélie du troisième nocturne des petites fêtes de la Vierge pendant l'année. Cette homélie est extraite du commentaire de ce savant et pieux bénédictin sur le chapitre xi de saint Luc, et elle a pour sujet la femme qui proclame le bonheur qu'a eu Marie d'être mère, selon la chair, du Verbe de Dieu. C'est le passage dont nous avons parlé plus haut et que le Père Courcier cite comme témoignage de la piété du saint docteur envers la Mère de Dieu.

Bède fut enterré à Saint-Paul de Jarrow. Mais en 1020, ses reliques furent portées à Durham. A l'époque où écrivait Speed on voyait le tombeau en marbre, de Bède, dans la chapelle de Notre-Dame qui était à l'occident de l'église de Durham.

Selon saint Boniface, Bède fut la lumière de l'Église britannique. Saint Lulle, Alcuin, etc., lui donnent de grandes louanges pour sa science et sa sainteté. Lanfranc et plusieurs autres écrivains l'appellent le doc-

teur et le père des Anglais ; et le second concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 836, nomme Bède *le vénérable et l'admirable docteur des derniers temps*.

Ah ! au moment où notre main trace ces lignes (1), l'Angleterre et la France se donnent la main et unissent toutes leurs forces militaires pour combattre un ennemi puissant. Le sang anglais et le sang français coulent à flots pour la même cause sur les champs de bataille. Deux peuples trop longtemps rivaux et faits pour être frères, se donnent enfin le saint baiser de la fraternité pour les choses de la terre et les intérêts du temps. Mais quand les verrons-nous professer aussi la même foi religieuse ? Quand le mur de division qui les sépare sous ce rapport sera-t-il renversé ? Quand appartiendront-ils au même bercail, sous la conduite du même pasteur ? Quand les Anglais reviendront-ils aux pures croyances de leurs pères et notamment à la doctrine de l'homme éminent qui fut, d'après leur témoignage, un prodige de savoir dans un siècle d'ignorance, une bibliothèque vivante et un trésor de tous les arts (2).

Le plus illustre des disciples de Bède fut sans contre-dit le fameux Alchwin, maître, à son tour, de Charlemagne. Les sentiments de piété dont Bède était animé envers l'auguste Mère de Dieu passèrent de son âme dans celle de son élève, qui, dans ses divers écrits, parle souvent de Marie et toujours avec le ton de la plus tendre dévotion.

Dans son traité contre Félix d'Urgel, Alchwin consacre quelques pages à la défense de la virginité de Marie et à l'éloge de sa haute prérogative de Mère de

(1) Le 24 novembre 1854. — (2) Tanner, p. 86.

Dieu ; puis, dans ses poèmes, il invoque son nom à plusieurs reprises. Voici le xce.

« Cette sainte demeure t'est consacrée, ô Vierge très  
 » pure, ô vierge Marie, chaste Mère de Dieu. Tu as  
 » engendré au monde un perpétuel salut; voilà pour-  
 » quoi le monde entier te loue partout. Moi aussi, ton  
 » serviteur, je te loue dans mes vers. Tu es mon doux  
 » amour, tu es ma gloire, tu es pour moi une grande  
 » espérance de salut. Prête secours à ton serviteur, ô  
 » très illustre Vierge. Ma voix te supplie avec des  
 » larmes, mon cœur est embrasé d'amour. Ecoute  
 » également les supplications de tous mes frères qui  
 » te crient : « O Vierge, tu es pleine de grâce; que  
 » par toi la grâce du Christ nous conserve toujours. »  
 » Qui que tu sois qui lis ces vers, n'oublie pas de  
 » dire : « Christ, protège ton poète. »

» O Vierge, tu es la vie des cieux, la fleur des champs,  
 » le lis du monde, le jardin fermé, la souveraine de  
 » la vie, la source de salut. Ecoute favorablement les  
 » vœux de tes serviteurs, puis ensuite, et mon humble  
 » prière t'en supplie, transmets-les au Christ-Dieu. »

Les louanges de Marie furent encore, dans le même siècle, dignement célébrées par Othon Scot, premier abbé du monastère qui fut appelé de son nom Altho-munster et qui composa en l'honneur de la très sainte Vierge de remarquables hymnes; par Cosme de Jérusalem, poète d'un vrai talent; par Aman Scot, qui fit à la gloire de Marie des homélies fort éloquentes; par Paul, diacre d'Aquilée, historien et poète qui a fait en l'honneur de la sainte Vierge deux discours que depuis l'on a souvent cités; par Murdac Scot, autre poète qui chanta en très beaux vers les grandeurs de Marie; par

Paulin d'Aquilée, qu'aimait beaucoup Charlemagne, et par Sévère, patriarche d'Alexandrie et Joseph Studite, archevêque de Thessalonique, l'un et l'autre grecs, l'un et l'autre poètes et chantres de Marie qui leur inspira des odes où brillent à la fois la piété et le génie et que l'on trouve dans les *Menées*.

Saint Bonit, évêque de Clermont, en Auvergne, Ethelbald, roi de Murcie, Pelage, roi des Asturies, saint Willebrod, archevêque des Frisons, saint Corbini, évêque de Flessingue, saint Rigobert, archevêque de Reims, Lidulphe, archevêque de Trèves, Anselme, duc de Fréjus, saint Wiron, évêque en Écosse, saint Étienne-le-Jeune, Alphonse, roi de Castille, saint Burchar, évêque de Wurzburg, glorifièrent aussi Marie dans le huitième siècle, soit en élevant en son honneur des temples, des chapelles, des monastères, des hospices, soit par d'autres actions pieuses que l'histoire nous a transmises, mais qu'il serait trop long de rapporter ici.

## XXXI.

### SAINT FULBERT,

ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Le nom de ce grand prélat ne se trouve point, il est vrai, avec le titre de saint dans le Martyrologe romain du cardinal Baronius. Mais la plupart des écrivains, dit le docte Baillet, lui donnent sans scrupule cette qualification; et on le trouve inscrit en cette qualité dans plusieurs Martyrologes. Il est invoqué dans les *litanies* du diocèse de Poitiers, composées du temps d'Urbain VIII par l'évêque L. Chateignier de la Rochepozay; son éloge a été inséré dans le *Martyrologe de France* de du Saussay et dans le *Ménologe* des Bénédictins, par Bucelin. Baronius qui l'a omis dans son *Martyrologe* rend, d'ailleurs, dans ses *Annales*, un éclatant hommage à la sainteté de ce pontife, l'un des plus célèbres d'entre les prélats et les docteurs de l'Église du XI<sup>e</sup> siècle.

Ces considérations nous ont paru assez fortes pour nous déterminer à placer cet illustre et éminent pontife sur une liste où, excepté lui, ne figure aucun personnage qui ne soit reconnu comme saint par l'Église mère et maîtresse, aucun nom qui ne soit dans son Martyrologe.

Fulbert a bien droit, d'ailleurs, à cette exception, par la piété hors ligne qu'il montra envers la sainte Vierge dont il fut certainement un des plus éloquents panégyristes, un des plus zélés champions, un des plus dévoués serviteurs et un des clients les plus chéris et les plus favorisés.

Ce serviteur de Dieu naquit, comme lui-même nous l'apprend avec une grande et rare modestie, dans une humble condition (1). Sa famille n'avait ni le prestige de la noblesse ni celui de la fortune; c'étaient, pour arriver aux honneurs, même dans l'Église, deux puissants éléments de moins, deux obstacles de plus. Mais, par compensation, la Providence le dota des plus heureuses dispositions, d'une remarquable aptitude, d'un esprit vif et pénétrant. Puis elle le fit tomber en des mains habiles et charitables qui cultivèrent, avec autant de soin que de succès, sa jeune et belle intelligence et lui firent produire les plus merveilleux fruits. Car, dit Baillet, non seulement Fulbert acquit la réputation du plus savant homme de son siècle, mais il passa encore pour l'un des principaux restaurateurs des belles-lettres, des sciences et de la théologie. Il

- (1) ..... Non opibus neque sanguine fretus,  
 Conscendi cathedram, pauper de sorde levatus.  
 Te de pauperibus natum suscepit alendum  
 Christus, et immeritum sic enutrivit et auxit.

n'eut pas moins de piété que de doctrine ; et sa rare vertu , jointe à tant d'excellentes qualités d'esprit , lui attira l'estime du public. Il eut, entre autres, celle du fameux Gerbert qui fut son maître dans la philosophie et les mathématiques , et qui , après avoir été précepteur de Robert, fils et successeur de Hugues Capet, et ensuite archevêque de Reims, puis de Ravenne, devint pape sous le nom de Sylvestre II.

Ce fut sous son pontificat, et, selon toutes les apparences, à sa sollicitation, que Fulbert quitta la chaire où il avait, à son tour, enseigné la philosophie avec le plus grand éclat, pour aller à Rome où il fit admirer sa sagesse et sa prudence aussi bien que son esprit et ses vastes connaissances ; et, ajoute Baillet, par une protection particulière de Dieu, il se garantit là de la corruption du siècle à laquelle l'intégrité de ses mœurs se trouvait exposée dans la conversation des hommes corrompus.

Revenu en France, il fut chargé de l'abbaye de Ferrières de l'ordre de saint Benoit ; et peu de temps après, il fut nommé chancelier de l'église de Chartres. Il ouvrit, en cette qualité, une école de théologie qui devint célèbre dans toute l'Europe. La réputation du maître y attira de toutes parts des écoliers qu'il forma dans les sciences divines et dans la piété, et qui, étant devenus eux-mêmes de grands maîtres sous ce double rapport, répandirent les lumières qu'ils avaient reçues de lui en France, en Allemagne, en Italie et jusqu'en Angleterre ; de sorte qu'il n'y avait pas alors d'homme vraiment habile ou passant pour tel, qui ne se fit honneur d'avoir été disciple de Fulbert.

Un tel homme méritait bien de devenir évêque ; et



c'est ce qui arriva , car le siège épiscopal de Chartres étant devenu vacant, clergé et peuple le nommèrent d'une voix unanime à ce poste. Mais son humilité égalait sa science et sa réputation. Aussi fallut-il lui faire violence pour le tirer du monastère où il était alors et où il avait cherché une retraite sûre contre les dangers du monde.

Non content de demander à Dieu par ses larmes , ses jeûnes et ses prières les secours qui lui étaient nécessaires pour soutenir le poids de la charge qui lui était imposée, il employa encore ses amis, et entre autres saint Odilon, abbé de Cluny, auquel il marqua les motifs qu'il avait de trembler en se voyant obligé de conduire les autres, lui qui, disait-il, ne se sentait point capable de se conduire lui-même. Ces sentiments, qui prenaient leur source dans sa profonde humilité et dans la connaissance qu'il avait des devoirs attachés à l'épiscopat, ne lui firent pourtant pas perdre la confiance qu'il devait avoir en Celui qui est la force des faibles et l'appui des humbles. Il fut, sous tous les rapports, un pasteur selon Dieu, un pasteur vigilant et attentif à la garde de son troupeau qu'il ne perdait jamais de vue. Les lumières qu'il avait reçues de Dieu étaient trop grandes pour n'éclairer que son diocèse. Elles se répandirent encore sur beaucoup d'autres églises. Il fut regardé comme l'oracle commun de la France. On venait de toutes parts le consulter sur ce qui regardait la foi et la discipline, le règlement des mœurs et le salut des particuliers. Les évêques eux-mêmes le considérèrent comme leur maître et leur directeur. Il usa de l'ascendant et de l'autorité qu'il trouvait dans cette grande confiance de ses collègues

avec autant de sagesse et de réserve que de zèle et d'énergie, tempérant constamment, dans les avis qu'il leur donnait, dans les reproches mêmes qu'il leur adressait, la force de la vérité par la douceur et les sages ménagements de l'éloquence. A la demande de plusieurs, il leur traça des règles de conduite qu'il observait lui-même; car il prêchait surtout d'exemple, et ce qu'il conseillait ou prescrivait aux autres, il le faisait lui-même. Homme d'une sainte liberté et d'une courageuse et noble indépendance, on ne le vit point à genoux devant les grands du siècle; et il sut, quand il le fallut, arrêter leurs entreprises contre les droits de l'Église et leur rappeler leurs devoirs quand ils s'en écartaient. Mais, comme on le savait inspiré en toutes choses par l'amour de la justice et par un zèle vif et sincère pour la gloire de Dieu; comme une extrême prudence et une modestie admirable accompagnaient tous ses actes et réglaient toutes ses démarches, il se fit constamment aimer et respecter de tout ce qu'il y avait de grands dans le royaume. Guillaume IV, duc de Guienne, lui conféra la trésorerie de Saint-Hilaire de Poitiers. Le roi Robert lui témoigna la plus entière confiance, et il le consulta souvent, non seulement sur les choses qui concernaient la religion et le gouvernement, mais même sur des points de science, d'histoire et de philosophie. Aussi Fulbert, par reconnaissance comme par esprit d'équité, contribua puissamment à sauvegarder, de concert avec ce prince, les droits que Henri II, fils de Robert, avait à la couronne après la mort de son frère aîné, Hugues, qui avait régné dix ans du vivant de son père. A la tête d'un parti, composé de quelques évêques et de quelques seigneurs, la

reine Constance, épouse du roi Robert, voulait, en dépit de l'ordre de succession et des lois de l'État, faire passer le sceptre entre les mains de Robert son troisième fils. S'étant liés avec ceux de ses confrères qui n'avaient, non plus que lui, point d'autres intérêts que ceux de la justice, l'évêque de Chartres triompha des injustes prétentions de la reine.

La part qu'il prenait aux affaires publiques ni ses nombreuses relations et correspondances avec le dehors ne l'empêchaient point d'être tout à son diocèse. L'activité de son esprit s'étendait, suffisait à tout. Il se multipliait. Rien n'était négligé par lui. Accessible à tous ses prêtres autant que le meilleur des pères peut l'être à ses enfants, il était, à toute heure du jour, prêt à les recevoir et à les écouter ; il donnait des conseils aux uns, il reprenait doucement les autres, il encourageait ceux-ci, il consolait ceux-là, il se faisait aimer et vénérer de tous. Sous sa haute et sage direction les études ecclésiastiques fleurissaient dans son diocèse. Il y a plus : se souvenant qu'il avait professé avant de ceindre la mitre, il continua, pendant toute la durée de son épiscopat, à donner à son clergé des leçons publiques de théologie, comme il l'avait fait n'étant que simple chancelier. Et ces travaux, qui, trop souvent, dessèchent le cœur, ne nuisaient point, chez lui, à l'esprit de religion. Car, dit le savant auteur que nous suivons pas à pas et auquel nous empruntons ces glorieux éloges, il donnait aux exercices de piété une application singulière, prêchait la parole de Dieu à son peuple, assistait aux offices publics, en rehaussait par sa présence la pompe et la majesté, et composait pour ces offices des hymnes et des proses

que nous avons encore et qui témoignent de sa piété non moins que de ses talents. Enfin, dit encore Baillet, il vaquait à toutes choses avec autant d'attention que s'il n'en eût eu qu'une à faire.

Tel se montra dans les jours de son glorieux et immortel épiscopat ce grand évêque qui a toujours été considéré depuis sa mort comme l'un des plus beaux ornements de l'Église de France, autant pour sa sainteté dont l'opinion se répandit partout sans avoir jamais reçu de contradiction, que pour sa doctrine dont il nous reste encore des monuments qui le font mettre au rang des Pères de l'Église.

Mais il est temps de le considérer sous le point de vue qui doit tout spécialement ici attirer notre attention, c'est-à-dire dans sa piété et sa dévotion à l'égard de la Mère de Dieu.

Or voici ce que nous lisons, à ce sujet, dans le livre où nous avons puisé tout ce que nous venons de dire à la gloire de saint Fulbert :

« Il avait pour la sainte Vierge une dévotion toute particulière qui lui faisait embrasser avec ardeur toutes les occasions qui se présentaient pour établir son culte et lui faire rendre par les autres les honneurs et les soumissions religieuses qu'il lui rendait lui-même. Il bâtit, avec une magnificence qui passait les facultés d'un particulier, la grande église qu'il dédia sous son nom, après que l'ancienne eût été consumée dans l'embrasement de la ville de Chartres, qui arriva l'an 1020. Il composa beaucoup de proses et de vers à sa louange ; établit dans son église la fête de sa Nativité, dont l'institution était encore assez récente ailleurs ; et l'on ajoute que cette piété fut récompensée par des faveurs

extraordinaires que lui obtint cette bienheureuse Mère de Dieu (1). »

Nous avons dit dans notre livre des *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge* (2), quelles furent ces *faveurs extraordinaires* ; nous avons dit que Marie le guérit d'une maladie cruelle, fort commune à cette époque, en laissant tomber sur ses lèvres ardentes et desséchées quelques gouttes de ce lait maternel et virginal qu'avait sucé l'Enfant-Dieu.

Fulbert fit un ouvrage entier en l'honneur de la Mère de Dieu. Mais ce précieux monument de la science et de la piété du saint évêque ne nous est point parvenu.

Le temps, ce gouffre dévorant qui engloutit tant de choses, a, au contraire, respecté et laissé venir jusqu'à nous trois ou quatre compositions dans lesquelles cet évêque-poète chante et salue Marie.

La première commence par ces vers :

- « Solem justitiæ regem paritura supremum,
- » Stella Maria maris hodie processit ad ortum,
- » Cernens divinum lumen, gaudete fideles (3). »

La seconde par ceux-ci :

- « Stirps Jesse virgam produxit, virgaque florem,
- » Et super hunc florem requiescit Spiritus almus.
- » Virgo Dei genitrix virga est, flos Filius ejus (4). »

(1) *Vie des Saints*, par Baillet, t. III, p. 557.

(2) T. I, p. 145.

(3) Marie, cette étoile de la mer des rayons de laquelle doit sortir le soleil de justice, monarque suprême du monde, paraît aujourd'hui à la lumière. Réjouissez-vous, fidèles, de voir cet astre divin.

(4) La racine de Jessé a produit une belle tige, et la tige une belle fleur. L'Esprit-Saint vient reposer sur cette fleur. La tige, c'est la Vierge, Mère de Dieu ; et la fleur, c'est son Fils.

La troisième a pour début :

« Ad nutum Domini nostrum ditantis honorem,  
 » Sicut spina rosam genuit Judæa Mariam  
 » Ut vitium virtus operiret gratia culpam (1). »

Et enfin une quatrième dont le début est :

« Chorus novæ Jerusalem (2). »

Mais ce qui nous prouve encore mieux que tout cela de quels pieux sentiments cet éminent pontife était animé à l'égard de la très sainte Vierge, ce sont ses quatre sermons tant sur la *Nativité* que sur la *Purification*. En voici quelques passages.

# I.

« La bienheureuse Vierge Marie est donc née d'un  
 » père nazaréen et d'une mère bethléemite ; or, les  
 » prophètes n'avaient point caché que les villes de  
 » Bethléem et de Nazareth verraient la naissance et la  
 » vie du Christ.

« Cette Vierge choisie entre les vierges, ce n'est  
 » point par hasard ou par le seul caprice des parents,  
 » comme il arrive d'ordinaire ; c'est par une dispen-  
 » sation divine qu'elle a reçu un nom ; car ce nom  
 » même signifie quelque chose de grand, puisqu'il  
 » veut dire *étoile de la mer*. Ce qu'une pareille inter-  
 » prétation cache de mystique, montrons-le donc par

(1) Quand Dieu le voulut pour l'honneur de notre race, la Judée produisit Marie, comme le buisson produisit la rose ; il voulait que l'innocence cachât la faute, et la grâce le péché.

(2) Chœur de la nouvelle Jérusalem, etc.

» une similitude. Les matelots qui passent les mers  
 » doivent remarquer cette étoile qui brille au point le  
 » plus élevé du ciel, et, d'après elle, examiner, diriger  
 » leur route, afin de pouvoir surgir au port désiré.  
 » Ainsi, mes frères, faut-il que tous les chrétiens, qui  
 » voguent sur les flots de cette vie, fassent attention  
 » à cette étoile de la mer, c'est-à-dire à Marie qui, au  
 » plus haut point des choses, se trouve près de Dieu,  
 » et que, d'après elle, ils dirigent le cours de leur  
 » vie. Celui qui agira de la sorte ne sera point bal-  
 » lotté par le souffle de la vaine gloire, ne se brisera  
 » point contre les écueils des ennemis, ne sera point  
 » englouti dans le gouffre des passions, mais parvien-  
 » dra heureusement au port de l'éternel repos.

» Que les justes accourent à Marie, la louant et la  
 » bénissant, et attendent l'effet de leurs saints désirs,  
 » qui ne sauraient tarder d'être exaucés. Que les pé-  
 » cheurs accourent aussi, frappant avec des larmes  
 » intérieures leur poitrine coupable, et, s'ils sont  
 » véritablement pénitents, ils obtiendront le pardon  
 » qu'ils désirent. Nous sommes de ces pécheurs, ô  
 » Vierge, et nous vous supplions de nous écouter, de  
 » nous secourir. O prédestinée, ô sainte, ô vénérable,  
 » ô souveraine, ô clément, ô propice Dame, faites  
 » que nous puissions recouvrer et posséder la grâce  
 » éternelle de votre Fils Jésus-Christ notre Seigneur.»

## II.

« Ainsi, ayant toujours dans la pensée le jour très  
 » saint où l'on vénère la très sainte Vierge, ne livrez  
 » point vos cœurs aux joies mondaines; mais appli-

» quez votre esprit tout entier à cette fête éternelle de  
 » la Vierge, à cette fête où elle est incessamment ho-  
 » norée par les anges. Efforcez-vous, autant que vous  
 » le pouvez, de célébrer votre Reine, de lui offrir des  
 » bonnes œuvres, afin qu'il vous soit donné, avec des  
 » lampes brillantes et inextinguibles, de suivre l'*Agneau*  
 » *partout où il ira* (1). C'est aujourd'hui que naît la  
 » Vierge prédite par les prophètes, et qui est le mo-  
 » dèle comme la gloire des vierges. Que toutes les  
 » vierges la félicitent de sa naissance, cette pudique  
 » jeune fille, qui a enfanté l'ami de la plus entière  
 » chasteté. Heureuses celles qui, se dérochant aux  
 » plaisirs sensuels, imiteront, autant qu'il leur sera  
 » possible, la pureté de cette admirable Mère de Dieu.  
 » Or, puisque vous vous réjouissez de sa naissance,  
 » efforcez-vous de vous adonner si bien aux choses  
 » célestes que, après avoir triomphé des angoisses  
 » d'une peste mortelle, vous puissiez, en arrivant à  
 » la divine porte, n'être point répudiées comme le  
 » furent les vierges folles, qui se virent réprouvées  
 » par l'Époux, à cause de leur inertie, et pour avoir  
 » négligé de porter de l'huile dans leurs lampes, c'est-  
 » à-dire des bonnes œuvres, mais que vous puissiez,  
 » avec le Christ et avec sa divine Mère, entrer dans le  
 » palais céleste.

» Puisque cette solennité est célébrée par toutes les  
 » assemblées des catholiques, elle doit l'être surtout  
 » par les vierges saintes; car aujourd'hui la gloire des  
 » vierges sages, la fleur des champs, le lys de la  
 » vallée est venu au monde. Réjouissez-vous, soyez

(1) Apoc.



» dans l'allégresse, vous toutes, ô vierges qui savez  
 » que vous serez enrichies de ce sacré et sublime don  
 » de Dieu; espérez en Celle qui a reçu ce don, et glo-  
 » rifiez-la par des mœurs toujours pures; vous triom-  
 » pherez avec Elle dans les cieux, si vous gardez la  
 » chasteté de votre âme et de votre corps. Soyez aussi  
 » dans la joie, vous jeunes filles d'un âge tendre en-  
 » core; vous avez une jeune fille, la Reine des anges,  
 » qui grandit avec vous. Appelez les anges à la garde  
 » de votre pureté; car elle-même, en un âge tendre,  
 » jetée au milieu du monde, implorait leur suffrage.  
 » Réjouissez-vous aussi, vous, ô vierges d'un âge mûr,  
 » ou qui avez atteint déjà la vieillesse; car pour votre  
 » longue persévérance, vous recevrez non-seulement  
 » les récompenses promises, mais encore une gloire  
 » éclatante auprès du Père céleste. Ne vous dérobez  
 » point à la joie que la fête de cette divine Mère vous  
 » inspire, vous qui êtes engagées dans les liens du ma-  
 » riage, car Celui qui a donné à sa Mère et à toutes  
 » les pieuses vierges la couronne de pureté, vous a  
 » ménagé des nœuds légitimes, afin que, menant une  
 » vie intègre et décente, vous donniez le jour à des  
 » enfants de chasteté. Ne vous désespérez point, vous,  
 » hommes ou femmes, qui avez corrompu votre chair,  
 » car la demeure céleste n'est pas remplie de vierges  
 » seulement ou de justes, mais elle l'est encore de pu-  
 » blicains et de pécheurs. Plus vous vous trouvez cou-  
 » pables envers la majesté du Seigneur, plus il vous  
 » faut recourir à la Mère de Dieu pleine de miséri-  
 » corde. Vous avez pour avocat auprès du Père, le Fils  
 » de la Vierge, qui vous sera propice et qui, avec sa  
 » Mère, vous pardonnera vos péchés. »

## III.

« Hélas! tandis que les clous pénétraient dans les  
 » mains du Christ, le cœur de Marie recevait une plaie  
 » mortelle; tandis que le sang dégouttait des blessures  
 » du Sauveur, des ruisseaux de larmes tombaient des  
 » yeux de sa mère. Loin toutefois d'être abattue par  
 » l'excès de sa douleur, Marie ne pensait qu'à s'appro-  
 » cher de plus près, heureuse de recueillir les paroles  
 » qui sortent de la bouche de son Fils, d'embrasser  
 » ses pieds, d'étancher le sang qui jaillit de ses plaies,  
 » de recevoir ses derniers adieux. »

Entre l'époque où mourut saint Bède et celle où mourut saint Fulbert, il s'écoule un intervalle de deux cent soixante seize ans.

Nous avons, à la fin de notre précédent chapitre, énuméré les plus illustres serviteurs de Marie pendant le huitième siècle.

Les plus marquants que nous fournisse le neuvième, sont Tarase, patriarche de Constantinople, qui se distingua dans le second concile de Nicée, et qui, comme monument de sa piété envers Marie, a laissé plusieurs apostrophes adressées à cette Vierge et que l'on trouve dans les *Menées des Grecs*;

Théophane de Céramée, archevêque de Toarmine, en Sicile, qui publia en l'honneur de l'Annonciation un hymne magnifique qui a été inséré dans la *Bibliothèque des Pères* (1);

Nicéphore, patriarche de Constantinople, qui écrivit au pape Léon III une lettre dans laquelle il dit que

(1) Tom. ix.

*Marie fut sans tache, sans souillure, toute pure et toute belle dans son corps comme dans son âme;*

Charlemagne, Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve dont nous dirons ailleurs les témoignages de dévotion à l'égard de la Mère de Dieu;

Jonas, évêque d'Orléans, qui dit dans un *Traité sur le culte des images* (1) :

« ..... La Vierge qui a enfanté le Christ, nous ne » l'adorons pas; nous honorons seulement d'un culte » convenable la sainte Mère de Dieu, et nous demandons humblement son intercession auprès de la » divine Majesté. Ce n'est point sans raison, d'autant » que par elle nous avons mérité de recevoir l'auteur » de la vie, et que cette même sainte et immaculée » Vierge Marie a mis au jour un Dieu-homme, le Seigneur Jésus. Voilà pourquoi elle est honorée d'un » pieux amour par tous les fidèles, et entourée d'un » culte qui lui est dû. »

Quelques-uns placent dans ce même siècle Ambroise Autpertus ou Aushbertus ou Antpertus ou encore Anshbertus, abbé du monastère de saint Vincent, près de Bénévent, sur la rivière de Voltorno, et qui, dans un discours sur la Purification, s'exprime ainsi :

« Aujourd'hui le Seigneur est présenté au temple » par ses parents. Aujourd'hui il est publiquement » annoncé par Siméon et Anne, à ceux qui attendent » la rédemption d'Israël. Oh ! quel pieux spectacle qui » doit faire la joie des âmes ! ici se trouve une Vierge- » mère et mère d'un Dieu ; ici se trouve un petit enfant, » l'enfant d'une Vierge et dont le monde ne peut contenir la divinité.

(1) Lib. 2, p. 184.

» O Vierge bienheureuse, présentez dans le temple  
 » Celui que vous avez enfanté. Et qui est-il ce Fils de  
 » vos entrailles? Qu'elle paraisse d'abord médiocre  
 » cette pierre détachée de la montagne sans l'effort  
 » d'aucune main; qu'elle paraisse faible jusqu'au jour  
 » où elle deviendra une haute montagne et remplira  
 » l'univers! Oh! qu'il est petit! oh! qu'il est grand  
 » Celui que vous avez enfanté! petit dans son humanité,  
 » grand dans sa divinité! petit dans le royaume des  
 » Juifs, grand dans le royaume des nations!

» Qui pourra nous expliquer votre docilité? Qui  
 » pourra nous dire quels furent vos sentiments, Vierge  
 » bienheureuse, lorsque, d'une part, vous le voyiez  
 » si petit, cet enfant né de vous, et que d'une autre  
 » part vous contempniez un Dieu immense; lorsque  
 » vous voyiez ici la créature, là le créateur; ici le  
 » faible, là le très fort; ici Celui qu'il fallait nourrir,  
 » là Celui qui nourrit; ici Celui qui ne parlait pas, là  
 » Celui qui instruit les anges? Comment lire dans les  
 » secrets de votre âme? Comment savoir quelles pen-  
 » sées vous agitaient en face de ces deux choses, lorsque  
 » vous teniez dans vos mains Celui qui était à la fois  
 » Dieu et fils de l'homme; lorsque vous l'adoriez  
 » comme votre Seigneur, et que vous l'embrassiez  
 » comme votre enfant?

» Frères très-chers, jetez les yeux sur ce merveil-  
 » leux spectacle. Recevez le Christ humilié pour vous  
 » dans la chair, mais adorez dans sa divinité ce Dieu  
 » Très-Haut. Embrassez le petit enfant, mais songez à  
 » Celui qui est immense (1). »

Enfin Théodore Studite, Théodulphe, évêque d'Or-

(1) Martène, t. ix, p. 237, 238.

léans, Gonzalve, archevêque de Toulouse, le célèbre Hincmar, archevêque de Reims, l'empereur Basile surnommé le Macédonien et saint Radbod, évêque de Maëstricht, méritent, à des titres divers, d'être aussi mentionnés dans les Annales historiques du culte de Marie pendant le neuvième siècle, siècle mort, ou à peu près, pour tout le reste et cependant vivant encore, on le voit, pour honorer la Vierge-mère.

Mais si le neuvième siècle est pauvre en illustrations qui aient droit de figurer ici, le dixième l'est encore bien davantage. A part saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry et saint Adalbert, évêque de Prague, qui seront l'un et l'autre mentionnés plus loin avec un peu plus d'étendue; à part encore saint Udalric, évêque d'Augsbourg, qui fut le plus illustre des prélats de l'Allemagne sous le règne d'Othon I<sup>er</sup>, et qui bâtit et orna avec magnificence *Notre-Dame d'Augsbourg*, nous n'avons guère à citer de ce siècle que les saints Bernon, Odon, Maïeul, Odilon et Hugues, premiers abbés de Cluny, et qui, comme le dit le Père Courcier, eurent, ainsi que tout leur ordre, une remarquable dévotion envers la sainte Vierge (1). La fondation de ce pieux institut fut, par rapport au culte de Marie, le plus grand événement de cette époque; car, dès sa naissance, il fut statué que tous les samedis, hors le carême et l'avent, on ferait l'office de la sainte Vierge quand une fête plus solennelle ne s'y opposerait pas; c'est de l'ordre de Cluny que l'Église universelle a pris cette coutume. Un autre statut du même ordre porte que, pendant six jours de l'octave de l'Assomption, on

(1) Hi omnes simul cum toto ordine insignem in Matrem Domini devotionem conceperunt, p. 116, anno 912.

devra, en conséquence de la dévotion toute particulière que tout l'ordre doit avoir pour la très sainte Vierge, lire à la grand'messe douze leçons, dont six de l'Évangile et six des Prophètes. L'article 54 porte que tous les jours on dira, à l'autel de la première messe, autel consacré à Marie, une messe basse en l'honneur de la Mère de Dieu, afin que chaque jour aussi cette très auguste Vierge soit spécialement honorée dans le divin sacrifice. D'après l'article 60, il était décrété que, tous les jours aussi, on dirait, dans la chapelle des malades consacrée à la sainte Vierge, les complies outre les autres heures, et que chaque heure serait précédée de l'hymne *Memento salutis Auctor*, et cela, ajoutait le règlement, parce que la Mère de Dieu a droit à plus d'honneur que toutes les créatures (1). Enfin, dans le dernier article où il est ordonné de chanter, à toutes les principales fêtes de l'année, le *Salve Regina*, pendant la procession que font les religieux, on donne pour raison de ce décret qu'après Dieu, auteur de toutes choses, nous devons honorer et aimer par dessus tout la Mère du Créateur et lui témoigner ce respect et cet amour par tous les moyens légitimes et permis (2).

(1) Et id quia Matri Domini honor super omnem creaturam singulariter exhibendus est.

(2) Quia summus et maximus amor ab omni rationali creatura, quibuscumque modis rationabiliter fieri potest, exhibendus est, post authorem omnium, Matri Authoris universorum.

## XXXII.

**SAINT HENRI,**

EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

Jusqu'ici nous n'avons guère enregistré dans ce livre que des serviteurs de Marie ayant manié ce *glaive spirituel qui est la parole de Dieu* (1).

Cependant, en parcourant, pour notre pieux travail, l'histoire des siècles qui précèdent celui auquel nous sommes parvenu, et en étudiant, dans ces différents âges, l'histoire du culte de la Vierge, nous avons déjà rencontré bien des personnages qui méritent de figurer dans les Annales du culte hyperdulique et qui ont porté un autre glaive que le glaive spirituel, c'est-à-dire celui que Dieu n'a pas donné en vain aux puissances de la terre (2), et qui représente la force, la justice et l'autorité.

(1) Ephes. vi, 17. — (2) Rom. XIII, 4.

En effet, si nous n'avions pas donné à notre ouvrage les bornes très restreintes que nous lui avons assignées, nous aurions eu déjà à mentionner avec détails parmi les têtes couronnées qui ont rendu à Marie d'éclatants et publics hommages, le grand et immortel empereur Constantin, qui lui éleva tant de temples magnifiques et lui dédia Constantinople, sa ville de prédilection; Théodose, qui déploya tant de zèle contre les Nestoriens et leurs livres impies; Léon I<sup>er</sup> ou le Grand, qui fit bâtir en son honneur une superbe église aux portes de Constantinople; Clovis, qui, pendant son règne, lui donna plus d'une preuve incontestable de piété; Childebart, qui, selon plusieurs, posa la première pierre et jeta les fondements de Notre-Dame de Paris; Justinien, qui mit sa personne et toutes ses entreprises sous sa protection, et lui éleva plusieurs temples à Jérusalem, à Carthage, à Antioche; Justin II, qui imita son oncle dans sa dévotion envers la Mère de Dieu; Maurice, auquel cette Vierge auguste prédit, par un prodige, qu'il deviendrait empereur, et qui, par reconnaissance, contribua puissamment à augmenter la pompe et la solennité de la fête de l'Assomption; Héraclius, qui ne partit pour sa fameuse expédition contre les Parthes qu'après avoir reçu des mains de saint Étienne, métropolitain de Cyzicène, un drapeau militaire orné de l'image de Marie; Dagobert, qui fit restaurer et embellir à grands frais et qui dota royalement une multitude d'églises ou d'abbayes consacrées à la Reine du ciel; Éthelbald, roi de Murcie, qui abandonna toute l'île de Corylande pour y bâtir un monastère en l'honneur de Marie; Pélage, roi des Asturies, qui, fort de l'appui de cette Vierge qu'il avait invo-



quée avec grande ferveur, tua vingt mille hommes aux Sarrasins et mit le reste en déroute; Alphonse II, roi de Castille, dit *le Chaste*, qui vécut avec son épouse comme saint Joseph avec Marie; Charlemagne, dont la piété envers cette Mère de Dieu ne fut pas au-dessous de ses autres qualités; Louis-le-Débonnaire, qui portait toujours sur lui une image de la sainte Vierge, et qui interrompait ses chasses pour s'agenouiller devant elle et lui adresser une prière; Charles-le-Chauve, qui contribua puissamment à la construction de Notre-Dame de Chartres; Basile-le-Macédonien, qui éleva ou consolida plusieurs temples dédiés à la bienheureuse Vierge, et qui employa même le talent qu'il avait pour la peinture à faire un tableau de cette Vierge; Léon-le-Philosophe ou Porphirogénète, qui composa à la gloire de la Mère du Christ et sur les principales circonstances de sa vie plusieurs discours qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, et qui témoignent hautement de sa tendre piété envers le digne objet de ses religieux éloges; Jean Zimiscès, qui fit hommage à Marie d'une victoire éclatante qu'il avait remportée sur les Scythes, les Russes, les Bulgares et les Turcs au nombre de trois cent trente mille hommes; et enfin Robert-le-Pieux, qui créa, en l'honneur de la glorieuse Vierge, l'ordre royal de *Notre-Dame de l'Étoile*, fonda le monastère de *Notre-Dame de Poissy*, et décora richement plusieurs églises consacrées à la Reine des anges.

Mais de tous ces empereurs et de tous ces rois, il n'en est aucun dont le nom ait l'honneur d'être inscrit dans le Martyrologe; et parmi les chefs des nations qui se sont distingués par leur respect et leur piété envers la Reine des élus, saint Henri, empereur d'Al-

lemagne, est, selon l'ordre des temps, le premier qui nous apparaisse avec l'auréole d'une sainteté reconnue et proclamée authentiquement par l'Église romaine.

Ce prince, auparavant duc de Bavière, dut à ses qualités et à la réputation qu'elles lui avaient faite d'être mis à la tête de la nation germanique. Vivement pénétré du sentiment de ses devoirs, convaincu des dangers auxquels exposent les grandeurs et les dignités humaines, il se jeta entièrement entre les bras de Dieu pour y trouver les lumières, la force, la sagesse et la prudence dont il avait besoin. Procurer la gloire de Dieu et l'exaltation de l'Église, entretenir la paix dans ses états, faire régner l'ordre et la justice, chercher en toutes choses le bonheur de ses sujets, voilà quel fut le but constant de ses nobles efforts.

Pour cela, il convoqua des conciles nationaux et des synodes provinciaux dans lesquels furent faits, pour la discipline et pour les mœurs, des règlements pleins de sagesse. Les guerres qu'il fit furent toujours justes et toujours couronnées de succès. Il triompha de ses ennemis par sa bravoure, et il se les attacha par sa bonté et sa clémence. Il visita, non en curieux, mais en pèlerin que la foi guide, un grand nombre de monastères et de lieux vénérés. Il fit à plusieurs églises de magnifiques présents, fit bâtir en quelques années la cathédrale de Bamberg, soumit à sa couronne la Pologne, la Bohême et la Moravie, vainquit les Sarrasins et les Grecs leurs alliés, les chassa d'Italie, délivra le Saint-Siège de leur oppression, s'unit d'une étroite amitié avec saint Étienne de Hongrie et avec le pieux Robert de France; il parcourut tous ses états pour y remédier aux abus, corriger les injustices, réprimer

les violences des princes et des seigneurs, punir les magistrats coupables et faire respecter les droits du peuple. Comme le divin Maître, il marquait partout son passage par de nombreux bienfaits; les pauvres étaient surtout l'objet de sa sollicitude; et en tous lieux il leur donnait des preuves de sa munificence. Il n'était étranger à aucun des détails de l'administration. Mais en s'occupant ainsi avec le plus grand soin des affaires publiques, il ne s'oubliait pas lui-même, et son intérieur était surtout l'objet de ses préoccupations. D'une humilité profonde, il haïssait surtout les louanges et les flatteurs, aimait ceux qui le reprenaient, avouait ingénûment les fautes qu'il avait commises, réparait promptement et courageusement ses torts. Il captiva tous ses penchants sous le joug de la loi divine, fit ses délices de la prière, et il n'avait pas de passe-temps plus doux que la conversation avec Dieu au pied des saints autels ou dans son oratoire. La sainte communion faisait aussi ses délices, et il la recevait avec la ferveur d'un ange. Plusieurs fois il eut la pensée de descendre du trône pour servir Dieu dans le cloître ou dans l'état ecclésiastique. S'étant trouvé, en 1012, à la cathédrale de Strasbourg, et y ayant été témoin de la piété avec laquelle les chanoines y officiaient, il demanda à faire partie d'un corps dont les membres l'avaient tant édifié, et il ne fut empêché de mettre son projet à exécution que par les vives instances des seigneurs de sa cour et de l'évêque Werinnaire, qui lui firent comprendre que la volonté de Dieu était qu'il continuât à porter le poids de la couronne. Il céda à ces remontrances; mais, comme témoignage de sa royale estime pour le chapitre de Strasbourg, il

combla la cathédrale de ses libéralités, et fonda un canonicat dont le titulaire devrait le représenter devant Dieu dans toutes les prières et cérémonies du culte.

Quelques années plus tard, lors de son entrevue sur les bords de la Meuse avec le roi de France, il vit le bienheureux Richard, abbé de Saint-Vannes de Verdun. Le mérite et le caractère de ce serviteur de Dieu, sa science, ses lumières, sa haute sagesse, son égalité d'humeur, ses manières douces, insinuantes et polies, sa tendre piété, toutes ces qualités qui l'avaient fait surnommer *la grâce de Dieu*, tout cela, joint à la régularité des religieux de la maison, réveilla dans ce prince le désir de quitter le siècle pour la vie monastique, et d'échanger la pourpre impériale contre l'habit religieux des enfants de saint Benoit; et, en entrant dans le cloître, il s'écria un jour, dans le langage du psalmiste : « C'est ici le lieu de mon repos; c'est l'habitation que j'ai choisie pour le reste de mes jours. » L'évêque Heimon, qui, avec l'abbé, accompagnait l'empereur, entendit ces paroles et il en fut frappé. Ayant, quelques instants après, pu parler à l'abbé en particulier, il lui dit : « L'empereur manifeste l'intention d'embrasser la vie religieuse et de rester avec vous. Pensez-y bien; si vous le recevez, vous faites le malheur de l'empire. » Richard y réfléchit; puis, après s'être recueilli et avoir consulté Dieu, il rassembla sa communauté et pria l'empereur de venir publiquement, et en présence de tous les moines, déclarer ses intentions. Henri dit en versant des larmes qu'il était bien résolu à renoncer au monde et à se consacrer à Dieu dans la maison où il était. « Prince, lui dit alors l'abbé, voulez-vous pratiquer l'obéissance jusqu'à la

» mort, conformément au précepte et à l'exemple de  
 » Jésus-Christ? » Henri ayant répondu qu'il le voulait  
 de tout son cœur, « Eh bien, lui dit l'abbé, je vous  
 » reçois dès ce moment au nombre de mes religieux,  
 » et je me charge devant Dieu du soin de votre âme,  
 » si, de votre côté, vous promettez de faire, en vue  
 » de ce même Dieu, ce que je vous prescrirai. » L'em-  
 pereur promit, et aussitôt l'abbé reprit : « Je veux  
 » donc et j'ordonne que vous repreniez les rênes de  
 » l'empire confié à vos soins par la divine providence,  
 » et que vous procuriez, autant qu'il est en vous, le  
 » salut de tous vos sujets par votre vigilance et votre  
 » fermeté à rendre la justice. » L'empereur n'entendit  
 qu'avec peine cet ordre inattendu. Il obéit néanmoins ;  
 mais, à partir de ce jour, il se regarda constamment  
 comme le disciple de saint Benoit, et en observa la  
 règle autant que cela lui fut possible.

Un des hagiographes auxquels nous empruntons ces  
 détails historiques ajoute : « Saint Henri honorait la  
 Mère de Dieu comme sa patronne et il aimait à prier  
 dans les églises dédiées sous son invocation ; c'est ce  
 qui parut surtout à Rome par son assiduité à fréquenter  
 l'église de Sainte-Marie-Majeure (1). »

Mu par ce sentiment de vive piété envers la Mère de  
 Dieu, il fonda ou rétablit ou décora ou enrichit, dit-  
 on, plus de mille églises, dont un grand nombre  
 étaient consacrées à l'auguste Vierge. Citons notam-  
 ment la royale basilique de Spire dont il jeta les fon-  
 dements, mais qu'il n'eut pas le bonheur de pouvoir  
 achever. Sa dévotion à Marie ne fut pas non plus pour

(1) Godescard, 15 juillet. *Vie de saint Henri*.

rien dans les libéralités qu'il fit à la cathédrale de Strasbourg ainsi qu'à son chapitre. On ajoute que, dans ses voyages, du moment où il devait séjourner dans une ville, il y cherchait, en arrivant, une église ou une chapelle dédiée à Notre-Dame, et y passait en prière toute la nuit qui suivait son arrivée. Enfin, ce qui n'est pas une preuve moins forte de la religion de ce pieux monarque envers la Reine des vierges, c'est que, pour l'imiter, il porta l'héroïsme et le sublime de la vertu et de la chasteté, jusqu'à vivre dans le mariage avec son épouse Cunégonde comme la divine Mère de Jésus avait vécu avec son pur et chaste époux.

C'est ainsi que saint Henri a donné de nombreuses et éclatantes preuves de sa dévotion à la Mère de Dieu (1). Aussi ne sommes nous pas surpris, après tant d'actes signalés en l'honneur de cette Reine du ciel, que ce religieux empereur ait été favorisé de grâces merveilleuses, comme on le voit dans Naucler (2), qui raconte qu'un jour saint Henri vit distinctement la sainte Vierge qui lui apparut avec notre Seigneur Jésus-Christ et une suite nombreuse de bienheureux. Marie le montrant du doigt à son immortel cortège fit un pompeux éloge de sa chasteté, de sa justice et de sa dévotion hyperdulique. En même temps Jésus-Christ approcha du religieux prince et lui donna à baiser le livre des Évangiles qu'il tenait à la main; puis, comme sa sainte Mère, il loua hautement, en présence de ses anges, l'héroïque pureté du saint roi.

(1) *Eximium hujus erga Deiparam studium multa sanè declarant.*  
P. Courcier, *Negot. sæcul. M.*, p. 124.

(2) *Generatione 34.*

### XXXIII.

#### **SAINT ÉTIENNE,**

PREMIER ROI DE HONGRIE.

Les Hongrois descendaient des Huns. Ravageurs de pays et barbares comme l'étaient leurs pères au temps du terrible Attila, ils venaient, dans le dixième siècle, de désoler plusieurs contrées de l'empire d'Occident et notamment la Belgique, la Flandre et toute la Germanie. Dans leur rage de destruction, ils avaient amoncelé bien des ruines, pillé, brûlé ou démoli bien des églises et bien des monastères qui faisaient partie du domaine terrestre de Marie.

Mais l'épaisse et déplorable nuit dans laquelle ils étaient plongés allait bientôt disparaître; la lumière de la vérité allait briller à leurs regards; les nuages qui leur cachaient l'éternel soleil de justice allaient enfin se dissiper; l'heure de la grâce, l'heure du salut avait sonné pour ce peuple idolâtre.

Geysa, son quatrième duc, avait eu des conversations nombreuses et suivies avec des prisonniers chrétiens, qu'il avait faits dans ses guerres, et avec des voyageurs de la même religion qui étaient venus en Hongrie pour affaires de commerce. Le christianisme lui parut admirable de beauté dans ses dogmes et dans sa morale. Il en goûta le symbole et les magnifiques promesses; la grâce descendit dans son cœur, et, de concert avec son épouse Sarloth, il embrassa la foi et reçut le baptême avec plusieurs des principaux seigneurs de sa nation. Entre autres engagements qu'il prit alors avec lui-même, fut celui de gagner tous ses sujets à Jésus-Christ; et il songeait sérieusement à remplir cet engagement, lorsqu'il eut un songe dans lequel il crut entendre Dieu lui dire : « Geysa, ce n'est » point à toi qu'est réservé l'honneur de convertir les » Hongrois; tes mains sont trop souillées de sang. » Mais tu auras un fils; c'est lui que j'ai choisi pour » arracher ton peuple à la nuit de l'idolâtrie; il régnera sur la terre pendant de nombreuses années, » et il régnera encore éternellement au ciel. »

Peu de temps après ce songe, la duchesse Sarloth devint enceinte, et, pendant sa grossesse, elle eut, à son tour, une vision. Le premier martyr saint Étienne lui apparut et lui dit qu'elle aurait un fils, que ce fils succéderait à son père, et qu'au lieu du titre de duc il porterait celui de roi. Ce fut en conséquence de cette révélation que l'enfant reçut au baptême le nom d'Étienne.

Quand Geysa mourut, son fils n'avait que vingt ans. Néanmoins, et malgré cette extrême jeunesse, il prit hardiment en main les rênes du gouvernement. Il sen-



tait qu'il pouvait tout en celui qui était sa force et son conseil.

La grande œuvre qu'il projetait demandait une paix profonde. Pour l'avoir d'abord au dehors, il fit des traités d'alliance avec tous ses voisins; puis il songea à l'intérieur et s'occupa activement de mettre à exécution le dessein qu'il avait formé de convertir son peuple. Dans cette vue, il demanda aux pays catholiques de nombreux et saints missionnaires; il leur bâtit des presbytères, des couvents et des églises qu'il dota généreusement. Il établit pour la foi et pour les lettres des écoles publiques jusqu'alors inconnues à ces peuples barbares; il fit plus, il devint lui-même l'apôtre des siens et accompagna souvent les prédicateurs chargés d'annoncer la bonne nouvelle; c'est même de là que maintenant les empereurs d'Autriche, qui sont rois de Hongrie, portent le titre de Majesté Apostolique. Dieu bénit ses efforts. L'idolâtrie et l'ignorance disparurent rapidement.

Mais le bonheur spirituel de son peuple n'était pas le seul objet de ses préoccupations. Il fit immensément aussi pour son bien-être temporel. Il diminua les impôts, abolit les lois barbares que les Hongrois tenaient des Scythes et des Huns, leurs aïeux, et qu'ils avaient gardées; il fit des édits sévères contre le vol, l'adultère et l'homicide; il pourvut aux besoins des pauvres et fonda pour les malades un très grand nombre d'hôpitaux. Les veuves et les orphelins furent placés par lui sous la protection spéciale du chef de la nation; plein d'affabilité, il était accessible à tous et plus encore aux petits qu'aux grands. Les malheureux étaient ses amis de prédilection. Il les traitait comme des frères, et sa

foi lui montrait toujours Jésus-Christ en eux. Il s'était fait une loi de ne jamais refuser l'aumône à aucun mendiant, et il y fut fidèle. Sa tendre sollicitude pour ses Hongrois bien-aimés, franchit même les limites de ses états et traversa les mers ; car il fonda, pour les Hongrois, un hôpital à Rome et un autre à Jérusalem ; il consacra même des fonds pour secourir, le long de la route, les pèlerins de sa nation qui visitaient par dévotion les tombeaux des Apôtres ou le sépulcre du Sauveur. Dieu lui envoya des épreuves ; elles n'abattirent point son courage ; et, loin de murmurer, il adora et bénit la main qui le frappait pour accroître ses mérites. Pacifique par caractère et par religion, il sut, quand on l'y obligea, tirer l'épée du fourreau et faire sentir à ses ennemis la force de son bras. Apôtre, législateur et guerrier, père et réformateur de son peuple, saint Étienne, pendant un règne de plus de quarante ans, mérita bien de la Hongrie et de l'Église. Aussi, par admiration autant que par reconnaissance, ses sujets l'engagèrent unanimement à changer son titre de duc en celui de roi, que le pape lui accorda avec empressement en lui envoyant une couronne et une croix du plus grand prix.

Mais nous avons surtout à dire à quel titre saint Étienne mérite d'avoir place dans notre galerie des serviteurs illustres de la Mère de Dieu ; et cette tâche est bien facile, car les preuves de dévotion que cet excellent prince donna toute sa vie à la Reine du ciel, sont aussi nombreuses qu'éclatantes.

D'abord il fut élevé et formé à la vertu ainsi qu'à la science par saint Adalbert, évêque de Prague, une des lumières et un des hommes les plus saints de son

temps. Or, ce digne précepteur était lui-même animé de la plus tendre piété à l'égard de la très sainte Vierge. Il lui avait été voué dès ses premières années, car il était encore au berceau lorsqu'une maladie aiguë vint mettre ses jours en danger. Ses parents qui l'aimaient beaucoup et qui n'avaient alors que lui pour héritier de leurs grands biens, justement alarmés et tremblants pour la vie de leur fils, et pleins de confiance en Marie et en sa toute puissante bonté, prièrent avec ferveur cette compatissante Vierge de vouloir bien leur conserver cet enfant, le doux espoir de toute leur famille. Ils lui promirent d'ailleurs de le consacrer entièrement à son service pour le reste de ses jours. Cette prière faite et cet engagement contracté, ils portèrent l'enfant malade dans une des églises de Prague, et ils le déposèrent sur un autel de la sainte Vierge. Là ils renouvelèrent et leurs instances et leurs promesses. Marie exauça leurs vœux ; leur enfant fut guéri et « tant qu'il vécut il ne se comporta jamais, dit un pieux auteur, autrement que comme sujet et vassal de la Mère de Dieu (1). »

Un tel maître ne pouvait pas ne point inculquer ces dispositions à son royal élève. Aussi le cœur du fils de Geysa s'ouvrit naturellement à l'amour de Marie.

Voici par quels faits il prouva cette dévotion :

Ayant, comme nous l'avons dit, reçu le titre de roi, il voulut se faire sacrer en cette qualité ; et, dans cette cérémonie qui fut la plus imposante que la Hongrie eût jamais vue, il déclara, après avoir reçu l'onction royale, qu'il consacrait publiquement et solennellement son

(1) Poiré. *Triple Couronne*, t. 1, p. 292.

nouveau royaume à Marie , Mère de Dieu et Reine du ciel, qu'il se mettait lui et les siens sous sa protection, et qu'il la choisissait pour patronne spéciale de toute la Hongrie. En témoignage de ce vœu et de cette consécration , il fit bâtir dans la ville d'Albe qu'on surnomma dès lors *la Royale*, pour la distinguer d'une autre Albe qui est dans la Transylvanie, et parce que le roi la choisit pour le lieu le plus ordinaire de sa résidence, un magnifique temple qu'il dédia à cette Vierge. On y admirait surtout plusieurs tables d'autel en or massif et enrichies encore de pierres précieuses enchassées dans cet or. Cet édifice était si beau et si majestueux que les rois ses successeurs l'ont toujours choisi depuis pour le lieu de leur sacre et de leur sépulture. Quant à saint Étienne, ce fut tout particulièrement pour être en quelque sorte abrité habituellement par cet auguste sanctuaire et protégé par Celle à qui il était dédié, qu'il fit de la ville d'Albe sa résidence ordinaire.

La pensée de Marie , comme la pensée de Dieu , lui était toujours présente. Nous avons dit que ce bon prince aimait singulièrement les pauvres. Pour mieux connaître leurs besoins et pour être plus à même de les soulager en personne , il lui arrivait souvent de se déguiser afin de n'être pas connu et de pouvoir aller avec plus de liberté , à la faveur de ce déguisement , les visiter dans leurs réduits , panser leurs plaies et les soigner de ses royales mains quand ils étaient malades. Un jour donc qu'il était sorti après avoir dépouillé les insignes qui pouvaient le faire reconnaître, il se trouva environné d'une foule de mendiants, qui , au lieu de recevoir tranquillement et convenablement l'argent

qu'il leur donnait, se jettèrent sur lui, le renversèrent, lui donnèrent même quelques coups; puis, lui ayant arraché la bourse qu'il tenait et lui ayant pris violemment ce qu'il réservait pour d'autres, ils s'enfuirent en le laissant à terre fort maltraité. Le roi se laissa outrager avec une héroïque patience; il ne dit pas un mot qui pût trahir son pieux travestissement; mais s'adressant à Celle qui était la confidente de toutes ses peines aussi bien que de toutes ses joies, il lui dit : « Voyez, ô Reine des cieux, ô mon aimable »  
 » Maîtresse, voyez comme m'ont traité et en quel état »  
 » m'ont mis ceux qui pourtant vous appartiennent. Si »  
 » c'étaient des ennemis, je verrais de quelle manière »  
 » je devrais les punir; mais puisque ce sont des amis »  
 » et des membres de votre Fils, mon adorable Sau- »  
 » veur, c'est avec joie que je reçois ce traitement de »  
 » leur part, heureux de participer en quelque chose »  
 » aux outrages dont mon Dieu a été abreuvé dans sa »  
 » Passion. »

C'est ainsi que son regard s'élevait naturellement vers Marie; il recourait à elle dans toutes ses nécessités. L'empereur Conrad II, successeur de saint Henri, étant entré en Hongrie à la tête d'une nombreuse armée, Étienne, malgré la répugnance qu'il avait pour la guerre, leva aussi des troupes et marcha à la rencontre de son puissant agresseur. Mais avant d'en venir aux mains, il s'adressa à Dieu et demanda avec instance, par l'intercession de Celle à laquelle on donne aussi le titre de *Reine de la paix*, qu'il n'y eût pas de sang répandu. Sa prière fut exaucée; car peu de temps après, au grand étonnement de tout le monde et sans qu'on pût se dire pourquoi, l'empereur

reprit la route d'Allemagne avec autant de précipitation que s'il eût été vaincu. Et saint Étienne se regarda comme redevable à sa bonne et puissante Protectrice de cette retraite inexplicable.

On crut aussi que ce fut Elle qui fit tomber de la main d'un assassin le poignard dont il allait percer le prince malade. Voici en quelle circonstance. Trois ans avant sa mort, le pieux roi fut affligé de plusieurs maladies compliquées. Des seigneurs qui lui en voulaient, à cause de l'inexorable exactitude avec laquelle il obligeait tous les grands à rendre la justice, conspirèrent contre lui, et quatre d'entre eux résolurent d'attenter à ses jours. A cet effet celui que le sort avait désigné pour porter le coup fatal, pénétra, sur le soir, dans la chambre du monarque. Quoiqu'il fit déjà nuit les flambeaux n'étaient pas encore allumés. L'assassin cachait une épée nue sous son manteau. Mais, à peine eut-il fait deux ou trois pas dans l'appartement de l'auguste malade, que cette arme lui échappa des mains et tomba à ses pieds sur le plancher. Le prince qui dormait fut réveillé par ce bruit, et il demanda d'une voix forte qui était là. Le conjuré se voyant alors découvert, tomba aux pieds du roi, avoua son criminel projet et en demanda pardon avec beaucoup de larmes. Le prince se laissa toucher et il lui pardonna en bénissant Dieu et Marie auxquels il se crut redevable d'avoir échappé au danger qui venait de le menacer.

La dévotion qu'il ressentait pour cette Vierge bénie, il l'inspira à ses enfants. Pieusement secondé par son épouse Gisèle, sœur de saint Henri d'Allemagne, il fit de ses enfants autant de serviteurs de la Reine du ciel. Emeric répondit surtout aux bons soins de ses

parents. Et tel fut, en particulier, le fruit qu'il en retira que, marchant sur les traces et imitant la vertu de son oncle maternel, imitateur lui-même du chaste époux de Marie, il conserva dans le mariage la fleur de sa virginité. Déjà il était l'espoir de sa famille et du royaume, déjà il aidait son père à porter le poids des affaires, quand Dieu l'appela au ciel pour y *suivre l'Agneau partout où il porte ses pas* (1). Ce jeune prince fut canonisé par le pape Benoit IX, et sa fête a été fixée au 4 de novembre.

Pendant le moment vint où son père devait le suivre dans la tombe et dans le ciel. Il avait toujours désiré et souvent demandé la grâce de mourir le jour où Marie était entrée dans le royaume de son Fils. Cette faveur lui fut accordée. Aux approches de l'Assomption sa maladie empira ; sentant venir sa fin, il demanda les sacrements et les reçut avec la ferveur la plus touchante ; puis, élevant la voix, il s'écria en regardant une image de Marie qui était dans sa chambre : « Reine des cieux, ô vous à qui le monde doit sa ré- » génération, je vous recommande de nouveau tout le » royaume de Hongrie, les évêques, les prêtres, tous » les clercs, les grands et tout le peuple ; et, sur le » point de dire adieu à cette terre, je remets mon âme » entre vos mains. » Après ces mots il expira, et son âme sainte entra au ciel le jour où cette cité vivante célébrait l'anniversaire de l'entrée triomphale de son auguste Souveraine.

La dévotion de ce saint à l'égard de la Mère de Dieu eut pour imitatrice toute la nation hongroise, et elle

(1) Apoc.

s'est conservée jusqu'à nos jours dans ce peuple toujours fidèle et toujours catholique, malgré les ravages que le schisme et l'hérésie ont faits tout autour de lui. Tel était le respect de ce religieux prince pour le saint nom de Marie, qu'il n'osait pas le prononcer, et qu'au lieu de dire *Marie*, il disait toujours *la grande Dame, la Dame par excellence*. C'est aussi le nom que lui donnent de préférence les Hongrois, qui, longtemps après la mort de leur premier roi chrétien, s'inclinaient profondément ou même se jetaient à genoux quand on prononçait devant eux le nom sacré de Marie.

Pour le seconder dans les nobles et généreux efforts qu'il fit afin d'inspirer aux Hongrois un tendre amour pour Marie, saint Étienne eut, outre saint Adalbert de Prague dont nous avons parlé, saint Gérard, évêque de Chonad, un des plus grands et des plus pieux pontifes de ce temps. Il brilla tout spécialement par la piété la plus fervente à l'égard de Marie. Car dans l'église de Saint-Georges qu'il fit bâtir, il éleva un superbe autel en l'honneur de la Mère de Dieu, il fit placer devant un riche encensoir d'argent, et il fit tout ce qu'il fallait pour qu'à perpétuité deux hommes fussent chargés alternativement d'y entretenir le feu et d'y faire brûler l'encens. Tel était son respect pour la très sainte Vierge, que jamais il ne refusait rien de ce qu'on lui demandait en son nom, et que si quelque criminel dépendant de sa juridiction sollicitait sa grâce en invoquant en sa faveur l'intervention de Marie, le pieux pontife non-seulement se laissait désarmer, mais il fondait en larmes et demandait lui-même pardon au coupable tout comme s'il eut été non pas le juge mais l'accusé.



Du reste, au moment où saint Étienne gravait si efficacement dans le cœur des Hongrois la dévotion à Marie, ce sentiment régnait sur un grand nombre de trônes et plusieurs souverains en étaient vivement pénétrés. Othon III avait naguère fondé en Allemagne, et en l'honneur de cette Vierge, le fameux monastère de Tuits, dont l'abbé Rupert fut plus tard la principale gloire. Après lui saint Henri, beau-frère de saint Étienne, eut pour Marie la fervente piété que nous avons vue. En France le roi Robert prenait un rang distingué parmi les serviteurs couronnés de Marie; Romain, empereur d'Orient, surnommé Argyropile, se signalait sous le même rapport, surtout en élevant ou en restaurant un grand nombre d'églises parmi lesquelles plusieurs étaient dédiées à Marie; Herluin, duc et presque roi de Normandie, fonda à la même époque, de concert avec le célèbre Lanfranc et en l'honneur de Marie, la fameuse abbaye du Bec; et Garcias, roi de Navarre, instituait l'ordre militaire de Notre-Dame-du-Lys, et élevait sous l'invocation de la Mère de Dieu cette magnifique basilique où furent enterrés plusieurs des rois ses successeurs.

Mais un prince non moins grand que tous ceux-là, par ses vertus religieuses et en particulier par sa dévotion à Marie, régnait alors sur l'Angleterre et l'embaumait de la bonne odeur de ses exemples. C'était saint Édouard, surnommé le Confesseur, et qui fut un des plus chastes et des plus fidèles amants que la Vierge des vierges ait eu sur cette terre, puisque, sous le voile conjugal, il conserva sa virginité pour honorer par là l'union angélique de Marie et de Joseph.

Entre tous les évêques de cette même époque nous

ne mentionnerons ici que saint Héribert, archevêque de Cologne, qui contribua puissamment à la fondation, par Othon III, de l'abbaye de Tuits; saint Aufroid, évêque de Maëstricht, qui fonda dans son diocèse une abbaye de Bénédictins en l'honneur de la sainte Vierge; et Robert, évêque de Rouen, qui bâtit, sous le vocable de la Mère de Dieu, la cathédrale de cette ville.

Cette première moitié du *x<sup>e</sup>* siècle fournit encore à la liste des serviteurs les plus illustres de la Vierge Marie, le bienheureux Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste en Piémont, auquel on fait honneur de la fondation des deux monastères et des deux hôpitaux que l'on appelle l'un *le grand* et l'autre *le petit Saint-Bernard*, bâtis, comme chacun sait, au milieu des neiges alpéennes; saint Robert de Molesme, que Marie s'attacha par le don d'un anneau d'or qu'elle remit à sa mère même avant qu'il fût né, et qui, plus tard, fonda l'ordre de Cîteaux; et enfin saint Romuald, père des Camaldules, autre famille éminemment dévouée à Marie.

Tels sont les nobles personnages que nous donnons ici pour cortège à saint Étienne de Hongrie, et qui sont tous bien dignes de figurer à ses côtés près du trône de Marie.

## XXXIV.

### SAINT PIERRE DAMIEN,

CARDINAL-ÉVÊQUE D'OSTIE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Voici encore un nom illustre dans l'Église, et qui, comme celui du vénérable Fulbert, est sorti de ce qu'un homme célèbre de nos jours (1), lequel « n'a pourtant pas été bercé, en venant au monde, sur les genoux d'une duchesse (2) », appelle *la vile multitude*. Voici encore un prélat non moins grand par ses talents et ses vertus que par sa dignité, et qui, pour arriver au faite des honneurs dans la société chrétienne, n'a trouvé au sein de sa famille ni l'appui de la noblesse, ni celui de la fortune (3). Cette famille était même si peu connue et si obscure que son nom n'est point venu

(1) M. Thiers.

(2) Cormenin, *le Livre des Orateurs*, t. II, p. 254.

(3) ..... Non opibus, nec sanguine fretus,  
Conscendi cathedram.

jusqu'à nous, et que le grand personnage dont nous avons à parler, et qui a, en son temps, jeté un si vif éclat, n'a pas tiré ce nom de son obscurité. Il n'est lui-même connu que par son prénom de Pierre auquel, par reconnaissance, il ajouta un autre prénom, celui de Damien, que portait un de ses frères devenu son bienfaiteur.

Nous avons raconté ailleurs (1) les cruelles épreuves auxquelles avait été soumise l'enfance de notre saint et tout ce qu'il avait eu à endurer pendant les premières années de sa vie. Nous ne reviendrons pas ici sur ce sujet. Mais, partant de l'instant où il sortit de la misère, nous dirons que, grâce aux rares talents dont Dieu l'avait pourvu et à son amour pour l'étude, il eut, quoique entré un peu tard dans la carrière des sciences, bientôt devancé tous ses condisciples, égalé et même surpassé ses maîtres.

En consultant sa vie nous le voyons enseigner avec le plus grand succès et attirer autour de lui d'innombrables élèves de toutes les parties de l'Europe. Puis, tout-à-coup, craignant que cette réputation ne vînt lui enfler le cœur, et que l'orgueil ne le perdît, malgré toutes les précautions qu'il prenait pour se sanctifier, il quitta cette chaire qui lui avait si largement procuré honneur et profit, et il alla s'enfermer dans un humble ermitage et s'y cacher sous le boisseau. Mais c'était un flambeau qui devait briller en quelque lieu et en quelque état qu'il fût. Aussi fut-il abbé des divers ermitages de *Sainte-Croix-Fontavelle*, et, en cette qualité, il forma des disciples qui devinrent eux-mêmes, par la suite, de brillantes lumières dans l'Église.

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. 1, p. 152.

Cependant la renommée de ses vertus et de ses talents était allée jusqu'à Rome ; et les papes Grégoire VI, Clément II, Léon IX et Victor II ne voulurent pas que la retraite profitât seule d'un tel trésor ; et ils en tirèrent parti pour le bien général du royaume de Jésus-Christ, en l'employant avec succès dans un grand nombre d'affaires qui demandaient de l'habileté et de la capacité. Plusieurs évêques eurent aussi recours à sa science et à sa piété pour les besoins de leurs diocèses. Étienne IX alla plus loin ; il l'enleva, malgré lui, à la vie monastique, et le créa cardinal-évêque d'Ostie, ce qui le mit à la tête de tout le sacré collège. Nicolas II et Alexandre II l'employèrent ensuite comme légat, et lui confièrent diverses missions très importantes qu'il remplit constamment à la satisfaction de ceux qui l'avaient honoré de leur confiance.

Ce fut en revenant d'une de ces missions que ce vieillard vénérable, chargé d'années et de mérites, trouva la fin de ses glorieux et immortels travaux et le commencement de son éternelle récompense.

Il avait été, pendant plus de vingt-huit ans, le conseil, l'organe et la plume des souverains pontifes, l'oracle de plusieurs évêques et le guide d'un grand nombre de personnages du plus haut rang dans le monde.

Ce fut dans sa retraite, au pied de l'Apennin, qu'il composa la plupart des ouvrages qu'on a de lui. Ce sont des lettres, des sermons, des vies de saints, des prières, des hymnes et soixante petits traités sous le nom d'*Opuscules* sur différents sujets d'histoire, de discipline, de piété, de morale, de science, etc. Ils prouvent, dans leur auteur, une érudition étonnante. Saint Pierre Damien est en effet un des écrivains les

plus abondants et les plus renommés de son siècle. Tous ses écrits portent l’empreinte d’un esprit cultivé et aussi versé dans les saintes lettres que dans les lettres profanes. Son style est vraiment remarquable d’aisance, de clarté, de force et d’élégance. Ce que nous connaissons des ouvrages de ce Père nous a paru si beau et si parfait de diction, que nous n’hésitons pas à dire que saint Pierre Damien est, selon nous, quant au style, le plus cicéronien et le plus élégant des Pères de l’Église latine. Nous le trouvons bien plus pur, bien plus correct et bien plus harmonieux que Lactance, auquel on a donné le titre de *Cicéron chrétien* ; et si nous jugeons ce pieux et remarquable écrivain sur les extraits que nous avons vus et traduits de lui pour faire cet article, nous ne craindrons pas de dire qu’à notre avis, saint Pierre Damien est de tous les panégyristes de Marie, que nous avons passés jusqu’ici en revue, le plus parfait et le plus véritablement orateur. On trouve, en effet, chez lui un style pur, coulant, harmonieux, poétique même, de beaux mouvements, de la vie, de la chaleur, de l’onction, de la méthode, en un mot tout ce qu’exige la véritable éloquence.

Quant à ses vertus, elles furent celles d’un fervent et zélé serviteur de Jésus-Christ. Deux fois il quitta le monde pour s’ensevelir dans la retraite, deux fois il se déroba aux honneurs et aux dignités pour cacher sa vie en Dieu ; et quand il cessa de vivre, il méditait de se soustraire, pour la troisième fois, à ces grandeurs humaines qu’il redoutait et qu’il fuyait autant que d’autres les recherchent. La prière, la vigilance sur lui-même, l’esprit d’obéissance, d’oraison, d’humilité, de pauvreté et de détachement, la mortification des sens, le

silence, les jeûnes, les veilles, le cilice, les aumônes, l'amour et le soin des pauvres, le zèle vif et ardent de la gloire de Dieu, ses efforts courageux pour la pureté des mœurs, pour le maintien ou pour le rétablissement de la discipline, sa soumission constante aux pontifes de Rome, successeurs de saint Pierre, lui firent un magnifique diadème d'immortalité.

Parlons maintenant de sa piété envers la sainte Vierge, piété qui ne fut en rien inférieure à ses autres qualités comme ses écrits en font foi. Il donna même une impulsion et une vigueur nouvelles au culte de Marie; car il contribua puissamment à répandre la pratique de consacrer le samedi de chaque semaine à la Vierge; celle de la récitation quotidienne du petit office, et celle encore des messes en l'honneur de la Mère de Dieu ou messes *de Beatâ*. On lui a même fait un crime d'avoir usé de l'influence qu'il a eue sur son siècle pour donner trop d'importance et de popularité à ces pratiques que quelques-uns qualifient de minutieuses. Mais l'auteur judicieux de l'*Histoire générale de l'Église* le venge complètement de ce reproche injuste (1).

C'est lui qui nous a appris la manière dont son frère Marin se constitua l'esclave de la Mère de Dieu, et l'apparition dont cette auguste Vierge récompensa cet humble et généreux abandon.

C'est de lui encore que nous tenons qu'un religieux qui avait pour habitude de dire, chaque fois qu'il passait devant l'autel de la sainte Vierge, cette pieuse et courte antienne : « Réjouissez-vous, ô Marie, Mère de

(1) Tom. iv, p. 361.

» Dieu et Vierge immaculée, réjouissez-vous, car  
 » l'Ange vous a remplie de joie » entendit, un jour,  
 une voix qui partit de l'autel, et qui lui dit : « Tu m'as  
 » dit de me réjouir, eh bien, en récompense, tu te  
 » réjouiras aussi avec moi dans le paradis. »

Enfin, c'est dans les œuvres de saint Pierre Damien que nous lisons qu'une femme, qui était morte à Rome de son temps, apparut à une autre femme de ses amies, et lui dit qu'à l'occasion de sa grande et belle fête de l'Assomption, Marie avait délivré des flammes du purgatoire un plus grand nombre d'âmes qu'il n'y avait d'habitants dans la ville capitale de l'univers chrétien.

Mais écoutons-le lui-même, et voyons en quel magnifique langage il a loué Marie. On a de lui plusieurs sermons sur la Nativité, l'Annonciation, la mort et l'Assomption de cette Vierge. Commençons par les fragments empruntés à ses discours sur la Nativité.

« Quelle langue ne serait pas réduite au silence?  
 » Quelle raison humaine ne serait pas écrasée et con-  
 » fondue en voyant le Créateur naître de sa créature,  
 » et l'ouvrier tirer son origine de son ouvrage? Celui  
 » que l'immensité de la terre et des cieux est impuis-  
 » sante à contenir, est conçu dans les entrailles virgi-  
 » nales d'une fille d'Adam. Le Dieu immense et infini  
 » qui, co-éternel au Père, gouverne et régit à son gré  
 » avec ce même Père toute la création, consent à se  
 » faire petit enfant, et, en cette qualité, à s'enfermer,  
 » pendant neuf mois, dans le sein d'une humble vierge  
 » qui devient sa mère. O mamelles mille fois heureuses,  
 » qui, en laissant tomber quelques gouttes de lait sur  
 » les lèvres d'un faible enfant, donnent la vie à Celui



» qui est le pain des Anges et l'aliment divin des  
 » hommes ! Elles distillent quelque peu d'une liqueur  
 » nutritive, et, par là, elles font vivre le Créateur du  
 » monde ! Celui dont la puissance commande aux va-  
 » gues et aux tempêtes de l'Océan, Celui qui donne  
 » aux fleuves l'immense quantité d'eau qu'ils envoient  
 » à la mer, Celui qui rafraîchit et arrose la terre par  
 » d'innombrables sources, se réduit à attendre quel-  
 » ques gouttes de lait du chaste sein d'une Vierge ; ce  
 » lait coule des pures mamelles de cette Vierge-Mère, et  
 » il devient la chair du Rédempteur.

» Aussi, mes frères, je vous en prie, apprenez de là  
 » combien la bienheureuse et très glorieuse Vierge Marie  
 » est digne de nos éloges et de notre admiration pour  
 » nous avoir produit, de son très chaste sein, Celui  
 » qui nous a arrachés du ventre de l'affreux dragon.  
 » Ah ! pour la louer convenablement, toute l'éloquence  
 » des rhéteurs, toute la subtilité des dialecticiens,  
 » toute la profondeur de pensée des philosophes est  
 » impuissante.

» Bien que Marie ait pour aïeux les plus illustres  
 » patriarches, bien qu'elle soit de race royale, cepen-  
 » dant toute sa noblesse lui vient de Celui qui, par un  
 » prodige jusque là sans exemple, est né d'elle sans  
 » faire tort à sa virginité ; et cette noblesse efface  
 » toutes les grandeurs humaines. Sans doute elle est  
 » distinguée par les titres de ses ancêtres, mais elle  
 » l'est bien plus encore par la noblesse de son Fils ; car  
 » si, par sa famille, elle est fille des rois, elle est,  
 » par le choix qui a été fait d'elle, Mère du Roi des  
 » rois.

» Ici, mes frères, réfléchissez, je vous prie, à

» tout ce dont nous sommes redevables à cette bien-  
 » heureuse Mère de Dieu, et combien nous devons la  
 » remercier, après Dieu, pour notre rédemption. Car  
 » ce corps de Jésus-Christ que cette Vierge a mis au  
 » monde, qu'elle a pressé dans ses bras et contre son  
 » cœur si tendre, qu'elle a enveloppé de langes, au-  
 » quel elle a prodigué tous les soins d'une bonne  
 » mère, ce corps, dis-je, c'est, sans aucun doute, ce-  
 » lui-là même que nous recevons à l'autel, et dont  
 » nous buvons sacramentellement le sang pour notre  
 » rédemption. Il n'est donc pas étonnant que toute  
 » langue balbutie, que tout génie échoue quand il s'a-  
 » git de louer Celle en qui le souverain Médiateur de  
 » Dieu et des hommes a daigné s'incarner. Toute  
 » louange venant de l'homme est indigne de Celle qui  
 » nous a donné de sa chair immaculée Celui qui est  
 » le céleste aliment de nos âmes, Celui qui dit de lui-  
 » même : « *Je suis le pain vivant qui est descendu du*  
 » *ciel* (1) ».

« Qu'y a-t-il d'étonnant que cette incompréhensible  
 » Vierge ne puisse pas être dignement louée par les  
 » mortels, quand elle surpasse tout le genre humain  
 » par l'excellence de ses mérites et par la sublimité de  
 » ses vertus incomparables ? Et, en effet, qu'est-ce qui  
 » pourrait entrer en comparaison avec elle ? Ce n'est  
 » certainement ni le chœur vénérable des Patriarches,  
 » ni le sénat ou le tribunal des Apôtres, ni l'armée  
 » triomphante et glorieuse des Martyrs, ni aucun des  
 » anciens, ni personne des modernes. Car, soit en fait  
 » de sainteté, soit en fait de justice, soit sous le rap-

(1) Joan. vi, 51.

» port de la piété, soit sous celui de la perfection,  
 » qu'est-ce qui a pu manquer à cette Vierge sans pa-  
 » reille qui a été remplie de tous les dons de la  
 » grâce? Aussi a-t-elle entendu l'ange lui dire quand  
 » il la salua : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur*  
 » *est avec vous*. Que pouvait-il, je le demande, y avoir  
 » d'imparfait et de défectueux, soit dans l'âme, soit  
 » même dans le corps de Celle qui mérita de devenir,  
 » comme un autre ciel, le sanctuaire de la plénitude  
 » de la divinité (1)? Il n'est donc pas surprenant que  
 » Celle qui surpasse en perfections les premiers des  
 » esprits célestes soit au-dessus des mérites et des éloges  
 » des hommes.

» Réjouissons-nous donc, et livrons-nous aux plus  
 » vifs transports d'allégresse à la naissance de la bien-  
 » heureuse Vierge Marie qui a été pour le monde la  
 » cause d'une joie jusqu'alors inconnue et le principe  
 » de tout le salut du genre humain. Triomphons; et  
 » comme nous nous réjouissons à la naissance de Jésus-  
 » Christ, ainsi réjouissons-nous à la naissance de Ma-  
 » rie, mère de Jésus-Christ. C'est aujourd'hui qu'est  
 » née Celle qui est la Reine du monde, la porte du  
 » ciel, le tabernacle du Très-Haut, l'étoile de la mer  
 » et l'échelle céleste par laquelle le monarque suprême,  
 » voulant s'anéantir, est descendu jusqu'à notre obs-  
 » cure vallée, et par laquelle encore l'homme, qui  
 » auparavant gisait à terre, s'est relevé et est monté  
 » au ciel. Aujourd'hui a brillé pour le monde cette  
 » étoile par laquelle le soleil de justice a répandu sur  
 » nous ses divines clartés, cette étoile dont le pro-

(1) Coloss. 1, 19.

» phète a dit : *Une étoile sortira de Jacob et un rejeton*  
 » *s'élèvera d'Israël* (1). »

C'est encore dans un des sermons de saint Pierre Damien, sur la Nativité de la Mère de Dieu, que nous trouvons ce beau passage :

« Heureux les purs esprits du ciel qui jouissent de  
 » la présence de l'auguste Marie ! Nous, ici-bas, et en  
 » attendant que nous partagions leur bonheur, nous  
 » devons nous borner, hélas ! à honorer par la pensée  
 » la mémoire de vos ineffables suavités, ô Vierge bien-  
 » aimée. Ils ont, eux, la possession ; nous n'avons,  
 » nous, que la mémoire. Mais si la mémoire est en-  
 » core si douce, que dirons-nous de la présence ? Et  
 » ces esprits bienheureux, inondés bien plus que nous  
 » de l'abondante rosée de la divinité, jouissent claire-  
 » ment de la vue du Fils et de la Mère. La gloire du  
 » Fils et de la Mère les couvre de ses clartés. Quant à  
 » nous, condamnés ici-bas à la dure prison de notre  
 » mortalité, nous n'avons, pour consoler et charmer  
 » nos ennuis, que la pensée des joies du ciel. Les  
 » Écritures, il est vrai, adoucissent notre éloignement  
 » et notre privation ; car il nous est donné par elles  
 » de lire quelques détails sur ces ravissante merveilles  
 » que les anges de Dieu contemplent sans obstacle.  
 » Mais qu'il vienne donc enfin le beau jour qui nous  
 » mettra en possession des bienheureuses et éternelles  
 » réalités ! qu'il vienne le jour où nous n'aurons plus  
 » à lire de loin les charmes et les douceurs de la patrie  
 » absente, mais où il nous sera donné de jouir de  
 » tous ses biens. D'ici ce moment fortuné, cherchons

(1) Num. XXIV, 17.

» nos consolations dans ce que la pensée et la foi ont  
 » d'agréable, jusqu'à ce que nous soyons rassasiés par  
 » les délices de la possession. »

Dans ce même sermon qui est le premier sur la Nativité, le pieux orateur s'écrie en s'adressant à la Vierge objet de ses éloges :

« Je sais, ô noble Dame, que vous êtes la bonté  
 » même, et que vous nous aimez d'un invincible amour,  
 » nous que votre Fils et Seigneur a aimés souverainement en vous et par vous. Qui peut savoir combien  
 » de fois il vous arrive tous les jours d'apaiser la colère  
 » du juge redoutable, quand sa sévère justice lui commande de frapper? C'est en vos mains que Dieu a  
 » mis les trésors infinis de sa miséricorde; et vous êtes  
 » la seule à qui une telle faveur ait été accordée. »

Dans son deuxième sermon sur le même sujet, appliquant, avec l'Église, à l'auguste Mère de Dieu ces paroles si connues du livre des Proverbes : « *La sagesse s'est bâti une demeure; elle l'a appuyée sur sept colonnes* (1), » le saint panégyriste dit : « Oui, cette  
 » virginale demeure a été, en effet, soutenue par sept  
 » colonnes, car la glorieuse Vierge a été enrichie des  
 » sept dons du Saint-Esprit, qui sont les dons de  
 » sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de  
 » science, de piété et de crainte de Dieu. Et cette  
 » éternelle sagesse qui atteint d'une extrémité à l'autre  
 » avec force et qui dispose toutes choses avec douceur (2), a fait cette demeure de telle sorte qu'elle  
 » fût digne de recevoir Dieu même et de l'engendrer  
 » des entrailles de sa chair immaculée. »

(1) ix, 1. — (2) Sap. viii, 1.

Il commence en ces termes son sermon sur l'Annonciation :

« Frères bien-aimés, réjouissez-vous dans le Seigneur; car je vais vous parler de cette bienheureuse Dame qui, après Dieu, a dans vos cœurs la première place. Celle qui va faire le sujet de ce pieux entretien, c'est Celle au nom de laquelle vous vous inclinez humblement, Celle dont vous récitez dévotement l'office, Celle dont vous rappelez sans cesse le doux souvenir. C'est Celle dont la pensée est délicieuse à vos cœurs, parce que l'abondance de sa douceur est grande et ineffable (1); car plus doux que le miel est l'esprit de Celle en qui le Dieu de toute bonté est survenu avec son infinie douceur. »

Il dit dans ce même sermon :

« Le nom de Marie sort des trésors de la divinité; et il est arrêté dans les suprêmes conseils que l'œuvre de la rédemption doit être faite en Elle, par Elle et avec Elle, afin que, comme rien n'a été fait sans Jésus-Christ, ainsi rien ne soit réparé sans Marie. »

Puis il s'écrie en entrant dans son sujet :

« Oh! la douce! oh! l'admirable nouvelle! oh! la merveilleuse! oh! l'inouïe bonté de la salutation de l'Ange! Il nomme la Vierge *pleine de grâce* parce qu'en elle descendait Celui par qui toute grâce a été donnée au monde. *Le Seigneur*, dit-il, *est avec vous*, parce qu'il est en vous Celui qui vous a fait ce que vous êtes, qui vous a fait pour naître de vous. *O femme bénie entre toutes les femmes!* Par la femme la malédiction a été répandue sur la terre; par la

(1) Ps. xxx, 20.

» femme la bénédiction a été rendue à la terre. Cette  
 » même main qui nous donna l'amer breuvage de la  
 » mort, nous présente aussi le doux breuvage de la  
 » vie. Une abondante effusion de la bénédiction nou-  
 » velle efface la tache de l'antique malédiction. Et que  
 » fait Marie au milieu de tout cela? Est-ce que l'arri-  
 » vée du céleste message la jette dans une joie immo-  
 » dérée? Est-ce que son âme s'abandonne à l'enflure  
 » de l'orgueil? Non; mais avant de répondre elle pèse  
 » dans son esprit le sens de la salutation de l'Ange.  
 » *En entendant ces paroles, dit l'évangéliste, elle fut*  
 » *toute troublée, et songeait en elle-même quelle pouvait*  
 » *être cette salutation (1).* »

Mais il est temps de voir quelles pensées, quels sentiments et quelles paroles le mystère de l'Assomption inspire à l'éloquent docteur.

« Il est bien beau et bien grand ce jour heureux  
 » dans lequel la royale Vierge monte vers le trône de  
 » Dieu le Père, et, prenant place sur le siège même de  
 » l'adorable Trinité, attire sur sa personne auguste et  
 » sainte le regard et l'admiration des anges eux-mê-  
 » mes. Toute la multitude des célestes intelligences  
 » s'assemble et se réunit pour voir la nouvelle Reine  
 » assise à la droite du Dieu des vertus avec un man-  
 » teau d'or et un corps toujours immaculé. Elle brille  
 » par les nuances merveilleuses de sa robe et par la  
 » variété et le nombre de ses mérites. Oui, voici le  
 » jour qui a rempli de joie les célestes demeures. Ah!  
 » pour la terre, ce jour ne vient qu'une fois par an!  
 » mais, pour le ciel, il dure toujours!

(1) Luc I, 29.

» Contemplez, ô chrétiens! des yeux de l'âme, l'as-  
 » cension du Fils et l'assomption de la Mère; et vous  
 » trouverez facilement qu'il y a, dans la première,  
 » quelque chose de plus excellent, et, dans la seconde,  
 » quelque chose de plus glorieux. Car le Sauveur monte  
 » au ciel par sa propre vertu comme Maître et comme  
 » Créateur. Les anges l'accompagnent, mais ils ne lui  
 » sont d'aucun secours. Marie, au contraire, est em-  
 » portée au ciel par la puissance de son Fils. Les  
 » anges l'accompagnent et ils la soutiennent dans son  
 » vol. Elle monte par grâce, non par nature. Voilà  
 » pourquoi le jour où Jésus entre au ciel s'appelle  
 » ascension, tandis que celui où la Vierge y fait sa  
 » glorieuse entrée se nomme assomption. Que si nous  
 » méditons maintenant avec soin cette ascension du  
 » Fils et cette assomption de la Mère, nous découvri-  
 » rons certainement quelque chose qui réjouira déli-  
 » cieusement notre cœur. Le voici : c'est que quand  
 » Jésus remonta au ciel, quand il éleva la nature in-  
 » férieure, c'est-à-dire l'humanité au-dessus de la na-  
 » ture supérieure, c'est-à-dire des anges, quand, par  
 » un prodige inconcevable, il unit intimement l'homme  
 » à la divinité et porta notre chair jusque sur le trône  
 » de Dieu, toute la brillante milice des esprits bien-  
 » heureux alla à sa rencontre. A ces saintes intelli-  
 » gences se joignirent les âmes justes qu'il venait de  
 » délivrer et qu'il emmenait avec lui; et ce fut avec  
 » ce cortège réellement triomphal qu'il fut conduit à  
 » son Père pour être à jamais assis à la droite de sa  
 » souveraine et toute-puissante Majesté. Portons à pré-  
 » sent nos pensées sur l'assomption de Marie, et, sans  
 » manquer au respect dû à la dignité du Fils, nous



» trouverons que le triomphe de la Mère est plus pom-  
 » peux que celui de Jésus. Car les anges seuls ont pu  
 » aller au-devant du Rédempteur; tandis que, quand  
 » sa Mère a fait son entrée dans la vivante et éternelle  
 » cité de Dieu, son Fils lui-même, avec tout le ciel,  
 » tant les anges que les bienheureux, est allé à sa  
 » rencontre, et l'a ensuite introduite dans les parvis  
 » sacrés, puis menée jusqu'au trône qu'elle occupera  
 » éternellement.

» Marie s'élève du désert, c'est-à-dire de notre terre,  
 » vers les sublimes régions où est placé son trône  
 » royal, toute remplie, toute comblée, tout inondée  
 » de délices (1). Oui, elle en est inondée; car *plu-*  
 » *sieurs d'entre les femmes ont amassé de grandes ri-*  
 » *chesses spirituelles, mais Marie les a surpassées*  
 » *toutes* (2). En effet, l'abondance de ses mérites est  
 » infinie, car, en recevant le Saint-Esprit, elle conçoit  
 » le Fils de Dieu et elle engendre le Roi de gloire.  
 » C'est toute chargée des richesses de la grâce qu'elle  
 » entre dans le ciel; c'est tout inondée de délices  
 » qu'elle s'envole vers son éternel empire. Le Dieu des  
 » vertus est le Père de ce Bien-Aimé dans lequel ce  
 » même Père a mis ses complaisances; et c'est sur lui  
 » que s'appuie cette Mère, la plus heureuse des mères,  
 » qui, s'asséiant sur le siège d'or de la divine Majesté,  
 » repose dans les bras de son époux, dans les bras de  
 » son Fils. Oh! quelle dignité! quel honneur! quelle  
 » gloire que de s'appuyer sur Celui que les anges  
 » mêmes ne regardent qu'en tremblant! »

Qui a jamais expliqué avec plus de poésie, dans le

(1) Cant. viii, 5. — (2) Prov. xxxi, 29.

style comme dans la pensée , ces paroles du sacré cantique appliquées à Marie : « *Belle comme la lune, remarquable comme le soleil* (1). » « Quoi de plus beau » que la lune, lorsque, resplendissant dans un ciel » étoilé et étincelant de feux, elle efface tous les autres » astres? Voyez quelle douce clarté, quelle lumière » vive et bienfaisante jaillit, par une belle nuit, du » disque circulaire de cette admirable planète et éclipse » presque entièrement les autres corps célestes. Ainsi » Marie, élevée en grâce et en dignité au-dessus de » tous les anges et de tous les bienheureux, les sur- » passe tous aussi en gloire et en majesté. Quelque » soit l'éclat dont brillent les autres corps célestes, la » lune leur est supérieure en clarté et en dimensions. » Ainsi la Vierge sans pareille l'emporte sur les deux » natures humaine et angélique et par ses mérites in- » finis et par l'éclat éblouissant de ses perfections. » *Unique comme le soleil*. Méditez cette comparaison » dont l'objet est le plus beau qu'il y ait dans le monde. » Car, parmi toutes les choses visibles, il n'en est au- » cune qui ait été trouvée par l'Esprit-Saint plus ex- » cellente et plus digne d'être comparée à la Vierge et » à ses prérogatives. Et, en effet, la clarté du soleil » est bien autrement vive et autrement splendide que » celle de la lune; car, bien que celle-ci rende moins » visibles les étoiles qui sont plus petites qu'elle, ce- » pendant elle ne les efface pas entièrement; tandis » que le soleil, immense foyer de lumière, absorbe » tellement les rayons des autres corps lumineux, qu'ils » sont comme s'ils n'étaient pas, et que l'œil ne les

(1) Cant. vi, 9.

» aperçoit plus. Ainsi en est-il de la tige de Jessé, qui,  
 » messagère du vrai soleil de justice, brille dans les  
 » splendeurs inaccessibles de cet astre, de manière à  
 » éclipser totalement, dans le ciel, les deux ordres  
 » d'habitants de cette cité sainte, les anges et les hom-  
 » mes glorifiés. » .

Dans tout ce que, jusqu'à présent, nous avons lu à la gloire de la très sainte Vierge, nous n'avons nulle part trouvé un plus beau développement de ces autres paroles du même cantique : « *Comme le lys brille parmi les épines, ainsi ma Bien-Aimée est parmi les filles des hommes* (1), que celui de saint Pierre Damien : « Comme le lys, dit-il, brille parmi les épines, » ainsi a brillé parmi toutes les filles de la terre la bienheureuse Vierge Marie. Bien que née sur la tige informe et épineuse de la Synagogue, elle eut, dans son corps, par sa pureté incomparable, la blancheur de la neige. Les flammes du lys ne sont qu'un symbole bien imparfait de ces autres flammes d'une double charité dont la Vierge brûlait dans son cœur pour Dieu et pour le prochain. Ensuite, comme le lys exhale les parfums les plus suaves, ainsi Elle répandait partout la bonne odeur de ses vertus; et enfin, de même que le lys élance gracieusement sa tige légère vers le ciel, de même l'esprit de Marie tendait continuellement à se détacher de la terre pour vivre tout en Dieu. »

Enfin, en ces jours où tous les cœurs véritablement chrétiens sont dans la joie et l'allégresse parce que le digne Pontife qui gouverne l'Église vient de prononcer

(1) Cant. II, 2.

du haut de son infailible chaire que Marie a été conçue sans la tache originelle, nous ne saurions mieux faire que de terminer cet article en faisant voir comment le saint ermite de *Fontavelle* exprimait cette croyance qui est maintenant un dogme :

« Adam s'est condamné lui et toute sa postérité à  
 » une mort éternelle et aux plus affreuses ténèbres.  
 » Aussi dès le moment où il pécha, d'épaisses ténèbres  
 » morales se répandirent sur toute la terre; mais elles  
 » n'atteignirent pas Marie. Car quoique la chair de cette  
 » Vierge provienne d'Adam, néanmoins elle n'a pas  
 » contracté les souillures de la chair d'Adam, mais sa  
 » pureté incomparable est devenue, dans le ciel, l'éclat  
 » et la splendeur d'une indéfectible lumière. »

Le bénédictin Hermann, surnommé *Contract*, parce qu'une maladie qu'il avait eue dans son enfance lui avait rétréci les membres, mérite bien d'avoir place à la suite de Pierre Damien dont il fut le contemporain. Nous avons dit ailleurs (1) sa dévotion envers Marie. Nous avons dit de quelles grâces cette Vierge le favorisa pendant sa vie et à sa mort. Nous nous bornerons simplement à le mentionner ainsi que le bienheureux Marin, frère de saint Pierre Damien, dont nous avons également parlé dans l'ouvrage précité (2).

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. 1, p. 157.

(2) *Ibid.*, p. 152.

## XXXV.

### **SAINT GRÉGOIRE VII,**

PAPE.

S'il est, dans le monde, une ville où, depuis l'origine de la religion chrétienne, le culte de Marie ait été constamment plein de sève et de vigueur, et où l'auguste Mère de Dieu ait été sans interruption l'objet de tous les honneurs et de tous les hommages qu'il est permis de rendre à une simple créature sans faire injure au Créateur, c'est assurément la ville que saint Pierre a choisie pour y fixer son siège. S'il y a sur la terre une église dont les pontifes aient droit de fournir un nombreux et brillant contingent à la liste des serviteurs illustres de Marie, c'est certainement l'Église de Rome. Déjà trois de ses chefs ont pris place dans cette galerie, ce sont : saint Pierre, saint Léon surnommé le Grand et saint Grégoire que l'histoire a

honoré du même titre. Au chapitre de saint Léon, nous avons sommairement résumé ce que les papes avaient fait de plus remarquable en l'honneur de la Vierge-mère, depuis saint Pierre jusqu'à lui, saint Léon, c'est-à-dire pendant une période d'environ quatre cents ans. A l'article de saint Grégoire, nous avons fait une revue de même nature, qui, commençant à Hilaire, successeur de saint Léon I<sup>er</sup> et allant jusqu'à saint Grégoire aussi I<sup>er</sup>, renfermait un espace d'environ deux cents ans. Après lui, après ce grand et éminent pontife, nous trouvons parmi ses successeurs et comme s'étant signalés par quelques actes ou paroles ou écrits à la gloire de la sainte Vierge : 1<sup>o</sup> Boniface IV, qui, ayant demandé à l'empereur Phocas et ayant obtenu le Panthéon de Rome, si vanté par les auteurs payens, le consacra, le 13 mai 607, à la majesté du vrai Dieu, sous l'invocation de la sainte Mère du Christ et de tous les martyrs ; 2<sup>o</sup> saint Martin I<sup>er</sup>, qui, étant sur le point de souffrir le martyre dans la Chersonèse, sous l'empereur Constant, fauteur des Monothélites, et ayant à repousser des erreurs qu'on lui imputait calomnieusement, parla en ces termes, notamment au sujet de la très sainte Vierge : « Quant à ce qui est de notre très glorieuse Dame, l'auguste Marie, toujours Vierge, qui » a mis au monde notre Seigneur et Maître, Jésus-Christ ; que tous les saints et tous les pères et docteurs catholiques proclament unanimement *Theotôcon*, c'est-à-dire Mère de Dieu, mes accusateurs ont menti contre moi et même contre leurs propres âmes. Car, quiconque n'honore pas Marie, toujours Vierge, Mère de notre Seigneur Jésus-Christ, la plus heureuse et la plus sainte des créatures et élevée en

» grâce et en gloire au-dessus de toute la nature humaine, par Celui qui est né d'Elle; que celui-là soit  
 » anathème dans le présent et dans l'avenir; » 3<sup>e</sup> Agathon qui assembla à Rome, en 680, un synode général, auquel assistèrent cent vingt-cinq évêques qui, parlant de la Vierge, la proclament *sainte et immaculée d'âme et de corps*. Sur la proposition de ce même pontife, il fut décidé, dans ce synode, qu'au mois de novembre suivant, on tiendrait, à Constantinople, un concile général. Deux cent quatre-vingt dix évêques s'y rendirent; on y traita de la sainte Vierge dans les termes les plus élogieux, et on y cita surtout avec de grands applaudissements ces paroles de saint Sophrone, évêque de Jérusalem, mort en 634 : « Dieu le Verbe, » Fils unique du Père, est né véritablement homme, » de la chair immaculée et virginale de la sainte et » très pure Vierge Marie, sans faire perdre à sa Mère » sa virginité; et il a prouvé qu'elle était réellement » et véritablement Mère de Dieu; » 4<sup>e</sup> Benoît II, qui n'occupa que neuf mois la chaire de saint Pierre, et qui, durant ce court pontificat, fit faire à *Sainte-Marie des Martyrs* un magnifique baldaquin de porphyre surmonté d'une croix richement ornée de pierreries; 5<sup>e</sup> Sergius, qui se rendit recommandable par sa tendre pitié envers la sainte Vierge en l'honneur de laquelle il ordonna qu'on chanterait des litanies les jours de l'Annonciation, de l'Assomption et de la Nativité de cette même Vierge, en allant processionnellement de l'église *Saint-Adrien* à l'église *Sainte-Marie*. Ce fut ce même pontife qui, selon Baronius, consacra l'église de *Sainte-Marie-in-via-lata*, à l'endroit où avaient autrefois demeuré saint Paul et d'autres saints; 6<sup>e</sup> Jean VII,

qui, pendant un pontificat qui ne dura que trois ans, décora de peintures remarquables une autre basilique dédiée à la Mère de Dieu et connue sous le nom de *Sainte-Marie-la-Vieille*, y fit reconstruire le jubé, et enrichit d'admirables mosaïques la chapelle de la sainte Vierge dans l'église de saint Pierre; 7<sup>e</sup> Grégoire II, qui fonda, au chevet de *Sainte-Marie-ad-Præsepe* ou *Sainte-Marie-de-la-Crèche*, un monastère, et repeupla le couvent de Saint-André, en ordonnant que les religieux de ces deux établissements chanteraient régulièrement et à perpétuité, le jour et la nuit, les louanges de Dieu et celles de la très sainte Vierge; 8<sup>e</sup> Grégoire III, qui, au rapport d'Anastase, fit avec munificence plusieurs dons considérables à un grand nombre d'églises placées sous l'invocation de la Mère de Dieu. Pour protester par ses actes autant qu'il l'avait fait par ses paroles contre l'hérésie des iconoclastes qui alors troublait l'Église, il fit mettre à l'image de la Vierge qui était à Saint-Pierre de Rome, un magnifique diadème d'or parsemé de perles fines, un collier aussi d'or, six superbes hyacinthes et beaucoup d'autres ornements inestimables, sans compter les couronnes, les vases et les croix d'argent. A l'oratoire de la crèche, nommé le *Saint oratoire par excellence*, il plaça une statue de la Mère de Dieu tenant son Fils, toute d'or massif et toute étincelante des pierreries les plus rares; 9<sup>e</sup> Etienne III, qui, ayant été élu dans la basilique de *Sainte-Marie-de-la-Crèche* et par conséquent sous les auspices de Marie, se montra, comme pontife, plein de dévotion envers cette auguste Reine, construisit plusieurs hopitaux qu'il rangea autour de *Sainte-Marie-extra-muros*, répara *Sainte-Marie-de-l'École-grecque* qui



tombait en ruines, et alla plusieurs fois, à pied, en procession, et la tête couverte de cendres, à l'église de *Sainte-Marie-de-la-Grèche*, pour y prier la sainte Vierge d'obtenir de Dieu la fin des maux qu'Astolphe, roi des Lombards, causait à la ville de Rome et à toute l'Italie; 10<sup>e</sup> saint Paul 1<sup>er</sup>, qui, à beaucoup d'autres qualités éminentes, joignit une charité toute paternelle à l'égard des malheureux et une piété toute filiale envers la Mère de Dieu; ce fut en conséquence de ce dernier sentiment qu'il fit bâtir sur le Vatican un nouvel oratoire à la Mère de Dieu, l'orna de mosaïques et d'autres travaux d'art et l'enrichit d'une statue de la sainte Vierge en argent doré et du poids de cent livres. Ce fut là qu'il voulut être enterré et qu'il fit construire son tombeau pour que ses cendres reposassent sous le regard de Marie; 11<sup>e</sup> Adrien 1<sup>er</sup>, qui, selon Anastase, l'historien des papes, fut remarquablement pieux envers la sainte Vierge, et qui, par suite de cette piété, fit d'innombrables présents en or, en argent et en étoffes précieuses, aux diverses églises de Rome dédiées à Marie; qui en rétablit plusieurs et en orna un plus grand nombre, et qui, dans la lettre qu'il écrivit à Tharase, patriarche de Constantinople, lettre qui fut lue dans la seconde session du sixième concile œcuménique assemblé à Nicée en 787, appelle Marie *immaculée* et la proclame *sans tache et sans souillure*; 12<sup>e</sup> saint Léon III, qui fut, dit Anastase, un pontife profondément versé dans les saintes lettres et dans tout ce qui concerne la discipline ecclésiastique, doux, chaste, éloquent, ferme, bienfaisant, charitable, ami des pauvres et des malades et qui signala sa piété envers la sainte Vierge, par les nombreuses églises

qu'il bâtit, répara ou embellit en son honneur. On cite notamment les dons qu'il fit à *Sainte-Marie-de-la-Crèche*. Ce fut ce pape qui consacra, dans la ville d'Aix-la-Chapelle, la magnifique basilique bâtie par Charlemagne et dédiée à la Mère de Dieu; il la dota d'innombrables et précieuses indulgences; et, dans le même voyage, il consacra encore, à la prière de Géobald, évêque de Liège, un grand nombre d'autres églises dédiées à cette même Vierge, dans le pays de Tongres; 13<sup>e</sup> Paschal I<sup>er</sup>, qui, entre autres marques de piété envers la sainte Vierge qu'il donna pendant le cours de son pontificat, remit à neuf l'église de *Sainte-Marie* dite *Dominica*, laquelle tombait de vétusté, enrichit son abside d'une élégante mosaïque, et lui fit beaucoup d'autres largesses dont Anastase donne le détail; 14<sup>e</sup> Grégoire IV, aussi grand par sa dévotion à Marie que par son humilité et par son détachement des biens et des honneurs de ce monde. Il prouva sa piété envers la Mère de Dieu, surtout par les largesses qu'il fit en or, en argent et en pierres précieuses à *Sainte-Marie-au-delà-du-Tibre*; puis il engagea Louis-le-Débonnaire à faire célébrer en France et en Allemagne, la fête de sainte Marie des Martyrs et de tous les saints qu'on célébrait à Rome le 1<sup>er</sup> de novembre; ce qui eut lieu du consentement unanime des évêques de tout l'empire d'occident; 15<sup>e</sup> Sergius II, qui, par les riches présents qu'il fit à *Sainte-Marie-Majeure*, témoigna assez hautement de sa piété à l'égard de l'auguste patronne de ce lieu vénéré; 16<sup>e</sup> saint Léon IV, qui mérite, au dire du P. Courcier, un rang distingué entre les plus dévots serviteurs de Marie; car, au rapport d'Anastase, un monstre affreux désolant Rome et

ses environs et empoisonnant l'air de son haleine pestilentielle, le pieux pontife, plein de confiance en la très sainte Vierge, alla, le jour même de l'Assomption, vers le lieu où était cet animal maudit, et il le fit périr par la seule puissance de son humble et fervente prière. Ce fut en mémoire de ce fait et pour en rendre grâce à Dieu et à Marie qu'il donna une octave à cette solennité qui, jusques là, n'en avait pas. Il fit aussi bâtir sur le fort Saint-Ange l'église de *Sainte-Marie-de-la-rue-des-Saxons* et il la décora avec une vraie magnificence ; 17<sup>e</sup> Benoît III, qui offrit à *Sainte-Marie-de-la-Crèche* une superbe couronne d'or du poids de quatre livres et qui fit restaurer le baptistère de cette enceinte révéree ; 18<sup>e</sup> saint Nicolas I<sup>er</sup>, surnommé le Grand, qui enrichit de dons considérables les deux églises de *Sainte-Marie-in-Cosmedin* et de *sainte-Marie-la-Neuve*.

C'est en parcourant ainsi les annales de la papauté pour y chercher ce que les souverains pontifes ont fait de plus remarquable touchant le culte chéri de la Mère de Dieu, que nous arrivons au grand pape dont le nom est inscrit en tête de ce chapitre.

Il était, comme les Apôtres, comme saint Fulbert de Chartres, comme saint Pierre Damien et comme bien d'autres qui ont jeté un vif éclat dans l'Eglise, de basse extraction. Son père était un pauvre charpentier de Soano en Toscane. Mais Dieu qui lui réservait de hautes destinées, le conduisit à Rome où il entra en qualité de religieux au monastère de *Sainte-Marie* du mont Aventin. Il en sortit ensuite pour aller à Cluny. Léon IX qui avait déjà apprécié son mérite, le rappela à Rome et le nomma abbé de saint Paul dans cette

ville. Nicolas II lui conféra la dignité d'archidiacre de l'Église romaine. Ses qualités et ses talents attirèrent sur lui les regards des souverains pontifes ; aussi eut-il une grande part aux affaires de l'Église sous les divers pontificats de Léon IX, de Victor II, d'Étienne X, de Nicolas II et d'Alexandre II. Plusieurs fois on avait voulu l'élever sur la chaire de saint Pierre, et, loin d'ambitionner, loin de briguer ce périlleux honneur, il l'avait toujours repoussé comme il l'affirme lui-même en s'adressant aux saints Apôtres. « Vous le » savez, leur dit-il, ce n'est point de moi-même que » je suis entré dans les ordres sacrés ; je n'ai fait » qu'obéir et avec crainte aux papes Grégoire et Léon » mes supérieurs.... C'est malgré moi et avec la plus » grande douleur, vous en fûtes témoins, c'est malgré » mes regrets et mes larmes que, sans égard à mon » indignité, je fus élevé sur votre siège éminent. Si » je fais cette déclaration, ce n'est pas pour dire que » je vous ai choisis, mais que c'est vous-mêmes qui » m'avez imposé le fardeau si grave du gouvernement » de votre Église. » Ce fut après la mort du pape Alexandre II qu'il fut porté par la voix et par le suffrage de tous sur le siège apostolique. Né avec un caractère mâle, ferme et plein d'énergie, doué d'une trempe d'esprit inflexible, il avait encore pris dans la vie monastique le goût et l'habitude d'une discipline sévère. Les principes sacrés de la justice et de la morale étaient chez lui l'objet d'un véritable culte, et il les observait avec une rigidité et une ténacité qui n'admettaient ni faiblesses, ni concessions, ni accommodements. Les missions qu'il remplit, les affaires qu'il traita, les voyages qu'il fit en qualité de légat tant en

Italie qu'en Allemagne, en Espagne et en France ; la confiance dont il avait joui auprès de plusieurs papes avant qu'il fût lui-même la première sentinelle d'Israël, lui avaient fait découvrir bien des désordres dans l'Église ; et, plus tard, il les signalait en termes pleins d'amertume dans une lettre qu'il écrivit en 1074 à saint Hugues, abbé de Cluny. « De quelque côté, dit-il, » que je jette les yeux, je ne trouve que des sujets de » tristesse. L'Église d'Orient s'est séparée de la foi catholique ; et quand je tourne mes regards à l'Occident, au midi, au septentrion, à peine y vois-je des » évêques qui soient entrés dans l'épiscopat par les » voies canoniques ou qui vivent en évêques. Parmi » les princes séculiers, je n'en connais point qui préfère la gloire de Dieu à la sienne et la justice à l'intérêt. Pour ceux parmi lesquels je demeure, je veux » dire les Romains, les Lombards et les Normands » (d'Italie), je leur reproche souvent qu'ils sont pires » que des Juifs et des Païens. »

Les deux plaies les plus profondes et les plus générales qui affligeassent alors l'Épouse de Jésus-Christ, étaient la simonie et l'incontinence des clercs. Le saint pape résolut de porter d'une main ferme le fer et le feu dans ces plaies. En conséquence, il s'arma de toute la force que lui donnaient les saints canons. Il fit gronder la foudre sur la tête des archevêques, des évêques, aussi bien que sur celle des simples prêtres. Il suspendit, interdit et déposa plusieurs prélats qu'il réduisit à la communion laïque. Il en intimida d'autres et les aiguillonna tous par des lettres terribles. Le zèle de la maison de Dieu brûlait et dévorait son cœur ; et, pour la purifier des vices qui la souillaient, il brava

tous les ennemis, affronta tous les dangers et consentit même à mourir. Tout son pontificat, qui dura douze années, ne fut qu'une lutte acharnée contre le génie du mal. Il fut ce juste d'Horace qui verrait, sans sourciller, la ruine du monde; ou, pour parler un langage plus conforme aux livres saints, il fut ce juste de David, qui, plein de confiance en Dieu, est aussi inébranlable que la montagne de Sion. Dieu l'opposa comme une digue à l'affreux débordement qui, en ces jours mauvais, menaçait d'envahir tout le champ du Seigneur. Nouveau Jean-Baptiste, il jeta intrépidement à la face des empereurs et des rois prévaricateurs, comme à la face des princes de l'Église qui oubliaient leurs devoirs, l'inflexible *non licet*. Aussi eut-il le droit de pouvoir, sur son lit de mort, se rendre le témoignage qu'il avait *aimé la justice et haï l'iniquité* (1).

Mais hâtons-nous de dire quels sont ses droits à l'honneur de figurer ici.

Ces droits sont dans la piété véritablement remarquable dont il fit preuve envers l'auguste Mère de Dieu.

Et bien des choses dans sa vie avaient dû faire naître, entretenir et développer en lui ce pieux sentiment.

D'abord il avait commencé par être religieux dans une maison consacrée à cette glorieuse Vierge; et, dans un pareil asile, placé immédiatement sous les auspices de Marie, le pieux Hildebrand avait appris naturellement à aimer et à vénérer la sainte patronne de son couvent.

(1) Dernières paroles de Grégoire VII mourant.

De là il était allé à l'abbaye de Cluny où il avait trouvé dans tous les religieux un amour tout spécial envers la Reine du ciel.

Lié ensuite intimement avec saint Odilon et avec saint Hugues qui gouvernèrent l'un et l'autre ce même ordre en qualité d'abbés, et qui, l'un et l'autre aussi, se distinguèrent par leur piété envers la Mère de Dieu, Hildebrand dut partager leurs sentiments de dévotion à l'égard de cette Vierge.

Et la preuve qu'il les partagea, c'est que le saint nom de Marie et l'invocation de Marie viennent souvent sur ses lèvres dans les circonstances les plus critiques de son orageux pontificat. Ainsi quand, pour la première fois, en 1076, il déposa Henri empereur d'Allemagne et d'Italie, il prend Marie à témoin qu'il est *monté malgré lui dans la chaire apostolique*; et quand, quatre ans plus tard, il renouvelle et rend définitive cette même déposition, il le fait en exprimant *sa pleine et entière confiance dans le jugement et la miséricorde de Dieu et dans celle de Marie sa très pieuse Mère, toujours Vierge*. Ajoutons qu'il signala cette même piété par la restauration et la consécration qu'il fit de *Sainte-Marie-du-Portique* dans l'ancien forum romain.

Mais le monument le plus authentique et la preuve la plus incontestable de sa dévotion envers la Mère de Jésus, c'est la lettre qu'il écrivit à la comtesse Mathilde qui lui fut si dévouée et dans laquelle il dit : « Entre » les meilleures armes que je vous offre et vous pré- » sente, avec la grâce de Dieu, contre le prince du » monde, la première c'est la fréquente réception du » corps de Notre-Seigneur, et la seconde un plein et » entier abandon entre les bras de Marie. » Puis il

ajoute un peu plus loin : « Quant à la Mère de Dieu,  
 » à laquelle je vous ai tout spécialement recommandée,  
 » à laquelle je vous recommande, et à laquelle je ne  
 » cesserai de vous recommander que quand, confor-  
 » mément à nos vœux les plus ardents, il nous sera  
 » donné de la voir auprès de Dieu, que vous en  
 » dirai-je ? que le ciel et la terre, quoique impuissants  
 » à la louer autant qu'elle le mérite, ne cessent de  
 » dire ses louanges. Cependant tenez pour certain et  
 » pour indubitable que plus elle l'emporte sur toutes  
 » les mères en dignité, en bonté et en sainteté, plus  
 » elle excelle aussi par sa miséricorde et par sa man-  
 » suétude pour les pécheurs et les pécheresses con-  
 » vertis au Seigneur. Cessez donc de vouloir pécher ;  
 » et, prosternée devant elle, répandez à ses pieds des  
 » larmes qui aient leur source dans un cœur contrit  
 » et humilié ; et je puis vous assurer que vous là  
 » trouverez plus empressée et plus prompte à vous  
 » pardonner que ne le serait aucune mère selon la  
 » chair. »

Faisons suivre cette notice sur saint Grégoire VII d'un beau passage extrait des œuvres d'Hildebert, évêque du Mans, et qui vécut, comme Hildebrand, dans le XI<sup>e</sup> siècle.

Hildebert, disent MM. Grégoire et Collombet (1), fait éclater dans ses œuvres une tendre piété envers la Mère de Dieu ; il a composé plusieurs sermons à sa louange. Il a aussi fait des poésies sur toutes sortes de sujets. C'est d'une pièce de vers sur la naissance du Christ qu'est tiré l'hymne suivant :

(1) *Livre de Marie*, t. 1, p. 159.



« Oh ! l'heureuse prérogative de la chaste Mère de  
 » Dieu ! Les cieux, par sa miséricorde, s'inclinent de-  
 » vant la terre. Voilà cette Mère sainte, dont le nom  
 » sur les lèvres est pour le cœur un rayon de miel et  
 » pour l'oreille une douce mélodie. Voilà Celle que le  
 » Créateur du ciel a peinte en dedans et en dehors et  
 » qu'il a douée de qualités angéliques. Autant qu'il est  
 » permis de le croire, la divinité tout entière s'est ré-  
 » fléchie en Elle et s'est mise à cette merveilleuse créa-  
 » tion, car elle a purifié son âme, embelli sa chair,  
 » afin qu'à l'intérieur l'esprit fût chaste et qu'à l'exté-  
 » rieur la chair fût sans souillure. Une splendeur  
 » éclatante l'environne de toutes parts ; en Elle brille  
 » toute la beauté de l'ivoire. Sa grâce éclipse le miroir  
 » de la lumière angélique ; toute la cour céleste porte  
 » là ses regards. Les cithares des cieux célèbrent ses  
 » vertus ; une musique céleste résonne pour Elle. Voilà  
 » le vaste cellier où le miel de la divinité, débordant  
 » de toutes parts, l'inonde de sa bienfaisante rosée.

» Étoile de la mer, blancheur de l'ivoire, miroir du  
 » paradis, source de pardon, porte de vie, ô Vierge,  
 » salut !

» Heureuse échelle des cieux, école de paix, encen-  
 » soir d'or, tige fleurie, parfum divin, ô Vierge, salut !

» En toi éclatent des titres si admirables que ta  
 » gloire ne saurait monter plus haut. Toutes les vertus,  
 » tous les parfums t'embaument à l'envi. Tu es le rayon  
 » sans défaut, tu es la fleur sans épine ; tu es le jour  
 » sans nuages, tu es la Mère sans souillure. Mais à  
 » quoi servent mes paroles ? elles ne peuvent rien  
 » ajouter à ta louange. En vain luit un flambeau ; il  
 » ne saurait accroître l'éclat du jour. »

Comme on le voit, le <sup>xii</sup>e siècle, quoiqu'un des plus pâles de l'ère chrétienne, entendit encore de beaux accents et de magnifiques paroles à la louange de Marie.

Parmi les œuvres qu'il enfanta et qui se rattachent au culte de cette Vierge, les plus importantes sont sans doute la fondation de la Chartreuse par saint Hugues et par saint Bruno, et celle de l'ordre de Cîteaux par ce même saint Robert que nous avons déjà nommé.

L'Institut de saint Bruno fut éprouvé dès sa naissance; il se vit même en grand danger; et ce danger ne disparut que lorsque tous ses membres se furent jetés en toute confiance dans les bras de Marie, l'eurent prise pour patronne et eurent adopté la coutume de réciter, tous les jours, son petit office. Ils lui dédièrent aussi presque toutes leurs églises. Une de leurs pratiques les plus ordinaires et les plus pieuses, c'était que chaque religieux la saluât comme sa Protectrice spéciale toutes les fois qu'il sortait de sa chambre ou qu'il y rentrait. Nous avons de saint Bruno un sermon dans lequel il dit que *Marie a préparé l'hameçon au moyen duquel on a pu prendre le grand léviathan de l'abîme.*

Sous le rapport de la dévotion à Marie, Cîteaux ne le céda en rien à la Chartreuse. Ces deux familles rivalisèrent de zèle et de religion envers la divine Mère du Christ qui est, pour ainsi dire, la Présidente née de toutes les congrégations formées par l'esprit de Dieu dans le sein de l'Église.

Le siècle où nous en sommes vit encore commencer ces fameuses expéditions connues sous le nom de *Croisades*, et il les vit commencer sous les auspices de Marie. De toutes parts on la pria pour leur heureux succès; on récita le chapelet, le petit office, l'Angelus

à cette intention. Ce fut dans la même pensée que le pieux et brave Godefroid de Bouillon, chef de la première croisade, voulut mettre à la voile le jour de l'Assomption, 15 août 1096, qu'il l'invoquait toujours, avant d'en venir aux mains, et qu'il faisait porter sa sainte image dans les rangs et à la tête de ses braves légions.

Ah ! si chez les croisés la chasteté avait égalé la foi, que de glorieux triomphes ils auraient remportés ! Combien ils auraient, par Marie, obtenu de victoires ! Mais il n'en fut point ainsi, parce que la foi seule ne rend pas agréable à Dieu et à sa sainte Mère.

## XXXVI.

### SAINT ANSELME,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Le très savant et très judicieux auteur du livre intitulé *Maria negotium sæculorum*, étant arrivé à l'an de Jésus-Christ 1109, s'exprime ainsi : « En cette année trois astres de l'Église de la terre s'éteignirent pour ce monde et se levèrent pour le ciel; ce sont saint Albéric, saint Hugues et saint Anselme (1). »

Or, ces trois astres ne brillèrent pas moins par leur fervente piété envers la Mère de Dieu que par leurs autres vertus.

Nous avons dit ailleurs (2) la dévotion de saint Albéric envers la plus parfaite de toutes les créatures et

(1) *Tria sidera Ecclesiæ occidunt ex hac vita, et cælo oriuntur*, S. Albericus, S. Hugo, S. Anselmus.

(2) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. 1, p. 182.

les grâces singulières dont il fut favorisé par cette auguste Vierge.

Nous avons aussi raconté dans le même recueil (1) la vision merveilleuse qu'eut saint Hugues en récompense de sa tendre religion pour la Vierge toute sainte. Cette religion l'anima jusqu'à son dernier soupir ; car il voulut mourir dans la chapelle même et au pied de l'autel de cette bonne et tendre Mère.

Nous ne parlerons donc ici que de saint Anselme, qui est peut-être l'enfant le plus illustre de la cité d'Aoste en Piémont.

Attiré par le nom et par la réputation du célèbre Lanfranc qui, de Pavie, lieu de sa naissance, était allé en Normandie à l'abbaye du Bec, où il avait ouvert un cours public d'éloquence, de droit civil et de philosophie, regardé comme la première école de l'Europe, Anselme ne tarda pas à se trouver, par son mérite, à la tête de tous ceux qui suivaient ce cours. Ses études dans sa patrie avaient déjà été brillantes ; sous son nouveau et habile maître il jeta un tel éclat qu'il eut bientôt effacé tous ses condisciples. Les qualités du cœur n'étant pas moindres en lui que celles de l'esprit, Lanfranc l'aima comme un fils ; et cette affection ne contribua pas peu à déterminer Anselme à embrasser la vie religieuse dans l'institut de saint Benoît. Il s'incorpora donc au monastère du Bec, dont Lanfranc était prieur ; et quand ce grand homme eut été nommé abbé à Saint-Étienne de Caen, Anselme, qui n'était alors âgé que de trente ans, fut élu pour le remplacer. Environ quinze ans plus tard, de prieur il devint abbé de

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. 1, p. 165.

la même communauté; et, quoique bien jeune encore, il montra constamment, dans tous les postes qu'il remplit, la sagesse d'un vieillard. Son amour pour le travail était infatigable; et ce travail, il le sanctifiait par une prière continuelle, par le jeûne, par l'aumône, par le soin des malades qu'il servait de ses propres mains et par toutes les vertus qui font le vrai chrétien et le bon religieux. La charité, la patience, la douceur, la modestie formant le fond de son caractère, il ne lui fut pas difficile de se gagner tous les cœurs. Aussi, de la part des séculiers comme de la part des religieux, dans le monde comme dans l'église et dans le cloître, Anselme était l'objet des plus grandes prévenances. Prêtres, moines et laïques, évêques et grands seigneurs, rois mêmes rivalisaient de zèle pour lui faire honneur, et chacun croyait avoir bien mérité de Dieu quand il avait donné à son fidèle serviteur quelque marque de respect et de vénération.

Cependant il était écrit qu'Anselme suivrait pas à pas dans la carrière de la vie son très illustre maître. Comme Lanfranc il avait quitté la Lombardie pour la France; comme Lanfranc il avait pris l'habit de saint Benoit à l'abbaye du Bec, dont il avait été prieur quand Lanfranc eut quitté cette maison et ce poste. Comme Lanfranc encore il eut la dignité d'abbé; mais ce titre n'était pas le dernier et le plus élevé que la Providence réservât au maître et au disciple. Lanfranc étant devenu archevêque de Cantorbéry, Anselme hérita encore de ce siège primatial quand la mort de Lanfranc l'eut rendu vacant.

Mais alors les temps étaient pleins de périls. Les souverains oubliant que le Christ a dit : « Les rois des

nations (payennes) dominant leurs peuples ; mais, vous, ne leur ressemblez pas (1), » les souverains, à l'époque dont nous parlons, se croyaient tout permis. Leurs passions, leurs intérêts, leurs caprices étaient la loi suprême. Oppresseurs de leurs sujets, ils voulaient encore être les oppresseurs de l'Église. Son autorité spirituelle, sa constitution, sa discipline, ses censures, ses anathèmes, rien ne les arrêtait dans leurs voies despotiques ; ils dépouillaient ses temples et ses maisons religieuses, confisquaient ses privilèges, spéculaient sur la vacance des sièges et des bénéfices, en usurpaient les revenus, faisaient un honteux trafic des choses les plus saintes, vendaient même les évêchés ou en faisaient la récompense de leurs courtisans les plus vils et les plus diffamés. L'abomination de la désolation était par eux dans le lieu saint.

Tel était l'état des choses en un grand nombre de provinces catholiques et notamment en Angleterre quand saint Anselme monta sur le siège primatial de la Grande-Bretagne. Cette île avait alors pour roi Guillaume-le-Roux, fils et successeur de Guillaume-le-Conquérant. Ce prince agit dans ses états comme l'empereur Henri IV agissait en Allemagne. Saint Anselme se vit donc dans la nécessité de lutter contre Guillaume comme saint Grégoire VII avait lutté contre Henri ; et l'épiscopat du pieux primate d'Angleterre fut aussi agité, aussi troublé que l'avait été le pontificat d'Hildebrand. C'est que la vigueur déployée par celui-ci se retrouva dans l'autre. Il sut parler en évêque d'abord à Guillaume-le-Roux et ensuite à Henri I<sup>er</sup>,

(1) Luc. xxii, 25.

son frère et son successeur, lequel, au commencement de son règne, marcha obstinément *dans la voie de damnation* (1) qu'avait suivie son frère aîné. Résister à ces deux princes c'était évidemment s'exposer à souffrir persécution pour la justice; et c'est ce qui arriva. Anselme fut expatrié pendant la plus grande partie de son épiscopat. Mais Dieu adoucit pour lui les rigueurs de l'exil en lui faisant trouver sur la terre étrangère d'ineffables consolations. Saint Hugues, abbé de Cluny, et l'archevêque de Lyon le reçurent comme un véritable confesseur de la foi : et à Rome il se vit successivement honoré de l'affection de deux papes, logé dans leur propre palais, placé auprès de leur personne dans les cérémonies; chargé par l'un d'eux d'exposer la doctrine de l'Église dans le concile de Bari, et traité en toutes choses par le chef de la chrétienté avec les plus grandes marques d'estime et de bienveillance. Cependant le soir de sa vie fut sans nuages. Rendu à son église, il la gouverna trois ans dans une paix profonde, du moins en ce qui concernait le pouvoir temporel; après quoi Dieu l'appela à lui pour lui donner la couronne promise à quiconque aura bien et loyalement combattu.

Ses écrits l'ont fait regarder comme le meilleur métaphysicien qu'eut eu l'Église latine depuis saint Augustin. Saint Anselme avait beaucoup lu, beaucoup étudié ce Père; et, dans ses livres ascétiques, surtout dans ses méditations, on croit relire saint Augustin.

Parlant de sa religion, un hagiographe a dit : Il

(1) Qualification donnée par Guillaume lui-même à sa propre conduite, *Hist. génér. de l'Église*, t. IV, livr. 34, p. 501.



s'approchait du Fils par une tendre dévotion envers la Mère (1).

Cette dévotion, il l'avait puisée dès l'enfance dans les leçons et les exemples de la pieuse Ermengarde, sa mère; et ce sentiment ne fut pas étranger au saint parti qu'il prit de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, non plus qu'à la préférence qu'il accorda pour cela à l'ordre de saint Benoît. Plusieurs lui attribuent le livre de *l'Excellence de la Vierge*, livre rempli des plus doux et des plus tendres épanchements de la piété envers la Mère tout aimable. Mais plusieurs aussi lui contestent cette production.

Ce qu'on ne lui dispute pas, c'est le *Traité de la conception virginale et du péché originel*, traité dans lequel il parle avec les plus grands éloges de la Vierge admirable. Il y dit notamment : « Il était de toute » convenance que la Vierge que l'Éternel avait choisie » pour être la Mère, dans le temps, de ce Fils unique » et bien-aimé dont il est le Père, de toute éternité, » eût toute la pureté et toute la sainteté dont, après » Dieu, un être quelconque est susceptible. » L'auteur prodigue en outre à la Vierge de Nazareth les qualifications de *très pure*, de *très sainte*, de *très glorieuse* et mille autres épithètes laudatives qui prouvent hautement et incontestablement l'admiration enthousiaste de celui qui les donne pour celle qui en est l'objet. On connaît notamment cette célèbre sentence : « *Aucun vrai serviteur de Marie ne peut périr pour l'éternité* », sentence que Pelbart (2) et, avant lui, saint Antonin (3),

(1) Alban Butler, traduit par Godescard.

(2) In *Stellario Virginis*, lib. 12, art. 1.

(3) Part. 4, titul. 15, cap. 14, § 7.

disent extraite des écrits de saint Anselme et qu'il développe lui-même en ces termes : « Comme il est impossible que ceux dont Marie détourne le regard de sa tendresse soient sauvés, ainsi est-il indubitable que ceux en faveur desquels elle intercède comme avocate, seront justifiés et sauvés. »

Il est vrai que quelques auteurs ont douté que saint Anselme ait été favorable à la conception sans tache de Marie. Il paraît même évident qu'en un grand nombre d'endroits de ses écrits, saint Anselme semble croire que Marie a contracté la souillure originelle. Cette opinion paraît surtout manifeste et évidente dans ce passage du livre II chapitre XVI de l'ouvrage intitulé *Pourquoi Dieu s'est-il fait homme?* « Quoique la conception de Jésus-Christ ait été pure et exempte de toute délectation charnelle, cependant la Vierge de laquelle a été formé ce Dieu-homme, cette Vierge a été, elle, conçue dans l'iniquité; sa mère l'a conçue dans le péché et elle est née avec la tache du péché originel, parce que Adam, dans lequel tous ont péché, a transmis à Marie la souillure de son péché. »

Dans le même chapitre, saint Anselme répète souvent que Marie a été purifiée de la souillure originelle par les mérites de Jésus-Christ. Or, pour être purifié, il faut préalablement avoir été sali, comme pour être guéri il faut avoir été blessé.

Pour l'excuser d'être ainsi en désaccord avec presque tous les Pères, docteurs, écrivains, poètes, prédicateurs et fidèles sur le glorieux privilège d'une conception immaculée, des auteurs ont prétendu que tout ce qui est dit contre cette croyance dans le livre que saint Anselme composa à Sélavie sur les causes de l'Incar-

nation du Verbe, n'est qu'une objection et nullement une assertion de l'auteur (1).

D'autres le justifient en disant que ces passages sont faussement attribués à saint Anselme, qu'il n'en est pas l'auteur, et qu'ils ont été glissés et insérés dans ses œuvres par des copistes contraires à la pieuse croyance de la conception sans tache. Mais ce moyen de justification est essentiellement mauvais puisque Albert-le-Grand, de Halès, saint Thomas et saint Bonaventure, ainsi que des théologiens modernes, reconnaissent avec Vasquez (2) que ces divers passages sont bien de saint Anselme. Nous aimons mieux ce que disent quelques auteurs à savoir que ce docteur fut d'abord peu favorable à l'opinion que Marie eut été conçue sans péché, mais que, plus tard, il se rapprocha, sur ce point, du sentiment général. C'est là du moins l'avis de Jean Bacon (3), de Bernardin de Buste (4), de Dominique Balan (5), et enfin de Salazar (6).

Plus d'un auteur prétend qu'à l'époque où saint Anselme occupait le siège primatial de Cantorbéry, la fête de la Conception fut célébrée en Angleterre avec plus de solennité qu'elle ne l'était auparavant; et on lui fait honneur de l'impulsion universelle qui fut alors donnée à la Grande-Bretagne et dont l'effet fut un redoublement de piété envers la Mère de Dieu. C'est

(1) *Histoire générale de l'Église*, par Bérault-Bescastel.

(2) Part. 3, disput. 116, cap. 11.

(3) In distinct. 4, quæst. 2, art. 3.

(4) In Mariali serm. 4 et 9 de Conceptione.

(5) In tractatu de Conceptione Virginis.

(6) De immaculata B. Deip. Conceptione, cap. 42.

d'ailleurs ce que semble prouver la lettre aux évêques anglais, lettre que l'on dit être de saint Anselme, et dans laquelle l'auteur exhorte avec les plus vives instances les prélats, ses confrères, à faire célébrer avec une pompe nouvelle, la fête de la Conception, leur citant à ce propos les révélations faites à Helsim ou Elsin, abbé de Rémèse, et au frère du roi de Hongrie, concernant la célébration plus solennelle et plus pompeuse de la Conception de la Mère de Dieu.

Quoiqu'il en soit de cette lettre et de l'opinion de saint Anselme touchant la Conception de la sainte Vierge, on ne saurait révoquer en doute sa dévotion envers cette Vierge; car cette dévotion brille dans sa vie comme dans ses œuvres, dans sa conduite comme dans ses écrits.

Étant tombé un jour dans une fosse profonde où il eût dû périr sans une assistance divine, il invoqua la Vierge que l'on ne prie jamais en vain. Elle lui vint en aide, et il échappa à la mort par un véritable miracle. Comme témoignage de sa piété envers la Mère de Dieu, on garde encore au Bec, dit l'Anglais Alban Butler, l'image de la Vierge devant laquelle saint Anselme allait prier, tous les jours, lorsqu'il était dans cette abbaye.

Il ne possédait pas à un bien haut degré le génie poétique. Néanmoins il voulut consacrer à la Mère de Dieu le peu de facilité qu'il avait pour la poésie; et ce fut dans cette intention qu'il composa des *hymnes en l'honneur de la sainte Vierge* pour toutes les heures du jour et de la nuit, voulant qu'à toutes les heures du jour et de la nuit on pût avoir des chants à faire monter vers le trône de la Reine des cieux.

Il a écrit et laissé plusieurs oraisons ou prières à la sainte Vierge.

Écoutons quels soupirs portaient de son cœur pour aller à celui de Marie, la meilleure des mères.

« Vous savez, lui dit-il, dans sa quatorzième oraison  
 » dont nous avons déjà donné quelques fragments dans  
 » un autre de nos ouvrages (1), vous savez, ô Reine  
 » très miséricordieuse, que vous êtes née afin que  
 » naquît de vous Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai  
 » Dieu et vrai homme, en qui je crois très véritable-  
 » ment, en la bonté duquel j'espère toujours, et qui est  
 » venu au monde pour être le Sauveur des hommes,  
 » après en avoir été le créateur ; puis aussi qui a voulu  
 » vous avoir pour mère, afin que, intercédant pour les  
 » pécheurs, vous puissiez leur obtenir le salut. Vous,  
 » ô Souveraine, sa Mère, vous êtes vierge avant l'en-  
 » fantement, vierge dans l'enfantement et vierge après  
 » l'enfantement. En vous, je trouve une chasteté vi-  
 » vante, une pudeur intègre, une ferme persévérance.  
 » Vous vous réjouissez d'avoir conçu vierge, d'avoir  
 » porté dans vos entrailles le Seigneur du ciel, d'avoir  
 » enfanté vierge, d'avoir été saluée par l'ange et cou-  
 » verte de l'ombre du Saint-Esprit. Ce que la pureté  
 » angélique avait annoncé, la bonté ineffable de Dieu  
 » a su l'accomplir, et vous avez mérité d'engendrer ce  
 » Dieu qui, de son vouloir, a tout fait naître.

» Vous, ô Reine, vous étiez étonnée de l'intégrité de  
 » votre corps et de la fécondité de votre conception ;  
 » vous vous réjouissiez de ce que vous alliez enfanter  
 » votre Créateur, Notre Seigneur Jésus-Christ ; deux

(1) *Culte catholique de Marie*, t. II, p. 349.

» insignes faveurs ont causé votre joie. Vous vous  
 » étonnez d'avoir enfanté vierge ; vous vous réjouissez  
 » d'avoir mis au monde le Rédempteur, Jésus-Christ,  
 » Fils de Dieu. C'est pourquoi, Reine d'une bonté  
 » ineffable, je crois que vous avez des entrailles de  
 » miséricorde, puisque vous avez enfanté l'Enfant de  
 » toute bonté. Ayant allaité l'Ange du grand conseil,  
 » vous pouvez être aussi pour moi un Ange de grand  
 » conseil, si vous priez pour moi le Fils de Dieu qui,  
 » par vous, est apporté au monde dans la chair, afin  
 » que Celui qui, pour le monde, était caché auprès du  
 » Père, le monde le reconnût dans la chair ; qu'il crût  
 » en lui après l'avoir reconnu, et que, croyant en lui,  
 » il fût sauvé par la foi.

» O merveilleuse opération de la divine sagesse !  
 » vous, *bénie entre toutes les femmes*, vous n'avez pas  
 » connu d'homme, et vous êtes mère ; et, dans la  
 » naissance de votre Fils, vous êtes demeurée vierge.

» O Vierge sainte, ô clémentine Souveraine, exaucez-  
 » moi, voyez ma misère et consolez ma tristesse ; ac-  
 » cueillez mes pas errants, adoucissez mon désespoir,  
 » guérissez les plaies que votre œil maternel découvre  
 » en moi. Soyez-moi contre le démon une tour forte  
 » et puissante, un mur inexpugnable, un bras défen-  
 » seur. Allez au devant de lui quand il vient m'atta-  
 » quer, et résistez-lui victorieusement, de crainte que  
 » son astuce ne triomphe de ma faiblesse. Il est rusé  
 » et trompeur, il ne craint pas d'attaquer les forts ;  
 » mais contre eux il met en jeu plus de ressources  
 » qu'il n'en apporte contre les faibles. Vous, céleste  
 » Auxiliatrice qui connaissez toutes ses ruses, repous-  
 » sez-le, et faites qu'il ne me séduise point par ses

» tentations lorsqu'il s'efforce de me tromper; qu'il  
 » s'éloigne confus, qu'il s'éloigne abaissé par votre  
 » force; et moi, malheureux, que, protégé ainsi par  
 » votre toute-puissance, je ne cesse jamais de vous  
 » louer, vous et votre Fils.

» Par votre fécondité, ô glorieuse Dame, le monde  
 » criminel a été justifié, le monde condamné a été  
 » acquitté, le monde banni a été rappelé. Votre enfancement, ô Vierge, a racheté le monde captif, guéri  
 » le monde malade, ressuscité le monde mort.

» O femme singulièrement admirable et admirable-  
 » ment singulière! femme par qui les éléments sont  
 » renouvelés, les démons terrassés, le purgatoire vidé,  
 » les hommes sauvés, les anges réintégrés! ô femme  
 » pleine et plus que pleine de grâce et dont la plénitude, répandue sur toute la création, donne à toute  
 » créature une vie et une beauté nouvelles! Mère de  
 » ma vie, nourricé de mon âme, curatrice de ma  
 » chair..... Mais que dirai-je? De quels noms vous  
 » appellerai-je? Ma langue est impuissante, parce que  
 » mon intelligence est en défaut. O ma Reine, ma  
 » Reine! tout ce qui est en moi me dit de vous re-  
 » mercier pour vos innombrables bienfaits.... Et pour-  
 » tant, que pourrai-je rendre à la Mère de mon Dieu  
 » dont la fécondité m'a arraché à l'esclavage, dont  
 » l'enfantement m'a préservé de la mort éternelle et  
 » dont le Fils m'a retiré du lieu de misère et d'exil  
 » pour m'ouvrir la vraie patrie et le séjour du bon-  
 » heur? O bénie entre toutes les femmes, voilà ce que  
 » je dois au fruit béni de vos entrailles!

» O Marie, je vous en prie, au nom de cette grâce  
 » par laquelle Dieu a voulu être ainsi avec vous et par

» laquelle il a voulu que vous fûssiez avec lui, faites-  
 » moi miséricorde en considération de cette même  
 » grâce; faites que j'aie toujours votre amour dans  
 » mon cœur et que je sois toujours dans le vôtre;  
 » faites que le cri de ma misère, tant que subsistera  
 » cette misère, retentisse toujours à vos oreilles et que  
 » la protection de votre bienveillance soit sur moi tant  
 » que j'en aurai besoin; faites que mon esprit et mon  
 » cœur ne cessent point de vous remercier, de vous  
 » louer et de vous bénir; et que votre compassion  
 » pour ma grande misère s'étende sur moi aussi long-  
 » temps que le demandera mon intérêt.

» O bienheureuse sécurité! ô précieux asile! La Mère  
 » de Dieu est notre Mère, la Mère de Celui en qui seul  
 » nous espérons, que seul nous redoutons, est notre  
 » mère; la Mère de Celui qui seul absout et condamne,  
 » frappe et guérit, est notre mère..... Donc notre juge  
 » est notre frère; le Sauveur du monde est notre frère;  
 » Dieu est devenu, par Marie, notre frère. Avec quelle  
 » assurance ne devons-nous donc pas espérer, avec  
 » quelle satisfaction ne devons-nous pas nous voir à  
 » l'abri de toute crainte, nous dont le sort est entre  
 » les mains du plus dévoué des frères et de la plus  
 » tendre des Mères? Et quel amour ne devons-nous  
 » pas avoir pour un semblable frère et pour une pa-  
 » reille mère? Avec quel abandon ne nous confierons-  
 » nous pas à eux? Avec quelle sécurité ne nous réfu-  
 » gions-nous pas sous leur protection? Avec quelle  
 » bonté ne nous accueilleront-ils pas? Que notre bon  
 » Frère nous pardonne donc nos fautes; qu'il nous  
 » fasse remise des châtimens que nos péchés ont mé-  
 » rités; qu'il nous accorde les grâces que, dans notre



» repentir, nous sollicitons de lui. Que notre bonne  
 » Mère prie et supplie pour nous ; qu'elle demande et  
 » qu'elle obtienne ce qui nous est avantageux. Qu'elle  
 » prie son Fils pour ses enfants, son Fils unique pour  
 » ses enfants d'adoption, le Maître pour les servi-  
 » teurs. »

Certes, de nos jours, on a écrit et on écrit encore beaucoup de livres en l'honneur de la sainte Vierge. Notre génération n'est pas plus muette que les autres dans le concert de louanges que la terre fera, tant qu'elle durera, entendre à la gloire de Marie. La main des écrivains religieux n'est pas paralysée, et leur plume n'est pas immobile pour retracer les grandeurs de la Mère de Dieu. Mais parmi tous ces auteurs, quels sont ceux qui prient comme le saint archevêque de Cantorbéry? Ah! trop souvent, dans les compositions modernes, même quand elles sont l'œuvre des hommes du sanctuaire, le cœur reste étranger à ce que la main écrit. C'est la science, c'est l'esprit qui conduit la plume des auteurs ; le cœur n'échauffe pas leurs pages, aussi sont-elles souvent de glace ; et rarement il en part de ces cris d'humilité, de foi, d'amour, de détresse, de confiance qui rendent si onctueux et si touchants les écrits des saints Pères.

Saint Anselme qui servit et loua si bien Marie par lui-même, donna en outre à cette Vierge un serviteur et un panégyriste illustre en la personne d'Eadmer ou Edmer son disciple et son secrétaire, auquel on attribue le *livre de l'Excellence de la Vierge Marie*, livre tout parsemé de passages remarquables sur les grandeurs de l'auguste et bienheureuse Mère de Dieu.

C'est ainsi que, dans ses écrits comme dans ses

actions, saint Anselme brilla par sa dévotion envers la bien-aimée de Dieu (1).

On dit qu'il est le père de la théologie scholastique; mais qu'il est loin d'avoir la sécheresse qui généralement caractérise les *cours* et les *traités* soit de morale, soit de dogme, qui ont paru depuis lui et que l'on suit dans les écoles!

A la suite des œuvres d'Hildebert, dont nous avons donné un fragment dans notre avant dernier chapitre, on trouve celles de Marbode, évêque de Rennes, et qui fut un des plus savants et des plus pieux prélats de son siècle. Il mourut en septembre 1123, quatorze ans après saint Anselme dont il fut, par conséquent, le contemporain. Sur la fin de ses jours, il avait abdiqué l'épiscopat et s'était retiré à Angers; là, pour se mieux préparer à la mort, il embrassa la vie claustrale dans l'abbaye de Saint-Aubin.

On a de lui des *lettres*, des *vies* de saints et des *poésies*, la plupart sur des sujets de piété.

Voici comment il parle à la sainte Vierge :

« O sainte Vierge des vierges, qui avez enfanté le  
 » Seigneur! je viens vous demander un remède à mes  
 » péchés. Soyez la patronne, la défense et le salut  
 » d'un malheureux. De toutes parts me pressent des  
 » ennemis qui veulent la mort de mon âme; au-dehors,  
 » sont les hommes avec leur perversité; au-dedans,  
 » les démons avec leur malice. Déjà de nombreuses  
 » blessures m'ont été faites, ô souveraine; si vous ne  
 » les guérissez, elles seront cause de ma perte; j'ai

(1) Quantâ porro fuerit et quam eximiâ pietate in Deiparam, tam apertè loquantur scripta et acta ejus, ut nemini possit esse obscurum.  
 P. Courcier.

» écouté ces ennemis quand ils me conseillaient le  
 » crime; voilà pourquoi je suis coupable, pourquoi je  
 » confesse ma faute. Les cinq sens de mon corps ont  
 » été des portes ouvertes au crime. J'ai désiré les belles  
 » choses en les voyant; j'ai aimé les douces choses en  
 » les touchant; j'ai volontiers ouï des paroles hon-  
 » teuses; j'ai dit des frivolités; j'ai souvent rempli mes  
 » narines d'odeurs illicites; je me suis trop délecté  
 » au boire et au manger; j'ai péché par orgueil et par  
 » vaine gloire; je me suis souillé par le parjure,  
 » déshonoré par l'oisiveté. Souvent j'ai trompé le pro-  
 » chain par le mensonge, souvent j'ai prélevé sur le  
 » pauvre un lucre exécrable. J'ai été l'esclave de la  
 » colère et de l'avarice; elles m'ont dominé en maî-  
 » tresses; dans mon corps ou dans mon âme j'ai com-  
 » mis tous les crimes, car ce que le corps n'a pu,  
 » l'esprit a voulu le commettre; des pensées honteuses,  
 » des paroles dissolues, des actes coupables, des com-  
 » pagnons pervers, c'est là ce qui m'accuse.

» Je vous confesse donc ces choses à vous qui êtes  
 » plus sainte que tous les saints. Prenez la défense de  
 » ma cause; arrachez-moi aux peines que je mérite;  
 » conjurez votre Fils de me donner un remède salu-  
 » taire; engendré de votre chair, il écoutera vos sup-  
 » plications et ne pourra rien refuser à la Mère qui l'a  
 » enfanté.

» Par sa naissance, par ses jeûnes, par les cruelles  
 » injures qu'il a endurées, par les fouets, par les  
 » crachats, par les soufflets qu'il a reçus en s'offrant  
 » volontairement pour nous; par le vêtement d'écar-  
 » late, par la couronne d'épines, par les clous, par le  
 » gibet, par les plaies, par le côté ouvert, par le sang

» ruisselant, par la sainte Eucharistie, par la grâce  
 » du baptême, par les mystères de la foi que mon  
 » cœur a crus et appris, je vous implore, ô Vierge  
 » très clément; obtenez mon pardon; faites que la  
 » Passion du Christ serve à la rémission de mes péchés,  
 » et que sa résurrection accroisse en moi les vertus.  
 » Amen. »

De nos jours on fait des phrases. Voilà de véritables prières.

Voici d'autres accents non moins humbles et non moins suppliants. Ils sont de Guibert, de Nogent, abbé de *Sainte-Marie-de-Nogent-sous-Couci*, de l'ordre de saint Benoît, au diocèse de Laon. Guibert naquit à Clermont, en Beauvoisis, en 1053. Il mourut dans son monastère qu'il gouverna pendant vingt ans avec une sagesse admirable. Il passe, à juste titre, pour un des savants les plus judicieux de son siècle.

Entre autres opuscules, il en a un *de la louange de sainte Marie*. Au x<sup>e</sup> chapitre de ce dernier traité on trouve un chant rythmique en l'honneur de la bienheureuse Vierge et de saint Jean l'Évangéliste. On y lit :

« Le cœur plein d'amertume et de deuil, voici que,  
 » du fond de l'horrible abîme de mes péchés, qui me  
 » tiennent esclave et malheureux, je crie vers vous,  
 » ô gardienne souveraine de la pureté. Je vous apporte  
 » l'aveu de mes fautes; ne me repoussez point, tandis  
 » que je vous invoque, ô Mère; et, tout indigne que  
 » je suis, faites pour moi ce que vous feriez pour un  
 » bon fils. O bienheureuse, vous qui avez plus de prix  
 » que n'en a l'univers entier; vous qui, dès le com-  
 » mencement, futes prédite par la voix de Dieu; vous  
 » dont tant de prophètes ont annoncé la maternité

» merveilleuse; vous qui êtes la seule portion désirable de tout le peuple chrétien; Vierge autrefois si riche en miséricordes, ne donnez point, en ces jours, de moindres preuves de clémence; car si vous vous taisez, ô Admirable, quel espoir de pardon y aura-t-il? Quand nous serons ainsi rejetés, quelles horribles misères pèseront sur nous!

» Mes fautes sont grandes; apaisez Dieu, ô Souveraine; si jadis la pécheresse égyptienne; si l'homme qui vous renia, qui renia votre Fils (1) éprouvèrent l'effet de votre bonté, pourquoi priveriez-vous du pardon celui qui vous cherche de tout son cœur? Vous n'avez jamais eu l'habitude de dédaigner les malheureux; souvent même vous les avez visités, sans qu'ils vous eussent priée; à combien plus forte raison ne devez-vous pas me secourir, moi qui vous invoque, moi qui vous appelle du profond de mon âme, ô pleine de Dieu, ô pleine de tendresse et de miséricorde plus que ne saurait le dire toute langue humaine.

» Déjà resplendissent les clartés de vos bienfaits; embellissez ma vie, guérissez en moi tout ce qu'il y a de mortel. Personne jamais ne fut égal ni semblable à vous, car vous êtes au-dessus de toute créature. Votre voix a tant d'accès auprès de Dieu, qu'il n'y en a point d'autres qui soit mieux écoutée du Roi des rois. Jetez donc sur moi un regard maternel, et faites monter mes soupirs vers votre Fils. Apaisez les appétits et les rebelles convoitises de la chair; ne cessez jamais de rafraîchir ce cœur avec

(1) Théophile d'Adanas.

» la rosée de charité. Tout ce qu'il y a en moi de  
» mauvais et que vous détestez, anéantissez-le; donnez-  
» moi des mœurs pures, un cœur tranquille et de  
» saintes pensées. Déjouez les astucieux projets de  
» Satan, et ne permettez pas que je cède à ses insi-  
» nuations maudites. Si vous vous levez seulement  
» dans le conseil des cieux pour supplier le Père avec  
» votre Fils chéri, bientôt l'assemblée entière des saints  
» unira sa voix à la vôtre et vous obtiendrez tout ce  
» que vous aurez demandé. »

## XXXVII.

### **SAINT BERNARD,**

ABBÉ DE CLAIRVAUX, PÈRE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

La fin du onzième siècle vit naître et le milieu du douzième siècle vit mourir un de ces hommes dont le ciel n'est pas prodigue, et qu'il n'accorde que de loin en loin à notre terre, un de ces hommes qui sont, dans l'ordre moral, des prodiges comme on en voit à de longs intervalles dans l'ordre naturel. On pourrait dire en un sens rigoureusement vrai que Bernard, fils de Têcelin et d'Aleth, n'eut ni enfance, ni jeunesse, et que, de suite, il posséda les vertus, la prudence, l'ascendant et l'aplomb de l'âge mûr. A dix-huit ans, il était devenu l'apôtre de toute sa famille. A vingt trois ans, il entraîna à sa suite, dans l'ordre de Cîteaux, trente de ses parents ou amis enlevés par lui aux châteaux, aux palais, aux cours des princes, aux camps et gagnés, par l'onction de sa parole et plus en-

core par l'irrésistible autorité de ses exemples, à la pratique sévère des conseils évangéliques. Les conquêtes religieuses qu'il fit dans le monde, à cette époque de sa vie et dans un âge qui, pour l'ordinaire, a si peu d'influence, furent si nombreuses, si éclatantes, qu'au rapport d'un historien contemporain « les mères cachaient leurs enfants et les femmes empêchaient leurs maris de lui parler, dans la crainte qu'il ne vînt à se les attacher et à s'en faire suivre dans la voie rude et étroite qu'il avait préférée. » Issu d'une famille noble, riche et haut placée dans l'estime publique, doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, beau de visage et de taille, d'un esprit vif et pénétrant, d'un coup-d'œil prompt, d'un jugement sûr et solide, d'un extérieur agréable et plein d'aménité, de manières aisées et polies, sans affectation ni recherche, d'une conversation facile et semée de traits brillants, d'une voix douce et insinuante, d'une parole onctueuse, d'un cœur aimant et bon, d'un caractère obligeant, d'une humeur toujours égale, d'une douceur angélique, d'une patience à toute épreuve, d'une intelligence apte à toutes les études et à toutes les sciences, le jeune Bernard possédait à un degré éminent tout ce qui peut procurer de grands succès dans le monde. Mais, inspiré par sa foi et éclairé par l'Esprit-Saint, il préféra à toutes les vanités du siècle la pauvreté de Jésus-Christ et l'obscurité du cloître.

Devenu, en moins d'un an de noviciat, un parfait religieux, il quitta, au bout de ce temps, l'abbaye de Cîteaux; et, à la tête de douze compagnons, parmi lesquels étaient ses frères, il vint fonder à Clairvaux, non loin de son pays natal, une maison dont il fut dès



ce moment et toute sa vie abbé. Il ne comptait alors guère que vingt-quatre ans. Dès la première année, il eut cent trente religieux sous son obéissance ; et en moins de trois ans , il en compta jusqu'à sept cents. On en vit jusqu'à cent faire profession en un même jour. Telle était la puissance d'attraction de Bernard , que son père lui-même y céda, et vint se mettre sous la conduite et la direction de son fils. Dieu bénit tellement l'œuvre de celui-ci , il lui donna une telle vigueur et un tel accroissement , que le fondateur de Clairvaux eut la satisfaction d'agréger à sa maison soixante-douze monastères, et que , de son vivant, plus de cent soixante maisons, tant en France qu'en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Espagne, en Piémont, s'affilièrent à sa sainte communauté. Du moment où Bernard en avait touché le sol, *la vallée de l'absynthe* était vraiment devenue *une terre de lait et de miel*, une terre de bénédiction. La vallée, sombre et obscure, s'était changée en vallée réellement *lumineuse* et à jamais *illustre*. On y accourut de toutes parts, les uns pour y rester et y mourir au monde, les autres pour voir et consulter l'homme de Dieu qui attirait sur lui l'attention de toute son époque. Par lui Clairvaux devint, en quelque sorte, le point central du monde catholique. Les docteurs, les évêques, les grands seigneurs, les princes y affluaient ; et souvent, quoiqu'il prît soin de se rendre accessible à tous, les voitures stationnaient en longues files à la porte de son humble cellule. Deux papes honorèrent Clairvaux de leur visite ; et, dans cette sainte maison, ils se crurent au milieu d'anges revêtus d'un corps mortel. De là, de ce modeste et pauvre asile dont les habitants manquaient souvent des

choses les plus nécessaires à la vie , Bernard fut plus puissant mille fois que l'abbé de saint Denys , Suger , premier ministre du roi de France , ne le fut sur les degrés du premier trône de l'Europe , car l'humble moine devint l'âme de l'Occident. Les princes et les peuples le faisaient juge de leurs différends ; les évêques recevaient ses décisions avec respect et lui renvoyaient les affaires les plus importantes de leurs diocèses ; les conciles tenaient à s'éclairer de ses lumières et le chargeaient de rédiger leurs jugements doctrinaux et leurs statuts disciplinaires. Les papes s'empressaient de le consulter comme un oracle de science et de sagesse. A son école se formèrent un souverain pontife , Eugène III , des cardinaux , une foule d'évêques et d'abbés.

Puissant en œuvres et en paroles , il convertit et ramena à Dieu des archevêques , des évêques , des rois , des princes , des princesses et des grands du siècle qui marchaient dans la mauvaise voie. Il affermit sur leur trône les papes légitimes ; il devint leur conseil , leur mentor et leur guide ; et , chose plus surprenante encore , de faux papes vinrent déposer entre ses mains leur pouvoir usurpé , et demander par lui leur réconciliation avec le légitime successeur de saint Pierre. Il prononçait sur la validité et sur la non-validité des élections pontificales ; rien , dans toute l'étendue de l'Église , ne paraissait pouvoir se faire sans lui. Les schismes mêmes cédaient à l'irrésistible ascendant de son autorité.

Sortait-il de sa retraite ; quittait-il sa solitude , tous les pays par où il passait se mettaient en mouvement ; on s'assemblait de toutes parts , on accourait des villages et des villes ; c'était à qui le verrait , à qui le

toucherait, à qui lui baiserait les pieds, les mains; les cris, les chants de joie retentissaient dans les airs; riches et pauvres, jeunes et vieux, hommes et femmes, acclamaient à *celui qui leur venait au nom de Dieu*. Il apparaissait à tous comme un messenger de paix, comme un favori du Très-Haut. On lui présentait les malades et il les guérissait en foule; car, a dit Bellarmin, saint Bernard a fait plus de miracles qu'aucun saint dont la vie a été écrite (1). Entrait-il dans une église pour y prêcher la divine parole, les basiliques les plus vastes ne l'étaient pas assez; on ne croyait pas entendre un homme, il semblait que c'était Dieu lui-même qui parlait. La grâce et le feu, l'onction et la véhémence accompagnaient tous ses discours. Dans ses exhortations il se comparait à une mère, et il appelait ses auditeurs ses yeux, ses entrailles, son cœur. Dans les tendres épanchements de son âme, il semblait répandre le miel et la manne; et « si la douceur elle-même pouvait, selon un grand prélat, faire des homélies ou écrire, elle s'exprimerait comme saint Bernard. » Dans la chaire de vérité, sa parole était facile, sa voix harmonieuse, douce, et, quand il le voulait, retentissante comme la foudre; son action était naturelle, son geste sage et juste, sa pose majestueuse et grave, sa vue seule convertissait. On lui a reproché d'avoir été trop fleuri. Mais nous lui pardonnons bien d'avoir été une oasis dans l'aridité du désert. Il prêche une croisade et sa parole est un levier qui soulève l'Occident; la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie prennent les armes; cinq cent mille hommes se croisent. « Les villes,

(1) Controv. t. II, liv. 4.

dit-il lui-même, les villes et les châteaux deviennent déserts, et l'on ne voit partout que des veuves dont les maris sont vivants. » Tel est l'enthousiasme qu'il excite, telle est la confiance qu'il inspire, telle est la haute idée que l'on a de sa supériorité en tout genre, qu'on veut le mettre à la tête de cette immense expédition; et il refuse comme il a refusé deux évêchés et trois archevêchés; il repousse les honneurs du siècle comme les dignités de l'Église; toujours humble, toujours modeste au milieu des motifs les plus nombreux de superbe; toujours uni à Dieu; toujours recueilli en lui-même au milieu d'affaires incessantes, il allait alternativement de son désert dans les cours et les palais des rois, et de ces cours, de ces palais, dans son pauvre monastère, sans être déplacé nulle part et sans cesser jamais de voir Dieu des yeux de l'âme.

Il est le plus grand homme et la merveille de son siècle. Prophète, thaumaturge, docteur, apôtre, orateur, il est un type de sainteté et de perfection, un modèle d'humilité, d'obéissance et de chasteté, il est la perle et le flambeau de l'ordre monacal. Vainqueur de toutes les hérésies qui parurent de son temps, adversaire infatigable des sophistes ses contemporains, fleuron le plus brillant de l'Église de France, mur et rempart invincible de la maison de Dieu, intrépide champion du Saint-Siège, enfant le plus soumis de l'Église romaine, le dernier des Pères, dans l'ordre des temps, saint Bernard est égal par la science, par l'éloquence, par ses luttes contre l'erreur, par son intelligence des divines Écritures et par ses nombreux écrits, aux plus illustres et aux plus grands docteurs de la vérité. Il a, comme saint Ambroise, prêché avec

fermeté la pénitence aux rois et aux puissants du siècle, leur reprochant de suivre « des conseils diaboliques et une politique homicide. » Le saint archevêque de Milan ne fut pas plus courageux en face de Théodose et de l'impératrice Justine, que l'abbé de Clairvaux ne le fut vis-à-vis du superbe Guillaume, duc d'Aquitaine et de Guienne. Il a été, comme saint Jérôme, l'oracle de l'univers, répondant, comme le savant traducteur de la Bible, aux consultations des docteurs, des évêques, des papes mêmes, des princes, des empereurs et des rois. Le cénobite de Clairvaux présente dans sa vie mille traits de ressemblance avec celui de Bethléem, père spirituel des Paul, des Marcelle et des Eustochius. Ainsi que saint Grégoire-le-Grand, quoiqu'en un rang inférieur, saint Bernard a, pour ainsi dire, conduit et gouverné l'Église par ses admirables lettres où brillent d'un vif éclat son zèle, sa sagesse, son esprit et sa science, et qui, par leur mérite, peuvent soutenir le parallèle avec celles de saint Jérôme. Le livre admirable de la *Considération* est digne de servir de pendant au *Pastoral* de saint Grégoire aussi bien qu'au remarquable *Traité du sacerdoce* de saint Jean Chrysostôme. Enfin, comme saint Augustin, et avec le même zèle et la même pureté de doctrine, il a énergiquement combattu l'hérésie, défendu la vraie foi, le libre arbitre et le dogme de la grâce. Un pape (1) a dit de lui qu'il a été une forteresse devant la maison de Dieu, et qu'il a ramené à l'unité de l'Église catholique les esprits des rois, des princes et une multitude

(1) *Privilège accordé par le pape Innocent II à saint Bernard et à son ordre.*

d'autres personnes, tant ecclésiastiques que séculières. Un autre pape déclare que « saint Bernard ne renfermait pas seulement en lui-même le trésor d'une éminente sainteté, mais que la lumière de sa foi et de sa doctrine éclaira l'Église universelle (1). » Selon Jacques de Vitré, évêque de Tusculanum et cardinal-légat, « saint Bernard a été la véritable perle de la religion, le flambeau de l'ordre monastique, et il a reçu l'intelligence sublime des Écritures, non d'un homme, mais de Dieu même, puisant les eaux célestes sur la poitrine du Sauveur, comme à leur source, pour les répandre sur toutes les régions de la terre (2). » Sa bouche, dit saint Thomas d'Aquin, a été un vase précieux, une bouche d'or qui a enivré le monde entier du vin de sa douceur.

Le cardinal Baronius appelle saint Bernard la trompette du ciel et le nouvel Élie, l'ornement et la splendeur de toute l'Église et surtout de l'Église de France, dont il est le plus beau fleuron. Les hérésiarques eux-mêmes, oui, les hérésiarques, qui, pourtant, sont ordinairement si sobres de louanges à l'égard de nos saints, comblent d'éloges l'immortel fondateur de Clairvaux. Luther dit qu'il l'emporte sur tous les autres docteurs. Bucer le qualifie d'homme de Dieu. C'est, dit Calvin, un pieux et saint écrivain par la bouche duquel la vérité parle d'elle-même. Au milieu des ténèbres, dit Mortan, Bernard brille tout à la fois par la lumière de ses exemples et de sa science. Enfin Daniel Heinsius s'écrie : « Qu'y a-t-il de plus suave que les écrits

(1) Alexandre III, Lettres apostoliques aux religieux de Clairvaux.

(2) Lib. de Historia Occident. cap. 14.

» de Bernard ? Il me semble que les méditations de ce  
 » religieux sont un ruisseau du paradis, une ambroi-  
 » sie pour les âmes, un aliment angélique, la moëlle  
 » de la piété. » C'est ainsi que des déserteurs de l'É-  
 glise romaine forment un concert de louanges à la  
 gloire de ce grand homme, que des écrivains moder-  
 nes, français pourtant, catholiques pourtant, ou se  
 donnant pour tels, ont si injustement méconnu et ca-  
 lomnié. Quant à ses écrits qu'Heinsius dit être *une am-  
 broisie, un ruisseau du paradis*, etc., ils ont toujours  
 fait les délices de quiconque les a lus. Pie V indique  
 leur lecture comme un des moyens les plus capables  
 de réformer l'ordre de Cîteaux, et il recommande aux  
 moines la méditation de ces ouvrages après celle de  
 l'Écriture-Sainte et du *Catéchisme du concile de Trente*.  
 Grégoire XIV méditait, tous les matins, pendant une  
 heure, *les suaves écrits de saint Bernard*, notant avec  
 soin les passages qui lui faisaient le plus d'impression  
 pour y revenir. Un ange de la terre, le séraphique  
 Louis de Gonzague, n'omit jamais, pas même à son lit  
 de mort, la lecture de saint Bernard.

Après tout ce qu'on vient de lire, on comprendra  
 quel vide immense la mort de ce grand saint fit dans  
 l'Église. Il y eut alors comme une éclipse dans le  
 monde moral. C'est qu'en effet venait de s'éteindre un  
 des plus brillants flambeaux qui l'aient jamais éclairé ;  
 c'est que venait de disparaître de la scène religieuse et  
 politique un des hommes qui y ont le mieux marqué  
 leur passage. Saint Bernard n'a point été un ravageur  
 de terres, un destructeur de villes ; mais, ce qui vaut  
 bien mieux, il a été un des plus fameux conquérants  
 des âmes, une des gloires les plus pures de notre hu-

manité, un des types les plus parfaits qui soient sortis des mains de Dieu, et une de ces créations rares et exceptionnelles dans lesquelles l'auteur de tout don semble mettre ses complaisances.

Mais où nous a entraîné notre admiration, disons mieux notre enthousiasme, pour ce plus illustre des fils auxquels notre chère Bourgogne ait jamais donné le jour? Nous avons déjà dépassé, et même de beaucoup, les bornes données par nous à la plupart de nos chapitres; et, pour en remplir le cadre, nous n'avons pas besoin d'esquisser, même sommairement, l'ensemble de la vie, des vertus, des mérites et des belles actions de notre héros. La dévotion de saint Bernard à l'égard de la Mère de Dieu, les nombreux et impérissables écrits que lui a inspirés cette dévotion, les faveurs singulières dont cette Vierge a récompensé, même dès cette vie, son très zélé et très illustre serviteur, tout cela suffisait bien, et au-delà, aux limites nécessairement fort étroites d'un chapitre. Il y aurait même amplement de quoi faire tout un ouvrage. Et nous ne devons faire ici que la soixantième pièce de notre galerie. Cette pièce va donc nécessairement avoir des proportions plus amples et plus larges que celles que nous avons, jusqu'ici, assignées aux autres. Nous aimons à espérer qu'on nous pardonnera ce manque de régularité, cette violation d'une juste et exacte symétrie, en considération du noble et saint personnage, du docteur bien-aimé qui en est l'occasion. D'ailleurs, dans un édifice, toutes les parties n'ont pas les mêmes dimensions.

Mais, avant d'entrer dans le fond de notre sujet, nous élevons vers vous, ô Marie, le regard de notre âme, et nous vous demandons une assistance spéciale,



afin que nous puissions, avec l'aide aussi de Dieu, dignement remplir notre tâche, et parler convenablement de l'amour qu'a eu pour vous votre cher fils Bernard.

Et vous fervent et zélé serviteur de Marie, aigle et roi des panégyristes de cette glorieuse Vierge, ah ! daignez nous obtenir du Père des lumières (1) et de Celle qui se trouve présente parmi les pensées judicieuses des hommes (2), la grâce de bien parler de votre dévotion pour la Reine des anges. Dire votre affection pour elle, répéter les accents que vous fîtes, en son honneur, entendre à notre terre, ce sera encore la louer ; ce sera travailler à lui gagner encore des cœurs ; ce sera continuer votre œuvre et vous donner, à vous, des imitateurs qui honorent et qui servent la femme bénie que vous avez vous-même si constamment honorée, si dévotement servie. Oui, oui, priez pour nous ; nous vous en conjurons en nous prosternant à genoux devant vos sacrées reliques, qui sont, après le corps vivant et adorable de Notre Seigneur Jésus-Christ, le plus riche trésor de notre église paroissiale ; que votre esprit, ô grand saint, s'échappe de ces ossements vénérés, qu'une vertu en émane, qu'une lumière en jaillisse pour éclairer notre intelligence, pour échauffer notre cœur, et pour conduire notre plume !

Les historiens de saint Bernard se sont tous accordés à dire qu'il avait eu le grand, l'inappréciable bonheur d'avoir une mère qui, étant aussi pieuse que bonne et tendre, avait déposé dans l'âme de son fils, encore au berceau, le germe divin et fécond de toutes les ver-

(1) Jacob. I, 17.

(2) Eruditiss intersum cogitationibus. Prov. 8, 12.

tus (1). Ce fut donc elle, par conséquent, qui lui inculqua, tout d'abord, ce vif amour de Marie dont son cœur devint, plus tard, une ardente fournaise. Ce fut sur les genoux d'Aleth que Bernard bégaya, pour la première fois, ce doux nom de Marie qui devint, dès lors, pour ses lèvres un rayon de miel, pour ses oreilles une ravissante et céleste mélodie, et pour son cœur une source d'inénarrables joies. Ce fut cette digne mère, ce fut Aleth qui enseigna à son enfant cette angélique salutation qu'il a commentée depuis avec une onction, une éloquence, un charme que nul n'a surpassés, peut-être même égalés; et nul doute qu'il n'ait appris des leçons et des exemples de son admirable mère à prier Dieu et Marie, à aimer Dieu et Marie, à servir Dieu et Marie, et à mettre toute sa confiance en Dieu et en Marie; nul doute que cet enfant qui, selon le dernier de ses historiens « s'appliquait autant que le comportait son âge, à vivre comme sa mère, à prier comme sa mère, à imiter les œuvres qu'il voyait accomplir à sa mère » ne se soit, dans son enfance, agenouillé bien des fois à côté de cette mère quand elle adressait à la douce et bonne Vierge Marie ses dévotes oraisons pour elle-même, pour son mari et pour toute sa famille. Presque toujours l'enfant chrétien est initié aux sentiments et aux actes de la dévotion à Marie par la femme qui l'a mis au monde; et Aleth possédait trop bien l'esprit du christianisme, elle en remplissait trop bien toutes les obligations, pour faire exception à cette règle. Nous apprenons d'ailleurs que, comme si elle eût su les grands des-

(1) *Histoire de Saint Bernard*, par M. Ratisbonne, t. 1, p. 20.

seins que Dieu avait sur cet enfant extraordinaire qui devait être le père spirituel de tant d'autres, elle prit de lui un soin tout particulier. Elle lui inspira donc tout particulièrement aussi la seconde religion des vrais enfants de Dieu, la religion à Marie.

Et pour savoir comment ce germe de piété, déposé dans le cœur du jeune Bernard par la main d'une mère chérie, se développa avec le temps; pour connaître quel prodigieux accroissement il prit, interrogeons tout ce que saint Bernard a dit de Marie; lisons toutes les pages où il a parlé d'elle et cherchons dans ses ouvrages le secret révélateur de ses sentiments intimes à l'égard de cette Vierge; voyons comment il l'aimait; voyons avec quelle majesté, quelle grandeur, quelle gloire, quelle bonté, quelle sainteté elle lui apparaissait; étudions dans les pages mêmes de ce pieux génie son zèle ardent, disons le mot, sa passion, oui sa passion pour le service, pour l'honneur et pour le culte de Marie, passion telle que « jamais ni avant ni après lui personne n'a dit de l'auguste et sainte Mère de Jésus des choses plus aimables, plus tendres, plus onctueuses, et que nul, mieux que lui, n'a célébré les prérogatives de la Vierge royale et les miséricordes de la divine Mère (1). »

Dans les autres chapitres dont se compose notre livre, toutes les fois que nous le pouvons, toutes les fois que les bienheureux admis dans notre galerie nous en fournissent l'occasion, nous citons des fragments, parfois assez considérables, empruntés aux écrits ou aux sermons des saints dont nous parlons. Ici nous ferons

(1) *Histoire de saint Bernard*, par M. Ratisbonne, t. 1, p. 168.

de même; mais, quoiqu'il nous en coûte, nous devons nous montrer sobre dans nos citations; d'abord parce que si nous voulions rapporter tout ce que saint Bernard a dit de beau et de vraiment admirable de la Mère de Dieu, nous devrions transcrire toutes les pages, toutes les lignes qu'il a écrites à la louange de Marie, ce qui rendrait ce chapitre démesurément long; et ensuite, parce que les louanges que ce saint donne à la glorieuse Vierge se rencontrent partout; tous les fidèles les connaissent, les livres que les modernes ont composés en l'honneur de cette ravissante créature en étant tout remplis. On a même, ce nous semble, fait tout un *mois de Marie* avec ce que saint Bernard a écrit à la gloire de la Vierge sans tache. MM. Grégoire et Collobet, dans leur *livre de Marie*, M. Théodore Ratisbonne dans les deux beaux chapitres de son *histoire de saint Bernard* ayant pour titre : *Écrits et Discours de saint Bernard sur la très sainte Vierge Marie*, ont traduit et donné, en nombre assez considérable, les passages les plus marquants du saint abbé de Clairvaux touchant la Vierge-Mère. Par tous ces différents motifs, nous croyons donc devoir nous borner à une courte et rapide analyse de ce que l'illustre docteur nous a laissé à la louange de la divine Mère du Sauveur.

Le premier des ouvrages qu'il fit à la gloire de Marie est une explication, en quatre homélies, du récit évangélique de l'Annonciation. Ce récit, on le sait, commence par ces mots : « *L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une Vierge nommée Marie,* » ce qui a fait donner à ces quatre parties de l'ouvrage de saint Bernard le titre d'Homélies sur l'évangile *Missus est*, titre sous lequel

cet opusculé est vulgairement connu. Le docté auteur l'intitula *Louanges de la Vierge-Mère* (1), comme il le dit lui-même et dans les quelques mots qu'il mit en tête de ces homélies et dans sa dix-huitième lettre à Pierre, cardinal-diacre (2,) et enfin dans sa lettre à Oger, la quatre-vingt-neuvième du recueil de ses épîtres (3).

Le saint abbé s'exprime ainsi dans la courte préface qu'il a donnée à son travail :

« Je voudrais écrire quelque chose ; un pieux sentiment m'y pousse, mais mes occupations y mettent quelque obstacle. Cependant, comme mes souffrances corporelles m'empêchent pour le moment, de suivre les exercices de ma chère communauté, je ne pourrai pas le peu de repos et de tranquillité que me laissent mes douleurs et le temps que je puis, la nuit, dérober au sommeil. Je vais donc mettre la main à une œuvre que je me sens depuis longtemps pressé d'exécuter ; je vais, en prenant pour texte le passage où saint Luc raconte, dans son évangile, l'histoire de l'Annonciation, écrire quelques pages à la gloire de la Vierge-Mère. Sans doute rien ne m'oblige à tenter cette entreprise en faveur de ces bons frères à l'avantage spirituel desquels je dois me sacrifier tout entier ; rien même ne me dit que ce travail leur sera fort utile ; mais si pourtant, en le faisant, je ne néglige pas de remplir à leur égard tous les devoirs qui m'incombent et qui résultent de

(1) De laudibus Virginis Matris.

(2) Scio me scripsisse quatuor homelias in laudibus Virginis Matris, nam hunc habent titulum.

(3) Alium libellum a me nuper editum in laudibus Virginis Matris tibi transmittito.

» ma charge, je ne crois pas qu'ils aient lieu de se  
 » plaindre et de me faire un crime du temps que je  
 » vais donner à ce pieux opusculé par lequel je satis-  
 » ferai ma propre dévotion. »

L'intelligence de saint Bernard médite et creuse de suite le grand mystère qui a commencé l'ère heureuse de notre rédemption. Il prouve de suite qu'il est cet *habile explorateur* et ce profond penseur qui sait tirer le miel et l'huile de la pierre la plus dure (1), et pénétrer les mystères que Dieu a cachés sous l'écorce des divines Écritures. Et lorsque, dans sa première homélie, son sujet l'amène à parler de Celle qu'il veut louer : « Quelle est, s'écrie-t-il, quelle est cette Vierge » si élevée et si auguste qu'un ange la salue, si humble et si modeste qu'elle est l'épouse d'un artisan?... » Oh ! poursuit-il en s'adressant à son lecteur, oh ! si » tu réfléchissais de quel Fils elle est la Mère, à quelle » hauteur s'élèverait ton admiration ! A ton jugement, » que dis-je ? au jugement même de la vérité, Celle » qui a Dieu pour Fils n'est-elle pas bien au-dessus de » tous les chœurs des anges ? Ces sublimes esprits s'estiment très honorés d'être employés en qualité de » messagers du Très-Haut. Mais Marie dit mon Fils à » Celui que les anges servent dans un saint tremblement. Il est soumis à Marie, Celui devant lequel les » anges se voilent la face ! Qu'admirerons-nous davantage ou d'un Dieu qui s'abaisse jusqu'à obéir à » une femme, ou d'une femme qui est élevée jusqu'à » commander à un Dieu ? Admirons ces deux prodiges ;

(1) *Plena sunt omnia supernis mysteriis, ac celesti singula dulcedine redundantia : si tamen diligentem habeant inspectorem qui noverit sugere mel de petra oleumque de saxo durissimo. Num. 1.*

» faisons silence à la pensée de ces deux étonnants  
 » mystères; car qu'un Dieu se soumette à une femme,  
 » voilà assurément une humilité sans exemple; et  
 » qu'une femme commande à Dieu, voilà certainement  
 » une élévation sans pareille. » L'alliance en Marie de  
 la virginité avec l'humilité est ce que le grand docteur  
 admire principalement en cette première partie de son  
 pieux travail.

La seconde commence par cette pensée que la Reine  
 des vierges, chantant avec les autres vierges ce *can-*  
*tique nouveau* que les seules vierges auront le privilège  
 de chanter, cette Mère immaculée le chantera de ma-  
 nière à charmer et à réjouir la vivante cité de Dieu  
 bien plus agréablement que toutes les autres vierges,  
 attendu que Celle qui, seule, a su devenir Mère et Mère  
 d'un Dieu, tout en demeurant Vierge, aura, dans la  
 voix, une douceur et une mélodie que nulle autre ne  
 trouvera; car il est juste que Dieu, ayant accordé ici-  
 bas à sa très sainte Mère une grâce qu'il n'a faite qu'à  
 Elle, la couronne, dans le ciel, d'une gloire sans pareille  
 aussi. « Un Dieu, dit-il, ne pouvait naître en ce monde  
 » que d'une vierge; et une vierge ne pouvait devenir  
 » mère que d'un Dieu. En conséquence, le Créateur  
 » des hommes, voulant devenir homme, a dû se choi-  
 » sir, disons mieux, se former une mère qui fût digne  
 » de lui. Il voulut donc qu'elle fût vierge afin que lui,  
 » qui était l'immaculé par excellence et qui venait pour  
 » effacer les souillures des autres, fût le fruit d'une  
 » fleur immaculée aussi; il voulut aussi qu'elle fût  
 » humble, parce que d'elle devait naître celui qui se-  
 » rait éminemment doux et humble de cœur. Afin  
 » donc que celle qui était destinée à enfanter le saint

» des saints fût sainte dans son corps, elle reçut l'a-  
 » panage de la virginité; et pour qu'elle fût sainte en  
 » son âme, elle fut favorisée du don d'humilité; ce fut  
 » par ce double avantage, par cette double beauté, tant  
 » du corps que de l'âme, qu'elle attira sur elle les re-  
 » gards de tous les habitants du ciel et qu'elle captiva  
 » le cœur de Dieu lui-même. »

Dans une belle apostrophe le saint docteur s'adresse ensuite à toutes les mères et à toutes les vierges filles d'Ève; il les appelle toutes dans le sanctuaire auguste où Marie reçoit la visite et le message de l'ange; il les engage à bien écouter les paroles qui vont y être dites. Il exhorte Adam et Ève, mais principalement celle-ci, à se livrer aux transports d'une vive allégresse en vue du bonheur qu'ils ont d'avoir une pareille fille qui répare les maux qu'ils ont faits, qui les guérit eux-mêmes de leur mortelle blessure, les relève de leur chute, leur rend leurs droits perdus, et devient ainsi le salut de ses propres aïeux et la vie des générations qui viendront après elle.

« Cette Vierge est Celle que Dieu avait, de toute  
 » éternité, prédestinée dans sa sagesse; Celle qu'il avait  
 » choisie et préparée pour son Fils; Celle sur laquelle  
 » les anges avaient veillé avec un soin et un amour  
 » extrêmes; Celle que les patriarches avaient préfigu-  
 » rée et qu'avaient annoncée les oracles des prophètes.  
 » C'est Celle dont Dieu avait dit en parlant au serpent :  
 » *Je mettrai une haine entre toi et la femme, entre sa*  
 » *race et la tienne; elle te brisera la tête.* C'est la femme  
 » forte dont Salomon a esquissé le portrait; c'est Celle  
 » dont le buisson ardent, la verge d'Aaron et la toison  
 » de Gédéon n'étaient que des symboles. C'est Celle



» dont Jérémie a dit : *Dieu a fait sur la terre un prodige inouï : une femme enceindra un homme ; Celle*  
 » dont Isaïe écrit : *une Vierge concevra et mettra au monde un Fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous.* Oh ! quelle place une telle Vierge occupe dans les pensées et dans les œuvres de Dieu !  
 » Quel prodige que celui que tant d'autres prodiges ont précédé et figuré depuis l'origine des siècles ! »

Dans cette seconde homélie, le saint abbé de Clairvaux, d'accord en cela, comme il le dit lui-même (1), avec les sentiments des Pères, explique admirablement par quel motif saint Joseph voulut quitter Marie quand il se fut aperçu de sa grossesse. « Joseph, dit-il, voulut la congédier par la même raison qui porta l'apôtre saint Pierre à dire à Jésus-Christ : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur ;* par la raison encore qui inspira au centenier de dire à ce même Sauveur : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez chez moi.* Ainsi, l'humble Joseph se regardait comme indigne d'habiter sous le même toit qu'une aussi sainte créature qui lui paraissait incomparablement plus riche que lui en dons et en trésors surnaturels et bien plus élevée que lui en dignité. Il reconnaissait en elle des preuves non équivoques, des preuves indubitables de la présence de Dieu ; et, ne pouvant pas pénétrer les profondeurs de ce mystère, il voulait se séparer d'elle. Pierre s'était effrayé à la vue des prodiges que Jésus opérerait ; le centurion avait eu peur de recevoir dans sa maison le Dieu de toute sainteté. Pareillement Joseph

(1) Accipe et in hoc non meam sed Patrum sententiam. Num. XIV.

» fut, en sa qualité d'homme, épouvanté de la nou-  
 » veauté d'un miracle auquel il ne comprenait rien,  
 » et c'est pourquoi il songea à congédier secrètement  
 » Marie. Une telle explication, s'écrie celui qui la  
 » donne, vous semblerait-elle singulière, hasardée et  
 » inadmissible? Mais est-il étonnant que Joseph se soit  
 » jugé indigne d'habiter avec l'auguste Vierge, quand  
 » vous voyez Élisabeth qui s'extasie et s'émeut à l'ap-  
 » proche de Marie qui vient la visiter et qui s'écrie  
 » avec autant d'effroi que de respect : *D'où me vient*  
 » *cet honneur que la Mère de mon Dieu vienne me faire*  
 » *visite?* Oui, telle est la cause pour laquelle Joseph eut  
 » la pensée de renvoyer Marie. »

C'est à la fin de cette seconde et éloquente homélie,  
 que se trouve, comme péroration, ce passage si connu  
 de tous les catholiques et dont les chaires sacrées ont  
 tant de fois retenti : « Le nom de Marie signifie étoile  
 » de la mer; et combien ne convient-il pas à la très  
 » sainte Vierge? Car on ne saurait mieux la comparer  
 » qu'à une étoile, etc..... O vous donc, qui que vous  
 » soyez, qui comprenez qu'en cette vie vous êtes plu-  
 » tôt sur une mer agitée et furieuse que sur la terre  
 » ferme, ne perdez pas de vue cette bienfaisante  
 » étoile, si vous ne voulez pas être englouti dans les  
 » flots, etc.... »

La troisième homélie est l'explication de ces paroles  
 de l'ange : *Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Sei-*  
*gneur est avec vous*, et de ces autres de sainte Élisabeth :  
*Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est aussi*  
*le fruit de vos entrailles*. Elle se termine par un com-  
 mentaire éloquent de cette autre partie du récit évan-  
 gélifique : *Marie entendant fut troublée par ces paroles, et*

elle se demandait ce que voulait dire cette salutation ; et l'ange lui dit : *Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu ; vous concevrez en votre sein et vous enfanterez un Fils auquel vous donnerez le nom de Jésus ; il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut.* « Marie, dit le saint panégyriste, Marie est seule » et renfermée dans sa chambre, vrai sanctuaire de » pudeur et de chasteté ; elle y est en prière quand le » messenger divin vient se présenter à elle. Il la salue » *pleine de grâce*, et elle l'était en effet, mais d'une » manière bien supérieure à tous les autres saints ; » car, même avant l'incarnation, Dieu était déjà en » elle ; il était déjà avec elle ; il avait devancé son cé- » leste ambassadeur, et il habitait déjà, par sa grâce » et par son esprit, dans Celle qui, par sa beauté ; » avait su gagner le cœur et l'affection du Roi des » rois (1). Dieu était avec elle, c'est-à-dire Dieu le » Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit ; Dieu le » Père qui lui fait part de sa divine paternité, Dieu » le Fils qui s'incarne en elle sans altérer le moins du » monde son angélique pureté, et Dieu le Saint-Esprit » qui va lui accorder une surabondance de grâce et la » couvrir de son ombre et de sa vertu toute-puissante. » Oh, s'écrie en cet endroit l'enthousiaste admirateur » des grandeurs de Marie, oh ! soyez, soyez bénie » entre toutes les femmes, vous qui avez échappé à » cet anathème général porté contre la femme : *Tu » enfanteras dans la douleur* (2), et à cet autre : *Toute » femme stérile sera maudite en Israël* (3). Oui, soyez » bénie pour n'être point restée stérile et pour n'avoir

(1) Ps. 44. — (2) Genes. 3. — (3) Exod. 23, Deut. 7.

» point enfanté dans la souffrance et les angoisses ;  
 » soyez bénie pour avoir bravé la malédiction pro-  
 » noncée contre les stériles, sans encourir la peine  
 » portée contre les mères..... O Vierge sage et pru-  
 » dente, qui donc vous a appris que la virginité est  
 » si agréable à Dieu ? Quel article de la loi, quelle  
 » page de l'ancien Testament vous a initiée à ce su-  
 » blime secret ? Où avez-vous lu, je ne dis pas un pré-  
 » cepte, mais même un conseil en faveur de la virgi-  
 » nité ? Où en avez-vous trouvé un exemple ? Où ? sinon  
 » dans les intimes communications du Dieu qui était  
 » votre maître et votre précepteur avant de devenir  
 » votre Fils, et qui a éclairé votre esprit avant de se  
 » revêtir de votre chair ? Ouvrez donc, ô Marie, ouvrez  
 » votre sein virginal à l'action mystérieuse de Celui  
 » qui doit faire en vous de si grandes choses. Ne crai-  
 » gnez pas de devenir mère ; car votre virginité n'en  
 » recevra aucun dommage ; vous enfanterez, mais sans  
 » douleur ; sans connaître d'homme vous aurez un  
 » Fils ; et quel Fils ? Vous serez mère de Celui dont  
 » Dieu est le Père. Le Fils, qui est la splendeur  
 » et l'éclat de son Père, deviendra la couronne de  
 » votre chasteté ; Celui qui est la sagesse émanée du  
 » sein du Père, sera le fruit de votre sein virginal et  
 » fécond ; enfin vous serez Mère d'un Dieu, et vous  
 » concevrez d'un Dieu. Rassurez-vous donc, ô Vierge-  
 » Mère, ô Mère-Vierge, parce que vous ne serez point  
 » maudite en Israël, mais que vous serez, au contraire,  
 » éternellement bénie par toutes les générations.....  
 » Vous avez trouvé grâce devant Dieu ; et quelle grâce ?  
 » Ah ! c'est la réconciliation de Dieu avec les hommes,  
 » c'est la défaite de la mort, c'est notre résurrection.

» Oui, voilà la grâce que vous avez trouvée devant  
 » Dieu..... O Vierge, vous mettrez au monde un petit  
 » enfant, vous nourrirez un petit enfant, vous allaite-  
 » rez un petit enfant; mais en le voyant petit, songez  
 » à sa grandeur; car il sera grand; Dieu le glorifiera  
 » en présence des rois à tel point qu'il sera servi par  
 » tous les rois de la terre et adoré par tous les peuples.  
 » Que votre âme exalte donc et magnifie le Seigneur;  
 » car ce Fils qui naîtra de vous sera grand, et on l'ap-  
 » pellera le Fils du Très-Haut; il fera en vous de  
 » grandes choses, et son nom est trois fois saint. »

C'est au commencement de sa quatrième homélie que saint Bernard pose en principe que tout ce que l'on fait ou dit à la gloire de Marie tourne à celle de Jésus, et que, réciproquement, cette auguste Mère a sa part dans tous les hommages rendus à son adorable Fils (1). Partant de là, le saint auteur donne de nouveau carrière à sa belle éloquence et à sa dévotion envers la Mère de Dieu, en expliquant la fin du récit historique de l'Annonciation. Quand il a paraphrasé ce que dit l'ange à Marie que *rien n'est impossible à Dieu*, il s'écrie dans un pieux transport :

« Vous venez d'entendre, ô Vierge, l'annonce d'un  
 » grand prodige qui doit s'accomplir en vous; on vient  
 » de vous dire aussi comment il s'opérera. Vous con-  
 » naissez le fait, vous savez le moyen; fait et moyen  
 » sont admirables, fait et moyen sont merveilleux.  
 » Réjouissez-vous donc, ô fille de Sion, livrez-vous à

(1) Non est dubium quicquid in laudibus Matris proferimus ad Filium pertinere; et rursum, cum Filium honoramus, a gloria Matris non recedimus. Num. 1.

» l'allégresse, fille de Jérusalem (1) ; et puisque vos  
 » oreilles ont été réjouies par cette bonne nouvelle,  
 » faites aussi que nous entendions sortir de votre  
 » bouche l'heureuse réponse qui est l'objet de nos  
 » désirs, une réponse qui nous remplisse et nous  
 » comble de joie, une réponse qui fasse tressaillir nos  
 » os brisés et humiliés (2). Le fait prodigieux vous a  
 » été, dis-je, annoncé, et vous y avez cru ; croyez  
 » aussi au moyen. Il vous a été dit que vous concevrez  
 » et que vous enfanterez un fils ; il vous a été dit que  
 » ce ne sera point par l'opération de l'homme, mais  
 » par celle du Saint-Esprit. L'ange attend votre ré-  
 » ponse, car il est temps qu'il retourne vers le Dieu  
 » dont il est le messager.

» Et nous aussi, ô sainte Dame, nous attendons le  
 » mot de grâce et de pitié qui révoquera l'arrêt de  
 » mort qui pèse si tristement sur nous. On met entre  
 » vos mains le prix de notre rachat ; on vous fournit  
 » le moyen de nous rendre à la vie et à la liberté ;  
 » dites seulement un oui, et nous sommes aussitôt  
 » sauvés. La parole éternelle de Dieu est le principe  
 » de notre être, et voici que nous mourons. Mais un  
 » mot de vous, un seul mot suffit pour nous sauver.  
 » O très compatissante Vierge, Adam, l'infortuné  
 » Adam, banni du paradis avec toute sa race aussi  
 » malheureuse que lui, attend de vous ce mot, et vous  
 » conjure de le dire ; Abraham l'attend aussi, et David  
 » votre aïeul l'appelle pareillement de toute l'ardeur  
 » de ses désirs. Tous les autres patriarches qui sont  
 » également vos ancêtres, et qui habitent dans la ré-

(1) Zach. ix, 9. — (2) Ps. L, 10.

» gion des ombres de la mort, s'unissent pour vous  
 » supplier de dire un oui qui les sauve ; le monde en-  
 » tier est à vos genoux , attendant la parole qui doit  
 » sortir de votre bouche et de laquelle dépendent le  
 » soulagement des malheureux, la rédemption des  
 » captifs, la délivrance des condamnés et enfin le salut  
 » de tous les enfants d'Adam et de toute votre race.  
 » Parlez donc , ô Vierge , parlez donc vite , ô noble  
 » Dame ; dites ce mot qu'attendent de vous la terre ,  
 » le ciel et les sombres lieux. Le roi des rois lui-  
 » même , ce maître absolu de toutes choses , désire  
 » aussi vivement ce mot qu'il a eu d'affection pour vos  
 » grâces incomparables ; dites ce mot d'où il fait dé-  
 » pendre le salut du monde entier..... Pourquoi at-  
 » tendre d'un autre ce que Dieu daigne mettre à votre  
 » disposition ? Pourquoi attendre par un autre ce que  
 » Dieu veut immédiatement opérer par vous-même , si  
 » seulement vous donnez votre consentement, et si vous  
 » répondez un mot ? Répondez donc de suite à l'ange  
 » ou plutôt à Dieu par l'ange ; dites une parole , et  
 » soudain la parole ou le Verbe de Dieu sera en vous ;  
 » proférez la vôtre et concevez celle de Dieu ; dites une  
 » parole qui passe , et recevez en échange la Parole  
 » qui est éternelle. Que tardez-vous ? Pourquoi trem-  
 » bler et pourquoi hésiter ? Croyez , parlez et concevez.  
 » Que votre humilité s'enhardisse ; que votre timidité  
 » prenne courage. Ouvrez , ô bienheureuse Vierge , ou-  
 » vrez votre cœur à la confiance , votre bouche à un  
 » oui , et votre sein au Créateur. Le désiré des nations  
 » frappe en ce moment à votre porte ; il est dehors ,  
 » il veut entrer. Oh ! si , par suite de vos lenteurs et  
 » de vos hésitations , il venait à passer outre et qu'en-

» suite vous ayez à chercher avec angoisse celui  
 » qu'aime votre âme!... Levez-vous donc, courez, ou-  
 » vrez; levez-vous par la foi, courez par la dévotion,  
 » ouvrez par un consentement (1). »

Tel est le sujet, tel est le plan et tels sont les plus beaux fragments de l'opuscule de saint Bernard intitulé *Éloges de la Vierge Marie*. Pourrait-on croire que cet admirable travail dont la doctrine est si pure, dont le style est si parfait, dont l'éloquence est si vive et si onctueuse à la fois, et dont le sujet est si cher au cœur des vrais chrétiens, ait pu trouver d'amers censeurs et attirer des peines à son pieux auteur? C'est pourtant ce qui arriva et ce que nous apprennent et l'histoire de Cîteaux et saint Bernard lui-même. Tout en le composant et avant de le faire paraître, le saint panégyriste avait le pressentiment des critiques dont son livre serait probablement l'objet. Car, après l'avoir terminé, et avant de quitter la plume, il ajouta ces mots : « J'ai exposé, comme je l'ai pu, une leçon de  
 » l'Évangile; je n'ignore pas que cet écrit ne sera  
 » point du goût de tout le monde; je sais même déjà  
 » qu'à cause de lui j'encourrai les colères et l'indi-  
 » gnation de plusieurs. Les uns m'accuseront de su-  
 » perfétation et les autres de présomption. Tous me  
 » feront un crime d'avoir eu la témérité de me poser  
 » en nouveau commentateur d'un passage mille fois  
 » et parfaitement expliqué par les Pères les plus  
 » illustres. Mais si j'ai dit, après ces Pères, quelque  
 » chose qui ne soit pas contraire à l'enseignement des  
 » Pères, je crois que ni ces Pères, ni personne n'aura

(1) Num. viii.



» le droit de me blâmer. Que si ma doctrine est con-  
 » forme à celle que j'ai reçue des Pères, et si, pour  
 » ne pas perdre le fruit de mon pieux travail, je sais  
 » me préserver de toute enflure, de vaine gloire et de  
 » présomption, je me résignerai à entendre accuser  
 » mon œuvre de superfluité. Cependant, à ceux qui me  
 » reprochent d'avoir fait, sans aucune nécessité, une  
 » inutile exposition d'un passage de l'Évangile, déjà  
 » bien souvent expliqué, je dirai que j'ai eu en vue  
 » non pas tant de commenter un fait évangélique que  
 » de prendre occasion de ce fait pour traiter un sujet  
 » qui sourit et qui plait à mon cœur. Que si je suis  
 » coupable d'avoir cherché en cela plutôt à satisfaire  
 » ma dévotion qu'à me rendre utile aux autres,  
 » j'ai la confiance que la Vierge, en l'honneur de la-  
 » quelle j'ai composé cet opuscule, quelque médiocre  
 » qu'il soit, et à laquelle je le dédie, sera certainement  
 » assez bonne et assez puissante pour m'obtenir de son  
 » miséricordieux Fils la grâce et le pardon de la  
 » faute que j'ai commise, si toutefois faute il y a. »

Une telle production, fruit d'un cœur aimant et  
 tendre ne pouvait être goûtée que des hommes de  
 cœur (1), et, malheureusement, il n'y a pas sur la terre  
 et dans la république des lettres que des hommes de  
 cœur. Beaucoup, qui ont la plume facile, ont l'âme sé-  
 che et dure, et partant antipathique aux charmes d'une  
 douce et tendre dévotion envers la Mère du bel amour.  
 La piété filiale n'exerce pas sur tous les cœurs son em-  
 pire et son influence, quelque naturel que soit pour-  
 tant cet empire, quelque légitime que soit pourtant  
 cette influence.

(1) *Histoire de saint Bernard*, par M. Ratisbonne, t. 1, p. 224.

Les pressentiments de saint Bernard se réalisèrent ; son ouvrage fut attaqué, comme nous le voyons dans le cinquième et dernier chapitre du *traité* qu'il adressa à *Hugues*. On lui reprocha notamment d'avoir dit, dans la première de ses quatre homélies, qu'aucun des esprits célestes n'avait connu, avant Marie, les intentions de Dieu touchant la Rédemption. Saint Bernard se défend en disant que le projet de sauver le monde, par l'Incarnation, avait, il est vrai, été connu des anges comme il avait été pressenti par les patriarches et par les prophètes, mais que les purs esprits du ciel avaient ignoré le lieu, le temps, le mode et la personne instrument de ce mystère.

C'était avoir bien peu de solides reproches à faire à ce beau livre que de se rejeter sur de pareils griefs. Mais la critique malveillante ne date pas de nos jours. Écrivains des temps modernes, si elle n'a pas épargné ceux qui devaient être le plus à l'abri de ses traits et hors de ses atteintes, sachons, comme saint Bernard, nous armer de courage et souffrir patiemment ses injustes attaques.

Avant de faire cet ouvrage, le pieux et éloquent docteur avait déjà laissé parler ainsi sa dévotion envers la Mère de Dieu dans le second de ses admirables sermons sur la venue de Jésus-Christ :

« Il est maintenant facile de voir quelle est la tige  
 » qui sort de Jessé et quelle est la fleur sur laquelle  
 » se repose l'Esprit-Saint ; car la Vierge, Mère de Dieu,  
 » est la tige, et la fleur c'est son Fils. La fleur c'est  
 » donc le Fils de la Vierge, fleur blanche et vermeille,  
 » fleur choisie entre mille, fleur sur laquelle les anges  
 » désirent arrêter leurs regards ; fleur dont le puissant

» parfum fait revivre les morts, et, comme lui-même  
 » l'atteste, fleur des champs et non des jardins (1).  
 » Car un champ porte des fleurs sans le secours de  
 » l'homme, sans être ensemencé par lui, sans être ni  
 » labouré ni sarclé, sans être engraisé de fumier.  
 » C'est ainsi, oui, c'est ainsi que le sein de la Vierge  
 » a fleuri; c'est ainsi que les pures et chastes entrailles  
 » de Marie, semblables à un champ verdoyant, ont  
 » produit la fleur d'éternelle verdure, la fleur immar-  
 » cescible dont la beauté ne verra point la corruption.

» O Vierge, tige sublime, combien vous élevez haut  
 » votre sommet sacré!... Vous l'élevez jusqu'à Celui  
 » qui s'assied sur son éternel et impérissable trône,  
 » jusqu'au Seigneur de majesté. Et cela n'est point  
 » étonnant, puisque vous jetez si avant les racines de  
 » l'humilité. O plante vraiment céleste, plus pré-  
 » cieuse, plus saine, plus bienfaisante que toutes les  
 » autres plantes! O véritable arbre de vie qui seul  
 » avez mérité de porter le fruit de salut!...

» Mais déjà, si je ne me trompe, vous avez compris  
 » que la Vierge royale est le chemin par lequel est  
 » venu le Sauveur, sortant de son sein virginal comme  
 » l'époux sort de sa couche. Prenant donc ce chemin,  
 » efforçons-nous, mes chers amis, de monter par là  
 » jusqu'à Celui qui, par là aussi, est descendu jusqu'à  
 » nous; d'arriver par cette voie à la grâce de Celui qui,  
 » par cette même voie, est venu vers notre misère.

» O sainte source de grâce, origine de vie, Mère de  
 » salut, que par vous nous ayons accès auprès de votre  
 » Fils, et que Celui qui nous a été donné par vous,

(1) Cant. v, 10.

» nous reçoive aussi par vous. Que votre intégrité ex-  
 » cuse à ses yeux la faute de notre corruption, et que  
 » votre humilité, si agréable à Dieu, nous obtienne le  
 » pardon de notre vanité. Que l'exubérance de votre  
 » amour couvre la multitude de nos péchés, et que  
 » votre fécondité maternelle nous procure l'abondance  
 » des mérites. O notre Dame, notre Médiatrice, notre  
 » Avocate, réconciliez-nous avec votre Fils, présentez-  
 » nous à votre Fils. Faites, ô Vierge bénie, faites, par  
 » la grâce que vous avez trouvée, par la prérogative  
 » que vous avez méritée, par la miséricorde que vous  
 » avez reçue, faites que Celui qui, par votre moyen,  
 » a daigné se rendre participant de notre infirmité et  
 » de notre misère, nous rende aussi, par votre inter-  
 » cession, participants de sa gloire et de sa béatitude. »

Le pieux abbé de Clairvaux a-t-il à faire une ins-  
 truction sur le miracle de Jésus aux noces de Cana,  
 il prend de là occasion de recommander à ses frères,  
 dans les termes les plus pressants, le recours à Marie.

« O âme, s'écrie-t-il, tu es déjà fiancée à Dieu.  
 » Voilà qu'on fait déjà le dîner de tes noces; ce n'est  
 » pas le souper, le grand repas du soir; car ce ban-  
 » quet solennel, on le prépare dans le ciel, dans  
 » l'éternel palais. Or, là, dans ce ravissant séjour, le  
 » vin viendra-t-il à manquer? Non sans doute, car  
 » *nous serons enivrés de l'abondance de la maison de*  
 » *Dieu, et nous nous abreuverons au torrent de ses dé-*  
 » *lices*; puisque Dieu a préparé pour ces noces un  
 » fleuve de vin, de ce vin qui *réjouit le cœur*, car  
 » *l'impétuosité d'un fleuve réjouit la cité de Dieu*. Mais  
 » maintenant que nous avons encore beaucoup de che-  
 » min à faire, nous dinons ici-bas; mais ce repas est

» loin d'être aussi copieux et aussi abondant que le  
 » sera celui de l'heureuse éternité. Ici-bas le vin, c'est-  
 » à-dire la grâce de la dévotion, la ferveur de la cha-  
 » rité, nous manque bien souvent. Combien de fois,  
 » ô très chers, ne m'arrive-t-il pas, lorsque vous  
 » m'avez adressé vos plaintes à cet égard, de prier la  
 » Mère de bonté de faire remarquer à son généreux  
 » Fils que nous n'avons plus de vin. Et croyez, frères  
 » bien-aimés, que, si nous la prions bien, elle ne res-  
 » tera pas indifférente à nos besoins et sourde à nos  
 » demandes. Car elle est non-seulement miséricor-  
 » dieuse, mais elle est Mère de la miséricorde même;  
 » et si elle compatit avec tant de bonté à l'embarras  
 » des époux qui l'avaient appelée à leurs noces, elle  
 » compatira bien plus à nos besoins spirituels si nous  
 » les lui exposons avec confiance et piété. Car elle  
 » aime les noces que nous faisons avec son Fils bien  
 » plus qu'elle n'aima celles des époux de Cana. »

Le second sermon sur le mystère de la Pentecôte  
 renferme un autre témoignage non moins incontes-  
 table de la piété du saint abbé à l'égard de Marie.

« L'insidieux serpent, dit-il, fut envoyé par le démon  
 » pour faire passer par les oreilles de la femme dans  
 » son âme, et de cette femme dans toute sa race son  
 » venin homicide; et l'Ange Gabriel a été envoyé de  
 » Dieu pour faire passer des oreilles de la Vierge dans  
 » son cœur et dans ses entrailles la parole du Père,  
 » afin que la voie par laquelle nous étai venu le poi-  
 » son fût aussi celle par laquelle nous viendrait le re-  
 » mède..... Oh ! véritablement notre salut s'opérait au  
 » centre de la terre, quand le Verbe s'incarnait dans le  
 » sein de Marie que, sous plus d'un rapport, on peut

» bien appeler le centre de la terre. Car c'est vers elle,  
 » comme vers un centre commun de gravitation, comme  
 » vers l'arche de Dieu, comme vers la cause de toutes  
 » choses, comme vers la grande affaire des siècles (1)  
 » que se tournent et les habitants du ciel, et ceux des  
 » sombres lieux, et ceux qui sont venus avant nous, et  
 » nous-mêmes, et tous ceux qui viendront après nous,  
 » et les enfants de nos enfants, et ceux qui naîtront  
 » d'eux : les habitants du ciel pour voir augmenter  
 » leur joie et leur félicité ; les habitants des sombres  
 » lieux pour en être arrachés ; nos devanciers pour  
 » être trouvés véridiques dans leurs prophéties ; nos  
 » descendants pour tirer d'elle leur honneur et leur  
 » gloire. Voilà pourquoi *toutes les générations vous pro-*  
 » *clament bienheureuse*, ô Mère de Dieu, Souveraine du  
 » monde, Reine du ciel. Oui, toutes les générations ;  
 » car il y a des générations au ciel et sur la terre,  
 » selon cette parole de l'Apôtre : *Le Père des esprits,*  
 » *celui duquel dérive toute paternité au ciel et sur la*  
 » *terre*. Oui, encore une fois, toutes les générations  
 » vous proclameront bienheureuse, parce que vous avez  
 » engendré Celui qui est la vie et la gloire pour toutes  
 » les générations. Aussi est-ce en vous que les anges  
 » trouveront à tout jamais la cause de leur joie, les  
 » justes celle de leur justice, et les pécheurs celle de  
 » leur pardon. C'est donc à bon droit que les yeux de  
 » toutes les créatures sont attachés sur vous, puisque  
 » c'est en vous, par vous et de vous que la main bien-  
 » faisante du Tout-Puissant a réparé et restauré tout  
 » ce qu'elle avait créé. »

(1) C'est ici que le savant Père Courcier a pris le titre de son précieux ouvrage, intitulé *Negotium sæculorum Maria*.

On trouve encore dans le troisième sermon pour la fête de la Purification et dans le troisième pour la fête de l'Annonciation, deux apostrophes d'une grande beauté adressées à la Vierge-Mère. Nous ne pouvons que les indiquer en passant, tant il nous reste encore de choses à dire sur la piété du grand abbé de Clairvaux à l'égard de la Mère de Dieu.

Mais c'est surtout dans les cinq sermons pour le jour de l'Assomption et dans celui qu'il composa pour le dimanche dans l'octave de cette même fête et qui a pour sujet douze prérogatives de Marie et pour texte ces paroles du livre de l'Apocalypse : *Un grand signe a paru dans le ciel : c'est une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne formée de douze étoiles* ; c'est surtout dans ces six admirables discours que saint Bernard a déployé toutes les richesses de son talent et donné libre cours à son admiration pour la Vierge qui est assise à la droite de Dieu avec tous les insignes d'une céleste royauté.

Le premier de ces sermons est, pour ainsi parler, bien moins une homélie qu'un hymne, qu'une ode, qu'un chant lyrique à la gloire de Marie couronnée Reine des cieux. Nous ne lui trouvons rien de comparable dans les compositions modernes que le sermon de Fénelon pour le jour de l'Épiphanie. C'est la même poésie, c'est la même noblesse d'images, c'est la même magie de style, c'est la même magnificence et la même ampleur de pensées. Le grand orateur s'élance, en quelque sorte, d'un bond, dans les hauteurs de son sujet ; car voici son début :

« Aujourd'hui, l'auguste Vierge montant au ciel a,  
» sans nul doute, mis le comble à la joie des bienheu-

» reux habitants de ce séjour. Car elle est Celle dont  
 » la voix fit tressaillir des enfants jusque dans le sein  
 » de leur mère. Or, si l'âme d'un enfant qui n'était  
 » pas encore né fut comme liquéfiée dès que Marie eut  
 » parlé, oh ! quelle ne dut pas être l'allégresse des  
 » bienheureux quand il leur fut donné et d'entendre sa  
 » voix et de contempler sa face et de jouir du bonheur  
 » de sa douce présence ! Et pour nous, mes frères,  
 » quel beau sujet de fête ne nous procure pas sa  
 » triomphante Assomption ; quelle source d'allégresse,  
 » quelle cause de réjouissances ! De la personne de  
 » Marie émane une clarté qui remplit l'univers, à tel  
 » point que le ciel lui-même, éclairé qu'il est par les  
 » feux de cette lampe virginale, brille d'un plus vif  
 » éclat. Ah ! ce n'est pas sans raison que des cantiques  
 » de louanges et des hymnes d'actions de grâces reten-  
 » tissent dans les régions les plus élevées des cieux.  
 » Quant à nous, ce triomphe est bien plutôt pour  
 » nous une cause de douleur qu'un motif d'allégresse ;  
 » car, autant le ciel acclame à l'arrivée de sa souve-  
 » raine, autant il est naturel que notre monde sublu-  
 » naire déplore son départ. Et pourtant, mettons des  
 » bornes à nos gémissements, d'abord parce que nous  
 » n'avons pas ici-bas de demeure fixe et permanente,  
 » et ensuite parce que nous sommes à la recherche de  
 » celle dans laquelle entre aujourd'hui Marie. Or, si  
 » nous sommes inscrits, en qualité de citoyens, sur les  
 » registres de cette bienheureuse cité, n'est-il pas  
 » juste et naturel que nous nous souvenions d'elle,  
 » même dans notre exil, même sur les rives désolées  
 » des fleuves de Babylone ? n'est-il pas juste et naturel  
 » que nous sympathisions à ses joies, que nous parta-



» gions son bonheur et surtout celui qui, aujourd'hui,  
 » l'inonde comme un fleuve qui a brisé ses digues,  
 » afin que, par là, nous méritions de sentir ici-bas,  
 » nous-mêmes, quelque chose de cette joie, qui, comme  
 » une légère rosée, tombe du ciel sur notre terre.

» Notre Reine nous précède, oui elle nous précède,  
 » et elle a été reçue, accueillie avec tant d'honneur  
 » que ses humbles serviteurs la suivent en lui criant :  
 » *Attirez-nous après vous, nous volerons à l'odeur de vos*  
 » *parfums*. Pèlerins de la terre, nous avons envoyé  
 » devant nous une avocate qui, étant mère du juge et  
 » mère de miséricorde, traitera avec autant de facilité  
 » que de succès l'affaire de notre salut.

» Ah! aujourd'hui, notre terre a envoyé au ciel un  
 » présent magnifique afin que, par ce gage d'alliance  
 » offert d'une part et accepté de l'autre, il y ait désor-  
 » mais union et bon accord entre les choses divines et  
 » les choses humaines, entre les choses du ciel et  
 » celles de la terre, entre les choses de premier ordre  
 » et celles du dernier ordre. Car le meilleur fruit de  
 » notre vallée est monté vers le lieu d'où vient tout  
 » don parfait, toute grâce excellente. Ainsi donc, la  
 » bienheureuse Vierge, une fois montée au ciel, ré-  
 » pandra de là sur les hommes d'abondantes largesses.  
 » Et pourquoi n'en répandrait-elle pas? Certes, ce ne  
 » pourrait être ni par défaut de puissance, ni par  
 » manque de bonne volonté; Elle est reine du ciel;  
 » Elle est miséricordieuse; et enfin Elle est la Mère  
 » du Fils unique de Dieu. Rien n'est plus capable que  
 » ce dernier titre de donner une haute idée de sa  
 » puissance et de sa bonté, à moins qu'on ne dise ou  
 » bien que le Fils de Dieu n'a pour sa Mère nul res-

» pect, nulle déférence, ou bien que ces entrailles  
 » dans lesquelles la charité même qui vient de Dieu a  
 » corporellement habité pendant neuf mois, sont de-  
 » venues insensibles.....

» Oui, celui qu'elle avait reçu à son entrée dans le  
 » monde, la reçoit aujourd'hui à son entrée au ciel.  
 » Mais avec quels honneurs! avec quel appareil! avec  
 » quelle pompe et quels témoignages de joie! Comme  
 » il n'y avait eu sur la terre aucun lieu plus digne du  
 » Fils de Dieu que le sein virginal de Marie, ainsi,  
 » dans les hauteurs du ciel, aucune place n'est plus  
 » digne de cette auguste Vierge que le trône où le Fils  
 » de Dieu fait aujourd'hui asseoir sa Mère. .... Qui  
 » pourra se faire une idée de la gloire avec laquelle  
 » la Reine du monde s'est aujourd'hui élevée vers son  
 » céleste empire? Qui pourra se représenter l'empres-  
 » sement religieux avec lequel la multitude des légions  
 » angéliques est venue à sa rencontre, les concerts  
 » ravissants au milieu desquels elle a été conduite au  
 » trône de sa royauté, la joie, l'allégresse et les dé-  
 » monstrations d'affection toute filiale que lui prodigue  
 » Celui qu'elle a donné au monde? .... Ah! si *l'œil*  
 » *de l'homme mortel n'a point vu*, si *son oreille n'a*  
 » *point entendu*, si *son esprit ne saurait comprendre ce*  
 » *que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment*, qui dira ce  
 » qu'il a préparé à Celle de laquelle il est né et qui,  
 » personne n'en doute, l'a aimé plus que toutes les  
 » créatures. Oui heureuse, mille fois heureuse la  
 » Vierge-Mère, soit qu'elle conçoive ici-bas le Fils de  
 » Dieu, soit que ce même Fils la reçoive au ciel! »

Saint Bernard termine ainsi son second sermon pour la même fête :

« Il n'en est pas de Marie, de la femme forte qui a  
 » écrasé la tête du serpent, comme des vierges folles ;  
 » car, entre autres éloges, il est dit de cette Vierge,  
 » plus sage et plus prudente que toutes les autres  
 » vierges, que *sa lampe ne s'éteindra point durant la*  
 » *nuît* (1). Ce qui est un reproche et un blâme indirect  
 » à l'adresse des vierges folles, qui, surprises au  
 » milieu de la nuit par l'arrivée de l'Époux, s'écrient :  
 » *Nos lampes sont éteintes* (2). Au contraire, la glo-  
 » rieuse Vierge s'avance à la rencontre de l'Époux  
 » bien-aimé, et sa lampe projette un éclat si vif qu'elle  
 » excite l'étonnement et l'admiration même des anges  
 » de lumière qui s'écrient en la voyant : *Quelle est*  
 » *Celle-ci qui monte du désert brillante comme l'aurore,*  
 » *comme la lune, comme le soleil* (3). Ah ! c'est qu'elle  
 » resplendissait plus que tous les élus, Celle dont  
 » Jésus-Christ son Fils et notre Dieu avait rempli la  
 » lampe de l'huile de sa grâce plus qu'il ne l'avait fait  
 » pour aucune de ses compagnes. »

Voici quel est l'exorde du quatrième sermon :

« Il est convenable de parler à toute créature hu-  
 » maine quand la Mère du Verbe incarné fait son en-  
 » trée dans le ciel. Alors les éloges, les louanges  
 » doivent être continuellement dans toutes les bouches  
 » et sur toutes les lèvres, puisque, dans ce triomphe  
 » de Marie, l'humanité se trouve élevée au-dessus des  
 » esprits immortels. Quant à la gloire de cette Vierge,  
 » la piété ne permet pas de n'en rien dire, et pourtant  
 » notre faible et impuissante pensée ne peut rien con-  
 » cevoir qui soit digne d'un pareil sujet, non plus que

(1) Prov. xxxi. — (2) Matth. xxv. — (3) Cant. vi.

» notre grossière et inculte éloquence ne peut rien  
 » enfanter, rien produire qui soit à la hauteur d'un  
 » pareil thème. Aussi ne nous étonnons pas de voir les  
 » principaux habitants de la cour céleste s'écrier dans  
 » l'admiration que leur cause la nouveauté du spec-  
 » tacle qu'ils contemplent : *Quelle est Celle-ci qui*  
 » *monte du désert, inondée de délices* (1)? Comme s'ils  
 » disaient, en termes plus explicites : « Que Celle-ci  
 » est auguste ! et comment une créature qui monte du  
 » désert peut-elle être inondée, comme l'est Celle-ci,  
 » de délices ? Car de semblables délices ne se rencon-  
 » trent point en nous qu'un fleuve de grâce réjouit  
 » dans la cité de Dieu, et qui sommes enivrés par la  
 » vue du Très-Haut comme par un ineffable torrent  
 » de volupté pure ? Quelle est Celle-ci, qui, née sous  
 » ce soleil sous lequel il n'y a que travail, que dou-  
 » leur et qu'affliction d'esprit, monte cependant vers  
 » nous toute chargée de délices spirituelles ? » Et n'ai-  
 » je pas lieu d'appeler délices le privilège insigne de  
 » la virginité allié à l'honneur de la maternité, le mé-  
 » rite d'une incomparable humilité, le rayon abondant  
 » d'une douce charité, des entrailles de miséricorde,  
 » la plénitude de la grâce et une gloire sans pareille.  
 » Lors donc qu'elle s'élève du désert, la Reine du  
 » monde paraît, comme le chante l'Église, belle aux  
 » regards des saints anges et remplie de délices. »

Nous voudrions pouvoir transcrire ici presque en  
 entier cette admirable homélie. Oh ! pourquoi ne som-  
 mes-nous pas libre de le faire ? Pourquoi avons-nous  
 des bornes que nous n'avons déjà que trop franchies ?

(1) Cant. viii.

non pas que nous le regrettions pour nous-même, mais parce que plus d'un lecteur nous en fera peut-être un reproche.

Pourtant, quoiqu'il advienne, nous ne pouvons résister au besoin de citer encore un magnifique fragment de cette belle composition; c'en est le dernier nombre et comme la péroration.

« Qu'il ne soit plus parlé, ô bienheureuse Vierge,  
 » de votre miséricorde, s'il y a seulement une âme  
 » qui, vous ayant invoquée dans ses pressants besoins,  
 » puisse vous accuser de ne l'avoir pas secourue. Pour  
 » nous, humbles serviteurs de votre majesté, nous  
 » nous réjouissons, à cause de vous, de vos autres  
 » vertus; mais nous nous réjouissons à cause de nous  
 » et pour nous de votre miséricorde. Nous avons des  
 » louanges pour votre virginité; votre humilité est  
 » l'objet de notre admiration; mais votre miséricorde  
 » est encore bien plus précieuse pour des infortunés  
 » qui en ont si grand besoin. Aussi l'embrassons-nous  
 » comme une ancre de salut; aussi nous est-il doux  
 » de nous la rappeler souvent; aussi nous est-il ordi-  
 » naire d'y avoir recours. Car c'est à cette bonté que  
 » tout le genre humain doit sa régénération, et que  
 » tous sont redevables de leur salut. Il est, en effet,  
 » évident que vous vous êtes intéressée au salut de  
 » toute la famille d'Adam, vous à qui il a été dit : *Ne*  
 » *craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce,*  
 » évidemment la grâce que vous cherchiez.

» Qui donc, Vierge bénie, pourra mesurer la hauteur, la longueur, la largeur et la profondeur de  
 » votre miséricorde? car, par sa longueur, elle répond  
 » aux besoins de tous ceux qui l'invoqueront jusqu'au

» dernier jour ; par sa largeur , elle remplit tout l'univers , tellement que la terre entière est pleine aussi de votre miséricorde comme elle l'est de celle de Dieu. Il en est de même de sa hauteur qui a réparé les pertes de la cité vivante ; et de sa profondeur qui s'étend jusqu'aux habitants des noirs abîmes et qui va les arracher aux ténèbres et aux ombres de mort dans lesquelles ils languissent ; car , par vous , le ciel est rempli ; le purgatoire est vidé ; les ruines de la céleste Jérusalem sont réparées et tous les infortunés qui avaient perdu la vraie vie et qui la réclamaient à grands cris l'ont recouvrée..... Que notre âme avide et altérée se hâte donc de recourir , dans sa soif , à cette source bienfaisante ; que notre immense misère s'adresse à ce comble de miséricorde.

» Voilà , ô Vierge , que , comme nous l'avons pu , nous vous avons accompagnée de nos vœux et de nos hommages dans votre Assomption vers votre Fils ; voilà que nous vous avons suivie au moins de loin , Vierge bénie. Que votre charité ait désormais à cœur de rendre le monde participant de la grâce que vous avez trouvée auprès de Dieu. Obtenez , par vos saintes prières , le pardon aux criminels , le remède aux malades , le courage aux pusillanimes , des consolations aux affligés , le secours et la délivrance à ceux qui sont en péril. Et , ô Reine très clément , qu'en ce jour de fête et d'allégresse Jésus-Christ , votre Fils et notre Seigneur , qui est béni par dessus tout dans les siècles des siècles , daigne accorder par vous les largesses de sa grâce à ceux de vos humbles serviteurs qui invoquent et honorent par de pieuses louanges le très doux nom de Marie. »

C'est dans cette belle homélie que se trouvent éparées les pensées et les paroles dont on a composé cette salutaire invocation connue de tous les fidèles : *Souvenez-vous, ô très bonne Vierge : memorare, ô piissima Virgo Maria*, invocation qui a obtenu d'innombrables prodiges et qui en obtiendra jusqu'à la fin des siècles.

Le sermon pour le dimanche dans l'octave de l'Assomption a, comme nous l'avons dit, pour texte ces paroles de l'Apocalypse : *Un grand signe a paru dans le ciel*. Le commentaire de ce magnifique verset et son application à la Vierge, fille du Prince, offre certainement à l'éloquence chrétienne un des sujets les plus riches et les plus grandioses qu'elle puisse avoir à exploiter. Sous la plume de saint Bernard, il a été le germe d'une des plus belles compositions que le génie humain ait faites à la gloire de Marie. Elle commence par ces mots : « Un homme et une femme, ô mes chers frères, » nous ont fait un mal infini ; mais, grâce à Dieu, un » autre homme et une autre femme ont non-seulement » tout rétabli dans l'ordre primitif, mais ils ont même » tout remis dans un meilleur état ; car la réparation » n'a pas été seulement égale à l'offense, mais la satisfaction a dépassé de beaucoup la faute commise. » Comme un habile architecte, Jésus-Christ a non pas » seulement relevé ce qui était tombé, mais il l'a rendu » plus solide qu'auparavant en nous donnant un nouvel Adam à la place de l'ancien, et en métamorphosant » Ève en Marie.

» Cette Vierge est notre médiatrice auprès du Médiateur... Il n'y a rien en elle qui puisse nous effrayer ; » elle est toute bonté, toute douceur, toute amabilité. » Que tous s'adressent donc à elle pour recevoir d'elle

» le captif sa délivrance, le malade sa guérison, l'af-  
 » fligé sa consolation, le pécheur son pardon, le juste  
 » la grâce, l'ange la joie, la Trinité la gloire, et le Fils  
 » de Dieu sa chair; tellement que rien au monde ne se  
 » dérobe à sa bienfaisante influence. »

L'éloquent panégyriste fait voir ensuite comment Marie est revêtue du soleil, comment elle est fort bien figurée par cet astre, comment elle l'éclipse même, comment la lune n'est qu'un emblème bien imparfait de la véritable Reine des cieux, comment tous ses ennemis, hommes et démons, sont sous ses pieds; puis il s'écrie : « Jetons-nous aux pieds de Marie, ô mes  
 » frères; restons et demeurons par d'humbles suppli-  
 » cations, prosternés devant elle; embrassons ses ge-  
 » noux, et ne la quittons pas qu'elle ne nous ait bénis. »

Mais renonçons, malgré nous, à faire ici l'analyse de cette ravissante homélie qu'il faudrait citer tout entière et qu'on pourrait appeler l'arsenal de tous ceux qui veulent défendre avec succès les grandeurs et les privilèges de la Vierge incomparable. Il faut que nous fermions le livre pour ne pas être entraîné à la donner intégralement. Nous regardons ce discours, et ce n'est pas peu dire, comme étant ce que saint Bernard a composé de plus beau à la louange de sa noble et bien-aimée Souveraine. On peut dire, par conséquent, que c'est là le chef-d'œuvre de tous les panégyriques de la Mère de Dieu. Ce n'est pas assez de la lire, de la relire; tous les prédicateurs, tous les prêtres, tous les fidèles devraient la savoir mot à mot. Celui qui a su trouver dans sa haute intelligence des mystères surnaturels, dans son cœur et dans sa foi de si sublimes accents pour chanter le triomphe et dire la céleste beauté de



la Reine des anges, a aussi pour le berceau de cette Vierge les mains pleines de fleurs.

Le sermon sur la Nativité de Marie, intitulé *De Aquæ-Ductu*, est, comme le précédent, un immense répertoire de louanges à la sainte Vierge. C'est dans cette pieuse et poétique harangue qu'on trouve cette belle parole : « Otez du monde l'astre brillant qui le remplit » de son éclat, où sera la lumière ? Otez Marie, ôtez » cette étoile de la mer, de la mer vaste et spacieuse, » remplie d'écueils et ouverte à toutes les tempêtes, » qu'aurez-vous autre chose qu'une affreuse obscurité, » l'ombre de la mort et des ténèbres palpables ? » (1)

Plus on lit, plus on médite saint Bernard et plus l'horizon de la gloire de Marie se dilate et s'étend aux regards du chrétien ; plus on voit, plus on se convainc que depuis deux ou trois cents ans peut-être on n'a généralement plus su louer cette Vierge. On a eu, la plupart du temps, peur de s'élever trop haut, et l'on a rampé à terre ; on a eu peur de trop dire, et l'on n'a pas dit assez ; on a eu peur d'avoir un feu exagéré, et l'on a été de glace. Qu'on en juge par la plupart des livres et des sermons composés depuis la réforme, qu'on compare ces productions à la manière dont saint Bernard a parlé de Marie.

O vous tous, qui, du haut des chaires ou dans des livres de piété, par vos lèvres ou par votre plume, proclamez les grandeurs de cette auguste créature, ah ! étudiez saint Bernard, pénétrez-vous de son esprit, prenez même son style ; allumez votre lampe à son ma-

(1) Le *Sub tuum*, d'un usage si fréquent dans la liturgie catholique, vient, dit-on, de cette homélie.

gnifique flambeau ; puisez à ses sources pures et limpides comme le cristal , si vous voulez n'être pas trop au-dessous de votre sujet ; étudiez saint Bernard , et le lait et le miel d'une douce éloquence seront aussi sous votre langue quand vous aurez à louer Marie.

Le sermon *De Aquæ-Ductu* est suivi, dans le volume des œuvres de notre saint, d'un autre ayant pour titre : *Discours panégyrique ou Prière à la glorieuse Vierge Marie*. On y retrouve saint Bernard tel que nous l'avons vu dans les précédentes homélies ; c'est la même admiration et le même enthousiasme pour Celle qu'il appelle ici *la Hauteur du ciel* ; c'est la même confiance en son pouvoir , en sa bonté ; c'est la même humilité dans la prière ; ce sont les mêmes vœux et les mêmes gémissements. Rien de plus onctueux , rien de plus suppliant ne saurait être dit au pied d'une statue , d'une image ou d'un autel de Marie. Rien au monde n'est plus propre à attirer sur une âme qui ferait entendre de semblables soupirs l'œil maternel de Marie ; rien ne serait plus capable d'ouvrir le cœur de cette mère à une tendre pitié.

Certes, ce n'est point ici une composition oratoire , une pièce d'éloquence , un fruit de la seule pensée , ou , si l'on veut , de l'esprit ; c'est un cri du cœur ; et combien le cœur qui a poussé ce cri vers le trône de Marie était dévot à cette Vierge ! comme il l'aimait ! et avec quelle ardeur il s'élançait vers elle sur les deux ailes de la confiance et de l'humilité.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire les onctueuses paraphrases du *Salve Regina* , le sermon cinquante-deuxième *De Diversis* sur la demeure que la Sagesse s'est bâtie , demeure qui n'est autre que la

Vierge Marie; et enfin la touchante paraphrase sur les douleurs de Marie et les angoisses de cette Mère sous les bras de la croix.

Terminons ce qui concerne les productions de saint Bernard en l'honneur de la sainte Vierge par ce remarquable fragment de dévotion intime que nous empruntons à une de ses méditations sur le *Salve Regina*. On verra, par cette citation, que ce grand prédicateur de la Mère de Dieu n'était pas de ceux dont les sentiments sont peu en harmonie avec les paroles, qui disent et ne font pas, et dont le cœur est loin de l'objet qu'honorent leurs lèvres.

« O douce Dame, dont le seul souvenir fait les dé-  
 » lices du cœur, dont la grandeur bien méditée trans-  
 » porte et ravit l'intelligence, dont la beauté réjouit  
 » les yeux de l'âme et dont l'amabilité est une douce  
 » ivresse pour le cœur qui la médite; ô admirable  
 » Dame, qui ravissez les cœurs des hommes, n'avez-  
 » vous pas ravi le mien? Et, je vous le demande, où  
 » donc l'avez-vous mis, afin que je puisse le trouver?  
 » Oravisseuse des cœurs, quand me rendrez-vous le mien?  
 » Pourquoi donc ravir ainsi le cœur de pauvres créa-  
 » tures simples et sans défense? Pourquoi violenter  
 » ainsi ceux qui vous aiment? Voulez-vous donc garder  
 » toujours ce cœur? Quand je vous le redemande vous  
 » me souriez d'un doux et ineffable sourire; et un seul  
 » de vos regards met fin à mes demandes et verse la  
 » paix dans mon âme. Mais quand, rentrant en moi-  
 » même et voyant que je n'ai toujours point mon  
 » cœur, je recommence à vous faire de nouvelles ins-  
 » tances, vous me donnez un tendre et maternel baiser,  
 » et soudain je me sens enivré de votre amour. Alors

» mon cœur ne me semble plus faire qu'un avec le  
 » vôtre; je ne distingue plus le mien d'avec le vôtre;  
 » je ne sais plus vous demander que le vôtre. Mais,  
 » dès l'instant où mon cœur est ainsi enivré des dou-  
 » ceurs de votre amour, gouvernez-le avec le vôtre,  
 » conservez-le par le sang vivifiant de l'Agneau, mettez-  
 » le, comme en lieu de sûreté, dans le côté de votre  
 » Fils. Alors j'obtiendrai ce que j'appelle de tous mes  
 » vœux; je posséderai ce que j'espère; car vous êtes  
 » notre espérance. Qu'ils espèrent donc en vous ceux  
 » qui connaissent votre nom; car vous n'abandonnez  
 » pas, ô divine Bienfaitrice, ceux qui vous cherchent  
 » avec amour. Oui, oui, ceux qui espèrent en vous  
 » sentiront augmenter leurs forces; ils prendront des  
 » ailes et voleront avec le vol de l'aigle sans jamais se  
 » lasser. Qui donc, ô Marie, pourrait ne pas mettre sa  
 » confiance en vous, en vous qui tendez la main même  
 » à ceux qui n'ont plus d'espoir. »

Nous ne pouvions pas mieux choisir pour prouver  
 que saint Bernard n'était pas de ceux dont les lèvres  
 sont brûlantes d'un feu apparent et artificiel, tandis  
 que leur cœur est sans flamme et leur âme sans cha-  
 leur. Il a encore révélé le fond intime de sa piété en-  
 vers la sainte Vierge lorsqu'il a dit d'elle qu'elle était  
*le fondement de toute sa confiance, la base et la raison  
 de toutes ses espérances* (1). Jugeons de là quelle place  
 dut avoir dans sa vie privée le culte de cette sainte  
 Vierge et comme il l'honora, comme il la salua, comme  
 il la pria dans le secret de sa cellule, dans ses nuits  
 sans sommeil et sous la voûte de ses temples.

(1) Hæc mea maxima fiducia est; hæc tota ratio spei meæ. E ser-  
 mone de Nativit. B. V. M.

Outre les ouvrages en prose dont nous venons de parler, saint Bernard mit encore au service de sa glorieuse et bien-aimée Souveraine, ce qu'il avait de talent pour la versification. Plusieurs auteurs lui attribuent l'*Ave Maris stella* « hymne pleine de fraîcheur » a dit M. de Châteaubriand, bon juge en cette matière. Il a aussi mis en vers une dévote prière à Jésus et à Marie, et dont voici les deux premières strophes :

Summe summi tu Patris Unice,  
Mundi faber et rector fabricæ,  
Peccatores afflictos respice,  
Pie Pater.

Summa summi tu Mater Filii,  
Clavem nostri tenens auxilii,  
Fove tui lacte consilii  
Peregrinos hujus exilii,  
Pia Mater.

Quelques-uns ont voulu aussi lui faire honneur du *Salve Regina*. Mais cette opinion tombe devant un examen tant soit peu sérieux. Et, d'abord, saint Bernard lui-même nous fournit contre cette assertion une arme bien puissante, car il dit dans un des sermons qu'il a faits sur cette antienne, qu'elle a été composée par des saints et placée par des saints aussi dans la liturgie de l'Église (1), ce qu'il ne dirait pas s'il en était lui-même l'auteur. Wion la regarde (2) comme étant l'œuvre d'Hermann Contract; mais ce sentiment est encore réfuté par les paroles de saint Bernard que nous ve-

(1) A sanctis compositum, a sanctis institutum.

(2) Lign. vitæ, lib. 5, cap. 79.

nons de citer, Hermann n'ayant jamais eu dans l'Église la qualité de saint. Aimar ou Adhémar, évêque du Puy, lui dispute cette gloire aux yeux d'autres savants ; et ce qui semble militer en faveur de l'opinion de ces derniers, c'est que, dans le principe, on l'appelait l'*antienne du Puy*. Mais peut-être encore ce nom ne lui fut-il donné que parce que cette ville commença, la première, à la chanter dans l'office public et à l'insérer dans sa liturgie. Quoi qu'il en soit, le passage précité de saint Bernard semble donner à entendre qu'elle est l'œuvre des anges, des saints du ciel, et que ces bienheureux esprits l'ont enseignée à notre terre. Ce qui favoriserait cette opinion, c'est qu'on lit dans la vie du saint abbé de Clairvaux, par Jean l'Ermite, que saint Bernard entendit un chœur d'esprits bienheureux chanter le *Salve Regina* qu'il retint, qu'il écrivit et qu'il remit au pape Eugène, afin que ce pontife l'insérât dans la liturgie catholique et en rendît le chant ou la récitation obligatoire dans toute l'Église (1).

Ce que dit saint Bernard dans le discours sus-mentionné vient encore à l'appui de cette opinion ; car, parlant de cette même antienne, il ajoute un peu plus bas que ce pieux cantique est tombé des lèvres les plus nobles sur cette terre (2). Albéric (3) raconte le même fait d'une manière un peu différente, car il dit que saint Bernard étant venu à Dijon et y étant entré à l'abbaye de Saint-Bénigne, qu'il affectionnait tout particulièrement, attendu que sa mère y était enterrée, entendit un chœur d'anges chanter auprès de l'horloge

(1) Lib. 2, num. 7.

(2) A summis labiis canticum istud effusum venit.

(3) In chronico ad annum 1130.

et devant l'autel le *Salve Regina*; qu'il avait cru d'abord entendre les religieux, et que le jour suivant il avait dit à l'abbé : « Oh, que cette nuit vous avez bien » chanté l'antienne du Puy devant l'autel de la bien- » heureuse Vierge ! » Ce qui n'avait point eu lieu de la part de la communauté, et ce qui, par conséquent, ne pouvait être que le fait des esprits immortels dont Marie est la Reine.

Et puisque nous en sommes à parler de cette belle antienne, qui a fourni à saint Bernard un si riche thème de louanges (1) à la gloire de Marie, et qui nous a valu, de la part de ce saint, de si délicieuses pages, rappelons ce qu'on sait d'ailleurs, mais qui doit trouver place ici, à savoir que le chant de cette admirable antienne le transportait hors de lui et le jetait dans de sublimes extases. C'est ce qu'assure Césaire; ce que confirment les Annales de l'ordre de Cîteaux, et ce dont fut témoin la magnifique église de Spire où saint Bernard, assistant au chant de cette prière, tomba à genoux et s'écria : *O clemens! ô pia! ô dulcis Virgo Maria!* triple invocation qui fut depuis lors ajoutée au texte primitif de cette sainte composition. D'innombrables auteurs ont dit que trois lames de fer furent placées à l'endroit même où était saint Bernard quand il poussa vers Marie ce triple cri de sa piété, et que sur ces lames on grava les paroles du grand serviteur de la Vierge *bonne, douce et clément*e.

Voilà sommairement, quoique trop longuement peut-être, ce que saint Bernard a fait pour honorer Marie; voilà quelle grande part elle a eue dans les pensées, les

(1) *Laudis thema specialis.*

paroles, les actes et les écrits de cet homme admirable auquel le dernier et le meilleur de ses historiens rend, avec vérité, ce témoignage que « jamais, ni avant ni après lui, personne n'a dit de Marie des choses plus aimables, plus tendres, plus onctueuses, et que nul mieux que lui ne célébra les prérogatives de la Vierge royale et les miséricordes de la divine Mère (1). »

Telle fut la piété dont il brûla pour elle, telle fut la dévotion qu'il sut communiquer à tout son siècle, que quelques-uns ont osé dire que le culte de Marie a commencé au moyen âge, et que l'abbé de Clairvaux en a été le principal promoteur (2). Le culte de Marie a commencé au moyen âge ! Mais jusqu'ici toutes les pages de ce livre sont la réfutation victorieuse de ce grossier mensonge ; car nous y voyons ce culte observé et pratiqué par tout ce que l'Église a renfermé de plus illustres et de plus saints personnages. Et ils ne furent certes pas seuls à vénérer l'auguste Vierge ; il ne furent même dans leurs paroles que les échos de la grande voix du monde chrétien. Mais, quoique fausse, cette assertion est pour nous précieuse parce qu'elle nous montre combien, dans l'esprit même des adversaires de notre foi, saint Bernard fut puissant en œuvres et en paroles pour réveiller, pour ranimer dans les masses la dévotion à Marie. Il fut même en cela un homme vraiment providentiel ; car, a dit un des écrivains les plus profonds de notre époque, une des gloires du clergé contemporain et maintenant un des princes de l'Église. « Le sort des femmes courut de grands

(1) *Histoire de saint Bernard*, par M. Ratisbonne, t. 1, p. 168.

(2) *Ibid.*, p. 154.



dangers dans le moyen âge, à l'époque des croisades. L'Europe armée qui partait pour l'Asie, allait assister au spectacle des mœurs musulmanes et de la religion des sens. Il était à craindre qu'elle ne fût vaincue par elle-même au sein de ses victoires. Elle pouvait en rapporter d'étranges idées et des tentations inconnues et menaçantes. Ce fut précisément à cette époque que la dévotion à la Vierge se ranima avec une nouvelle ferveur, et il y eut en cela un fait clairement providentiel. Le grand homme de ce siècle, celui dont la voix tonnante précipitait les populations vers la Syrie, trouva des accents d'une inexprimable douceur pour célébrer Marie, et des milliers d'âmes répondirent à la parole persuasive, on pourrait dire à la parole mystique de saint Bernard, comme si une lumière supérieure lui eût révélé que, au moment où la chrétienté allait se trouver exposée à la fascination du vieux serpent oriental, il fallait en toute hâte réveiller l'enthousiasme pour la Vierge divine qui l'a terrassé, et opposer à l'impure séduction la chaste magie de son culte (1).

Oui, le grand homme de Clairvaux fut, par excellence, l'apôtre de Marie, l'apôtre de son culte et de ses gloires incomparables.

Mais si dans sa vie publique, ainsi que dans sa vie privée, il porta aussi loin qu'il est possible et permis de le faire la dévotion à cette tendre mère des hommes, en retour cette généreuse et bienfaisante Vierge le combla, même dès ici-bas, des faveurs les plus singulières.

Nous avons dit ailleurs (2) et raconté au long com-

(1) M. Gerbet.

(2) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. I, p. 202.

ment, vers l'âge de dix-huit ans, alors qu'il étudiait à Châtillon-sur-Seine les sciences divines et humaines, saint Bernard, étant tombé dans une maladie de langue qui mit ses jours en danger, fut, dans l'église de saint Vorles, miraculeusement guéri par la très sainte Vierge. Nous avons dit comment une statue de cette Vierge devant laquelle priait le chaste et fervent écolier, quittant la niche où elle était, et s'approchant de Bernard, laissa tomber de son sein sur la langue desséchée et brûlante du jeune malade quelques gouttes d'un lait qui éteignit sur-le-champ les ardeurs de la fièvre, et déposa sur ses lèvres le germe merveilleux de cette céleste éloquence qui, plus tard, eut la douceur du lait et du miel, surtout quand il parla de Jésus ou de Marie (1).

Environ dix ans après, alors que saint Bernard était déjà à la tête de l'abbaye de Clairvaux, une nouvelle maladie devint pour lui l'occasion d'une nouvelle faveur de même nature et de même genre que celle que l'on vient de lire. « Un jour que ses souffrances étaient devenues excessives et qu'il ne pouvait plus y résister, il appela deux frères et les pria d'aller à l'église pour demander à Dieu quelque soulagement. Les frères, émus de compassion, se prosternèrent devant l'autel et prièrent avec une grande effusion de larmes. Pendant ce temps, Bernard eut une vision qui le ravit hors de lui-même; la Vierge Marie, accompagnée de saint Laurent et de saint Benoit sous l'invocation desquels il avait consacré les deux autels latéraux de son église, apparurent au malade. « La sérénité de leur visage,

(1) Mel et lac sub linguâ tuâ. Cant. 4, 11.

dit Guillaume de Saint-Thierry (1), était comme une expression de la souveraine paix qui les inonde au ciel. Ils se manifestèrent d'une manière si distincte au serviteur de Dieu, que, dès leur entrée dans la cellule, il les reconnut parfaitement. La Vierge Marie, ainsi que les deux saints, touchèrent de leurs mains sacrées le corps de Bernard aux endroits où la douleur était la plus vive; et, par l'effet de ce saint attouchement, il se trouva subitement délivré de son mal; et la salive qui, jusqu'alors, n'avait cessé de couler de sa bouche, comme un ruisseau intarissable, se sécha à l'instant même (2). »

Dans notre pieux recueil des *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, nous avons rapporté plusieurs autres faveurs qui prouvent jusqu'à quel point le saint abbé de Clairvaux était cher à Marie. Ajoutons seulement ici à ce que nous avons dit dans l'ouvrage précité que, d'après plusieurs auteurs, deux fois la statue de la Vierge fit un signe de tête au bienheureux docteur, prosterné devant elle, pour lui rendre le salut qu'elle en avait reçu et pour lui faire voir combien ses sentiments étaient agréables à Celle qui en était l'objet. C'est dans les deux églises de Spire et d'Affligem que, selon les mêmes légendaires, aurait eu lieu le double fait de cette salutation bien propre à entretenir et à développer encore dans l'âme du séraphique Bernard la piété et la dévotion envers l'aimable Reine de ses affections.

Mais, au moment où toute l'Église est dans la jubi-

(1) *Vita sancti Bernardi*, lib. I, cap. XII, num. 58.

(2) *Hist. de saint Bernard*, par M. Ratisbonne, t. I, chap. X, p. 221.

lation de ce que la Mère de Dieu vient d'être solennellement et infailliblement proclamée pure et sans tache dans sa conception et préservée dans le sein de sa bienheureuse mère du virus originel par lequel tous sont morts en Adam (1); le jour même et à l'instant même (2) où nous recevons en même temps et l'éloquent mandement par lequel le premier pasteur de notre diocèse nous informe officiellement des décisions de Rome, et les lettres apostoliques par lesquelles le souverain pontife nous notifie le nouveau dogme et le devoir pour tout chrétien d'y adhérer d'une foi pleine, pouvons-nous clore ce chapitre consacré à saint Bernard sans parler de son opinion sur l'immaculée conception et de sa fameuse lettre aux chanoines de Lyon? Non; et bien que ce chapitre, déjà démesurément long, doive en être allongé encore de beaucoup, force nous est cependant de toucher au moins cette question pour rechercher si saint Bernard a vraiment cru et enseigné que la sainte Vierge avait été conçue dans le péché et si on doit ranger cet immortel et grand docteur, ce fils dévoué de Marie, parmi les adversaires de l'opinion (car ce qui est à présent un article de foi n'était alors qu'une opinion), qui la tenait pour exempte de toute morsure du serpent.

La pensée que cette Vierge n'a jamais été atteinte même par l'haleine empestée de l'ennemi du genre humain, est aussi ancienne que l'Église et presque aussi universelle. Bien des livres l'ont prouvé; et nous citerons seulement ici les ouvrages de Jean Perlinus,

(1) Rom. v, 12.

(2) Jeudi 15 février 1855, dix heures du matin.

de Pintus Ramirez, de Salazar, de Canisius, de Suarez et de Poiré.

Mais il s'agit de savoir si saint Bernard s'est placé en dehors du concert à peu près unanime qui proclamait Marie toujours pure, même à l'instant de sa conception. Les uns disent oui, les autres non (1). Examinons consciencieusement et impartialement ce point.

Et d'abord, vers la fin du onzième siècle et pendant toute la première moitié du douzième, c'est-à-dire, pendant toute la période de temps qu'illustra saint Bernard, le sentiment que Marie avait été conçue sans la tache originelle, prit dans toute la chrétienté une force extraordinaire. Il y eut alors de toutes parts un mouvement spontané des esprits et des cœurs vers cette douce croyance. Ce ne fut pas assez de l'embrasser intérieurement, on voulut lui donner une manifestation extérieure et publique; on voulut en faire profession par une fête solennelle.

Dès le neuvième siècle, la fête de la Conception de la bienheureuse Vierge était déjà regardée comme fort ancienne en Orient. Naples la célébrait, dit-on, aussi dès cette époque. En France elle semble avoir été accueillie d'abord par les bénédictins de l'abbaye du Bec, alors que saint Anselme était prieur de cette maison. On croit même que ce fut lui qui, étant devenu archevêque de Cantorbéry en 1093, importa cette solennité de Normandie en Angleterre. Cependant l'église de Lyon revendique pour elle-même l'honneur de cette institution. De graves auteurs prétendent

(1) Qualis fuerit S. Bernardi mens ac intentio in hac epistola, non una et eadem est doctorum antiquiorum ac recentiorum sententia. Notæ in Epist. CLXXIV, in operib. S. Bernardi.

qu'elle célébrait cette fête dès le neuvième siècle, et ils veulent que cette cité ait été la première, non-seulement de France, mais même de tout l'Occident, qui ait, par un culte public, témoigné de sa croyance à la Conception toute pure de Marie. Quoiqu'il en soit de cette prétention historique à laquelle saint Bernard semble donner un démenti qui la réduit à néant, vers l'an 1139, les chanoines de Lyon ou bien célébrèrent pour la première fois la fête de la Conception (et c'est ce qui semble résulter de la lettre de saint Bernard), ou bien, supposé qu'elle fût déjà établie dans cette église, ils la solennisèrent d'une manière inusitée et avec de nouvelles démonstrations de piété, de ferveur et de zèle. Saint Bernard l'ayant su, écrivit à ces chanoines la lettre si célèbre, qui est la 174<sup>e</sup> du Recueil de ses épîtres.

En voici la traduction :

« Entre toutes les églises de France, celle de Lyon  
 » a certainement tenu jusqu'ici le premier rang, tant  
 » par la dignité de son siège que par l'éclat de sa  
 » science et par ses sages institutions. Car où a-t-on  
 » jamais vu une discipline plus sévère, des mœurs plus  
 » irréprochables, plus de maturité dans les conseils,  
 » plus de poids dans l'autorité et une antiquité plus  
 » vénérable? Mais ce en quoi cette église, pleine de  
 » jugement et de sagesse, s'est tout spécialement dis-  
 » tinguée, c'est qu'elle s'est constamment montrée, en  
 » ce qui est des offices ecclésiastiques, fort attentive à  
 » ne pas accueillir avec précipitation les fêtes ou pra-  
 » tiques nouvelles, et qu'elle ne s'est jamais compro-  
 » mise en ce point par cette légèreté inconsidérée qui  
 » est le caractère et le défaut de la jeunesse. Aussi ne

» sommes-nous pas peu surpris d'apprendre que, de  
 » nos jours, quelques-uns d'entre vous aient eu la  
 » mauvaise pensée de dévier de ces admirables sen-  
 » tiers, où vous aviez toujours marché, en introduisant  
 » dans le culte une nouvelle solennité que l'Église ne  
 » connaît pas, que la raison n'approuve pas et que la  
 » tradition des siècles passés ne nous recommande pas.  
 » Sommes-nous donc ou plus savants ou plus pieux  
 » que les Pères? Il y a grand danger pour nous à in-  
 » nover dans des choses où leur sagesse ne nous sert  
 » pas de guide. Et le point dont il s'agit n'est pas tel  
 » que les Pères n'aient parfaitement su qu'il fallait à  
 » cet égard s'abstenir de toute manifestation.

» Mais, dites-vous, la Mère du Seigneur mérite les  
 » plus grands honneurs. Vous avez raison. Mais il faut  
 » que ces honneurs rendus à notre Reine ne dépassent  
 » pas les justes bornes. Cette Vierge royale n'a pas  
 » besoin d'un faux honneur, Elle qui est comblée d'une  
 » véritable gloire, de titres magnifiques et de dignités  
 » éminentes. Honorez, oui, honorez la pureté virginale  
 » de son corps, la sainteté de sa vie; admirez qu'elle  
 » soit Vierge et qu'elle soit Mère; adorez son Fils Dieu.  
 » Proclamez-la grande et heureuse, et pour n'avoir  
 » point ressenti les traits de la concupiscence alors  
 » qu'elle a conçu, et pour n'avoir point éprouvé de  
 » maux ni de douleurs lorsqu'elle a mis au monde.  
 » Dites qu'elle est l'objet des hommages des anges,  
 » des désirs des nations; dites que les patriarches et  
 » les prophètes l'ont vue de loin, qu'elle est choisie  
 » entre toutes les créatures et élevée au-dessus de  
 » toutes les œuvres de Dieu. Louez-la, exaltez-la  
 » comme l'inventrice de la grâce, comme la média-

» trice du salut, comme la restauratrice des siècles.  
 » Élevez enfin par vos éloges Celle qui est élevée au-  
 » dessus des chœurs des anges dans les plus hautes  
 » régions des cieux. J'entends l'Église me dire et me  
 » chanter tout cela à la gloire de Marie et m'ordonner  
 » de le dire et de le chanter moi-même. Ce que j'ai  
 » reçu d'Elle, je le tiens pour certain et le transmets  
 » aux autres sans appréhension ni crainte, mais ce  
 » qu'elle ne m'a point enseigné, je ne l'admets, j'en  
 » fais l'aveu, qu'avec une grande réserve.

» Or, j'ai appris de cette Église à célébrer avec le  
 » plus profond respect le jour où cette Vierge, enlevée  
 » du milieu de ce siècle pervers, alla porter même au  
 » ciel un nouveau et fécond sujet de joie et d'allé-  
 » gresse. L'Église m'a encore appris à regarder indu-  
 » bitablement comme saint et comme vénérable le jour  
 » où cette même Vierge a paru à la lumière; et je  
 » tiens pour certain, avec cette même Église, que  
 » Marie a été sanctifiée dès le sein de sa glorieuse  
 » mère et que Dieu lui a fait la grâce de paraître sans  
 » tache aux regards de la terre. Car il est dit de Jé-  
 » rémie qu'il fut sanctifié avant de venir au monde (1);  
 » il en faut dire autant de Jean le Précurseur, qui,  
 » dans le sein de sa mère, sentit l'approche du Dieu  
 » que Marie portait dans son sein (2). Il est même  
 » permis de penser que la même faveur fut accordée  
 » à David qui, en conséquence de ce privilège excep-  
 » tionnel, disait à Dieu : *J'ai été fortifié en vous dès le*  
 » *sein de ma mère; vous étiez mon Protecteur avant*  
 » *même que je fusse né* (3); et ailleurs : *Vous êtes mon*

(1) Jerem. 1. — (2) Luc. 1. — (3) Ps. 70.



» *Dieu dès le sein de ma mère, ne m'abandonnez pas* (1).  
 » Dieu lui-même a dit au prophète Jérémie : *Je t'ai*  
 » *connu avant de te former dans les entrailles mater-*  
 » *nelles, et je t'ai sanctifié avant de t'en retirer* (2).  
 » Comme dans ce dernier passage, notamment, le texte  
 » sacré distingue bien la formation dans le sein ou con-  
 » ception, de la sortie du sein ou naissance ! Comme  
 » la première paraît bien n'être que prédestinée à la  
 » grâce sanctifiante, tandis que la seconde en est ornée  
 » et enrichie, et cela pour empêcher que personne ne  
 » puisse entendre de la seule prescience ou prédesti-  
 » nation la grâce faite au prophète.

» Mais accordons que Jérémie ait été réellement sanc-  
 » tifié dans sa formation. Que n'aurons-nous pas à dire  
 » de Jean-Baptiste qu'un ange déclara devoir être  
 » rempli du Saint-Esprit dans le sein même de sa  
 » mère ? Certainement je ne pense pas qu'on puisse  
 » entendre ces paroles de la simple prescience ou pré-  
 » destination. Car les paroles de l'ange, comme cet  
 » Esprit céleste l'avait lui-même prédit, ont eu, à n'en  
 » pas douter, leur accomplissement en leur temps, et  
 » il n'est pas permis de croire que celui qu'il annonça  
 » comme devant être rempli du Saint-Esprit, n'en ait  
 » pas été effectivement rempli dans le lieu et dans le  
 » temps marqués par la prophétie. Et bien certaine-  
 » ment le Saint-Esprit a sanctifié celui qu'il a rempli.  
 » Mais je ne croirais pas pouvoir dire, sans quelque  
 » témérité, jusqu'à quel point cette sanctification, soit  
 » de Jean, soit de Jérémie, soit de tout autre auquel  
 » la même grâce aurait été faite, a atteint le péché

(1) Ps. 21. — (2) Jerem. 1.

» originel. Je n'hésite pas cependant à regarder comme  
 » sanctifiés ceux que Dieu a ainsi sanctifiés. Je ne fais  
 » pas difficulté de croire qu'ils sont sortis du sein de  
 » leurs mères avec cette sanctification dont ils avaient  
 » été favorisés dans ce même sein, et que la tache ori-  
 » ginelle qu'ils ont contractée dans leur conception n'a  
 » pu ni les empêcher de recevoir dans leur naissance  
 » la grâce que Dieu leur avait réservée de toute éter-  
 » nité, ni la leur faire perdre quand il la leur eût  
 » donnée. Et, cependant, qui osera dire que celui qui  
 » a été rempli du Saint-Esprit soit demeuré, malgré  
 » cela, enfant de colère, et que, s'il fût mort dans le  
 » sein de sa mère avec cette plénitude du Saint-Esprit,  
 » il eût été à jamais réprouvé? Et, pourtant, je ne me  
 » hasarderais pas à prononcer en cette matière d'après  
 » mes propres pensées. Mais quoiqu'il en soit à cet  
 » égard, ce n'est pas sans raison que l'Église, qui  
 » regarde et proclame comme précieuse non pas la  
 » naissance, mais la mort des autres saints, fait ex-  
 » ception en faveur de celui dont l'ange a prédit que  
 » plusieurs se réjouiraient à sa naissance (1), et a  
 » établi une fête en l'honneur de cette naissance qu'elle  
 » salue de ses hommages. Car comment la naissance  
 » de celui qui put bien tressaillir d'allégresse dans le  
 » sein de sa mère, comment, dis-je, cette naissance  
 » pourrait-elle n'être pas sainte et n'être pas, par con-  
 » séquent, un événement heureux qui mérite d'être fêté?  
 » Or, il est évident qu'un privilège qui a été accordé  
 » à quelques mortels, quelque petit qu'en soit d'ailleurs  
 » le nombre, n'a pu être refusé à l'éminente Vierge

(1) Luc. 1.

» par laquelle toute notre mortalité est revenue à la  
 » vie. Sans aucun doute la Mère de Dieu a été sanctifiée  
 » avant de naître ; et l'Église n'a pas tort de regarder  
 » comme saint le jour de sa naissance et d'en faire  
 » mémoire toute l'année, au grand contentement de la  
 » terre entière. Je pense aussi que Marie a reçu du  
 » Très-Haut une plus grande abondance de grâce et de  
 » bénédiction qu'aucune autre créature, et que cette  
 » grâce et cette bénédiction ont eu pour effet, non-  
 » seulement de sanctifier sa naissance, mais encore de  
 » préserver tout le cours de sa vie de toute chute et  
 » de tout péché, ce qui, selon l'opinion commune, n'a  
 » été accordé à aucun autre enfant d'Adam. Il était  
 » bien convenable, en effet, que la Reine des Vierges  
 » pût, grâce au privilège unique et exceptionnel d'une  
 » sainteté sans égale, traverser cette vie sans com-  
 » mettre aucune faute, elle qui, en devenant Mère du  
 » vainqueur du péché et de la mort, obtint pour tous  
 » un gage de vie et de justice. Sa naissance fut donc  
 » sainte parce que celle qui naissait apportait, en ve-  
 » nant au monde, une immense sainteté qui rejaillit  
 » sur sa naissance et la sanctifia.

» Que faut-il donc encore ajouter à cet hommage ?  
 » C'est, répondent quelques-uns, d'honorer aussi la  
 » Conception qui a précédé cette naissance si digne  
 » d'honneurs. Car, poursuivent-ils, s'il n'y avait pas  
 » eu avant tout de conception on n'aurait pas à célé-  
 » brer une Nativité. Mais que diraient les fauteurs de  
 » cette nouveauté qui appuient leurs prétentions sur  
 » un semblable motif, que diraient-ils si un autre pré-  
 » tendait, par la même raison, qu'il faut aussi honorer  
 » par une fête solennelle le père et la mère de Marie ?

» Et, sans s'arrêter là, chacun pourrait évidemment  
 » solliciter le même honneur en faveur des aïeux et  
 » des bisaïeux de cette Vierge, tellement que l'on irait  
 » ainsi à l'infini, et qu'on ne mettrait plus de bornes  
 » au nombre des solennités. Or cette succession con-  
 » tinuelle de jours de repos et de joie est bonne pour  
 » la patrie et non pas pour l'exil ; faire fréquemment  
 » des fêtes convient à ceux qui sont chez eux et non à  
 » des bannis. Mais, nous allègue-t-on, il y a une ré-  
 » lation écrite d'une révélation surnaturelle ; comme  
 » si chacun ne pouvait pas forger et produire de pa-  
 » reilles pièces dans lesquelles la sainte Vierge paraî-  
 » trait demander et ordonner même, selon le précepte  
 » divin *honore ton père et ta mère*, que l'on fasse pour  
 » les auteurs de ses jours ce que l'on fait pour elle-  
 » même. Pour moi, il me semble qu'on ne doit tenir  
 » aucun compte de ces relations qui n'ont pour elles  
 » ni les arguments de la raison, ni la garantie de  
 » l'autorité. Car est-il logique et sensé de dire que,  
 » parce que la conception a précédé une sainte nais-  
 » sance, cette conception doit être regardée comme  
 » sainte aussi ? Et parce que la conception de Marie a  
 » précédé sa naissance, s'ensuit-il rigoureusement que  
 » ce soit la conception qui ait sanctifié la naissance ?  
 » Sans doute elle l'a précédée pour qu'elle fût, mais  
 » non pas pour qu'elle fût sainte ; la conception est la  
 » cause efficiente de la naissance, mais non pas la  
 » cause nécessaire et efficiente de la sainteté de cette  
 » naissance. Et d'où serait venue à la cause cette  
 » sainteté qu'elle aurait transmise à son effet ? N'est-ce  
 » pas plutôt parce qu'une conception qui n'était pas  
 » sainte a précédé, qu'il a fallu, pour que la Vierge

» conçue fût sainte, qu'elle fût sanctifiée, afin que la  
 » naissance qui devait suivre fût toute pure? Ou bien  
 » faudra-t-il dire que ce qui vient avant tire sa sainteté  
 » de ce qui vient après? Assurément la sainteté  
 » qui était dans la Vierge déjà conçue a bien pu passer  
 » dans la naissance qui devait suivre. Mais il est  
 » contre nature que cette sainteté ait pour ainsi dire  
 » remonté vers sa source, en allant de la naissance qui  
 » est postérieure à la conception qui est antérieure.

» Et d'où viendrait donc la sainteté de la conception?  
 » La regarde-t-on comme sainte en ce sens que Marie  
 » aurait été prévenue par la sanctification, qu'elle aurait  
 » déjà été sainte au moment où elle fut conçue,  
 » et que, par là, sa conception elle-même serait devenue  
 » immaculée, de même qu'ayant été sanctifiée  
 » déjà dans le sein de sa mère, sa naissance devait  
 » nécessairement être sainte. Mais il est clair qu'elle  
 » n'a pas pu être sanctifiée avant que d'être, puisqu'elle  
 » n'était pas avant d'être conçue. Est-ce donc  
 » par hasard que la sainteté est venue se mêler à la  
 » conception au moment même où celle-ci a eu lieu,  
 » de telle sorte que Marie ait été sanctifiée en même  
 » temps que conçue? La raison combat et repousse  
 » cette assertion. Comment, en effet, peut-on concevoir  
 » la sainteté sans l'Esprit sanctifiant, ou la société du  
 » Saint-Esprit avec le péché? Ou bien encore comment  
 » peut-il n'y avoir pas de péché où il y eut évidemment  
 » délectation charnelle? A moins que l'on n'en vienne  
 » à dire que cette Vierge est l'œuvre non de  
 » l'homme mais du Saint-Esprit, ce qui n'a jamais été  
 » dit jusqu'ici. Enfin je lis que l'Esprit-Saint est venu  
 » en elle et non pas avec elle puisque l'ange lui dit ;

» L'Esprit-Saint surviendra en vous (4). Et s'il m'est  
 » permis de dire ce que l'Église pense, — et ses pen-  
 » sées sont toujours vraies — je crois que la glorieuse  
 » Vierge a conçu du Saint-Esprit, mais non pas qu'elle  
 » a été conçue de ce même Saint-Esprit; je dis qu'elle  
 » a enfanté étant vierge, mais sans être pour cela née  
 » d'une vierge. Autrement où serait la prérogative de  
 » la Mère de Dieu, prérogative qui consiste en ce que,  
 » seule de toutes les femmes, elle peut se glorifier  
 » d'avoir un fils et d'avoir conservé sa virginité, où  
 » serait, dis-je, cette prérogative si on l'accordait  
 » aussi à sa mère? Ce n'est pas là honorer la sainte  
 » Vierge, c'est porter atteinte à sa gloire. Si donc elle  
 » n'a pas pu être sanctifiée avant d'être conçue, puis-  
 » qu'alors elle n'existait pas encore; elle n'a pas da-  
 » vantage pu l'être dans sa conception à cause du pé-  
 » ché inhérent à cet acte. Reste à dire qu'elle a été  
 » sanctifiée après cette conception et alors qu'elle exis-  
 » tait déjà dans le sein de sa mère, et c'est ce que  
 » nous admettons. Or, cette sanctification, en bannis-  
 » sant le péché, a rendu sainte sa naissance, mais non  
 » sa conception.

» C'est pourquoi, bien qu'il ait été donné à un très  
 » petit nombre d'hommes de naître dans un état de  
 » sainteté, cependant aucun d'eux n'a été conçu dans  
 » cet état. Dieu voulait que cette prérogative d'une  
 » conception immaculée fût le privilège exclusif de  
 » celui-là seul qui sanctifie tout, et qui, seul de tous  
 » les hommes, venant dans le monde sans péché, pût  
 » effacer plus efficacement les iniquités des autres. Le  
 » seul Seigneur Jésus a donc été conçu du Saint-

(4) Luc. 1.

» Esprit, parce que lui seul est saint avant sa conception. Lui excepté, tous ceux qui sont nés d'Adam, peuvent dire ce que l'un d'eux a dit de lui-même avec autant de vérité que d'humilité : *J'ai été conçu dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans le péché* (1).

» En conséquence, quelle raison pourra-t-on apporter pour justifier une fête de la conception ? Comment, je le répète, pourra-t-on regarder comme sainte une conception qui n'est pas l'œuvre du Saint-Esprit, pour ne pas dire qui est l'œuvre du péché ? Ou bien comment pourra-t-on honorer par une fête une conception qui n'est pas sainte ?

» Certes, la glorieuse Vierge se passera bien volontiers d'un hommage ou bien qui honore le péché, ou bien qui lui attribue à elle-même une sainteté qu'elle n'a pas. D'un autre côté, elle ne saurait certainement avoir pour agréable un honneur qui lui serait rendu en dehors et au mépris des règles de l'Église, par une présomptueuse nouveauté, mère de la témérité, sœur de la superstition, fille de la légèreté. Car, si l'on croyait devoir honorer la conception de la Mère de Dieu par une fête solennelle, il fallait, avant tout, consulter le saint-siège, et l'on ne devait pas s'empresser si étourdiment de se mettre à la suite d'un petit nombre de gens sans science et sans autorité. J'avais bien, il est vrai, découvert déjà, depuis quelque temps, cette innovation ; mais je dissimulais et ne disais rien par égard pour le sentiment de piété qui inspirait les novateurs et qui prenait sa source dans la simplicité

(1) Ps. 50.

» de leur cœur et dans leur amour pour la Vierge.  
 » Mais ayant découvert cette superstition chez des  
 » hommes sages et éclairés et dans une Église illustre  
 » et noble à tant de titres, Église dont je me fais hon-  
 » neur d'être spécialement le fils, je n'ai pas cru  
 » devoir garder plus longtemps le silence, sans vous  
 » manquer à vous-mêmes. Au reste, ce que j'ai dit ici,  
 » je le soumets, bien entendu, au jugement d'un plus  
 » sage que moi et surtout à l'autorité et à l'examen  
 » de l'Église romaine à laquelle je soumets et tout ceci  
 » et tout ce qui est de son ressort dans mes paroles  
 » comme dans mes écrits, me déclarant prêt à recti-  
 » fier tout ce qui, dans mes pensées, différerait de sa  
 » doctrine. »

Maintenant que nous avons, pour la traduire, non-seulement lu attentivement, mais étudié à fond cette mémorable lettre, disons notre opinion et sur cette pièce elle-même et sur la question de savoir si saint Bernard a, ou non, été favorable à la douce et pieuse croyance de l'immaculée conception.

Et d'abord cette lettre aux chanoines de Lyon prouve bien plus que tout ce que l'on pourrait dire, que si le saint abbé fut l'admirateur enthousiaste des perfections et des grandeurs de la Mère de Dieu, « son enthousiasme fut sage et son culte plein de réserve (1). » « Sentinelle vigilante de l'Église (2), » il n'avait pas moins de zèle pour l'uniformité des observances et pour l'unanimité de la doctrine que de dévotion envers la Reine des anges. Il n'était pas de ces dévots pour qui

(1) *Livre de Marie*, t. 1, p. 175.

(2) *Histoire de saint Bernard*, par M. Ratisbonne, t. 1, p. 417.



toute pratique est bonne , du moment où elle est nouvelle. Sa piété envers Marie était ardente et vive comme celle d'un séraphin, mais elle était en tout conforme aux vrais principes d'une saine et pure théologie. Plus que personne il se défiait de cette nouveauté qui est, dit-il lui-même, *la fille de la légèreté, la mère de la témérité et la sœur de la superstition.*

Les chanoines de Lyon, sans avoir attendu le jugement de l'Église sur la conception immaculée ou non de la très sainte Vierge, sans avoir consulté Rome, sans même avoir pris l'avis de l'autorité épiscopale de laquelle ils relevaient, avaient, par un simple acte capitulaire, institué une fête en l'honneur de la conception sans tache de Marie. C'était prendre une initiative qui ne leur appartenait pas; c'était une innovation; c'était une atteinte portée aux lois de la discipline; c'était une violation des droits de la hiérarchie et en matière de culte et en matière de dogme; et c'est d'abord ce que relève, ce que blâme, ce que condamne le saint docteur et ce que tout le monde l'approuvera d'avoir relevé, blâmé et condamné.

Quant au fond même de la question, il est tout entier dans ce point : Marie a-t-elle été ou non préservée par le Très-Haut de la tache originelle? Dans tous les siècles les docteurs les plus illustres par leur science ont été pour l'affirmative. Mais c'était un sentiment plutôt privé que général, quelque fût d'ailleurs le nombre de ceux qui l'embrassaient; c'était un besoin du cœur et non un article de foi, c'était un pieux désir plutôt qu'un point décidé et un fait incontestable.

Saint Bernard a-t-il cru que Marie avait été conçue sans tache et sans souillure? Ah! dans notre admira-

tion pour ce saint qui nous est si cher, nous voudrions de toute notre âme pouvoir ranger cet immortel génie parmi les apôtres de la conception immaculée. Mais l'impartialité nous force, à notre grand regret, d'avouer que saint Bernard a été certainement d'une opinion contraire; impossible de lire sa lettre sans en être convaincu; et nous ne comprenons pas comment il peut y avoir un doute là-dessus; nous ne comprenons pas comment l'auteur de l'*Histoire générale de l'Église* a pu dire qu'au fond l'opinion de saint Bernard ne paraît pas contraire au sentiment commun des théologiens sur cet objet, et que les critiques les plus versés dans l'intelligence de ce Père prétendent avec beaucoup de raison qu'en niant que Marie fût conçue sans péché, il prend le terme de conception pour le premier instant où son corps fut conçu, et non pas pour le moment de l'union de l'âme avec le corps (1). Parler ainsi, c'est vouloir justifier quand même, justifier à tout prix, n'importe par quelles raisons. Il en faut dire autant et de Mabillon lui-même dans sa note sur la lettre 174<sup>e</sup> de saint Bernard, autant de Bivarius qui a fait, en forme de dissertation, un petit livre à ce sujet, autant enfin des *Annales de Cîteaux*, qui soutiennent la même thèse.

Mais ferons-nous un crime à notre vénérable et éminent docteur de n'avoir pas uni sa grande et importante voix à celles qui, déjà, proclamaient de toutes parts, et depuis la naissance de l'Église chrétienne, que jamais le nuage du péché, quel qu'il fût, n'avait seulement effleuré la plus belle des créatures? Reproche-

(1) Tom. v, p. 58.

rons-nous à saint Bernard, à celui qui se distingua par « une foi inouïe à la sainte Vierge (1), » lui reprocherons-nous d'avoir mesuré avec une indévote parcimonie les privilèges et les grâces dont elle dut être favorisée par Celui qui a fait en elle d'incompréhensibles choses, et qui a déployé pour elle toute l'étendue de sa puissance et toute la force de son bras (2)? La réserve, la circonspection et la timidité que montra en ce point l'illustre abbé de Clairvaux, nous apparaîtra-t-elle comme une tache dans sa vie d'ailleurs si pure, comme un défaut dans sa piété envers Marie, piété, du reste, si filiale? Non, non; à Dieu ne plaise que nous lui fassions un reproche de sa conduite et de ses sentiments dans l'affaire dont il s'agit! Sa conduite a été sage, car il s'éleva contre un acte arbitraire et illégal. Ses sentiments furent ceux d'un théologien sévère qui, avant tout, tenait fortement aux principes, qui ne voulait pas qu'en matière de foi on devançât l'Église ni que l'on fût plus pieux que cette même Église, même envers celle qu'il aimait tant? Nous irons même plus loin, et nous dirons hardiment que tout en combattant, comme docteur privé, et avec sa raison particulière, l'immaculée conception de la Mère de Dieu, saint Bernard y adhéra et la crut comme enfant de l'Église. Oui, il admit ce fait si glorieux pour Marie, non pas d'une foi explicite, mais d'une foi implicite, non pas en conséquence de ses pensées à lui, mais par suite de sa soumission à l'Église universelle, laquelle n'avait pas encore suffisamment manifesté sa croyance. Le dogme qu'il était réservé à notre siècle de voir complètement

(1) Feller, *Dict. hist.* — (2) Luc. 1.

éclorre était alors, pour ainsi dire, caché comme la fleur est cachée dans le bouton avant de s'épanouir.

Aussi regardons-nous comme une fable ridicule la prétendue vision dans laquelle saint Bernard aurait paru à certaine âme avec un vêtement blanc, il est vrai, mais sur lequel il y avait une large tache, en signe du tort qu'il avait eu de n'être pas favorable à la croyance de la conception immaculée.

L'assertion que ce grand docteur se serait, avant sa mort, et dans ses dernières années, repenti d'avoir agi et écrit contre cette prérogative de Marie ne semble pas plus fondée. Avec les purs et sages motifs qui l'avaient dirigé, saint Bernard n'avait pas pu faire une faute dans le cas présent.

Aussi accueillons-nous comme très vraisemblable ce que disent plusieurs auteurs, à savoir que quand l'âme de ce bon et fidèle serviteur de Jésus-Christ, de ce zélé et chaste amant de la Vierge Marie, quitta cette région de mort, l'auguste Reine des élus, escortée d'esprits bienheureux, vint en personne recevoir cette âme si pure et si riche et la conduisit au ciel.

Quant au corps de saint Bernard, il fut déposé dans l'église même de l'abbaye dont il était le fondateur, et enterré dans la chapelle et devant l'autel de Marie. Pouvait-on choisir un endroit plus convenable que celui-là pour y déposer les restes de l'incomparable auteur des *Louanges à Marie*, et jamais plus agréable dépouille reposa-t-elle sous le regard de cette Vierge, *notre vie, notre douceur et notre espoir*?

Malgré la longueur excessive et démesurée de ce chapitre, donnons un cortège à celui qui en fait le principal sujet; et ce cortège composons-le de ceux

qui, dans le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, ont le mieux loué Marie. Saint Bernard les domine tous comme un chêne majestueux domine les arbustes qui croissent autour de lui et à l'ombre de ses rameaux. Mais, pour être moins éloquents que l'ange de Clairvaux, ces pieux panégyristes de la Vierge des vierges ne sont pas pour cela sans mérite; on sent même en eux quelque chose du génie, de la foi et de la piété de saint Bernard; on sent que le même souffle a passé sur eux tous; on retrouve en eux tous le même fonds, la même couleur, les mêmes pensées, les mêmes élans.

Et, d'abord, rapportons un remarquable passage qu'on attribue généralement à un abbé Ekkebert et qu'on trouve dans le tome II des œuvres de S. Bernard.

« Nous élevons notre esprit, nos yeux et nos mains  
 » vers vous, ô Reine du monde; nous fléchissons le  
 » genou devant la gloire de votre grandeur; nous cour-  
 » bons la tête, et avec une extrême abondance de sou-  
 » pirs, nous vous adressons nos prières.

» Voici que nous allons, pécheurs que nous sommes,  
 » comparaître devant le juge redoutable dont la ter-  
 » rible main brandit contre nous le glaive de sa co-  
 » lère. Et qui le détournera? Personne ne saurait mieux  
 » le faire que vous, ô sainte Dame, qui avez tant aimé  
 » Dieu que c'est par vous premièrement que nous  
 » avons, de la main du Seigneur même, reçu la mi-  
 » séricorde sur la terre.

» Ouvrez donc, Mère de miséricorde, ouvrez l'oreille  
 » de votre cœur aux soupirs et aux prières des enfants  
 » d'Adam. Nous venons, de tous les endroits de la  
 » terre, nous réfugier à l'ombre de votre protection,  
 » pour nous défendre de la face redoutable de Dieu.

» Devant vous, ô Souveraine, s'épanchent nos pleurs ;  
 » nous vous conjurons d'apaiser la colère de votre Fils ,  
 » que nous avons irrité par nos péchés, et de nous  
 » réintégrer dans sa grâce hors de laquelle nous som-  
 » mes par notre ingratitude.

» Vous n'avez point horreur d'un pécheur, quelque  
 » méchant, quelque corrompu qu'il soit ; vous ne le  
 » méprisez point, s'il soupire vers vous ; si, d'un cœur  
 » pénitent, il demande votre entremise, d'une main  
 » pieuse vous le retirez de l'abîme du désespoir ; vous  
 » relevez son espérance ; vous le fortifiez, vous ne  
 » l'abandonnez point, ce malheureux, que vous ne  
 » l'ayiez réconcilié avec son adorable juge.

» Vous êtes l'unique femme en laquelle seule le  
 » Sauveur a trouvé le repos qu'il cherchait dans toutes  
 » les autres, et dans le sein de laquelle il a mis sans  
 » mesure tous ses trésors. Le Saint-Esprit s'est complu  
 » en vous, ô Marie, lorsqu'il a daigné consacrer votre  
 » corps par des mystères si divins ; car il est un feu  
 » consumant qui a embrasé votre âme très sainte, qui  
 » l'a remplie de lui-même et de l'éclat de la majesté  
 » divine ; c'est lui qui vous a rendue féconde d'une  
 » manière ineffable, qui a fait que vous avez conçu et  
 » enfanté un Dieu-Homme sans blesser votre pureté  
 » virginale ; et vous avez été vierge après l'enfante-  
 » ment. Voilà pourquoi tout le monde, ô Souveraine,  
 » honore votre chaste sein comme le temple sacré du  
 » Dieu vivant dans lequel a pris naissance le salut du  
 » monde ; c'est là que le Fils de Dieu s'est revêtu de  
 » beauté ; là que, triomphant et orné d'une blanche  
 » robe, il est venu au-devant de l'Épouse qu'il avait  
 » choisie avant les siècles ; là qu'il a donné le baiser

» de paix désiré depuis longtemps, et que, vierge, il  
 » a contracté avec une vierge l'union disposée dès  
 » l'éternité. C'est là qu'a été rompu le mur de division  
 » que la désobéissance de nos premiers parents avait  
 » élevé entre le ciel et la terre.

» O Marie, votre sein béni est pour nous un jardin  
 » de délices où nous cueillons toutes sortes de fleurs,  
 » autant de fois que nous pensons aux consolations  
 » ineffables que votre insigne bonté a répandues sur  
 » le monde. Vous êtes, ô Mère de Dieu, ce jardin où  
 » la main du pécheur n'a jamais pénétré pour le dé-  
 » florer. Vous êtes un gracieux parterre où le Jardinier  
 » céleste a planté des fleurs odoriférantes; vous brillez,  
 » douce et belle, de toutes les fleurs de vertus, et de  
 » ces fleurs il en est trois dont nous admirons en vous  
 » l'excellence. Ces fleurs, avec lesquelles vous rem-  
 » plissez d'un suave parfum toute la maison du Sei-  
 » gneur, ô Marie, ce sont la violette de votre humilité,  
 » le lys de votre pureté, la rose de votre amour.

» A qui donc vous comparerons-nous, ô Mère de  
 » grâce et de beauté? Véritablement, vous êtes le pa-  
 » radis de Dieu, car vous avez donné au monde cet  
 » arbre de vie qui fera vivre à jamais ceux qui man-  
 » geront de son fruit. C'est en vous qu'a pris naissance  
 » et de vous qu'est sortie cette fontaine d'eau vive qui  
 » se divise en quatre grands fleuves pour arroser toute  
 » la terre. Oh! quels présents vous avez faits au monde,  
 » vous qui avez mérité d'être un aqueduc si salulaire!  
 » O flambeau resplendissant, combien vous avez réjoui  
 » de cœurs lorsque, pénétrée des clartés de Dieu, vous  
 » avez porté à ceux qui étaient plongés dans les om-  
 » bres de la mort cette lumière si désirée! »

C'était à la sainte Vierge que Rupert, qui d'abord avait peu de facilité pour l'étude, avait dû les succès qu'il avait ensuite obtenus dans la carrière des sciences. Aussi, par un sentiment de juste gratitude, il donne à la Mère de Dieu, dans ses divers ouvrages, les plus magnifiques éloges. Il mourut en 1135 au monastère de Deutz, près Cologne, dont il était abbé. Sa vertu égala sa science, et on dit qu'en récompense de son éminente sainteté, Dieu lui accorda le don des miracles. C'est surtout dans ses *Commentaires sur le Cantique des Cantiques* et dans son *Traité des offices divins* qu'il donne un libre cours à sa piété envers Marie.

« Quel est, s'écrie-t-il, quel est bien réellement le  
 » lit du véritable et pacifique Salomon, lit sur lequel  
 » s'est faite la paix entre Dieu et nous? Quel est-il  
 » sinon celui dans lequel la nature divine s'est unie à  
 » la nature humaine? Et quelle est cette couche mys-  
 » tique si ce n'est, ô Marie, ô bien-aimée du Bien-  
 » Aimé, votre sein, votre sein virginal? Car en lui s'est  
 » renfermée la divinité du Verbe de Dieu; en lui s'est  
 » renfermé le Verbe, et là il s'est uni inséparablement  
 » dans l'unité d'une seule et même personne, notre  
 » humaine nature formée, ô Marie, de votre chair (1).  
 » O bienheureuse Marie, des torrents de félicité vous  
 » ont inondée et enivrée, et vous avez, vous, éprouvé  
 » ce que jamais œil n'a vu, ce que jamais oreille n'a  
 » entendu, ce que jamais cœur d'homme n'a ressenti,  
 » et vous avez dit : Qu'il me donne un baiser de sa  
 » bouche. Oui Dieu le Père vous a donné un baiser  
 » de sa bouche? Et quel œil a vu ce mystère? quelle

(1) Lib. 3, in Cant.



» oreille l'a entendu? quel cœur pourrait le compren-  
 » dre? Et vous, ô Marie, vous avez tout connu, et le  
 » baiser et celui qui vous l'a donné et l'effet de ce  
 » baiser (1). Quand vous êtes née, ô bienheureuse  
 » Vierge, alors une véritable aurore s'est levée pour  
 » le monde; c'était l'aurore du jour éternel; car,  
 » comme l'aurore quotidienne est la fin de la nuit qui  
 » la précède et le commencement du jour qui la suit,  
 » ainsi votre naissance de la famille de David, de la  
 » race d'Abraham est la fin de nos maux et le com-  
 » mencement de nos consolations, la fin de nos dou-  
 » leurs et le commencement de nos joies (2). »

Écoutons quels rapprochements le pieux auteur trouve entre une colombe et Marie.

« Je découvre dans la simplicité de la colombe sept  
 » caractères dominants. Premièrement cet oiseau est  
 » sans fiel, secondement il ne mange rien de vivant,  
 » troisièmement il nourrit les petits des autres, qua-  
 » trièmement il choisit les grains les plus nets, cin-  
 » quièmement il fait son nid dans la pierre, sixième-  
 » ment il gémit au lieu de chanter, septièmement il  
 » réside de préférence auprès des clairs ruisseaux pour  
 » pouvoir plus facilement échapper à l'oiseau de proie  
 » en voyant son ombre projetée dans le cristal des  
 » eaux. Or, ô Mère de miséricorde, vous êtes émi-  
 » nemment sans fiel, car il n'y a jamais eu en vous  
 » ni rancune, ni haine, ni désir de vengeance. La co-  
 » lombe ne mange rien qui ait vie; et vous, vous êtes  
 » bien loin de ressembler à ceux dont il est dit : *Ils*  
 » *dévorent mon peuple comme un morceau de pain.* La

(1) Lib. 1, in Cant. — (2) Lib. 6, in Cant.

» colombe nourrit les petits des autres; et voilà que  
 » nous qui vous étions étrangers en qualités de gentils  
 » nous vivons par vos mérites. La colombe choisit les  
 » grains les plus nets, et vous, vous avez conservé le  
 » secret que Dieu vous avait confié, et, repassant dans  
 » votre cœur les témoignages des Écritures, vous avez  
 » conservé le secret que Dieu vous avait confié. La  
 » colombe fait son nid dans la pierre; et vous, en  
 » gardant, seule, la foi, vous avez échappé aux poi-  
 » sons subtils du vieux serpent. La colombe gémit au  
 » lieu de chanter; et vous, vous avez trouvé votre sou-  
 » lagement dans vos gémissements, car vous avez eu  
 » l'âme blessée plus qu'aucun des mortels. La colombe  
 » aime à demeurer auprès des ruisseaux limpides; et  
 » vous, n'êtes-vous pas toujours au bord des eaux sa-  
 » crées de nos divines Écritures? Aussi jamais l'inferral  
 » vautour ne peut fondre sur vous à l'improviste; ja-  
 » mais même il n'a pu approcher de vous, bien moins  
 » encore vous atteindre. Vos yeux sont donc ceux de  
 » la colombe, et c'est là la vraie beauté sans parler de  
 » celle qui est cachée en vous et que Dieu seul con-  
 » naît, mais que nous admirons sans pouvoir la bien  
 » comprendre (1). Venez, ô Marie, venez, vous serez  
 » couronnée en qualité de Reine du ciel et de la terre.  
 » Oui, partout où l'on dira du Bien-Aimé : *Vous l'avez*  
 » *mis un peu au-dessous des anges, vous l'avez couronné*  
 » *d'honneur et de gloire, et vous l'avez établi sur toutes*  
 » *les œuvres de vos mains*, on le dira aussi de vous  
 » parce que vous êtes et la Mère et la bien-aimée de  
 » ce roi couronné, et, par conséquent, Reine des

(1) Lib. 3, in Cant.

» cieux, du droit de votre Fils. Et voilà pourquoi les  
 » rois de la terre vous offriront leurs diadèmes, vous  
 » consacreront leurs palais et mettront à vos pieds  
 » leurs royaumes (1). »

Trois ans après le docte et saint abbé de Deutz, mourut Hugues de Saint-Victor, autre religieux d'une vaste science, d'un beau talent et surtout d'une remarquable dévotion envers la sainte Vierge. Ses écrits sont remplis de ce pieux sentiment.

« Afin que nous voguions sans danger sur cette mer  
 » orageuse, saluons souvent, dit-il, l'Étoile de la mer,  
 » c'est-à-dire la bienheureuse Marie, et invoquons-la  
 » en lui disant : « Salut, étoile de la mer ! » Comme  
 » les nautonniers, adressons toujours des prières à la  
 » bienheureuse Marie et à son Fils, car nous avons  
 » bien des écueils à craindre, ainsi que l'a dit un excellent poète :

La mer gronde et les vents frémissent ;  
 Les flots s'élèvent bouillonnants ;  
 Le vaisseau court, mais, dans sa course,  
 Il rencontre bien des écueils.  
 Les sirènes de la volupté,  
 Les monstres et les pirates,  
 Tout aux malheureux passagers  
 Annonce une mort affreuse.  
 Tantôt dans l'abîme,  
 Tantôt vers les cieux,  
 L'onde en fureur jette le navire ;  
 Le mât se brise, la voile descend,  
 Le nautonnier cesse tout ouvrage ;  
 Il pâlit dans ses revers,

(1) Lib. 3, in Cant.

Notre malheureux corps.  
 Toi, ô Mère sainte,  
 Sauve-nous, car nous périssons.  
 Jésus, fruit de chastes entrailles,  
 Ah ! sur ces vagues du monde,  
 Sois notre guide et conduis-nous  
 En sûreté vers les cieux ;  
 Prends l'aviron, dirige le vaisseau,  
 Apaise les affreuses tempêtes.

Qu'il nous mène heureusement au port,  
 Pieuse Vierge, par ton intercession,  
 Le Fils né de toi et né pour nous,  
 Le Dieu puissant qui règne  
 Dans les siècles infinis. Amen.

Alors vivaient aussi en France deux frères bien célèbres par leur science théologique et par leur piété ; c'étaient Pierre Lombard, autrement dit *le maître des sentences*, et Pierre Comestor, ou *le mangeur de livres*, ainsi appelé à cause de sa vaste érudition.

Nous ne citerons rien du premier.

Sur l'autorité de saint Antonin, nous relaterons ici des vers attribués au second :

« *Si fieri posset quot arenæ, pulvis et undæ,  
 Undarum guttæ, rosæ, gemmæ, lilia, flammæ. »*  
*OEthere cælicolæ, nix, grando, sexus uterque,  
 Ventorum pennæ, volucrum, pecudum genus omne,  
 Silvarum rami, frondes, avium quoque plumæ,  
 Gramina, ros, stellæ, pisces, angues et aristæ,  
 Et lapides, montes, convalles, terra, dracones,  
 Lingua cuncta forent, minimè depromere possent,  
 Quæ sis vel quanta es Virgo Regina Maria ;  
 Quæ tua sit pietas nec littera nec dabit ætas.*

Saint André, d'abord profès de l'Ordre de Cîteaux, ensuite abbé d'Haute-Combe, puis évêque de Lausanne, édifiait alors l'Église. Nous avons cité de lui plusieurs fragments dans nos chapitres de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jean et de saint Luc. Ce qui nous autorise à ne plus lui rien demander. Bornons-nous donc à le nommer à la place qu'il occupe selon l'ordre des temps.

Cet ordre nous apporte ici un bien beau nom, un nom presque égal à celui de saint Bernard, le nom de Pierre-le-Vénérable. « Homme de paix au milieu des » disputes ; conciliateur au sein des animosités ; » homme d'un grand savoir au milieu de tant d'ignorance ; d'un goût délicat au milieu de tant de grossièreté ; le confident des rois, le conseil des pontifes, capable de donner à tous les plus grandes » leçons et encore de plus grands exemples ; l'ornement de l'ordre religieux et de l'Église. »

Pierre-le-Vénérable a pris la lyre du poète pour chanter la Vierge-Mère. Il a composé deux proses en son honneur. Voici la seconde :

« Cieux, applaudissez ; terre, réjouis-toi ; que toutes » choses paient leur tribut de louanges ; l'homme revient à son origine antique, et cela par une Vierge. » Une Vierge a enfanté le Dieu qui met fin à l'antique » disgrâce ; l'antique discorde a cessé ; la paix et la » gloire lui succèdent. Le criminel se relève de la » fange alors que Dieu est gisant sur la paille. Une » pauvre étable cache la céleste nourriture des anges. » La Vierge nourrit le Créateur et le Rédempteur qui » est né en elle. La divine sagesse est cachée sous les » voiles de l'enfance.

» Chantons donc avec une douce harmonie, disons  
 » avec une voix pieuse et tendre : « Salut, Vierge bé-  
 » nie qui avez chassé loin de nous la malédiction.  
 » Salut, Mère du Très-Haut, Épouse de l'Agneau plein  
 » de douceur. Vous avez triomphé du serpent; vous  
 » avez brisé sa tête, lorsqu'est mort le Dieu né de  
 » vous. Vous êtes l'Impératrice des cieux; vous êtes la  
 » Réparatrice de la terre; c'est à vous que les hommes  
 » adressent leurs vœux; c'est vous que redoutent les  
 » démons; vous êtes la fenêtre, la porte, la toison, la  
 » cour, la maison, le temple, la terre, le lys de la vir-  
 » ginité et la rose du martyre. Vous êtes le jardin  
 » fermé, la fontaine des jardins, qui lavez les souil-  
 » lures des pécheurs, qui purifiez les impurs, qui vi-  
 » vifiez les morts. » Souveraine des Anges, vous qui,  
 » après Dieu, faites l'espoir des siècles; couche su-  
 » blime du Roi des rois, trône de la divinité, étoile  
 » brillante de l'Orient qui mettez en fuite les ombres  
 » de l'Occident; aurore qui précédez le soleil, jour qui  
 » ne connaissez pas de nuit; mère digne de toute  
 » confiance, réconciliez les enfants avec le Père, sup-  
 » pliez Dieu, votre Fils, d'effacer nos péchés, et, après  
 » nous avoir accordé le pardon, de nous donner sa  
 » grâce et la gloire. »

Gueric, abbé d'Igny, mourut, selon Ange Manrique,  
 auteur des *Annales de Cîteaux*, la même année que  
 Pierre-le-Vénérable, c'est-à-dire en 1157. Les nom-  
 breux sermons qu'il a composés en l'honneur de la  
 sainte Vierge témoignent hautement de sa fervente  
 piété à l'égard de cette bonne Mère. Il parle d'elle à  
 peu près dans les mêmes termes que saint Bernard  
 dont il imite parfaitement le style.

Il dit dans son premier sermon sur la Purification :

« La Mère de toute pureté voulut, quoiqu'elle fût  
 » sans tache, se soumettre extérieurement à la purifi-  
 » cation légale. Que dira maintenant celui qui, se  
 » croyant aussi opiniâtrément que fausement exempt  
 » de tout péché, refuse de se soumettre aux pénitences  
 » curatives imposées aux pécheurs? Mais je veux qu'il  
 » soit saint! Le sera-t-il donc plus que Marie, la Sainte  
 » des saintes, qui a enfanté le Saint des saints? »

Et dans le quatrième sur le même sujet :

« O Mère immaculée, Mère sans tache, n'aviez-vous  
 » donc pas conscience de votre pureté? Ne saviez-vous  
 » donc pas que ni votre conception, ni votre enfante-  
 » ment ne portait atteinte à votre intégrité, mais  
 » qu'au contraire ils la consacraient? Pourquoi donc  
 » aller vous soumettre à la purification imposée aux  
 » autres femmes regardées comme impures, vous qui  
 » n'avez contracté aucune impureté, ni en concevant,  
 » ni en mettant au monde? Mais, me répondez-vous,  
 » c'est ainsi qu'il faut faire pour accomplir toute jus-  
 » tice; il faut qu'ayant été choisie pour être la Mère  
 » de toute justice, je devienne le miroir et le modèle  
 » de toute justice aussi. Je connais la superbe des fils  
 » d'Ève; je sais qu'ils sont plus prompts à excuser  
 » qu'à expier leurs péchés; et je crois qu'aux vices et  
 » aux mauvais penchants de la dépravation antique, il  
 » faut, dès le commencement de la génération nou-  
 » velle, opposer des actes contraires. La mère de la  
 » prévarication a péché et elle s'est excusée avec au-  
 » dace; la Mère de la Rédemption ne pèche pas, et  
 » néanmoins qu'elle satisfasse avec humilité, afin que  
 » les enfants des hommes qui héritent de l'Ève antique

» la nécessité de pécher, héritent aussi de l'Ève  
 » nouvelle l'humilité de l'expiation. O enfants des  
 » hommes, le temps de vous purifier est venu quand  
 » la Mère de la souveraine pureté, dont la purification  
 » est pour nous l'objet de cette fête, nous donne à la  
 » fois et l'exemple et la leçon et le moyen, puisqu'elle  
 » nous offre en son Fils la source, la fontaine de toute  
 » pureté. Or, ô mes frères, il vaut mieux et il est plus  
 » agréable d'être purifié par l'eau que par le feu. Et  
 » ceux qui n'auront pas été purifiés dans cette vie par  
 » la fontaine de grâce, doivent s'attendre à l'être par  
 » le feu (si toutefois Dieu ne les en trouve pas indi-  
 » gnes), quand le Souverain Juge viendra sur son tri-  
 » bunal *semblable à un feu, à un feu qui purifie l'or et*  
 » *l'argent et qui alors purifiera les enfants de Lévi.*  
 » Maintenant Jésus-Christ est une eau qui efface les  
 » taches; alors il sera un feu dévorant. Maintenant il  
 » est une piscine ouverte pour purifier les pécheurs  
 » et les âmes souillés; alors il sera une flamme qui  
 » pénétrera, qui brûlera jusqu'à la moëlle de l'âme. »

Dans le même temps la Mère de Dieu avait encore  
 un bien pieux et bien zélé panégyriste en la personne  
 de Richard de saint Victor, religieux d'une haute ré-  
 putation de savoir et de vertu. On a en particulier les  
 plus nombreuses preuves de sa dévotion envers la  
 sainte Vierge. Il lui donne d'abord les plus grands  
 éloges dans son *Exposition du Cantique des cantiques*.  
 Il a composé ensuite une fort belle homélie pour faire  
 voir la différence qu'il y a entre le sacrifice d'Abraham  
 et celui de Marie, et pour prouver la supériorité du  
 second sur le premier. Il a fait aussi, sous le titre  
 d'*Emmanuel*, deux livres sur ces paroles d'Isaïe : *Voici*



*qu'une vierge concevra*, et il montra dans ces deux livres que cette prophétie ne peut s'entendre et s'expliquer que de la Vierge Marie.

Voici quelques extraits de ce pieux cénobite :

« Marie est élevée au-dessus des hommes parce  
 » qu'elle n'a commis aucun péché. Elle est élevée au-  
 » dessus des anges, parce qu'elle les efface en pureté  
 » et qu'elle voit de plus près qu'eux la divine splen-  
 » deur. Et non-seulement elle n'a pas commis de pé-  
 » ché, mais encore elle efface les péchés des autres;  
 » non-seulement elle brille en elle-même, mais encore  
 » elle jette des rayons lumineux; car le monde a reçu  
 » par elle la lumière de la grâce. Marie est donc mé-  
 » diatrice entre les cieux et les hommes, et elle sur-  
 » passe tous les hommes tant elle opère de sublimes  
 » choses par son Fils. O la merveilleuse prérogative!  
 » Il vient de la femme le soleil qui illumine; elle vient  
 » de la terre la lumière qui brille; c'est par une  
 » femme que sont dissipées les ténèbres qui couvrent  
 » le monde.

» Elle est ce *grand signe dans le ciel, cette femme*  
 » *revêtue du soleil* et que le soleil de la divinité envi-  
 » ronne, qu'il remplit tout entière. Avant tous et plus  
 » que tous, elle a reçu la splendeur de ce divin soleil.

» Marie voit la lune sous ses pieds; elle est élevée  
 » et puissante; elle a autant de signes et d'énigmes  
 » qu'il y a d'astres dans le ciel. Oh! voyez combien elle  
 » est grande; voyez-la maintenant affranchie de tout  
 » péril, couronnée au port et unie aux embrassements  
 » désirés de la Trinité sainte. Oh! qu'ils se réjouissent  
 » donc ceux qui sont nés de nouveau!

» *Salut, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec*

» *vous*, Dame, Mère du Christ, prenez pitié des pé-  
 » cheurs. Salut, Marie, Mère de grâce, Reine du  
 » monde, Mère de miséricorde ; sauvez-nous de la  
 » mort éternelle, ô Fontaine de vie, ô Source de par-  
 » don. Hâtez-vous de venir à notre aide, quand la der-  
 » nière heure sera là, et faites que nous puissions nous  
 » réjouir à jamais avec vous. Amen (1). »

Ailleurs Richard s'écrie dans un saint enthousiasme :  
 « Voilà Celle que le Roi du ciel a désirée : c'est dans  
 » cette incomparable, c'est dans cette belle et ravis-  
 » sante créature que le soleil de justice est descendu  
 » pour prendre notre nature ; et rien d'étonnant qu'elle  
 » ait été lumineuse, Celle que la splendeur de l'éter-  
 » nelle gloire a remplie et pénétrée ; rien d'étonnant  
 » qu'elle ait été belle, Celle qui a reçu en elle l'écla-  
 » tante lumière des cieux. Nul doute aussi que le feu  
 » de son amour et la pureté de son âme n'aient éclaté  
 » au-dehors et n'aient donné une beauté et une forme  
 » angélique à Celle qui avait déjà une innocence angé-  
 » lique. C'est donc avec vérité qu'elle est proclamée  
 » toute belle, belle dans son âme, belle de corps,  
 » belle de visage (2). »

L'abbaye de Saint-Victor, à Paris, était, dans ce douzième siècle, une véritable pépinière de panégyristes et de chantres de la Vierge. De ce pieux asile, tous les esprits, tous les cœurs, tous les regards étaient tournés vers elle.

Un autre religieux de la même communauté nommé Adam et contemporain de Richard et d'Hugues, la saluait par ces beaux vers :

(1) P. 545. — (2) Cap. 26, in Cantic.

*Salve Verbi sacra parens,  
Flos de spinis spinâ carens,  
Flos spineti gloria.*

*Nos spinetum, nos peccati  
Spinâ sumus cruentati  
Sed tu spinæ nescia.*

« Salut, ô sainte Mère du Verbe, Fleur sortie des  
» épines et pourtant sans épines, Fleur qui êtes l'orne-  
» ment du buisson qui vous porte.

» Nous sommes ce buisson. L'épine du péché nous a  
» déchirés; mais cette épine ne vous a pas fait la  
» moindre piqure. »

Deux auteurs, Maraccius et Thomas de Cantipré,  
assurent qu'un jour qu'il dictait la *séquence* ou prose  
qui commence par ce vers :

*Salve Mater salvatoris, etc.*

lorsqu'il en fut venu à cette strophe :

*Salve Mater pietatis,  
Et totius Trinitatis  
Nobile triclinium :*

« Salut, Mère de bonté, noble rendez-vous de toute  
» l'auguste Trinité, etc., »

la sainte Vierge lui apparut et le salua à son tour  
pour le récompenser de ces pieux accents et lui prou-  
ver combien ils lui étaient agréables.

Le siècle qui nous fournit ces hommes éminents est  
un de ceux que l'on accuse le plus d'ignorance et de  
barbarie. Pourtant les écrivains que nous citons ici  
sont d'éloquents protestations contre cette accusation.

Pierre de Blois n'en est pas une moins éclatante. Il était né à Blois dans la première moitié du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Il fut transporté de bonne heure au milieu de la cour de Sicile, puis à celle d'Angleterre où il remplit avec honneur plusieurs emplois importants. Il se vit également estimé dans sa patrie et dans les royaumes étrangers. Il refusa le siège de Naples et celui de Rochester, et il leur préféra le simple et modeste archidiaconé de Bath dont même il ne jouit pas longtemps. La faveur que ses services lui avaient obtenue ayant excité contre lui certaines inimitiés, il se consola de sa disgrâce par la culture des lettres et il mourut pauvre sans avoir même de quoi se faire inhumer.

Il a fait sur les fêtes de la sainte Vierge de remarquables sermons dont voici quelques passages.

« Ne pouvait-elle donc, la Vierge très sainte, ne  
 » pouvait-elle donc pas dire, quand on la conduisait  
 » au temple : « Qu'ai-je besoin de sanctification, moi  
 » qui n'ai point été souillée? Qu'ai-je besoin d'entrer  
 » au temple, moi qui suis devenue le sanctuaire de  
 » l'Esprit-Saint? Que me servent à moi ces oblations?  
 » Que servent-elles à mon Fils qui doit s'offrir lui-  
 » même sur l'autel de la croix pour racheter tous les  
 » hommes?

» Oh! ne dites point cela, Mère sainte; soyez parmi  
 » les femmes comme une d'entre elles. Souvenez-vous  
 » que votre Fils qui était sans péché a voulu être cir-  
 » concis, car il est venu accomplir la loi, et non point  
 » la détruire. Entrez dans le temple, Vierge bénie;  
 » présentez le fruit béni de vos entrailles; offrez les  
 » prémices de notre bénédiction, apportez le noble  
 » fruit de la terre, l'hostie sainte, agréable à Dieu et

» qui sera notre réconciliation. Un jour viendra où il  
 » sera offert, non point dans les bras de Siméon, mais  
 » dans les bras de la croix. Viendra le jour où il ne  
 » sera point racheté comme aujourd'hui avec des  
 » oiseaux, mais où il nous rachètera lui-même avec  
 » son sang, parce que le Seigneur l'a envoyé pour  
 » être la rédémption de son peuple. Ce sera là le  
 » sacrifice du soir; ceci est le sacrifice du matin. Ré-  
 » jouissez-vous dans le sacrifice du matin, ô Mère,  
 » car vous vous affligerez dans celui du soir, et alors  
 » le glaive transpercera votre âme. Réjouissez-vous, ô  
 » Mère, réjouissez-vous, Fille de Sion; réjouissez-  
 » vous et chantez le chant épithalamique de la virgi-  
 » nité, chantez le cantique de pudeur, le cantique  
 » nouveau, le cantique de virginité et de fécondité, le  
 » cantique d'humilité, le cantique de gloire et de  
 » béatitude.

» Voilà, dit-elle, que désormais toutes les générations  
 » m'appelleront bienheureuse! — Oui, toutes les géné-  
 » rations, car votre nom s'est répandu comme un  
 » baume, et votre souvenir vivra de génération en  
 » génération.

» Aujourd'hui, frères, il n'y a nulle part de salut  
 » que par la Vierge. Elle est notre unique médiatrice;  
 » elle seule intercède pour nous auprès de son Fils. Nous  
 » étions pécheurs et nous craignons de nous appro-  
 » cher du Père, car il est plus terrible que tous les  
 » rois, lui qui *ôte l'esprit des rois, qui regarde la terre*  
 » *et la fait trembler, qui touche les monts et les réduit*  
 » *en fumée*. Il nous a donné le Christ, son Fils. Que  
 » n'obtiendra-t-il pas auprès du Père, ce divin Fils?  
 » Il sera exaucé à cause de son obéissance; mais

» comme lui-même est Dieu, il est besoin d'intercession auprès de lui.

» Ayons donc pour médiatrice la bienheureuse Vierge, » en qui il n'y a rien de terrible, car en elle se trouve » la plénitude de la grâce et la pureté de la vie humaine. Le Fils exaucera la Mère pour nous; la Mère » offrira pour nous des prières au Fils (1). »

Un autre sermon du même auteur commence ainsi :

« Quand même je parlerais le langage des hommes » et des anges, je ne pourrais rien dire des gloires de » la très sainte et toujours Vierge Marie, Mère de Dieu, » qui soit digne du sujet, en rapport avec le sujet. »

La fin de ce même siècle vit la fin des travaux d'un autre serviteur de Dieu, bien recommandable aussi. Pierre de Celle, en Champagne, province voisine de celle qui donna le jour à saint Bernard, connut ce grand homme et il fut lié d'amitié avec lui. On l'avait mis dès sa première jeunesse à Saint-Martin-des-Champs, d'où il passa à Moutier-la-Celle, au diocèse de Troyes, pour s'y former à la vie monastique. C'est de là que lui vient son surnom distinctif. Vers l'an 1150, il fut élu abbé de cette communauté. Douze ans après, il quitta cette abbaye et fut mis à la tête de celle de Saint-Remi de Reims, mais en conservant toujours le nom de Pierre de Celle qui lui est resté. Vers l'an 1181, son savoir et sa vertu le firent élever sur le siège épiscopal de Chartres.

Successeur de Fulbert, il en eut la piété pour la très sainte Vierge.

Voici un fragment extrait de son troisième sermon sur l'Annonciation.

(1) In Purificat. serm. XII, p. 289.

« *Salut, Marie.* — Ange saint, à qui parles-tu ? Quel  
 » est le nom dont il s'agit ? Est-il écrit dans les cieux,  
 » est-il connu, est-il désigné ? — Je la connais, réponds-  
 » tu, je la connais de nom. — Mais quel est ce nom ?  
 » *Le nom de la Vierge est Marie*, nom béni et loué dans  
 » tous les siècles ; nom que doivent vénérer et saluer  
 » toutes les nations, toutes les tribus, tous les peuples.  
 » O nom sublime ! ô nom vénérable ! ô nom qu'il faut  
 » toujours invoquer dans les périls, appeler dans les  
 » angoisses ! ô nom qui est un baume pour la bouche  
 » qui le prononce, qui orne de grâce la langue qui  
 » l'appelle, qui réjouit le cœur de celui qui le cite !  
 » Marie ! Le ciel sourit lorsqu'il entend dire Marie.  
 » L'âme triomphe, la conscience est en paix lorsqu'elle  
 » entend dire Marie. La tentation s'enfuit si l'on persiste  
 » à appeler Marie ; La tempête s'apaise quand Marie  
 » ordonne qu'elle s'apaise. Les flots s'arrêtent si Marie  
 » est nommée.

» Mais qu'est donc Marie ? — L'Étoile de la mer ! —  
 » Qu'est donc Marie ? — L'Illuminatrice ! — Qu'est donc  
 » Marie ? — La Souveraine ! ô Marie, ô Étoile de la  
 » mer ! ô Souveraine ! ô Illuminatrice ! ô Étoile de la  
 » mer, il ne craint pas le naufrage celui qui peut re-  
 » courir à vous. O Illuminatrice, il passera en sûreté  
 » à travers les ombres de la mort celui que vous éclai-  
 » rerez, que vous précédez. O Souveraine, je suis  
 » votre sujet et votre serviteur, non point une fois,  
 » mais deux fois ;.... je suis votre esclave, je suis  
 » votre siège, je suis l'escabeau de vos pieds. Si la  
 » tempête s'élève, ô Marie, vous serez pour moi l'Étoile  
 » de la mer ; si la nuit étend ses ombres, vous serez  
 » l'Illuminatrice ; si, par ma faute, quelqu'un des ma-

» lins esprits me réduit en servitude, vous, ô ma vé-  
 » ritable et mon éternelle Souveraine, délivrez-moi  
 » comme vôtre, excusez-moi comme vôtre, affran-  
 » chissez-moi comme vôtre. »

*Salut, Marie.* — Dans le palais éternel, au fronton  
 du temple, au centre du tabernacle, un nom a été  
 gravé, qui jamais ne sera détruit, un nom que l'on  
 racontera de génération en génération, *salut Marie,*  
*pleine de grâce.*

Assurément voilà de l'éloquence, de la poésie du  
 cœur; car ici, c'est bien le cœur qui parle, qui ad-  
 mire, qui s'enflamme, qui prie, qui conjure, qui  
 bénit.

Pierre de Celle n'approuvait pas plus que saint Ber-  
 nard l'institution illégale et irrégulière de la fête de la  
 Conception, et il écrivit dans le sens de son illustre et  
 saint ami. Un moine anglais l'ayant, à ce propos, ac-  
 cusé d'irrévérence et d'indévotion envers la sainte  
 Vierge, il répliqua dans un sentiment de juste in-  
 dignation :

« Dès qu'il s'agira de la gloire de la bienheureuse  
 » Marie, j'ouvrirais les cataractes du ciel, plutôt que  
 » je ne les fermerais. Jésus-Christ, son Fils, eût-il  
 » omis quelque chose qui pût contribuer à l'exaltation  
 » de sa Mère, eh bien ! moi, le serviteur et l'esclave,  
 » je tâcherais, à défaut du pouvoir, d'y suppléer par  
 » les désirs. J'aimerais certes mieux n'avoir point de  
 » langue que de dire un mot contre notre Dame. J'ai-  
 » merai mieux perdre la vie que d'affaiblir en rien  
 » l'éclat de sa gloire. »

Nous ne pouvons pas terminer par de plus belles pa-  
 roles ce chapitre principalement consacré à saint Ber-



nard. Comme Dieu a donné des satellites au soleil, ainsi nous avons voulu former à l'astre le plus brillant de l'Église au xii<sup>e</sup> siècle, un cortège composé de ceux de ses contemporains qui ont le mieux loué Marie, la Vierge dont saint Bernard a été le plus éloquent, le plus sublime et le plus tendre de tous les panégyristes. C'est au lecteur de dire si nous avons réussi; et, dans ce cas, il admirera le riche et beau contingent que le xii<sup>e</sup> siècle, si souvent appelé barbare, apporte au concert de louanges que toutes les générations font entendre en l'honneur de la Reine des cieux. Ah! nous l'avons déjà dit, et nous éprouvons le besoin de le redire encore : Depuis la glaciale réforme, on a perdu la bonne, la vraie manière de parler de Marie, de parler à Marie; c'est en étudiant les auteurs des âges de foi qu'on la retrouvera. *Fiat! fiat!*

## XXXVIII.

### **SAINT THOMAS BECKET,**

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, MARTYR.

Si l'auteur de tout don a ses créatures privilégiées ; si les anges reçoivent de lui plus ou moins de beauté, les astres plus ou moins de splendeur et d'éclat, les fleurs plus ou moins de parfums, les hommes plus ou moins de qualités physiques, intellectuelles et morales, il y a aussi, sur la terre, des lieux qui semblent être plus que d'autres l'objet des préférences du Très-Haut, des lieux sur lesquels son regard paraît se complaire davantage, des lieux sur lesquels il se plaît à répandre des grâces et des bénédictions de choix.

La capitale de l'ancien royaume de Kent, en Angleterre, Cantorbéry a été, du moins pendant bien des années, un de ces lieux que Dieu aime et favorise entre tous les autres points du globe.

Ce fut là que saint Augustin, apôtre des îles Britanniques et disciple de saint Benoît, aussi bien que saint Grégoire-le-Grand, qui l'avait envoyé évangéliser ces contrées, planta la foi chrétienne, et qu'avec cette foi il posa les fondements du culte de Marie essentiellement inséparable du culte de Jésus.

Cette ville, où régnait alors le juste et sage Éthelbert, qui avait secondé de toute sa puissance les efforts des missionnaires, fut choisie pour la métropole de la nouvelle église dont le royaume de Jésus-Christ allait être augmenté; et le chef de la mission, qui avait commencé le défrichement spirituel de ce pays auparavant couvert des ronces et des épines d'une barbare idolâtrie, en fut le premier archevêque.

Après lui, que de saints pontifes ont honoré ce siège et l'ont rendu illustre et vénérable entre tous ceux du monde chrétien! Où trouve-t-on, pendant les neuf cents ans de sa période catholique, une plus belle et plus glorieuse suite de prélats éminents? Et pour ne parler ici que de ce qui fait l'objet particulier de ce livre, où est-ce que le dogme des grandeurs de Marie a eu des apôtres plus célèbres et plus zélés? Où est-ce qu'il s'est transmis avec plus de persévérance et de fidélité?

On peut voir dans notre Recueil des Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge (1), comment saint Dunstan, qui était archevêque de Cantorbéry sur la fin du x<sup>e</sup> siècle, a été tout spécialement cher à Marie. Ajoutons ici qu'en retour des grâces singulières dont elle l'avait prévenu, ce prédestiné de Dieu étant encore fort jeune, et dans l'âge où la plupart ne pensent

(1) T. 1, p. 136.

qu'à l'amusement et à la frivolité, s'était fait bâtir une petite maison ou cellule adossée à une chapelle de la sainte Vierge, afin de pouvoir être plus facilement et plus souvent aux pieds de sa royale et céleste bienfaitrice. Il fit plus : il lui éleva, à ses frais et dépens, une magnifique église non loin de la cathédrale que saint Augustin avait dédiée au Christ ; puis, en mourant, il lui laissa, par testament, une grande partie de sa fortune. Aussi, dit le moine Osbern, en récompense de ses bonnes œuvres, il obtint, à la fin de sa course en ce monde, que l'ange de la mort lui accordât un délai ou sursis de trois jours, durant lesquels ce bon et infatigable pasteur nourrit son peuple de la parole de vie en l'entretenant du triomphe de Jésus-Christ montant au ciel (car on était alors à l'époque de l'Ascension) et des joies de l'auguste Vierge dans le royaume de son Fils. Ce ne fut qu'après cette espèce de trêve de la mort qu'il alla lui-même dans la paix et la lumière des cieux.

Un autre de ses successeurs, nommé Achelnot, ou Alelnot, ou Agelnot, ou bien encore Ægelnot, et qui était assis sur le siège de Cantorbéry, vers l'an 1038, composa un ouvrage en l'honneur de la Vierge-Mère.

Nous ne voyons pas que Lanfranc, qui occupa ce siège environ trente ans plus tard, ait rien écrit à la gloire de la très sainte Vierge. Aucun de ses nombreux et excellents ouvrages ne l'a spécialement pour objet ; mais il n'est pas douteux que ce grand homme, qui fut d'abord disciple de saint Benoît, n'ait eu, à l'égard de Marie, la piété qui caractérise tous les enfants de ce saint patriarche ; il n'est pas douteux que le maître habile et renommé, qui distingua et forma saint An-

selme, n'ait eu, dans un haut degré, les sentiments religieux que celui-ci montra envers la Mère de Dieu; il n'est pas douteux qu'un prélat, dont la vertu égala les talents et la renommée, et qui remplit avec une rare perfection tous les devoirs de sa charge, n'ait été plein de religion pour la Reine du ciel.

Quant à saint Anselme, qui lui succéda sur le siège primateal d'Angleterre comme il lui avait succédé dans la charge de prieur de l'abbaye du Bec, et qui, entre autres fleurons dont se compose son immortelle couronne, a la gloire d'avoir inséparablement attaché son nom à l'établissement, tant en France qu'en Angleterre, de la fête de la Conception sans tache de Marie, nous n'en dirons rien ici, puisque nous lui avons naguère consacré tout un chapitre.

Nous en pourrions faire un aussi pour un autre pontife qui gouverna cette même Église environ cent trente ans après lui, et qui mérite assurément autant par sa fervente piété envers la sainte Vierge que par sa dignité, sa science, ses talents et l'ensemble de ses vertus, d'avoir une place d'honneur et un rang distingué parmi les serviteurs les plus illustres de Marie.

Nous voulons parler de saint Edme ou Edmond de Cantorbéry. Mabile, sa mère, qui était une autre Aleth, par ses sentiments religieux et par ses qualités morales, avait élevé sa famille comme la noble épouse de Têcelin avait élevé la sienne. Et le jeune Edmond Rick fut parmi ses frères et sœurs ce que l'angélique Bernard avait été parmi les siens.

La dévotion à Marie avait été un des dogmes que la pieuse épouse de Raynaud Rick s'était surtout appliquée à enseigner à ses enfants. Edmond goûta tout spéciale-

ment ce doux enseignement. Aussi le voyons-nous, dans tous les âges de sa vie, servir l'auguste Mère et Reine des élus avec la plus tendre affection. Placé d'abord dans la célèbre université d'Oxford, pour y commencer ses études, il y fit vœu de virginité entre les mains et sous les auspices de Marie, en mettant, pour cela un anneau d'or au doigt de la statue de cette Vierge, comme signe et comme emblème de l'alliance toute pure et toute virginale qu'il contractait avec elle pour le reste de ses jours. Sur cet anneau était gravée la salutation de l'ange. Sa chambre était toujours ornée d'une image ou statue de cette divine Mère; et, du matin au soir, il portait et arrêta sur cette sainte effigie ses regards pleins d'amour. Étant venu à Paris pour y achever ses études et y prendre ses grades de docteur ès-lettres et ès-sciences, il y fit bâtir une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge; et, toutes les nuits, après les matines auxquelles il assistait dans l'église de saint Méry, il allait, dit Baillet, prier encore longtemps, et presque jamais sans effusion de larmes, devant l'autel de la Vierge où il entendait la messe avec une piété d'ange. Quand il eut reçu la prêtrise, il ajouta à la récitation du grand office celui de la sainte Vierge. Devenu primat d'Angleterre, il fit graver l'*Ave Maria* sur son anneau pastoral. Il ne manquait pas un jour d'adresser à sa céleste et bien-aimée protectrice la prière si connue *o intemerata*, etc. On dit qu'un jour qu'il l'oublia, il en fut réprimandé, la nuit suivante, par saint Jean l'évangéliste. Pendant toute la durée de son épiscopat, qui fut aussi agité que l'avait été celui de ses plus saints prédécesseurs, il ne cessa de s'adresser à Celle qui, après Dieu, est notre principal espoir;

et ce ne fut pas en vain, car il obtint par Elle d'innombrables faveurs « en recevant d'Elle, dit encore Baillet, du secours dans les tentations, du soulagement dans ses afflictions et de la consolation dans tous ses maux. »

Mais parlons de celui qui doit-être le principal sujet de ce chapitre.

Saint Thomas Becket, dont la vie, le caractère et la conduite offrent tant de ressemblance avec la vie, le caractère et la conduite de saint Dunstan, de saint Anselme et de saint Edme, qui occupèrent tous trois le même siège que lui, saint Thomas Becket, disons-nous, brille aux yeux des catholiques d'une gloire peu commune.

Le merveilleux le plus poétique préside à sa naissance et environne son berceau. Ce qu'on raconte de la manière dont Gilbert Becket, son père, devint l'époux de celle qui donna le jour à Thomas, semblerait un roman si l'histoire n'était pas là, avec ses preuves en main, pour garantir la vérité et l'authenticité de cette narration.

Voici donc ce que l'on rapporte à ce sujet :

Un gentilhomme anglais d'une grande piété, mais peu favorisé des biens de la fortune, résolut d'aller en Terre-Sainte. C'était à l'époque des croisades. Il partit accompagné seulement d'un domestique. Mais à peine arrivés, le maître et le serviteur furent pris par les Sarasins qui les chargèrent de chaînes et les jetèrent dans les prisons d'un de leurs émirs ou chefs. Cet émir n'avait qu'une fille d'une grande beauté mais de plus de sagesse encore. Quoiqu'elle fût infidèle, la grâce du vrai Dieu parlait déjà à son cœur. Elle vit Gilbert; elle fut éprise

d'admiration pour sa vertu, pour sa patience, pour sa douceur et pour son héroïsme. Elle désira connaître la source et le principe de tous ces nobles sentiments. Le prisonnier lui apprit les mystères de la foi qui le rendait si courageux dans sa captivité. La doctrine et la morale de l'Évangile la touchèrent; elle ressentit un grand désir de devenir chrétienne et résolut de tout quitter pour être à Jésus-Christ.

Cependant Gilbert et son domestique, ayant trouvé le moyen de s'échapper pendant la nuit, profitèrent de l'occasion et s'enfuirent en Angleterre.

Ce départ remplit de douleur la jeune princesse qui n'était ni baptisée ni suffisamment instruite, et qui brûlait d'appartenir au même Dieu que Gilbert. Mais ce Dieu et Marie, sa Mère, veillaient sans doute sur elle, et ils lui inspirèrent de prendre un parti plein de périls. Mais que peut craindre une âme qui a Dieu et Marie pour elle? Forte de cette pensée, la jeune Syrienne s'enfuit de chez son père; et, se recommandant à Dieu pour lequel elle quittait tout, et à la Vierge dont Gilbert lui avait souvent dit la puissance et la bonté, elle partit pour l'Angleterre, et, à travers mille dangers, tant sur terre que sur mer, elle arriva à Londres. Mais quel n'y fut pas son embarras! Seule, étrangère, inconnue, infidèle, manquant de tout, sachant à peine se faire entendre par signes, ignorant la langue du pays et la demeure de Gilbert, sa situation était, aux yeux de la nature, vraiment désespérante. Mais sa confiance en Dieu ne fut point ébranlée; de son côté Dieu l'assista. Car sa Providence dirigea vers la place publique, où s'était arrêtée la jeune fugitive, le domestique de Gilbert, qui, ayant reconnu la



filles de son ancien patron, lui témoigna en même temps et son étonnement et le plus entier dévouement. Il courut avertir son maître. La princesse fut conduite chez une respectable dame de la famille de Gilbert. Elle acheva là de s'instruire des vérités chrétiennes; après quoi l'évêque de Londres voulut lui conférer lui-même le baptême des enfants de Dieu; il l'appela Mathilde; et, peu de temps après, le même prélat l'unifia, par un autre sacrement, à celui dont le ciel s'était servi pour l'amener au vrai berceau de Jésus-Christ.

Mais à peine ce mariage était-il célébré, que le gentilhomme anglais éprouva de nouveau l'invincible besoin de retourner en Palestine pour combattre les infidèles. Pour cela il fallait quitter une épouse chérie, une épouse qui lui avait dit : « Votre Dieu sera mon Dieu et votre pays mon pays. » De plus Mathilde était enceinte..... Ces pensées le jetèrent dans une perplexité qui ne put échapper à l'œil clairvoyant de Mathilde; elle lui en demanda la cause. Gilbert ne put la lui cacher. Mais bien loin de combattre ses intentions généreuses, en véritable femme forte elle l'y affermit. Gilbert partit donc de nouveau, et il resta trois ans et demi en Palestine, exposant souvent sa vie et versant souvent son sang pour le Dieu qui a donné pour nous et son sang et sa vie.

Cependant l'héroïque et pieuse Mathilde mit au monde un enfant qu'elle nomma Thomas. Tandis qu'il était dans son sein, bien des présages surnaturels vinrent lui révéler que cet enfant serait grand devant Dieu et devant les hommes. L'événement justifia ces merveilleux pronostics; car ce fils de Gilbert Becket devint une

des gloires de l'Angleterre catholique, une des gloires de l'Église du Christ.

Un des sentiments que Mathilde grava le plus profondément dans le cœur de son fils, fut une tendre dévotion envers la Mère de Dieu.

Mais écoutons, sur ce point, le plus récent peut-être des historiens de saint Thomas :

« A l'exemple des pieuses femmes qui ont formé des élus pour la céleste patrie, à l'exemple de la mère des Machabées et de la reine Blanche, mère de saint Louis, Mathilde s'occupa spécialement du soin de rendre son fils vertueux, appliquée, était-elle, à élever son esprit et ses pensées vers un monde plus parfait, à lui exposer la vanité de tout ce qui se mesure par le temps, à lui répéter sans cesse qu'il fallait mille fois préférer la mort à toute transgression coupable des lois divines, surtout encore à lui inculquer de bonne heure une tendre dévotion envers la Mère de Dieu.

» La dévotion à l'immaculée Marie, si connue dans l'Église dès l'origine du catholicisme, semble avoir pris un nouvel essor vers le commencement du XII<sup>e</sup> siècle, qui fut une époque de développement intellectuel, d'entreprises gigantesques, surtout de transformation sociale, comme si le Sauveur eût voulu que sa divine Mère présidât elle-même aux progrès des lumières et même au bien-être matériel de la société, et qu'ainsi elle fût saluée par les générations reconnaissantes, non-seulement comme la Mère du bel Amour, mais encore comme l'étoile du matin qui indique aux mortels la route qu'ils doivent suivre pour parvenir à leurs destinées futures. Qui ne sait que l'abbé de Clairvaux, l'immortel Bernard, plaça son bonheur et sa gloire à

consacrer une grande partie de son temps et de ses travaux littéraires à faire ressortir tout l'éclat radieux qui environne le trône où est assise, dans l'éternité, l'incomparable Vierge de laquelle est né, dans le temps, Celui qui a écrasé la tête du serpent infernal ?

» Or, poursuit l'auteur que nous citons, saint Thomas fut assez heureux pour être initié, de bonne heure, par sa pieuse mère, au culte si suave de la Reine des cieux. Aussi, comme il dut se féliciter de sa tendre confiance envers celle que l'Église appelle *le Secours des chrétiens* et *la Santé des malades* ! Un jour qu'il était atteint d'une fièvre brûlante, Elle lui apparut sous la forme d'une dame tout environnée de majesté, et lui plaçant dans les mains deux clefs d'or, elle lui dit : « Thomas, voilà les clefs du royaume des cieux » dont vous aurez un jour la garde. » Paroles mystérieuses qui présageaient l'élévation de Thomas à la dignité de pontife, puisque les évêques, en qualité de successeurs des Apôtres, ont reçu d'en haut la puissance d'ouvrir ou de fermer le royaume céleste (1). »

Baillet et Godescard traducteur de l'anglais Butler, disent également que saint Thomas apprit de sa mère à craindre Dieu et à le servir avec ardeur ; que ce fut elle aussi qui lui inspira, dès son enfance, une tendre dévotion à l'égard de la sainte Vierge qu'elle lui fit choisir pour sa patronne singulière.

Et ici qu'il nous soit permis de nous étonner qu'un homme, qu'un écrivain, pourtant bien judicieux, et que nous avons consulté avec profit et cité avec de justes

(1) *Histoire de saint Thomas de Cantorbéry*, par M. l'abbé Robert, p. 50 et 51.

éloges dans notre précédent chapitre, ait pu dire, en parlant du culte que l'âme pieuse et fidèle rend à Marie, de l'amour de Marie, que *cet amour ne s'enseigne point, pas plus qu'on n'enseigne aux enfants à aimer leur mère* (1). N'avons-nous pas vu, dans la chapitre de saint Bernard, que c'était la pieuse mère de cet élu de Dieu qui lui avait *enseigné* à aimer de tout son cœur la Reine des vertus? Ne venons-nous pas de voir, il n'y a que quelques instants, que saint Edme dut à sa mère la piété vraiment filiale dont il se montra pénétré pour la Vierge des vierges? et ce que nous venons de dire, quelques lignes plus haut, de notre pieux héros, n'est-il pas une autre preuve que l'amour de Marie *s'enseigne*, *s'inculque* et *s'inocule* par l'éducation?

M. Ratisbonne ajoute qu'*on n'enseigne pas aux enfants à aimer leur mère*. Dans cette proposition il y a du vrai et du faux. Quand l'amour filial naît, croît et se développe naturellement dans un cœur, on n'a point à l'y semer et à l'y cultiver; et il est tout naturel qu'un enfant aime spontanément celle dans le sein de laquelle il a reçu la vie, celle qui lui a donné son lait pour premier aliment, celle qui a veillé, jour et nuit, sur son berceau, qui a apaisé ses cris, qui a essuyé ses larmes, qui l'endort sur ses genoux, qui le presse dans ses bras, qui le couvre sans cesse des plus tendres baisers. Tous ces soins, toutes ces bontés visibles et, pour ainsi parler, palpables, font tout naturellement éclore l'amour de l'enfant et sa reconnaissance. Mais si ces nombreux services n'étaient pas aussi manifestes, la

(1) *Histoire de saint Bernard*, par M. Ratisbonne, t. II, p. 155.

piété filiale croîtrait moins d'elle-même, et il faudrait davantage en faire à l'enfant une loi, un précepte, un devoir. Cela est si vrai, que l'enfant aime généralement et naturellement plutôt sa mère que son père, parce qu'il reçoit de la première des témoignages d'affection qu'il n'a pas du second. Le dévouement du père échappe davantage à l'enfant peu clairvoyant et peu réfléchi.

Et d'ailleurs, même en admettant que la piété filiale est une plante qui croît d'elle-même, la religion et la morale n'en font pas moins l'objet de leur enseignement en disant à chaque enfant : « Honore ton père et la mère. »

Quant au culte de Marie, il est évident que l'enfant ne connaît cette Vierge qu'autant qu'on la lui fait connaître. « *La foi vient de l'ouïe*, dit l'apôtre (1). » La charité en vient aussi; car on ne peut pas aimer ce que l'on ne connaît pas, ce dont on n'a nulle idée (2). Les grandeurs, les bontés de la céleste Vierge ne tombent pas sous les sens comme les bontés de nos mères selon la nature. Il faut donc qu'un enseignement pieux élève le cœur et les pensées de l'enfant chrétien vers Celle qui est assise dans une éclatante lumière à la droite de Dieu; il faut donc que l'on apprenne à l'enfant chrétien qu'outre la mère que Dieu lui a donnée sur la terre, il en a une autre au ciel; il faut qu'on lui révèle les amabilités de cette bonne et toute-puissante Mère; sans cela, sans cette révélation, sans cet enseignement l'enfant ne connaîtrait jamais cette Mère admirable, il n'aimerait jamais cette Mère tout aimable,

(1) Fides ex auditu. Rom. 10, 16. — (2) Ignoti nulla cupido.

il ne servirait jamais cette Mère digne de tout honneur, et elle serait pour lui comme si elle n'était pas. Il est donc peu juste de dire que l'amour de Marie *ne s'enseigne pas*.

Mais l'auteur qui, dans un moment d'irréflexion sans doute, a écrit cette proposition, la réfute lui-même quand il dit que la pieuse Élisabeth ou Aleth, ou Alix, mère de saint Bernard, avait été appelée à propager, dans sa nombreuse famille, les bénédictions dont elle avait été comblée dès son enfance; que son désir ardent était de transmettre à tous ses enfants la haute vocation qu'elle avait cru éprouver elle-même dans son jeune âge; qu'elle leur transmettait, avec le lait maternel, la vertu céleste qui la vivifiait (1); qu'elle déposait au fond de leurs cœurs une semence de vertus solides (2); que l'enfant si cher au cœur de sa mère, s'était nourri avec délice de sa parole et de son regard vivifiant; que, bien jeune encore, il s'épanouissait comme une fleur sous l'influence du rayon maternel (3). Oui, M. Ratisbonne proclame éloquemment que l'amour *s'enseigne* quand il s'écrie : « Heureux l'homme qui, à l'entrée de la vie, est souvent regardé, animé, pénétré par l'œil d'une mère tendre et vertueuse ! Ce regard a un pouvoir magique sur l'âme de l'enfant !.. Il rayonne douceur et vie ; et de même que le soleil féconde par son rayon les productions terrestres et les adoucit en y posant la substance solaire, ainsi la mère pose dans l'âme de son fils le caractère sacré de l'amour (4). »

La pieuse mère de saint Thomas *posa* donc aussi

(1) T. I, p. 92. — (2) *Ibid.*, p. 94. — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.*, p. 89.

dans l'âme de son fils *le caractère sacré* d'un tendre amour envers Marie, et, fécondé par la grâce, il s'y développa avec une grande force et une admirable énergie.

Nous ne dirons rien des luttes du saint et glorieux archevêque de Cantorbéry avec Henri II d'Angleterre, rien de ses qualités privées, rien de ses vertus publiques, rien des postes qu'il occupa et des hautes missions qu'il remplit étant encore dans le monde. Nous ne le suivrons pas dans son séjour en France, à l'abbaye de Saint-Bertin, puis à celle de Pontigny. Nous ne le montrerons pas toujours ferme et intrépide, toujours inaccessible aux séductions comme aux menaces, bravant les emportements d'un prince furieux, se mettant au-dessus du blâme et de l'hostilité des prélats ses confrères et ses inférieurs dans la hiérarchie, et portant le détachement de sa sublime dignité jusqu'à remettre son anneau entre les mains du chef suprême de la catholicité; mourant enfin sous la hache et le poignard des assassins, et arrosant de son sang les dalles de son église pour n'avoir pas voulu en abandonner les droits et en trahir la cause.

Nous ne l'envisagerons que sous un seul point de vue, celui de sa piété envers la Mère de Dieu.

Fidèle aux pieuses leçons qu'il avait reçues de Mathilde, son héroïque mère, dès l'âge le plus tendre, Thomas Becket contracta la religieuse habitude de réciter, tous les jours, sept *Ave Maria* en l'honneur des sept allégresses que la très sainte Vierge éprouva sur la terre, 1<sup>o</sup> lorsque Gabriel vint, de la part de Dieu, la saluer à Nazareth; 2<sup>o</sup> lorsqu'elle alla visiter sainte Élisabeth; 3<sup>o</sup> lorsque ses yeux virent, pour la

première fois, le Verbe né de son sein ; 4<sup>o</sup> lorsque les Mages vinrent adorer l'Enfant-Dieu dans l'étable de Bethléem ; 5<sup>o</sup> lorsqu'après trois mortels jours d'angoisses et de recherches infructueuses, elle trouva son divin Fils au milieu des docteurs ; 6<sup>o</sup> lorsqu'il sortit glorieux du tombeau ; 7<sup>o</sup> lorsqu'elle le vit retourner vers son Père et remonter au ciel.

On dit que cette pratique et la fidélité que mit Thomas à l'observer plurent tant à la Vierge qui en était l'objet, qu'elle se fit voir à lui et lui révéla sept autres béatitudes dont elle jouit au ciel, ajoutant que quiconque les honorerait serait certainement rempli d'une douce joie et d'une paix ineffable à l'heure de la mort. Ces béatitudes consistent, 1<sup>o</sup> en ce qu'elle est la créature la plus élevée en gloire ; 2<sup>o</sup> en ce que, après Dieu, elle a une pureté que rien n'égale ; 3<sup>o</sup> en ce qu'elle inonde tous les élus de sa divine lumière ; 4<sup>o</sup> en ce qu'elle est honorée comme Mère de Dieu ; 5<sup>o</sup> en ce que ses demandes sont toujours exaucées ; 6<sup>o</sup> en ce qu'elle est toute-puissante pour assister, sur-le-champ, ceux qui l'invoquent ; 7<sup>o</sup> en ce que sa royauté n'aura point de fin. Balinghem dit que saint Thomas mit en vers ces sept allégresses de la Mère de Dieu, et que plusieurs églises les admirent dans leur liturgie. La plus célèbre est celle qui commence par ce vers :

*Gaude flore virginali, etc.*

Le P. Canisius lui attribue des vers que nous avons donnés ailleurs (1) et qui expriment aussi sept mys-

(1) *Apparitions et Révélations de la très sainte Vierge*, t. 1, p. 236.



tères joyeux, mais un peu différents de ceux qu'on vient de lire.

A l'époque de la vie la plus dangereuse pour le salut, le jeune Thomas avait fait, entre les mains de Marie, vœu de virginité; et, malgré tous les périls que lui firent trouver, dans le monde, ses qualités physiques, ses talents, son esprit, les hauts emplois qu'il occupa et la faveur dont il jouit d'abord auprès de son souverain, il eut le mérite et le bonheur de ne faire à sa chasteté aucune souillure honteuse.

Nul doute que, dans ses grandes et immenses tribulations, il n'ait fréquemment invoqué Celle qui est pour les siens *une citadelle à laquelle sont suspendus mille boucliers, armure et défense des braves* (1); nul doute qu'il ne lui ait dû, en très grande partie, l'indomptable énergie avec laquelle il résista, comme un rocher inébranlable, aux terribles orages dont sa vie de pontife fut si violemment agitée.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, sous la hache des meurtriers, il éleva son cœur et ses pensées vers Marie, il invoqua Marie, et mourut en disant pour dernières paroles : « Je recommande mon âme et la cause » de l'Église à Dieu, à la sainte Vierge, aux saints » patrons de ce lieu et aux martyrs saint Denis et saint » Elphège. »

Une circonstance qui mérite d'être relatée ici, c'est que ce fut le jour d'une des grandes fêtes de la sainte Vierge, le 2 de février 1173, que le pape Alexandre III, ayant assemblé à Rome tous les abbés et les évêques de la Campanie, chanta une messe solennelle en l'hon-

(1) Cant. 4, 4.

neur du généreux martyr de Cantorbéry, le canonisa dans la forme la plus pompeuse, et ordonna que sa fête serait désormais célébrée dans toute l'Église catholique, le 29 de décembre. Ainsi ce fut sous les auspices de la Mère de Dieu que ce grand et illustre serviteur de Marie vit inscrire son nom dans le catalogue de ceux auxquels la terre peut et doit élever des autels, adresser des prières et offrir de l'encens.

Saint Anselme, saint Bernard et saint Thomas Becket, résumeront à eux trois, dans ce livre, tout le douzième siècle, siècle marquant entre tous par son zèle et sa ferveur pour la gloire de Marie, siècle marquant entre tous dans les annales du culte hyperdulique.

Dans notre précédent chapitre, nous avons vu combien d'hommes vraiment éminents s'y groupent autour de saint Bernard pour louer avec lui, admirer avec lui, exalter avec lui la Vierge que tout révere.

Innombrables sont les maisons et les communautés qui surgirent à cette même époque dans le sein de l'Église et qui toutes se consacrèrent à la gloire de Marie. La Ferté, Pontigny, Clairvaux, Morimond, ces quatre filles de Cîteaux, qui devinrent elles-mêmes mères de tant d'autres abbayes, naquirent au temps dont nous parlons. L'ordre de Fontevault fondé par Robert d'Arbrissel; l'ordre des Templiers fondé par Hugues de Payens et Geoffroy de Saint-Omer; l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou chevaliers de Malte, dont Gérard Thom ou Teuque fut le fondateur et le premier grand-maître; l'ordre de Prémontré dont nous avons déjà parlé et qui doit à saint Norbert, archevêque de Magdebourg, son établissement; l'ordre des Ermites du Mont-Vierge, dans le royaume

de Naples, institué par saint Guillaume de Verceil; l'ordre de Grandmont qui doit à saint Étienne, comte d'Auvergne, son institution; l'ordre Teutonique, dont Henri de Valpot fut le premier général, et enfin l'ordre des chevaliers d'Alcantara et celui des chevaliers de Calatrava, en Espagne, surgirent, comme par enchantement, à cette même époque.

Alors aussi naquit à Florence la confrérie des *Louanges de la Vierge*, de laquelle sortit, plus tard, l'ordre des Servites ou petits-serviteurs de Marie.

La propagation de l'ordre du Carmel date aussi de ce temps-là, ainsi que la naissance des religieuses de Saint-Jean de Jérusalem, spécialement attachées au service des chevaliers de cet ordre malades dans les hôpitaux, et, comme ces chevaliers, particulièrement consacrées à la gloire de la Vierge-Mère.

Quelques-uns font encore honneur à ce siècle, de l'établissement, par saint Jean de Matha et par saint Félix de Valois, de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, pour la rédemption des captifs, ainsi que de la réforme de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, réforme qui donna à cet ordre presque éteint une vigueur nouvelle.

Les chefs des peuples, ceux des armées, les empereurs, les rois, les généraux, se firent honneur et gloire de donner à Marie des témoignages de respect et de vénération. En Orient, Jean Comnène, Manuel et Isaac Ange, Godefroid de Bouillon et Baudoin; en Occident, Alphonse VI, roi de Castille, Alphonse, roi de Portugal, Guillaume-le-Jeune, roi de Sicile, Henri 1<sup>er</sup> et Henri II, rois d'Angleterre, Philippe-Auguste, de France, Charles-le-Bon, comte de Flandre, saint Léopold, marquis d'Autriche, Guillaume, duc d'Aquitaine,

et comte de Poitiers, l'intrépide Tancrede ou bien lui décernaient les honneurs du triomphe ou bien lui bâ-tissaient des temples, ou bien lui élevaient des monas-tères, ou bien défendaient le travail aux jours de ses principales fêtes afin d'en rehausser l'éclat. Le prodige du cierge d'Arras, l'établissement de la fête de la Conception, les miracles opérés à Notre-Dame de *Liesse* et à Notre-Dame de *Roc-Amadour*, et, par dessus tout, le zèle, les exemples, les paroles et les écrits de saint Anselme et de saint Bernard, firent du douzième siècle un siècle éminemment dévot à la très sainte Vierge. Pour cela honneur à lui ! honneur surtout à Celle que toutes les générations proclament bienheureuse !

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU PREMIER VOLUME.

---

|                                        |     |
|----------------------------------------|-----|
| ÉPITRE DÉDICATOIRE .....               | 1   |
| PRÉFACE .....                          | 3   |
| I. — Saint Joachim .....               | 11  |
| II. — Saint Joseph .....               | 17  |
| III. — Saint Zacharie .....            | 28  |
| IV. — Saint Jean-Baptiste .....        | 36  |
| V. — Saint Pierre .....                | 47  |
| VI. — Saint Paul .....                 | 79  |
| VII. — Saint Jean l'évangéliste .....  | 96  |
| VIII. — Saint Luc .....                | 109 |
| IX. — Saint Denis l'aréopagite .....   | 120 |
| X. — Saint Ignace d'Antioche .....     | 128 |
| XI. — Saint Grégoire Thaumaturge ..... | 142 |
| XII. — Saint Méthode .....             | 163 |
| XIII. — Saint Éphrem .....             | 170 |
| XIV. — Saint Athanase .....            | 181 |
| XV. — Saint Épiphanse .....            | 187 |
| XVI. — Saint Jean Chrysostôme .....    | 194 |
| XVII. — Saint Ambroise .....           | 204 |
| XVIII. — Saint Augustin .....          | 213 |
| XIX. — Saint Jérôme .....              | 224 |
| XX. — Saint Cyrille d'Alexandrie ..... | 237 |
| XXI. — Saint Pierre Chrysologue .....  | 252 |

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| XXII. — Saint Léon-le-Grand . . . . .                | 265 |
| XXIII. — Saint Fulgence . . . . .                    | 278 |
| XXIV. — Saint Benoit . . . . .                       | 287 |
| XXV. — Saint Grégoire-le-Grand . . . . .             | 293 |
| XXVI. — Saint Ildephonse . . . . .                   | 302 |
| XXVII. — Saint André de Crète . . . . .              | 313 |
| XXVIII. — Saint Jean Damascène . . . . .             | 320 |
| XXIX. — Saint Germain de Constantinople . . . . .    | 335 |
| XXX. — Saint Bède . . . . .                          | 345 |
| XXXI. — Saint Fulbert . . . . .                      | 358 |
| XXXII. — Saint Henri, empereur d'Allemagne . . . . . | 375 |
| XXXIII. — Saint Étienne, roi de Hongrie . . . . .    | 383 |
| XXXIV. — Saint Pierre Damien . . . . .               | 395 |
| XXXV. — Saint Grégoire VII . . . . .                 | 413 |
| XXXVI. — Saint Anselme . . . . .                     | 428 |
| XXXVII. — Saint Bernard . . . . .                    | 447 |
| XXXVIII. — Saint Thomas de Cantorbéry . . . . .      | 538 |

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



GMML



008449818

#MM04135 SAUS 1856







**GML**

#MM04135

SAUS

1856

